UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04335 1048

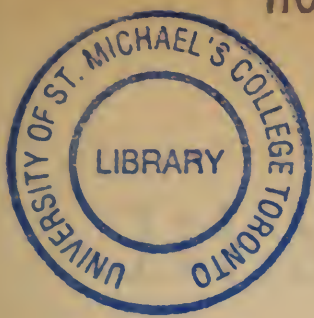
JOHN M. KELLY LIBRARY

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED



LES ACTES

DES MARTYRS

Tout exemplaire qui ne portera pas la griffe de l'éditeur propriétaire sera réputé contrefait.

19143. — Paris. F. Levé, imprimeur de l'Archevêché, rue Cassette, 17.

LES ACTES
DES MARTYRS

DEPUIS L'ORIGINE DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE

JUSQU'A NOS TEMPS

TRADUITS ET PUBLIÉS

PAR LES RR. PP. BÉNÉDICTINS

DE LA CONGRÉGATION DE FRANCE

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

***

PARIS

FORTUNÉ WATTELIER
5, rue du Cherche-Midi.

J. LEDAY et Cie
10, rue Mézières

1890

TRANSFERRED
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

LIBRARY

LES ACTES

DES MARTYRS

TROISIÈME SIÈCLE

LXII

LES ACTES DES SAINTS VICTORIN, VICTOR, ET DE LEURS COMPAGNONS.

(L'an de Jésus-Christ 284.)

Ces Actes ont été donnés par Assemani dans les *Acta martyrum orientalium*, d'après un manuscrit syriaque de la bibliothèque Vaticane. Les saints martyrs dont ils racontent les combats paraissent avoir souffert à Diospolis, en Égypte.

Au récit d'un si cruel martyre, quel est celui, mes frères, qui n'admirerait le courage et la patience de ces très-illustres héros, et n'oublierait, pour ainsi dire, la condition de sa propre nature ? En effet, si par la vertu de leur Dieu ils ont dompté le fer, lui qui dompte toutes choses ; s'ils ont vaincu le feu, qui consume même le fer ; s'ils ont triomphé de l'eau, qui éteint le feu, quel nom leur donnerons-nous qui leur convienne, si ce n'est celui du diamant, dont rien ne peut entamer la dureté ? Encore peut-être trouvera-t-on des instruments capables de broyer le diamant ; mais pour ces glorieux martyrs, on n'a rien trouvé qui pût briser leur courage.

Nous disons ceci pour faire mieux comprendre la constance de Victorin et de ses compagnons à supporter les tourments

les plus atroces. Certes, si leur force avait été de pierre, elle aurait été brisée, pulvérisée, annihilée par les supplices et le fer des bourreaux ; si leur chair avait été d'airain, elle se serait liquéfiée et aurait coulé comme une cire molle, aux approches des flammes que le tyran leur faisait appliquer. Mais ces athlètes, fortifiés par la présence de la Divinité et par la puissance de leur Seigneur, étaient incapables de céder. Et quand nous disons qu'ils furent soutenus par ce secours divin, nous ne prétendons pas qu'ils étaient tellement dominés par la grâce de Dieu que cette grâce fît violence en eux à la liberté, condition de leur nature ; car alors la grâce ne serait plus une grâce ; de même que nous ne disons pas que Dieu les assistait assez peu pour qu'ils fissent tout par eux-mêmes, puisque dans ce cas la grâce même aurait dégénéré en injustice envers eux ; mais elle tempérait tellement son aide, que, se faisant leur associée et leur compagne dans le combat, elle agissait selon sa nature, et ne contrariait en rien leurs propres opérations. Après avoir mis en avant ces quelques paroles pour aider la pensée du lecteur, nous commençons le récit abrégé des combats de nos martyrs.

Après que le tyran les eut tourmentés par des genres de supplices et d'outrages aussi variés que multipliés, lesquels, je le dirai ingénument, il serait difficile de rencontrer dans les actes des autres martyrs, il cherchait en lui-même quelles tortures nouvelles et inouïes il pourrait inventer contre les serviteurs de Dieu. Mais il pensa qu'il fallait d'abord les tenter par des paroles flatteuses et pleines de tromperie. S'apercevant bientôt qu'il ne gagnait rien par ce moyen, et qu'il n'y avait pas d'apparence que les bienheureux martyrs se rendissent à ses conseils, ou qu'ils abandonnassent aucunement leur sentiment, il résolut de combattre à outrance par des opprobres et des injures répétées, ces hommes graves et dignes de tout honneur. Mais ceux-ci, ayant été ainsi couverts d'ignominie, autant qu'il plut au préfet, n'en firent aucun cas, et n'en persistèrent qu'avec plus de fermeté dans leur dessein. De là on en

vint aux coups. Mais le préfet, voyant qu'il n'obtenait pas davantage par ses cruelles flagellations, imagina un supplice horrible ; je dis horrible, mes frères, mais pour ces insensés qui ignoraient Dieu, et ne sondèrent jamais le profond abîme de sa puissance si riche en force et en moyens. Le tyran, se voyant donc vaincu dans tous les tourments qu'il avait jusque-là infligés aux bienheureux martyrs, inventa un supplice atroce et d'une cruauté inouïe. Cependant il ne voulut pas les faire tous périr par le même genre de mort ; mais il avait dessein d'effrayer les uns par les tourments des autres. Écoutez maintenant, frères très-chers, ce que le tyran s'ingénia à inventer.

Il ordonna de jeter le bienheureux Victorin dans un mortier tout neuf, et là, de le broyer à coups redoublés, comme on broie ce qui doit servir d'aliment. Et il me semble qu'en effet il nous a préparé dans ce mortier sacré une nourriture spirituelle capable de fortifier tous ceux qui ont du zèle et de la piété envers les martyrs. Donc, tandis que le bienheureux souffrait ces affreuses douleurs, et que ses nerfs, brisés par les coups du pilon, s'échappaient de leurs places, les tourments n'atteignirent en aucune façon le sanctuaire de son âme forte et courageuse, et l'esprit n'éprouva nulle défaillance de la faiblesse de la chair. En effet, lorsque les bourreaux commencèrent à lui broyer les pieds, à chaque coup de pilon qu'ils lui portaient, ils l'interpellaient en lui disant : « Malheureux ! que n'as-tu pitié de toi-même ? Il dépend de toi d'éviter ces tourments ; pour cela, renonce seulement au Dieu que tu as récemment introduit. » Ces discours des licteurs n'ébranlèrent point le courage de Victorin, bien qu'il fût en ce moment horriblement tourmenté ; il ne fut pas davantage épouvanté lorsque le tyran le menaça de tortures encore plus atroces ; bien plus, il méprisait sa barbare cruauté comme une chose vaine et futile, et dédaignait ses cruelles inventions comme ce qu'il y a de plus vil. Les compagnons de Victorin, à cette vue, se sentirent enflammés d'un si grand

désir du martyre, qu'ils s'y précipitèrent comme on se plonge dans un bain. Le préfet, furieux de la contenance invincible de Victorin, ordonna au bourreau de lui trancher la tête.

Le bienheureux martyr ayant subi une mort si cruelle, le tyran fit jeter dans le mortier un de ses compagnons nommé Victor, après lui avoir parlé en ces termes : « Tu as vu quels supplices ton frère a soufferts sous tes yeux ? Si tu es dans les mêmes sentiments que lui, sache que tu vas subir la même peine. Si au contraire tu la veux éviter, cela dépend de ta volonté ; et je suis disposé à t'être favorable, pourvu que tu promettes de faire immédiatement ce qui te sera commandé. » Victor, qui brûlait du désir d'être bientôt réuni à son compagnon, demandait qu'on accélérât son supplice ; et montrant du doigt le mortier, il disait que là lui étaient préparés le salut et la vraie félicité. A l'instant même il fut mis au comble de ses vœux.

Victor ayant donc quitté la vie par ce genre de mort, et son âme s'étant envolée au ciel, le troisième, Nicéphore, qui lui aussi désirait ardemment le supplice, ne pouvant supporter le moindre retard, se jeta de lui-même dans le mortier. Le préfet, vivement ému de cette audace, ordonna que, non pas un ou deux licteurs, mais plusieurs à la fois, exerçassent sur lui toute leur cruauté, assurant qu'il saurait bien rabattre la présomptueuse folie de cet homme. L'insensé, il attribuait à une vaine ostentation la magnanimité du martyr, et il appelait sa constance une fierté puérile. C'est qu'il ne regardait pas la constance comme un don de Dieu, et qu'il ne considérait nullement la présence de la Divinité suprême qui, raffermissant les serviteurs de Dieu, leur donnait le courage d'affronter de si horribles tourments ; il pensait qu'ils affectaient cette grandeur d'âme afin de capter les applaudissements du vulgaire.

Vint ensuite le tour de Claudien. Le préfet voulut que celui-ci fût mis à mort par un genre de supplice encore plus atroce que celui des premiers. Il ordonna en conséquence

que son corps fût mis en pièces, et que les parties de ses membres ainsi coupés fussent jetées par terre sous les yeux de ses compagnons survivants, pour leur servir de spectacle cruel et lamentable. Par un tourment si horrible, il se proposait d'amener enfin le saint martyr à renoncer à sa résolution, et à renier Dieu. Mais Claudien se maintint courageusement dans la persévérance, jusqu'au moment où ses pieds et ses mains ayant été hachés en morceaux, il expira. Le tyran ne fut pas satisfait encore d'une si barbare mutilation ; comme une bête féroce, il fit déchirer jusqu'aux entrailles du martyr.

Tandis que le préfet exerçait ainsi sa rage contre le martyr Claudien, il montrait à Diodore, à Sérapion et à Papius ces membres coupés, ces ossements séparés des chairs et gisant par terre, et leur disait : « C'est votre affaire d'éviter un semblable supplice ; pour moi, je ne vous force point à le subir. » Les bienheureux martyrs, embrasés de l'Esprit de Dieu, s'écrièrent tout d'une voix : « Si tu as à ta disposition d'autres raffinements de cruauté , fais-en sur nous l'expérience. Quant à nous, nous sommes plus que jamais dans l'inébranlable résolution de ne jamais abandonner Dieu, ni de violer la foi que nous lui avons jurée, ni d'enfreindre ses lois, ou de renier Jésus-Christ notre Sauveur ; car il est notre Dieu, qui nous a faits ce que nous sommes, et vers lequel nous soupirons uniquement. » Ces paroles et autres semblables qu'ils proféraient d'un cœur unanime, au lieu d'adoucir le préfet, ne firent qu'enflammer davantage sa féroce démence ; et les vérités sublimes qu'ils annonçaient ne semblaient à cet homme aveuglé que des paroles futiles. Il donna donc l'ordre de jeter dans les flammes le très-saint Diodore, de trancher la tête au juste Sérapion, et de noyer dans la mer l'aimable Papius.

Au milieu de tous ces supplices, les saints martyrs de Dieu, tourmentés en tant de manières, ne montrèrent pas la moindre faiblesse, et rien ne fut capable de leur faire abandonner

la foi chrétienne ; mais, pour obéir à la volonté de Dieu, ils subirent de grand cœur la mort sous toutes ces formes cruelles.

LXIII

LES ACTES DES SAINTS CLAUDE, ASTÈRE ET NÉON, ET DES SAINTES DOMNINA ET THÉONILLA.

(L'an de Jésus-Christ 285.)

Dom Ruinart a donné ces Actes dans sa collection.

Dans la ville d'Égée, Lysias, préfet de la province de Lycie, siégeait à son tribunal. Il prit la parole et dit : « Qu'on m'amène, pour être jugés, les chrétiens que mes officiers ont livrés aux curiales de la cité. » Euthalius, qui en avait reçu la garde, répondit : « Seigneur, d'après tes ordres, nous allons te présenter tous les chrétiens que les curiales de la cité ont pu arrêter ; ce sont trois jeunes frères avec deux femmes et un enfant. Et d'abord, voici le premier des trois frères debout devant la gloire de ton auguste personne. Qu'est-ce que ta noblesse ordonne de lui faire ? » Lysias le préfet dit au jeune homme : « Ne pousse pas la folie jusqu'à perdre ta jeunesse. Approche donc et sacrifie aux dieux, selon que l'a ordonné Auguste, notre maître. Tu éviteras ainsi les tourments qui te sont préparés. » Claude dit : « Mon Dieu n'a pas besoin de semblables sacrifices ; les aumônes et l'innocence de la vie sont les offrandes qu'il agrée. Vos dieux au contraire sont d'impurs démons ; ils aiment vos sacrifices, parce qu'ils y trouvent le moyen de perdre pour l'éternité ceux qui les honorent. Jamais donc tu ne me persuaderas de leur offrir avec toi mes hommages. » Alors le préfet Lysias ordonna de le lier pour le faire battre de verges ; il disait : « Je n'ai point d'autre manière de triompher de sa folie. » Claude répondit : « Quand tes supplices seraient plus cruels encore, tu

ne saurais me faire aucun mal ; mais toi, tu prépares à ton âme d'éternels tourments. » Le préfet Lysias dit : « Les empereurs nos maîtres ont ordonné que vous tous chrétiens vous sacrifiiez aux dieux ; ceux qui refuseront seront punis ; à ceux au contraire qui voudront obéir, ils promettent des récompenses et des honneurs. » Claude répondit : « Leurs récompenses ne durent qu'un jour ; mais la confession du nom du Christ, c'est l'éternel salut. » Alors le préfet Lysias le fit étendre sur le chevalet, et fit allumer un brasier sous ses pieds. Puis il ordonna qu'on lui coupât les chairs aux talons, et qu'on les lui présentât. Claude dit : « A ceux qui craignent Dieu, le feu ni les tourments ne leur peuvent nuire ; au contraire, ce sont pour eux des moyens d'obtenir le salut éternel, parce qu'ils les souffrent pour le Christ. » Le préfet Lysias le fit ensuite déchirer avec les ongles de fer. Claude dit : « Je veux te convaincre que tes dieux dont tu protéges le culte sont des démons ; tes supplices ne pourront rien sur moi, tandis qu'ils allument contre toi un feu que rien ne saurait éteindre. » Le préfet Lysias dit : « Qu'on prenne des fragments de pots cassés les plus aigus et les plus tranchants ; qu'on les promène avec effort sur ses flancs, et qu'on applique ensuite sur les plaies des torches ardentes. » Quand on eut exécuté cet ordre, Claude dit : « Tes tourments et ton feu sauveront mon âme ; car souffrir pour Dieu, c'est mon gain ; mourir pour le Christ, c'est mon trésor. » Lysias irrité le fit détacher du chevalet et jeter dans la prison.

Euthalius, le premier geôlier, dit au préfet : « Seigneur, d'après tes ordres, j'ai amené devant toi le second des trois frères. » Le préfet Lysias dit : « Toi du moins, crois-moi et sacrifie aux dieux ; tu vois sous tes yeux les tourments préparés pour ceux qui refuseraient. » Astère répondit : « Il n'y a qu'un Dieu ; lui seul un jour viendra nous juger ; il habite les cieux ; et du séjour de sa puissance infinie, il abaisse ses regards sur ce qui est faible et petit. J'ai appris de mes parents à l'adorer et à l'aimer. Quant à ceux que tu honores et que tu prétends

être des dieux, je ne les connais pas. Leur culte précipite dans l'abîme tous ces hommes qui l'embrassent avec toi pour te flatter. C'est l'œuvre de mensonge où la vérité n'a aucune part. » Lysias le fit attacher au chevalet et dit : « Qu'on lui déchire les flancs, et qu'en même temps le bourreau lui répète : « Il est temps encore ; laisse-toi persuader et sacrifie aux dieux. » Astère répondit : « Je suis frère du martyr qui vient de répondre à ton interrogatoire. Lui et moi nous n'avons qu'un même esprit et une même foi. Achève ce que tu as le pouvoir de faire ; mon corps est en tes mains, mais non mon âme. » Lysias dit : « Armez-vous de tenailles de fer, tirez-lui les pieds, et torturez-le de telle sorte que dans son âme comme dans son corps il ressente la douleur du supplice. » Astère lui dit : « Insensé, la fureur t'aveugle ; pourquoi veux-tu me tourmenter ? N'as-tu pas devant les yeux ce que le Seigneur te réserve pour tes cruautés contre moi ? » Lysias dit : « Étendez ces charbons ardents sous ses pieds. En même temps, avec des nerfs de bœuf et des verges, qu'on l'accable de coups sur le dos et sur le ventre. » Quand on eut exécuté cet ordre, Astère dit : « Tu es bien aveugle dans tous tes projets. Pour moi, je ne te demande qu'une grâce : ne laisse pas une seule partie de mon corps qui n'ait eu sa plaie et sa douleur. » Lysias dit : « Qu'on le garde en prison avec les autres. »

Euthalius, le premier geôlier, dit : « Voici le troisième des frères ; il se nomme Néon. » Lysias lui dit : « Approche, mon fils ; viens sacrifier aux dieux, pour échapper aux tourments. » Néon dit : « Si tes dieux ont quelque pouvoir, qu'ils se défendent eux-mêmes contre ceux qui les renient, et qu'ils n'aient point recours à ta protection. Mais si tu t'es fait le complice de leur méchanceté, sache que je vaux mieux que toi et tes dieux, parce que je foule aux pieds vos ordres, ne reconnaissant que le vrai Dieu, celui qui a fait le ciel et la terre. » Le préfet Lysias dit : « Qu'on lui brise la tête, en lui répétant : Ne blasphème pas les dieux. » Néon répondit : « Tu me prends pour un blasphémateur ; et je ne dis que la vérité. »

Lysias dit : « Étendez-lui les pieds avec violence, et qu'on allume dessous un grand feu ; en même temps déchirez son dos à coups de nerfs de bœuf. » Quand on eut exécuté cet ordre, Néon dit : « Je ne veux faire que ce que je sais devoir m'être utile pour le salut de mon âme. Vos tourments n'ébranleront pas ma résolution. » Lysias alors entra dans la salle du conseil, et disparut derrière un rideau ; mais bientôt il revint, et lut sur ses tablettes la sentence suivante. « Les trois frères Claude, Astère et Néon, tous trois chrétiens et convaincus d'avoir blasphémé contre nos dieux et refusé de leur sacrifier, seront crucifiés à la porte du palais, et leurs corps demeureront abandonnés en pâture aux oiseaux du ciel. » Il ajouta : « Nous confions l'exécution de cette sentence à Euthalius, le premier geôlier, et à Archélaüs, notre exécuteur. » En attendant, les martyrs furent reconduits en prison.

Alors Euthalius, le premier geôlier, dit : « Seigneur, conformément aux ordres de ta noblesse, je te présente Domnina. » Lysias lui dit : « Femme, tu vois le feu et les instruments de torture que l'on a préparés pour toi. Si tu veux t'y soustraire, approche et sacrifie aux dieux. » Domnina répondit : » C'est aussi pour éviter des tourments, mais des tourments éternels, des feux, mais des feux qui ne s'éteindront pas, que j'adore Dieu et son Christ, qui a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment. Car vos dieux sont des dieux de pierre ou de bois, que la main des hommes a taillés. » Lysias dit : « Qu'on la dépouille de ses vêtements aux yeux de la foule des spectateurs, et qu'on déchire tous ses membres à coups de verges. » Archélaüs le bourreau dit : « Je le jure par ta noblesse, Seigneur, Domnina a déjà cessé de vivre. » Le préfet Lysias répondit : « Qu'on jette son corps au fond du fleuve. »

Euthalius, le premier geôlier, dit : « Voici Théonilla. » Le préfet Lysias dit : « Femme, tu vois les feux et les tourments préparés contre ceux qui ont refusé de m'obéir. Approche donc ; honore les dieux et sacrifie, si tu veux éviter le feu et la torture. » Théonilla répondit : « Je crains le feu éternel, celui

qui peut crucifier à la fois le corps et l'âme ; mais il est allumé surtout pour les impies qui ont abandonné Dieu et adoré ces idoles et ces démons. Lysias dit : « Qu'on la frappe au visage ; puis qu'on l'étende à terre ; et, après lui avoir lié les pieds, qu'on la soumette à une cruelle torture. » Quand on l'eut fait, Théonilla dit : « Torturer ainsi une femme libre et étrangère, c'est une indignité que ta conscience peut-être approuve ; mais Dieu voit ce que tu fais. » Lysias dit : « Qu'on la suspende par les cheveux, et que l'on continue de la frapper au visage. » Théonilla reprit : « Ce n'est pas moi seule que tu outrages ; c'est ta mère, c'est ton épouse que tu couvres de confusion en ma personne. Car nous avons toutes reçu la même nature, et tu la foules aux pieds. » Lysias dit : « As-tu encore ton époux ? es-tu veuve ? » Théonilla répondit : « Il y a aujourd'hui vingt-trois ans que je suis veuve. C'est pour la gloire de mon Dieu que je suis demeurée dans cet état, persévérant dans les jeûnes, les veilles et les prières, depuis que j'ai renoncé au culte impie des idoles et connu le vrai Dieu. » Lysias dit : « Qu'on lui rase la tête, afin qu'au moins elle rougisse de cet affront. Ensuite enveloppez-la d'épines sauvages, attachez-lui les pieds et les mains à quatre poteaux, et avec des lanières déchirez son dos et tout son corps ; enfin vous allumerez sous sa poitrine un grand feu. C'est ainsi qu'elle doit mourir. » Euthalius, le premier geôlier, et Archélaüs, le bourreau, dirent : « Seigneur, elle est morte. » Lysias répondit : « Préparez un sac, mettez-y son cadavre, et après avoir attaché fortement l'ouverture du sac, vous le jetterez à la mer. » Euthalius, le premier geôlier, et Archélaüs, le bourreau, dirent : « Les ordres que ta noblesse, seigneur, a donnés pour les corps des chrétiens, ont été exécutés.

Le martyre de ces saints a été consommé dans la ville d'Égée, sous le préfet Lysias, le dix des calendes de septembre, Auguste et Aristobule étant consuls. A Dieu la gloire et l'honneur de leurs combats et de leur triomphe.

LXIV

LES ACTES DES SAINTS HILAIRE, ÉVÊQUE, TATIEN, DIACRE, FÉLIX, LARGUS ET DENYS.

(L'an de Jésus-Christ 285.)

La collection des Bollandistes nous a fourni ces Actes.

Avec le secours de Dieu le Père et de son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, frères très-chers, nous vous faisons part d'un grand mystère, qu'il a daigné lui-même accorder aux hommes, par son éternel royaume des cieux, lui qui ne veut pas que personne périsse. Mais ce qu'il a fait lui-même de ses propres mains au commencement du monde, il le garde et le conserve, et il a dit : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. » C'est lui aussi qui donne à ses serviteurs la grâce d'entendre aujourd'hui de quelles consolations le Seigneur comble ceux qui croient en lui.

Le bienheureux Hilaire, instruit dès son enfance, saisit de bonne heure les armes de la foi, et se fit dès lors remarquer par sa douceur et sa bienveillanee. Ayant renoncé au commerce du monde. il s'adonna à l'étude des divines Écritures, afin de les imprimer si fortement dans sa mémoire qu'il n'eût plus ensuite besoin de livres. Cette louable conduite lui gagna les suffrages du peuple, qui le fit ordonner diacre , malgré ses jeunes ans ; et même quelque temps après , sur les instances réitérées des habitants, il fut consacré évêque. Revêtu de cette dignité, il s'appliqua à accomplir fidèlement les préceptes du Seigneur , ne supportant aucunement les adulations de qui que ce fût, et ne faisant jamais acception des personnes, ainsi que font communément les hommes qui ont placé leurs espérances en ce monde. Aidé du secours d'en haut, il gouvernait avec sagesse et prudence le troupeau qui lui était confié. Il

avait un disciple nommé Tatien, à qui il conféra les honneurs du diaconat, à cause de sa bonne conduite ; plus tard même, il le fit archidiacre.

Vers la même époque, le césar Numérien ayant envoyé, par tout l'empire, l'ordre aux chrétiens de sacrifier aux idoles, on nomma Béronius président en la ville d'Aquilée. Ayant pris possession du tribunal, il ordonna de lui présenter les chrétiens qui étaient détenus dans la prison, afin qu'ils brûlassent de l'encens. Il y avait là un certain Monofantus, prêtre des idoles, plein de malice; il s'approcha du président, et lui dit : « Ce que tu veux faire n'est pas prudent ; ordonne plutôt qu'on amène devant toi Hilaire, l'évêque des chrétiens, afin que les tourments que tu lui infligeras les effraient et les convertissent. » Le président, suivant ce conseil, commanda qu'on fît venir Hilaire. Monofantus eut à peine entendu cet ordre, qu'il courut chercher le bienheureux Hilaire. Il le trouva occupé à lire avec son archidiacre Tatien, et il leur dit : « Venez, le président vous demande : à quoi bon différer ?» Le bienheureux Hilaire, jetant les yeux sur lui, lui dit : « Qu'y a-t-il, mon ami ? » Monofantus repartit : « Je l'ai déjà dit, le président vous demande. » Hilaire dit alors : « Allons, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Et ils se rendirent au prétoire.

Y étant entré, il salua le président, laissant paraître sur son visage la joie de son âme. Le président, le voyant ainsi tout joyeux, fut saisi d'admiration ; il lui dit : « Comment t'appelles-tu ? » Hilaire répondit : « On m'appelle Hilaire, et je suis l'évêque des chrétiens. » Le président lui dit : « Puisque tu confesses que tu es chrétien, sacrifie aux dieux, conformément aux ordres des empereurs ; car ils veulent que les chrétiens offrent des sacrifices aux dieux ; ceux qui refuseraient de leur obéir doivent subir divers supplices; ceux au contraire qui sacrifieront seront comblés de biens et d'honneurs. Sois donc assez sage pour faire ce qu'on désire, et sacrifie aux dieux. » Hilaire répondit : « Dès mon enfance j'ai

appris à sacrifier au Seigneur Dieu vivant, et je ne cesse d'offrir, d'un cœur pur, mes adorations à Jésus-Christ son Fils; mais pour ces démons, aussi vains que ridicules, qu'on appelle des dieux et qui ne sauraient l'être, je ne leur sacrifie point. » Le président : « Le Christ que tu honores, dis-tu, a été crucifié par les Juifs. » Hilaire : « Si tu connaissais la vertu de cette croix, tu renoncerais à l'erreur des idoles et tu adorerais ce Christ, afin de guérir les blessures de ton âme. En effet, le Fils unique de Dieu, pour obéir à son Père, et avec une pleine volonté, a daigné s'abaisser jusqu'à prendre la nature humaine pour donner la vie au monde, dans le dessein de racheter par son précieux sang ceux qui étaient détenus captifs dans les filets du diable ; mais aussi le jugement de sa toute-puissance condamnera aux supplices d'une mort éternelle les impies qui, comme toi, rendent un culte à la folie et à la vanité. »

Le président Béronius : « Tu me fatigues les oreilles avec toutes tes paroles de séduction, comme si tu pouvais me persuader d'abandonner le glorieux culte de nos dieux pour adorer ce crucifié, après avoir séduit les autres qui t'ont fait leur évêque. Sacrifie donc aux dieux : autrement des supplices t'attendent qui corrigeront tes adeptes. » L'évêque Hilaire : « Celui que je n'ai cessé d'adorer jusqu'à présent comme mon bienfaiteur, le Père tout-puissant et Notre-Seigneur Jésus-Christ, je veux continuer de l'adorer toujours. Pour toi, qui sembles être le ministre des démons, tu seras aussi tourmenté par des supplices qui ne seront pas légers. » Le président : « Parce que j'ai bien voulu te laisser la liberté de parler, tu blasphèmes les dieux, et de plus tu oses dire que je suis possédé du démon. Il faut donc que j'abatte ton orgueil en te faisant tourmenter comme blasphémateur, et en te contraignant à honorer les dieux qui gouvernent le monde et qui protégent cette cité. » Hilaire : « Que tu es aveugle et malheureux de ne pas connaître Dieu, créateur et gouverneur de ce monde, et de croire que l'univers est régi par des démons

immondes semblables à toi !» Béronius : « Sacrifie aux dieux, te dis-je, sinon je te ferai couper la langue. » Hilaire : « Si c'est ton habitude d'en imposer par la terreur, ne t'arrête point à des menaces superflues ; fais de suite ce que tu as résolu, parce que j'ai un protecteur qui m'assiste, auquel j'offre toujours un sacrifice de pureté. »

A ces paroles, le président, outré de colère, entra dans le temple, lequel était fort somptueux, orné d'un autel d'argent, et plein d'idoles du même métal. Il y fit venir Hilaire, et lui dit : « Sacrifie au grand Hercule ; vois sa gloire et sa puissance. » Le saint évêque lui répondit : « Malheureux, tu es dans l'erreur, et tu ne sais ce qui doit t'arriver. Ces dieux sont de pierre, de bois, de fer ou d'airain ; ils sont sortis de la main des hommes qui les ont ornés d'or et d'argent, pour vous séduire le cœur et vous engager à suivre, par un travers d'esprit, des dieux qui ne voient ni n'entendent, qui ne peuvent ni parler, ni marcher, ni s'aider en rien, ni se défendre si quelqu'un voulait les mettre en pièces. » Le président Béronius, entendant cela, fut transporté de fureur, et donna l'ordre de dépouiller le saint évêque et de le battre de verges. Durant ce long et cruel supplice, Hilaire leva les yeux au ciel et dit d'un ton de voix élevé : « Voyez, Seigneur, et secourez votre serviteur. » Béronius ordonna de le flageller encore plus vivement, et fit remplacer les trente centurions par d'autres à qui on donna de nouveaux instruments de flagellation. Mais sa fureur n'en devint que plus ardente, et il ordonna de suspendre le martyr au chevalet, et de lui déchirer les flancs jusqu'à ce que les entrailles fussent mises à nu. Hilaire conservait un visage joyeux ; il chantait des hymnes au Seigneur, et disait : « Délivrez-moi, mon Dieu, de mes ennemis et de la main de ceux qui s'élèvent contre moi ; sauvez-moi de ceux qui opèrent l'iniquité et de ces hommes de sang. » Et tout le peuple était dans l'admiration en le voyant couvert de plaies, et gardant un visage serein et une âme intrépide.

Le président lui dit alors : « Sacrifie maintenant, et je te

relâcherai. » Hilaire ne répondit rien. Le président, frémissant de colère, ordonna de lui brûler le dos avec des charbons ardents et d'y verser du vinaigre et du sel, puis de frotter ses plaies avec une étoffe en poils de chameau. Tandis qu'on exécutait ces ordres barbares, Hilaire, regardant le ciel, dit : « Seigneur, qui par le feu avez consumé, détruit et réduit en solitude la terre des habitants de Sodome, en punition de leurs iniquités et de leur désobéissance à votre loi, montrez maintenant par mon entremise un signe de votre puissance, afin que ce juge impie soit confondu avec toutes ses idoles et tous ceux qui les honorent. » Et faisant le signe de la croix sur ses lèvres, il souffla sur les images des dieux, qui au même instant furent brisées et réduites en poudre. Et le saint de Dieu dit aux assistants : « Vous voyez, malheureux, quelles sont les choses que vous vénérez ; où est leur puissance ? pourquoi n'ont-elles pu se défendre ? » Les prêtres des idoles, irrités de ce qu'ils voyaient, s'écrièrent tous et dirent au président : « Fais disparaître le magicien, tue ce maléficier dont l'art magique a détruit nos dieux. » Le président, outré de dépit, commanda de le jeter en prison, et dit : « Je ne veux pas lui faire subir une mort ordinaire. » Et lorsqu'on le jetait dans la prison, le saint de Dieu chantait au Seigneur, disant : « Vous nous avez sauvés, Seigneur, de ceux qui nous assiégent, et vous avez couvert de confusion ceux qui nous haïssent. »

Le jour suivant, un des officiers prévint le président qu'il y avait un diacre avec l'évêque ; il se le fit aussitôt amener et lui dit : « Dis-moi ton nom et ton pays. » L'archidiacre Tatien répondit : « Mon nom charnel, c'est Tatien ; mon nom spirituel est chrétien ; je suis diacre de l'Église d'Aquilée, ayant été ordonné par mon seigneur et père l'évêque Hilaire. » Le président : « Sacrifie aux dieux ; autrement, je te ferai tourmenter, comme j'ai fait à ton évêque ; et je vous ferai subir à vous deux d'autres supplices plus cruels encore, afin que, succombant à la douleur, vous renonciez le crucifié. » Le

bienheureux Tatien répondit : « Insensé que tu es ! je ne saurais sacrifier à tes dieux, qui ont été anéantis par la prière de mon père l'évêque Hilaire ; tu n'en rougis donc pas ? » Le président le fit pareillement étendre sur le chevalet et frapper de verges. Après qu'il l'eut fait ainsi déchirer durant un temps considérable, il fit cesser le supplice et lui dit : « Si vous ne m'obéissez en exécutant les ordres des empereurs, vous serez tous deux réciproquement témoins de vos tourments ; puis je vous ferai mourir. » Tatien répondit : « C'est ainsi que la sainte Écriture nous avertit que les fils doivent aller au royaume des cieux avec leurs pères, et les pères avec les fils. » Le président le fit conduire dans la prison où se trouvait le bienheureux Hilaire.

Le saint évêque, en le voyant, rendit grâces au Dieu tout-puissant de ce qu'il avait daigné lui associer son archidiacre. Et se mettant aussitôt à genoux, ils prièrent le Seigneur en disant : « Seigneur Dieu tout-puissant, qui régnez avec votre Fils et le Saint-Esprit, exaucez nos prières pour la gloire de votre nom, et pour la confusion de tous ceux qui adorent les idoles et se glorifient en ces simulacres : faites voir à tous ceux qui croient en vous quelle est votre puissance que nous révérons. Étendez, Seigneur, votre main du haut du ciel, et renversez ce temple où sont déposées les images de leurs dieux, afin que toutes les nations sachent qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous. » Aussitôt on entendit gronder un tonnerre, dont les éclats étaient si forts que les fondements de la ville en furent ébranlés ; tous les païens de la ville d'Aquilée, saisis d'épouvante, se jetèrent par terre, et plusieurs en moururent de frayeur. Le temple d'Hercule fut renversé de fond en comble, de telle sorte qu'on ne peut même plus retrouver son emplacement.

Les prêtres des païens, témoins de ce spectacle, se mirent à crier et dirent au président : « Que fais-tu donc ? L'édit de nos maîtres les empereurs porte que si l'on trouve quelque chrétien, on le punisse ; et toi, pour t'en faire accroire, tu

sembles les épargner ; aussi voilà tous nos dieux détruits, et en outre le temple renversé ; et tu sais que, si cette nouvelle parvenait aux oreilles de César, tu serais exposé au plus grand péril. » Le président Béronius, effrayé de ce discours, donna l'ordre de décapiter les saints martyrs, et de leur plonger le glaive dans le sein. Et c'est ainsi qu'ils rendirent leurs bienheureuses âmes.

On associa à leur martyre d'autres chrétiens, qui étaient enchaînés dans la prison pour le nom du Christ ; ils se nommaient Félix, Largus et Denys. Ils souffrirent le XVII des calendes d'avril. La nuit suivante, des clercs de la sainte Église, avec d'autres fidèles, se présentèrent à la prison, et après avoir donné aux gardiens une riche récompense, ils enlevèrent les corps saints, et les inhumèrent honorablement hors des murs de la ville, pour la gloire du nom du Christ. Et le Seigneur permit que de ce martyre rejaillît une grande gloire sur les fidèles, et une grande confusion sur les païens et les adorateurs des idoles. Au roi éternel Notre-Seigneur Jésus-Christ honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen.

LXV

LES ACTES DE SAINT GENÈS, COMÉDIEN.

(L'an de Jésus-Christ 286.)

Ces Actes sont empruntés à la collection de dom Ruinart.

Le bienheureux Genès était à Rome le chef d'une école de comédiens ; il chantait au théâtre qu'on nomme *Thénulé*, et mettait son talent à contrefaire les actions des hommes. Or, un jour il voulut jouer les mystères et les cérémonies de la religion chrétienne devant Dioclétien, dont il connaissait la haine contre les chrétiens. Sous les yeux donc de l'empereur et de tout le peuple réuni au théâtre, il se fit malade ; étendu sur un lit au milieu de la scène, il demanda le baptême.

Avec le ton plaisant et dérisoire d'un comédien, il disait : « Hélas ! mes amis, je me sens bien pesant ; je voudrais devenir plus léger. » Ses compagnons répondaient : « Comment te rendre léger, si tu es trop pesant ? Sommes-nous donc des charpentiers, et faut-il que nous te passions au rabot ? » Ces paroles excitèrent dans le peuple de grands éclats de rire. Genès reprit : « Insensés, je veux mourir chrétien. — Et pourquoi ? » répondirent ses amis. Genès dit : « Afin d'être reçu aujourd'hui dans le sein de Dieu, du moins comme un fugitif qui se dérobe à la mort. »

On fit venir le prêtre et l'exorciste ; mais tout à coup Genès fut éclairé de la lumière divine, et il crut. Les deux ministres en effet, s'étant assis près de son lit, lui dirent : « Cher fils, pourquoi nous avez-vous fait venir ? » Le bienheureux Genès, quittant son rôle de comédien et d'acteur, leur répondit dans toute la sincérité de son cœur : « Je désire recevoir la grâce du Christ, afin que, régénéré par elle, je sois délivré de la ruine que mes péchés ont causée dans mon âme. » Cependant les mystères s'accomplissent ; le sacrement s'achève ; Genès est revêtu de la robe blanche des néophytes. Alors continuant la comédie, des soldats l'enlevèrent, et afin de jouer au complet les scènes des saints martyrs, ils le conduisirent devant l'empereur, pour y être interrogé sur sa foi au Christ. On le fit monter sur une partie plus élevée du théâtre, et de là il parla en ces termes : « Empereur, soldats, philosophes, et vous tous habitants de cette cité, écoutez-moi. Toutes les fois que j'entendais seulement le nom de chrétien, j'étais saisi d'horreur, et j'insultais ceux qui persévéraient dans la confession de leur foi. Bien plus, mes parents et tous les alliés de ma famille, je les exécrais, en haine de ce glorieux nom. Enfin les chrétiens étaient pour moi l'objet d'un tel mépris, que je m'étais mis à étudier avec soin leur religion, pour être en état de vous amuser en parodiant leurs rites sacrés. Mais au moment où l'eau du baptême a touché mon front, et que vous m'avez interrogé, j'ai répondu que je croyais. A ce moment, j'ai vu une main qui du ciel

s'abaissait sur moi ; des anges revêtus de lumière se sont arrêtés au-dessus de ma tête. Ils lisaient, dans un livre, tous les péchés que j'avais commis depuis mon enfance ; puis ils l'ont lavé dans l'eau dont je venais d'être baptisé ; après quoi, ils m'ont montré les feuillets du livre devenu plus blanc que la neige. Maintenant donc, très-illustre empereur, et vous tous, citoyens, qui avez ri avec moi de ces mystères, croyez aussi avec moi que le Christ est le vrai Dieu, qu'il est la lumière, la vérité, la bonté, et que c'est par lui que vous pouvez obtenir votre pardon. »

L'empereur Dioclétien, vivement indigné de ce discours, fit sur-le-champ fouetter Genès, et le livra au préfet Plautien pour qu'il le contraignît à offrir des sacrifices. Le préfet le fit étendre sur le chevalet, déchirer dans une longue torture avec les ongles de fer et brûler avec des lampes ardentes. Mais le martyr, constant dans sa foi, ne cessait de répéter : « Il n'est point d'autre roi que celui que j'ai vu. A lui j'offre mes adorations et mes hommages. Dussé-je pour sa gloire endurer mille morts, je serai toujours à lui ; ma résolution ne changera pas. Le Christ est sur mes lèvres, le Christ est dans mon cœur ; il n'y a point de tourments qui puissent m'en séparer. J'ai une grande douleur de mes égarements ; car jusqu'ici j'ai eu en horreur le nom saint qui relève la vertu des hommes, et c'est bien tard que j'arrive, soldat orgueilleux et rebelle, pour adorer le vrai roi. » Enfin le bienheureux Genès conquit par le glaive la couronne des martyrs. Le préfet Plautien le fit décapiter. C'est le huit des calendes de septembre que Genès eut cet honneur, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

LXVI

LA PASSION DE SAINT MAURICE ET DE SES COMPAGNONS.

(L'an de Jésus-Christ 286.)

Ces Actes écrits par saint Eucher, évêque de Lyon, sont un des plus beaux monuments de l'antiquité ecclésiastique. Dom Ruinart les a insérés dans son recueil.

Eucher à Salvius, Évêque, très-heureux seigneur dans le Christ.

J'envoie à Votre Béatitude le récit de la passion de nos saints. J'ai craint que par une négligence coupable on ne laissât le temps effacer de la mémoire des hommes les détails d'un martyre aussi glorieux. J'en ai d'abord recherché les preuves authentiques auprès des personnes les plus dignes de foi. Elles m'ont assuré avoir recueilli, de la bouche du saint évêque de Genève Isaac, toutes les circonstances dans l'ordre où je les ai écrites. Or, l'évêque Isaac les avait, je pense, apprises lui-même du bienheureux évêque Théodore, presque contemporain des événements. C'est pourquoi, si d'autres viennent de toutes les provinces et des lieux les plus opposés offrir en présent l'or, l'argent et mille objets précieux pour honorer ces saints et mériter leur protection, nous aussi, avec le secours de vos prières, nous osons leur offrir ce récit que nous avons composé. Nous ne leur demandons en récompense qu'une seule chose, de vouloir bien intercéder auprès de Dieu pour tous nos péchés, et de nous permettre de les avoir toujours dans la suite pour patrons et pour appui. Vous aussi, daignez vous souvenir de nous devant le Seigneur, vous qui avez le bonheur de demeurer attachés au culte des saints ; vous surtout, maître dont nous vénérons la sainteté, et que nous appelons à si juste titre notre bienheureux frère.

LES ACTES DES MARTYRS D'AGAUNE.

Le martyre des saints dont le noble sang a fait la gloire d'Agaune méritait d'être raconté ; nous en entreprenons le récit, et nous le poursuivrons avec un entier respect pour la vérité, qui nous en a conservé l'ordre et les détails. Car au moyen de relations transmises fidèlement d'âge en âge, le souvenir de ce grand fait n'est point encore tombé dans l'oubli ; et si un lieu, une ville qui possède le corpe d'un seul martyr en retire un juste titre d'honneur, parce qu'un martyr, c'est un saint qui a sacrifié au Dieu souverain une noble vie ; avec quel respect religieux devons-nous honorer Agaune, où tant de milliers de martyrs ont été immolés ! Mais disons quelle fut la cause de ce bienheureux sacrifice.

Sous Maximien, qui partageait avec Dioclétien, et comme son collègue, l'empire de la république romaine, presque toutes les provinces virent déchirer et massacrer des peuples entiers de martyrs. Car non-seulement ce prince se livrait avec une sorte de fureur à l'avarice, à la débauche, à la cruauté, en un mot à tous les vices ; mais encore il était passionné pour les rites abominables des gentils, et, dans la rage de son impiété contre le roi du ciel, il s'était armé pour détruire le nom chrétien. Tous ceux qui osaient faire profession de la religion du vrai Dieu, des corps de troupes qu'il envoyait partout à leur recherche les enlevaient pour les traîner au supplice et à la mort. On eût dit qu'il avait fait trêve avec les peuples barbares, afin de tourner toutes ses forces contre la religion. Il y avait alors dans les armées romaines une légion de soldats qu'on appelait les Thébéens. La légion était un corps de six mille six cents hommes sous les armes. On les avait fait venir du fond de l'Orient pour renforcer l'armée de Maximien. C'étaient des guerriers intrépides dans les combats, d'un courage magnanime, d'une foi plus magnanime encore ; ils se montraient avec une noble émulation, pleins de générosité pour l'empereur et de dévouement au Christ : car ils n'avaient point oublié

dans les camps le précepte de l'Évangile, rendant fidèlement à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. Comme les autres soldats de l'armée, ils reçurent la mission de se livrer à la poursuite des chrétiens, et de les amener devant l'empereur. Seuls ils osèrent refuser de prêter leurs bras à ce ministère de cruauté, et répondirent qu'ils n'obéiraient point à de pareils ordres. Maximien n'était pas loin : fatigué de la route, il s'était arrêté à Octodurum. Quand on vint lui annoncer dans cette ville qu'une légion rebelle à ses ordres avait suspendu sa marche et s'était arrêtée dans les défilés d'Agaune, il s'emporta tout à coup à un violent accès de fureur. Mais avant de continuer mon récit, je crois utile de donner ici une exacte description des lieux.

Agaune est à soixante milles environ de la ville de Genève, mais à quatorze milles seulement du commencement de son lac, le lac Léman, que traverse le Rhône. Ce lieu est situé dans une vallée, entre les chaînes des Alpes qui s'étendent jusque-là. Pour y arriver, le passage est difficile par des sentiers escarpés et étroits ; car le Rhône, dans son cours impétueux, laisse à peine au pied de la montagne un chemin sur sa rive pour le voyageur. Mais quand une fois, malgré tous ces obstacles, on a franchi les gorges étroites de ces défilés, tout à coup l'on voit s'ouvrir une vaste plaine que les Alpes environnent de leurs roches sauvages. C'est dans ce lieu que la sainte légion s'était arrêtée.

En apprenant qu'elle refusait d'obéir, Maximien, tout bouillant de colère, comme nous l'avons dit, ordonna qu'elle fût décimée. Il espérait que les autres, sous le coup de la terreur, céderaient plus facilement aux volontés de leur maître. C'est pourquoi, aussitôt après cette première exécution, il renouvela ses ordres pour contraindre ceux qui restaient à poursuivre les chrétiens. Dès que ce nouvel arrêt eut été signifié aux Thébéens, et qu'ils eurent appris qu'on voulait les forcer à exercer des persécutions sacriléges, un grand tumulte s'éleva dans le camp ; tous criaient que jamais ils ne se prêteraient à

ce ministère impie; qu'ils avaient et auraient toujours en abomination les idoles et leur culte infâme; que toujours ils demeureraient fidèles à leur religion sainte et divine; enfin qu'ils n'adoraient que le seul Dieu unique et éternel, résolus de tout souffrir plutôt que de trahir la foi chrétienne. Instruit de cette réponse, Maximien, plus cruel dans ses emportements qu'une bête sauvage, reprend les instincts de sa fureur; il ordonne qu'on les décime pour la seconde fois, et que l'on contraigne ceux qui restent à se plier à la loi qu'ils ont méprisée. Cet ordre sanguinaire fut donc porté au camp pour la seconde fois; aussitôt on jeta le sort, et l'on frappa le dixième des restes de la légion. Cependant les autres soldats que le glaive avait épargnés, s'exhortaient mutuellement à persévérer dans leur généreuse résolution.

Leur foi trouvait un puissant aiguillon dans le courage de saint Maurice, que la tradition nomme comme leur chef, de saint Exupère, intendant du camp, et de Candide, le prévôt des soldats. Maurice les exhortait tous et excitait leur foi en leur montrant l'exemple des martyrs leurs compagnons d'armes; il leur faisait ambitionner à tous l'honneur de mourir, s'il le fallait, pour le respect des lois divines et de leur serment au Christ; ils devaient suivre, leur disait-il, les frères qui venaient de les précéder au ciel. Ainsi s'enflamma dans ces bienheureux guerriers une glorieuse passion pour le martyre. Animés donc par leurs chefs, ils envoyèrent une députation à Maximien, qu'agitaient encore les accès d'une fureur insensée. Leur réponse, pleine à la fois de piété et de courage, était ainsi conçue :

« Empereur, nous sommes soldats, mais en même temps, et nous nous faisons gloire de le confesser hautement, nous sommes les serviteurs de Dieu. A toi nous devons le service militaire; à lui l'hommage d'une vie innocente. De toi nous recevons la solde de nos travaux et de nos fatigues; de lui nous tenons le bienfait de la vie. C'est pourquoi nous ne pouvons, ô empereur, t'obéir jusqu'à renier le Dieu créateur de

toutes choses, notre maître et notre créateur à nous, comme aussi ton créateur et ton maître à toi, que tu veuilles ou non le reconnaître. Ne nous réduis pas à la triste obligation de l'offenser, et tu nous trouveras, comme nous l'avons toujours été, prêts à suivre tous tes ordres. Autrement, sache que nous lui obéirons plutôt qu'à toi. Nous t'offrons nos bras contre l'ennemi, quel qu'il soit, que tu voudras frapper ; mais nous tenons que c'est un crime de les tremper dans le sang des innocents. Ces mains savent combattre contre des ennemis et contre des impies ; elles ne savent point égorger des amis de Dieu et des frères. Nous n'avons pas oublié que c'est pour protéger nos concitoyens et non pour les frapper, que nous avons pris les armes. Toujours nous avons combattu pour la justice, pour la piété, pour le salut des innocents. Jusqu'ici, au milieu des dangers que nous avons affrontés, nous n'avons pas ambitionné d'autre récompense. Nous avons combattu, par respect pour la foi que nous t'avons promise ; mais comment pourrions-nous la garder, si nous refusions à notre Dieu celle que nous lui avons donnée ? Nos premiers serments, c'est à Dieu que nous les avons faits ; et ce n'est qu'en second lieu que nous t'avons juré d'être fidèles. Ne compte pas sur notre fidélité à ces seconds serments, si nous venions à violer les premiers. Ce sont des chrétiens que tu ordonnes de rechercher pour les punir ; mais nous voici, nous chrétiens ; tes vœux sont satisfaits, et tu n'as plus besoin d'en chercher d'autres ; tu as en nous des hommes qui confessent Dieu le Père, l'auteur de toutes choses, et qui croient en Jésus-Christ son Fils comme en un Dieu. Nous avons vu tomber sous le glaive les compagnons de nos travaux et de nos dangers, et leur sang a rejailli jusque sur nous. Cependant nous n'avons point pleuré la mort, le cruel massacre de ces bienheureux frères ; nous n'avons pas même plaint leur sort ; au contraire, nous les avons félicités de leur bonheur, nous avons accompagné leur sacrifice des élans de notre joie, parce qu'ils ont été trouvés dignes de souffrir pour leur Seigneur et leur Dieu. Quant à

nous, nous ne sommes pas des rebelles que l'impérieuse nécessité de vivre a jetés dans la révolte ; nous ne sommes pas armés contre toi par le désespoir, toujours si puissant dans le danger. Nous avons des armes en main. et nous ne résistons pas. Nous aimons mieux mourir que donner la mort, périr innocents que vivre coupables. Si vous faites encore des lois contre nous, s'il vous reste de nouveaux ordres à donner, de nouvelles sentences à prononcer, le feu, la torture, le fer ne nous effraient pas ; nous sommes prêts à mourir. Nous confessons hautement que nous sommes chrétiens. et que nous ne pouvons pas persécuter des chrétiens. »

En recevant cette réponse, Maximien comprit qu'il avait à lutter contre des cœurs inflexibles dans la foi du Christ. C'est pourquoi, désespérant de triompher de leur généreuse constance, il résolut de faire périr d'un seul coup la légion tout entière. De nombreux bataillons de soldats reçurent l'ordre de l'entourer pour la massacrer. Arrivés devant la bienheureuse légion, les impies qu'envoyait l'empereur tirèrent leurs glaives contre ces milliers de saints que l'amour de la vie n'avait point fait fuir devant la mort. Le fer les moissonnait dans tous les rangs, et il ne leur échappait pas une plainte, pas un murmure.

Ils avaient déposé leurs armes ; les uns tendaient le cou, les autres présentaient la gorge à leurs persécuteurs ; tous offraient aux bourreaux un corps sans défense. Malgré leur nombre et leur puissante armure, ils ne se laissèrent point emporter au désir de faire triompher la justice de leur cause par le fer. Une seule pensée les animait : le Dieu qu'ils confessaient s'était laissé traîner à la mort sans un murmure ; comme un agneau, il n'avait point ouvert la bouche. Eux de même, les brebis du Seigneur, ils se laissèrent déchirer par des loups furieux. La terre fut couverte des cadavres de ces saintes victimes, et leur noble sang y coulait en longs ruisseaux. Jamais, en dehors des combats, la rage d'un barbare

entassa-t-elle tant de débris hu nains ? Jamais la cruauté frappa-t-elle par une seule sentence tant de victimes à la fois, même en punissant des scélérats ? Pour eux, ils étaient punis malgré leur innocence et leur multitude, quoique souvent on laisse des crimes sans vengeance, à cause du grand nombre des coupables. Ainsi l'odieuse cruauté d'un tyran sacrifia tout un peuple de saints, qui dédaignaient les biens de cette vie présente dans l'espérance du bonheur futur. Ainsi périt cette légion vraiment digne des anges. C'est pour cela que notre foi nous les montre aujourd'hui réunis aux légions des anges, et chantant éternellement avec eux dans le ciel le Seigneur, le Dieu des armées.

Quant au martyr Victor, il ne faisait pas partie de cette légion ; même il n'était plus soldat, ayant obtenu, après de longs services, son congé de vétéran. Mais dans un voyage qu'il faisait, il tomba, sans le savoir, au milieu des bourreaux qui, joyeux de leur butin, se livraient aux orgies d'un grand festin. Ils l'invitèrent à partager avec eux les joies de la fête. Quand il eut appris de ces malheureux, dans l'exaltation de l'ivresse, la cause qui les réunissait, il refusa avec horreur et mépris le festin et les convives. On lui demanda alors s'il était chrétien ; à peine eut-il répondu qu'il l'était et le serait toujours, que tout aussitôt on se jeta sur lui et on le massacra. Ainsi frappé au même lieu que les autres martyrs, il partagea avec eux et leur mort et leurs honneurs. De ce grand nombre de saints, quatre noms seulement nous sont connus : Maurice, Exupère, Candide et Victor. La tradition indique Solodorum comme le lieu de leur exécution. Solodorum est un château fort sur les rives de l'Arula, non loin du Rhin.

Il ne sera pas sans intérêt d'ajouter ici quelle fut la mort du cruel empereur Maximien. Il avait habilement dressé des embûches pour faire périr son gendre Constantin, qui occupait alors l'empire ; mais ses perfidies furent découvertes. Il fut arrêté près de Marseille, et peu de temps après étranglé,

trouvant ainsi, dans cet affreux supplice, une mort digne des impiétés de sa vie.

Plusieurs années après, les corps des bienheureux martyrs d'Agaune furent découverts par révélation à saint Théodore, évêque de cette contrée. Il fit élever en leur honneur une basilique adossée d'un côté à un énorme rocher. Or, pendant qu'on la bâtissait, il arriva un miracle que je ne puis passer sous silence. Parmi les ouvriers qui, sur la convocation de l'évêque, s'étaient réunis pour ce grand travail, il y en avait un qui était encore païen. Un dimanche que les autres avaient quitté leurs travaux à cause de la solennité du jour, il était resté seul à continuer son travail. Tout à coup, au milieu de cette solitude où il se trouve, les saints, environnés de lumière, l'enlèvent et l'étendent par terre pour le soumettre au châtiment de son impiété. Il voyait de ses yeux la foule des martyrs ; il sentait les coups dont ils le frappaient et entendait leurs reproches, parce que seul, au jour du Seigneur, il avait manqué à l'Église, et de plus osé, quoique gentil, travailler à la construction d'un édifice sacré. Ces châtiments et ces reproches étaient de la part des saints une miséricordieuse bonté ; car l'ouvrier tremblant et consterné voulut aussitôt demander qu'on invoquât sur lui le nom du salut et se fit chrétien.

Parmi les miracles des saints martyrs, je ne dois point oublier un fait récent qui a eu du retentissement, et que tous ont connu. Une dame, épouse de Quincius, personnage d'un rang distingué, était atteinte d'une paralysie qui lui avait enlevé l'usage de ses pieds. Elle sollicita son mari de la faire conduire à Agaune, quoique la distance fût considérable. A son arrivée, des serviteurs la portèrent dans leurs bras jusqu'à la basilique des saints martyrs ; elle revint à pied à son hôtellerie. Et aujourd'hui, dans ces mêmes membres que la mort avait déjà frappés, elle porte partout le témoignage du miracle qui l'a guérie. Je n'ai voulu ajouter que ces deux faits aux actes des bienheureux martyrs ; il y en a un très-grand

nombre d'autres; car chaque jour, en ces lieux, par leur intercession, la puissance de Dieu chasse les démons et opère des guérisons miraculeuses.

LXVII

LES ACTES DE SAINT TIMOTHÉE, LECTEUR, ET DE SAINTE MAURE, SON ÉPOUSE.

(L'an de Jésus-Christ 286.)

Ces Actes sont empruntés à la collection des Bollandistes.

A l'époque des persécutions, on faisait la recherche des chrétiens. Un jour, on amena au président Arianus un homme appelé Timothée; il faisait la fonction de lecteur dans le bourg des Pérapéens. Le président lui dit : « Qui es-tu ? quelle est ta condition ? » Timothée répondit : « Je suis chrétien, et j'ai reçu l'ordre de lecteur. » Le président : « Tu es donc le seul qui n'ait point entendu parler des édits de l'empereur, qui ordonnent de faire un mauvais parti à quiconque ne sacrifiera pas aux dieux ? » Timothée : « L'esprit de Jésus-Christ demeure en moi; c'est pour cela que je ne sacrifie point. » Le président : « N'aperçois-tu point ces instruments de supplice amassés autour de toi ? » Timothée : « Et toi, ne vois-tu pas les anges de Dieu qui m'assistent et me fortifient ? » Le président : « Donne-moi tes livres, afin que j'en connaisse la vertu. » Timothée : » Insensé, toi qui te délectes à inventer tout ce qu'il y a de plus mauvais, quel homme a jamais livré ses fils à la mort ? Tu ne comprends donc pas que mes livres, ce sont mes enfants, et que, tandis que j'en fais usage, les anges de Dieu m'environnent ? » Le président : « Ce sont des prétextes pour ne point sacrifier et ne point me montrer tes livres. Fais attention à toi, et prends garde que ton audace ne te soit funeste. » Timothée : « Je ne sacrifie point, parce que je suis chrétien. »

Le président indigné ordonna d'apporter des stylets brûlants, et de les lui enfoncer dans les oreilles. Aussitôt l'ardeur du feu et de ce fer incandescent fit sortir les yeux du martyr de leurs orbites. Les soldats du président lui dirent : « Voilà que tu as perdu les yeux pour n'avoir pas voulu sacrifier. » Timothée leur répondit : « Mes yeux corporels, il est vrai, accoutumés à voir bien des choses vaines, souffrent ce tourment ; mais les yeux bienfaisants de mon Seigneur Jésus-Christ illuminent mon âme. » Le président, entendant cela, en fut courroucé, et donna l'ordre de l'attacher à la roue par les talons, lui disant : « Sacrifie, et tu seras délivré du supplice. » Timothée répondit au contraire : « Je ne sacrifie point, car j'ai le Seigneur qui me protége. » Le président dit alors : « Détachez-le de la roue, et après lui avoir lié les mains, mettez-lui un masque sur le visage, puis suspendez-le à la colonne la tête en bas, et attachez-lui une pierre au cou. » Les satellites hésitaient, et voulaient voir si le président ne reviendrait point sur sa sentence ; car ce supplice était horrible. Mais le bienheureux Timothée, regardant vers le ciel, dit : « Il y a dans les cieux un Dieu qui me délivrera de ces angoisses. » Les soldats s'approchèrent du président et lui rapportèrent les paroles du martyr, ajoutant que, à ce qu'il leur semblait, il le ramènerait bien mieux par des procédés humains que par de tels tourments. « C'est un nouveau marié, disaient-ils ; il y a vingt jours à peine qu'il a célébré ses noces, et il a une femme assez jeune. »

Le président Arianus, entendant cela, se fit amener cette femme ; et quand elle fut en sa présence, il lui dit : « Quel est ton nom ? » Elle lui répondit : « Maure. » Le président lui dit : « J'ai compassion de ton malheur ; car il n'est pas agréable à une jeune femme de devenir veuve. Je veux donc que tu mettes tes plus beaux habits, et que tu te pares de tout ce que tu as de plus séduisant, pour ensuite te rendre auprès de ton mari Timothée, et lui persuader, si tu le peux, de changer de sentiments et de sacrifier ; autrement, tu seras bientôt

veuve malgré ta jeunesse. » Elle fit comme lui avait dit le président : après s'être parée de ses plus beaux atours, elle alla trouver son mari, et s'efforça de lui persuader de sacrifier aux dieux. Mais Timothée ne pouvait lui répondre, empêché qu'il était par le masque qu'on lui avait mis. Maure pria alors le président de lui faire ôter ce masque : ce qu'on fit incontinent. Maure étant donc revenue vers Timothée, dès que celui-ci sentit les parfums qui s'exhalaient des vêtements de sa femme, il s'écria : « Où est mon père, le prêtre Poccilius ? » Celui-ci étant venu : « Que veux-tu, heureux enfant ? » lui dit-il. Timothée lui répondit : « Je te prie, mon père, de me rendre un service : apporte-moi un vêtement et couvre-m'en le visage, afin que j'échappe à la peste de ces parfums enivrants : car ces exhalaisons odoriférantes sont mortelles, elles entraînent les hommes à la mort et allument les feux de l'enfer : cette femme est la mère de la convoitise, la compagne du diable, l'ennemie des saints, l'abomination des justes. »

Après qu'il eut ainsi parlé, Maure lui dit : « Mon frère Timothée, pourquoi me charges-tu ainsi d'injures, sans que je t'aie offensé ? Il y a à peine vingt jours que nous sommes mariés, et tu n'as pas encore eu le temps de me connaître ; moi, de mon côté, je ne connais même pas encore toutes les dépendances de ta maison ; bien moins ai-je été en relations avec qui que ce soit, ni à table ni même en paroles. Et maintenant je suis pénétrée d'affliction en te voyant dans les tourments, je compatis cordialement à tes souffrances que tu n'as point méritées ; et j'avoue qu'une des causes de ma douleur, c'est que tu vas me jeter dans le veuvage, moi si jeune ! Peut-être t'es-tu laissé aller à des prodigalités qui t'ont obéré ; et ton créancier t'aura fait prendre et amener ici pour payer ces dettes, avant que tu en vinsses jusqu'au suicide. Eh bien ! voyons, du courage ; lève-toi, mon frère ; allons à la maison, et vendons nos meubles pour payer tes dettes. Si au contraire tu as été saisi par les licteurs à cause des impôts, et que, n'ayant pas de quoi les payer, tu te sois ainsi livré toi-même à de telles angoisses,

tu vois sur moi toutes mes parures de noces ; prends-les, va les vendre et paie le tribut à l'empereur. »

Après qu'elle eut ainsi parlé, Timothée lui dit : « Ma sœur Maure, quand je t'ai vue venir de la maison, j'ai aperçu à ta droite un démon qui tenait à la main une petite vrille, avec laquelle il cherchait à tourner ton cœur vers le monde. » Maure lui répondit : « Mon frère Timothée, si je te cherche après cela, où te trouverai-je ? Tu ne saurais croire combien je te porte de compassion. Lorsque viendra le samedi ou le dimanche, qui est-ce qui dorénavant fera la lecture de tes livres ? » Timothée lui repartit : « Maure, répudie les choses vaines et passagères de ce monde, et viens avec moi, pour soutenir vaillamment ce combat si beau, afin qu'ainsi nous méritions de recevoir la couronne de Dieu, notre Sauveur : car, si nous allons à lui spontanément, il ne nous imputera point nos péchés. » Maure lui répondit : « Je désirais vivement être avec toi ; mais je pensais que mon cœur était plein de ruse et d'iniquité. Or, depuis que tu m'as parlé, l'Esprit de Dieu est entré en moi, et à cause de toi, mon frère, j'ai acquis la justice. Sache donc que je mets au-dessus de tout les choses que tu aimes. » Timothée lui dit : « Si tes sentiments sont d'accord avec tes paroles, va-t'en reprendre le président de ce qu'il fait. » Elle répondit : « J'ai peur, mon frère Timothée, qu'en voyant le président en colère, et en considérant ensuite la grandeur des tourments, je ne vienne à manquer de courage ; car, tu le sais, je suis d'un âge tendre, n'ayant que dix-sept ans. » Timothée repartit : « Espère en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et les tourments, les supplices du président seront pour ton corps comme une huile qu'on y répandrait, et pour tes ossements comme une douce rosée, qui te récréera et t'affranchira de toute douleur. Et vous, ô Dieu de toute grâce, qui avez secouru les trois enfants dans la fournaise ardente, qui avez délivré Daniel de la gueule des lions, qui avez envoyé des aliments à un prophète par un prophète, pour récompenser leur justice, et pour donner des preuves de votre bonté qui

a su faire d'un captif un martyr et un prophète; maintenant donc, Seigneur, Seigneur, jetez les yeux sur Maure, votre servante, et vous qui nous avez unis par le mariage, ne nous séparez pas, dans ce combat, du chœur sacré de vos martyrs ; mais faites-nous la grâce, je vous en supplie, d'endurer courageusement pour vous les tourments et la mort même, pour la confusion de notre adversaire, qui rugit de n'avoir pu nous enlever cette union que nous avons en Jésus-Christ notre Seigneur, avec qui soit à vous, Père tout-puissant, et au Saint-Esprit, gloire et honneur dans les siècles. Amen. »

La prière de Timothée étant terminée, Maure se leva, et, conduite par le Saint-Esprit, alla trouver le président, se tint devant lui et lui dit : « O chef d'iniquité, tu as ordonné de me donner de l'or et de l'argent pour entraîner mon âme à sa perte ; car tu n'as rien plus à cœur que de tuer les âmes en les corrompant par l'argent. Mais ta ruse fallacieuse n'obtiendra rien de moi, parce que je me présente ici devant toi revêtue de l'armure de mon Sauveur Jésus-Christ. » Le président Arianus dit alors aux siens : « Ne vous avais-je pas dit que Timothée est magicien ? Vous voyez qu'il a tellement fasciné sa femme, qu'elle partage maintenant sa folie. » Puis, se tournant vers elle, il lui dit : « Et toi donc aussi, Maure, tu préfères la mort à la vie ? Considère bien que par les tourments et les supplices tu seras privée de la vie présente, si douce et si agréable. Serait-ce que, prévoyant la mort de ton mari, et songeant que dans ton veuvage tu n'aurais aucun agrément, tu aimes mieux mourir avec lui ? Mais ne tourmente pas ton cœur, tu ne seras pas veuve ; je te marierai à l'un de mes centurions qui a déjà douze campagnes ; tu jouiras avec lui des délices de la vie, et cette seconde alliance sera beaucoup plus noble que la première. » Maure lui répondit : « J'ai renoncé à toutes les choses du siècle ; ainsi je ne veux m'unir à aucun de tes centurions : mais tiens pour certain ce que je te dis, que j'ai contracté alliance avec l'époux céleste, Jésus-Christ, Fils de Dieu ; et c'est parce que j'ai mis en

lui ma confiance que je me suis présentée à toi avec cette hardiesse, sans redouter aucunement ton injuste tribunal. » Le président irrité ordonna de lui arracher les cheveux. Après cela il lui dit : « Voilà qu'on t'a enlevé ta chevelure : je te conseille maintenant de te soustraire aux tourments qui t'attendent nombreux et cruels. » Maure lui répondit : « Je sais maintenant, ô président, que le Christ a bien voulu me recevoir, sans m'imputer le péché que j'ai commis par ignorance et à ta persuasion ; car tu m'as fait couper ces cheveux que ta fourberie m'avait fait orner avec tant d'art pour séduire mon mari ; mais Dieu m'a pardonné ce grand crime ; et désormais nul des assistants ne sera scandalisé en voyant ce qui se passe. »

Le président, irrité d'une telle réponse, donna l'ordre de lui couper les doigts et de les jeter à terre. Maure dit alors : « Et pour cela encore, je t'avoue que je te dois des remerciements, car tu m'as fait couper ces doigts dont je m'étais servie dans un but coupable, en y ajustant ces ornements de déception. Sache donc bien que tu ignores ce que tu fais en mon endroit ; car c'était là mon second péché ; et par ce supplice tu as fait qu'il m'a été pardonné. C'est pour cela que je me tiens joyeusement devant toi, disposée à endurer tous les autres tourments que tu pourras inventer. » Arianus, voyant l'invincible constance de Maure à souffrir les tortures, en était tout hors de lui. Le prêtre Poccilius, témoin de la fermeté de la martyre, car il n'était pas éloigné de là, lui dit : « O Maure, ma fille, toi jeune femme pleine de courage et de vertu, que penses-tu maintenant, en voyant tes doigts coupés et gisant à terre ? » Maure lui répondit : « Tu as vu souvent les jardiniers, dans un jardin bien arrosé, couper les plantes près de leur racine ; moi de même, je voyais trancher mes doigts, et je ne le sentais pas. »

Le président Arianus commanda alors à douze soldats de faire chauffer une grande chaudière et d'y jeter Maure. Or, la chaudière bouillonnait à un tel degré de chaleur, qu'on croyait entendre les coups du tonnerre. Après qu'on y eut jeté la

martyre, on la vit s'y tenir debout au milieu, sans en être incommodée; puis elle parla ainsi au président : « J'ai à te rendre de nouvelles actions de grâces; car tu as donné l'ordre de me laver et de me purifier des péchés dont je me suis souillée autrefois, et de ceux que je venais de commettre plus récemment. Maintenant donc je m'approcherai de Dieu avec un cœur pur, pour recevoir la couronne de vie; car tout ce que tu me fais souffrir profite à mon salut dans le Christ. Mais tu t'es trop hâté de me faire jeter dans une chaudière qui n'était pas encore chauffée, et dont l'eau est très-fraîche: je n'en sens pas la chaleur, pas plus que je n'ai senti tes autres tourments. » Le président, outré de dépit à ce discours, soupçonna que les soldats, de connivence avec Maure, avaient remplacé l'eau bouillante par de l'eau froide, afin que cette jeune femme sortant de là saine et sauve, ils la prissent avec eux pour assouvir sur elle leurs honteuses passions. Dans cette pensée, il descend de son siége et court vers la chaudière pour s'assurer si l'eau en était vraiment froide, et il dit à la sainte : « Si, à cause de ton insensibilité, tu ris de cette eau, voyons, prends-en un peu et mets-en dans ma main, afin que je m'assure qu'elle est froide, ainsi que tu le dis. » Maure lui répondit : « Elle est tellement froide que je n'y éprouve pas le moindre degré de chaleur. Du reste, si tu manques de bois pour chauffer ta chaudière, envoie chez mon père ; il en fait le commerce; il t'en donnera un chariot tout plein. » Ce qu'elle disait pour se moquer du président et de ses inventions cruelles. Le président lui dit : « Tu as donc froid au point de ne pas sentir l'eau bouillante? Je te l'ai déjà dit, donne-moi de cette eau dans ma main. » La sainte en répandit sur les mains d'Arianus, qui en furent soudain toutes brûlées, tant était ardente la chaleur de la chaudière. Le président, saisi d'admiration pour l'héroïque patience de Maure, fit à haute voix son éloge, et s'écria : « Béni soit le Seigneur Dieu de Maure ! il n'y a point d'autre Dieu que celui en qui elle se glorifie. » Et disant cela, il la fit mettre en liberté.

Mais, au même moment, le diable s'empara de nouveau du cœur d'Arianus, et y réveilla toutes les mauvaises passions. L'impie magistrat fit donc rappeler la martyre, et lui dit : « Maure, cesse enfin de mettre ton espérance dans le Christ, et sacrifie aux dieux à l'instant même. » Maure répondit : « Je ne sacrifie point, et j'ai le Seigneur qui me protége. » Le président : « Si tu ne consens à sacrifier, je te ferai remplir la bouche de charbons ardents. » Maure : « Tu es si déraisonnable, que tu ne sais ce que tu fais ; tu ne vois pas que si tu ordonnes de remplir ma bouche de charbons ardents, par ce supplice, je serai entièrement purifiée des péchés que j'ai commis par la langue et par les lèvres. Et c'est ainsi que mon Christ, lorsqu'il révéla sa gloire au prophète Isaïe, et lui fit entendre le concert des esprits célestes, comme celui-ci se disait encore souillé de péchés, il envoya vers lui un des séraphins qui le servent, lequel, tenant à la main un charbon embrasé qu'il avait pris avec des pincettes sur le saint autel, approcha ce charbon des lèvres du prophète, et lui dit : « Voici que le feu a touché tes lèvres ; et maintenant toutes tes iniquités sont pardonnées, et tu es purifié de ton péché. » Si donc, au moyen d'un charbon, le prophète a eu le bonheur de recevoir la rémission de ses péchés et de ses fautes, je te prie non-seulement de remplir ma bouche de charbons enflammés, mais encore d'en faire couvrir mon visage et tout mon corps, pour qu'il s'en exhale une suave odeur agréable au Christ ; en sorte que Dieu descende en moi, comme il descendit autrefois dans le prophète, et qu'il me délivre de tous mes péchés. »

Ces paroles de la sainte consternèrent le président ; mais se livrant aussitôt à sa colère, il ordonna d'apporter une lampe remplie de soufre et de poix pour la répandre sur son corps. Cependant, la foule qui assistait à ce spectacle s'écria tout d'une voix : « Quand donc cesseras-tu, ô président, d'inventer des supplices nouveaux, et cela pour tourmenter cette jeune femme ? Mets enfin un terme à ta cruauté ; car nous ne

pouvons qu'admirer tant de patience. » Maure, se tournant vers la foule, dit aux assistants : « Que chacun de vous s'occupe de ce qui le regarde : que les hommes vaquent à leurs affaires, et les femmes à leurs travaux avec sagesse et honneur. Pour moi, je n'ai nul besoin de votre protection ; car j'ai pour protecteur le Seigneur Dieu en qui j'espère. » Comme elle parlait ainsi, le président donna l'ordre d'approcher la lampe pour lui brûler les membres. Maure, voyant la lampe, dit au président : « Tu crois donc m'effrayer avec cette misérable lampe? On dirait vraiment que tu n'as nul souvenir des tourments par lesquels tu m'as éprouvée jusqu'à présent. Quel supplice pourrais-tu inventer qui soit plus atroce que cette chaudière d'eau bouillante, dans laquelle j'ai été plongée tout entière, et au fond de laquelle je n'ai trouvé qu'une eau rafraîchissante ? Tu en as été toi-même témoin, lorsque tes mains ont été brûlées par quelques gouttes que j'y ai jetées. D'ailleurs, cette lampe ne peut toucher à la fois qu'une partie de mon corps. Si donc tu as quelque pouvoir, ordonne de chauffer une fournaise, et fais-y-moi jeter, afin d'avoir une nouvelle preuve de ma constance : je suis la servante du Christ ; et il ne m'abandonnera pas, ce Dieu de bonté qui m'a appelée par mon bienheureux mari à soutenir ce rude combat. Quant à cette lampe dont tu crois me tourmenter, elle est pour moi comme la rosée du matin, qui, descendant du ciel sur la terre, fait germer les arbres et produire les fruits. »

Le président, vaincu par les réponses de Maure qui s'accordaient si bien avec ses œuvres, et ne sachant plus quels tourments il pourrait encore lui infliger, se livra à une vive agitation. A la fin, il se décida à la faire crucifier avec son mari, en face l'un de l'autre. Comme ils se rendaient au lieu du supplice, Maure rencontra sa mère qui, se saisissant d'elle, lui dit avec de grands cris : « Maure, ma fille, est-ce ainsi que tu abandonnes ta mère ? Et qui désormais fera usage de tes parures, de ton argent, de ton or, et de tous tes autres biens ? qui en jouira, après que ma fille aura cessé de vivre ? »

Maure lui répondit : « L'or périt, ô ma mère, et les teignes dévorent les vêtements ; la beauté du corps se flétrit par l'âge et par le temps ; mais la couronne que promet Jésus-Christ est impérissable, et l'éternité tout entière la verra toujours aussi belle. » Et comme sa mère ne pouvait rien lui répliquer, ni faire aucune opposition, Maure s'échappa de ses mains, et lui dit en s'avançant résolûment vers la croix : « Pourquoi veux-tu m'empêcher de jouir promptement de mon Seigneur, par l'imitation de sa mort ? » On crucifia donc les deux époux vis-à-vis l'un de l'autre. Ils demeurèrent neuf jours et autant de nuits sur la croix, et ils s'exhortaient mutuellement dans leur martyre.

Sainte Maure disait au bienheureux Timothée : « Ne nous laissons pas aller au sommeil, de peur que le Seigneur ne vienne, et nous trouvant endormis, il ne s'irrite contre nous. La lampe allumée dans la maison du père de famille qui veille empêche le voleur d'y pénétrer ; mais si elle est éteinte, celui qui veut dérober y trouve un accès facile. Soyons donc vigilants et continuons la prière, afin que Notre-Seigneur nous trouve à toute heure constamment occupés à l'attendre, et de peur que l'ennemi ne nous tende secrètement des piéges jusque sur la croix. » Elle lui dit encore : « Réveille-toi, mon frère, chasse la somnolence, et sois vigilant. Car j'ai vu, comme dans une extase, un homme se tenir devant moi, portant à la main un vase plein de lait et de miel, et il me disait : « Prends cela, et bois. » Et je lui dis : « Qui es-tu ? » Il me répondit : « Je suis l'ange de Dieu. » Je lui repartis : « Lève-toi et prions. » Il me dit alors : « Je suis venu ici par compassion pour toi, parce que, comme tu as jeûné jusqu'à la neuvième heure, tu dis que tu as faim. » Et moi je lui répondis : « Quel est celui qui te porte à me parler ainsi ? ou d'où vient que tu es si animé contre ma patience et mon abstinence ? Ne sais-tu pas que Dieu accorde même l'impossible à ceux qui le prient ? » Et comme je me mettais en prière, je le vis détourner son visage, et je reconnus aussitôt que c'était un stratagème de l'ennemi qui

voulait nous perdre jusque sur la croix. Et sur-le-champ il disparut. Et voilà quej'en vis venir un autre, qui me conduisit sur les bords d'un fleuve qui roulait des flots de lait et de miel, et il me dit : « Bois. » Je lui répondis : « Je l'ai déjà dit, je ne boirai ni eau ni quoi que ce soit, jusqu'à ce que je prenne le breuvage du Christ, que la mort me procure pour mon salut et pour gagner l'immortalité de la vie éternelle. » Et il se mit à boire ; et comme il buvait, le fleuve changea d'aspect ; et aussitôt cet ennemi se retira aussi. Il en survint un troisième vêtu d'un habit convenable, et dont le visage resplendissait comme le soleil. Il me prit par la main, me conduisit dans le ciel et me montra un trône préparé sur lequel on avait déposé une robe blanche et une couronne. Étonnée de ce que je voyais, je lui dis : « Pour qui sont ces choses, Seigneur ? » Il me répondit : « C'est le prix de ta victoire ; c'est pour toi que ce trône a été préparé, et la couronne aussi. » Il me conduisit ensuite en un lieu un peu plus élevé, et il me montra un autre trône sur lequel j'aperçus une roble blanche et une couronne comme sur le premier. Et comme je m'informais pour savoir à qui elles étaient destinées, il me dit : « Elles sont pour ton mari Timothée. » Je le priai alors de me dire pourquoi les trônes étaient si distants l'un de l'autre ; il me répondit : « Entre toi et ton mari il y a une grande différence. Ne sais-tu pas que c'est par lui et par ses exhortations que tu recevras la couronne ? Va donc et retourne à ton corps jusqu'à la sixième heure ; car demain les anges viendront pour recevoir vos âmes et les conduire au ciel. Cependant, soyez vigilants, de peur que l'ennemi ne vienne encore vous attaquer. »

Le dixième jour avait commencé à luire depuis que les martyrs étaient sur la croix, lorsque, à la sixième heure, un ange vint pour recevoir leurs âmes. Maure cria alors au peuple : « Frères, souvenez-vous que nous avons vécu en ce monde, et que nous avons aussi accompli ce que Dieu demandait de nous ; et maintenant nous allons recevoir la couronne

immortelle des mains de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous donc aussi vivez dans le monde comme il convient ; faites ce que Dieu attend de vous, et vous recevrez pareillement une couronne de ce même Seigneur Dieu ; car tous ceux qui reçoivent sa couronne, ont obtenu le pardon de leurs péchés. » Dès qu'elle eut cessé de parler, ils rendirent tous deux l'esprit en paix. Et ainsi fut consommé leur martyre par un bon et parfait combat, en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soit gloire et puissance avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles ! Amen.

LXVIII

LES ACTES DE SAINT PIAT, PRÊTRE.

(L'an de Jésus-Christ 286.)

Les Bollandistes nous ont fourni ces Actes.

Nous allons brièvement raconter combien Notre-Seigneur Jésus Christ a daigné opérer de merveilles dans ses serviteurs. Quiconque lira ce récit ou l'entendra lire, en bon chrétien, qu'il prête l'oreille, qu'il y dirige ses sentiments, et qu'il y applique toute l'intelligence qu'il a reçue ; car lorsque peu ne suffit pas, beaucoup ne pourrait être avantageux ; et pour tout ce qui concerne les serviteurs de Dieu, il en faut croire bien plus que la science humaine ne saurait en rapporter.

Le vénérable Piat, issu d'une très-noble famille, naquit sur le territoire de Bénévent. Ses parents étaient très-riches, tant en argent qu'en propriétés de tous genres. Pour le bienheureux Piat, il était doué d'une élégante beauté qui le rendait le plus remarquable parmi tous les jeunes gens de son âge. Il était, du reste, prudent dans ses paroles, réservé dans sa conduite, ferme dans ses desseins ; il avait un esprit très-distingué, un abord gracieux, et sa conversation était fort agréable ; mais, ce qui est au-dessus de tous ces

avantages, dès le principe de son éducation, il se sentit enflammé d'un si vif amour de la céleste patrie, qu'il méprisait toutes les choses qui font le charme de la vie présente, et ne soupirait plus que pour l'immortelle vie. Aussi l'enfance du saint jeune homme avait été nourrie de toutes les vertus qui conduisent au royaume céleste. A mesure qu'il avançait en âge, ses sentiments de religion croissaient à proportion ; et n'ambitionnant rien des honneurs de la terre, il tenait son âme fixée dans la crainte et l'amour du créateur de toutes choses. Il possédait en outre une charité si libérale et si industrieuse, que tout ce qu'il pouvait avoir, sauf son vêtement fort simple, il le distribuait aux pauvres et aux nécessiteux.

Dioclétien, ayant été élevé à l'empire du monde entier, et voyant que toutes les provinces étaient dans l'agitation par suite de la présomption de quelques hommes, créa césar et associa à l'empire Maximien Hercule, qui avait été son compagnon d'armes ; et aussitôt il l'envoya dans les Gaules contre Alamandus et Élianus, qui avaient audacieusement soulevé des esclaves sous le nom de Bagaudes : il adjoignit à son armée la légion thébaine, venue de l'Orient. Cette légion était composée, comme la légion romaine , de six mille six cent soixante-six soldats, tous pleins de valeur et parfaitement exercés au métier des armes. Ces militaires avaient reçu, en Orient, le sceau baptismal de la religion chrétienne, et ils mettaient leur foi sacrée bien au-dessus du courage martial et des armes victorieuses. Le césar Maximien, ayant assemblé toute son armée pour un sacrifice, s'aperçut que la légion thébaine avait transgressé ses ordres. Transporté soudain de la plus violente colère, il envoie des satellites pour lui ordonner de venir prendre part à l'offrande de ses sacrifices sacriléges. Or, cette légion avait pour primicier Maurice, pour porte-enseigne Exupère, et pour sénateur Candide ; et leur commandement était tellement sage et tempéré, qu'ils donnaient des ordres à leurs soldats comme à des

égaux et à des frères d'armes, plutôt qu'en employant la terreur militaire. Mais, comme je n'ai pas entrepris de raconter les glorieux triomphes de cette légion sainte, la suite de mon récit exige que nous nous entretenions des circonstances merveilleuses qui accompagnèrent l'illustre combat du bienheureux Piat, faisant voir comment, étant devenu le précieux témoin du Seigneur, il déjoua, par une heureuse fin, comme un invincible athlète, les ruses de l'ancien ennemi.

Le bienheureux Piat, ayant donc quitté la ville de Rome, arriva sur le territoire de Tournai, et il commença à y prêcher l'Évangile du Christ, que le Saint-Esprit avait daigné répandre en son cœur, afin que, par la parole de sa prédication, il délivrât du culte des démons les hommes faits à l'image de Dieu, et qu'ainsi ils adorassent avec des âmes pures le Dieu unique créateur du ciel et de la terre, invoquant le Père unique non engendré, confessant le Fils engendré du Père seul, et croyant au Saint-Esprit qui procède de l'un et de l'autre. Et il instruisait le peuple, en disant : « O très-chers fils, invincibles soldats qui combattez les combats de Dieu, vous qui, après avoir été si longtemps dans les chaînes de l'ancien ennemi, êtes enfin délivrés de cette misérable servitude, reconnaissez tous, bien que tardivement, que le Christ Fils de Dieu est venu pour vous racheter en s'incarnant dans le sein de la Vierge sainte et intacte. Car, si l'onde baptismale vous purifie des souillures contractées dans le culte des idoles, vous pourrez être préservés de la mort éternelle, alors que la lumière aura dissipé les ténèbres de votre cœur, et que la grâce du baptême vous aura blanchis pour la gloire immortelle. »

Tandis que le saint homme s'appliquait ainsi à instruire le peuple et qu'il lui faisait abandonner la vanité des idoles, un jour levant un peu les yeux, il vit venir de loin les persécuteurs. Il n'interrompit point pour cela sa prédication ; mais il adressa au peuple des exhortations encore plus pressantes : « Vous voyez, dit-il, vous voyez, frères et fils très-chers,

que Notre-Seigneur Jésus-Christ daigne déjà récompenser mes travaux : mon corps, que dès l'enfance j'ai fatigué par un labeur incessant, va passer à la gloire éternelle avec la palme du martyre. Vous donc, très-chers fils, demeurez fermes dans la doctrine que vous avez reçue ; et que ni la terreur des princes, ni les menaces des juges, ni les mauvais conseils de la chair et du sang, ne soient capables de vous détourner de la vie éternelle ; en sorte que là où sera parvenu le courage du pasteur, soient admis pareillement les mérites du troupeau. »

Après ce discours, le très-saint Piat leva les yeux au ciel, et étendant ses mains pures, il s'écria avec force : « Je vous rends grâces, ô Seigneur Jésus-Christ, rédempteur du monde, d'avoir bien voulu m'appeler à une si haute dignité, en m'associant à vos bienheureux martyrs Quentin, Lucien, Crépin, Crépinien, et tant d'autres qui ont souffert pour votre nom. Daignez donc, ô Seigneur Jésus-Christ, me compter dans ce nombre si digne d'envie, et me rendre l'éternel héritier de votre royaume. » Après cette prière, il sortit de la ville de Tournai, marchant d'un air intrépide et montrant un courage surhumain dans la circonstance qui se présentait ; car il voulait accomplir son martyre en célébrant les divins mystères.

Le bienheureux Piat étant donc occupé, avec ses compagnons, à offrir au Seigneur tout-puissant l'oblation divine, survinrent tout à coup les impies persécuteurs qui avaient été envoyés par le détestable Maximien. Ils se saisirent de l'homme de Dieu, et firent trancher la tête à ses compagnons sous ses yeux. Après que ceux-ci eurent été de la sorte consacrés martyrs au Christ par l'effusion de leur sang, les satellites, transportés de fureur et d'indignation, parlèrent en ces termes au saint prêtre : « N'est-ce pas toi qui, par tes maléfices, séduis le peuple, pour l'empêcher de sacrifier aux dieux immortels, et lui faire mépriser les ordres de nos invincibles princes ? » Le bienheureux Piat répondit : « Je ne suis pas un magicien ; mais étant instruit dans les choses célestes, je montre au

peuple du Christ la voie de la vérité, et je leur enseigne comment ils doivent sans obstacle suivre mon Seigneur Jésus-Christ, lequel étend toujours sur ses créatures sa tendre affection, afin qu'ils sortent de leurs ténèbres pour ouvrir les yeux à la lumière d'en haut, et que, reconnaissant que le Fils de Dieu est venu sur la terre pour les racheter, ils méprisent le culte superstitieux des idoles, et n'adorent du fond de leur cœur que lui seul, qui a bien voulu être crucifié pour le salut de tous. » Les satellites lui répondirent : « Comment appelles-tu Dieu celui que tu conviens avoir été crucifié ? » Le bienheureux Piat repartit : « Encore que votre infidélité et vos oreilles assourdies et souillées ne soient pas dignes d'entendre le mystère profond de notre roi suprême et très-clément, néanmoins, en faveur de la multitude du peuple qui nous entoure, j'exposerai brièvement comment ce Dieu éternel et vrai homme tout à la fois a voulu être crucifié à la fin des temps. Dieu le Père est non engendré, Dieu le Fils est engendré du Père seul ; Dieu le Saint-Esprit procède de l'un et de l'autre : ce sont trois personnes, mais il n'y a qu'une même substance ; ce Dieu n'a point eu d'origine ni de commencement, et son existence ne saurait être limitée par le temps : tout ce qui existe, visible ou invisible, a été créé par sa sagesse. Touché de compassion à la vue des maux de l'humanité, il fit choix d'une vierge pure, de laquelle il devait naître à la fin des siècles ; en sorte que, demeurant invisible en lui-même, il daigna se rendre visible en notre nature. Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ; et, bien que toujours Dieu impassible, l'homme qu'il avait uni à sa divinité souffrit pour nous tous les supplices de la croix, afin que, la faute ayant été grande, la grâce fût plus grande encore. Car, si le Fils de Dieu ne s'était fait aussi fils de l'homme, ni les pécheurs n'auraient pu parvenir au pardon, ni les malheureux arriver au ciel. »

Pendant que le bienheureux Piat prononçait ces paroles et autres semblables, la fureur des soldats croissait avec d'autant

plus de véhémence. Ils lui dirent donc : « L'âge de la vieillesse aurait dû t'engager à quitter ces folies qui te captivent ; mais, puisque tu es toujours obsédé par la superstition, et que ton verbiage doit amener une mort inutile, dis-nous quel est ton nom et ta condition. » Piat répondit : « Mes parents charnels m'ont donné le nom de Pius ; mais, lorsque j'ai été régénéré dans les eaux sacrées du baptême, la bouche sainte du prêtre m'a nommé Piatus. Quant à ma condition, elle est tout évidente, puisque, selon le bienheureux Apôtre, je n'ai d'autre affaire que de vivre pour le Christ, et que je regarde comme un gain de mourir pour lui. Car j'ai été enseveli avec lui dans la fontaine du baptême, et je suis les traces de celui dont le sang m'a racheté. » Les soldats lui dirent encore : « C'est précisément ce que nous disions, que tu es un séducteur ; tu méprises audacieusement les dieux, tu ne cesses de parler des choses les plus vaines, et tu n'as aucun égard pour ta vieillesse déjà si avancée. » Piat répondit : « Ce que je dis, ni vos oreilles ne le peuvent entendre, ni vos âmes le retenir ; car l'infidélité du cœur vous a aveuglés, et votre prince Maximien, qui vous a envoyés ici, est livré à un éternel aveuglement et à d'épaisses ténèbres. »

Les soldats, supportant impatiemment de voir outrager César, se saisirent de l'homme de Dieu, et après lui avoir lié les mains, ils le flagellèrent. Or, tandis qu'il recevait un si rude traitement, et qu'on le tenait étroitement enchaîné, ce saint homme n'était point effrayé de leurs terribles menaces, et la douleur corporelle ne put l'abattre. Mais, comme il se confiait au Seigneur, on eût dit qu'une vigueur juvénile soutenait ses membres accablés par la vieillesse ; car, avec le même air de visage et la même tranquillité d'âme qu'auparavant, il ne craignit point de confesser à haute voix le nom du Christ, et il disait : « Je crois de cœur au Christ Fils de Dieu, et je ne cesserai point de le louer de mes lèvres. » Alors un des soldats, tirant son épée, trancha la tête vénérable du saint homme. Or, comme le corps du martyr était étendu par terre,

les soldats et la multitude du peuple qui se trouvait là, virent descendre du ciel une lumière qui s'arrêta sur le saint corps, et entendirent en même temps une voix qui disait : « Fort bien, bon serviteur Piat ; tu n'as point balancé à répandre ton sang pour moi ; tu vas te réjouir avec les saints dans les régions éthérées : viens avec la palme du martyre, reçois, selon qu'il a été promis, ce que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme pressenti, et jouis de la société de tes frères les martyrs. » Or, tout ceci se passa vers la troisième heure du jour, aux kalendes d'octobre, tous les fidèles tressaillant d'allégresse, et faisant retentir les airs d'hymnes au Très-Haut.

Le même jour, par un dessein inspiré de Dieu, qui éprouve ses saints avec mesure et les glorifie sans mesure, les habitants de ce lieu, qui avaient été convertis par les instructions du bienheureux, vinrent en grande dévotion avec des aromates, et après avoir enveloppé le saint corps dans des linges éclatants de blancheur, ils l'inhumèrent dans un tombeau où personne ne paraissait avoir été mis. Quiconque vient prier dévotement en ce lieu, s'il a recours à l'intercession de saint Piat pour la rémission de ses péchés, assurément il obtiendra tout ce qu'il demandera.

Or, au moment où ces hommes de miséricorde déposaient le saint corps dans le sépulcre, ils sentirent comme des parfums angéliques, dont le Seigneur voulait honorer les obsèques du saint martyr ; et ils se dirent l'un à l'autre : « Qu'est-ce donc que cela? jamais notre odorat n'a éprouvé une sensation si agréable ; nous en sommes tellement pénétrés qu'il nous semble n'avoir plus rien de meilleur à désirer. » Et plus ils s'entretenaient de cette merveille, plus aussi la suavité du parfum les enivrait. Se prosternant alors par terre, ils s'écrièrent, saisis d'une grande crainte et d'une ardente dévotion : « Nous croyons, ô Christ, Fils de Dieu, que vous régnez dans les cieux avec le Père et le Saint-Esprit, ainsi que nous l'avons appris de votre saint martyr Piat. » A la même heure,

cinquante hommes environ se convertirent et rendirent grâces à Dieu. Or, le saint avait opéré dans les Gaules la conversion de plus de trente mille hommes, sans compter les femmes et les enfants.

On bâtit au même lieu un nouveau monument en l'honneur du glorieux martyr. Là, par leurs prières, les malades sont guéris, les aveugles recouvrent la vue, les boiteux l'usage de leurs jambes, les démoniaques sont délivrés du malin esprit, et les vœux des fidèles sont exaucés. Le Seigneur s'est vraiment choisi un digne martyr en celui qui n'a pas craint de subir pour son nom la souffrance et la mort. Aujourd'hui nous célébrons la solennité qui lui est consacrée ; et tandis qu'ici-bas nos fêtes annuelles lui rendent hommage, au ciel le Seigneur le glorifie et l'enivre de ses délices éternelles. A vous, ô Dieu le Père, soit la gloire dans l'unité du Fils avec le Saint-Esprit; à vous la puissance souveraine, vous qui avez daigné glorifier ainsi notre saint martyr, vous qui vivez, dominez et régnez et alors et maintenant, et dans les siècles des siècles. Amen.

LXIX

LES ACTES DES SAINTS FUSCIEN, VICTORIC ET GENTIEN.

(L'an de Jésus-Christ 286.)

Ces Actes nous sont fournis par Du Bosquet, dans son *Histoire de l'Église des Gaules.*

L'arrivée des saints Fuscien et Victoric remonte au temps où le cruel empereur Maximien, maître de la Gaule, avait donné la charge de préfet à Rictius Varus. Avec eux vint le vénérable évêque Denys, ainsi que Piat, Rufin, Crépin, Crépinien, Valère, Lucien, Marcel, Quentin et Régulus. Sous la conduite du Christ qui dirigeait leurs pas, ces douze vaillants guerriers partirent de Rome, et accoururent sans rien

craindre pour servir la cause de Dieu. Arrivés à Paris, ils se partagèrent, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, les pays où le saint nom de Dieu n'avait pas encore été prêché, sans que néanmoins cette dispersion nécessaire mît obstacle à l'union de leurs cœurs en la charité divine et en l'ardeur d'une même foi.

En conséquence, les saints Fuscien et Victoric vinrent sans retard à Tarascon pour y annoncer la parole de Dieu, tandis que saint Quentin, guidé par une révélation, évangélisa Amiens. De son côté, saint Lucien s'adonna avec ardeur à la prédication dans le pays de Beauvais. Pour saint Régulus qui était allé à Senlis, ses travaux furent si puissamment secondés par l'influence de la grâce divine, qu'en peu de temps il eut conquis à la foi tout ce peuple idolâtre. Aussi bientôt, par la faveur du Ciel, il fut élu évêque, et remplit la charge pastorale dans la ville qu'il avait convertie. Tous ces saints reçurent de Dieu à un si haut degré le don des miracles qu'à leurs prières les aveugles recouvraient la vue, et que, par le signe de la croix, ils rendaient aux membres affaiblis des paralytiques toute leur première vigueur. Assidus au jeûne et à l'oraison, sentant la grandeur de leur ministère, ils montraient une grande vigilance dans le service de Dieu, et jour et nuit ils chantaient ses louanges.

Vers le même temps s'éleva une horrible persécution, et telle fut dans l'univers entier la rage des impies que, partout où ils rencontraient des chrétiens, ils en faisaient un horrible massacre. Sur ces entrefaites, Rictius Varus ayant, comme nous l'avons dit, reçu de Maximien la charge de préfet, s'en servit plutôt pour persécuter les chrétiens que pour rendre équitablement la justice. Étant venu à une ville située sur la Moselle et nommée Trèves, il ordonna un si grand massacre de chrétiens qu'un ruisseau de sang coulant dans la Moselle teignit les eaux de ce fleuve, dont le sein reçut aussi les corps sans sépulture des saints martyrs qu'il garde fidèlement pour la résurrection future. Par le commandement du barbare

préfet, l'ordre fut envoyé partout de tuer tous les chrétiens qu'une soigneuse recherche ferait découvrir, avec défense de les cacher pour les faire échapper et les soustraire au supplice.

Quand donc les saints Fuscien et Victoric furent arrivés dans le pays de Tarascon, ils désiraient beaucoup voir leur compagnon saint Quentin, afin de se réjouir avec lui, dans la liberté d'une sainte affection, de la conversion des idolâtres. Mais ils apprirent que ce bienheureux serviteur de Dieu qu'ils désiraient voir avait déjà quitté cette ville pour aller prêcher ailleurs la divine parole. Or, ainsi que nous le voyons dans les histoires plus anciennes, il y avait un homme vénérable et fort avancé en âge nommé Gentien, qui demeurait près de la ville d'Amiens et n'avait pas encore reçu la grâce du baptême. Ayant appris les grands miracles que Dieu faisait à la prière de ses serviteurs Fuscien et Victoric, il se présenta à eux un jour qu'ils se rendaient à Paris, et leur dit : « Qui cherchez-vous ? Où allez-vous ? Quelle est votre patrie ? car il ne me semble pas vous reconnaître pour habitants de ce pays. »

A quoi Fuscien et Victoric répondirent : « Nous sommes des soldats du Christ, venus ici de l'illustre ville de Rome avec le généreux et magnanime Quentin. — Ah ! reprit le vieillard en pleurant et d'une voix profondément émue, moi aussi depuis trois jours j'ai été éclairé d'une lumière divine ; j'ai formé dans mon cœur le dessein de croire comme vous au Seigneur Jésus-Christ, de confesser pareillement ma croyance, et, avec le secours de sa grâce, de me convertir à lui de tout mon cœur. Mais voici déjà quarante-deux jours que Quentin, ce grand serviteur de Dieu que vous cherchez, a été égorgé par ordre du barbare Rictius Varus, à Vermand qui est une petite ville rur la rivière de Somme.

« Sachez, dit-il ensuite aux serviteurs de Dieu, sachez que si vous continuez à vous avouer pour disciples du Christ, et à porter ostensiblement sur votre poitrine le signe de la croix, vous tomberez aux mains des satellites du préfet auxquels

il a commandé de vous saisir partout où ils pourraient vous rencontrer. Mais venez, je vous en prie, mes seigneurs et mes pères, venez dans la maison de votre serviteur, afin que je puisse vous offrir quelque nourriture, pendant que vous vous reposerez un peu. »

Cependant le barbare préfet, qui était alors à Amiens, apprit bientôt par la renommée les grands miracles que Dieu faisait à la prière de ses serviteurs Fuscien et Victoric. Il arriva donc qu'à l'instant même où ce vénérable vieillard offrait obligeamment aux saints sa maison et ses services, survint Rictiovarus, qui ordonna de saisir sur-le-champ les deux serviteurs de Dieu. Gentien s'indigne : enflammé de zèle pour l'honneur du nom de Jésus-Christ, il tire son épée, et se jette sur Rictiovarus pour l'en frapper. — « Quoi ! Gentien, lui cria le préfet, ton audace irait-elle jusqu'à lever la main sur moi? » — Oui, répondit le vénérable vieillard ; car moi aussi je désire perdre la vie pour le nom de Jésus-Christ, parce qué lui seul commande à la mort. Puisque je me confesse son disciple, je ne dois pas craindre d'exposer mes jours pour la défense de mes frères. »

Exaspéré de cette réponse, le préfet fit trancher la tête au bienheureux Gentien pour prix de sa confession, sous les yeux mêmes des saints prédicateurs. Bientôt se forme un grand rassemblement du peuple : le tyran monte sur son tribunal entouré de ses licteurs, et d'une voix insolente il commence l'interrogatoire : « Fuscien et Victoric, dit-il, quels dieux adorez-vous ? » Les hommes de Dieu répondirent : « Nous croyons et nous confessons le Seigneur Jésus-Christ, coéternel à son Père avant tous les temps, qui, pour la rédemption du genre humain, a voulu naître de la bienheureuse Marie toujours vierge ; et qui a fait le ciel, la terre, la mer, et tout ce que renferme le monde entier. » Le préfet reprit : « Quittez cette folie et sacrifiez aux dieux : si vous refusez, je vous accablerai de supplices. »

Fuscien et Victoric répondirent : « Quand on sert Dieu, on

fait peu de cas de tes menaces. Toi-même es aveuglé par la folie ; tu es un fils de perdition, un démon, un loup ravisseur, un séducteur, un complice des ruses infernales. Tu ferais mieux de briser ces idoles de pierre et de bois auxquelles tu rends hommage, et de croire au vrai Dieu qui a fait toutes choses, changeant ainsi ton ancienne erreur pour la seule véritable foi. » Rictiovarus entre alors dans une fureur insensée ; il ordonne de charger de fers Fuscien et Victoric, de leur lier les mains derrière le dos, et de les conduire à Amiens dans un affreux cachot.

Or, pendant que, par son ordre, les saints étaient emmenés sous bonne garde, ils faisaient paraître une grande joie dans le trajet, parce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Quand on fut arrivé à un mille, ou peut-être un peu plus, du lieu où ils avaient été saisis, les serviteurs de Dieu, constants dans leur foi, se jetèrent à genoux, et, élevant leurs cœurs vers le ciel, ils firent cette touchante prière : « Seigneur Jésus-Christ, vraie lumière, qui êtes et qui étiez avant la création du monde, qui avez fait le ciel et la terre de votre main puissante ; vous qui êtes assis au-dessus des chérubins, et dont le regard pénètre les abîmes ; qui faites sortir les vents de leur prison ; qui faites lever votre soleil sur les bons et sur les méchants, qui répandez la rosée du ciel sur les justes et sur les pécheurs ; nous vous supplions, Dieu saint en qui nous croyons et que nous confessons en toute vérité, désirant de tout notre cœur et de toutes nos forces jouir de votre présence : recevez notre âme et ne nous abandonnez pas pour l'éternité, vous qui régnez avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. »

Leur prière finie, ils dirent au préfet d'une voix ferme : « Malheureux démon, en qui réside toute la malice du siècle, hâte-toi d'exercer sur nous ta vengeance, et ne nous laisse pas languir plus longtemps. » A ce coup, Rictiovarus, transporté d'une indicible rage, leur fait passer dans les oreilles et dans les narines des broches de fer. Par son ordre, on leur enfonce

dans la tête des clous rougis au feu et on leur arrache les yeux ; ensuite, comme inspiré par la rage des démons, il ordonne qu'on perce à coups de lance les corps des saints martyrs, et leur fait enfin trancher la tête.

Après cette barbare exécution, le préfet rentre dans Amiens, fier comme s'il eût remporté une victoire. Mais bientôt, frappé par la vengeance divine et livré à un affreux délire, il erre dans les rues de la ville en s'écriant : « Ah ! que ferai-je ? que ferai-je ? je souffre d'incroyables douleurs en punition de tout le mal que j'ai fait aux serviteurs de Dieu Fuscien et Victoric. »

Or, le même jour où ces bienheureux furent ainsi cruellement mis à mort, un si grand éclat de lumière environna leurs corps, que ceux qui étaient présents virent, par un prodige inouï, se doubler la clarté du jour. Voici en outre un autre miracle que Dieu a fait par ces saints, et que je ne dois pas passer sous silence. Je ne vais donc point contre la vérité en rapportant que les corps mutilés des saints martyrs laissés étendus au lieu de leur supplice se levèrent par une force divine, et portant leurs têtes dans leurs mains, se rendirent jusqu'à la maison du bienheureux martyr Gentien, voulant, semble-t-il, reposer à côté de celui qu'ils avaient converti par leurs paroles ; comme s'il n'eût pas été convenable que leurs corps fussent séparés sur la terre, tandis que leurs âmes étaient réunies dans le ciel. Voilà certes un grand miracle ; mais qui pourrait en douter ? Ne peut-il pas rendre le mouvement à des corps inanimés, Celui qui a ordonné à son disciple de marcher sur les flots d'une mer irritée ? Enfin, lorsqu'à la chute du jour les ténèbres eurent enveloppé la terre, de pieux chrétiens se rendirent en secret au lieu où gisaient les corps des saints martyrs, et dans le silence de la nuit, ils les cachèrent au fond d'une crypte, dans un tombeau inconnu.

Ce fut le trois des ides de décembre que ces saints martyrs reçurent la couronne de gloire des mains de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui règne avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen.

LXX

LES ACTES DE SAINT ROGATIEN ET DE SAINT DONATIEN.

(L'an de Jésus-Christ 287.)

Ces Actes font partie de la collection de Dom Ruinart.

C'est véritablement une œuvre de salut de raconter à des lecteurs catholiques les combats et les glorieux triomphes des martyrs, de présenter, comme une coupe de vie à la soif d'un peuple avide, le sang que les saints ont versé. Les uns puisent dans ces récits une dévotion plus grande pour les solennités des martyrs ; les autres y conçoivent de généreux désirs en voyant combien il est avantageux de mourir pour le Christ.

Dioclétien et Maximien gouvernaient ensemble l'empire, et la persécution déchaînée par leurs ordres contre le nom chrétien sévissait avec fureur. Afin d'anéantir sous le culte de la gentilité les bienfaits que la religion catholique apportait au monde, ils avaient envoyé des lettres au préfet des Gaules, pour lui ordonner de faire rendre par tout le monde des honneurs divins à des images, non pas des dieux, mais des démons, aux statues d'Apollon et de Jupiter. Ils y avaient ajouté la promesse que tous ceux qui pratiqueraient ces cérémonies et offriraient religieusement les sacrifices prescrits, seraient récompensés aux frais du trésor public. Ils espéraient ainsi, par l'appât de la cupidité, entraîner les âmes dans l'erreur et triompher par des largesses de ceux qu'ils n'auraient pu vaincre autrement. Ceux, au contraire, qui persistaient à se dire chrétiens devaient, après de longs tourments, subir la peine capitale, afin que la terreur éloignât les fidèles des sentiers de la justice.

Il y avait dans la ville de Nantes un jeune homme nommé Donatien, d'une naissance illustre, mais que sa foi devait

rendre plus illustre encore. Il modérait les emportements d'une jeunesse fougueuse par une grande maturité d'esprit ; car la sagesse s'était fait dans le cœur de ce tendre adolescent une demeure qu'elle ne trouve guère que chez les vieillards. Au milieu des tempêtes que soulevait contre lui l'esprit malin, la crainte du Seigneur tenait toujours le gouvernail et l'éloignait des écueils. Après avoir abandonné le culte des idoles pour courir aux sources de grâce que nous ouvre la foi catholique, lorsqu'il eut été purifié dans les eaux du baptême et instruit dans les mystères de notre religion, on le vit armé des enseignements divins se présenter sans crainte comme un soldat généreux au milieu du peuple, et de sa voix plus retentissante que le clairon des batailles, célébrer les triomphes du Christ ; car il ne voulait pas négliger et enfouir les talents qui lui avaient été confiés, de peur d'encourir le reproche fait au serviteur qui a caché l'argent du maître. Loin de là, comme un laboureur vigilant, il jetait dans les cœurs des gentils les heureuses semences de la foi. La sainteté de ce jeune homme était comme une belle fleur au milieu des peuples ; et ses paroles, comme un souffle caressant, en répandaient les doux parfums.

Rogatien, son frère, qui vivait encore dans l'idolâtrie, l'éprouva ; il en fut tout embaumé. Quoique Donatien fût le plus jeune des deux frères, cependant, parce qu'il avait sur Rogatien le glorieux droit d'aînesse dans la foi, celui-ci s'empressa d'accourir auprès de son frère, le priant de lui accorder le baptême des chrétiens, avant qu'éclatât la lutte sanglante des persécutions ; il craignait que ces heureux combats ne vinssent le surprendre encore païen ou catéchumène, et il voulait partager avec son frère les peines et les souffrances aussi bien que les palmes de la victoire. Toutefois son désir du baptême ne fut pas rempli, parce qu'aux premiers bruits de la persécution le prêtre avait pris la fuite ; mais la régénération qu'il ne put trouver dans l'eau sainte, le martyre la lui donna dans les flots d'un sang généreusement versé.

Le persécuteur faisait son entrée dans la ville de Nantes, avec tout l'attirail des instruments de la cruauté. Les gentils l'applaudissaient avec enthousiasme, quand un homme de la foule vint encore exciter ses fureurs : « O le plus clément des juges, lui disait-il, tu arrives heureusement au milieu de nous, pour ramener à la religion des dieux ceux de nous que les Juifs ont entraînés à la suite d'un crucifié. Sache que Donatien est, de tous les sectateurs de cette doctrine, celui sur lequel tu dois d'abord faire tomber la rigueur de ton jugement. Car non-seulement il a abandonné le culte des dieux, mais encore, par les longues et persévérantes intrigues de la séduction, il a perverti son frère ; en sorte que tous deux maintenant méprisent Apollon et Jupiter que les invincibles empereurs adorent, et dont ils veulent avec tant de zèle affermir le culte dans tout l'univers. Par cette nouvelle religion, nos dieux sont renversés. Au reste, leur interrogatoire, quand tu le voudras, prouvera la vérité de ma déposition. »

Le préfet ne tarda pas à se faire amener l'accusé, et il commença son interrogatoire en ces termes : « Des bruits courent contre toi, Donatien. Nous avons appris que tu refuses d'adorer Jupiter et Apollon, qui nous ont donné la vie et nous l'ont conservée jusqu'à ce jour. Bien plus, par tes outrages et tes blasphèmes, tu les couvres d'infamie et provoques leur fureur ; tu enseignes au peuple, dans tes vaines prédications, qu'il sera sauvé par la foi dans un crucifié, et par là tu en entraînes un grand nombre à croire. » Donatien répondit : « Tu dis la vérité sans le vouloir. Oui, je voudrais arracher à l'erreur toutes tes nombreuses victimes, pour les ramener au culte de celui à qui seul tout culte appartient. » Le préfet dit : « Mets fin à ces discours inutiles ; ou, si tu refuses, je te fais sur-le-champ périr. » Donatien répondit : « Les menaces que tu m'adresses retombent sur toi ; et tu n'échapperas pas au piége que tu tends sous mes pas, toi qui, dominé par une fausse crédulité, préfères les ténèbres à la lumière, et qui, du milieu des ténèbres, ne sais pas tourner tes regards

vers le Christ qui est la lumière de justice. » Le préfet en fureur le fit charger de chaînes et renfermer dans une prison, afin que la violence des supplices triomphât de la foi du patient, ou du moins afin que les spectateurs ne fussent pas tentés de croire au Christ.

Il fit venir ensuite le frère de Donatien, en présence de tout le peuple, et avec les douceurs d'une parole caressante, il mêlait pour lui le poison d'un coupable conseil ; car il savait que celui qui ne fléchit pas devant la violence, souvent courbe la tête devant les artifices de la séduction. S'adressant donc à lui avec une feinte bonté, il lui dit : « Rogatien, j'apprends que tu veux inconsidérément abandonner le culte des dieux, à qui tu dois le bienfait de la vie et ces dons multipliés de la sagesse que nous admirons en toi. Aussi n'est-ce point sans rougir que nous te voyons, après tant de preuves d'une haute intelligence, débiter des nouveautés insensées. Tu dois craindre qu'en voulant n'adorer qu'un seul Dieu, tu n'attires sur toi, pour ton malheur, la colère de toutes les divinités. Mais, puisque la cérémonie de ce bain immonde que vous appelez le baptême ne t'a pas encore enchaîné, que ta volonté ne s'obstine pas dans son aveuglement ; l'indulgente bonté des dieux t'accueillera encore, et tu pourras, dans les palais des empereurs et dans les temples des dieux, jouir non-seulement de la vie, mais encore des honneurs dont tu seras comblé. » Rogatien répondit : « Impie comme tu l'es, tu excelles à faire des promesses impies ; tu ne crains pas de promettre comme première récompense la faveur des empereurs; celle des dieux ne vient qu'au second rang. Mais comment honorer, dans le sanctuaire de la Divinité, des dieux que vous jugez inférieurs à des hommes, quoique cependant entre vous et eux il y ait une vraie communauté de misère et d'infirmités? Eux, ils sont sourds, parce qu'ils sont de métal ; et vous, vous l'êtes aussi parce que vous ne voulez pas entendre les salutaires conseils de la vertu. Ils n'ont point d'âme ; et vous, vous avez perdu le sens ; car faire consister sa religion

dans le culte d'une pierre, c'est se rendre semblable à l'objet qu'on adore. »

A ces mots, le juge donnant ses ordres aux gardes, leur dit : « Que cet insensé, lui aussi, soit jeté en prison avec le maître qui lui a enseigné ces folies ; demain le glaive, aux yeux de tous, vengera l'injure faite aux dieux et à nos princes. » Ainsi ces deux flambeaux de la foi furent enfermés dans un cachot ténébreux ; mais ce fut moins pour les martyrs un châtiment qu'une gloire impérissable pour le lieu qui les recevait. Cependant le bienheureux Rogatien s'affligeait que la persécution ne lui eût pas laissé le temps de recevoir le baptême ; mais, dans la simplicité de sa foi, il s'était persuadé que s'il pouvait mériter un baiser de son saint frère, ce baiser serait efficace sur son âme, comme l'eût été le bain sacré du baptême.

Quand le bienheureux Donatien connut les pensées de son frère, il adressa pour lui cette prière au Seigneur : « Seigneur Jésus-Christ, devant vous les désirs sincères ont le mérite de l'action, en sorte que, si l'impossibilité d'agir nous arrête, nous croyons qu'il nous suffit d'avoir voulu ; car vous nous avez donné la liberté de vouloir, et vous vous êtes réservé à vous seul le pouvoir d'agir. Que la foi pure de Rogatien votre serviteur soit donc pour lui comme la grâce du baptême ; et s'il arrive que le préfet, consommant ses vengeances, nous fasse périr demain par le glaive, que le sang de votre serviteur soit efficace en lui comme l'onction du chrême. » Ainsi le cœur et la voix de Donatien s'épanchaient dans la prière. Les deux frères prolongèrent leurs veilles durant toute la nuit. Le lendemain, avec le retour de la lumière, ils s'attendaient à recevoir du bourreau les tourments et la mort, et du Seigneur leurs récompenses. En effet, ce jour-là, le préfet étant assis sur son tribunal, se fit présenter les confesseurs du Christ, devant tout le peuple. Ils s'avancent donc ; vous eussiez cru voir alors sortir d'un lugubre cachot toutes les joies du ciel ; d'une terre jusque-là stérile, les fruits de la fécondité de

l'Église et des rameaux épineux d'un buisson, les nobles fleurs d'une couronne. Sous les chaînes dont ils sont chargés, leur cœur reste libre ; les épreuves les ont rendus plus forts et plus attachés au Christ. Quand ils furent arrivés au pied du tribunal, le juge leur dit : « Je veux vous parler aujourd'hui avec toute l'indignation que vous méritez, de peur que les douces paroles de la persuasion ne finissent par émousser la juste sévérité des lois ; car le culte de nos dieux, vous le rejetez par une ignorance coupable ; et ce qui est plus criminel, même après l'avoir reconnu, vous le foulez aux pieds. » Alors les deux martyrs, en même temps, répondirent au préfet : « Sois fier de ta science mille fois plus détestable que la folie de l'ignorance la plus grossière ; elle te rabaisse au niveau de ces dieux dont tu recherches la divinité dans des figures insensibles de métal. Quant à nous, nous sommes prêts, pour l'amour du Christ, à recevoir avec joie tout ce que la rage de tes bourreaux pourra inventer ; car notre vie, ce n'est pas la perdre que de la rendre à celui qui nous l'a donnée, et qui veut en récompenser le sacrifice par des fruits abondants de lumière et de gloire. »

A ces mots, le préfet, saisi de colère, les fit étendre sur le chevalet, afin que, s'il ne pouvait rien sur leurs âmes, il eût du moins la jouissance de briser leurs membres dans les supplices ; car il regardait comme une sorte de satisfaction à sa douleur que le bourreau multipliât les souffrances sur leurs corps, puisqu'il ne lui était pas donné d'atteindre jusqu'à leur âme. En même temps il ordonna qu'après avoir épuisé tous les supplices, on leur tranchât la tête. Le licteur, pour flatter la passion barbare du juge, mais plutôt par un dessein de Dieu, afin que la gloire des martyrs en reçût un nouvel éclat, perça d'une lance le cou de ses victimes, avant de leur abattre la tête d'un coup d'épée. Ainsi les deux jeunes saints arrivaient à la gloire du Christ ; Donatien gagnait à Dieu son frère, et le frère à son tour méritait le ciel. L'un procurait à l'autre la grâce du salut ; et l'autre, par sa conversion, assurait au premier

une riche récompense. Fortifiés par les gages multipliés d'une grâce surabondante, et nourris par l'espoir de la couronne, qu'ils apercevaient au terme d'un glorieux combat, ils ont mérité d'entrer dans l'éternel bonheur, portant, comme lauriers de leurs victoires, les cicatrices de leurs nobles blessures, par le secours de celui à qui est honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen.

LXXI

LES ACTES DE SAINTE FOI, VIERGE, ET DES SAINTS CAPRAIS, PRIME ET FÉLICIEN.

(L'an de Jésus-Christ 287.)

Nous avons emprunté ces Actes à la collection des Bollandistes.

La vierge sainte Foi naquit dans la ville d'Agen, d'une famille noble et illustrée par de glorieux ancêtres. Elle est devenue, par son martyre, protectrice du lieu où elle avait reçu le jour. Noble de naissance, elle fut encore ennoblie davantage par la grâce du Christ. Car, revêtue de la blanche robe de la virginité, toute brillante par la pureté de sa foi, elle s'offrit au Seigneur Jésus-Christ comme un parfum d'agréable odeur. La première dans cette ville d'Agen, elle reçut la couronne, et donna l'exemple du martyre à tous les fidèles. Elle ne craignit pas de perdre cette vie qui passe, pour gagner celle de l'éternité, parce que, dès sa plus tendre enfance, elle avait donné son cœur au Seigneur Jésus-Christ, le reconnaissant pour son souverain maître. Au temps de son martyre, elle était d'une grande jeunesse, mais d'une prudence et d'une gravité qui égalaient celles des vieillards. Elle était belle de corps, mais plus belle encore par sa foi et par la candeur de sa virginité, qui répandait sur son front une douce sérénité. Un préfet nommé Dacien fut alors envoyé dans ce pays par les empereurs idolâtres Dioclétien et Maximien, qui régnaient à Rome.

Ce misérable en était venu à un tel excès de démence qu'il comblait de biens et d'honneurs les sacriléges, et infligeait les plus cruels supplices aux chrétiens, obligés de se cacher pour éviter sa fureur.

A peine fut-il entré dans Agen, qu'il ordonna de rechercher tout d'abord et de lui amener la vierge Foi. Celle-ci s'offrit d'elle-même aux satellites, et, s'armant du signe de la croix, adressa au Seigneur cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, qui protégez et aidez en toutes choses ceux qui vous appartiennent, venez au secours de votre servante, et mettez dans ma bouche les paroles que je dois répondre à ce tyran. » Ayant ensuite marqué son front, sa bouche et sa poitrine du signe du salut comme d'un bouclier, elle se mit en marche d'un cœur joyeux. Quand elle fut devant le préfet, il lui demanda d'une voix doucereuse : « Quel est ton nom ? » La vierge répondit aussitôt sans aucun trouble : « Je m'appelle Foi, et mes œuvres s'accordent avec mon nom. » Le préfet reprit : « Et quelle est donc la religion à laquelle tu as ainsi donné ta foi ? — Depuis mon enfance, répondit-elle, je sers le Seigneur Jésus-Christ; je confesse son nom, et je lui donne mon cœur sans aucun partage. » Le préfet, affectant une grande tranquillité, lui repartit avec une feinte douceur : « Écoute, ô jeune fille, le conseil que je vais te donner, et qui convient mieux à ta beauté et à ta jeunesse. Cesse de confesser ainsi le Christ, et sacrifie à la très-sacrée Diane qui a plus de rapport avec ton sexe. Si tu le fais, je te comblerai de richesses. » La vierge du Christ, méprisant cette promesse, lui répondit : « J'ai appris par la tradition de nos pères que tous vos dieux sont des démons ; et tu espères encore me déterminer à leur offrir des sacrifices ? »

Le préfet, transporté de colère, lui répliqua : « Qui t'a donné cette audace d'appeler démons nos dieux immortels ? Prosterne-toi, ajouta-t-il, et sacrifie, ou je vais te faire périr dans les supplices. » Sainte Foi, entendant ces menaces, se fortifia par le souvenir de la constance des martyrs les plus illustres.

Comme elle attendait fermement la même récompense, et que son plus grand désir était de perdre cette vie terrestre pour gagner la gloire du ciel, elle s'écria avec force : « Non-seulement je suis prête à souffrir tous les supplices pour mon Seigneur Jésus-Christ, mais je désire même subir la mort pour la confession de son saint nom. » Alors le préfet, plus irrité encore, ordonna à ses satellites de placer la vierge sur un lit d'airain, de l'y étendre, et d'allumer dessous un feu violent, afin de consumer ses membres délicats dans un si cruel supplice.

La vierge intrépide monta d'elle-même sur cet instrument de torture et s'y étendit. On lui écarta violemment les membres, et on les lia avec de fortes chaînes de fer sur ce lit embrasé. Aussitôt les cruels bourreaux, remuant les charbons avec le fer de leurs piques et y répandant de la graisse fondue, firent monter les flammes dévorantes jusqu'aux flancs de la victime. A cette vue, ceux qui étaient présents s'écrièrent tout d'une voix : « Oh ! quelle impiété et quel jugement inique ! Pourquoi livrer à cet affreux supplice une noble vierge, innocente et fidèle servante du vrai Dieu ? » En ce jour donc il y en eut plusieurs, dont les noms ne nous ont pas été conservés, qui, voyant la constance de sainte Foi, secouèrent le joug sacrilége des démons crurent au Seigneur Jésus-Christ, et reçurent la glorieuse couronne du martyre.

Or, durant ce temps-là, saint Caprais, choisi de Dieu pour être lui aussi martyr, s'était enfui avec les autres chrétiens pour éviter les poursuites de ce préfet impie. Ils s'étaient cachés à peu de distance de la ville, dans une grotte formée par des rochers, et de l'entrée de laquelle on pouvait apercevoir ce qui se passait dans l'enceinte des murs de la cité. Or, ce jour-là, saint Caprais s'étant placé à l'ouverture de cette caverne pour examiner ce qu'il y avait de nouveau dans la ville, aperçut la sainte martyre étendue au-dessus des charbons ardents. Levant donc les yeux au ciel, il adressa une fervente prière à Dieu, afin qu'il lui plût de donner la victoire

à sa généreuse servante. Puis avec une ferveur inexprimable, il se prosterna à terre pour demander à Dieu un signe qui lui donnât à lui aussi la confiance d'aller s'offrir au supplice. Sa prière fut exaucée : il vit une colombe blanche comme la neige descendre du ciel et poser sur la tête de la vierge une couronne ornée de pierres précieuses et de perles célestes, et plus brillante que le soleil. Puis regardant la vierge elle-même, il la vit couverte d'un vêtement d'une blancheur admirable ; ce qui lui fit comprendre que cette bienheureuse martyre, déjà si comblée des faveurs célestes, entrerait bientôt en possession de la récompense éternelle.

Caprais, serviteur de Dieu, affermi par la vue de ce prodige si grand et si admirable, et digne, par les mérites de sa vie, d'obtenir lui aussi une semblable gloire, frappa de sa main la roche qui lui servait de retraite, et aussitôt il en sortit une source d'eau vive qui coule jusqu'à ce jour, et qui par la vertu que Dieu y a attachée, donne la santé à tous ceux qui viennent la chercher en ce lieu. Quiconque en effet est affligé de quelque maladie, lorsqu'il goûte l'eau qui sort de cette pierre, est aussitôt guéri par les mérites du saint martyr.

Fortifié par ce miracle dans sa confiance en la grâce de Dieu, Caprais partit d'un cœur intrépide , sans avertir les autres chrétiens qui étaient cachés avec lui. Il parut à l'improviste sur la place où la glorieuse vierge et martyre sainte Foi subissait le supplice du feu, et avec un visage tranquille, il se mit à prêcher hautement le Christ. Aussitôt que le tyran barbare l'eut entendu, il le fit saisir et amener devant son tribunal ; puis aussitôt il commença l'interrogatoire.

Saint Caprais répondit : « Mon premier titre est d'être chrétien, et dans le bain de la régénération j'ai reçu du prêtre le nom de Caprais. » A cette réponse, le préfet tâcha de le séduire par de douces paroles : « Tu es encore, lui dit-il, à la fleur de ton âge : si tu veux consentir à faire ce que je te demanderai, tu pourras être admis dans le palais des princes, jouir de leur amitié, et recevoir de grandes richesses. » Le

saint, averti par les prodiges célestes, et animé par l'exemple de la vierge sainte Foi, avait attaché pour jamais son cœur aux seuls biens véritables, et il répondit : « Le palais où je désire habiter, c'est celui du Seigneur que j'ai aimé depuis mon baptême, et que j'ai toujours reconnu pour le rédempteur de tous ceux qui espèrent en lui. — Jeune homme, reprit le préfet, je voudrais te guérir de ton opiniâtreté, afin de te combler de grandes richesses. — Je crois fermement, répondit Caprais, que je recevrai des richesses impérissables de la main de celui qui est fidèle dans ses paroles et saint dans toutes ses œuvres. » Le préfet le voyant inébranlable, et ne pouvant rien répondre à ses discours, dit à ceux qui l'entouraient : « Je ne veux pas disputer plus longtemps avec cet homme, de peur que la fatigue venant à me gagner, je ne paraisse vaincu. » Il ordonna donc à ses satellites de saisir Caprais, et de déchirer son corps sans aucune pitié. On exécuta cet ordre ; et le saint supporta les coups avec un visage tranquille, sans cesser de prêcher le Christ au peuple assemblé.

La foule, touchée de compassion, pleurait sur lui et faisait entendre de grands gémissements. Tous s'écrièrent d'une seule voix : « Quelle impiété ! quel jugement inique ! Pourquoi voulez-vous faire périr cet homme de Dieu, si bon et si rempli de toutes les vertus ? » Car le bienheureux martyr était aimé de tous, et faisait paraître au milieu des tourments un calme et une douceur angéliques. Aucune injure, aucune invention cruelle des bourreaux ne purent fatiguer sa constance. On vit alors deux frères, Prime et Félicien, admirant ce grand courage, se joindre à lui par la foi et les œuvres, et s'offrir généreusement aux supplices et à la mort. Le préfet impie, les voyant tous unis ensemble et prêts à affronter la mort avec une même ardeur, tenta de les gagner par les promesses et les menaces. Il n'y put réussir, et voyant ainsi que tous ses efforts étaient inutiles, il rendit sa sentence définitive, d'après laquelle ils devaient être tous conduits avec la vierge sainte

Foi au pied de l'autel des idoles ; là, ils devaient sacrifier, et s'ils refusaient, on leur trancherait la tête.

Ces généreux soldats du Christ furent donc conduits au temple des idoles avec la vierge sainte Foi : on ne put en aucune manière les décider à sacrifier ; et ils eurent tous ensemble la tête tranchée. Ainsi le même jour, à la même heure, ils triomphèrent par le martyre, afin qu'après avoir été unis en cette vie par la profession de la même foi, ils le fussent pareillement au ciel, d'une manière plus excellente encore, par la participation à la même couronne. Au milieu de la joie des chœurs angéliques, le Christ les a reçus dans sa gloire et leur a donné la robe d'immortalité et la palme qui ne se flétrira jamais. Ils jouissent d'un bonheur ineffable en contemplant l'essence divine, et régnent pour toujours avec l'Agneau. Nous célébrons leur passion glorieuse la veille des nones d'octobre, à l'honneur de celui qui se glorifie dans ses saints, et à qui soit la gloire avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen.

La ville d'Agen, qui eut l'honneur de donner naissance à ces saints martyrs et d'être le théâtre de leurs combats, a eu aussi celui de posséder leurs corps qui, défigurés par les supplices et tout mutilés, avaient été laissés sans sépulture par les païens. La petite troupe des fidéles les enleva secrètement avec grande vénération, et recueillit dans des linges très-blancs le sang qui coulait de leurs blessures. On les plaça dans un lieu qui semblait moins propre à leur donner une sépulture honorable qu'à les cacher. Car dans le trouble dont les chrétiens étaient agités alors, ils craignaient que leurs ennemis, venant à découvrir la place où ils avaient mis ce sacré dépôt, ne voulussent l'enlever, ou jeter les saints corps dans le fleuve voisin, au grand détriment du peuple fidèle. Ces précieuses reliques restèrent longtemps dans ce premier tombeau, jusqu'à ce que les ténèbres du paganisme ayant été entièrement dissipées, saint Dulcidius monta sur le siége épiscopal. Comme il s'acquittait avec vigilance de la charge

de pasteur, son premier soin fut de lever les saintes reliques du lieu trop peu convenable où elles se trouvaient, pour les placer solennellement dans la nouvelle basilique qu'il avait fait construire sous l'invocation de la vierge sainte Foi. Là s'opérèrent une foule de miracles par l'intercession de ces glorieux martyrs et par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne dans tous les siècles des siècles. Amen.

LXXII

LES ACTES DE SAINT RUFIN ET DE SAINT VALÈRE.

(L'an de Jésus-Christ 287.)

Les Bollandistes nous ont fourni ces Actes.

Dans le même temps, sous les empereurs Dioclétien et Maximien, Rictiovarus fut envoyé dans les Gaules pour gérer la préfecture. Ayant donc quitté la cour de ces princes, il dirigea sa marche vers le pays des Vangions et fit son entrée dans la ville des Rémois. Dès qu'il eut fixé sa résidence, il fit mille instances aux chrétiens pour les engager à cesser toute communication avec le Dieu tout-puissant, et à s'adonner au culte des idoles; cependant, même à cette époque, il en fit égorger plusieurs en cette ville. A quelque distance de la cité, sur les bords de la Vesle, se trouve un lieu nommé Basilique (Bazoches), où deux jeunes Romains, Rufin et Valère, avaient été constitués gardiens des greniers impériaux. Rictiovarus, étant un jour sorti de Reims par la voie publique, arriva en ce lieu. Il ne tarda pas à apprendre que ces deux saints y pratiquaient leur religion en toute assurance et allégresse. Cette nouvelle le transporta de fureur, et grinçant des dents comme un chien enragé, il donna l'ordre de rechercher partout les serviteurs de Dieu. La renommée ayant promptement divulgué cet édit, les saints

martyrs cherchèrent à se dérober à la présence du tyran. Or, un peu plus loin, près de la voie publique, se trouve une caverne dont l'entrée était protégée par d'épaisses broussailles, et c'est là qu'ils se retirèrent pour se mettre en sûreté. Mais, comme ils allaient y pénétrer, ceux qu'on avait envoyés à leur poursuite, errant çà et là, y arrivèrent en même temps. Ils se saisirent d'eux incontinent, et les conduisirent enchaînés en la présence du tyran.

Rictiovarus, qui désirait se rendre promptement en la cité des Vermandois pour y mettre à mort le bienheureux Quentin, dont la célébrité était parvenue jusqu'à lui, comme il arriva en effet peu de temps après, résolut de décharger d'abord le poids de sa cruelle tyrannie sur nos glorieux martyrs. Lors donc qu'ils furent arrivés, il monta sur son tribunal, et leur présence redoublant sa fureur, il leur dit : « Rufin et Valère, quels sont les dieux que vous honorez ? ou quelle est la religion que vous pratiquez ? Est-ce celle de Jupiter ou de Diane ? » Ils répondirent tous deux d'une voix ferme et distincte : « Nous n'adorons ni ne vénérons ce Jupiter adultère, cet impudique corrupteur de ses propres sœurs, qui est lui-même le fruit de la débauche, ni cette Diane la courtisane, cette vagabonde des bois et des forêts ; mais nous adorons un Dieu unique et Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui du trône de sa majesté est descendu sur la terre ; nous l'honorons, nous l'adorons avec le Saint-Esprit. » Rictiovarus leur dit avec grande clameur : « O les plus misérables des hommes ! comment, un homme mis à mort et puni du dernier supplice, vous osez dire qu'il est Dieu et le Fils de Dieu ! Par la vertu de Jupiter qui, dans sa puissance, fait rouler le tonnerre, vous n'échapperez pas de mes mains avant que je vous aie donné la mort à force de tourments ; par là vous verrez si votre Dieu peut vous délivrer de mon pouvoir. »

On chargea alors les bienheureux martyrs de chaînes si énormes, que les assistants admiraient comment ils pouvaient porter un poids si lourd. Mais Rufin et Valère, fortifiés par

le nom du Christ, n'en étaient pas plus chargés que de plumes légères, et ils bénissaient Dieu, en disant : « Délivrez-nous, Seigneur, de l'homme mauvais ; arrachez-nous à l'homme inique. » Et ce jour-là on les jeta en prison, et ils y passèrent toute la nuit. Au point du jour, on les en tira, quand on eut annoncé la présence du tyran.

Rictiovarus, usant alors de paroles douces et flatteuses, leur dit : « Écoutez-moi, Rufin et Valère : croyez-moi, honorez nos dieux Jupiter et Mercure, Diane et Vénus, et aussitôt je vous comblerai d'or et d'argent, et vous serez les premiers dans le palais de l'empereur. » Rufin et Valère lui répondirent : « Que ton or et ton argent soient avec toi dans l'enfer, et qu'on les verse liquéfiés dans ta bouche, là où tu verras ton père le diable brûler dans un feu inextinguible ; car, pour nous, nulle cupidité de l'or ni de l'argent ne pourra nous séparer de la charité du Christ. » Rictiovarus ordonna alors de les étendre sur le chevalet, et de les battre avec des balles de plomb. Les martyrs, durant ce supplice, disaient : « Nombreuses sont les tribulations des justes ; mais le Seigneur les délivrera de chacune d'elles ; le Seigneur veille à la garde de leurs ossements ; pas un seul ne sera brisé. » Mais plus ils invoquaient avec ferveur le Dieu de majesté, plus aussi le tyran donnait des ordres sévères pour augmenter leurs tourments ; et, faisant l'office du diable, il ne cessait de presser, d'encourager les bourreaux, afin qu'ils déchargeassent sur les saints martyrs toute la vigueur de leurs bras nerveux. En quoi il fut parfaitement obéi ; car, au milieu de tant de coups si violemment redoublés, toute la charpente des corps des bienheureux martyrs fut disloquée au point que les os se déboitaient et qu'on entendait à peine un léger souffle s'échapper de leur poitrine, d'autant qu'ils étaient dès auparavant fort affaiblis par leurs jeûnes et leurs macérations. Le tyran dit alors à ses ministres : « Enlevez-les du chevalet, et reportez-les dans le cachot, jusqu'à ce que j'aie inventé quelques nouvelles tortures pour les faire périr. »

Les bienheureux Rufin et Valère, étant donc rentrés dans la prison, chantaient au Seigneur avec triomphe et disaient : « Aidez-nous, Seigneur, notre Sauveur ; et, pour l'honneur de votre nom, Seigneur, délivrez-nous. » Dans la même nuit, un peu avant l'aurore, comme ils venaient de se livrer au sommeil, l'ange du Seigneur, comme un valeureux combattant, franchit subitement la clôture de la prison, qui fut soudain illuminée d'une brillante clarté, et il leur dit : « Rufin et Valère, agissez virilement, et que votre cœur s'affermisse ; notre maître ne tardera pas à vous admettre dans les rangs des saints martyrs qu'il s'est choisis ; là vous recevrez les couronnes qu'il vous destine, et que je vais vous montrer en ce moment. » Et en parlant ainsi, il déposa ces couronnes sur leurs têtes. Elles étaient d'une merveilleuse beauté, resplendissantes comme des émeraudes, et jetaient un si vif éclat, que les rayons du soleil eussent pâli devant elles.

Le matin étant venu, le cruel Rictiovarus ordonna de lui présenter les martyrs de Dieu, Rufin et Valère. Lorsqu'ils furent en sa présence, il vit leurs visages couleur de rose et leurs membres tout éclatants de la blancheur des lis, et il dit à ses satellites : « Par le culte de nos dieux, je crois que ces hommes s'adonnent à la magie ; ils ne veulent pas rendre leurs devoirs à nos dieux. Et moi je veux qu'ils subissent la sentence capitale, pour empêcher que, par eux, l'armée des chrétiens ne s'accroisse, et qu'ils ne détournent un grand nombre d'adorateurs du culte de nos dieux. » Il ordonna donc de leur lier les mains derrière le dos, et de leur trancher la tête dans un lieu qui paraîtrait convenable pour cette exécution. On les conduisit à sept milles de là, près de la voie publique, sur les bords de la Vesle ; et c'est là que ces saints furent décorés de la gloire du martyre, et que l'effusion de leur sang mit fin à leur glorieux combat.

Quelque temps après, lorsqu'on voulut transférer leurs corps dans la ville de Reims, on les plaça sur des brancards, au milieu des chœurs de prêtres et d'un peuple nombreux

Lorsqu'on fut arrivé en un certain lieu, le poids des saints corps devint si lourd, qu'on ne pouvait plus les mouvoir. Et c'est là que Dieu voulut que ses glorieux martyrs reposassent en paix, en ce même lieu où ils avaient coutume de distribuer d'abondantes aumônes aux indigents. Gloire en soit à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

LXXIII

LES ACTES DE SAINT QUENTIN, MARTYR.

(L'an de Jésus-Christ 287.)

La collection de Surius nous a fourni ces Actes.

Célébrer les bienheureux combats des saints martyrs, exalter les glorieux triomphes des témoins du Christ, c'est rendre hommage au Christ lui-même. C'est lui qui a vaincu en ceux qui étaient ses membres, et par là même à lui reviennent les éloges et les palmes de leur victoire tout entière. Le Christ est le roi des martyrs, le modèle des martyrs, la force des martyrs, la victoire des martyrs ; c'est lui qui permet leurs souffrances , et c'est lui qui souffre en eux ; c'est lui qui triomphe en eux, et c'est lui qui les couronne. Donc tout ce que nous admirons dans les saints martyrs appartient au Christ, de qui découle la condition fortunée du martyre, à laquelle une multitude de saints doivent leur brillante couronne. Quoique leurs pieux combats aient eu lieu en des temps fort éloignés du nôtre, nous en possédons cependant la narration fidèle consignée en des écrits sacrés ; et c'est ainsi que, grâce au Christ, nous connaissons l'ordre et la teneur de leurs actes. Dans ce nombre, ayant remarqué les gestes glorieux du bienheureux Quentin, nous avons cru utile et avantageux de décrire sa sainte passion , d'après la relation

fidèle, croyons-nous, qui en est parvenue jusqu'à nous. Maintenant et à jamais, nous en avons la ferme confiance, il règne avec le Christ et dans le Christ, et jouit d'une gloire inestimable.

Saint Quentin, serviteur du Christ et très-glorieux martyr, bien qu'appartenant à une illustre famille de Rome revêtue de la dignité seigneuriale, mais plus noble encore par la splendeur de la foi, marcha avec un inébranlable dévouement, comme un soldat fidèle, à la suite du Christ son roi. L'amour qu'il lui portait lui fit abandonner sa patrie, sa famille, ses parents, et, méprisant même les honneurs du monde, il prit le chemin des Gaules, et, avec le bienheureux Lucien, il se rendit jusqu'à la ville d'Amiens. Mais saint Lucien s'étant retiré dans la cité de Beauvais, le bienheureux Quentin demeura à Amiens, attendant le moment du combat ; ce que nous croyons être arrivé par un effet de la providence de Dieu ; afin que, par ce moyen, la semence de la divine parole se répandît plus largement, et qu'un plus grand nombre de lieux fût consacré par le sang de ceux qui devaient être immolés pour le Christ.

Dès lors, en effet, ces hommes saints se mirent à manifester le nom du Christ et à publier les merveilles de sa puissance, non-seulement par leurs enseignements et leurs prédications, mais aussi par le témoignage des prodiges et des miracles. Car alors les aveugles voyaient luire une nouvelle lumière qui jaillissait du signe de la croix ; les membres affaissés par les maladies reprenaient leur vigueur première, les langues muettes jusqu'alors faisaient entendre des paroles distinctes et sonores, et les jambes qui jusque-là ne pouvaient se remuer que difficilement, se trouvaient soudain aptes à la course. Mais ces miracles, que le Christ opérait par ses serviteurs, et qui pour les fidèles étaient un gage et une source de salut, ne servirent qu'à exciter la fureur des infidèles. Les bienheureux Quentin et Lucien, préparés à tout événement, s'adonnaient de plus en plus au jeûne et à la prière, recommandant au

Seigneur leurs derniers combats, et le conjurant avec instance de diriger lui-même leurs efforts et leurs travaux.

Or, en ces temps-là, alors que Dioclétien et Maximien se partageaient le sceptre du monde, il s'éleva une si forte aversion contre le nom chrétien, que, de toutes parts, les fidèles étaient persécutés et livrés à la mort, soit publiquement, soit secrètement, et par des supplices recherchés. Rien ne pouvait assouvir la rage des païens : ni le grand nombre de ceux qui périssaient, ni l'âge tendre des victimes, ni les grâces ou la faiblesse du sexe. Mais plus on usait envers les chrétiens de tous les raffinements de la cruauté, plus aussi, par la faveur du Christ, on voyait s'accroître le nombre de ceux qui se réfugiaient dans la confession de la foi chrétienne ; en sorte que l'Église put dire alors en toute vérité : « Lorsque je vous invoquais, ô Dieu, vous m'avez exaucée, et c'est dans la tribulation que vous m'avez dilatée. » Or les princes que nous avons nommés avaient, dès le commencement de leur règne, établi préfet des Gaules un certain Rictiovarus. Cet homme aussitôt se prit d'une telle rage contre les chrétiens, qu'il croyait ne pouvoir jamais assouvir dans leur sang la fureur dont il était transporté ; il ne tarda pas à le montrer par ses actes. En effet, s'étant rendu dans la ville de Bâle, il fit rechercher les fidèles ; et comme ils confessaient généreusement le saint nom du Christ, il leur infligea une mort cruelle, en les faisant noyer au lieu où la Birsa se jette dans le Rhin. Mais, tandis que les cruels satellites précipitaient les corps des martyrs dans la profondeur des eaux, leurs âmes, dignes de Dieu, avaient l'heureux sort d'être enlevées dans les régions éthérées En quoi Dieu fit éclater une grande miséricorde ; car ses soldats, ainsi ensevelis sous les eaux, étaient admis dans le royaume céleste, où Rictiovarus ne pouvait plus les poursuivre, mais où il lui était libre encore de les invoquer, s'il l'eût voulu, pour la rémission de ses péchés.

Ce préfet impie, ayant donc fait rechercher les chrétiens de toutes parts, se rendit au fort nommé autrefois Samarobriva,

et depuis Amiens, où saint Quentin se distinguait glorieusement par ses prédications, ses vertus et ses miracles. Rictiovarus l'ayant appris, en conçut une profonde indignation, et aussitôt il fit saisir le bienheureux Quentin, et donna l'ordre de l'enchaîner dans la prison, afin que sa sainte liberté, ainsi resserrée, n'eût plus la faculté de gagner les peuples au Christ. Mais le bienheureux martyr, lorsque les soldats le conduisaient en prison, était plein de joie et tressaillait d'allégresse, priant le Seigneur de ne pas l'abandonner, et lui disant avec David : « Seigneur Dieu, délivrez-moi de la main du pécheur, et de la puissance de l'injuste et de celui qui agit contre votre loi, parce que vous êtes ma patience, Seigneur, et mon espérance depuis ma jeunesse. »

Le jour suivant, Rictiovarus, s'étant assis sur son tribunal dans un consistoire public, ordonna d'amener en sa présence le bienheureux Quentin. Après que les appariteurs eurent exécuté ses ordres, il lui dit : « Quel est ton nom ? » Le bienheureux Quentin répondit : « Je porte le nom de chrétien, parce que je le suis effectivement, et que je crois de cœur au Christ et le confesse des lèvres : j'ajoute que mes parents m'ont donné le nom de Quentin. » Le préfet : « De quelle race es-tu né ? » Saint Quentin : « Je suis citoyen romain, et fils du sénateur Zénon. » Le préfet lui dit alors : « Et d'où vient donc qu'étant un personnage si noble et fils d'un si grand personnage, tu te sois livré à des religions tellement superstitieuses, et que tu adores comme un Dieu, tu nous l'as dit, celui qui a été autrefois crucifié par les Juifs, ainsi que nous l'avons ouï dire ? » Saint Quentin lui répondit : « La plus haute noblesse, c'est de reconnaître Dieu et d'obéir avec générosité à ses commandements. Car la religion chrétienne, que tu appelles une superstition, ne saurait subir une dénomination aussi ignoble, elle qui élève à la souveraine félicité ses disciples sincères et dévoués. C'est par elle que l'on acquiert la connaissance du Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et celle de son Fils Jésus-Christ notre Seigneur, par

lequel toutes choses ont été faites, soit au ciel, soit sur la terre, les invisibles comme les visibles : il est en tout égal au Père, car c'est de lui qu'il a été engendré avant tous les siècles ; il lui est consubstantiel et coéternel. » Le président lui dit : « Quentin, quitte cette folie qui t'obsède, et sacrifie à nos dieux. » Le bienheureux martyr répondit : « Je ne sacrifierai point à tes dieux, parce que notre religion nous démontre que ce sont des démons. Quant à la folie que tu me reproches, c'est la vraie sagesse ; le Fils de Dieu nous l'a apprise, lui qui est la puissance et la sagesse du Père. Mais les vrais fous, ce sont ceux qui t'obéissent en sacrifiant aux dieux. » Le préfet lui dit : « Si tu ne viens à l'instant offrir un sacrifice à nos divinités, j'en jure par nos dieux et nos déesses, je te tourmenterai jusqu'à la mort par divers supplices. » Le bienheureux Quentin répondit à ces menaces : « Et moi, je promets à Dieu mon Seigneur que je ne ferai point ce que tu m'ordonnes ; et je ne crains point tes menaces. Fais vite tout ce que tu voudras ; je suis prêt à endurer tout ce que Dieu permettra : il est en ton pouvoir de faire souffrir des supplices à mon corps ; mais le Christ aura pitié de mon âme. »

Le préfet, à ces paroles, transporté de fureur, ordonna de lui faire subir une cruelle flagellation. Mais le bienheureux martyr du Christ, au milieu de ces tourments atroces, levait les yeux vers le ciel, et, rendant grâces à Dieu, il disait : « Seigneur mon Dieu, je vous remercie de ce que vous avez voulu que je souffrisse ces tourments pour le saint nom de votre Fils mon Seigneur Jésus-Christ. Et maintenant donnez-moi la force, Seigneur, accordez-moi le courage, étendez vers moi votre main secourable, afin que je puisse vaincre le tyran avec ses supplices, pour la louange et la gloire de votre nom, qui est béni dans les siècles. » Et comme il terminait cette prière au milieu des tourments, on dit qu'une voix se fit entendre qui lui disait : « Quentin, sois constant, déploie de la vigueur : me voici. » Au même instant, les appariteurs, qui le flagellaient à outrance, chancelèrent comme

des hommes ivres et furent renversés par terre ; et se sentant vivement tourmentés par une puissance secrète, ils demandaient à grands cris du secours au président, confessant qu'ils éprouvaient de poignantes blessures et qu'ils étaient dévorés par un feu ardent, au point qu'ils pouvaient à peine parler et se remuer.

Le président, à ce spectacle étrange, voyant cependant que le bienheureux Quentin montrait une fermeté toujours plus inébranlable et persévérait courageusement dans la confession de la foi, s'écria avec fureur en présence de tous les assistants : « J'en jure par nos grands dieux et par nos déesses, ce Quentin est un magicien, et c'est évidemment par ses enchantements qu'il se fait porter secours. Maintenant donc, déliez-le, et jetez-le dans le lieu le plus obscur de la prison ; qu'on ne permette à aucun des chrétiens de le venir consoler, afin que, du moins de cette manière, il expie ses folies. » Le martyr, conduit outrageusement dans les ténèbres d'un cachot, ne cessait de rendre grâces à la divine miséricorde, conjurant le Seigneur par d'instantes prières de daigner lui venir en aide, et de le délivrer promptement des mains de cet homme méchant et inique. Le saint martyr Quentin, ainsi jeté dans les chaînes et les ténèbres, et destitué de toute assistance humaine, mérita ainsi les regards divins et les consolations qu'ils apportent. Car, la nuit suivante, comme il donnait un peu de repos à ses membres couverts de plaies, un ange du Seigneur lui apparut, et le consolant par de douces paroles, lui dit : « Quentin, serviteur de Dieu, lève-toi, reprends tes forces, marche avec confiance et rends-toi au milieu de la ville, pour consoler le peuple et l'affermir dans la foi du Christ, afin qu'ils croient au Seigneur Jésus-Christ ; puis sanctifie-les par le baptême sacré ; car le temps de leur délivrance approche, pour la confusion des ennemis du nom chrétien, et surtout de leur impie préfet Rictiovarus. » Tandis que le saint ange parlait ainsi, le bienheureux Quentin se leva, et sous sa conduite, il traversa tous les corps-de-garde de la prison.

A peine était-il arrivé au lieu que l'ange lui avait indiqué, que de tous côtés le peuple y accourut en foule; et il leur parla ainsi : « Mes frères, écoutez-moi; car le Seigneur m'a envoyé, afin que je vous enseigne les voies de la vraie foi, et que je vous gagne à Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre éternel sauveur. Revenez donc de vos voies perverses, convertissez-vous, faites pénitence et recevez le baptême du salut, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, en qui se trouvent la purification et la rémission de tous les péchés pour ceux qui croient en Dieu le Père tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent, les choses visibles et invisibles; et en Jésus-Christ son Fils notre Seigneur, qui lui est coéternel ; qui, en vertu d'un grand dessein de sa bonté, est descendu des cieux, a pris la forme d'esclave, est né du sein d'une vierge, la divinité demeurant en lui; et au Saint-Esprit, Dieu et Seigneur, digne d'hommages et d'adorations, par lequel toute créature est sanctifiée, et par lequel nous recevons le pardon et la rémission de nos péchés. » Le bienheureux Quentin les ayant ainsi entretenus longuement par ces discours et autres semblables, une grande partie du peuple, environ six cents personnes, adhéra à la foi ; en sorte que, par la grâce de Dieu, on vit manifestement que la divine parole, répandue par le ministère du bienheureux Quentin, fructifiait abondamment et rapportait une heureuse récolte d'âmes ; par là aussi, le soldat du Christ, après avoir terminé ses glorieux combats, mérita de monter en la céleste cité chargé des fruits de ses œuvres, pour les offrir à la divine majesté et en recevoir un accroissement de gloire.

Les gardes, s'étant éveillés, ouvrirent la prison, et n'y trouvant plus le bienheureux Quentin, se mirent à sa poursuite : ils le trouvèrent au milieu du peuple qu'il évangélisait. Pénétrés jusqu'au fond de l'âme d'un tel prodige, ils embrassèrent eux-mêmes la foi, et ne craignirent point de confesser publiquement que grand est le Dieu des chrétiens que prêchait le bienheureux Quentin. De là ils allèrent prévenir le préfet de

ce qui était arrivé ; puis ils se mirent à accabler d'outrages les dieux et tous leurs adorateurs, ajoutant que pour eux il leur suffisait d'honorer le Dieu unique et véritable que le bienheureux Quentin leur avait glorieusement fait connaître. Rictiovarus, transporté de fureur, leur dit : « Vous donc aussi, à ce que je vois, vous êtes devenus magiciens ? » Ils lui répondirent : « Non, nous ne sommes pas des magiciens ; nous sommes confesseurs du Dieu unique et véritable, qui a fait le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils contiennent. » Rictiovarus leur dit : « Vous êtes fous, et votre crédulité est vaine et chimérique : sortez de ma présence au plus tôt. » Comme ils s'en allaient, le préfet, ne se sentant pas d'indignation, examina en lui-même par quels moyens il pourrait plus cruellement sévir contre le bienheureux Quentin, et quelles menaces seraient plus capables de l'effrayer : « Car, disait-il, si je ne tue ce magicien, ce sorcier, et si je ne fais périr jusqu'à son nom, il finira par séduire tout ce peuple, et il anéantira entièrement le culte de nos dieux. » Il donna donc l'ordre de lui présenter le bienheureux Quentin.

Quand on le lui eut amené, usant de la ruse la plus perfide, il commença par lui adresser de douces et flatteuses paroles : « Quentin, lui dit-il, je te l'avoue, je rougis et je suis confus pour toi : comment ! toi qui es d'une si noble extraction, toi qui as droit à de si immenses richesses et dont tu es certainement très-digne, tu te réduis à une telle pauvreté par amour pour une secte vaine et futile, quittant tout, méprisant tout, au point que, à te voir, on te prendrait pour un gueux et le plus misérable des mendiants ! Écoute-moi donc, et acquiesce à mes conseils. On ne te demande qu'une chose, et après cela tu seras véritablement comblé de nos bienfaits. J'exige seulement que tu sacrifies à nos dieux et que tu les invoques comme tes bienfaiteurs ; immédiatement après, j'en expédierai le rapport à nos très-sacrés empereurs, afin qu'ils te restituent toutes les richesses que tu as si inconsidérément abandonnées, et que, en outre, ils te confèrent les plus

hautes dignités, comme à un ami des dieux et des césars ; alors tu seras vêtu de pourpre et de fin lin, tu porteras un collier d'or et une ceinture d'or. » Le bienheureux Quentin, découvrant aussitôt l'astuce du cruel préfet, lui répondit : « Loup ravissant, et semblable à l'animal le plus rusé, tu connais mal mes sentiments. Crois-tu donc pouvoir les faire changer par l'offre de tes dignités mondaines et d'un triste amas de biens terrestres ? Ah ! plutôt que tes richesses s'en aillent avec toi à la perdition. Pour moi, je ne saurais renoncer à la constance de ma foi qui est en Jésus-Christ notre Seigneur. Ne sais-tu pas, misérable, que celui-là n'est pas pauvre qui est riche en Dieu ? Quant à moi, le Christ me suffit, lui qui est ma vie, et la mort m'est un gain. Ce sont ses richesses que je convoite, ce sont ses biens que j'ambitionne : et je les désire si vivement que je suis prêt, pour les conquérir, non-seulement à être vivement tourmenté, mais encore, s'il l'ordonne, à subir la mort. Ses richesses sont éternelles ; et celui qui méritera d'en jouir, n'aura plus besoin d'autres biens, et elles ne lui feront jamais défaut. Mais vos dignités, vos richesses à vous, sont toutes temporelles et fugitives, elles s'évanouissent comme de la fumée et n'ont encore jamais pu rester permanentes : celles que Dieu distribue à ceux qui l'aiment sont éternelles et impérissables, et de telle nature que ni l'œil n'en a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme conçu, qui puissent leur être comparées. »

Rictiovarus, comprenant alors que la constance du saint martyr de Dieu était insurmontable, lui dit : « Tu aimes donc mieux, Quentin, la mort que la vie ? » Le bienheureux Quentin répondit : « Je ne redoute aucunement la mort que tu peux me faire subir ; quant à cette vie qui n'est pas en ton pouvoir, mais que Dieu donne à ses fidèles qui ici-bas meurent pour son amour, celle-là je l'appelle de tous mes vœux ; car, si tu me livres à la mort, je crois d'une ferme confiance que je vivrai dans le Christ. » Le préfet ajouta : « Je te jure encore une fois, Quentin, que je ne tarderai pas à te faire mourir. »

Le bienheureux martyr chanta alors ce verset du saint roi David : « Le Seigneur est mon aide ; je ne craindrai rien de ce que l'homme me pourra faire. » Ces paroles excitèrent dans l'âme du tyran une telle fureur, qu'il fit suspendre saint Quentin aux poulies, mais avec une telle violence que les membres du martyr étaient tout disloqués, et que les os se déboîtaient. Il ordonna ensuite de le frapper avec des verges de fer, et puis de répandre sur son dos de l'huile bouillante, de la poix et de la graisse brûlante, dans la crainte, sans doute, que son corps ne fût exempt de quelque genre de douleur ou de tourment. Mais il alla encore plus loin ; car ces atrocités ne suffisaient plus à sa rage insensée : il lui fit appliquer les torches ardentes, dans l'espoir que les flammes lui arracheraient enfin une parole d'assentiment. Mais le martyr du Christ, qui n'avait cédé ni aux caresses, ni aux menaces, se montra supérieur à toutes les ardeurs du feu : brûlant intérieurement des flammes de l'Esprit divin, il méprisa les tourments extérieurs de la chair, et il dit au préfet Rictiovarus : « Juge inhumain, fils de la ruse du diable, ne sais-tu pas que je regarde comme des rafraîchissements tout ce que tu me fais souffrir pour le nom de mon Seigneur Jésus-Christ, et que je ne fais aucun cas de tes menaces et de tes supplices, parce que je sens en moi une douce rosée de consolation que la bonté divine m'envoie du ciel ? »

Rictiovarus, dont la rage augmentait à proportion de sa cruauté, s'écria : « Apportez de la chaux, du vinaigre et de la moutarde, et remplissez-en sa bouche, afin que, réduit par là au silence, il cesse enfin de nous injurier, nous et nos dieux, et qu'il ne soit plus en état de séduire le peuple par de fausses persuasions. » Le bienheureux Quentin, comprenant que ses tourments allaient s'aggraver, parla ainsi au Seigneur : « Tout ce que j'endure pour votre saint nom, Seigneur, m'est doux et agréable, et je l'accepte d'un grand cœur, comme mes lèvres le proclament ; et bien que ces peines soient très-amères et mènent à la mort, leur suavité est telle, qu'elle surpasse

tout ce que le rayon de miel a de plus doux. » Mais le farouche Rictiovarus, que rien ne pouvait adoucir, revint à ses serments, et s'écria : « Je jure par nos puissants dieux Jupiter et Mercure, que je te ferai conduire à Rome lié et chargé de lourdes chaînes, pour être présenté à nos augustes césars : ils te feront endurer d'atroces supplices ; et certes tu les as bien mérités, pour avoir osé ainsi quitter la capitale de l'empire. » A ces menaces, saint Quentin répondit : « Je n'ai point peur d'aller à Rome, ô préfet, parce que là comme ici je trouverai Dieu qui vengera tes crimes et ceux des césars dont les édits ont armé ta fureur contre les chrétiens. J'ai cependant la confiance et même l'espérance certaine que c'est dans cette province que je trouverai le terme de mes travaux. »

Le préfet Rictiovarus donne l'ordre d'entourer le cou et les autres membres du saint martyr d'énormes chaînes et de forts liens, et de le garder ainsi soigneusement ; puis de le conduire là où le même tyran devait se rendre après eux. Le bienheureux Quentin, semblable à un agneau conduit à la boucherie, ayant fixé en Dieu ses espérances, adressait au Seigneur de très-ferventes prières, afin qu'il lui plût de diriger ses voies et de lui enseigner les divins sentiers. Lorsque les appariteurs qui conduisaient, selon l'ordre qu'ils avaient reçu, le bienheureux soldat de Dieu, furent arrivés en un lieu qu'on nomme l'Auguste des Vermandois, on leur dit d'y attendre le préfet. Car le Seigneur, qui avait daigné jeter les yeux sur les longs et pénibles travaux de son courageux athlète, avait marqué ce moment pour le récompenser et choisi ce lieu pour qu'il fût consacré sous son nom : il ne souffrit donc pas qu'on le conduisît plus loin, et le fit s'arrêter au lieu même qu'il avait choisi.

Rictiovarus, y étant arrivé le lendemain, donna l'ordre de lui amener saint Quentin. Lorsqu'il fut en sa présence, le préfet lui adressa, comme il avait déjà fait, de trompeuses paroles, des caresses et des flatteries, lui disant : « Mon frère Quentin, tu es un jeune homme de bonne espérance ; tu vois

de quelle patience j'use envers toi. Suis donc mes conseils, sacrifie seulement aux grands dieux Jupiter et Apollon ; et si tu ne veux pas retourner à Rome, je te ferai jouir de grands honneurs dans cette province, et j'enverrai à nos sacrés empereurs des hommes de confiance pour les engager à t'établir prince et juge de premier ordre en ce lieu. » Quentin, peu ému de si belles promesses, répliqua : « Rictiovarus, j'ai plusieurs fois répondu comme je le devais à de semblables avances de ta part ; je te le dirai donc encore : je ne veux pas absolument sacrifier à tes dieux, parce que je sais que ce sont des démons qu'il te plaît d'honorer, en leur érigeant des images et des statues. Bien que tu les appelles dieux, ils n'en sont pas moins privés des sens et de la raison ; car ce sont des œuvres de main d'hommes, et ils ne peuvent se secourir eux-mêmes, bien moins encore les autres : or ceux qui les fabriquent et tous ceux qui les honorent de leur confiance leur deviennent semblables, parce que ces gens-là, dépourvus de raison, vénèrent des idoles mortes. »

Rictiovarus, voyant que la constance du saint martyr n'en devenait que plus intrépide, résolut de multiplier encore les supplices, qui devaient en même temps donner à sa gloire de nouveaux accroissements. Il fit donc appeler un forgeron, et lui commanda deux broches de fer qui devaient transpercer le bienheureux Quentin de la tête aux jambes ; il lui commanda en même temps dix clous destinés à percer les doigts du martyr entre les ongles et la chair, dans la pensée qu'il avait que le corps tout entier étant ainsi accablé, le martyr du Christ succomberait aux tourments, ou que, s'avouant vaincu, il rendrait les armes. Après que ces ordres inhumains eurent été exécutés, le bienheureux Quentin, par la merveilleuse puissance de Dieu, triompha de si affreux supplices ; il endura tout avec une invincible patience, et l'ardent amour du Christ qui le possédait le rendit en cette circonstance aussi généreux qu'il l'avait paru dans les souffrances antérieures. Le préfet, considérant le bienheureux Quentin ainsi transpercé

de part en part et son corps devenu raide, dit en l'insultant: « Eh bien ! que les autres chrétiens contemplent maintenant leur maître en proie à mes tourments, et qu'ils prennent exemple sur lui. » Rictiovarus ne connaissait pas la portée de ce qu'il disait en parlant ainsi, et en donnant saint Quentin en spectacle et pour modèle aux chrétiens; car les fidèles ne devaient pas retirer peu de profit à la vue d'une constance si digne de respect et d'imitation.

Après ce supplice, Rictiovarus, suivant le conseil d'un certain Severus, donna l'ordre de trancher la tête au saint martyr. Lorsqu'on l'eut transporté au lieu de son immolation, il demanda aux bourreaux quelques instants pour prier. Ayant obtenu ce qu'il désirait, il fit au Seigneur cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, Dieu de Dieu, lumière de lumière, qui êtes et qui étiez avant la création du monde, vous que je confesse, que je conserve dans mon cœur, vous que je désire voir, vous pour l'amour de qui j'ai abandonné mon corps tout entier aux supplices, et à qui présentement j'offre mon âme; daignez recevoir mon esprit et ma vie que je vous consacre de grand cœur ; et ne m'abandonnez pas, ô roi si rempli de bonté, Dieu si clément, qui vivez dans les siècles des siècles. » Après cette prière, il présenta sa tête aux bourreaux, en leur disant : « Je suis prêt, faites ce qui vous est commandé. » Ils tirèrent alors leurs glaives, et lui tranchèrent la tête. Au même instant, on vit sa sainte âme, semblable à une colombe blanche comme la neige, sortir du cou et s'envoler par un libre essor vers le ciel ; et une voix céleste se fit entendre : « Quentin, mon serviteur, viens recevoir la couronne que je destine à tes mérites. » C'est ainsi que le bienheureux Quentin, devenu un sacrifice d'agréable odeur et un holocauste digne de Dieu, entra dans le ciel, où il est décoré d'une couronne inestimable pour les tourments qu'il a endurés si patiemment sur la terre, et où il triomphe éternellement dans l'assemblée des saints martyrs.

Quant au corps du généreux athlète, tout inondé des roses

de son propre sang, le préfet voulut qu'on le conservât et qu'on le gardât avec soin, non point pour lui rendre l'honneur qui lui était dû, mais pour attendre le moment favorable de s'en défaire secrètement. La nuit suivante, il ordonna de le jeter dans la Somme, afin qu'un bien si précieux, un trésor si cher à Dieu, fût dérobé aux regards des chrétiens. Or, le bienheureux martyr du Christ, Quentin, qui avait milité pour Dieu avec un parfait dévouement, termina sa carrière et les longs tourments de son martyre la veille des calendes de novembre. Son corps demeura cinquante-cinq ans plongé au fond des eaux ; mais sa sainte âme participait au bonheur et à la gloire des martyrs dans le royaume du Christ, où, nous l'espérons avec confiance, elle intercède auprès de Dieu avec d'autant plus d'efficacité, qu'ici-bas nous vénérons avec un plus tendre amour ses grands mérites, comme ceux d'un glorieux témoin du Christ.

Après que l'Église eut été longtemps agitée par les tempêtes de la persécution, le Christ jeta sur elle un regard de miséricorde ; les empereurs impies étant morts, il voulut donner à des princes chrétiens l'empire de tout l'univers, afin que les fidèles, devenus si nombreux, délivrés de la crainte des supplices, pussent enfin respirer et jouir du repos. Or, sous le règne de Constance, fils de Constantin, et de ses frères Constantin et Constant, il y avait à Rome une noble dame nommée Eusébie, aussi distinguée par sa naissance que par ses immenses richesses, mais privée, depuis neuf ans, de l'usage de ses yeux. Elle s'adonnait assidûment à la prière, et elle implorait constamment la clémence du Seigneur. Une nuit qu'elle priait ainsi le Seigneur de la délivrer de son infirmité, un ange lui apparut en songe et la consola en lui disant : « Eusébie, tes prières sont exaucées ; car elles étaient agréables au Seigneur. Lève-toi, va dans les Gaules, informe-toi du lieu nommé l'Auguste des Vermandois, situé sur les rives de la Somme, à l'endroit où la voie publique d'Amiens à Laon coupe la Somme. Arrivée en ce lieu, cherche

diligemment, tu trouveras le corps du bienheureux Quentin, martyr du Christ, depuis longtemps enseveli sous les eaux. Dès que par tes soins il aura été enlevé de là et manifesté aux peuples, tu recouvreras l'usage de tes yeux, et ta santé première te sera rendue. » Cette vision s'étant renouvelée une autre nuit, la dame ne douta plus de sa réalité. Elle se met donc en route sans retard, comme sans hésitation, et prend le chemin des Gaules, montée sur un char, à cause de son infirmité. Elle avait eu soin de s'approvisionner des choses nécessaires à un si long voyage, et notamment de beau linge destiné à envelopper d'une manière convenable le pieux trésor que le Seigneur lui avait fait connaitre.

Étant ainsi parvenue, sous la direction de l'ange, près du lieu indiqué, elle fit la rencontre d'un vieillard nommé Héraclius. Elle l'appela, et lui demanda où était le lieu qu'on appelait l'Auguste des Vermandois. Il lui répondit : « Il est là tout près. » Eusébie repartit : « Dis-moi, je te prie, si tu as connu autrefois en ce lieu un homme du nom de Quentin, mis à mort par les païens ? » Le vieillard lui dit : « Oui, certes, j'en ai entendu parler ; mais il y a bien longtemps que ceci a eu lieu, tu peux m'en croire. » Eusébie : « Si du moins tu sais où repose son corps, dis-le-moi, je t'en supplie. » Le vieillard : « Je n'en sais rien. » Eusébie, qui avait été parfaitement renseignée par l'ange, ajouta : « Au nom de Dieu, je te conjure de m'indiquer seulement l'endroit où le grand chemin qui va d'Amiens à Laon traverse la rivière de la Somme. » Après qu'ils eurent cheminé quelque temps, le vieillard lui dit : « Voici le lieu que tu cherches. » Alors Eusébie, voyant qu'elle était parvenue heureusement au lieu dont l'ange lui avait parlé, pleine d'espoir pour l'accomplissement du reste de la vision, descendit joyeuse de son char, et se fit conduire à l'endroit indiqué. En y arrivant, elle se prosterna pour prier, et conjurait instamment le Seigneur de lui découvrir le corps du saint mrrtyr, et de lui faire connaitre, bien que pécheresse, où était caché un si grand trésor ;

et elle disait : « Seigneur Dieu, Père tout-puissant, je vous prie d'exaucer cette pauvre pécheresse, et de me montrer le corps de votre saint martyr ; de même que vous avez accompli, Seigneur, les pieux désirs de votre servante Hélène, en lui faisant découvrir le bois sacré de la sainte croix, ainsi daignez présentement me montrer un autre trésor dans le corps glorieux de votre martyr, qui, pour votre nom, a enduré volontiers de si grands tourments. Et maintenant, Seigneur tout-puissant, ne permettez pas que je me retire de ce lieu avant que vous m'ayez accordé l'effet de mes désirs, pour la louange et la gloire de votre nom, qui est béni dans les siècles des siècles. »

Comme elle achevait sa prière, le lieu trembla où le saint corps reposait sous les eaux, et le bouillonnement de l'onde qui s'ensuivit lui parut un indice certain. Aussitôt le corps du saint martyr, par un prodige de la puissance divine, s'éleva sur la surface de l'eau, dont le mouvement le conduisit jusqu'à la portée de la main des hommes ; la tête, qui avait été jetée plus loin, sortit du lit de la rivière par une autre issue, et l'eau la porta, par une faveur du Christ, jusqu'au saint corps. La matrone, remplie d'allégresse, retire de l'eau ces précieuses reliques et les transporte plus loin pour les envelopper dans les linges préparés à cet effet. Le corps du martyr, par une faveur céleste, fut trouvé sans tache ni corruption et dans toute son intégrité. Il était d'une blancheur éclatante et répandait une suave odeur, au point que les assistants, embaumés de ce parfum merveilleux, semblaient oublier les profanes joies du monde, ainsi que l'atteste un témoin oculaire, celui-là même qui a écrit la première histoire de ce bienheureux martyr.

La vénérable dame Eusébie, ayant enveloppé le saint corps, se disposa à le conduire avec révérence, pour l'y ensevelir, dans le fort des Vermandois, distant du lieu de l'invention d'environ cinq milles. Mais le bienheureux martyr, qui ne voulait pas abandonner le lieu consacré par son sang, dès

que son corps eut été déposé sur le sommet de la colline voisine, le rendit si lourd qu'il manifesta par là d'une manière sensible qu'il ne voulait pas qu'on l'emportât plus loin. La bienheureuse Eusébie, comprenant par ce qui se passait que tels étaient ses désirs, le fit déposer au même endroit, puis ensevelir avec décence, selon que le comportaient le lieu et le temps, et donna l'ordre d'y bâtir un oratoire. Or, à peine la sépulture était-elle achevée, que la vénérable matrone sentit comme d'épaisses ténèbres s'échapper de ses yeux, qui, par la vertu divine, recouvrèrent soudain la vue de la lumière qu'ils avaient perdue. Pareillement, tous les infirmes qui se trouvèrent là en ce moment eurent aussi le bonheur de recouvrer leur santé première : ce que Dieu permit pour rendre plus célèbre la précieuse mort de ce soldat du Christ. Les broches de fer que l'on avait enfoncées dans le corps du martyr et qui y étaient encore adhérentes, la vénérable matrone les en fit retirer, et les emporta avec elle à Rome comme d'insignes reliques. Et c'est ainsi que ces instruments cruels que l'infidélité avait inventés, devinrent aux yeux de la foi un objet de triomphe, et que ce qui avait été un accroissement de supplice, devint un témoignage de gloire. Eusébie, cette noble et vénérable femme, retourna donc en son pays avec tous les siens après l'invention de ce trésor inestimable du Christ, montrant en elle-même les merveilles de la puissance de Dieu, et ne cessant d'exalter les mérites et la gloire du martyr et soldat du Christ, qui, maintenant et pour l'éternité, vit et règne heureusement avec lui.

La solennité de cette invention se célèbre le huit des calendes de juillet, pour l'honneur et la gloire de Celui qui glorifia si magnifiquement son martyr sur la terre.

LXXIV

LES ACTES DE SAINT CRÉPIN ET DE SAINT CRÉPINIEN.

(L'an de Jésus-Christ 287.)

Nous avons emprunté ces Actes à la collection de Surius.

Sous les empereurs Dioclétien et Maximien, qui avaient formé ensemble un concert impie pour attaquer l'Église du Christ, les bienheureux Quentin, Lucien, Rufin, Valère et Eugène, tous issus de familles nobles en la ville de Rome, se transportèrent dans les Gaules pour y prêcher la foi du Christ; et c'est de là, qu'après avoir terminé leurs travaux apostoliques par un heureux martyre, il s'envolèrent dans le sein de Dieu. Ils étaient accompagnés de deux frères, Crépin et Crépinien, qui ne leur cédaieut en rien, ni pour l'éclat de la vaillance, ni pour la vivacité de la foi. Ceux-ci eurent pour partage la ville de Soissons. Mais, parce qu'ils étaient chrétiens, et que la persécution était alors dans toute sa violence, il ne purent obtenir ni l'hospitalité ni les services les plus indispensables. Cependant, comme ils voulaient vivre du travail de leurs mains, conformément aux prescriptions de l'Apôtre, ils apprirent le métier de cordonnier, comme plus paisible; et, par la grâce du Seigneur, ils surpassèrent tellement les hommes de la même profession, qu'ils excitaient l'admiration et les sympathies d'un grand nombre de personnes, qui voyaient avec surprise qu'ils n'exigeaient jamais de prix pour leur travail, bien que leur habileté les rendît supérieurs aux autres cordonniers par l'élégance qu'ils savaient donner à leurs chaussures. Une telle nouveauté leur attira bien des visiteurs et des chalands; quelques-uns néanmoins venaient souvent les voir, non pas tant pour leurs besoins personnels ou pour admirer leur travail, que dans le dessein d'entendre la parole de Dieu. Et ainsi il arriva que, par la grâce du Christ et par les

prédications de ces saints artisans, un grand nombre d'habitants quittèrent leurs erreurs et le culte des idoles, avec un vif désir de rendre gloire et amour au Dieu vivant et véritable.

Cette nouvelle étant parvenue aux oreilles de l'impie Maximien, il envoya aussitôt à leur recherche Rictiovarus, le grand ministre de ses cruautés. Celui-ci les trouva à Soissons occupés à coudre des chaussures pour les pauvres. Il leur demanda incontinent quels dieux ils adoraient. Ils lui répondirent qu'ils adoraient le même Dieu, qui est l'unique et le véritable ; mais que, pour Jupiter, Apollon, Mercure et autres semblables monstres, ils ne leur rendaient ni culte ni adoration. Sur cette réponse, Rictiovarus les fit charger de chaînes et les conduisit à l'empereur. Maximien ordonna d'introduire ces contempteurs des édits impériaux, et il leur dit : « Dites-moi quelle est votre origine et votre religion? » Les saints répondirent : « Nés à Rome d'une famille noble, nous sommes venus dans les Gaules pour l'amour du Christ, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, est un seul Dieu, créateur de toutes choses, dont le règne s'étend dans les siècles des siècles. Nous le servons dans la foi avec un dévouement sans bornes, et nous désirons, tant que l'esprit animera ces membres, persévérer dans son culte et son service. » A ces paroles, Maximien, plein de colère, leur dit : « Par la vertu des dieux, si vous persévérez dans cette folie, après vous avoir tourmentés par beaucoup de supplices, je vous ferai périr par une mort cruelle ; car je veux faire de vous un exemple. Si au contraire vous sacrifiez au dieux, je vous comblerai de richesses et d'honneurs. » Les saints martyrs répondirent : « Tu ne saurais nous effrayer par tes menaces, nous, pour qui le Christ est la vie, et la mort un gain. Quant aux richesses et aux honneurs que tu nous promets, donne-les aux tiens ; autrefois nous les avons foulés aux pieds, et nous nous réjouissons de les avoir ainsi méprisés. Toi aussi, si tu connaissais le Christ, si tu l'aimais, tu renoncerais facilement non-seulement aux richesses et même à l'empire, mais encore au vain culte des démons, et sa bonté te donnerait

une vie éternelle. Mais si tu persistes dans ces vanités impies, tu seras précipité dans le tartare avec ces méchants démons dont tu honores les simulacres. » Maximien dit alors : « C'est bien assez que vous ayez perdu tant de personnes par vos maléfices et vos détestables artifices. » Les martyrs reprirent : « Tu ignores, misérable, que c'est le Dieu si bon qui a permis que tu fusses élevé à l'empire, bien qu'indigne ; mais c'est en vain que tu redoubles d'efforts pour détruire sur la terre son royaume immortel. »

Maximien, transporté de fureur, les livra à Rictiovarus, et lui recommanda de les torturer cruellement, et de les faire périr de la mort la plus horrible. Aussitôt le féroce ministre du barbare tyran ordonne de les suspendre avec des poulies et de les frapper avec des bâtons noueux. Durant ce supplice, les martyrs, élevant leurs cœurs vers les choses célestes, imploraient le secours et l'assistance du Christ. Rictiovarus, les entendant adresser leurs prières au Christ, au lieu des cris que la vivacité de la douleur devait leur arracher, en fut outré de dépit ; et incontinent il donne l'ordre de leur enfoncer sous les ongles des roseaux pointus, et de leur couper sur le dos des lanières de chair. Ses satellites se mettent aussitôt à l'œuvre, et poussent avec force ces instruments de torture : mais les martyrs, au milieu de supplices si atroces, tout joyeux d'espérance et patients dans la tribulation, conjurent le Seigneur de les délivrer de l'homme inique et rusé ; et le Seigneur, toujours plein de bonté, exauce aussitôt leur prière. Soudain les roseaux aigus s'élancent de leurs doigts avec tant d'impétuosité que, si on en croit la tradition, ils tuèrent quelques-uns des bourreaux et en blessèrent plusieurs autres. Mais Rictiovarus, que la fureur faisait extravaguer, commande d'attacher des pierres meulières au cou des martyrs et de les précipiter dans la rivière de l'Aisne, afin que la glace leur fût un nouveau tourment. Les martyrs en furent ravis de joie : mais, protégés qu'ils étaient du bouclier de la puissance divine, et les créatures inanimées obéissant à leur

Créateur, ni les eaux ne purent les submerger, ni les lourdes pierres les accabler, ni la glace leur causer aucune douleur : bien plus, ils se sentaient à leur aise comme dans un bain que l'on prend, durant l'été, dans un fleuve ; et, s'étant débarrassés des pierres meulières, ils passèrent sains et saufs sur la rive opposée.

A la vue de ce prodige, Rictiovarus, que l'esprit malin enflammait de colère, donne l'ordre de les saisir et de les garder enchaînés dans la prison, tandis qu'on ferait fondre du plomb dans une chaudière. Quand il fut liquéfié, il y fit jeter les martyrs. Mais le feu ne saurait atteindre ceux qui sont sous la garde de l'invincible main du Christ. Les saints martyrs plongés dans le plomb en fusion se livrent à la prière, et, à l'imitation des trois enfants qui louaient le Seigneur dans la fournaise de la Chaldée, ils chantent et disent : « Secourez-nous, ô Dieu notre Sauveur, et, pour la gloire de votre nom, délivrez-nous, Seigneur, et soyez miséricordieux pour nos péchés à cause de votre nom, de peur que les gentils ne disent : Où est leur Dieu ? » Tandis qu'ils priaient, une goutte de plomb fondu sauta dans un des yeux de Rictiovarus, et l'aveugla en lui causant une cuisante douleur. Mais ce malheureux, au lieu de chercher, comme il devait, un remède pour son âme et pour son corps, n'en devint que plus furieux, et il ordonna de faire fondre un mélange de poix, de graisse et d'huile, et d'y jeter les martyrs. Ses ordres sont aussitôt mis à exécution. Mais ces bienheureux pleins d'allégresse dans l'immobilité de leur espérance, disent avec confiance au Seigneur : « Vous pouvez, Seigneur, nous délivrer de ces tourments de l'impie Rictiovarus. Donc, de même que vous avez voulu que nous souffrions pour la confession de votre saint nom, ainsi daignez nous retirer sans lésion de ce supplice. » A peine avaient-ils achevé leur prière, qu'un ange apparaît et les retire sans douleur de ces matières embrasées.

L'impie Rictiovarus voyant qu'il n'obtient rien par les tourments les plus recherchés, se précipite de rage dans le feu,

et quitte la vie par cette mort affreuse. Et ce fut sans doute par un juste jugement de Dieu que celui qui avait fait mourir par le supplice du feu un si grand nombre de martyrs du Christ, périt lui-même par cet élément, pour ensuite être précipité dans les flammes du brasier éternel qui ne s'éteindront jamais. Les martyrs déjà victorieux voyant cette mort déplorable, prient le Seigneur, qu'après les avoir ainsi délivrés des assauts du combat, il daigne leur ordonner, dans sa bonté, de s'envoler vers lui. Or, cette même nuit, il leur fut révélé d'en haut que, le lendemain, dès le point du jour, ils recevraient le prix de leurs travaux et de leur glorieuse confession. L'événement vérifia bientôt la réalité de cette vision ; car Maximien, ayant appris la fin tragique de Rictiovarus, donna l'ordre de trancher la tête aux saints martyrs. Ceux-ci, se voyant sur le point de mourir, rendirent graces à Dieu de ce que, après les avoir délivrés du siècle, il voulait bien leur ordonner d'aller à lui. Et c'est ainsi qu'après avoir été décapités, ils quittèrent la vie le huit des calendes de novembre.

Leurs corps furent abandonnés à la voracité des chiens et des oiseaux ; mais, comme ils étaient sous la garde du Christ, ils ne reçurent aucune atteinte. La même nuit, ainsi qu'il est rapporté, un pauvre vieillard, qui avait une sœur aussi fort âgée, reçut d'un ange l'ordre de recueillir les corps des saints martyrs et de les confier avec un grand soin à la sépulture. Le vieillard se lève sans hésiter, se rend, avec sa sœur, au lieu du martyre ; et comme les saints avaient été mis à mort sur les bords de la rivière de l'Aisne, il leur était facile de transporter les corps sur une barque jusqu'à leur domicile. Mais que pouvaient faire deux vieillards indigents, sans ressources, sans vigueur, incapables de se procurer une barque, ignorant l'art de la conduire, et à qui l'âge avait ôté les forces nécessaires pour naviguer contre le courant de la rivière ? Étant enfin arrivés pendant la nuit sur le lieu du martyre, ils trouvèrent les corps entièrement intacts, et ils aperçurent une barque sur le rivage. Se sentant alors animés d'une

grande confiance, ils prirent chacun un des corps en même temps, et marchèrent d'un pas si léger et si sûr, qu'on eût dit qu'ils ne portaient aucun fardeau, mais plutôt que leur fardeau les aidait à marcher. Ils déposèrent donc les corps saints dans la barque, et les conduisirent à leur logis avec une grande vitesse, bien que remontant le cours de la rivière et qu'ils fussent sans rames ni gouvernail. Arrivés chez eux, ils y déposèrent les saintes reliques, en grande allégresse, dans un lieu secret. Personne ne doute que le Christ n'ait lui-même donné cette force surhumaine à ces pauvres vieillards pour la gloire de ses martyrs, qui avaient de bon cœur souffert la mort pour lui en ce monde, et qu'il n'ait voulu se servir du ministère de ces personnes humbles et débiles pour tenir cachés quelque temps ces précieux corps, les réservant ainsi pour être dans la suite les protecteurs et le refuge des fidèles,

En effet, à peine eut-il fait cesser la persécution, qu'ils furent manifestés. Les vieillards qui avaient dérobé ce trésor aux impies, le révélèrent alors aux fidèles, leur annonçant avec grande joie qu'ils possédaient dans leur chaumière les corps des saints martyrs Crépin et Crépinien. A peine la nouvelle en fut-elle divulguée, que le peuple fidèle accourut en foule, pénétré de pieux sentiments, à la demeure des vieillards, qu'on eût prise alors pour un oratoire, et qui était devenue plus en honneur que la cour ou le palais d'un roi. Or, le clergé et le peuple ayant tenu conseil, il fut décidé qu'on enlèverait de ce lieu les saints corps. Après qu'on eut préparé des tombeaux dignes de les recevoir, on les plaça sur une barque magnifiquement décorée, et tout le peuple les accompagnait, chantant joyeusement des psaumes. Et comme si le Seigneur eût voulu raffermir la foi de ce peuple religieux et augmenter son allégresse, la barque qui portait les saintes reliques avait à peine touché le rivage, qu'un enfant aveugle, sourd, muet et boiteux, se trouva guéri, dès qu'il eut touché avec confiance la bière qui les contenait ; il se joignit aussitôt à la foule et louait Dieu avec elle, marchant

librement et sans la moindre infirmité. On renferma les corps des martyrs dans les tombeaux préparés ; plus tard, on y érigea une vaste église, dans laquelle le Christ, Seigneur et Dieu, Fils de Dieu, par les prières de ses martyrs, écoute les supplications de ceux qui les invoquent et rend la santé aux malades. A Lui appartiennent l'honneur, la domination, la gloire impérissable, avec le Père souverain et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

LXXV

LES ACTES DE SAINT SÉBASTIEN, MARTYR ROMAIN.

(L'an de Jésus-Christ 288.)

Ces Actes célèbres, dont la rédactiou a été longtemps attribuée à saint Ambroise, paraissent ici pour la première fois en français, comme la plupart de ceux dont se compose notre collection. Nous les prenons dans les Bollandistes.

Sébastien, chrétien zélé, élevé à Milan, mais citoyen de Narbonne, fut si cher aux empereurs Dioclétien et Maximien, qu'ils lui donnèrent le commandement de la première cohorte, et voulurent qu'il se trouvât toujours avec eux. C'était un homme d'une prudence consommée, vrai dans ses paroles, plein d'équité dans ses jugements, sage dans le conseil, fidèle à un secret, courageux dans les coups imprévus, et remarquable par sa bonté et la parfaite pureté de ses mœurs. Les soldats le vénéraient comme un père, et tous les officiers du palais l'aimaient d'une sincère affection. C'était enfin un vrai serviteur de Dieu ; et il convenait qu'il fût aimé de tous, celui que Dieu avait comblé de sa grâce.

Chaque jour il rendait au Christ un hommage assidu ; mais il en gardait le secret à l'égard des princes sacriléges à la personne desquels il était attaché ; non par crainte des supplices et pour servir sa fortune terrestre ; mais, en couvrant

sa qualité de soldat chrétien sous la chlamyde du soldat, son dessein était de soutenir le courage des chrétiens qu'il voyait faiblir au milieu des tourments, et de conserver à Dieu les âmes que le diable s'efforçait de lui enlever.

Enfin, après avoir arraché à la crainte des souffrances un grand nombre de martyrs et excité leurs désirs vers la couronne de la vie éternelle, il parut lui-même ce qu'il était, la lumière ne pouvant se cacher au milieu des ténèbres. Chaque jour il allait porter des consolations à ces deux illustres frères jumeaux, Marcellien et Marc, captifs pour le nom du Christ : il en usait encore de même à l'égard des serviteurs détenus avec eux, et leur donnait les conseils les plus propres à soutenir leur foi, afin de leur faire mépriser les douceurs fugitives du monde et braver des tourments d'un instant.

Sensibles à de si douces exhortations et lassant par leur persévérante énergie les coups des bourreaux, les deux frères furent condamnés à mort avec la clause que si, au moment d'être décapités, ils consentaient à sacrifier, il seraient rendus à leurs parents, à leurs épouses, à leurs enfants et à leurs possessions. Car ils étaient, comme nous l'avons dit, non-seulement des hommes d'une naissance illustre, mais encore riches de grands biens. Leur père nommé Tranquillin et leur mère Marcia les suivaient accompagnés de leurs épouses et de leurs enfants ; car grand était leur amour pour leurs petits-fils. Cela fut cause qu'ils demandèrent à Agretius Chromatius, préfet de Rome, un délai de trente jours pour traiter avec les condamnés, et les engager à brûler de l'encens aux idoles.

Les martyrs furent donc visités de leurs amis qui leur dirent : « D'où vient ce mauvais naturel et ce cœur de fer jusqu'à souffrir qu'un père humilie ainsi sa vieillesse, et jusqu'à renouveler à une mère décrépite les douleurs de l'enfantement ? Elle triomphait de ses souffrances en ce jour, par la joie de mettre au monde deux fils dans un seul enfantement, et de procurer à leur père un double amour filial. Mais maintenant quelle douleur, quelle angoisse, quels déchirements

sont ceux qui lui enlèvent l'espoir et le bonheur, qui lui font mépriser la vie, dédaigner la gloire, appeler la mort sans effroi ! Chers amis, mettez fin, nous vous en conjurons, à ces calamités, et souvenez-vous que vous aussi, vous êtes pères d'aimables enfants. »

Pendant ces discours et autres semblables que tenaient les amis, la mère des deux martyrs se présente, exprimant sa douleur à grands cris, sans voile et montrant ses cheveux blancs; elle déchire en leur présence son vêtement à l'endroit de la poitrine. Sous les yeux des témoins attendris, elle découvre le sein flétri où s'allaitèrent ses fils ; elle rappelle au milieu des sanglots et des larmes les caresses de leur enfance. A l'un et à l'autre elle disait tour à tour : « Mon fils, c'est toi qui m'as toujours prodigué le plus de caresses; c'est toi qui m'as montré le plus de respect ; c'est toi qui portes mes traits; c'est toi qui as la ressemblance de ton père. Malheur à moi ! De tous côtés m'environnent des tristesses sans égales, une misère inouïe, une double privation qui ne se peut comparer à aucune douleur. Mes deux fils courent d'eux-mêmes à la mort. Si des ennemis me les enlevaient, on me verrait les suivre à travers des bataillons armés ; si une sentence cruelle me les eût ravis, j'eusse pénétré dans la prison, afin de mourir avec eux. Quelle est cette nouvelle manière de mourir, où l'on prie le bourreau de frapper, où l'on ne cherche qu'à perdre la vie, où l'on invite le trépas ? Des enfants s'empressent de sacrifier leur jeunesse, et l'on force les parents à leur survivre malgré leur vieillesse. »

Tandis que la mère se plaignait de la sorte, le père, infirme et accablé par les années, arrive porté sur les bras de ses esclaves, souillant de terre et de poussière sa tête blanchie ; il s'écrie : « Je viens dire adieu à ces enfants qui cherchent eux-mêmes leur perte. Infortuné ! il me faudra donc employer à la sépulture de mes fils ce qui devait servir à m'ensevelir moi-même. O mes enfants, appui de ma vieillesse, double flambeau de ma vie, si heureusement nés, élevés avec

tant de bonheur, d'un génie si brillant, déjà imbus des belles-lettres, quelle subite folie vous a rendus ainsi amoureux de la mort? Jamais le trépas fut-il agréable aux vivants? Venez ici, vieillards vénérables, et pleurez avec moi sur mes fils, vous tous qui avez des entrailles de père. Venez ici, jeunes gens, et pleurez sur ceux-ci qui, à la fleur de l'âge, cherchent d'eux-mêmes le trépas. Approchez encore, vous tous qui êtes pères, pour empêcher un tel malheur, dans la crainte que vous n'ayez à le souffrir vous-mêmes. Voilez-vous sous mes pleurs, ô mes yeux ! éteignez-vous sous des torrents de larmes, afin de ne pas voir frapper du glaive ceux pour qui je craignais autrefois jusqu'aux coups les plus légers, et dont le moindre péril me faisait pâmer d'effroi. »

Pendant que ce vénérable vieillard poursuivait ainsi ses lamentations, voici venir les épouses des martyrs, portant chacune leurs enfants. Elles les placent sous les yeux de leurs maris, et font entendre cette lamentation : « Au service de qui nous abandonnez-vous? A qui livrez-vous l'amour de notre union? Quels seront désormais les maîtres de ces enfants et les avides envahisseurs de vos domaines ? Qui s'emparera de votre famille ? qui partagera les serviteurs que vous avez nourris? O hommes à cœur de fer, quelle est cette cruauté impie qui vous fait mépriser vos parents, rejeter vos amis, repousser vos épouses, méconnaître vos fils et vous abandonner volontairement au bourreau ? »

Pendant tous ces discours, au milieu des larmes de leurs épouses et des sanglots de leurs enfants, les soldats du Christ sentent leur cœur s'amollir et près de fléchir sous le poids de la douleur. Présent à ce spectacle et chrétien toujours intrépide, Sébastien, qui se cachait encore sous son costume militaire, s'élance au milieu des athlètes de Dieu que la lutte semblait près d'abattre, et s'écrie : « Vaillants soldats du Christ, combattants du divin combat, vous touchiez à la palme ; et voici que de misérables caresses vous font renoncer à la couronne immortelle. Apprenez donc, ô guerriers du Christ, que

la foi est une armure plus solide que le fer ! Ceux-ci dont les pleurs vous distraient, se réjouiraient eux-mêmes pour vous, s'ils savaient ce que vous savez vous-mêmes. Ils croient que cette vie est l'unique, et qu'après elle l'âme ne survit pas au corps. Si l'autre vie joyeuse et immortelle leur était connue, ils courraient avec vous pour l'atteindre ; car la vie présente est fugitive. Depuis le commencement du monde, elle n'a fait que tromper ceux qui se sont confiés à elle. Heureux encore si elle ne faisait que tromper , si elle n'entretenait pas ceux qui l'aiment dans tous les crimes ! C'est l'amour de cette vie qui produit l'intempérance, le naufrage de la pudeur, la rapine, la violence et le mensonge; qui suscite les divorces entre les époux, la discorde entre les amis , les scandales entre les frères. Telle est la vie qui vous séduit, ô mes amis très-chers, vous tous qui , par vos conseils malheureux , voulez arrêter ceux que vous aimez sur le chemin de la vie éternelle ! Parents si vertueux, c'est l'amour de cette vie qui vous inspire d'arracher vos enfants à l'amitié de l'Empereur éternel, au moment même où ils s'élançaient vers la cour céleste et vers des honneurs sans fin. Chastes épouses, c'est cette même attache qui vous porte à leur conseiller, sous une apparence de piété, l'impiété la plus coupable. S'ils cédaient à vos conseils , il ne pourraient demeurer avec vous que bien peu de temps; après quoi il faudrait se séparer pour ne plus se retrouver qu'au sein des tourments éternels. Laissez-les se dérober à un tel sort, et songez à vous en retirer vous-mêmes. Permettez qu'ils aillent saisir la couronne qui leur est destinée. Ne craignez point : ils ne seront pas séparés de vous ; ils vont vous préparer une place dans les demeures célestes, où ils jouiront, avec vous et vos fils, d'une allégresse sans fin. Vous aimez la splendeur de vos maisons terrestres ; combien plus vous ravira la magnificence de ces palais étincelants d'or et de pierres précieuses ! C'est là que les roses ne se fanent jamais, que les prairies sont toujours verdoyantes , que l'émail et le parfum des fleurs ne s'altèrent pas ; là, brille une lumière éblouissante

sans le secours du soleil, un jour que la nuit ne remplace jamais. L'œil n'y est blessé par rien de difforme, et l'oreille y entend sans cesse des concerts exécutés par les anges, à la gloire du Roi de ce séjour. Les mets dont on s'y nourrit offrent à chacun la saveur qu'il préfère. Dès que l'âme y a formé un désir, tout s'empresse à le satisfaire.

« Vous me demandez : Pourquoi le Créateur donne-t-il les biens de ce monde, s'il nous faut les mépriser ? Je vous répondrai : C'est afin que vous les aimiez de manière à ne vous en séparer jamais. Ils ne peuvent vous suivre à votre mort ; mais ils peuvent de votre vivant vous précéder, si vous le voulez. L'ouvrier donne de l'or à un homme pour en recevoir le double ; le laboureur confie la semence à la terre dans l'espoir d'en recevoir le centuple ; l'un et l'autre obtiennent l'objet de leurs désirs. Dieu, si vous lui confiez vos richesses, ne peut-il pas vous les rendre avec usure ? Mais vous me direz encore : Pourquoi m'a-t-il donné les richesses, s'il faut que je les lui rende ? — Il l'a fait, afin qu'après les avoir goûtées, vous y ajoutiez la charité, et les donniez aussi à garder à Jésus-Christ notre Seigneur. Si vous refusez de les lui offrir, les plus viles passions les consumeront, ou du moins la mort viendra vous les arracher. Si, au milieu d'une troupe de barbares, vous rencontriez un homme plein d'affection pour vous, et qui vous eût donné une bourse pleine d'or, et que cet homme vous dît : Donne-moi ta bourse à garder, car ces barbares vont te l'enlever, et, après te l'avoir dérobée, ils te perceront de leur glaive ; ne supplieriez-vous pas un tel bienfaiteur de recevoir ce dépôt, certain qu'il vous le rendrait et vous délivrerait vous-même des mains de l'ennemi ? Déposez donc ainsi vos biens entre les mains du Christ.

« Je dirai la même chose des plaisirs. Si vous les aimez, réservez-les donc pour ce séjour où ils vous seront rendus purs et sans mélange. La création asservie sous la domination des pécheurs, sera un jour affranchie de leur esclavage et appelée à la liberté des enfants de Dieu. Supposez que la vie présente

s'étende jusqu'à cent années, le jour où elle finit, n'est-elle pas comme si elle n'avait jamais existé, et son souvenir comme celui d'un hôte qui n'a passé qu'un jour sous notre toit? La vie future au contraire est sans limites et se rajeunit par la durée. Oh! qu'il a l'âme basse celui qui n'est pas séduit par l'amour de cette vie si belle ! Mais celui qui ne veut pas l'aimer, cette vie glorieuse, non-seulement il la perd, mais encore il est saisi par une mort éternelle, au sein de laquelle il ne rencontre que des flammes qui ne s'éteignent jamais et des tourments qui durent toujours. C'est là que sont les démons aux formes épouvantables, serpents hideux qui dévorent des membres sans cesse renaissants. C'est cette pensée qui rend supportables toutes les peines du martyre.

« O amis, ô parents, ô épouses des saints, gardez-vous donc d'arracher à la vie ceux que vous aimez et de les plonger dans la mort. Le chrétien ne craint pas les tourments, car il sait qu'une heure de souffrance vaut pour lui une éternité de bonheur. Laissons notre âme sortir de son corps avec la palme du martyre, afin qu'elle arrive aux délices éternelles. Changeons nos larmes en allégresse; ne pleurons plus comme s'ils étaient morts ceux qui vont régner avec le Christ. Félicitons ces vainqueurs, réjouissons-nous de les voir couverts de la robe du martyre comme des princes du ciel. C'est aujourd'hui que le tyran infernal croyait vaincre; il pensait avoir fait des captifs, et c'est lui-même qui est pris. Que l'amour du martyre élève donc nos sentiments ! sortons du sommeil, ouvrons les yeux de l'âme ; voyons le piége que l'ennemi avait tendu sous nos pas. C'est Satan lui-même qui s'y est précipité avec ses satellites ; et nous pouvons dire avec le Prophète : « Ils ont creusé devant moi une fosse, et ils y sont eux-mêmes tombés. »

C'est ainsi que sous l'habit du soldat, la chlamyde militaire et le baudrier, le bienheureux Sébastien soutenait par ses discours la foi des martyrs. Tout à coup une splendeur descend du ciel, et l'environne pendant près d'une heure. Au milieu de cette splendeur, sept anges éclatants de lumière le

revêtent d'un manteau d'une blancheur éblouissante, puis à ses côtés parut un jeune homme qui lui donna la paix et lui dit : « Tu seras toujours avec moi. »

Ces choses se passaient dans la maison de Nicostrate, l'assesseur du préfet, à la garde duquel Marc et Marcellien avaient été confiés. Ce Nicostrate avait une épouse nommée Zoé ; depuis six ans, à la suite d'une grande maladie, elle avait perdu l'usage de la parole. Mais non-seulement elle avait conservé l'ouïe et avec l'ouïe l'intelligence, il semblait même que ces facultés avaient acquis en elle une perfection qu'elles n'avaient pas auparavant. Elle avait donc entendu et compris tout ce que Sébastien venait de dire, et en même temps elle avait vu la grande lumière dont il avait été environné. C'est pourquoi, pendant que tous tremblaient dans la stupeur d'un si grand miracle, elle cherchait à leur faire comprendre par des signes qu'ils seraient dignes de tous reproches, s'ils ne croyaient pas à des vérités si évidemment confirmées ; puis, se jetant aux pieds du martyr, elle le suppliait en agitant les bras. Le bienheureux Sébastien, voyant qu'elle ne pouvait exprimer de vive voix les secrets de son cœur, demanda la cause de son silence. Quand on lui eut dit qu'une grande maladie avait enlevé à cette femme l'usage de la parole, il reprit : « Si je suis vrai serviteur du Christ, si c'est la vérité qui a parlé dans les discours que cette femme a recueillis de mes lèvres et qu'elle a retenus dans son cœur, que Jésus-Christ mon Maître commande, qu'il rende à cette femme l'usage de la langue ; qu'il lui ouvre la bouche, lui qui a ouvert la bouche de Zacharie son prophète. » En même temps il fit le signe de la croix sur les lèvres de Zoé. A cette parole du bienheureux Sébastien, Zoé jeta un grand cri, et dit d'une voix puissante : « Sois béni, Sébastien ; bénie soit la parole sortie de tes lèvres. Ils sont bienheureux ceux qui par toi ont cru au Christ, Fils du Dieu vivant. J'ai vu de mes yeux l'ange descendre du ciel vers toi et tenir devant toi un livre ouvert. Tu lisais, et ta parole puisée à cette source pure découlait

jusqu'à nous comme un fleuve. Bénis soient ceux qui croient à toutes les choses que tu nous as enseignées, et maudit quiconque formerait un doute même sur un mot de tout ce qu'il a entendu. Car, de même que l'aurore en s'élevant dissipe toutes les ténèbres, et rend à tous les yeux la lumière que la sombre nuit leur avait refusée ; ainsi l'éclat de ta parole a dissipé les obscurités et l'aveuglement de notre ignorance ; aux yeux des fidèles elle a fait luire, après les ténèbres de la nuit, la sérénité d'un beau jour ; mais pour moi, non-seulement elle a chassé mon incrédulité, mais encore elle a ouvert à mes pensées la porte qui leur était fermée depuis six ans. »

Nicostrate, le mari de Zoé, voyant la grande puissance du Christ manifestée d'une manière si éclatante dans son épouse, se jeta aux pieds de Sébastien, et le pria de leur pardonner si, pour obéir aux ordres de l'empereur et du préfet, il avait retenu les saints de Dieu en prison ; ensuite il enleva les chaînes de fer dont leurs mains étaient chargées, il embrassa leurs genoux, et les supplia de vouloir bien sortir. « Oh ! que je serais heureux, s'écriait-il, si je pouvais mériter d'être à mon tour chargé de chaînes pour vous avoir délivrés. Peut-être l'effusion de mon sang me purifierait, peut-être je pourrais ainsi échapper à la mort des peines éternelles, et parvenir à cette vie que Dieu a daigné nous manifester par la bouche de Sébastien notre maître. »

A cette prière de Nicostrate, Marcellien et Marc répondirent : « Tu viens de recevoir la gloire de la foi que tu n'avais jamais connue ; comment nous, qui l'avons toujours eue depuis notre enfance, pourrions-nous l'abandonner, et te laisser à toi seul le calice de notre passion ? Ce calice, nous pouvons bien le boire, mais le donner à un autre, jamais. Le Christ est riche en tous biens, et de l'abondance de ses trésors il tire pour tous ceux qui viennent à lui des grâces plus excellentes que leurs cœurs n'en avaient ambitionné. Si, en effet, quand vous étiez encore incrédules, il vous a donné de connaître la

lumière de la vérité, à combien plus forte raison, maintenant que vous croyez, vous accordera-t-il tous les biens que vous demanderez ? La divine clémence est toujours prête à vous prévenir de ses dons ; et elle multiplie d'autant plus ses grâces dans les âmes des fidèles, qu'elles ont accepté plus sincèrement les règles de la foi. C'est ainsi que votre foi, qui vient de recevoir les premiers enseignements d'un maître, a pris tout à coup, dans l'espace d'une heure, le développement que donne à peine la méditation suivie pendant de longues années. Le souvenir de la famille n'a point mis obstacle à cette foi. Tout d'un coup vous avez méprisé ce que toujours vous aviez aimé, et vous cherchez aujourd'hui ce que jamais vous n'aviez connu. Par des voies inconnues, vous êtes arrivés d'un seul bond jusqu'au Christ ; car déjà vous êtes entrés par le cœur dans le ciel, puique vous ne savez plus chercher sur la terre votre consolation. Exemple incomparable, digne de tous nos éloges ! Modèle de vertu que tous devraient imiter ! L'onde sacrée du baptême ne vous a point encore conduits au Christ ; vous n'avez point encore pris place sous les drapeaux de la milice sainte dans les premiers exercices de la guerre ; et déjà vous avez pris les armes pour votre Roi ; déjà, brisant les chaînes de ses soldats, vous voulez vous-mêmes, victimes intrépides, prendre la place de ceux que la mort va frapper. »

En entendant ce discours, tous les chrétiens témoignaient par leurs larmes le regret de leur première faiblesse. Marc ajouta : « Parents bien-aimés, et vous qu'a réunis le lien sacré des époux, apprenez à opposer le bouclier de la vertu aux attaques du diable et aux flèches dont vous menacent les affections d'un désir charnel. Au milieu des rangs pressés dont l'armée du tyran vous entoure, ne cédez pas à l'ennemi, redoublez d'ardeur, et marchez d'un pas ferme vers le Roi. Qu'ils se dressent contre nous tant qu'ils le voudront, qu'ils s'abandonnent à leur rage, les satellites des démons, qu'ils déchirent nos corps par tous les supplices : ils peuvent bien tuer un corps ; mais une âme qui combat pour la vérité de sa foi, ils ne sauraient

la vaincre. Les blessures reçues au service du prince sont la gloire du soldat. Le démon, ce tyran cruel, exerce en ce moment sa fureur sur vous, parce qu'il prévoit que la gloire de votre persévérance peut devenir son tourment ; il vous menace de la mort pour vous épouvanter; il vous promet la vie pour vous l'enlever ; il vous fait espérer la sécurité pour vous la ravir. Nous, au contraire, efforçons-nous de résister à l'ennemi, de mépriser le corps et de venir au secours de l'âme. Un vaillant général fuira-t-il devant de misérables soldats ? sera-t-il défait dans une guerre où il aurait pu vaincre ? Pourquoi craignent-ils de mourir, ceux qui savent que la mort n'est, après tout, qu'une conséquence de la nature de l'homme ? Pourquoi, dis-je, craignent-ils de mourir, ceux qui savent que cette vie est mensongère, et que nul ne peut trouver la vie véritable, si ce n'est celui qui a dédaigné dans son cœur cette vie trompeuse et périssable ? Ceux qui en sont les esclaves la perdent à leur tour au milieu des douleurs. Mille accidents cruels viennent l'interrompre ; et si la souffrance conduit les âmes innocentes au salut éternel, les pécheurs ont à la subir comme un châtiment. »

Pendant que Marc tenait ce discours, tous ceux qui étaient présents se mirent à rendre grâces à Dieu, se repentant avec larmes d'avoir préféré l'amour de la chair à l'amour de Dieu, et d'avoir cherché à détourner les saints des combats du martyre. Ils étaient tous devenus unanimes dans leur foi en Jésus-Christ. Nicostrate, partageant le sentiment de son épouse, disait : « Je ne prendrai aucune nourriture que je n'aie été initié aux mystères de la religion chrétienne. » Sébastien lui dit : « Change d'office, et deviens assesseur du Christ, et non plus celui du préfet. Écoute encore ceci : Il faut que tu réunisses tous ceux qui sont dans la prison, sous les chaînes et dans les cachots. Quand tu l'auras fait, j'irai trouver le pontife de la Loi trois fois sainte ; et tu recevras avec ceux d'entre eux qui le désireront l'initiation aux mystères. Car si le diable s'est efforcé et s'efforce encore d'arracher ses saints au Christ,

combien plus, par un motif de piété, devons-nous prendre soin de restituer à leur Créateur ceux que le diable voulait lui ravir. » Nicostrate répondit : « Comment peut-on confier les choses saintes à des hommes injustes et criminels? » Le bienheureux Sébastien dit : « Notre Sauveur a daigné nous manifester sa puissance en faveur des pécheurs ; il a enseigné un mystère qui efface tous les crimes et les péchés de l'homme, et qui confère aux âmes une vertu divine. Si, dès le début de ta conversion, tu présentes une telle offrande au Christ, il ne tardera pas à t'en récompenser par la couronne du martyre, ornée des fleurs inflétrissables de toutes les vertus, et destinée pour être ta parure au sein des joies de la vie éternelle. » A ces mots, l'assesseur Nicostrate alla trouver le geôlier Claudius, et lui ordonna de lui amener tous les prisonniers. « Comme ils doivent être jugés, dit-il, à la première séance, je veux les réunir aux chrétiens qui sont chez moi, afin que nul ne manque au jour où le préfet siégera sur son tribunal. »

Tous ces captifs ayant donc été rassemblés dans la maison de l'assesseur, et étant encore chargés de leurs fers, l'homme de Dieu, le courageux Sébastien, leur adressa ainsi la parole : « Il est temps que les forfaits du démon cèdent devant la puissance divine. Tout à l'heure cet ennemi perfide s'efforçait de renverser le courage des soldats du Christ, et de les précipiter du sommet des vertus dans les abîmes de l'enfer. Nous avons combattu contre lui, et dans l'ardeur qui nous transporte, nous voulons vous enlever à la captivité de ce tyran qui s'est emparé de vous, et vous rendre à votre Créateur. Le diable n'est pas votre seigneur; il n'est ni votre créateur, ni votre père; c'est Dieu qui est votre Père, votre Seigneur et votre Créateur. Vous l'avez quitté pour aller à cet ennemi qui vous entraînait vers les supplices d'une mort éternelle ; revenez plutôt à Celui qui a livré son Fils unique aux souffrances et à la mort, pour nous délivrer nous-mêmes de ces tourments qui ne finissent pas. »

Quand le bienheureux Sébastien eut ainsi parlé, tous se

prosternèrent les larmes aux yeux ; et, les genoux en terre, ils commencèrent à gémir, à s'accuser de leur conduite criminelle, et à exhaler leur repentir. Ils répandaient des larmes abondantes, et attestaient tous à la fois qu'ils voulaient croire au Christ. Le bienheureux Sébastien ordonna alors qu'on déliât leurs chaînes. Il se rendit ensuite au lieu où le prêtre Polycarpe se tenait caché à cause de la persécution, et lui raconta tout ce qui s'était passé. A ce récit, Polycarpe, ayant rendu grâces à Dieu, vint avec Sébastien à la maison de l'assesseur Nicostrate. Ayant aperçu cette multitude de croyants, il les salua avec bonheur et s'écria : « Vous êtes heureux, vous tous qui avez entendu la voix du Christ qui a dit : Venez à moi, vous tous qui êtes épuisés de travail et qui êtes chargés, et je vous donnerai à reposer. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez la paix de vos âmes ; car mon joug est doux et mon fardeau léger. Vous donc, mes frères, que l'eau du baptême n'a pas encore arrosés, et n'a pas encore consacrés au Dieu tout-puissant comme des enfants chéris, naguère vous vous efforciez de faire perdre leurs saintes résolutions à ces bienheureux combattants du Christ ; c'est pourquoi la pénitence vous était nécessaire pour mériter le pardon. Mais maintenant que vous vous êtes élevés à une si grande gloire que d'aspirer de toute l'ardeur de vos désirs à ces souffrances dont vous songiez, il y a peu de moments, à détourner les autres, sachez que vous êtes arrivés à l'heure du pardon, et que vous touchez au moment de cueillir la palme. Plus d'une fois le Christ a usé de ce miséricordieux artifice. Celui-là même qu'il s'est choisi comme un vase d'élection, celui qu'il a voulu donner pour maître aux nations, non-seulement détournait l'esprit des fidèles du saint désir d'embrasser la foi, mais faisait lapider ceux qui refusaient de renoncer au Christ. C'est lui que le Seigneur nous a donné pour apôtre : de Saul il a fait Paul, d'un apostat un apôtre, et d'un persécuteur le docteur de son Église. Il est devenu passionné pour les souffrances, celui

qui était l'auteur de la persécution ; et celui qui se réjouissait des afflictions d'autrui, s'est réjoui des tribulations qu'il a lui-même souffertes. Le même Christ, qui a déployé une si grande puissance envers son apôtre, vous enlève aujourd'hui à la prison des enfers ; il retire vos âmes captives de la gueule des dragons, et vous faisant passer des ténèbres à la lumière, vous ouvre les portes de la vie éternelle. Mais si les démons qui sont les enfants des ténèbres sont en ce moment remplis de tristesse à votre sujet, les saints anges qui sont des enfants de lumière se réjouissent à cause de vous. Que chacun de vous s'approche, qu'il donne son nom ; passez cette journée dans le jeûne jusqu'au soir ; l'heureux sacrement du baptême vous sera administré au moment convenable. Car il est juste que la lumière qui s'éloigne d'un monde périssable illumine nos âmes immortelles, et que nous qui sommes encore environnés de ces ténèbres épaisses, nous soyons lavés et purifiés par l'eau de sanctification, afin de pouvoir marcher au Christ pleins d'ardeur et de sincérité. » Ce discours et les autres semblables que leur adressa le bienheureux Polycarpe les remplirent tous de joie, et chacun s'empressa de donner son nom, avant même qu'on le lui demandât.

Sur ces entrefaites, le greffier Claudius se présente à la maison de Nicostrate où ces choses se passaient, et lui dit : « On fait en ce moment beaucoup de bruit dans le prétoire, de ce que tu t'es permis de faire conduire tous les prisonniers dans ta maison. Le préfet ordonne que tu ailles te présenter devant lui ; songe à la réponse que tu vas lui faire. » Nicostrate se rend chez le préfet, et interrogé pourquoi il avait transféré dans sa maison les accusés de la prison publique, il répondit : « Par l'ordre de ta seigneurie, j'ai reçu dans ma maison plusieurs chrétiens qui devaient y être sous ma garde ; afin de leur inspirer une plus grande terreur des supplices qui les menacent, je leur ai associé des criminels, pensant que le spectacle de ces malheureux pourrait les déterminer à céder à tes ordres et à nos conseils. L'expérience que d'autres font de la

rigueur des lois pourra peut-être les dompter, par la crainte d'avoir à partager le même châtiment. » Le préfet reçut avec bienveillance cette explication, et lui dit : « J'aurai soin de te faire récompenser largement par les parents, si tu parviens à leur faire rendre leurs enfants sains et saufs. »

En retournant à sa maison avec le geôlier Claudius, Nicostrate se mit à lui raconter comment le bienheureux Sébastien, ce chrétien si zélé et si instruit de la science divine, était le favori des empereurs ; comment par son exhortation il avait raffermi le courage des chrétiens, et par quelles raisons solides il avait démontré la vanité de cette vie fugitive qui échappe au moment où l'on croit la tenir. Il racontait aussi comment une lumière venue tout à coup du ciel l'avait environné, et de quelle manière il avait rendu la parole à son épouse, muette depuis six ans.

Quand Nicostrate eut fini son récit, Claudius se jeta à ses pieds en disant : « J'ai deux fils de la femme que j'ai perdue, dont l'un est travaillé d'une hydropisie, et l'autre accablé de plusieurs autres maux : je te prie de les faire voir à Sébastien ; car je ne doute pas que celui qui a pu faire parler ton épouse muette depuis six ans, ne rende, s'il le veut, la santé à mes enfants. » Et tout en disant ceci, il courut à sa maison, fit transporter ses fils sur les bras de quelques esclaves, et les introduisant dans la maison où se trouvaient les saints, il les fit déposer à leurs pieds, et dit : « Il n'y a plus dans mon cœur aucune trace d'incrédulité ; mais, croyant de toute mon âme à la divinité du Christ que vous adorez, j'ai fait apporter ici mes deux fils, dans la persuasion que par vous il seront délivrés du danger de mourir. » Les saints d'une voix unanime lui dirent : « Tous ceux qui sont ici affligés de quelque infirmité seront guéris, dès qu'ils se seront faits chrétiens. »

Claudius s'écria qu'il croyait et qu'il désirait être chrétien ; alors Polycarpe ordonna que chacun d'eux donnât son nom. Tranquillin, père de Marcellien et de Marc, se fit inscrire le premier de tous ; après lui, six de leurs amis, Ariston,

Crescentien, Eutychien, Urbain, Vital et Fauste ; ensuite, Nicostrate, assesseur du préfet, Castor son frère, et le geôlier Claudius. Puis, les deux fils de Claudius, Félicissime et Félix. Vinrent ensuite Marcia, mère de Marcellien et de Marc, avec leurs épouses et leurs enfants ; Symphorose, femme de Claudius, et Zoé, femme de Nicostrate Après eux, tous les serviteurs qui étaient dans la maison de Nicostrate et qui se trouvaient au nombre de trente-trois, de l'un et de l'autre sexe, et de tout âge ; ensuite, ceux qui avaient été enchaînés et amenés des prisons, au nombre de seize.

Tous, au nombre de soixante-huit, furent baptisés par le prêtre Polycarpe et reçus au sortir de l'eau par le bienheureux Sébastien : les mères spirituelles des femmes furent Béatrix et Lucine. Mais dès que Polycarpe eut plongé dans l'eau, au nom de la très-sainte Trinité, les deux fils de Claudius, dont l'un était hydropique et l'autre couvert de maux, ils sortirent de la fontaine sacrée si pleins de santé qu'il ne leur restait plus aucun signe de leur maladie passée. Après ces enfants, Tranquillin, père des saints Marcellien et Marc, qui avait tant souffert de la goutte aux mains et aux pieds, qu'on pouvait à peine, comme nous l'avons dit, le transporter à force de bras, et qui, pendant même qu'on le dépouillait de ses vêtements pour le baptême, s'était plaint de la douleur insupportable qu'il ressentait, fut interrogé par le prêtre Polycarpe en ces termes : « Tranquillin, si tu crois de tout ton cœur que le Fils unique de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, peut te sauver et t'accorder le pardon de tous tes péchés, dis-le-nous toi-même. » Tranquillin répondit : « Je crois et je ne désire l'indulgence que pour mes péchés seuls ; car, si après la sanctification du baptême je reste sujet à mes douleurs, je ne douterai pas pour cela de la foi du Christ. C'est après avoir réfléchi que je crois de tout mon cœur, et que je demeure convaincu que Notre-Seigneur Jésus-Christ est le Fils de Dieu ; que c'est lui qui peut sauver les âmes et les corps, et rappeler de la mort éternelle à la vie sans fin. » Il dit ces paroles à haute

voix, et tous les saints pleuraient de joie, et ils priaient le Seigneur de récompenser cette foi si vive. Dès que le prêtre Polycarpe eut fait sur lui l'onction du chrême, il l'interrogea de nouveau s'il croyait au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; et dès qu'il eut répondu : Je crois ! ses mains pleines de nœuds se redressèrent, ses genoux et ses pieds furent rendus si libres, qu'on eût dit un adolescent, lorsque, retrouvant de nouveau l'usage de ses pieds, il descendit dans la fontaine en disant : « Vous êtes le Dieu unique et véritable, inconnu à ce misérable monde. »

Les néophytes ayant tous été baptisés, chacun à son rang comme il était convenable, demeurèrent en ce lieu les dix jours qui restaient du délai obtenu, persévérant nuit et jour dans le chant des cantiques et les louanges de Dieu, et, comme des soldats fidèles, ils préparaient leurs cœurs à soutenir glorieusement le martyre pour le nom du Christ. Les femmes et les enfants étaient embrasés comme les autres de ce feu divin, et tous s'excitaient mutuellement à confesser le saint nom de Dieu dans la lutte contre les puissances du diable.

Les dix jours de délai étant expirés, Agrestius Chromatius, préfet de Rome, fit comparaître devant lui Tranquillin, père de Marcellien et de Marc, et l'interrogea sur les intentions de ses enfants. Tranquillin répondit : « Je n'ai point de paroles pour vous rendre grâces de vos bienfaits ; car si vous n'aviez mis un délai à la sentence portée, moi j'eusse perdu mes fils, et mes fils n'auraient plus de père. Je reçois les félicitations de tous ceux qui comprennent l'amour paternel et qui ont de l'affection pour les autres, et je pense que ta seigneurie se réjouit avec moi de ce que la vie a été accordée à ceux qui devaient mourir, la joie à ceux qui étaient affligés, la sécurité à ceux qui étaient dans l'inquiétude. »

A ces mots, le préfet croyant que les fils de Tranquillin étaient décidés à courber leurs fronts devant les idoles, lui dit : « Que tes fils offrent donc au jour marqué l'encens qui est dû aux dieux ; dans ce cas, tu leur seras conservé, et ils te

seront rendus. » Tranquillin répondit : « Illustre seigneur, si tu veux peser exactement ce qui concerne moi et mes fils, tu seras à même de reconnaître que ce nom de chrétien a une grande vertu. » Le préfet dit : « Tu es fou, Tranquillin. » Tranquillin répondit : « J'ai été fou et de corps et d'esprit ; mais dès que j'ai eu la foi dans le Christ, j'ai recouvré aussitôt la santé de l'âme et du corps. »

Le préfet dit : « A ce que je vois, je n'aurai accordé un délai à tes misérables enfants que pour leur donner lieu de t'entraîner dans leurs erreurs, au lieu de les en dissuader toi-même. » Tranquillin répondit : « Au nom de ta propre gloire, examine ce que tu entends par ce mot d'erreur, et considère quelles sont les œuvres qui méritent d'être qualifiées ainsi. » Le préfet dit : « Dis-nous toi-même quelles sont les œuvres qui méritent le nom d'erreur. » Tranquillin dit : « La première erreur est d'abandonner le chemin de la vie, et d'avancer joyeux dans la voie de la mort. » Le préfet dit : « Et quelle est la voie de la mort ? » Tranquillin répondit : « Est-ce qu'il ne te semble pas que c'est une voie de mort que de donner à des hommes mortels le nom de dieu, et d'adorer leurs images dans le bois et la pierre ? »

Le préfet dit : « Ce ne sont donc pas des dieux, ceux que nous adorons ? » Tranquillin répondit : « Bien loin d'être des dieux, ne lit-on pas dans des livres répandus partout de quelle source impure ils ont reçu le jour, quels furent les crimes, les impiétés et les vices de leurs parents, et quelle mort misérable a fini leurs jours ? Est-ce qu'avant que Saturne régnât sur les Crétois et dévorât ses enfants, il n'y avait pas un Dieu dans le ciel ? ou bien l'île de Crète avait-elle un roi, tandis que le ciel était sans Dieu ? Il se trompe grandement celui qui croit que Jupiter, fils de Saturne, commande à la foudre, ce Jupiter, un homme comme les autres, dominé par la cruauté et le libertinage. Qui n'a-t-il pas poursuivi, celui qui n'a pas même épargné son père ? et quelle infamie n'a-t-il pas commise, celui qui a pris pour femme sa propre sœur ? Dans le forum,

dans les places publiques, dans les maisons, partout enfin, nous lisons chaque jour que l'infâme Junon se glorifie d'avoir été et sœur et épouse en même temps; l'enlèvement de Ganymède et son infâme faveur sont avoués de ceux mêmes qui adorent Jupiter. N'es-tu pas dans l'erreur, toi-même si comblé d'honneurs, lorsque tu adores des gens coupables de crimes que les lois romaines poursuivent sévèrement, et que, délaissant le Dieu tout-puissant qui règne aux cieux, tu vas dire à la pierre : « Tu es mon dieu, » et au bois : « Viens à mon secours ? »

Le préfet dit : « Depuis le jour où vous avez commencé à blasphémer les dieux, et à abandonner leur culte, l'empire romain est accablé de maux sans nombre. » Tranquillin répondit : « Cela est faux ; car si tu veux parcourir les Décades de Tite-Live, tu y trouveras que vingt-trois mille hommes de l'armée romaine périrent en un seul jour, malgré leurs sacrifices d'encens à Jupiter. Tu n'as pas oublié sans doute que les Gaulois Sénonais ont occupé même le Capitole, et que l'armée romaine tout entière eut à subir leurs insultes ? L'empire romain, avant qu'une partie de ses citoyens eût reconnu que l'on ne doit adorer qu'un seul Dieu, a été assailli par des famines, des pestes, des captivités, et souillé par le sang d'un grand nombre de ses sujets. Mais depuis que le Dieu invisible et véritable y est honoré, la paix se consolide et l'empire semble se reposer Mais ce qui est triste, c'est que le Dieu, auteur de ces bienfaits, n'est pas assez connu, et que l'on attribue à la créature ce qui est l'œuvre du Créateur. »

Le préfet dit : « Si l'on doit adorer l'Être qui rend service aux hommes, je ne vois personne plus digne des honneurs divins que le soleil, dont le regard produit la végétation sur la terre, fait lever les semences, ramène dans l'épi le grain qui avait été enfoui dans la terre, et répand, pour l'utilité de tous, la lumière, la régénération et la vigueur. » Tranquillin répondit : « C'est sur ce point que l'erreur est grande. Car si quelqu'un accorde par le moyen d'un de ses serviteurs ce que lui

demandait un client, n'est-ce pas une folie dans ce client de négliger l'auteur du bienfait et de rendre ses hommages au serviteur ? Et, pour donner un exemple : Quand les navires apportent du blé aux Romains, est-ce aux navires ou aux princes que vous êtes obligés ? Si donc ce n'est pas même aux matelots, mais au gouvernement, que l'on tient compte du service, à combien plus forte raison Dieu seul mérite-t-il nos hommages, lui par la volonté duquel tous les éléments sont mis à notre usage, le soleil lui-même qui accomplit pour nous sa révolution chaque jour ? »

Le préfet dit : « Si le Dieu que vous adorez est un et invisible, vous n'adorez donc pas le Christ, crucifié par les Juifs ? » Tranquillin répondit : « Cette question serait à propos, si tu avais envie de croire ; car l'incrédule trouve vain tout ce qui ne lui convient pas. Quand une fois la volonté de l'homme s'est tournée au mal, il voudrait voir blâmer tout ce qui lui déplaît et approuver tout ce qui lui convient. Le sage au contraire donne à chaque chose la louange ou le blâme, selon qu'elle le mérite. » Le préfet dit : « Eh bien ! moi je t'interroge sur votre Christ. Si l'objet de vos adorations n'est pas d'une nature visible, vous n'adorez donc pas le Christ que l'on a vu et entendu, qui a répondu à des interrogations, et qui, dans sa Passion, a éprouvé tous les inconvénients de la fragilité de l'homme. »

Tranquillin répondit : « Écoute une comparaison et comprends la vérité : Supposons que ton anneau qui est orné d'une pierre précieuse vienne à tomber dans un cloaque, et que tu envoies tes serviteurs pour l'en retirer. Ils n'en peuvent venir à bout ; tout ce qu'ils peuvent faire, c'est d'y souiller leurs vêtements et leurs personnes. Alors, toi-même déposant les habits somptueux qui te couvrent, tu revêts une tunique d'esclave, et descendant jusqu'au fond du cloaque, tu plonges tes mains dans le fumier, et en retires l'anneau d'or avec sa pierre précieuse. Dans ta joie, tu donnes un festin à tous tes amis pour célébrer le bonheur que tu as eu d'arracher

l'un et l'autre à l'ordure qui les souillait. » Le préfet dit : « Quel est le sens de cette comparaison ? » Tranquillin répondit : « C'est afin de te faire voir que nous adorons un seul Dieu qui est invisible. » Le préfet dit : « Et qu'est-ce que l'or ? qu'est-ce que la pierre précieuse tombée dans le fumier ? » Tranquillin répondit : « L'or, c'est le corps humain, et la pierre précieuse c'est l'âme unie au corps. Le corps et l'âme ne font qu'un seul homme, de même que l'or et la pierre précieuse ne font qu'un anneau. Mais quelque cher que puisse être pour toi cet anneau, l'homme aux yeux du Christ a cent fois plus de valeur. Tu as tes esclaves pour recouvrer ton anneau du milieu des immondices, et ils n'ont pu l'en retirer. Dieu a envoyé ses prophètes; il leur a parlé du haut des cieux pour retirer le genre humain des ordures de ce monde, et ils n'ont pu y réussir, ni par leurs paroles, ni par leur constance. Tu as quitté toi-même tes vêtements brodés d'or, et couvert d'un habit d'esclave, tu es descendu dans ce cloaque infect, et tu as plongé tes mains dans les immondices pour en retirer l'anneau : de même la majesté divine s'est dépouillée de sa splendeur, sans abdiquer pourtant ses attributs divins ; elle s'est revêtue du corps méprisable de l'homme, et descendant du ciel dans le cloaque de ce monde, elle a sali ses mains dans la boue de nos vices, et prenant sur elle les châtiments dus à nos crimes elle nous a faits participants de sa gloire. La foi nous a purifiés de nos immondices, et comme ton anneau nous avons été remis aux mains de Dieu. Tes esclaves qui te voyant sous un vêtement servile t'ont renié pour leur maître, ne mériteraient-ils pas d'être mis à mort comme rebelles ? Ainsi en est-il de ceux qui renient le Christ pour leur Seigneur, parce qu'il s'est anéanti et a pris la forme d'un esclave ; ils n'échapperont point aux peines du feu éternel. C'est pourquoi, nous qui avons cru en lui, nous avons été lavés dans l'eau de la fontaine éternelle qui a éteint pour nous le feu éternel, et notre infidélité a été effacée par notre fidélité. »

Le préfet dit : « Comme je le vois, ce n'est point pour

détourner tes enfants de leurs opinions que tu as demandé un sursis, mais afin de venir raconter ces récits de vieilles femmes à notre tribunal. » Tranquillin répondit : « Les disciples du Christ ne méditent point sur ce qu'ils ont à répondre en présence des juges; car il nous a donné cet avertissement: « Quand on vous livrera aux puissances de ce monde à cause de mon nom, ne pensez pas à ce que vous direz ; car il vous sera inspiré par Dieu même à cette heure ce que vous devrez dire : car ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de Dieu qui parle en vous. » Pour moi, si j'ai eu le bonheur de trouver mon Créateur, ce n'est point par la force de mes réflexions ; c'est en croyant en lui. J'étais malade de la goutte et brisé de douleurs ; aussitôt que j'ai cru au Christ, tous mes membres sont devenus sains comme ceux d'un petit enfant. Il est donc évident pour moi que mon créateur est Celui-là même qui a daigné me rendre la santé, et qui, de la même manière qu'il a guéri mon corps, donnera , comme il l'a promis, une autre vie à mon âme, si je ne me laisse point vaincre par le doute, ni effrayer par la crainte des hommes, et si je persévère dans la confession de son nom, dans la pureté de la foi à laquelle Dieu a daigné me conduire. »

Le préfet dit : « Tu ignores donc, ô Tranquillin, à quel degré sévit contre les chrétiens la colère de nos invincibles empereurs ; et c'est pour cela que tu te livres en sécurité à tes fantaisies ? » Tranquillin dit : « C'est une crainte insensée de redouter plus l'indignation des hommes que celle de Dieu. Est-ce que par hasard si nous tombions au milieu d'une meute de chiens furieux, et que dans leur rage ils se missent à nous déchirer à belles dents, ils pourraient nous enlever ce qui fait que nous sommes des hommes raisonnables , tandis qu'ils ne sont que des animaux sans raison ? C'est ainsi que ceux qui s'irritent contre les vrais croyants peuvent bien sévir contre eux et leur faire subir d'injustes supplices ; mais jamais ils ne pourront enlever de notre cœur cette croyance que Jésus-Christ est le créateur, le rédempteur et le régénérateur

de tous les hommes. » Alors le préfet ordonna qu'il fût remis aux geôliers, et dit : « Je t'entendrai à une prochaine audience. »

Peu après, il se le fit amener secrètement pendant la nuit, et lui offrant une forte somme d'or, il lui dit : « Fais-moi voir le remède qui t'a rendu la santé. » Tranquillin lui répondit : « Sache que ceux-là souffriront grandement de la colère de Dieu qui pensent qu'on peut vendre ou acheter sa grâce. Si donc tu veux être délivré des douleurs de la goutte, il faut croire au Christ, Fils de Dieu, et tu seras aussi sain que tu me vois l'être aujourd'hui. A peine pouvais-je être transporté à l'aide de mains étrangères ; durant onze années, toutes les articulations de mon corps étaient enchaînées par des nœuds douloureux ; à peine pouvais-je, par le secours d'autrui, recevoir le pain dans ma bouche ; mais dès que j'ai cru que le Christ est le vrai Dieu, j'ai recouvré le bonheur de la santé, et je suis sain et sauf pour avoir reconnu le vrai Dieu mon sauveur. »

Le préfet le renvoya en lui disant : « Amène-moi celui qui t'a fait chrétien, afin que je puisse aussi me faire chrétien, s'il me promet la santé. » Aussitôt Tranquillin alla trouver le prêtre Polycarpe ; il lui raconta ce qui s'était fait et dit, et l'amenant secrètement à la maison du préfet, il le lui présenta. Le préfet lui dit : « Quoique la haine des empereurs s'appesantisse sur les chrétiens, néanmoins, dans l'espoir de recouvrer la santé, je t'offre la moitié de mes biens. » Polycarpe lui dit en souriant : « Notre-Seigneur Jésus-Christ est assez puissant pour ouvrir les portes de ton ignorance, et pour te faire voir qu'il est capable de guérir ton corps. Offrir de l'argent ou en accepter, c'est n'apporter aucun soulagement à ceux qui souffrent ; mais c'est prendre sur soi une maladie incurable. » Le préfet dit : « Fais-moi donc connaître ce que je dois faire pour obtenir ce que je désire. » Polycarpe répondit : « Si tu crois de tout ton cœur comme a cru Tranquillin, tu seras guéri comme lui. » Le préfet dit : « Dans quel

ordre dois-je croire ce que tu m'annonces ? » Alors Polycarpe le catéchisa, et lui ordonna un jeûne de trois jours. Et appelant auprès de lui Sébastien, ils jeûnèrent ensemble trois jours et trois nuits et prièrent avec larmes, pour que le Seigneur manifestât la foi de son nom en faveur de cet homme qui désirait croire. Quand le troisième jour qui avait été fixé fut arrivé, ils vinrent en toute hâte à la maison du préfet qui les attendait, et lui dirent en entrant : « Paix à ta foi. » Lui, les saluant à son tour avec bonté, les invita à s'asseoir près de lui, et leur dit : « La parole que m'a donnée Tranquillin m'est confirmée par le témoignage de mes propres yeux ; car je vois maintenant bien portant celui que j'avais vu perclus de la goutte aux mains et aux pieds. M'étant informé près de lui par quel remède il avait été guéri, j'ai reçu cette réponse : Au temps où je mettais mon espoir dans les idoles, j'étais infirme et brisé de douleurs ; mais dès que, par l'enseignement des chrétiens, j'ai appris qu'il n'y a qu'un seul Dieu dans le ciel, j'ai renié tout ce qui jusqu'alors avait été l'objet de mon culte, et j'ai livré mon âme à la foi du Christ. Dès que j'ai eu confessé qu'un Dieu unique et véritable règne dans les cieux, la santé qui m'avait fui pendant onze ans, m'est revenue aussitôt, et toute infirmité s'est éloignée de moi. Voilà ce que j'ai entendu, ce que j'ai vu, ce que je crois de cœur. » Le prêtre Polycarpe dit : « Si l'homme ne peut supporter des douleurs qui passent, comment supportera-t-il celles qui n'ont ni fin, ni relâche ? car nos maux ne sont que l'image de ces douleurs éternelles ; et autant le feu réel diffère du feu peint sur un tableau, autant les angoisses que le corps subit maintenant diffèrent de celles que l'âme souffrira, si elle a passé sa vie dans l'ignorance volontaire de son créateur. Occupe-toi donc avec nous d'abord de ces douleurs éternelles, et inquiète-toi premièrement de ce supplice qui consiste dans un feu qui ne s'éteint jamais, et dans un ver qui dévore toujours. »

Alors Chromatius, préfet de Rome, donna son nom avec celui de Tiburce, son fils unique, et dit : « Cet acte doit vous

rendre certains de ma foi ; et je désire que mon fils devienne chrétien comme moi. » Le bienheureux Sébastien dit : « Prends bien garde de ne pas te faire chrétien par le seul désir de recouvrer la santé ; mais bien plutôt que l'espérance de la vie éternelle élève ton âme au désir de contempler la source de vérité. Car si tu ne reconnaissais pas quel est ton créateur, tu ne trouverais pas le salut que tu cherches. » Chromatius dit : « Ne voyons-nous pas que les chrétiens sont des hommes simples et ignorants, en sorte que, sur mille d'entre eux, à peine en rencontre-t-on un qui soit capable d'acquérir l'art de la parole ? Est-ce que tous ont pu parvenir à la science dont tu parles, quand ils se sont faits chrétiens ? » Le bienheureux Sébastien dit : « La réponse que tu me fais confirme notre doctrine ; car, à l'origine du monde, Dieu a traité avec des laboureurs et des pasteurs de troupeaux ; et quand il est venu, vers la fin de ce monde, il n'a pas choisi les grammairiens et les orateurs, mais des pêcheurs et des hommes simples, et il leur a communiqué sa science. »

Chromatius dit : « Pourquoi me dis-tu donc qu'il me faut d'abord connaître mon créateur, et que, sans cette connaissance, je ne puis faire mon salut ? » Le bienheureux Sébastien répondit : « Parce que tu as adoré un grand nombre de dieux et de déesses. Si tu ne les repousses de ton cœur, si tu ne brises leurs images, et si tu ne reconnais un seul Dieu véritable, tu ne pourras trouver le salut et la vie. » Chromatius dit : « Apprends-moi donc quel est ce Dieu unique et véritable. » Sébastien répondit : « Quand tu envoies un serviteur puiser de l'eau, dès qu'il est arrivé à la fontaine, il regarde d'abord l'inférieur du vase, et il ne le remplit qu'après s'être assuré qu'il est bien purifié ; nous donc comment pourrions-nous te faire approcher de la source de la vérité, avant que tu sois purifié des taches et des souillures de tes idoles ? » Chromatius dit : « Et comment pourrais-je en être lavé ? » Sébastien dit : « Donne-nous le pouvoir de briser toutes les idoles de pierre, de brûler les statues de bois, et de fondre

les dieux d'or et d'argent que nous trouverons dans ton palais, et d'en distribuer la valeur aux pauvres. » Chromatius dit : « Et quand vous aurez fait cela, quel fruit m'en reviendra-t-il ? » Sébastien dit : « Tu recouvreras aussitôt la santé de tes membres paralysés par la goutte, et tu te mettras à courir comme si jamais tu n'avais été malade. Tu reconnaîtras alors que les dieux que tu aimais étaient les ennemis de ton salut, et que celui-là seul est ton père qui, dès que tu l'auras connu et adoré, te rendra la santé et la vie. »

Chromatius dit : « Ne vous donnez pas la peine de faire ce travail ; je vais commander à mes esclaves, et ils briseront tout. » Sébastien dit : « Si des hommes douteux, craintifs ou infidèles sont chargés de briser tes idoles, le diable prendra occasion de quelque négligence de leur part pour leur faire quelque blessure, et alors les infidèles publieront que ces gens ont été blessés pour avoir détruit des idoles. Celui-là seul qui porte la cuirasse échappe à l'atteinte des flèches ; une main dressée au combat manie les armes habilement ; celui qui la dirige se sent de l'audace et ne fuit jamais. De même les soldats de Dieu qui sont armés du bouclier de la foi et protégés de la cuirasse du Christ, et qui portent encore le casque de la foi et du salut, peuvent avec sécurité ouvrir le combat. Ils combattent avec vaillance et achètent courageusement leur victoire, parce qu'ils ont coutume de lutter jour et nuit avec un ennemi invisible ; leurs membres sont couverts et protégés plus par la foi que par le fer. » Chromatius dit : « Que la volonté de Dieu et la vôtre soient faites. » Alors le saint prêtre Polycarpe et le bienheureux Sébastien, se ceignant les reins, se mirent à prier, et après leur prière, ils brisèrent plus de deux cents idoles et rendirent grâces à Dieu.

Ils revinrent ensuite près de Chromatius, et lui dirent : « Pendant que nous mettions en pièces tes idoles, tu aurais dû recevoir la santé, à moins que dans ton cœur il ne soit encore resté quelque marque d'infidélité. Mais nous sommes assurés, en voyant que tu n'es pas guéri, qu'il y a quelque chose qui

n'a pas été brisé. Que si réellement tout l'a été, fais-nous connaître ce qui reste secret au fond de ton cœur. » Chromatius répondit : « Je possède une machine d'astrologie en cristal sur laquelle est marquée toute la disposition des astres ; ce travail est d'une grande perfection, et mon père Tarquinius y a dépensé plus de deux cents talents d'or. » Sébastien dit : « Si tu veux conserver intacte cette machine, c'est toi-même que tu brises. » Chromatius dit : « Quoi donc ! est-ce qu'un instrument de mathématiques qui ne sert qu'à marquer les jours, a quelque chose de commun avec les sacrifices ? Son objet est de désigner avec certitude le cours des années. »

Le prêtre saint Polycarpe répondit : « J'y vois les signes du Lion, et du Capricorne, et du Sagittaire, et du Scorpion, et du Taureau. Là c'est la lune dans le signe du Bélier, une heure dans le Cancer, une étoile dans Jupiter, les tropiques dans Mercure, Mars dans Vénus ; et dans tous ces monstrueux démons, je reconnais un art qui s'est fait l'ennemi de Dieu. Aussi les chrétiens le rejettent ; et non-seulement ils n'en veulent point, ne l'honorent point, n'y croient point et n'en oseraient rien retenir ; mais encore ils n'ont point pour amis ceux qui attachent leurs cœurs à ces puérilités dangereuses ; car ce sont là des faussetés, purs instruments de tromperie. On y trouve la ressemblance de la vérité ; la vérité elle même n'y est pas. »

Chromatius reprit : « Comment donc expliquer que quelquefois cet art nous annonce l'avenir ? » Saint Sébastien répondit : « Tout cela n'est que vanité et mensonge ; nous le savons par la parole du Christ qui l'a révélé, et nous voulons aujourd'hui même te le montrer d'une manière évidente. Fais venir un docteur en mathématiques, dis-lui que tu viens d'éprouver de grands malheurs, et prie-le de te dire quelles étoiles ont amené sur toi ces tristes événements. Sans aucun doute, il va te répondre que le temps a commencé pour toi sous un Mars méchant, que Saturne était apocatastique, et mille autres inepties pareilles. C'est par de semblables raisons qu'il

va chercher à te prouver la véritable cause de ton mal. Mais ne t'arrête pas là ; interroge un autre de tes savants. Indique-lui le même temps, les mêmes heures dont tu parlais au premier, mais ajoute qu'à cet heureux moment tu as été comblé de toutes sortes de biens. Tu le verras aussitôt trouver mille causes très-raisonnables pour te prouver que, dans ce temps-là même précisément, tu devais avoir du bonheur. C'est que l'instrument qu'il tient à la main est un cercle dont toutes les parties se ressemblent ; d'où il suit que, quelque variées que soient les causes qui s'y réfléchissent, il peut toujours en prendre occasion de dire ce qu'il voudra.

« En effet, comme ces hommes ne peuvent prévoir l'avenir d'une manière absolue, ils ont recours aux années climatériques, espèce d'abri contre l'ignorance de la nature. Tous les jours cependant on voit des hommes nés à des époques très-différentes, périr dans un même naufrage ; quelquefois de deux enfants nés à la même heure du jour ou de la nuit, l'un sera réduit à la mendicité, l'autre s'élèvera jusqu'au trône ; dans un même combat, une multitude innombrable de soldats, qui n'ont presque aucun caractère commun, sont frappés à mort ; dans un même jour, bien plus au même moment, dans la même maison, de deux femmes l'une conserve sa vertu, l'autre la prostitue. Évidemment, si ce sont les étoiles qui confèrent à nos actes leur mérite, la prostituée n'a point mérité nos reproches ; mais la femme vertueuse de même n'a pas droit à nos louanges. Et pourtant les législateurs et les princes punissent tous ceux qui violent la sainteté de leurs lois ; ils ont des formes, des juges, un corps de droit, afin d'accorder aux justes des honneurs mérités, et de donner aux hommes coupables le juste châtiment de leurs forfaits. Ne te persuade pas que ces enseignements soient inutiles ; tu ne les comprends pas, parce que tu ne sens point encore en toi la grâce du salut. Mais, si tu abjurais entièrement les cérémonies de l'ennemi du genre humain, tu verrais aussitôt la vérité de mes paroles. »

A ce discours, Chromatius répondit : « Il est le vrai Dieu celui qui peut se glorifier d'avoir des adorateurs tels que vous ; car toutes vos paroles sont pleines de raison, tellement évidentes qu'elles pourraient éclairer et soumettre les brutes les plus grossières. C'est pourquoi je ne veux pas que ce que j'avais acquis pour l'ornement de ma maison devienne un obstacle à mon salut ; qu'on le détruise. Je crois (et c'est la profession complète de ma foi), je crois que, si je rejette entièrement tout ce que la loi du christianisme déteste et repousse, je mériterai le salut et pour cette vie et pour la vie future. »

Son fils Tiburce, en entendant parler ainsi son père, s'écria : « Je ne souffrirai jamais qu'on détruise un travail d'un aussi grand prix, un chef-d'œuvre incomparable dans son genre. Cependant, afin que je ne paraisse pas avoir empêché la guérison de mon père, qu'on dresse deux fourneaux à la porte de cette salle, qu'on y allume un grand feu ; et si, lorsque l'instrument aura été détruit, mon père n'a pas recouvré la santé, les deux imposteurs seront jetés dans le feu des fourneaux. » Le père ne voulut pas consentir à de telles conditions ; mais les saints non-seulement ne craignirent point l'épreuve dont on les menaçait, ils pressèrent au contraire avec instance, pour qu'on préparât les fourneaux.

En même temps, ils s'approchèrent de ces idoles de cristal et de verre ; et tous ces instruments d'un travail si merveilleux, ils les brisaient impitoyablement de leurs propres mains. quand tout à coup apparut aux yeux de Chromatius un jeune homme dont le visage brillait de l'éclat des flammes, et qui lui dit : « Le Seigneur mon Dieu, Jésus-Christ, à qui tu as donné ta foi, m'a envoyé pour rendre la santé à tes membres. » A peine il avait achevé, que Chromatius, subitement guéri, s'élançait vers le jeune homme, pour lui baiser les pieds. Mais le jeune homme lui dit : « Prends garde de ne me pas toucher ; car l'eau sainte du baptême ne t'a point encore lavé des souillures que t'ont faites les idoles. » A cette vue, Tiburce, le fils

de Chromatius, se jeta aux pieds de saint Polycarpe. Chromatius lui-même, malgré son titre de préfet, embrassait les pieds du bienheureux Sébastien ; et tous deux ensemble, le père et le fils, répétaient à haute voix : « Le Christ que vous prêchez, vous ses ministres saints, il est le vrai Dieu tout-puissant ; il est le vrai Fils unique de Dieu. »

Alors le bienheureux Sébastien dit à Chromatius : « Comme tu le sais, j'ai le commandement de la première cohorte ; j'avais autrefois résolu d'ignorer toujours jusqu'à l'existence d'une milice chez les hommes, et j'aurais voulu tenir à ma résolution. Si plus tard je me suis caché sous la chlamyde, je l'ai fait uniquement dans le but d'instruire les âmes incertaines et de fortifier les courages chancelants, de peur que l'excès de la douleur dans les supplices ne triomphât de ceux que la foi avait armés comme ses défenseurs. Mais toi, avec les honneurs et le pouvoir dont tu es revêtu, tu ne peux te dérober aux spectacles publics, ni te refuser à juger les causes portées devant ton tribunal. Je te conseille donc de prétexter une maladie et de demander un successeur, afin que, libre de toutes les occupations du siècle, tu puisses apprendre nos enseignements sur la vie future, et recevoir, dans une nouvelle naissance, le privilége d'avoir pour père le Dieu éternel. » Dès ce même jour, Chromatius envoya vers les amis qu'il avait au palais, pour obtenir par eux la preuve écrite que sa démission était acceptée ; et il commença sur-le-champ son apprentissage dans la divine milice avant d'être baptisé.

Qu'ai-je besoin de rappeler ici la plénitude de sa foi et les inspirations ardentes de son génie contre les objections des infidèles ? La suite de ce récit nous en donnera des preuves évidentes. Dès le début, le jour même où il fut plongé dans la fontaine sacrée, sa foi brilla du plus vif éclat. Interrogé s'il croyait, il répondit : « Je crois. » Interrogé une seconde fois s'il renonçait aux idoles, il répondit : « J'y renonce. » Et le prêtre continuant les interrogations et lui ayant demandé s'il renonçait à tout péché, Chromatius répondit : « Tu aurais

dû me faire ces questions avant de m'introduire dans le temple du roi des cieux. C'est pourquoi je te demanderai de différer le jour de mon baptême ; car, avant de descendre dans la fontaine sacrée, je dois d'abord aller pardonner à tous ceux contre qui j'ai nourri de la colère, et payer mes dettes à tous mes créanciers. Si jamais j'ai enlevé violemment à quelqu'un son bien, je lui ferai tout restituer ; depuis la mort de ma femme j'avais deux concubines ; je leur assurerai, à elles et à leurs maris, une existence convenable. Tout droit quel qu'il soit que, comme simple particulier ou comme homme public, je pourrais avoir sur des hommes libres ou sur des esclaves, je veux en affranchir ma personne et mes actes. Par là j'aurai complété, je crois, ma promesse de renoncer à tous les péchés du démon, à toutes les voluptés du monde. » Le prêtre Polycarpe lui dit : « L'eau céleste du baptême t'inondera de bénédictions plus abondantes, sitôt que tu auras généreusement accompli les promesses que tu viens de faire en pleine liberté ; car c'est pour cela qu'on prescrit le temps du carême comme préparation à ceux qui demandent le baptême ; pendant ces longs jours de pénitence, ils apprennent qu'ils doivent renoncer à tous les artifices de l'ennemi et au commerce du monde, s'ils veulent véritablement devenir chrétiens. »

Alors le jeune Tiburce, avec une sagesse au-dessus de son âge : « Père, dit-il, tu demandes du temps pour renoncer aux affaires ; mais moi qui étais sur le point de m'engager dans les affaires du forum, mon sacrifice ne portera que sur un désir. Je serais devenu avocat, pour traiter les causes des mortels ; j'embrasserai le christianisme pour traiter avec les anges les causes du ciel, quand j'aurai été placé au rang de ceux qui reçoivent la vie éternelle, et deviennent ainsi les avocats de la sainteté. » Le bienheureux Sébastien, à ces paroles, l'embrassa avec effusion, et lorsque saint Polycarpe baptisa le jeune homme, il le reçut au sortir des fonts sacrés et devint ainsi son père.

Peu de jours après, Chromatius avait renoncé dans les formes

du droit à toutes les affaires de ce siècle, et recevait dans le saint baptême une nouvelle naissance. Avec lui quatre cents personnes de tout sexe, appartenant à sa maison, partagèrent le même bonheur. Il avait voulu auparavant les délivrer des liens de la servitude par un affranchissement solennel, et les enrichir de présents magnifiques, accompagnant ce bienfait de ces nobles paroles : « Ceux qui commencent à avoir Dieu pour père, leur disait-il, ne doivent point être les esclaves d'un homme. »

Le Pape de la ville de Rome était alors Caïus, personnage d'une prudence consommée et d'une grande vertu ; Carinus, Dioclétien et Maximien partageaient le titre d'empereur. Mais Dioclétien résidait à Rome avec Maximien, tandis que Carinus avec toute l'armée occupait la Gaule. A cause de lui, Dioclétien hésitait à commencer ouvertement la persécution contre les chrétiens, parce que plusieurs des amis de Carinus s'honoraient de ce titre. Mais, lorsque Carinus eut été tué dans la ville de Mayence, sous le consulat de Maximien et d'Aquilinus, la persécution devint si violente que personne ne pouvait plus ni vendre ni acheter, s'il n'avait auparavant offert de l'encens à de petites statues qui avaient été élevées dans tous les lieux où l'on se réunissait pour les achats. Les principaux groupes de maison, tous les quartiers, les fontaines même, étaient gardés par des satellites qui ne laissaient à personne la permission d'acheter, pas même celle de puiser de l'eau, à moins qu'on n'eût sacrifié aux idoles.

Alors, par le conseil du pape saint Caïus, Chromatius profitait de sa haute dignité pour ouvrir sa maison à tous les chrétiens ; et il pourvut avec tant de sollicitude à leurs besoins, que personne ne succomba à la triste nécessité de sacrifier. Mais parce que, au milieu d'une persécution aussi violente, son titre de chrétien ne pouvait pas rester longtemps un mystère pour le public, Chromatius obtint, par un rescrit émané de la personne sacrée des empereurs, de se retirer sur le rivage de Campanie, pour y rétablir sa santé. Il avait là de vastes

domaines ; il les ouvrit à tous les chrétiens qui voudraient s'y retirer avec lui, pour éviter la rage du persécuteur. A cette occasion, l'on vit s'élever le débat d'une noble émulation entre saint Polycarpe et le bienheureux Sébastien : qui des deux resterait à Rome, ou irait rejoindre Chromatius, qui avait rassemblé autour de lui un peuple nombreux de chrétiens. Le vénérable pape Caïus, intervenant dans cette sainte querelle, leur dit : « En ambitionnant tous deux la couronne du martyre, vous plongez dans la désolation le peuple que le Seigneur s'est acquis par son sang. C'est pourquoi il m'a semblé, frère Polycarpe, que toi, parce que tu es prêtre, et que, rempli de la science de Dieu, tu marches d'un pas ferme dans le droit sentier, tu devais aller fortifier la foi des fidèles et ranimer les cœurs que la crainte a ébranlés. » Polycarpe, en entendant ces paroles, garda le silence et reçut avec résignation l'ordre paternel du Pontife. Cependant arriva le jour du Seigneur ; le pape Caïus, au milieu des mystères qu'il célébrait dans la maison de Chromatius, parla en ces termes : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, prévoyant la fragilité humaine, a établi, parmi ceux qui croient en lui, deux degrés, la confession et le martyre, afin que ceux qui désespèrent de pouvoir supporter le poids du martyre, obtiennent du moins la grâce de la confession. Ils cèdent, il est vrai, la place aux combattants, mais ils entourent de leur sollicitude les soldats du Christ qui doivent combattre pour la gloire de son nom. C'est pourquoi, que ceux qui veulent fuir aillent rejoindre nos fils Chromatius et Tiburce ; que les autres, qui préfèrent rester dans la ville, demeurent avec moi. L'éloignement ne nous sépare point, unis comme nous le sommes dans les liens de la charité du Christ. Nos yeux même n'auront point à regretter votre absence, parce que nous tiendrons toujours attaché sur vous le regard de l'homme intérieur. »

Ainsi parlait le pape Caïus. Alors le généreux Tiburce, élevant la voix : « Je t'en conjure, dit-il, ô toi, le Père et l'Évêque des évêques, ne me laisse pas fuir devant les persécuteurs.

Mon plus grand bonheur, mon unique désir serait de recevoir mille fois la mort pour le vrai Dieu, afin de mériter ainsi la gloire de cette vie qu'un compétiteur ambitieux ne saurait enlever, et dont le temps ne peut mesurer la fin. » En l'entendant, saint Caïus, heureux de voir une foi si vive, versait des larmes de joie, et demandait à Dieu, pour tous ceux qui allaient rester, la victoire dans le combat avec la palme des martyrs.

Or, voici les noms de ceux qui restèrent avec le pape Caïus; c'étaient : Marc et Marcellien, avec Tranquillin leur père qui tenait un rang distingué dans Rome; le bienheureux Sébastien, et le jeune Tiburce qui joignait aux grâces extérieures du corps la beauté plus grande mille fois d'une âme sainte; Nicostrate, autrefois le premier assesseur du préfet du Prétoire, avec son frère Castorius et sa femme nommée Zoé; Claude et son frère Victorinus, avec Symphorien son fils, qui avait été guéri de l'hydropisie. Ce furent les seuls qui demeurèrent avec le pape Caïus; tous les autres partirent avec Chromatius. Le pape conféra l'honneur sacré du diaconat à Marc et à Marcellien, et il ordonna prêtre Tranquillin leur père; quant à Sébastien qui restait caché sous l'habit de soldat, pour secourir plus facilement les fidèles, il lui donna le titre de Défenseur de l'Église. Tous les autres furent ordonnés sous-diacres.

Cependant, parce qu'on ne pouvait plus trouver de lieu sûr pour s'y tenir caché, les saints se retirèrent chez un chrétien nommé Castulus, officier de la chambre de l'empereur. Ce Castulus habitait dans le palais, à l'étage supérieur. Deux choses recommandaient surtout cet asile: Castulus, ainsi que toute sa maison, était un chrétien très-fervent; et d'autre part, tandis que la loi sur les sacrifices des idoles était appliquée partout avec une extrême cruauté, on laissait parfaitement tranquilles tous ceux qui étaient attachés au palais, parce qu'il ne pouvait y avoir de soupçon contre eux. Ainsi donc réunis, comme nous venons de le dire, à l'étage supérieur du palais, dans les appartements de Castulus, officier

de la chambre de l'empereur, tous, avec le pape Caïus, persévéraient jour et nuit dans les gémissements, les larmes, les jeûnes et la prière, demandant au Seigneur de mériter par leur constance dans la profession de la foi, d'être associés au nombre des saints martyrs. De pieux fidèles, de saintes femmes, montaient en secret jusqu'à la retraite des bienheureux confesseurs, et obtenaient par eux de nombreux miracles de guérison. C'était comme le prix et la conséquence d'une foi sincère et d'une de ces vertus établies sur d'inébranlables fondements ; ils priaient, et les yeux des aveugles s'ouvraient à la lumière, les malades étaient guéris, et les démons étaient chassés des corps qu'ils possédaient.

Pendant que Dieu opérait par eux ces prodiges, le bienheureux Tiburce, étant sorti dans la rue, rencontra le cadavre d'un homme qui venait de tomber d'un lieu très-élevé, et qui, dans sa chute, s'était brisé la tête et les membres. Ses parents ne songeaient qu'à lui donner la sépulture. Mais Tiburce les voyant en pleurs, leur dit : « Permettez-moi de chanter sur le corps de votre fils, peut-être il recouvrera la santé. » Les parents le laissèrent approcher. Tiburce alors, se tenant auprès du corps, récita lentement sur ses blessures l'oraison dominicale et le symbole. Quand il eut fini, déjà les os, la tête, les entrailles du mort avaient repris leur place, il revenait à la vie aussi entier dans ses membres que s'il n'eût rien souffert.

Après ce miracle, Tiburce continuait sa route; mais les parents du ressuscité le retinrent en lui disant : « Viens, prends notre fils pour esclave ; nous t'offrons avec lui tous nos biens; car cet enfant notre fils unique, était mort, et tu nous l'as rendu vivant. » Tiburce leur répondit : « Si vous voulez faire ce que je vous dirai, ce sera la plus grande récompense que je puisse ambitionner pour cette guérison. » Les parents lui dirent : « Si tu nous juges dignes d'être nous-mêmes tes esclaves, nous ne pouvons pas nous y opposer ; bien plus nous le désirons même, si c'est ton bon plaisir. » Alors, les prenant par la main, il les conduisit à l'écart de la foule et

leur enseigna la vertu du nom de Jésus-Christ. Quand il vit leurs âmes fortement établies dans la crainte de Dieu, il les amena au pape Caïus, et lui dit : « Vénérable pape, pontife de la loi divine, voici des fidèles que le Christ s'est acquis aujourd'hui par mon ministère. Ma foi, comme un nouvel arbuste, a produit en eux son premier fruit. » Alors le saint pape Caïus baptisa cette famille, le jeune homme et ses parents,qui rendaient grâces à Dieu de leur bonheur.

Mais parce qu'il serait trop long de raconter en détail toutes les grandes merveilles que le Christ opéra par leurs mains, expliquons seulement comment chacun d'eux a conquis la palme du martyre. Le jour de la fête des saints Apôtres, la bienheureuse Zoé priait à la Confession de saint Pierre, lorsqu'elle fut arrêtée par des païens qui l'épiaient pour la surprendre, et conduite au magistrat du quartier. Celui-ci voulut la contraindre à brûler de l'encens devant une petite statue de Mars qui était là. Zoé répondit : « Vous voulez contraindre une femme de sacrifier à Mars ; c'est pour montrer à tous sans doute la passion criminelle de votre Mars pour les femmes. Mais, s'il a pu ravir la pudeur à l'impudique Vénus, moi je porte sur le front le trophée de la foi ; il ne me vaincra pas. Ce n'est point par mes propres forces que je lutte contre lui ; pleine de confiance dans la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous méprise, vous et votre idole, et me ris de vous deux. » Alors le magistrat du quartier la fit jeter dans une prison très-obscure ; il prit soin que, durant cinq jours entiers, elle ne vît aucune lumière et demeurât sans boire ni manger. Elle ne pouvait entendre que la voix du geôlier qui l'avait enfermée, et qui lui répétait souvent : « Tu mourras de faim et de soif, au milieu de ces ténèbres, si tu ne promets pas de sacrifier aux dieux. » Au bout de six jours, on parla d'elle au juge barbare, qui ordonna qu'on la pendît à un arbre par les cheveux, et qu'au-dessus d'elle on développât par le feu dans des ordures une épaisse et dégoûtante fumée. Mais à peine on l'avait élevée, qu'elle

expira, en confessant le nom du Seigneur. Les bourreaux descendirent son corps, et l'ayant attaché à une pierre, ils le jetèrent dans le Tibre ; car ils craignaient, disaient-ils, que les chrétiens ne l'enlevassent et ne s'en fissent une déesse.

La sainte, après son martyre, apparut en songe au bienheureux Sébastien, et elle lui raconta le témoignage qu'elle venait de rendre au Seigneur par sa mort. A son tour, Sébastien le redit aux autres saints. Aussitôt le bienheureux Tranquillin sortit avec précipitation, en criant : « Les femmes nous précèdent à la couronne ; comment faut-il que nous vivions encore ? » En même temps, il descendait et courait à la Confession du bienheureux Paul ; car c'était le jour de l'octave de la fête des saints Apôtres. Mais lui aussi fut victime des embûches qu'on lui tendait ; il fut arrêté, tué à coups de pierre par le peuple, et son corps jeté dans le Tibre.

Bientôt Nicostrate et Claude, avec Castorius, Victorinus et Symphorien, pendant qu'ils recherchaient sur les rives du Tibre les corps des martyrs, furent saisis par les persécuteurs et conduits au préfet de la ville, nommé Fabien. Celui-ci les exhortait à sacrifier ; pendant dix jours, il épuisa auprès d'eux les menaces et les caresses, sans pouvoir ébranler leur constance. Enfin, il en parla aux empereurs, qui ordonnèrent de les appliquer trois fois à la torture. Mais la torture fut également inutile, et le juge les fit jeter à la mer. On les chargea donc de poids énormes, et on les précipita dans les flots. Ainsi ce fut dans les eaux, symbole de la pureté de leurs âmes, que les martyrs célébrèrent leur triomphe. Pour les gentils, ils continuèrent de tendre des piéges aux fidèles, et leurs fureurs impies s'emportèrent au point qu'ils ne pouvaient plus entendre prononcer le nom de chrétien.

Cependant un fourbe affectant les dehors de la foi et se disant chrétien s'était joint à la compagnie du saint pape Caïus ; c'était un apostat, habile dans l'art de feindre, et dont toutes les paroles n'étaient que mensonge. Le bienheureux Tiburce, avec l'autorité que lui donnaient la noblesse de son nom, sa

science et sa sainteté, lui reprochait souvent de s'ajuster les cheveux avec art sur le front, de manger sans mesure, de mêler les jeux à ses repas, de rechercher trop librement les regards des femmes, de se dispenser des jeûnes et des prières, enfin de se livrer au sommeil, au lieu d'aimer à passer les saintes veilles de la nuit dans le chant des hymnes du Seigneur. L'hypocrite recevait ces reproches sévères avec l'apparence de la modestie. En un mot, il s'y prit si adroitement que le bienheureux Tiburce fut arrêté par les infidèles pendant qu'il priait. Pour mieux réussir, lui-même s'était fait prendre avec le saint confesseur, et tous deux avaient été conduits devant le secrétaire du juge persécuteur. Quand on les eut introduits devant le tribunal, le préfet Fabien dit à celui qui s'était à dessein livré entre ses mains : « Quel est ton nom ? » Il répondit : « Torquatus. » Le préfet dit : « Quelle religion professes-tu ? » Torquatus répondit : « Je suis chrétien. » Fabien dit : « Ignores-tu que les invincibles empereurs ont ordonné que ceux qui ne voudraient pas sacrifier seraient torturés dans d'affreux supplices ? » Torquatus répondit : « Vous voyez ici mon maître ; c'est lui qui m'a toujours instruit ; ce que je lui verrai faire, je dois le faire avec lui. »

Fabien, se tournant alors vers Tiburce, lui dit : « Tu viens d'entendre ce qu'a dit Torquatus ; qu'as-tu à répondre ? » Saint Tiburce répondit : « Il y a longtemps que Torquatus cherche hypocritement à faire le chrétien ; mais telle est la vertu de ce nom sacré, qu'il supporte mal de se voir usurpé par des étrangers qui ne lui ont pas donné leur amour. En effet, illustrissime juge, le nom de chrétien est donné aux disciples du Christ, sectateurs de la vraie philosophie, qui ont courageusement combattu pour abattre en eux le règne des passions. Croiras-tu donc qu'il soit chrétien cet homme qui, tout entier aux soins voluptueux de son corps, recherche avec un zèle inquiet l'artiste qui arrangera ses cheveux, laisse tomber mollement ses épaules, ne traîne qu'avec un suprême effort un pas nonchalant, néglige la société des hommes, et

arrête sur les femmes des regards trop suspects; non, jamais le Christ n'a daigné avoir de pareils serviteurs. Mais enfin, puisqu'il affirme qu'il veut m'imiter, tout à l'heure tu vas te convaincre par tes yeux qu'il a menti; car il va se montrer ici devant toi ce qu'il a toujours été. »

Fabien lui dit : « Tu serais plus sage toi-même de songer à ton salut et de ne pas mépriser les décrets des princes. » Saint Tiburce répondit : « Je ne puis travailler plus sûrement à mon salut qu'en méprisant tes dieux et tes déesses, pour confesser que le Seigneur Jésus-Christ est mon seul maître et mon seul Dieu. » Torquatus dit alors : « Non-seulement c'est un chrétien méchant, mais encore il enseigne à un grand nombre et leur persuade, par ses artifices, que tous les dieux sont des démons. Lui-même avec ses compagnons se livre à la magie; il passe les nuits et les jours à préparer ses enchantements. » Saint Tiburce répondit : « Le faux témoignage ne restera pas impuni. » Puis s'adressant au juge : « Illustrissime préfet, lui dit-il, quand cet homme que tu vois s'est réuni aux chrétiens, le désir pervers d'un crime bouillonnait déjà dans son âme; il n' avait qu'une pensée : nous persuader à nous qu'il était chrétien, à tous les autres frères qu'il était très-fidèle. Moi cependant, j'avais à lui reprocher une gloutonnerie de Cyclope et des excès de vin où la pudeur était sacrifiée, où la sainteté du nom divin qu'il portait était foulée aux pieds. Dans son ivresse, il s'était fait, en vomissant, le moyen d'éprouver toujours la soif et la faim. A le voir manger, boire et vomir, on eût dit non un chrétien, mais un ancien convive de la table d'Antoine. Et aujourd'hui le voilà qui poursuit les chrétiens, accuse les chrétiens, excite contre nous un juge plein de clémence, présente un glaive à sa main qui le rejette, et ose enfin nous exhorter à courber la tête devant les démons. Nous voyons aujourd'hui, Torquatus, les vœux que tu formais dans le silence; nous voyons tes conseils sanglants; et sous l'artifice scélérat de tes paroles nous découvrons les noirs poisons que ton cœur recèle. Fourbe cruel, prends donc les armes et

remplis l'office de bourreau ; exécute les ordres du juge : ce sera servir en même temps tes fureurs. Dresse les chevalets, suspends-y les chrétiens ; condamne, frappe, brûle, n'épargne aucun supplice. Tu nous connais ; si tu nous menaces de l'exil, les amis de la vraie sagesse ont le monde entier pour patrie ; les supplices, ils nous arrachent à la prison du monde ; les feux, ta main n'en allumera point d'aussi terribles que ceux dont nous triomphons dans la lutte contre nos passions. »

Le préfet Fabien lui dit : « Reprends la noblesse de ta famille ; sois ce que la nature t'a imposé l'obligation d'être ; sorti d'une race illustre, tu es descendu à un tel état de dégradation qu'aujourd'hui tu ne crains pas d'ambitionner à la fois les supplices, l'infamie et la mort. » Saint Tiburce répondit : « O le plus sage des hommes ! ce sont les Romains qui t'ont fait leur juge, et parce que je refuse d'adorer Vénus la prostituée. Jupiter l'incestueux, le fourbe Mercure et Saturne le meurtrier de ses enfants, tu prononces que j'imprime à ma race une marque d'infamie ! et, parce que j'adore le seul Dieu véritable, qui règne dans les cieux, tu menaces de broyer mon corps dans les supplices ! Non, nous ne cédons point à tes conseils, nous confessons que le Christ, le Fils de Dieu, est descendu du ciel sur la terre, pour que l'homme pût monter de la terre au ciel. C'est pourquoi, foulant aux pieds toutes ces vaines images que vous honorez sans raison, j'ai choisi de me soumettre au Dieu tout-puissant. »

Alors Fabien fit étendre devant les pieds du bienheureux Tiburce des charbons ardents, et lui dit : « Choisis de deux choses l'une, ou de jeter de l'encens sur ces charbons, ou d'y marcher nu-pieds. » Alors le bienheureux Tiburce, faisant le signe de la croix, marcha nu-pieds, sans crainte, sur les charbons ardents ; et il dit au préfet : « Renonce à ton infidélité, et apprends qu'il n'y a qu'un seul Dieu, celui que nous proclamons le maître de toute créature. Plonge, si tu le peux, ta main au nom de ton dieu Jupiter, seulement dans de l'eau

bouillante ; et si ce Jupiter a quelque puissance, qu'il fasse que tu ne sentes pas les atteintes de la chaleur : pour moi, fortifié par le nom de Jésus-Christ mon maître, il me semble que je foule aux pieds des roses ; c'est que toute créature obéit aux ordres de son créateur. »

Fabien dit : « Qui ne sait que votre Christ vous a enseigné la magie ? » Saint Tiburce répondit : « Tais-toi, malheureux ! Epargne à mes oreilles un tel outrage. Que je ne t'entende pas hurler dans l'emportement de ta fureur ce saint nom plus doux que le rayon de miel. » A ces mots, Fabien irrité dicta aussitôt la sentence ; elle était conçue en ces termes : « Il a blasphémé les dieux et proféré contre eux des injures atroces ; que sa tête tombe sous le glaive. » On le conduisit donc sur la voie Lavicana, à trois milles de Rome. Il pria une dernière fois ; et, au milieu de sa prière, le bourreau lui abattit la tête d'un seul coup. Un chrétien, témoin de son supplice, l'ensevelit au lieu même ; et Dieu jusqu'aujourd'hui s'est plu à y multiplier les miracles pour la gloire de son nom.

Ensuite Torquatus réussit à faire arrêter l'officier de la chambre de l'empereur, Castulus, qui avait donné l'hospitalité aux saints. On le chargea de chaînes ; trois fois interrogé dans la torture, il persévéra constamment à confesser sa foi dans le Seigneur. A la fin on le jeta dans une fosse, où l'on fit tomber sur lui un grand monceau de sable. C'est ainsi que Castulus s'envola vers le Seigneur avec la palme du martyre.

Peu après, Marcellien et Marc furent de même saisis. Tous deux furent liés à un poteau, et leurs pieds furent percés de clous. Fabien, dans sa rage insensée, leur disait : « Vos pieds resteront immobiles, fixés à ce bois, jusqu'à ce que vous ayez rendu aux dieux l'honneur qui leur est dû. » Mais les deux frères, joyeux d'être ainsi réunis par un même supplice, chantaient avec le Prophète : « Oh ! qu'il est bon, qu'il est doux à des frères d'habiter ensemble ! » Fabien leur dit : « Infortunés jeunes gens, renoncez à votre folie et délivrez vous vous-mêmes des

tourments qui pèsent sur vous. » Tous deux répondirent : « Jamais festin n'a eu pour nous plus de charmes ; c'est maintenant que nous commençons à être fixés dans l'amour du Christ. Nous ne te demandons qu'une grâce : c'est de nous laisser attachés à ce bois jusqu'à ce que notre âme ait quitté le corps qui lui sert ici-bas de vêtement. » Fabien les laissa en effet un jour et une nuit dans ce supplice, et ils persévérèrent dans le chant des psaumes et des hymnes. Enfin, le préfet ordonna de leur percer le côté d'un coup de lance. C'est ainsi que leurs âmes s'envolèrent à leur tour au ciel, avec l'auréole glorieuse du martyre. Ils furent ensevelis sur la voie Appienne, à deux milles de Rome, dans un lieu appelé *ad Arenas*, parce qu'il y avait là des *arenariæ* nombreuses, d'où les Romains avaient tiré le sable pour toutes les constructions de la ville.

Après ces exécutions, les dénonciateurs s'attaquèrent au bienheureux Sébastien. C'était, avons-nous dit, un généreux soldat du Christ, caché sous la chlamyde militaire. Le préfet parla de lui à l'empereur Dioclétien, qui le fit venir et lui dit : « Je t'ai toujours donné place parmi les premiers officiers de mon palais ; et toi jusqu'ici, pour la ruine de mon trône et de ma vie, tu as prodigué dans le secret l'injure à nos dieux. » Saint Sébastien répondit : « C'est pour ton salut que toujours j'ai honoré le Christ ; c'est pour le salut de l'empire romain que toujours j'ai adoré celui qui règne dans les cieux, convaincu que c'était vanité et folie de demander du secours à des pierres. » Alors Dioclétien, plein de colère, ordonna de le conduire au milieu du champ de Mars et de l'attacher à un poteau, afin qu'il servît de but aux archers, qui avaient ordre de le percer de leurs traits. Les soldats l'établirent donc au milieu du champ de Mars ; et bientôt tout le corps du martyr fut couvert de leurs flèches, comme un hérisson garni de ses dards.

Ils le crurent mort et s'éloignèrent. Cependant la veuve du martyr Castulus, nommée Irène, vint la nuit pour l'enlever et l'ensevelir. Elle le trouva vivant, l'emmena dans sa

demeure, qui était, comme nous l'avons dit, dans les appartements les plus élevés du palais de l'empereur. Au bout de très-peu de jours, les plaies dont tout le corps de Sébastien était couvert s'étaient fermées ; il était parfaitement guéri. Les chrétiens accouraient en foule auprès de lui et l'exhortaient à fuir. Mais lui, après avoir prié, descendit de sa retraite, et se tenant sur les degrés qui conduisaient aux appartements de Dioclétien, lorsque les empereurs passèrent devant lui, il s'écria : « C'est par d'injustes calomnies que les pontifes de vos temples jettent le trouble dans tout l'empire, en inventant des crimes contre les chrétiens, et en répétant qu'ils sont les ennemis de l'État, tandis qu'au contraire la république s'améliore et grandit par leurs prières; car ils ne cessent point de prier pour le salut de l'empire et la prospérité des armées romaines. » A ces mots, Dioclétien surpris : « Serais-tu donc, lui dit-il, ce Sébastien que nous avons fait périr dernièrement à coups de flèches ? » Saint Sébastien répondit : « Notre-Seigneur Jésus-Christ m'a rendu la vie pour que je vinsse protester devant tout ce peuple que vos persécutions violentes contre les serviteurs du Christ n'ont été inspirées que par l'injustice. »

Dioclétien le fit conduire aussitôt dans l'hippodrome du palais, où, par ses ordres, on l'accabla de coups, jusqu'à ce qu'il rendît l'esprit. Puis les bourreaux enlevèrent son corps pendant la nuit, et le jetèrent dans la *Cloaca maxima*. Mais le bienheureux Sébastien apparut en songe à une pieuse dame romaine nommée Lucine, et lui dit : « Dans la *Cloaca*, près du Cirque, tu trouveras mon corps arrêté à un clou ; tu l'enlèveras et le porteras aux catacombes, pour l'y enterrer à l'entrée de la crypte des Apôtres. »

La bienheureuse Lucine, prenant avec elle des serviteurs, partit au milieu de la nuit ; et quand elle eut trouvé le corps, elle le mit sur son char, le transporta au lieu que le saint lui avait désigné, et l'y ensevelit avec tous les hommages qu'elle put lui rendre. Durant trente jours entiers, cette sainte

matrone ne put consentir à s'éloigner du lieu sacrifié par la dépouille du martyr.

Quelques années après, la paix fut rendue à l'Église. Lucine presque aussitôt, pour célébrer ce triomphe glorieux, convertit en église sa propre maison. Elle lui laissa ses richesses pour le soulagement des chrétiens, et l'institua son héritière, à la gloire du Christ qui vit et règne, en unité de puissance, avec Dieu le Père et l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Amen.

LXXVI

LES ACTES DE SAINT BONIFACE, MARTYR.

(L'an de Jésus-Christ 290.)

Dom Ruinart a reproduit ces Actes.

Au temps où Dioclétien, proclamé consul pour la quatrième fois, et Maximien pour la troisième, gouvernaient le monde, il s'éleva une grande sédition parmi les gentils, à l'occasion de la persécution qui sévissait contre les chrétiens. Il s'agissait de contraindre tous les vrais adorateurs du Christ à courber la tête devant d'infâmes idoles. Les tyrans de leur côté avaient choisi un des officiers attachés à leurs personnes, et l'avaient investi de tous les pouvoirs ; c'était un juge cruel, astucieux et perfide, nommé Simplicius. Ils l'envoyèrent en Orient, dans la ville de Tarse, métropole de la province de Cilicie, avec la mission de faire subir un interrogatoire, en audience publique, sans distinction de sexe ni d'âge, à tous ceux qui confessaient le nom du Christ. Il devait en même temps employer tous les supplices, pour les faire promptement céder aux folles impiétés des empereurs.

Il y avait à Rome une femme opulente, nommée Aglaé. Elle était fille d'Acace, personnage d'une illustre famille et qui lui-même avait été proconsul. Trois fois elle avait donné

les jeux publics à Rome, et joui des honneurs réservés au préfet de la ville. Elle avait sous sa main soixante-treize intendants pour ses domaines, avec un chef au-dessus de cette armée, pour la commander. Il se nommait Boniface ; c'était le complice de tous les désordres de sa maîtresse. Adonné au vin et à la débauche, il aimait tout ce que Dieu déteste. Cependant il avait trois qualités excellentes : il était hospitalier, généreux et accessible à la compassion. Si par hasard il rencontrait un étranger ou un voyageur, il l'invitait avec empressement et affection, et le servait lui-même. La nuit, il parcourait les places publiques et les rues, distribuant des secours à tous ceux qui étaient dans le besoin.

Enfin, après de longues années, la dame romaine, touchée de la grâce de Dieu, fit venir son intendant, et lui dit : « Boniface, mon frère, tu sais en combien de crimes nous nous sommes plongés, sans avoir jamais réfléchi qu'il faudra nous présenter devant Dieu, et lui rendre compte de tout le mal que nous aurons fait en ce monde. Mais aujourd'hui j'ai entendu dire à des chrétiens que, si quelqu'un assiste les saints qui combattent et meurent pour la gloire du Christ, il aura part à leur récompense, au jour terrible des justes jugements du Seigneur. En même temps, j'ai appris que des serviteurs du Christ combattent en Orient contre le diable et livrent leurs corps aux tourments, pour ne point renier leur maître. Va donc et apporte-nous des reliques des saints martyrs, afin qu'en les honorant et en leur bâtissant des oratoires dignes de leurs combats, nous soyons sauvés par leur intercession, nous et un grand nombre d'autres. »

Le serviteur aussitôt prit avec lui une grande quantité d'or pour acheter des reliques de saints martyrs, et pour distribuer aux pauvres ; en même temps et aussi pour honorer les saints martyrs, il se choisit douze chevaux, trois litières et des parfums de toute sorte. Sur le point de partir, il dit agréablement à Aglaé : « Maîtresse, si je trouve des reliques de

saints martyrs, je les apporterai ; mais si mes propres reliques vous arrivent, recevez-les comme celles d'un martyr. » Aglaé lui répondit : « Laisse là ton ivresse et tes extravagances ; pars et n'oublie point que tu as à porter les reliques des saints martyrs ; et moi, malheureuse pécheresse, je t'attends bientôt. Que le Seigneur, le Dieu de l'univers, qui a daigné prendre pour nous la forme d'esclave et verser son sang pour le salut du genre humain, envoie son ange devant toi, qu'il dirige tes pas dans sa miséricordieuse bonté, et qu'il accomplisse mon désir, sans égard à mes crimes. »

Boniface partit donc, et sur la route il se disait à lui-même : « Il est juste que je ne goûte pas même aux viandes et que je ne boive pas de vin, puisque, malgré mon indignité et mes crimes, je dois porter les reliques des saints martyrs. » Puis levant les yeux au ciel, il priait ainsi : « Seigneur Dieu tout-puissant, Père de votre Fils unique, venez au secours de votre serviteur ; dirigez la voie par laquelle je dois marcher, afin que votre saint nom soit glorifié dans les siècles des siècles. Amen. » Cette prière terminée, il continuait sa route.

Après quelques jours de chemin, Boniface arriva dans la ville de Tarse. Il apprit qu'à ce moment-là même les saints athlètes du Christ combattaient les glorieux combats du martyre, et il dit aux serviteurs qui l'avaient suivi : « Mes frères, allez chercher une hôtellerie, et faites-y reposer les bêtes. Moi je m'en vais visiter ceux que mon cœur aime et désire surtout rencontrer. »

Il alla donc droit au stade où combattaient les saints martyrs ; il les vit dans les tortures. L'un était pendu la tête en bas, au-dessus d'un grand feu ; l'autre avait les quatre membres attachés à des pieux qui les tenaient violemment écartés : celui-ci était écrasé par des bourreaux qui l'étouffaient ; on promenait sur celui-là un fer tranchant qui le déchirait ; à un autre on avait coupé les mains ; un autre encore avait la gorge traversée par un pieu qui était fiché en terre ; un dernier enfin, les pieds et les mains attachés derrière le dos, était

frappé à coups de bâton par les bourreaux. Tous les spectateurs, à la vue de ces tourments, étaient glacés d'effroi. Que dis-je? le diable était vaincu; car les serviteurs du Christ combattaient généreusement.

Boniface s'étant approché des saints martyrs, leur donna à tous le baiser; ils étaient au nombre de vingt; puis élevant la voix : « Il est grand, s'écria-t-il, le Dieu des chrétiens; il est grand le Dieu des saints martyrs. Je vous en conjure, serviteurs du Christ, priez pour moi, afin que j'aie le bonheur de devenir le compagnon de votre gloire, en combattant avec vous contre le diable. » Puis s'asseyant aux pieds des saints martyrs, il embrassait leurs chaînes et les baisait en disant : « Courage, ô vous les athlètes du Christ et ses martyrs, combattez, foulez aux pieds le diable; encore un peu de patience; la peine ne sera pas longue, et le repos est sans fin. Les tortures sont peu de chose, quand la récompense est éternelle. Ici-bas votre corps est déchiré par les bourreaux; mais au siècle à venir, il sera servi par les anges. »

Cependant le gouverneur, promenant ses regards sur la foule, aperçut Boniface, et dit aussitôt : « Quel est cet homme qui ose parler ainsi, et nous vouer au mépris, les dieux et moi? » Il le fit amener devant son tribunal, et s'adressant à lui : « Dis-moi qui tu es, pour insulter à la sainteté de mes jugements. » Boniface répondit : « Je suis chrétien, le Christ est mon maître; et je te méprise, toi et ton tribunal. » Le gouverneur dit : « Quel est ton nom? » Boniface répondit : « Je te l'ai déjà dit : je suis chrétien; mais si tu veux connaître le nom que le vulgaire me donne, je m'appelle Boniface. » Le gouverneur dit : « Avant que la torture te déchire les flancs, approche et sacrifie. » Boniface répondit : « Je te l'ai répété plusieurs fois : je suis chrétien, et je ne sacrifie pas aux démons. Si tu veux me punir, frappe; mon corps est dans tes mains. »

A ce discours, le gouverneur, enflammé de colère, le fit suspendre, la tête en bas, et fit promener sur tout son corps les

ongles de fer; on le fit avec tant de violence que toutes les chairs furent enlevées et les os mis à nu. Mais le bienheureux ne laissait pas échapper une parole; ses regards étaient fixés immobiles sur les saints martyrs. Le gouverneur enfin le fit détacher et remettre sur ses pieds; et après lui avoir laissé une heure de relâche, il lui dit de nouveau : « Sacrifie, misérable, et prends pitié de ton âme. » Le bienheureux répondit : « Et toi-même, trois fois misérable, tu ne rougis pas de me répéter sans cesse : Sacrifie ! ne vois-tu pas que le nom seul de tes vaines idoles m'est un supplice que je ne puis tolérer ? » Le gouverneur furieux ordonna d'aiguiser des roseaux et de les lui enfoncer sous les ongles des mains; mais le saint regarda le ciel et souffrit en silence. Le gouverneur, indigné de le voir insensible à ses tourments, commanda qu'on lui ouvrît la bouche et qu'on y versât du plomb fondu. Alors le bienheureux athlète du Christ, levant les yeux au ciel, fit cette prière : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu; venez au secours de votre serviteur et allégez mes souffrances; ne permettez pas que je sois vaincu par ce gouverneur sacrilége; vous savez que c'est pour votre nom que j'endure ces tourments. » Et quand il eut fini sa prière, il cria aux saints martyrs : « Je vous en conjure, serviteurs du Christ, priez pour votre serviteur. »

Les saints lui répondirent tous d'une voix : « Notre-Seigneur Jésus-Christ enverra son ange; il te délivrera des mains de ce juge sacrilége, et dans peu il achèvera ta course, pour inscrire ton nom au rang des premiers-nés. » Après qu'ils eurent ainsi prié et dit Amen, on entendit dans la foule un long gémissement; tous répétaient en pleurant : « Il est grand le Dieu des chrétiens ! il est grand le Dieu des saints martyrs ! Christ, Fils de Dieu, sauvez-nous : nous croyons tous en vous; c'est en vous que nous cherchons notre refuge : anathème aux idoles des gentils. » En même temps, le peuple entier courait à l'autel, le renversait et lapidait le gouverneur. Celui-ci se leva, effrayé du tumulte, et s'enfuit devant l'orage qui le menaçait.

Mais le jour suivant, dès le matin, il était assis de nouveau sur son tribunal, et se faisait amener le saint devant lui : « Misérable, lui dit-il, d'où te vient cette folie de vouloir mettre ton espérance dans un homme, et un homme crucifié comme malfaiteur ? » Le martyr lui répondit : « Tais-toi, et n'ouvre pas tes lèvres impies pour nommer Notre-Seigneur Jésus-Christ. Serpent cruel, tu enveloppes ton âme d'un voile ténébreux, tu as vieilli dans les mauvais jours : anathème à toi ! Si Jésus-Christ mon maître a supporté tous les tourments, c'est qu'il voulait sauver le genre humain. » Le gouverneur irrité ordonna qu'on emplît de poix une chaudière, et quand elle serait bouillante, qu'on y jetât le saint, la tête la première. Le saint martyr du Christ y fut en effet jeté ; mais il avait fait auparavant le signe de la croix. Un ange du Seigneur descendit du ciel et toucha la chaudière. Elle se fondit aussitôt comme de la cire, à la première impression du feu. Le saint n'eut aucun mal ; mais plusieurs des bourreaux furent brûlés.

Le gouverneur, épouvanté de la puissance du Christ, et s'étonnant de la patience du saint martyr, le condamna à avoir la tête tranchée par l'épée. La sentence était conçue en ces termes : « Il n'a point obéi aux lois des empereurs ; en vertu de notre pouvoir nous voulons qu'il subisse la peine capitale. » Aussitôt les gardes s'empressèrent de l'arracher du prétoire.

Le saint martyr, ayant fait de nouveau le signe de la croix, supplia les bourreaux de lui donner quelques instants pour prier. Puis se tenant debout vers l'Orient : « Seigneur Dieu tout-puissant, disait-il, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, venez au secours de votre serviteur ; envoyez votre ange, et recevez mon âme dans la paix, afin que le cruel et homicide serpent dans sa rage ne m'empêche pas d'aller à vous ; que je ne sois point le jouet de ses séductions. Donnez-moi le repos dans le chœur des saints martyrs, et délivrez, Seigneur, votre peuple des tribulations dont l'accablent les impies ; car à vous

appartiennent la gloire et la puissance, avec votre Fils unique et l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Amen. » Quand il eut achevé cette prière, le bourreau lui trancha la tête ; à ce moment, la terre fut ébranlée par une si violente secousse que tout le monde s'écriait : « Il est grand le Dieu des chrétiens. » Et plusieurs crurent au Seigneur Jésus-Christ.

Cependant les compagnons de Boniface le cherchaient partout ; et ne l'ayant point trouvé, ils commencèrent à se dire les uns aux autres : « Il est maintenant dans un lieu de débauche ou dans un cabaret, à mener joyeuse vie, tandis que nous nous tourmentons à le chercher. » Or, pendant qu'ils raisonnaient ainsi, ils rencontrèrent par hasard le frère du geôlier, et lui dirent : « N'avez-vous pas vu un étranger venant de Rome? » Il leur dit : « Hier un étranger a été martyrisé ; on lui a coupé la tête. » « Et où est-il ? » reprirent les autres. Il répondit : « Dans le stade; c'est là qu'il a souffert. —Mais quel aspect avait-il ? » Ils dirent : « C'était un homme d'une forte stature, aux larges épaules, à la chevelure bien fournie; il portait un manteau d'écarlate. » Le frère du geôlier reprit : « L'homme que vous cherchez a subi le martyre sous nos yeux. » Ceux-ci répondirent : « Non, l'homme que nous cherchons est adonné au vin et à la débauche, et il ne fait rien qui puisse lui mériter le martyre. » L'autre dit : « Qu'avez-vous à craindre ? Venez jusqu'au stade; vous le reconnaîtrez. »

Ils le suivirent donc jusqu'au stade, où il leur montra la dépouille mortelle de Boniface étendu sans vie. Et ils lui dirent : « Nous t'en conjurons, montre-nous sa tête. » Il les quitta aussitôt et leur rapporta la tête du martyr. Cette tête fixa un regard sur ses anciens compagnons ; et, par la vertu de l'Esprit-Saint, dans ses traits se peignit un sourire. A cette vue, ses compagnons l'ont reconnu, ils pleurent amèrement, et disent : « Ne vous souvenez pas de notre péché et du mal que nous avons dit contre vous, serviteur du Christ. » Puis à l'officier : « C'est bien celui que nous cherchions ; nous vous

prions de nous le donner. » L'officier leur répondit : « Je ne puis vous délivrer gratuitement ce cadavre. » Les compagnons de Boniface payèrent à l'officier cinq cents pièces d'argent, et reçurent à cette condition le corps du martyr. Ils l'embaumèrent avec de riches parfums, et l'enveloppèrent de linceuls d'un grand prix ; puis ils le mirent sur une litière, et reprirent leur route avec joie, bénissant Dieu de l'heureuse fin du saint martyr.

Cependant un ange du Seigneur avait apparu à Aglaé, et lui avait dit : « Celui qui était ton esclave est à présent notre frère ; reçois-le comme ton maître, et donne-lui un lieu de repos digne de sa gloire. Par lui, tous tes péchés te seront pardonnés. » Aussitôt Aglaé s'était levée, elle avait pris avec elle des clercs pieux, et tous ensemble chantant des prières et portant des cierges et des parfums, ils étaient venus au-devant des saintes reliques. Elles furent déposées à cinquante stades de Rome, en un lieu où Aglaé fit bâtir un oratoire digne des combats et du glorieux triomphe du martyr. Depuis ce temps jusqu'aujourd'hui, les miracles ont continué à s'y multiplier par l'intercession du bienheureux Boniface ; les démons y sont chassés et les malades y recouvrent la santé.

Cependant Aglaé renonça au monde ; elle distribua tout son bien aux pauvres, aux monastères et aux hôpitaux, affranchit tous ses esclaves ; puis, avec quelques-unes de ses filles qui, comme elle, voulaient renoncer au siècle, elle se consacra au service du Christ. Le ciel honora son sacrifice ; elle reçut du Seigneur le pouvoir de chasser les démons et de guérir par ses prières toute espèce d'infirmités. Elle vécut ainsi dans les exercices de la vie chrétienne pendant treize ans, au bout desquels elle s'endormit en paix.

Tels sont les actes des combats qui ont mérité la couronne de la victoire à l'illustre martyr Boniface, pour la gloire du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Amen.

LXXVII

LES ACTES DES SAINTS MARTYRS VICTOR, ALEXANDRE, FÉLICIEN ET LONGIN.

(L'an de Jésus-Christ 290.)

Ces Actes, comme les précédents, font partie de la collection de Dom Ruinart.

Marseille, vaste cité, jadis fière de ses monuments dont on admirait à la fois la solidité et la beauté, est située dans un pays très-riche, à l'entrée des Gaules. Soit du côté de la terre, soit du côté de la mer, elle est ouverte au commerce de presque toutes les nations. Ses immenses richesses, la foule des peuples qui affluaient de toutes parts et la terreur de ses armes l'avaient rendue célèbre. C'est pourquoi elle avait mérité d'être, au milieu des provinces de l'Occident, le siége principal de la puissance romaine. Aussi l'on vantait son zèle pour le culte des dieux, ou plutôt des démons de Rome, sa jalousie ardente et cruelle pour les superstitions sacriléges des Romains. Orgueilleuse et barbare, elle se laissait emporter à de tels excès de cruauté dans les supplices des chrétiens et le massacre des saints, qu'elle semblait avoir oublié tout sentiment d'humanité; et surtout lorsque les empereurs venaient la visiter, elle se jetait avec la fureur des loups sur les assemblées de fidèles formées autour de son territoire. Même elle n'épargnait pas ses propres habitants. Tous ceux qu'elle trouvait portant le nom de chrétiens, comme si elle eût voulu célébrer en eux le triomple de ses démons, sans égard ni pour l'âge, ni pour le sexe, elle les accablait de toute sorte d'outrages, les déchirait par des supplices inouïs jusque-là, puis enfin les égorgeait avec plus de mépris qu'elle n'eût fait pour de vils animaux.

Parmi les perles qui formaient cette riche couronne de

saints martyrs, le très-saint Victor brillait d'un plus vif éclat, comme un astre qui efface au ciel la splendeur des autres astres. La noblesse de son origine, sa foi plus éclairée, sa ferveur et sa réputation parmi nous, enfin son glorieux combat et le triomphe digne de son nom qu'il remporta contre un monstre plus cruel que les bêtes les plus féroces, contre le sanguinaire empereur Maximien, tout a contribué à le rendre célèbre. Maximien en effet, plus féroce que les autres tyrans, venait de répandre le sang des saints par tout l'univers, et surtout dans la Gaule. Le massacre trop connu de la légion thébéenne, auprès d'Agaune, avait épouvanté le plus grand nombre d'entre nous. Précédé par cette terreur, il arrive à Marseille. L'impie, selon le langage de l'Ecriture, venait mettre le comble à son impiété, et achever avec sa coupable vie la mesure de ses crimes. En effet, bourreau altéré de sang, comme s'il eût craint de laisser un crime sans en charger sa mémoire, et comptant pour rien tout ce qu'il avait fait jusque-là, on le vit presque aussitôt déclarer, avec une rage forcenée, la guerre à la piété; il condamna les chrétiens, s'ils ne sacrifiaient aux idoles, à périr par les inventions de la cruauté la plus raffinée. Sous cet orage affreux de persécutions qui s'abaissait sur nous, les cœurs étaient ébranlés et troublés; l'invincible Victor osa seul se présenter pour faire face au danger. Toutes les nuits, avec la sollicitude d'un général d'armée, il parcourait le camp des saints; je veux dire qu'il allait de maison en maison, fortifiant les serviteurs de Dieu, et allumant dans tous les cœurs l'amour de la vie éternelle et le mépris d'une mort passagère.

Par ces œuvres du zèle, l'heureuse victime destinée à une mort prochaine se préparait au sacrifice. On l'arrête; il est conduit devant le tribunal des préfets. Les préfets d'abord cherchent à lui persuader par la douceur de ne pas mépriser le culte des dieux, de ne pas repousser, avec la solde accoutumée du soldat, l'amitié de César, pour le culte d'un homme inconnu et mort depuis longtemps. Mais aussitôt Victor s'arman

des paroles de l'Esprit-Saint, leur prouve avec une force invincible que ce qu'ils appellent des dieux ne sont que des démons impurs. Quant à la solde de ses services et à l'amitié de l'empereur, il répond que, soldat du Christ, il rejette avec horreur tout avantage qui serait une injure à son roi. Enfin, dit-il, le Seigneur Jésus-Christ est le Fils tout-puissant du Dieu très-haut ; par amour pour l'homme dont il venait réparer la nature, il s'est fait véritablement homme mortel ; si les impies l'ont mis à mort, c'est qu'il l'a voulu ; mais par la puissance de sa vertu divine, il est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, et a reçu sur toute créature un empire que rien ne saurait ébranler. Ainsi Victor confessait sa foi. Son visage était assuré, et sa voix avait toute l'autorité d'une parole libre. A peine avait-il terminé, que la foule des assistants poussa vers le ciel une immense clameur ; tous accablaient d'injures le pieux confesseur du Christ. Mais parce que c'était un personnage illustre, les préfets décidèrent que sa cause serait portée au tribunal de l'empereur. Instruit de tout, l'empereur est transporté lui-même d'un accès de rage que rien ne saurait comprimer ; il est impatient du moindre retard, et ordonne d'amener le saint athlète devant son tribunal.

Le bienheureux Victor est donc présenté devant le tribunal d'un empereur tout bouillant de colère. De toutes parts, on l'accable d'accusations monstrueuses ; on épuise toutes les ressources de la ruse, toutes les terreurs de la menace, pour le forcer à sacrifier aux démons. Mais les clameurs dont on veut l'effrayer, ne font qu'affermir son courage ; car il est heureux de se racheter de l'enfer par de si légères épreuves ; et il ne saurait craindre d'être enlevé de la terre, se sentant déjà compté parmi les habitants de la cour céleste. L'Esprit-Saint avait nourri son âme d'un mets divin ; aussi le vit-on, par sa merveilleuse prudence et son énergique fermeté, confondre le cruel empereur et tous les princes qui l'assistaient. Par des preuves évidentes, il réduisit à néant le culte des

idoles, et montra aux yeux de tous d'une manière invincible que Jésus-Christ est le vrai Dieu.

Alors le très-impie César, plus cruel qu'une bête féroce, plus méchant que le serpent, cède à la rage qui le transporte; les feux de Satan sont allumés dans son cœur. Il ordonne de promener par toute la ville le saint martyr, après avoir étroitement resserré ses liens. Il prétendait venger ainsi par l'ignominie du châtiment les injures faites à ses dieux, et en même temps épouvanter les cœurs de nos frères. A peine la sentence était-elle prononcée, la foule aveugle et barbare applaudit par un grand cri; et tous se précipitèrent à flots pressés pour jouir du spectacle. Tandis que l'athlète du Christ, les pieds et les bras liés, était traîné à travers la ville, des mains sacriléges, des langues exercées à la calomnie, tous chacun selon son pouvoir, veulent augmenter le supplice; on se croirait grandement coupable, si l'on ne venait pas ajouter aux injures dont il est accablé.

Quand le bienheureux Victor, dans ce spectacle dérisoire et cruel, eut rassasié la curiosité d'un peuple barbare, on le ramena de nouveau, sanglant et déchiré, devant le tribunal des préfets, et l'on redoubla d'instances pour le faire consentir à renier le Christ et à adorer les faux dieux. Ils croyaient que les tourments, les injures et les cris du peuple avaient fatigué sa constance et abattu son âme, qu'il ne hasarderait plus ce qu'ils appelaient de vains discours, après avoir appris par une cruelle expérience à songer à soi. C'est pourquoi ils lui reprochèrent avec amertume d'avoir insulté César et la république tout entière. Puis ils ajoutèrent que c'était le dernier degré de la folie et le plus grand des malheurs de mépriser l'amitié, la familiarité de tous les dieux et des invincibles empereurs; de sacrifier tous les plaisirs du monde, et la gloire et l'honneur; que dis-je? un bien plus doux même que tous ces biens, la vie du corps; et cela, pour quelque chose que l'on n'a jamais vu; de provoquer contre soi, sans raison, la colère des hommes et de tous les dieux; enfin

de courir à la mort, quand surtout il faut encore l'acheter par les plus cruels supplices et plonger dans la douleur ses amis les plus chers. Du reste, il doit savoir déjà par expérience combien il lui importe d'embrasser une résolution plus sage ; il ne doit pas mépriser les dieux dont la majesté brille d'un si vif éclat dans les temples, et dont tous les hommes ressentent les bienfaits. La vénérable antiquité les a toujours adorés ; les plus grands princes les honorent; et telle est leur puissance, que s'ils nous sont propices, tous les êtres seront dans la joie ; au lieu que s'ils nous étaient contraires, le monde lui-même ne saurait subsister. De plus, la raison lui fait un devoir de renoncer promptement à un homme qui, pendant sa vie, fut toujours très-pauvre , et dont la mort a démontré l'impuissance. S'il le fait, outre l'avantage d'échapper aux périls qui le menacent, eux, ses juges, lui promettent de le faire jouir de l'intime amitié de César et des plus grands honneurs. Mais s'il repousse ces faveurs, on va le faire entrer immédiatement dans cette gloire de son Christ que personne n'a jamais vue; mais il y entrera par la route que le Christ même a suivie , par les mépris , par les tourments les plus affreux , en devenant l'opprobre et l'abjection de tout le peuple.

A ces discours perfides, le martyr, qui déjà était sorti pleinement vainqueur de son premier combat, devint tout à coup l'organe de l'Esprit-Saint, et avec un courage intrépide dont rien ne pouvait lasser la constance, fort de la puissance de Dieu qui le soutenait, il répondit en ces termes aux discours de ses juges : « S'il ne s'agit ici que des prétendues injures que j'aurais faites à César et à la république , je déclare que je n'ai jamais nui à la république, non plus qu'à César. Jamais je n'ai porté atteinte à l'honneur de l'empire ; jamais je n'ai refusé de le défendre. Tous les jours j'offre avec un zèle religieux des sacrifices pour le salut de César et de tout l'empire. Tous les jours devant mon Dieu, j'immole des hosties spirituelles pour la prospérité de la république. Mais je crois que

tout le monde regarderait avec raison comme la plus étrange folie d'aimer une chose avec un tel excès que de la préférer à une autre cent fois meilleure. Que sera-ce si cette chose est de telle nature que vous ne pouvez la posséder autant que vous le désireriez ; que même en la possédant, vous ne pouvez en jouir sans crainte ; et qu'enfin, malgré tous vos soins, vous ne pouvez la conserver ? Tandis que l'autre, cent fois meilleure, que l'on sacrifie, se laisse posséder pleinement, aussitôt qu'on la désire ; donne à celui qui la possède une joie libre de toute inquiétude, parce qu'elle ne connaît point de terme et n'est sujette à aucune défaillance ; parce que la violence ne la détruira pas, et que jamais le dégoût ne la fera répudier. C'est pourquoi, selon l'avis d'une raison plus éclairée et au jugement de tous les hommes sages, l'amitié des princes, les plaisirs du monde, la gloire, les honneurs, la santé du corps, l'affection des parents et tous les autres biens de même nature, enfin cette vie temporelle elle-même qui ne s'obtient point par des désirs, qu'on ne possède point sans inquiétude et qu'on ne saurait conserver longtemps ; ces biens, dis-je, au jugement de tous les hommes, doivent être méprisés, si on les compare aux joies ineffables et permanentes de la vie éternelle, aux embrassements pleins de tendresse du Créateur de toutes choses. L'aimer, ce Dieu souverain, c'est le posséder ; et le posséder, c'est jouïr avec lui de tous les biens. Ne vous affligez donc pas d'avoir renoncé pour un moment à ces avantages du monde ; en échange de ce léger sacrifice, vous jouirez un jour de biens incomparablement meilleurs. Les tourments d'ailleurs ne méritent pas ce nom ; quand ils éteignent les supplices éternels, il faut les appeler rafraîchissements salutaires, et ne plus appeler mort, mais breuvage divin, ce qui nous fait passer de ce monde à la vie bienheureuse.

« Il n'est rien de plus insensé, j'en atteste votre conscience, rien de plus stupide que celui qui, sans raison, méprise un si grand bien, pour honorer comme un dieu, avec tout le zèle de la piété, l'ennemi manifeste de sa vie, sachant bien qu'après sa

mort, il n'en retirera pour récompense que la mort éternelle et des supplices sans fin que la langue ne saurait exprimer. Est-il en effet un plus cruel ennemi de la vie humaine que celui qui enseigne à faire, et persuade par son exemple, les actions les plus honteuses et les plus justement punies du dernier supplice par les lois de ce monde ? Et n'est-ce pas enseigner une action que d'ordonner de la raconter publiquement, et d'en faire chanter les louanges ? Or, c'est là ce que font vos dieux, vos plus grand dieux. Leurs crimes, non-seulement ils ont voulu qu'on les racontât en public ; mais encore ils les font représenter sur les théâtres, chanter et célébrer dans les temples par les éloges les plus magnifiques. A qui de vous est-il permis d'ignorer les funestes rapines, et, autant qu'il a été en son pouvoir, les affreux parricides du grand Jupiter ? Qui ne connaît ses innombrables attentats à la pudeur, ses adultères secrets ou publics, frauduleux ou violents ? La cruauté de la reine des dieux, de la sœur de Jupiter, et ses incestes avec son frère, sont-ils donc ensevelis dans l'oubli ? N'est-ce pas au grand jour que s'affichent l'implacable férocité de Mars, les turpitudes d'un Priape obscène, d'une Vénus infâme ? Rappellerai-je les déesses Fièvres, les dieux Pâleurs, et tout ce troupeau de divinités pareilles, que vous-mêmes vous appelez des dieux méchants et ennemis de la santé de l'homme ? J'ai honte de parler des dieux Stercutius, des déesses Cloacina, et de mille autres monstres, qui réduisent leurs malheureux adorateurs à la honte de vénérer des cloaques et des égouts, les dignes temples de semblables divinités. »

« Il est donc évident qu'entre tous les ennemis des hommes il n'y en a pas de plus violents et de plus cruels que vos grands dieux, dont vous avez dû consacrer et affermir la majesté par le bois, la pierre ou l'airain, que les rats et les oiseaux souillent tous les jours dans vos temples. Leurs adorateurs en connaissent les maléfices, mais n'en ont point éprouvé les bienfaits ; et cette malheureuse antiquité dont vous êtes fiers a péri en les honorant. Plût au ciel donc que vos princes cherchassent à

s'assurer un règne plus heureux, en les faisant disparaître, puisque les faveurs de ces dieux méritent à ceux qu'ils protégent d'être justement condamnés à la mort, tandis que plus ils sont irrités, plus refleurit dans le monde l'innocence, l'honneur et la justice ! En effet, ils ne peuvent se montrer propices qu'à ceux qui leur ressemblent, et non point à ceux qui leur sont contraires ; car entre des choses contraires toute union est impossible. Or, ceux qui leur ressemblent, avons-nous dit, la souveraine justice dès lors les extermine de ce monde avec la flétrissure la plus honteuse ; et même la seule équité de la conscience humaine ne leur fait espérer après la vie que les supplices d'une mort éternelle, puisqu'il n'est personne, si insensé qu'il soit, qui veuille accorder la béatitude au crime. Reste donc à conclure que, s'ils ne peuvent jamais être heureux, ce qui les attend après cette vie, c'est l'éternel malheur dans la mort. Ainsi, puisque vos dieux, adversaires naturels de ceux qui ne leur ressemblent pas, sont les mortels ennemis de ceux qui se rendent semblables à eux, il est établi de la manière la plus évidente que personne ne doit les honorer ; leur culte, encore une fois, qui toujours est un opprobre pour les vivants, ayant pour récompense dans cette vie et après la mort la plus extrême misère. D'ailleurs, il ne saurait y avoir une raison de craindre des êtres dont on ne peut avoir à redouter que les bonnes grâces.

« Mais avec quel amour et quelle vénération devons-nous adorer Celui qui, lorsque nous étions ses ennemis, nous a aimés le premier ; qui nous a révélé les fraudes de vos divinités infâmes, et pour nous arracher à leur joug, revêtant notre nature humaine, sans diminuer sa divinité, s'est montré Dieu, mais Dieu fait homme demeurant au milieu de nous ? Nous étions pauvres, et pour nous enrichir, lui, la source de toute richesse, a embrassé notre pauvreté, se faisant le plus pauvre de nous tous. Sa vie au milieu des hommes a été pour nous l'exemple de toute vertu et de toute sainteté ; et, par sa mort qu'il n'avait point méritée, il a détruit pour

toujours la mort que nous avions méritée par nos crimes ; car vos dieux, ou plutôt vos démons cruels, en attaquant injustement l'innocent caché sous le voile de notre infirmité , ont justement perdu leur pouvoir sur ceux qu'ils avaient enchaînés par leurs tromperies. Oh ! qu'elle est riche cette pauvreté que vous insultez ! Quand elle l'a voulu, par un seul commandement de sa volonté, elle a rempli de poissons plusieurs barques , et rassasié avec cinq pains cinq mille hommes. Oh ! qu'elle est forte la faiblesse qui a guéri dans ses disciples toutes les faiblesses et toutes les infirmités ! Oh ! quelle mort vivifiante que celle qui a ressuscité tant de morts ! Et de peur qu'il ne s'élève en vous quelque doute sur la vérité de ces miracles , regardez comment ils ont été prédits dès le commencement et confirmés par d'innombrables merveilles, dont toute créature rend un éclatant témoignage.

« Oh ! si vous considériez attentivement combien est grand Celui à qui tout le monde obéit, combien est parfait Celui en qui tout est désirable, en qui rien ne peut être le sujet d'un blâme, en qui tout est digne de louanges, dont la charité accueille tous les hommes et dont personne n'évite le jugement ! Quoi de plus saint que sa vie ? de plus vrai que sa doctrine ? de plus utile que ses promesses ? de plus terrible que ses menaces ? Quoi de plus sûr que sa protection ? de plus précieux que son amitié ? de plus enivrant que sa gloire ? Parmi vos dieux, quel est celui qui lui ressemble, ou qui seulement mérite de lui être comparé ? Tous les dieux des nations sont des démons ; mais le nôtre, c'est le Dieu qui a fait les cieux. Aussi les dieux des nations ont-ils éte condamnés aux feux éternels , entraînant avec eux leurs adorateurs, selon qu'il est écrit dans un saint Prophète : « Que les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre disparaissent de la terre. » Et ailleurs : « Qu'ils soient confondus ceux qui adorent des statues ; » et encore : « Vous les précipiterez dans le feu ; ils périront dans la misère. » Mais pour le vrai Dieu, le saint Prophète a dit : « Notre Dieu est au-dessus « de tous les dieux ; ce qu'il a voulu, il l'a fait au ciel et sur la

« terre, et dans la mer et dans les abîmes. » C'est pourquoi le même Prophète a conclu : « Bienheureux ceux qui craignent « le Seigneur et qui marchent dans ses voies » ; car les sujets fidèles partagent la gloire de leur roi.

« Voilà pourquoi, pleins de confiance, nous acceptons volontiers la mort pour rendre témoignage à son nom ; et l'exemple de nos souffrances montre combien notre espérance est certaine. Vous donc, personnages illustrissimes, hommes de la science, chez qui domine un esprit élevé et une raison puissante, suspendez un instant les inspirations de l'animosité et de la haine, pesez dans un juste examem les raisons des deux partis, et ne vous abandonnez pas plus longtemps à vos plus mortels ennemis, à des démons qui sont damnés et qui vous damnent, en vous déshonorant ; la ressemblance divine qui est en vous fait votre gloire ; ne la sacrifiez point aux obscènes turpitudes de ces dieux, si vous ne voulez pas partager leur damnation. Obéissez au très-saint, au très-haut, au très-juste, au très-clément Créateur ; il est tout-puissant, et il est votre ami ; si vous l'écoutez, son humilité vous exaltera ; sa pauvreté vous enrichira, et sa mort vous rendra la vie. Aujourd'hui il vous appelle par de salutaires avertissements, il vous invite par les récompenses qu'il propose, afin que vous puissiez bientôt être reçus dans son éternelle gloire, et jouir à jamais de son amitié. »

Après ce discours du martyr, les juges impies, accablés sous le poids de ses raisons, s'écrièrent : « Eh quoi ! Victor, tu ne cesseras donc pas de philosopher ? Le choix t'est laissé : ou apaiser les dieux, ou périr de la mort la plus affreuse. » Victor répondit : « Puisque vous pouvez nous faire encore une semblable proposition, il est de notre devoir de confirmer par nos exemples ce que nos paroles ont enseigné. Je méprise vos dieux, je confesse le Christ. Soumettez-moi à tous les supplices, réunissez contre moi tous les tourments. » Irrités de ces réponses, les sacriléges préfets se disputèrent le plaisir barbare de déchirer le corps du martyr, s'efforçant de se surpasser

l'un l'autre en cruauté. Bientôt la querelle s'irrita, ils se divisèrent; Eutycius enfin est éloigné, et le sort laisse à l'autre juge le plaisir qu'il ambitionne de faire souffrir un martyr. Astérius (c'était son nom) ordonna donc aussitôt d'étendre sur le chevalet le soldat du Christ. L'ordre fut exécuté; mais au milieu de ces longues et cruelles tortures, Victor, levant les yeux au ciel, demandait une pieuse résignation à Dieu le Père très-miséricordieux, à qui seul il appartient de la donner. Le très-clément Jésus ne pouvait résister plus longtemps; il apparut à son martyr, tenant en main le glorieux étendard du combat, le trophée de la victoire, la croix. Il venait pour le consoler. « La paix soit avec toi, notre généreux Victor, lui dit-il; je suis Jésus; c'est moi qui souffre dans mes saints les injures et les tourments. Combats en soldat courageux, sois fort et constant ; je suis avec toi, pour être ton ferme appui dans le combat et ton fidèle rémunérateur après la victoire, au sein de mon royaume. » A cette voix du Sauveur, toute douleur aussitôt s'évanouit, et les tourments perdirent leur énergie. Victor, le cœur dilaté par la joie qui éclata en tous ses traits, célébra les louanges de son Dieu ; il épancha de son âme d'immenses actions de grâces au divin consolateur qui l'avait visité.

Cependant les forces des cruels licteurs s'épuisaient, et ils voyaient qu'ils n'avaient rien gagné sur un martyr qui surabondait de joie dans les souffrances. Le juge inique le fit donc détacher du chevalet, et enfermer, sous la garde des soldats, dans la prison la plus obscure. Mais le très-miséricordieux Jésus, se souvenant de sa promesse, envoya au milieu de la nuit des anges pour visiter son soldat. Aussitôt les portes de la prison s'ouvrent d'elles-mêmes, les ombres sont dissipées, et une lumière céleste plus brillante que le jour illumine toute la prison. Le martyr, à cette vue, tressaillant d'allégresse, chanta les louanges du Seigneur avec les anges qui le consolaient par d'ineffables douceurs. Les soldats, de leur côté, apercevant l'éclat d'une clarté si vive, se prosternèrent avec respect aux

pieds du saint ; ils implorèrent le pardon et demandèrent le baptême. Pressé par la circonstance, il les instruisit à la hâte, fit venir des prêtres, et cette nuit-là même il les conduisit à la mer, les fit baptiser et les reçut de ses propres mains au sortir du bain sacré. Le lendemain, dès le matin, se répandit le bruit de la conversion des bienheureux soldats Alexandre, Félicien et Longin ; c'est ainsi qu'on les appelait. A cette nouvelle, le grand dragon Maximien est enflammé de fureur, il publie de cruelles sentences : Victor est l'auteur de ces conversions, son supplice sera plus terrible ; pour les soldats, ils devront sacrifier aux idoles ou être punis de mort.

On allait commencer par les nouveaux soldats du Christ ; c'est pourquoi Victor, avant de les envoyer au combat, voulut fortifier leur courage, et leur parla en ces termes : « Généreux compagnons d'armes, ô vous mes glorieux précurseurs dans la lutte, c'est maintenant qu'il faut du courage, maintenant qu'il est besoin de toute votre constance. Vous venez de jurer fidélité à notre divin Empereur, sachez la lui conserver en hommes de cœur. Le combat commence, voici l'ennemi. Il veut, par une attaque soudaine, surprendre votre inexpérience dans ces luttes où vous entrez pour la première fois. Il espère vous trouver sans défense, et se glorifier d'avoir enlevé de vos mains la palme de la victoire. Mais non, frères bien-aimés, ce n'est point des mains de la négligence et de la lâcheté que vous avez reçu votre armure ; vous avez mieux appris à connaître le Christ. Les combats ne vous sont point étrangers ; vous n'avez point perdu votre titre de soldats ; vous avez seulement changé de drapeau. Montrez à notre Roi qui vous a choisis, à quels soldats il a confié sa première ligne de bataille ; que les ennemis qui vous attaquent apprennent à vous connaître, qu'ils sentent que vous n'avez pas dégénéré. Votre chef a montré pour votre vaillance une grande estime, quand il vous a confié, à vous, nouvelles recrues, le poste le plus important, et s'est reposé sur votre courage du premier résultat

de la lutte. Que les guerres ne vous effraient pas, vous qui toujours avez appris la guerre. Ne vous laissez point séduire par ce qui périt, quand vous voyez déjà devant vous les biens éternels. Vous n'avez plus qu'à les saisir avec courage; ce sont les rangs ennemis qu'il faut traverser pour les avoir. Si la condition vous paraît dure, songez que ces rangs, notre Roi les a traversés avant vous.

« Ce n'est point une bouche étrangère, c'est lui-même qui vous l'apprend ; écoutez : « Vous aurez à souffrir dans le monde; mais prenez confiance, j'ai vaincu le monde. » A lui donc, à lui, toujours avec confiance, que vos cœurs et vos voix adressent leurs prières, au milieu des tourments. Si vous l'invoquez avec foi, sa fidélité ne vous manquera pas ; car il en a fait la promesse à tous les siens, en leur disant : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Au reste, je me donnerai moi-même pour exemple de la vérité de ces paroles divines. Pendant que hier, suspendu au chevalet, j'étais déchiré par d'intolérables douleurs, j'ai imploré par mes larmes notre miséricordieux Seigneur ; et voilà qu'aussitôt il m'a apparu portant dans ses mains le signe glorieux de notre rédemption, et m'a dit : « Que la paix soit avec toi, Victor! ne crains rien ; je suis Jésus, qui souffre en mes saints leurs injures et leurs tourments. » A cette voix, j'ai senti se répandre dans tout mon être une si grande force, que les supplices n'ont plus été rien pour moi. C'est pourquoi, frères bien-aimés, souvenez-vous de Celui qui s'est fait votre force. Les yeux attachés sur le Seigneur Jésus, créateur de toutes choses, considérez la route qu'il a suivie, le terme où il est arrivé; et ne vous laissez pas effrayer par les vaines menaces des mortels, quand vous avez devant vous la société des anges immortels qui vous est promise. Souffrez ces supplices d'un instant, afin de pouvoir conquérir en vainqueurs des trésors immortels. Autrefois, vous eussiez mieux aimé périr qu'être vaincus, bien que cette mort eût été pour vous la mort éternelle; aujourd'hui, je vous en conjure, ne

refusez pas une victoire qui va vous assurer un royaume pour l'éternité. »

Cependant, on avait envoyé des satellites pour enlever et traîner au forum le bienheureux Victor, avec les généreux soldats que ses paroles venaient d'armer pour le combat. Le bruit s'en répandit, et aussitôt la ville presque entière se précipita à l'envi pour jouir du spectacle. Chez les uns, c'était une fureur aveugle et insensée ; d'autres, animés d'un meilleur esprit, désiraient voir la lutte du saint martyr contre le diable. La foule confuse du peuple qui accourait de toutes parts se mêlait en tumulte ; l'air était rempli de clameurs bruyantes. De tous côtés, on lançait contre le saint martyr les malédictions et les injures ; mais lui opposait à tous ces traits un courage d'autant plus indomptable. Les impies voulaient le forcer de rappeler au culte des dieux les soldats qu'il en avait détournés. « Il ne m'est pas permis, répondit-il, de détruire ce que moi-même j'ai édifié. » On interrogea donc les bienheureux soldats Alexandre, Félicien et Longin ; ils persévérèrent fidèlement dans la confession du Christ. Bientôt, par l'ordre de l'empereur, le glaive leur trancha la tête. Ainsi, par le sacrifice de leurs corps mortels, ils ont conquis la vie pour l'éternité.

Quand saint Victor vit les bienheureux soldats livrés à la mort, il supplia le Seigneur, d'une voix mêlée de larmes, de daigner l'associer à leur martyre et à leur gloire, puisqu'il avait été, après Dieu, l'auteur de leur foi et du généreux témoignage qu'ils venaient de lui rendre. Le peuple, en l'entendant, poussa aussitôt des cris de fureur ; et les coups pleuvaient de toutes parts sur le glorieux martyr. Pour la seconde fois on le suspendit au chevalet, et on le tortura cruellement à coups de bâton et de nerfs de bœuf. Mais à la fin les bourreaux, vaincus par sa constance, le reconduisirent en prison. Il y demeura trois jours, persévérant dans la prière, et recommandant au Seigneur son martyre, avec une grande contrition de cœur et d'abondantes larmes.

A la nouvelle de la constance du bienheureux Victor, le cruel César, comme un bourreau plus furieux que les autres, et qu'on a réservé pour porter le dernier coup, ordonna qu'on lui amenât sa victime. Dans l'interrogatoire, le martyr, persévérant dans sa foi, confessa le vrai Dieu, comme il l'avait toujours fait. C'est pourquoi la fureur et la rage se déchaînèrent encore une fois contre le soldat du Christ ; on renouvela contre lui les menaces, les terreurs, les malédictions, les injures. Cependant Maximien s'est fait apporter un autel de Jupiter. En un moment on le dresse devant lui ; et un prêtre sacrilége est là, tout prêt pour le sacrifice. Puis l'empereur dit au bienheureux Victor : « Brûle de l'encens, apaise Jupiter et sois notre ami. » A ces paroles, le généreux soldat du Christ, enflammé des célestes ardeurs de l'Esprit-Saint, et ne pouvant contenir plus longtemps son zèle, s'approcha de l'autel, comme pour sacrifier ; d'un coup de pied, il l'enleva à la main du prêtre qui s'y tenait appuyé, et l'étendit à terre. Aussitôt l'odieux empereur lui fit couper le pied ; le martyr offrit ce membre au Seigneur Jésus-Christ, son Dieu et son Roi, comme un parfum d'une agréable odeur, servant de prémices au sacrifice de tout son corps.

Enfin, le moment est venu où il va rendre au Seigneur son corps et son âme. D'après un ordre de l'empereur, on le conduit vers la meule d'un meunier. Il y marche d'un pas joyeux et alerte, comme s'il n'avait encore rien souffert. Les cruels licteurs, exécutant la sentence de l'odieux et barbare tyran, jettent le corps du glorieux martyr sous cette meule qui doit le broyer en un instant dans sa rotation rapide. Le froment choisi du Seigneur est en effet broyé sans pitié ; les heureux ossements de l'invincible martyr sont cruellement brisés. Mais la machine est tout à coup divinement renversée, et le martyr paraissait respirer encore. Les bourreaux, pour rendre la victoire pleine et parfaite, tranchèrent avec le glaive cette tête consacrée par tant de courageux témoignages rendus au Seigneur, et glorifiée par tant et de si grands

combats. Au même instant, on entendit descendre du ciel au-dessus du martyr une voix qui disait : « Tu as vaincu, bienheureux Victor, tu as vaincu ! »

Après l'exécution, le malheureux Maximien, en qui les démons s'étaient fait comme un odieux sanctuaire, espéra vaincre enfin ceux qui jusque-là l'avaient vaincu, et triompher d'eux après leur mort ; mais c'était un nouveau lustre qu'il allait ajouter à la gloire des martyrs. Pour empêcher qu'on ne leur rendît aucun des honneurs de la sépulture, il ordonna de jeter leurs corps en pâture aux poissons, dans le bras de mer qui ceint la ville du côté du midi. La paternelle tendresse du Seigneur avait des desseins bien différents. Afin d'assurer à ses saints un culte et des honneurs, et aux fidèles, dans la suite des siècles, une protection puissante, il fit glisser rapidement sur les flots, par le ministère des anges, les corps des saints qui furent laissés intacts sur rivage opposé. Là, les chrétiens les ensevelirent dans une crypte, taillée dans la pierre vive avec une certaine élégance, et non sans beaucoup de travail. Jusqu'à ce jour Dieu a continué de les honorer par un grand nombre de miracles ; et leurs mérites obtiennent à ceux qui les invoquent pieusement beaucoup de bienfaits, au nom de Jésus-Christ notre Dieu et notre Seigneur, à qui soient louange éternelle, puissance, honneur et empire, avec Dieu le Père et l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Amen.

LXXVIII

LES ACTES DE SAINTE MARGUERITE, VIERGE.

(L'an de Jésus-Christ 290.)

La collection des Bollandistes nous a fourni ces Actes.

L'année deux cent quatre-vingt-dix depuis l'incarnation du Sauveur poursuivait son cours, lorsque Dioclétien, fils d'un greffier de Dalmatie, qui avait pris les rênes du gouvernement

de l'empire, appesantit d'une manière cruelle le poids de sa domination. La troisième année de son règne, il se donna pour collègue un homme détestable et impie, Maximien, surnommé Hercule. Ils commencèrent dès lors à exciter contre les chrétiens la plus violente persécution. Dépassant de beaucoup les autres empereurs romains dans leur atroce fureur contre la foi chrétienne, ils envoyèrent par tout l'empire des juges et des présidents chargés de découvrir les fidèles et de les mettre à mort par le fer, le feu et les autres tourments, dans le dessein d'extirper de dessus la terre le nom chrétien.

Mais, par un jugement du Dieu tout-puissant, la seconde année de la persécution, Dioclétien à Nicomédie et Maximien à Milan, renoncèrent à la dignité impériale. Toutefois, la persécution qui s'était élevée ne cessa point d'étendre ses ravages jusqu'à la septième année de Constantin, fils d'Hélène, au point qu'elle fit un grand nombre de martyrs jusqu'aux rivages de l'Océan. A cette époque l'Église avait pour pontife apostolique dans la ville de Rome, Marcel, qui fut lui-même couronné du martyre.

Dans le temps où toutes ces choses se passaient, la bienheureuse Marguerite, jeune vierge âgée de quinze ans, ayant appris qu'on avait suscité contre les chrétiens une si atroce persécution, adressa au Seigneur cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, vous qui êtes la vie et la vertu des saints, le consolateur des affligés et le salut des malheureux, vous qui n'abandonnez jamais ceux qui espèrent en vous, fortifiez-moi pauvre et petite, afin que, si la puissance des tyrans vient à me saisir et à déchirer mon corps par les tourments, vous ne souffriez pas, Seigneur, que votre servante, venant à défaillir par la crainte des supplices, renonce à la foi de votre grâce, et que la terreur lui fasse abandonner votre saint nom. Car vous êtes, Seigneur, le créateur des âmes et des corps, et vous connaissez la fragilité humaine. Souvenez-vous, je vous prie, que nous sommes terre et poussière.

Mon père et ma mère, qui devaient m'exhorter à obéir à vos commandements, ne cessent, au contraire, de me tendre des piéges, parce que je ne rends pas de culte aux faux dieux. Mais, ô Seigneur, vous mon Sauveur très-fidèle, comme j'ai confiance que je vous appartiens, aussi je ne crains rien de tout ce que l'homme me pourra faire. »

Cette pieuse vierge était fille d'un homme très-puissant, nommé Ædésius : il était en même temps prêtre des idoles, et il occupait une des premières dignités de la ville d'Antioche. Il aimait tendrement sa fille, et dès sa naissance, il la fit élever en un lieu éloigné d'environ quinze stades de cette ville. Après la mort de la mère de Marguerite, le père, s'étant aperçu que sa fille était chrétienne, se mit en devoir de la faire renoncer à sa religion. Et comme tous ses efforts n'obtenaient point le résultat qu'il en attendait, il déchargea sur elle toute l'amertume de sa fureur, au point qu'il ne pouvait pas même supporter sa vue, car il l'avait en abomination ; et il finit par l'éloigner d'auprès de lui. Mais le Seigneur, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui, daigna la consoler dans sa grande bonté, et il la rendit si aimable à sa nourrice, que celle-ci l'aimait comme l'enfant de son sein : car elle était aussi chrétienne, et ses œuvres étaient d'accord avec sa foi. Entre autres vertus admirables que la grâce divine avait départies à la jeune vierge, on voyait briller en elle un tel amour de la sainte humilité, qu'elle ne s'enorgueillissait jamais de la noblesse de son origine. Et comme son père l'avait chassée de sa maison. elle obéissait en tout à sa nourrice, comme une simple servante; elle gardait même ses brebis, et ne rougissait point de les mener paître avec les autres jeunes filles ; et elle s'acquittait de cette occupation en toute humilité et mansuétude, à l'exemple de la belle et humble Rachel, mère du patriarche Joseph, qui, dans ses jeunes années, gardait les brebis de son père.

Sur ces entrefaites, il arriva qu'un certain préfet, nommé Olybrius, homme gonflé de fureur et d'impiété, se rendait

de l'Asie à Antioche pour persécuter les chrétiens. Comme il passait en ce lieu, il aperçut la bienheureuse Marguerite qui paissait ses brebis avec d'autres jeunes filles de son âge. Il fut frappé de sa beauté ; et vaincu soudain par la concupiscence, il donna cet ordre à ses serviteurs : « Allez de suite, informez-vous diligemment de cette jeune fille. Si elle est de condition libre, j'en ferai mon épouse ; si au contraire elle est née dans l'esclavage, je donnerai pour la racheter le prix qu'elle mérite, et elle prendra rang parmi mes concubines. » Les serviteurs s'empressèrent d'exécuter les ordres de leur maître, et lui amenèrent en toute hâte la jeune Marguerite. Tandis que ces impies la conduisaient ainsi, la bienheureuse vierge, saisie de crainte et d'épouvante, à la pensée de la fragilité de son sexe, se mit à trembler de tous ses membres ; et sa terreur redoublait en songeant à l'atroce barbarie des tourments que les païens faisaient alors endurer aux fidèles. En effet, le diable, cet ennemi du nom chrétien, au moyen de ses satellites faisait subir aux serviteurs de Dieu des supplices d'un genre tel, que non-seulement il tuait les corps, chose facile, mais qu'en outre par ses ruses infernales, il cherchait à abattre la vigueur des âmes. Ce qui fut cause qu'un grand nombre de fidèles aimèrent mieux mener une vie très-dure avec les bêtes sauvages sur les montagnes ou dans les cavernes, que de tomber entre les mains des païens, dans la crainte de succomber aux tourments et de décheoir ainsi du sommet de la sainte foi.

La vierge du Christ, Marguerite, redoutant de tels supplices, et se voyant déjà livrée aux mains des impies, leva les yeux vers le ciel, et priait en ces termes le Roi de tous les siècles : « Prenez pitié, Seigneur, prenez pitié de votre servante ; assistez-moi, secourez-moi dans cette tribulation ; donnez-moi la force, donnez-moi la patience pour supporter les traits si aigus des tortures, afin que ceux qui sont si animés pour faire disparaître votre religion soient témoins de votre assistance et en soient confondus. Ne permettez pas, Seigneur,

qu'on me prive de votre sainte religion, mais plutôt opposez-vous à cet ennemi si acharné contre moi, afin que, par votre secours, mon âme échappe sans souillure à ces sanglantes bêtes, et que la pudeur de ma virginité que je vous ai consacrée comme à mon Seigneur, demeure dans toute son intégrité. Seigneur Dieu, envoyez donc maintenant votre saint ange; qu'il garde, protége et défende mon corps et mon âme, afin que je vous loue et vous glorifie; car vous êtes béni dans les siècles des siècles. »

Tandis que la bienheureuse vierge proférait ces prières et autres semblables, les gens du préfet arrivèrent devant lui et lui dirent : « Seigneur, la magnificence de ta dignité est incapable de violer le culte des dieux et de transgresser les ordres des empereurs, qu'observent non-seulement la noblesse romaine, mais le monde entier. Cette fille, que tu nous avais chargés d'examiner pour savoir si elle est de condition libre ou servile, elle s'avoue chrétienne et absolument éloignée du culte des dieux sacrés; elle dit qu'elle vénère ce Jésus que les Juifs crucifièrent jadis. Quand nous nous sommes emparés d'elle, nous lui avons adressé d'abord des paroles pleines de douceur, puis d'autres plus sévères, afin de lui faire changer d'idée; mais ni nos promesses flatteuses, ni la menace des châtiments n'ont pu amollir son âme. Tu sauras mieux que nous réussir : cette affaire est entre tes mains. » Le juge inique ordonna qu'on la lui présentât sans retard. Lorsqu'elle fut devant lui, il lui parla ainsi : « Ne crains rien, jeune fille; mais dis-moi quelle est ton origine et découvre-moi clairement si tu es libre ou esclave. » La vierge lui répondit : « Ma famille est très-connue en cette ville, et je ne suis pas d'une naissance si obscure que je doive cacher mon origine; mais puisque tu parles de liberté, sache que je ne dépends d'aucun homme; mais je confesse de cœur et de bouche que je suis servante de mon Maître Jésus-Christ, que, dès l'âge le plus tendre, j'ai appris à révérer, à honorer, et que j'adorerai toujours. » Le préfet : « Quel est ton nom? » La vierge : « Les

hommes m'appellent Marguerite; mais au saint baptême j'en ai reçu un autre plus illustre : je me nomme chrétienne. » Cette réponse remplit le président d'une fureur indicible; et aussitôt il donna l'ordre de l'enfermer dans une prison ténébreuse, et défendit de lui donner aucun secours, pas même à boire ni à manger; il espérait que cette privation de toute assistance humaine et les ténèbres du cachot la feraient consentir à ses volontés. Mais Marguerite, ayant été consolée par une visite des saints anges et favorisée d'une lumière céleste, n'en persévérait qu'avec plus de constance dans la confession du nom du Christ, et elle regardait comme rien tout ce qu'on avait imaginé pour la faire souffrir.

Le préfet, voyant que rien ne pouvait l'ébranler dans sa foi, ni les bons traitements, ni la crainte des supplices, continua sa route vers la ville d'Antioche. Dès qu'il y fut arrivé, il convoqua toute la noblesse de la ville avec tous ceux qui paraissaient avoir le plus de sagesse, afin de prendre conseil d'eux tous sur les moyens, non pas de perdre Marguerite en la faisant mourir, mais de la vaincre, soit par des raisonnements artificieux, soit par la terreur. Après qu'il eut longuement exposé l'affaire, il s'arrêta au dessein de produire la jeune vierge dans l'assemblée du peuple et de l'examiner publiquement, ajoutant ces paroles : « Peut-être que la honte de se voir ainsi exposée aux regards de la multitude la fera fléchir, et ce que n'ont pu faire ni la faim, ni la prison, l'intimidation l'obtiendra. » Le deuxième jour après son entrée dans la ville, le préfet donna donc l'ordre qu'on lui érigeât un tribunal splendide, et que l'on convoquât toute la ville au spectacle qu'il voulait lui donner dans l'interrogatoire de la vierge.

Au jour indiqué, il se fit une grande réunion de peuple de l'un et l'autre sexe. Le préfet, paré de ses plus magnifiques ornements, s'assit sur son trône, et commanda d'amener en la présence de tout le monde celle qui cultivait en son cœur la foi du Christ. Après qu'elle lui eut été présentée, il commença

par lui adresser de ienveillantes paroles : « Nous nous apercevons, dit-il, ô je ne fille, que tu marches par les sentiers de la perdition ; nous remarquons que ton esprit, engagé en de certaines erreurs, résiste opiniâtrément à nos avis. Mais, comme nous ne voulons pas te perdre, et que nous nous efforçons au contraire par tous les moyens de te délivrer, nous t'exhortons à quitter toutes tes erreurs, et à prendre la voie de salut que nous t'indiquons, afin que tu puisses à la fois gagner nos bonnes grâces et éviter les tourments. Et c'est parce que nous serions vivement affligé de ta perte, que nous avons jusqu'ici fait trêve à la justice, et que nous ne t'avons pas fait mettre à mort plus tôt. Que ton esprit écoute donc ce conseil si salutaire, afin que tu puisses jouir de la vie, et t'épargner les atroces supplices qui attendent les rebelles. Je te propose donc aujourd'hui la vie ou la mort, la joie ou les tourments : tends la main du côté que tu voudras, choisis ce qui te semble le meilleur. »

La vierge du Christ répondit : « Le conseil du salut et la joie, grâces à Dieu, je les ai déjà trouvés en réalité, et je les ai placés, pour n'en plus sortir, dans la forte citadelle de mon cœur : je veux dire que j'adore, que je glorifie le Seigneur Jésus-Christ, que je le vénère avec une confiance assurée, et que jamais je ne cesserai de l'honorer de toute mon âme. Du reste, ne te donne plus autant de peine à mon sujet, et ne te fatigue point par tes incertitudes ; sache-le bien, nulle puissance humaine, aucune torture, ne seront capables d'enlever de mon cœur un si précieux trésor. » Olybrius lui dit alors : « Toutes ces paroles montrent assez tout ce qu'il y a en toi d'opiniâtreté et d'orgueil ; et autant nous avions tâché de t'exhorter par de douces paroles, autant nous voyons en toi d'âpreté, en retour de notre clémence. C'est ce qui nous ferait croire que ces discours ne viennent pas de toi, mais qu'un autre te les a suggérés ; je suis persuadé que quelqu'un t'a enlacée dans toutes ces chimères comme dans un filet. De là vient que tu ne sais pas rentrer en ton

cœur, et que tu nous as fait de telle réponses. Ton âge seul prouve évidemment ce que j'avance ; car de toi-même tu n'aurais pas su parler de la sorte. Eh bien ! dis-nous sans détour quelle est la personne qui t'a si bien stylée. » La bienheureuse Marguerite repartit : « Tu prétends que j'ai été séduite et endoctrinée de folles extravagances : si tu veux m'écouter volontiers, tu ne tarderas pas à savoir ce qui en est, à la condition toutefois que tu croiras au Christ. » Le préfet : « Oui, je t'écouterai volontiers ; car je désire connaître ce que tu as à nous dire. »

Marguerite. reprenant la parole, dit : « Ne sois pas étonné, ô juge, de ce que ma faiblesse va dérouler à tes yeux ; car ce ne sont point des arguments humains. Écoute donc, et que ta sagesse en fasse son profit. Celui qui sert Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a pas besoin d'un maître mortel qui l'instruise et lui enseigne à préparer ce qu'il doit répondre ; car il a voulu lui-même en faire la promesse à ceux qui se confient en lui, leur disant : « Lorsque vous serez livrés aux puissances du siècle, et que vous comparaîtrez devant les rois et les présidents, ne pensez point à ce que vous aurez à dire, ni de quelle manière vous devrez répondre ; l'Esprit-Saint parlera dignement pour vous. » Donc si cela est, ou plutôt parce que cela est ainsi, ce n'est point par des combinaisons, mais par la foi que j'ai été instruite. En effet, c'est en croyant que j'ai trouvé un maître, et c'est aussi en croyant que nous apprenons à conserver notre foi et à résister à vos infernales persuasions. »

Le président lui dit : « Nous pensions que tu allais nous débiter quelque chose de sensé ; mais tu n'as produit qu'un impudent mensonge. Nous avions déjà appris que la séduction du Christ est telle, que celui qui a été une fois imbu de sa doctrine, nulle discussion, nulle violence ne peuvent l'ébranler. Ainsi donc, grâce à ton entêtement, nous connaissons maintenant par expérience ce que nous avons déjà ouï dire. Mais que jamais un pareil maître ne vienne enseigner mon

intelligence ; loin de moi une semblable doctrine, qui, en faisant mépriser la puissance des princes, nous prive des joies les plus séduisantes et nous jette dans des tribulations perpétuelles. C'est parce que tu ignores, jeune fille, combien est grande l'indignation des empereurs contre la foi des chrétiens, que tu prétends conserver sans inquiétude ce qui te semble droit et saint. Si tu voulais écouter les conseils que nous t'adressons, tu verrais clairement quel est le moyen d'éviter la mort et de trouver la vie. Mais ne te laisse point tromper par un vain espoir ; sache au contraire que les invincibles empereurs m'ont constitué juge en ce lieu, afin que tous les partisans du Christ qui n'adoreront pas les dieux, je les mette en pièces, sans pitié, par divers supplices, et qu'après les avoir ainsi déchirés, je leur fasse subir la mort la plus amère. Et comme ces ordres ont été sanctionnés par les édits impériaux , vois ce que tu as à faire, maintenant que tu en as le loisir, et que notre indulgence veut bien ainsi condescendre à ta jeunesse, de peur qu'ensuite tu cherches ce temps d'indulgence, sans le pouvoir plus trouver, lorsque ton entêtement aura commencé à sentir notre indignation. Encore une fois, ne te laisse point aller à la folle espérance que tu pourras, d'une manière ou d'une autre, échapper à la puissance de mon bras, et mets-toi bien dans la tête qu'aucune force n'est capable de te délivrer de mes mains. Si telles étaient tes pensées, désabuse-toi. Rentre plutôt en toi-même, hâte-toi d'accomplir ce que nous ordonnons, et prépare-toi à venir avec nous, au jour indiqué, adorer la majesté des dieux : sinon, tu expireras au milieu des tourments les plus cruels. »

La bienheureuse Marguerite répondit: « A quoi bon me menacer des tourments, juge impie ? Pourquoi vouloir détruire par la terreur la religion chrétienne, et te glorifier de ce que personne ne saurait m'arracher de tes mains ? Si mon Seigneur Jésus-Christ n'était qu'un homme, comme ta folie te le fait croire, et s'il n'était pas plutôt et très-véritablement Dieu

et homme tout à la fois, et de plus le Roi du ciel et de la terre, tes menaces pourraient m'inspirer de la frayeur et me contraindre à t'obéir en adorant des simulacres muets ; mais, parce qu'il habite dans les cieux, d'où il voit tout ce qu'il y a de plus humble, et que, selon un prophète, « le ciel est le trône de sa gloire, et la terre l'escabeau de ses pieds; » et qu'il a une puissance telle, que, s'il le voulait, à l'instant même l'enfer t'engloutirait tout vif avec ton entourage : quelle insigne stupidité ne serait-ce pas que d'abandonner un tel Seigneur, pour baisser la tête devant de vaines idoles et leur rendre gloire ? Donc, ô juge, je ne dois te laisser dans aucune incertitude à cet égard ; écoute et sois assuré de ce que je vais te dire : ni je n'obéis aux édits des empereurs, ni je ne redoute l'effet de tes menaces, ni je ne veux honorer tes faux dieux. Tue-moi, si tu veux, déchire-moi, fais-moi brûler vive, jette-moi sous la dent des bêtes : tu peux me mettre à mort, mais me séparer de l'amour du Christ, jamais. »

Le président, furieux de tels discours, ordonna de la suspendre par la tête et de la frapper de verges à coups redoublés. Les bourreaux exécutèrent ces ordres d'une manière si cruelle, que le sang qui s'échappait du corps si délicat de la jeune vierge ruisselait sur la terre comme d'une source. Bon nombre d'hommes et de femmes, témoins d'une exécution si barbare, ne purent retenir des larmes de compassion et des gémissements ; et comme, pour la consoler, ils disaient à la bienheureuse martyre : « O vierge si belle, nous sommes cruellement affligés des tourments que tu endures en tes membres, et nous voudrions tout entreprendre pour te délivrer ; mais nous ne le pouvons. Écoute cependant notre conseil : ce tyran, comme tu vois, est toujours dans le bouillonnement de sa fureur, et ainsi hors de lui par la colère, il se hâte d'effacer ta mémoire de dessus la terre. Mais toi, ô vierge, toi qui es douée de tant de sagesse, épargne enfin ta vie, aie pitié de toi-même ; et pour cela acquiesce au moins un

instant à ce que le juge demande de toi ; et probablement, touché de compassion, il ne te livrera pas à la mort. » La sainte martyre leur répondit : « Assez, assez, ô hommes illustres ; retirez-vous, ô nobles femmes, et n'allez pas, par vos pleurs, affaiblir mon courage ; car, comme dit l'Apôtre, « les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs. » Je vous pardonne toutefois, parce que vous agissez en cela par humanité, et que, marchant dans les ténèbres, vous ne jouissez pas de la vraie lumière. Si vous connaissiez la lumière de la vérité, non-seulement vous ne voudriez pas me faire abandonner le droit sentier, mais plutôt vous vous livreriez vous-mêmes spontanément aux supplices pour le nom de Jésus-Christ. »

Alors le président Olybrius indigné donna l'ordre de la suspendre au chevalet, et de lui déchirer les flancs avec des ongles de fer très-aigus. Les bourreaux, se mettant aussitôt à l'œuvre, lacérèrent si impitoyablement les chairs de la jeune martyre, qu'ils les enlevèrent par lambeaux jusqu'aux entrailles, qui parurent à découvert, et le sang jaillissait de toutes parts. Les assistants ne purent tenir à un tel spectacle, et tous, jusqu'à l'exécrable préfet, détournaient leurs visages, tant cette atroce barbarie leur faisait horreur. Quant à la sainte, fortifiée par un secours céleste, elle comptait pour rien les tourments qu'elle endurait ; et plusieurs de ceux qui étaient présents, admirant son courage, se disaient : « Voyez comme une tendre et délicate jeune fille supporte de sanglants supplices que les hommes les plus vaillants n'oseraient pas même regarder. » Mais les gens du préfet prirent occasion de ce qui aurait dû fléchir leur inhumanité, pour inventer de nouveaux tourments qui devaient aboutir à la mort. Voyant que la vierge du Seigneur se riait des ongles de fer, ils s'étudièrent à imaginer des tortures encore plus atroces, qui devaient ou la contraindre à se rendre, ou lui procurer le genre de mort le plus cruel. Ils résolurent donc de la livrer aux flammes le jour suivant. Et après qu'ils eurent arrêté ce projet, ils

donnèrent l'ordre de la reconduire dans les ténèbres de sa prison.

La martyre, y étant entrée, leva les mains vers le Seigneur, et lui fit cette prière : « Seigneur Dieu, roi du ciel et de la terre, créateur des choses visibles et invisibles, auteur de l'éternelle vie et consolateur des opprimés, faites que je persévère virilement dans la confession de votre saint nom, afin que, puisque j'ai commencé par votre grâce à combattre avec courage, par votre secours aussi j'aie le bonheur de remporter la victoire ; autrement, ceux qui s'élèvent avec tant d'injustice contre moi, m'insulteraient en disant : « Où est son Dieu, en qui elle se confiait ? » Que l'ange de votre lumière vienne me rendre cette clarté que m'a enlevée la ténébreuse obscurité de la prison, et que la droite de votre puissance chasse bien loin tous les fantômes de l'ancien ennemi ; car nous savons, Seigneur, que votre miséricorde nous assistera dans les tentations. » Pendant que la bienheureuse Marguerite louait ainsi le Sauveur du monde et l'implorait avec tant d'effusion, celui qui est le chef de la perversité, avec ses mille moyens de nuire, s'apprêta à l'effrayer par divers artifices et des prestiges fantastiques. Se transformant devant elle en dragon, et lançant de la gueule et des narines un feu infect, il semblait prêt à la dévorer. La bienheureuse vierge, à la vue de cette forme menaçante, recourut, selon son ordinaire, aux armes de la prière, et formant le signe de la sainte croix contre l'ennemi, elle implorait ainsi le secours d'en haut : « Seigneur Jésus-Christ, défenseur de vos soldats, vous qui avez humilié par la victoire de votre croix la superbe du diable, levez-vous pour me secourir ; dites à mon âme : Je suis ton salut. Car vous avez dit vous-même : « Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. » A ces paroles, l'ancien serpent se retira confus, et il ne put rien entreprendre contre la vierge. Et aussitôt, ravie de joie de l'assistance céleste, Marguerite rendit de grandes actions de grâces à Dieu sauveur de tous.

Mais l'ennemi du nom chrétien, le diable, irrité d'avoir été vaincu par une femme, ne craignit point de lui tendre de nouveaux piéges. Il prit la forme d'un homme velu jusqu'aux talons, et montrant un visage horrible, il s'efforçait de l'épouvanter par ce nouveau prestige. La vierge, voyant cela, lui dit : « Je connais tes ruses, ô Satan, je sais tout ce qu'il y a de malice et de fourberie dans les filets que tu nous jettes. A quoi bon faire tant d'efforts pour m'inspirer de l'épouvante ? Si tu me méprises, parce que je suis jeune et faible, souviens-toi que j'ai dans le Seigneur un puissant protecteur et un aide rassurant. Car il est mon Dieu, lui qui a réduit à néant ta puissance féroce, lui qui a abattu ton audace ; et lorsque la fin du monde sera venue, il te précipitera avec tous tes satellites dans le cachot éternel, où vous brûlerez sans fin. C'est pourquoi je t'ordonne en son saint nom, démon exécrable, de te retirer loin d'ici, et je te défends d'oser encore approcher de moi. » Ce méchant esprit, vaincu par la puissance divine, lui dit alors : « Je ferai ce que tu ordonnes ; car j'ai éprouvé que tu es la servante du Roi suprême. Lorsque tu priais, sa divine majesté a brisé toutes nos embûches ; et toute notre ruse ne saurait prévaloir contre toi. » Le démon ajouta plusieurs autres choses de ce genre, puis disparut.

A ces attaques infernales succéda une visite céleste, qui combla de joie la vierge du Christ. Une divine lumière, resplendissante comme le soleil, brilla dans la prison, et dissipa l'horrible puanteur que l'esprit de ténèbres y avait répandue ; puis, dans cette lumière, apparut l'image de la croix du salut, au sommet de laquelle vint se reposer une colombe plus blanche que la neige ; et aussitôt une voix se fit entendre : « Réjouis-toi, vierge très-fidèle ; tressaille d'allégresse, glorieuse martyre : et parce que, dans tant de combats tu as triomphé des faux dieux, et que tu as prêché hardiment la gloire du nom du Christ, par ton martyre tu parviendras aux joies éternelles, et là tu goûteras à jamais la félicité des

anges et des saints. » Cette visite fortifia de plus en plus la bienheureuse vierge ; et son âme en reçut un tel accroissement de vigueur et de patience, qu'elle aurait défié tous les tourments.

Le matin étant venu, le juge d'iniquité, qui n'avait rien perdu de la cruelle férocité qu'il voulait déployer contre la servante de Dieu, donna l'ordre de l'extraire de la dégoûtante prison où il l'avait fait enfermer, et de l'amener à son tribunal devant le peuple assemblé. Comme elle se présentait avec le visage d'une personne qui n'aurait souffert aucun mal, Olybrius, agité par les furies, voulut tenter encore de triompher de sa constance : « O la plus impudente de toutes les femmes, s'écria-t-il, ennemie de ton âme et de ton corps ! pourquoi, comme une brute, as-tu endurci ton cœur ? pourquoi ne songes-tu pas enfin à sauver ta vie ? Tu es devenue plus dure que la pierre et le diamant : tu ne fais aucun cas des supplices, tu méprises les édits des princes, tu refuses effrontément de rendre à nos divinités sacrées l'honneur qui leur est dû. Et nous aussi, nous saurons t'administrer un remède comme tu en mérites. Mais pourquoi perdre le temps à te parler ? Je le jure donc par le salut de nos invincibles princes et par la magnificence des dieux, si à l'instant même tu ne promets de ta propre bouche d'abaisser ta tête altière devant les dieux immortels, pour leur offrir les libations sacrées, je briserai ton âme de fer par un instrument qui vomit le feu ; et alors nous verrons bien si ton amour pour le culte du Christ est si fort, que tu méprises même le supplice des flammes ardentes. Mais plutôt, hâte-toi, malheureuse, de sauver ta vie, avant que les flammes ne t'environnent et ne te consument. » La sainte martyre, après ce discours, parla ainsi au superbe tyran : « De quoi t'inquiètes-tu, ô juge ! et à quoi bon ces menaces de me faire brûler vive ? Nous ne craignons point tes menaces, et nous ne redoutons nullement tes supplices ; car celui qui envisage la grandeur des récompenses méprise aisément les tourments de tout genre, parce qu'il

est écrit que « les souffrances de cette vie ne sont pas propor-« tionnées avec la gloire future qui sera révélée en nous .» C'est pourquoi ni le feu, ni le glaive, ni le péril de la mort, ne pourront jamais me séparer de mon Seigneur Jésus-Christ. Seulement, je te prie de ne point différer ce que tu veux faire ; car nous te méprisons aussi bien que tes dieux ; et je ne cesserai point d'adorer et de glorifier le Christ Seigneur, et lui seul. »

Quand elle eut cessé de parler, le cruel juge encore plus exaspéré, ordonna de la dépouiller et de la suspendre avec des poulies, puis de lui brûler tous les membres avec des torches ardentes. Et durant ce supplice, il lui disait par dérision : « Réjouis-toi, Marguerite, tressaille en ton Christ, que tu ne renieras en aucune manière, à ce que tu assures. C'est lui qui t'a acquis ce repos, cette volupté. Eh bien ! qu'il vienne te secourir, s'il le peut, et qu'il te délivre de ce feu. Mais si tu veux obéir à nos ordres et prendre pitié de toi-même, il en est temps encore; nous te procurerons tant et de si grandes délices, que tu oublieras promptement tous les tourments que tu as endurés. » La bienheureuse Marguerite lui répondit : « Tu plaisantes de ce supplice d'un feu qui n'est que momentané, et tu ne songes pas à celui qui est éternel ! C'est là la gloire des chrétiens, qui les conduit à une joie qui ne finira jamais. J'ai toujours eu le désir de souffrir ce que tu me fais endurer, et cette pensée me faisait soupirer. Ce feu, il est vrai, brûle mes membres durant quelques instants; mais toi, si envieilli dans l'idolâtrie, tu seras livré à des brasiers éternels. Ce même Seigneur du ciel et de la terre qui délivra trois enfants d'une fournaise ardente, me procure aussi à moi sa servante un doux rafraîchissement qui tempère mes souffrances, afin que ce feu ne me surmonte pas, et qu'après avoir vaincu ton opiniâtre persistance, j'ai le bonheur de chanter avec eux l'hymne de glorification. » Après avoir ainsi parlé, elle leva les yeux au ciel, et fit cette prière : « Seigneur, créateur de toutes choses , vous à qui tous les éléments

obéissent, exaucez mes cris qui s'élèvent vers vous, et faites que je ne sois pas vaincue par ce feu. » O prodige de la puissance du Seigneur ! ces lampes embrasées lui procuraient un rarfaîchissement comme d'une douce rosée. Et elle disait au juge : « Comprends du moins à présent quel est mon Seigneur que j'adore ; il est doué d'une telle puissance que ce feu a perdu toute sa vigueur et ne brûle plus mes membres. » Les bourreaux fatigués et vaincus la laissèrent suspendue, mais sans aucune lésion, et ils dirent au préfet : « Que notre maître daigne ordonner de quelle manière il faut punir cette ennemie des dieux ; car jusqu'ici tous nos efforts ont été vains. »

Olybrius ordonna alors d'apporter une grande chaudière, de la remplir d'eau bouillante, et d'y précipiter la martyre pieds et mains liés. Lorsque Marguerite eut été jetée au fond de la chaudière, elle priait ainsi le Seigneur : « Brisez ces liens, Seigneur, afin que je vous offre un sacrifice de louange, et que les peuples, en le voyant, croient que vous êtes le seul Dieu plein de gloire, que ce malheureux monde ignore. » Elle parlait encore que ses liens se rompirent ; et la sainte se leva debout saine et sauve. Ceux qui étaient présents, voyant tant de merveilles que Dieu opérait en elle, s'écriaient ravis d'admiration : « Oui, il est vraiment grand, il est le seul véritable, le Dieu que sert cette jeune vierge, et qui, à sa prière, a fait éclater tant et de si grands prodiges. » La sainte martyre prit de là occasion de leur parler de Dieu. Elle leur dit donc : « O hommes sages, considérez et sachez que le Seigneur Christ est le créateur de toutes choses, auquel toutes les créatures obéissent, ainsi que vous avez pu vous en convaincre par tout ce qui m'est arrivé. Laissez donc le culte de ces vains simulacres, et convertissez-vous à votre Créateur, le Sauveur des âmes, qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière. Si vous vous convertissez à lui de tout votre cœur, et si, après avoir été lavés par le saint baptême, vous observez par vos œuvres et vos paroles la foi chrétienne, non-seulement vos âmes jouiront

d'un bienheureux repos, mais, de plus, lorsque la résurrection générale aura lieu, vous recevrez une double récompense ; alors vos corps, comme vos âmes, nageront dans une joie ineffable qui n'aura point de terme. » Cette exhortation produisit son effet, et une multitude de personnes, quittant les erreurs du paganisme, embrassèrent la foi du Christ.

Le détestable président, ayant appris cela, commença à craindre que le peuple ne s'insurgeât contre lui, et ne lui fît perdre, avec la vie, ses honneurs et ses dignités. C'est pourquoi, sans faire aucune enquête, il ordonna de décapiter tous ceux qui avaient suivi les conseils de la bienheureuse vierge. Il est hors de doute que ces martyrs reçurent dans l'effusion de leur sang la régénération du saint baptême, et méritèrent la vie éternelle.

Après qu'ils eurent été exécutés, le perfide tyran voyant l'invincible constance de la vierge, et désespérant de rien obtenir d'elle, ordonna de lui faire subir la sentence capitale. Les appariteurs se saisirent d'elle et la conduisirent hors de la ville, au lieu destiné aux exécutions ; puis ils la remirent entre les mains d'un bourreau nommé Malchus. La bienheureuse Marguerite demanda quelques instants pour prier. L'ayant obtenu, elle adressa au Seigneur cette prière : « Je vous glorifie, Seigneur Jésus-Christ, je loue et bénis votre saint nom ; car la vertu de votre puissance m'a fortifiée malgré la fragilité de mon sexe, et m'a fait soutenir de glorieux combats. Et maintenant je vous demande avec instance que vos anges viennent recevoir mon âme, afin que j'aie le bonheur de posséder les joies de l'éternelle félicité dans l'assemblée des saints, et de jouir de votre adorable présence que j'ai toujours désirée, vous qui régnez avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen. » Ayant achevé sa prière, elle dit au bourreau qu'il pouvait frapper. Et celui-ci, saisissant son glaive, comme il en avait reçu l'ordre, lui trancha la tête. Cette bienheureuse vierge fut martyrisée pour le nom du Christ le seize des calendes d'août.

Les fidèles, ayant appris son martyre, vinrent enlever son corps et lui donnèrent une sépulture honorable, selon le rite des chrétiens. Lorsque la paix eut été rendue à l'Église, on érigea une basilique en ce lieu, à l'honneur de la sainte vierge martyre, pour la gloire du Seigneur Jésus-Christ, qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles Amen.

LXXIX

LES ACTES DES SAINTS CANTIUS, CANTIANUS, CANTIANILLA ET PROTUS.

(L'an de Jésus-Christ 290.)

Nous empruntons ces Actes aux Bollandistes.

Celui qui voudra s'appliquer avec soin à la recherche des Actes des saints, y trouvera pour lui-même et pour les autres des fruits d'édification : ainsi, un bon arbre porte en soi la preuve qu'il n'occupe pas inutilement le terrain, lorsqu'on le voit chargé de fruits qui sont agréables à ceux qui s'en nourrissent. Nous allons rapporter, tel que nous le trouvons dans leurs actes, ce qu'ont fait les saints, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont souffert. On s'aperçoit aisément que vous êtes catholiques lorsqu'on vous voit lire assidûment ou entendre avec joie le récit des victoires du Christ. Je vous le demande, à vous qui voudriez ranger ces histoires parmi les apocryphes et les faire oublier : de qui avons-nous reçu le canon des divines Écritures ? n'est-ce pas de la main de ceux qui ont mieux aimé être mis à mort pour ce même canon , que de céder ? Quoi donc ? les martyrs ont soutenu la foi orthodoxe qui est contenue dans les volumes sacrés fixés à un nombre certain. Ces saintes Lettres leur doivent leur conservation ; car c'est par persévérance qu'elles se sont fidèlement maintenues. Il est

donc à propos d'écrire les gestes de ces saints, afin qu'ils reçoivent des louanges qui leur sont dues, en présence de Dieu et des hommes, eux qui ont enduré, devant les incrédules, des tourments inouïs pour la défense de ces livres sacrés. Comme nous n'admettons rien d'inspiré en dehors des Ecritures canoniques, nous avons tracé ces lignes pour montrer seulement que les martyrs ont gardé le dogme catholique : nous voulons simplement laisser un exemple à la postérité, un sujet d'édification aux croyants, et enseigner par des exemples l'art de la milice du Christ à ses soldats. Il est certain que celui-là n'est pas disposé à combattre, le cas échéant, qui ne veut pas lire les actes de ceux qui ont combattu. Qu'ils soient donc spectateurs de la lutte des athlètes du diable, puisqu'ils refusent d'assister aux combats des soldats du Seigneur : pour nous, nous parlons, nous écrivons, nous publions les merveilleux effets de la puissance divine. Que la jalousie cherche à détourner les fidèles de cette lecture, que la timidité cherche à leur imposer silence, qu'on les blâme même des larmes qu'ils répandent, et qu'on les traîne devant les tribunaux ; rien ne saurait lasser leur patience. Les blessures reçues au service de l'empereur sont glorieuses pour les soldats qui en portent les cicatrices ; nous donnerions volontiers nos vies pour lui. Nous allons tirer de l'oubli et mettre en lumière les sanglants labeurs par lesquels le Christ a procuré à ses armées de martyrs le triomphe et la victoire. Les récits des combats qu'ils ont livrés excitent notre courage, tandis qu'ils font de vives blessures à ceux que la négligence rend lâches. Donc, avant de prendre les armes, considère les combattants ; fais-en une étude, afin que l'ennemi commence à te redouter.

Les bienheureux martyrs du Christ Cantius, Cantianus et Cantianilla, de la race des Anicius, et parents de l'empereur Carin, de bonne mémoire, naquirent à Rome dans la quatorzième région, et ils y furent élevés. Ils eurent pour gouverneur Protus, qui les instruisit pleinement dans la foi catholique. En ce temps-là, Dioclétien régnait à Rome,

Maximien en Illyrie, et Carin dans les Gaules, où il avait de grands égards pour les chrétiens ; mais peu de temps après, il mourut. Après sa mort, les exécrables empereurs Dioclétien et Maximien firent publier dans toutes les provinces de l'empire des édits qui enjoignaient de punir de diverses peines les chrétiens qui refuseraient de sacrifier. Lorsque les bienheureux Cantius, Cantianus et Cantianilla eurent connaissance de ces édits, comme ils habitaient la ville de Rome, après avoir pris conseil du bienheureux Protus, ils vendirent et distribuèrent aux pauvres tous leurs biens et les maisons qu'ils possédaient dans l'enceinte des murs, afin de se soustraire à une injuste sentence. Quant aux esclaves de l'un et l'autre sexe qu'ils avaient au nombre d'environ soixante-dix, ils leur donnèrent la liberté, après les avoir fait baptiser au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit. Ils résolurent ensuite de parcourir les biens ruraux qu'ils possédaient aux environs de Rome, sous prétexte de les visiter ; et profitant de cette occasion qui s'offrait à eux, ils sortirent de la ville et dirigèrent leurs pas vers Aquilée, par amour pour l'illustre martyr Chrysogone : ils avaient aussi des biens considérables dans le territoire de cette ville. Mais, comme la lumière ne saurait se cacher dans les ténèbres, il était nécessaire que le Seigneur les couronnât pour la gloire de son nom

Lors donc que les saints martyrs Cantius, Cantianus et Cantianilla furent entrés, avec leur gouverneur Protus, dans la ville d'Aquilée, ils s'aperçurent incontinent que la persécution y sévissait avec encore plus de fureur qu'à Rome. Il y avait, en effet, dans les prisons un si grand nombre de martyrs et de confesseurs enchaînés pour le nom du Christ, qu'on ne pouvait plus les compter. Nos saints martyrs, après leur arrivée en cette ville, se présentèrent, au milieu de la nuit, à cette prison, et demandèrent aux chrétiens qui y étaient détenus, s'ils avaient au milieu d'eux le très-saint martyr du Christ, Chrysogone. Les saints martyrs de la prison leur répondirent : « Voilà trente-six jours que Chrysogone a reçu la palme du

martyre par la décapitation, sur l'ordre de princes iniques. Il a été mis à mort non loin de cette ville, en un lieu appelé « les Eaux de Prade, » et il y a été inhumé par le très-saint prêtre Zoïle. Les martyrs Cantius, Cantianus, Protus et Cantianilla, pleurèrent de joie avec ceux qui étaient en prison : puis, au moyen de quelque argent qu'ils donnèrent aux gardiens, ils purent passer toute la nuit avec les confesseurs. Le matin étant venu, ils quittèrent la prison et se mirent à annoncer Notre-Seigneur Jésus-Christ, au nom duquel ils opéraient beaucoup de miracles , illuminant les aveugles, purifiant les lépreux, chassant les démons, et. par l'imposition des mains, guérissant ceux que leurs infirmités retenaient sur leur grabat.

En ce même temps et dans cette même ville d'Aquilée, le très-impie Dulcidius partageait la charge de président avec son collègue Sisinnius. Les juges iniques, apprenant que les saints de Dieu Cantius, Cantianus, Protus et Cantianilla étaient venus de Rome en cette ville , ordonnèrent aux appariteurs de se saisir de leurs personnes, pour leur faire offrir de l'encens aux dieux. Les bienheureux martyrs, levant les yeux au ciel, répondirent : « Nous ne sacrifions point aux démons car il est écrit : « Tous les dieux des gentils sont des démons : « mais c'est le Seigneur qui a fait les cieux. » Et encore : « Qu'ils leur deviennent semblables, ceux qui les fabriquent « et tous ceux qui se confient en eux. » Allez donc dire à votre inique président que nous voulons mourir pour le nom du Christ plutôt que de nous éloigner de ses commandements ; car depuis le berceau nous confessons le Seigneur Jésus-Christ. » Les satellites retournèrent vers le président et lui rendirent compte de ce qui s'était passé. Alors le président Dulcidius et son collègue Sisinnius, piqués de ce refus, écrivirent en ces termes aux empereurs Dioclétien et Maximien : « Très-pieux empereurs, venez au secours des lois romaines, pour lesquelles votre bras victorieux sait faire ployer les têtes superbes des ennemis ; prêtez votre assistance aux dieux tout-puissants, qui ne reçoivent que du mépris de la part des

chrétiens. On vient de voir arriver de la ville de Rome trois frères germains, qu'on sait être membres de la famille de l'empereur Carin, accompagnés de leur gouverneur Protus. Ils se sont concertés pour résister à nos ordres et pour prêcher le Christ, celui-là même que les Juifs crucifièrent sous Ponce-Pilate, président de la Judée, et en son nom ils font beaucoup de merveilles surprenantes. C'est à vous de voir ce que vous avez à ordonner. » Les exécrables Dioclétien et Maximien, saisis de fureur, rendirent cette sentence, que, s'ils refusaient de sacrifier, ils devaient être mis à mort.

Lorsque la sentence fut connue des bienheureux martyrs Cantius, Cantianus et Cantianilla, ils prirent un char et sortirent de la ville avec leur gouverneur Protus, afin de se rendre en toute hate au tombeau du saint martyr Chrysogone, se souvenant de cette divine parole : « Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » Or, dans la nuit précédente, le Seigneur avait daigné visiter les bienheureux martyrs, et leur avait dit : « Paix à vous. Hâtez-vous de vous rendre auprès de mon bien-aimé Chrysogone ; car c'est là que j'ai préparé vos couronnes, c'est là que vous devez être couronnés, pour aller ensuite vous réjouir sans fin dans mon royaume avec Chrysogone. Ne vous affligez point ; car il est écrit : Si on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre ; et qui vous persécute, me persécute moi-même. » Le matin on annonça aux juges que les saints de Dieu s'étaient enfuis. Le comte Sisinnius, pour éxécuter les ordres des empereurs, se mit aussitôt à leur poursuite, accompagné d'appariteurs.

Les bienheureux martyrs continuaient précipitamment leur route sur leur char. Mais, à peu de distance de la ville, une des mules du char tomba subitement au lieu nommé « les Eaux de Prade, » là même où saint Crysogone avait souffert le martyre ; afin qu'ainsi s'accomplît ce que le prophète David avait dit par l'inspiration du Saint-Esprit : « Comme il est bon, comme il est agréable que des frères demeurent dans

l'union ! » Et encore : « Le Seigneur a fait un commandement et il ne sera point transgressé. » Les saints martyrs se trouvant donc au lieu où avait souffert le saint martyr Chrysogone, se mirent à genoux et adressèrent au ciel cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, Dieu tout-puisssant, envoyez votre saint ange à notre secours, pour la confusion de tous ceux qui adorent les idoles. Nous vous prions donc, Seigneur, de daigner nous rendre persévérants en cette sainte vocation, pour la gloire et la louange de votre nom, et pour raffermir les cœurs de ceux qui croient en vous; afin que tous ceux qui honorent les idoles sachent qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous seul qui avez les anges pour serviteurs. » Comme ils priaient ainsi, le comte Sisinnius survint avec ses appariteurs, qui se saisirent aussitôt des saints martyrs.

Et ici nous devons faire remarquer combien ce fait est glorieux, et comment il avait été ménagé par la Divinité. Dieu rend toujours victorieux ceux qu'il a élus, pour ensuite les transporter, par une ascension sublime, dans la cour du royaume céleste. Car, de même qu'Élie monta au ciel sur un char, ainsi ces saints parvirent au martyre portés sur un char ; et si un véhicule conduisit le prophète en un lieu de repos, un autre véhicule porta nos martyrs au séjour de la gloire : et, bien que le premier fût tout de feu, le second ne lui est point inférieur ; car l'un portait un prophète, et l'autre était chargé de trois martyrs. Mais, dira quelqu'un, il est plus glorieux d'être porté sur un char de feu que sur un char tout terrestre. Eh bien ! cette gloire même ne manque point à ces saints hommes; car, tout ainsi qu'Élie était enlevé sur un char de feu, de même pareillement une foi brûlante transportait ces saints martyrs; le Christ, dis-je, les portait, lui qui est feu et lumière, lui de qui il est écrit : « Notre Dieu est un feu consumant. » Lors donc que le persécuteur menaçait vivement les bienheureux dont nous parlons, ils montèrent sur un char. Pour quel motif ? Pour prendre la fuite ? non, sans doute, mais pour arriver plus tôt au martyre; non pour se

cacher, mais au contraire pour montrer à tous les passants qu'ils étaient chrétiens. Certes, il leur était facile de se tenir cachés dans une ville aussi populeuse : mais ils en sortirent afin que les cœurs de tout ce peuple, en apprenant leur fuite, fussent enflammés de l'amour du Christ. Lorsque quelqu'un sort par la voie publique dans un char préparé et orné d'avance, il ne faut pas appeler cela une fuite, mais un départ. Et ces saints hommes en prenant ce parti, et comme placés sur un char de triomphe, disaient hautement : « Voici le persécuteur; nous partons, nous vous précédons. Pourquoi restez-vous? A quoi bon ce retard ? Suivez nos traces : car nous ne voulons pas avoir l'air d'être menés par la violence au supplice, nous qui désirons si ouvertement vous précéder à la gloire. »

Le comte Sisinnius, ayant écouté ces paroles, fit saisir les saints martyrs; puis il les exhorta à brûler de l'encens à l'honneur de Jupiter. Les bienheureux serviteurs de Dieu, remplis d'indignation, dirent que jamais ils ne sacrifieraient aux démons, mais seulement à Dieu qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qui y est contenu : « Car ajoutèrent-ils, toutes les idoles et tous ceux qui les révèrent iront ensemble au feu éternel. » L'impie Sisinnius, irrité de ce langage, dit à ses appariteurs que si ces hommes n'offraient de l'encens à Jupiter, ils n'avaient qu'à les décapiter. Les bienheureux martyrs Cantius, Cantianus et Cantianilla, avec leur précepteur Protus, ayant refusé d'obtempérer, on les conduisit plus loin. En se rendant au lieu du supplice, ils chantaient joyeusement des psaumes. En y arrivant, ces bienheureux serviteurs de Dieu levèrent les mains au ciel et dirent : « Seigneur Jésus-Christ, qui avez promis d'être un père et une mère pour ceux qui persévèrent dans la confession de votre nom, et vous êtes engagé à rendre pour des choses temporelles des récompenses célestes, pour des objets périssables d'autres qui sont éternels, pour des richesses terrestres une vie éternelle avec une félicité ineffable, nous vous prions, vous qui aimez la pureté de

la conscience, de nous regarder, à cette heure, du haut des cieux, de recevoir nos âmes dans la paix et de nous donner place au milieu de vos saints et de vos élus, avec lesquels vos glorieux martyrs se conjouissent, car vous êtes le Dieu unique et béni dans les siècles des siècles. » En terminant leur prière, ils dirent : « Amen. » Et après s'être mutuellement donné le baiser de paix, ils se mirent à genoux, présentèrent leur tête au glaive et reçurent ainsi des couronnes immortelles. Mais, ô prodige ! leur sang apparut aux spectateurs comme du lait ; on en voit encore les traces, de nos jours, sur la pierre placée au lieu de leur martyre. En ce même temps, le vénérable prêtre Zonus recueillit les corps de ces bienheureux martyrs, les embauma avec des aromates de prix, et les déposa dans un tombeau de marbre près de celui de saint Chrysogone.

Les bienheureux martyrs Cantius, Cantianus et Cantianilla, avec leur précepteur Protus, subirent le martyre la veille des calendes de juin, au douzième milliaire de la ville d'Aquilée, au delà de la rivière Hysonce, au lieu nommé les Eaux de Prade.

LXXX

LES ACTES DE SAINT MAXIMILIEN, MARTYR.

(L'an de Jésus-Christ 295.)

Dom Ruinard a reproduit ces Actes dans son recueil.

Sous le consulat de Tuscus et d'Anulinus, le quatrième jours des ides de mars, à Tébeste en Numidie, Fabius Victor fut introduit devant le tribunal avec Maximilien. L'avocat de l'empereur, Pompéianus, se présenta en même temps et dit : « Fabius Victor a été préposé à la levée des nouvelles recrues ainsi que Valérianus Quintianus, gouverneur de la province Césarienne. Victor, aujourd'hui, présente son fils Maximilien pour être enrôlé ; je crois qu'il peut être admis, et je demande

qu'on le fasse passer sous la mesure militaire. » Le proconsul Dion dit au jeune homme : « Quel est ton nom ? » Maximilien répondit : « Pourquoi veux-tu le connaître? Il ne m'est pas permis d'être soldat, je suis chrétien. » Le proconsul dit : « Qu'on lui applique la mesure militaire. » Or, pendant qu'on exécutait cet ordre, Maximilien répétait encore : « Je ne puis être soldat ; je ne puis faire le mal ; je suis chrétien. » Mais le proconsul insistait et disait : « Qu'on lui applique la mesure militaire. » Quand on l'eut fait, l'officier dit à haute voix : « Il a cinq pieds dix pouces. » Le proconsul dit à l'officier : « Qu'on le marque. » Maximilien résista et dit : « Je ne le souffrirai pas ; je ne puis être soldat. »

Le proconsul dit : « Sois soldat, ou je te fais mourir. » Maximilien répondit : « Je ne serai point soldat. Coupe-moi la tête ; je ne serai pas le soldat du monde ; je suis le soldat de mon Dieu. » Le proconsul dit : « Qui t'a inspiré cette résolution ? » Maximilien répondit : « J'ai pris conseil de ma conscience et de Celui qui m'a appelé. » Le proconsul dit à Victor, père de Maximilien : « Donne un conseil à ton fils. » Victor répondit : « Il a son conseil ; il sait ce qu'il doit faire. » Le proconsul dit à Maximilien : « Donne ton nom à la milice, et reçois la marque du prince. » Maximilien répondit : « Je ne la recevrai pas ; je porte déjà le signe du Christ mon Dieu. » Le proconsul dit : « Je vais à l'instant t'envoyer à ton Christ. » Maximilien répondit : « Que je serais heureux, si tu le faisais ! c'est toute la gloire que j'ambitionne. » Le proconsul dit à l'officier : « Qu'on lui donne la marque du soldat. » Mais Maximilien résista : « Je ne reçois point, disait-il, la marque du monde ; et si vous me l'imposez par violence, je la briserai ; car ce n'est qu'un vain signe. Je suis chrétien, et il ne m'est pas permis de porter le collier de plomb de la milice, après avoir reçu le signe salutaire de Jésus-Christ, mon Maître, le Fils du Dieu vivant, de ce Jésus que tu ne connais pas, que Dieu a livré pour nos péchés, et qui a souffert pour notre salut. Nous, chrétiens, c'est lui que nous servons ; nous nous attachons à

lui, comme à l'auteur du salut, au principe de la vie. » Le proconsul dit : « Sois soldat, et reçois la marque de la milice, si tu veux échapper à une mort misérable. « Maximilien répondit : « Moi, je ne meurs pas. Mon nom d'ailleurs je l'ai déjà donné à un autre maître. Je ne puis être soldat. » Le proconsul dit : « Songe à ta jeunesse, et sois soldat : les armes conviennent à ton âge. » Maximilien répondit : « Je suis enrôlé au service de mon Dieu, je ne puis être le soldat du monde ; je te l'ai dit, je suis chrétien. » Le proconsul dit : « Dans le corps d'élite qui sert de garde à nos maîtres Dioclétien et Maximien, Constance et Valère, il y a des chrétiens qui remplissent fidèlement tout le service militaire. » Maximilien répondit : « Ils savent sans doute ce qu'ils font ; c'est leur affaire. Quant à moi, je suis chrétien et ne puis mal faire. » Le proconsul dit : « Mais les soldats, quel mal font-ils donc ? » Maximilien répondit : « Ce qu'ils font, tu le sais bien. » Le proconsul dit : « Encore un coup, sois soldat et ne méprise pas la milice, ou je t'envoie à la mort. » Maximilien répondit : « Je te l'ai dit, moi je ne meurs pas ; je puis quitter ce monde, mais mon âme vit à jamais avec Jésus-Christ, mon Maître. »

Le proconsul dit : « Qu'on efface son nom. » Après qu'on l'eut effacé, il reprit en s'adressant à Maximilien : « Par un prétexte de religion, tu as refusé le service militaire ; tu subiras une sentence proportionnée à ton crime, et qui servira d'exemple aux autres. » En même temps il lui lut sur ses tablettes la sentence suivante : « Maximilien a refusé avec opiniâtreté le serment militaire ; j'ordonne qu'il périsse par le glaive. » Maximilien répondit : » Grâces soient rendues à Dieu ! » Il était âgé de vingt et un ans, trois mois et dix-huit jours. Comme on le conduisait au supplice, il disait, en s'adressant aux chrétiens : « Frères bien-aimés, de toutes vos forces, de toute l'ardeur de vos désirs, hâtez-vous ; venez jouir du bonheur de voir le Seigneur et obtenir, vous aussi, la couronne qui m'attend. » Puis, d'un air tout rayonnant de joie, il dit à son père : « Donne au soldat qui va me frapper le

vêtement neuf que tu m'avais préparé pour la milice. Que les fruits de cette bonne œuvre, multipliant pour toi au centuple, je puisse bientôt te recevoir au ciel, et me réjouir avec toi dans la gloire auprès du Seigneur. » Presque en même temps le glaive consommait son sacrifice. Une dame romaine, nommée Pompéiana, obtint du juge le corps du martyr ; elle le prit dans sa litière, le trasporta à Carthage et l'enterra non loin du palais, sous un monticule auprès du martyr Cyprien. Treize jours après, Pompéiana mourut, et fut ensevelie dans le même lieu. Quant à Victor, le père de Maximilien, après l'exécution de son fils, il était rentré plein de joie dans sa maison, rendant grâce à Dieu d'avoir pu se faire précéder au ciel par une offrande aussi parfaite, et qu'il ne devait pas tarder à suivre. Amen.

LXXXI

LES ACTES DE SAINT FÉLIX ET DE SAINT FORTUNAT.

(L'an de Jésus-Christ 295.)

Nous prenons ces Actes dans les Bollandistes.

En la douzième année de l'empire de Dioclétien et de Maximien, les princes et les magistrats publièrent dans toutes les villes un édit par lequel il était ordonné de mettre à mort par divers supplices tous les chrétiens qu'on pourrait découvrir, en quelque endroit que ce fût. On entreprit donc, dans l'univers entier, une sévère recherche des adorateurs du Christ ; et l'ordonnance portait que tous ceux qui voudraient vendre ou acheter devaient préalablement sacrifier aux idoles, et que celui qui aurait recélé un chrétien serait lui-même puni tout le premier.

Vers ce même temps, les empereurs, qui étaient alors à Rome, confièrent au préfet Apollinaire la mission d'établir dans chaque province de l'Italie des présidents ou magistrats,

et des juges. Or, il arriva que, dans la ville d'Aquilée, on confia la présidence à Euphémius, homme très-impie, parce qu'il paraissait animé de sentiments féroces contre les chrétiens. Lorsqu'il fut entré dans la ville, il alla droit au temple de Jupiter, et y offrit d'immondes victimes; puis il chargea le héraut public de crier par toute la ville que tous les habitants eussent à se rendre avec des victimes au capitole de Jupiter; il fit même placer dans les lieux publics des objets consacrés aux idoles. On vit alors tous les amis des chrétiens les trahir et les livrer aux juges. Un des employés du tribunal, nommé Aponius, dit au président : « Il y a présentement dans cette ville deux frères qui font profession du christianisme. » Le président ordonna aussitôt de les amener à son tribunal chargés de chaines de la tête aux pieds. Les satellites étant entrés dans le lieu où ils demeuraient, ils les trouvèrent priant Dieu et disant : « Seigneur, vous êtes devenu notre refuge de génération en génération. Avant que les montagnes fussent créées ou que la terre fût affermie, de siècle en siècle vous êtes, ô Seigneur. » Le chef de satellites se saisit d'eux, les enchaina par le cou et les mains, et les conduisit devant le président. Lorsqu'ils furent arrivés, il dit à Euphémius : « Ceux que tu nous as ordonné de prendre sont à la porte. » — « Qu'on les introduise, » répondit le président.

Lorsqu'ils furent devant lui, Félix ayant marqué son front du signe de la croix, et se frapppant la poitrine, priait intérieurement. Le président leur dit : « Dites de quels noms on vous appelle ? » Félix répondit : « Moi, je me nomme Félix, et mon frère s'appelle Fortunat; nous sommes chrétiens. » Le président : « Êtes-vous originaires de cette ville, ou y êtes-vous venus comme voyageurs ? » Félix : « Nous sommes de ce pays, d'un lieu voisin, peu éloigné de cette ville. Mais, voyant que vous adorez de vaines et immondes idoles, nous avons abandonné notre demeure, préférant habiter dans les forêts avec les bêtes sauvages, que de vivre avec vous; car vous pratiquez un vain culte et vous sacrifiez aux

démons. » Le président Euphémius : « Ne savez-vous pas encore ce qu'ont ordonné nos très-pieux princes, à savoir, que si l'on découvre des adorateurs du Christ, il faut les punir de divers supplices ? » Félix : « Qu'ils obéissent aux ordres des princes, ceux qui leur ressemblent et qui militent sous eux ; pour nous, qui avons notre Roi dans le ciel, nous n'avons rien de commun avec les ministres de Satan. » Le président, à ces paroles, les fit étendre et frapper de bâtons noueux par des hommes très-vigoureux. Durant ce supplice, les martyrs, comme d'une voix, priaient ainsi le Seigneur : « Seigneur Jésus-Christ, gloire à votre bonté ! car c'est en nous que vous avez accompli ces paroles que le Saint-Esprit a proférées par la bouche de votre serviteur David, disant : « Voyez comme il est bon, comme il est agréable pour des frères de demeurer dans l'union ! » Nous vous prions, Seigneur, de daigner nous faire persévérer dans la sainte vocation à laquelle vous nous avez appelés, pour la gloire votre nom, et pour raffermir le courage de ceux qui croient en vous ; et afin que tous ceux qui servent les idoles apprennent qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous, Seigneur, qui avez les anges pour ministres. » Euphémius leur dit : « Ignorez-vous que nos seigneurs les empereurs sont très-irrités contre le nom de votre Christ ? » Félix répondit : « Eh bien ! qu'ils se fâchent ; est-ce que pour cela ils pourront vaincre en quelque chose les serviteurs du Christ ? Sachez donc que plus vous vous irritez dans votre cruauté, plus nous sommes élevés en gloire. » Le président entendant cela, sourit, puis il leur dit : « Misérables ! je m'en vais vous faire couper la tête, quelle gloire vous en reviendra-t-il ? » Fortunat répondit : La gloire que nous attendons du Seigneur notre Dieu est toute spirituelle ; elle n'est pas de ce monde, car ce monde passe, et sa gloire aussi : la gloire que Dieu prépare à ceux qui croient en lui est éternelle ; et qui êtes-vous, vous et vos princes ? car votre gloire, à nos yeux, c'est de nous avoir plongés dans les tourments. »

Le président, transporté de fureur à ces paroles, donna l'ordre de suspendre les deux frères au chevalet, et de leur brûler les flancs avec des lampes ardentes. Tandis qu'on exécutait ses ordres, Félix et Fortunat chantaient des hymnes à Dieu, disant : « Seigneur, Roi des saints anges, envoyez l'archange saint Michel à notre secours, pour la confusion de tous ceux qui adorent la vanité et le mensonge. » Comme ils parlaient encore, les lampes s'éteignirent, et ils s'écrièrent : « Le filet a été brisé, et nous sommes délivrés ; notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. » Le président Euphémius leur dit : « Ce sont là des paroles vaines qui vous exaltent ; approchez et sacrifiez au grand dieu Jupiter, par lequel vous pouvez mériter le salut. » Félix répondit : « Mérite toi-même le salut de ton dieu : pour nous, notre salut, c'est le Christ. Vos dieux ne peuvent se sauver eux-mêmes, si on vient à les briser ; comment peuvent-ils procurer aux autres ce dont ils sont incapables pour eux-mêmes ? » Le président, entendant cela, ordonna de les coucher sur le dos et de leur verser sur le ventre de l'huile bouillante. Les saints s'écrièrent alors : « Par le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour lequel nous endurons ce tourment, nous ne sentons pas la moindre chaleur ; tu nous as, au contraire, procuré du rafraîchissement. » Ce président d'iniquité, de plus en plus outré de colère, ordonna de leur frapper les mâchoires avec des balles de plomb, disant : « Il faut venger les injures des dieux sur les bouches qui les ont proférées. » Fortunat lui dit : « O impie ministre du diable, invente encore, si tu peux, un autre supplice plus terrible, et dis à tes bourreaux de nous l'appliquer ; car, comme le Seigneur Dieu nous assiste, nous ne saurions être effrayés par les tourments : l'ange du Seigneur est là, qui fortifie tous nos membres. »

L'un des conseillers du président lui dit : « Seigneur, ces ennemis des dieux immortels semblent tirer de la gloire de tous ces supplices : fais-leur plutôt couper la tête. » Le

président rendit alors contre eux la sentence capitale. Les satellites les conduisirent aussitôt hors de la ville, sur le bord de la rivière qui longe la cité. Les martyrs, en y arrivant, se mirent à genoux, et prièrent le Seigneur, en disant : « Nous vous rendons grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous ne nous avez point abandonnés dans notre combat; ainsi, comme nous sommes sortis du même sein maternel, de même nous avons parcouru ensemble l'arène du martyre. Nous vous prions, nous vous demandons que pareillement vous nous permettiez d'entrer en même temps dans le paradis, où se trouvent réunis tous ceux qui, de ce monde, sont parvenus à la gloire céleste avec la palme du martyre subi pour votre nom. » Après qu'ils eurent ainsi prié, ils se donnèrent mutuellement le saint baiser, et récitèrent en présence de tous l'oraison dominicale. Le bourreau leur trancha la tête ; puis tous les satellites se retirèrent, laissant là les corps des martyrs.

La nuit suivante, des hommes pieux de la ville vinrent au même lieu, portant des linges et des aromates, dont ils ensevelirent secrètement les corps saints. En même temps survinrent des habitants de la ville de Vicence, leurs concitoyens, dans le dessein de transporter les corps des martyrs dans leur patrie ; mais les habitants d'Aquilée y mirent opposition. Comme ce débat se prolongeait, et que les uns et les autres redoutaient la cruauté du président et des païens, par une inspiration céleste, ils convinrent que le corps de saint Félix serait transporté à Vicence, et celui de saint Fortunat à Aquilée, sous la condition toutefois que la tête de celui-ci serait emportée à Vicence, tandis que celle de saint Félix resterait à Aquilée.

Les saints de Dieu Félix et Fortunat furent martyrisés le douze du mois de mai, sous l'empire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen.

LXXXII

LES ACTES DES SAINTS COME ET DAMIEN.

(L'an de Jésus-Christ 297.)

La collection des Bollandistes nous a fourni ces Actes.

Sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, Lysias étant assis sur son tribunal dans la ville d'Égée, quelques-uns de ses officiers lui dirent : « Il y a ici certains chrétiens fort habiles dans l'art médical. Ils parcourent les villes et les bourgades, guérissant divers malades et délivrant ceux qui sont possédés des esprits immondes, au nom de celui qu'on appelle Christ ; ils font ainsi beaucoup de choses merveilleuses, mais ils ne permettent pas que les hommes aillent au temple honorer les dieux par des sacrifices. » Le président, à cette nouvelle, envoya des satellites pour se saisir de leurs personnes et les amener à son tribunal. Lorsqu'ils furent devant lui, il leur dit : « Vous parcourez les villes et les bourgs, pour persuader aux habitants de ne point sacrifier aux dieux ? Dites-moi donc d'où vous êtes, et quelle est votre fortune et votre nom. » Le bienheureux Côme répondit : « Si tu veux savoir cela, président, nous te le dirons hardiment : nous sommes Arabes ; nous n'avons point de fortune, car les chrétiens ne la connaissent point, ils ne la nomment même pas. Voici maintenant nos noms : moi je me nomme Côme ; mon frère s'appelle Damien. Il y en a encore trois autres : si tu le désires, nous te dirons aussi leurs noms. » Le président : « Eh bien ! dis-moi leurs noms. » Le bienheureux Côme : « Antyme, Léonce, Euprépien. » Le président dit à ses officiers : « Qu'on les amène devant le tribunal. »

Les soldats allèrent aussitôt les chercher et les amenèrent au président. Celui-ci les regardant leur dit : « Écoutez mes

ordres : vous avez à choisir ce qui vous est avantageux, n'allez pas désobéir. Si vous vous rendez à mes conseils, vous recevrez de la part des empereurs de grands et magnifiques honneurs ; si, au contraire, vous n'acquiescez pas à mon invitation, je vous tourmenterai par diverses sortes de supplices ; et après que vous aurez beaucoup souffert, vous renierez votre Christ. » Les saints martyrs lui dirent tout d'une voix : « Fais ce que tu voudras ; nous n'avons rien à craindre de tes tourments ; car nous avons le Christ qui nous aidera. Nous ne sacrifions point aux idoles : elles sont sans yeux et sans aucun sentiment. » Le président ordonna de les étendre par terre, et de les frapper avec des nerfs de bœuf. Les saints martyrs, au milieu de ce supplice, disaient : « Seigneur, vous êtes notre refuge de génération en génération. Avant la formation des montagnes, avant la création de la terre et de l'univers, vous existez, de siècle en siècle. Ne vous détournez pas de nous dans notre bassesse ; car vous avez dit : Convertissez-vous, enfants des hommes. » Tournez-vous vers nous, Seigneur, et écoutez la prière de vos serviteurs. » Priant de la sorte, les coups ne leur firent aucun mal ; et ils dirent au président : « Fais-nous subir des tourments encore plus cruels, afin que tu connaisses la force de la vertu de Dieu qui est en nous : car les supplices que tu nous as infligés ne nous ont pas atteints ; tu vois que nos corps sont aussi sains qu'auparavant. »

Le président leur dit : « J'espérais que vous vous rendriez : c'est pourquoi je n'ai pas voulu vous faire endurer des tourments trop rigoureux. Maintenant je vois que vous persistez dans votre impiété et que vous ne voulez pas sacrifier aux dieux ; je vais donc vous faire lier avec des chaînes et jeter dans la mer. » Les saints martyrs répondirent : « Fais ce que tu voudras, président ; en cela même tu connaîtras la puissance de notre Dieu. » Les soldats les enchaînèrent tous, et les conduisirent vers le rivage. Les martyrs s'y rendirent en chantant joyeusement des psaumes, et ils disaient : « Nous nous délec-

tons, Seigneur, dans la voie de vos commandements, comme au milieu d'immenses richesses ; et lors même que nous marcherions dans les ombres de la mort, nous ne craindrions point les maux, parce que vous êtes avec nous, Seigneur. Votre verge et votre bâton même nous ont consolés. Vous avez préparé devant nous une table contre ceux qui nous affligent. Vous avez répandu l'huile sur notre tête, et votre calice enivrant, qu'il est délicieux ! Votre miséricorde nous accompagnera tous les jours de notre vie. O Dieu, vous nous avez conduits au port de votre volonté. » En priant ainsi, les martyrs arrivèrent au rivage, et les soldats les jetèrent aussitôt à la mer. Mais, au même moment, l'ange du Seigneur s'approcha d'eux, rompit leurs liens, et les tira des ondes sains et saufs.

Les questionnaires, témoins du fait, allèrent en toute hâte annoncer au président ce qui était arrivé. Lysias ordonna d'amener les martyrs devant lui et leur dit : « Vos maléfices surpassent tous ceux des magiciens : enseignez-moi donc aussi cet art. » Le bienheureux Côme lui dit : « Nous ne sommes point magiciens, mais chrétiens ; et c'est au nom de notre Dieu que nous détruisons la puissance de vos divinités. Et toi-même, si tu deviens chrétien, tu verras que toutes ces choses s'opèrent par Lui, et tu connaîtras la vertu du Christ. » Le président ajouta : « Au nom de mon dieu Adrien, je vous suis où vous serez. » Il parlait encore, que deux malins esprits se précipitèrent sur lui, et pendant une heure ne cessèrent de le frapper à la mâchoire. Alors il s'écria : « Je vous en conjure, serviteurs de Dieu, priez pour moi, afin que je sois délivré de ce châtiment. » Les saints s'étant mis en prière, les démons se retirèrent incontinent. Le président dit alors aux martyrs : « Vous voyez comment les dieux m'ont puni pour avoir voulu les abandonner, et à quel supplice ils m'ont livré. » Les saints repartirent : « Insensé ! comment ne reconnais-tu pas que c'est une miséricorde que Dieu t'a faite ? mais tu aimes mieux croire que tu dois ta

guérison à d'aveugles et sourdes idoles, que tu appelles des dieux. Reconnais donc plutôt le Seigneur Jésus-Christ, lui qui t'a rendu la santé. et ne mets point ta confiance en ces dieux que tu adores. » Le président, irrité de la fermeté des confesseurs, leur dit : « Je jure par les dieux que je ne me rendrai point à vos persuasions; mais, au contraire, je vous ferai souffrir divers supplices, et je vous livrerai aux bêtes, afin de vous apprendre à obéir aux ordres des empereurs. » Et il ordonna de les garder en prison, jusqu'à ce qu'il eût décidé de leur sort. Comme on les y conduisait, ils chantaient ainsi : « Chantons au Seigneur un cantique nouveau, car il a fait des choses merveilleuses. Vous nous avez délivrés, Seigneur, de ceux qui nous affligent, et vous avez confondu ceux qui vous haïssent. Vous vous souvenez de votre miséricorde envers Jacob et de la vérité de vos promesses à la maison d'Israël. Tous les confins de la terre ont vu le salut de notre Dieu. » Et ils passèrent ainsi toute la nuit dans les hymnes et la prière.

Le jour suivant, Lysias étant monté à son tribunal, se fit amener les saints martyrs. Comme on les conduisait, ils disaient : « Donnez-nous, Seigneur, votre secours dans la tribulation ; car vain est le salut qui vient de l'homme. Pour nous, nous montrerons de la force en Dieu, et il réduira à néant nos ennemis. » Lorsqu'ils furent arrivés devant le président il leur dit : « Êtes-vous décidés à sacrifier, ou persistez-vous dans votre folie ? » Le martyrs répondirent : « Nous sommes chrétiens, et nous ne renions point notre Dieu. Fais maintenant ce que tu voudras; nous ne sacrifions point aux idoles. » Le président, voyant leur admirable contenance, donna l'ordre d'apporter du bois sec, d'en allumer un grand feu et de les y jeter. Les serviteurs s'empressèrent d'exécuter les ordres de leur maître. Les saints martyrs se tenaient debout au milieu des flammes et disaient : « Nous levons les yeux vers vous, Seigneur, qui habitez dans les cieux. De même que les yeux des serviteurs sont attachés sur les mains de leurs maîtres, ceux de la servante sur les mains de sa maîtresse, ainsi nos

yeux sont tournés vers le Seigneur notre Dieu, jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous. Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, parce que nous sommes accablés de mépris. Envoyez-nous du secours, Seigneur, et délivrez-nous de ceux qui s'insurgent contre nous, de peur que ceux qui ne vous connaissent pas ne disent : Où est leur Dieu ? » Comme ils priaient ainsi, il survint un grand tremblement de terre, et la flamme, s'élançant du bûcher, brûla une foule de païens qui étaient présents. Les martyrs en sortirent intacts, au point que pas un de leurs cheveux ne fut atteint par le feu ; et ils se présentèrent ainsi devant les spectateurs.

Le président, stupéfait des merveilles qu'il voyait, se contint pendant une heure ; puis, faisant appeler les martyrs, il leur dit : « J'en jure par les dieux, je suis fort inquiet pour vous ; car évidemment c'est votre art magique qui a éteint des flammes si ardentes. » Les saints martyrs lui dirent : « Jusques à quand, impie, refuseras-tu de reconnaître la miséricorde dont Dieu use à notre égard ? Tu veux nous obliger de sacrifier à des pierres privées de sentiment ! Sache donc que nous n'abandonnons point notre Dieu, et que nous ne sacrifions point à d'immondes idoles. » Le président courroucé donna l'ordre de les élever sur le chevalet, et de les frapper sans relâche. Mais l'ange du Seigneur, qui se tenait près d'eux, faisait disparaître la douleur. Le président, voyant que les questionnaires allaient succomber de lassitude, commanda de détacher les martyrs et de les lui amener. Ils vinrent aussitôt, et se présentèrent à lui pleins de la grâce de Dieu et le visage rayonnant de joie. Le président leur dit : « J'en atteste les dieux, je ne me laisserai point vaincre par vos maléfices ; mais je vous infligerai encore divers genres de supplices, et je finirai par livrer vos corps aux oiseaux de proie. » Les martyrs répondirent : « Comme nous avons au ciel un Roi éternel, Notre-Seigneur Jésus-Christ , nous ne redoutons point les tourments. Fais tout ce que tu voudras, ainsi que nous te l'avons déjà dit. »

Alors le président Lysias rendit une sentence par laquelle il condamnait Côme et Damien à être crucifiés, puis lapidés par le peuple. Quant aux bienheureux Antyme, Léonce et Euprépius, après les avoir fait flageller, il les fit reconduire en prison. Les questionnaires ayant donc crucifié Côme et Damien, le peuple se mit à les lapider : mais les pierres retombaient sur ceux qui les jetaient. Le président voyant ses satellites tout couverts de contusions, en fut outré de fureur, et il ordonna à quatre soldats de percer de flèches les martyrs. Il fit en même temps tirer de prison les saints Antyme, Léonce et Euprépius, et leur ordonna de se tenir debout près de la croix. Mais les flèches, comme les pierres, revenaient sur ceux qui les lançaient. Le président, s'apercevant enfin que tous ses efforts contre les martyrs n'obtenaient aucun résultat, commanda qu'on leur tranchât la tête.

Les bourreaux se saisirent aussitôt des saints martyrs, et les conduisirent au lieu du supplice. En s'y rendant, ces bienheureux louaient Dieu, en disant: « Il est bon de louer le Seigneur et de chanter votre nom, ô Très-Haut, afin de publier votre miséricorde dès le matin, et votre vérité pendant la nuit ; car vous avez signalé magnifiquement votre miséricorde sur nous. L'homme insensé ne connaît point ces choses, et le fou ne les comprend pas. Lorsque les pécheurs seront brûlés comme l'herbe, tous ceux qui opèrent l'iniquité seront aussi dispersés. Ils ont humilié votre peuple, ils ont affligé votre héritage : ils périront dans les siècles des siècles. Pour vous, Seigneur, vous êtes éternellement le Très-Haut. » Après ce cantique, les bienheureux martyrs levèrent leurs mains vers le ciel, et ayant prié intérieurement, ils dirent : « Amen. » Les bourreaux s'approchèrent alors, et leur tranchèrent la tête. Et c'est ainsi que, dans la tranquillité et la paix, ils rendirent leurs âmes à Dieu, pour recevoir du Sauveur la couronne de victoire.

Les glorieux martyrs Côme et Damien, Antyme, Léonce et Euprépius souffrirent dans la ville d'Égée, le v des kalendes d'octobre, sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui

soit honneur et gloire avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

LXXXIII

LE MARTYRE DE SAINTE STRATONICE ET DE SAINT SÉLEUCUS.

(L'an de Jésus-Christ 297.)

Nous prenons ce document dans les Actes des Martyrs orientaux d'Étienne-Évode Assémani.

L'empereur Maximien, la cinquième année de son règne, ordonna, par des lettres envoyées à tous les gouvernements des provinces, que l'on offrît des sacrifices solennels aux dieux dans toutes les villes soumises à la domination romaine. De là il s'éleva contre les chrétiens une persécution atroce et violente. On prenait tous ceux qui faisaient profession de christianisme; et, après les supplices de la cruauté la plus raffinée, ils étaient impitoyablement mis à mort. A cette occasion, un grand nombre d'hommes, de femmes, de prêtres, furent saisis et déportés à Cyzique; et quand on leur avait fait subir les tortures les plus affreuses, on les traînait au supplice. Le bruit s'en étant répandu dans la ville, une foule immense se porta à la suite des bienheureux martyrs pour contempler leur trépas. Ils étaient conduits sous les remparts, et la multitude attirée par ce spectacle avait garni toutes les hauteurs des murailles.

Dans la même ville habitait Apollonius, d'une noble famille, et depuis plusieurs années exerçant à Cyzique la charge de préfet. Sa fille, appelée Stratonice, fiancée à Séleucus, jeune homme très-considéré, avait suivi, accompagnée de ses nombreuses esclaves et de ses suivantes, la foule qui se portait au lieu du supplice. Quand elle vit du rempart les chrétiens courir à la mort, et présentant avec allégresse

leurs têtes à la hache des bourreaux, elle ne put s'empêcher d'admirer une telle grandeur d'âme. Elle les voyait pendant toute la durée du supplice, tantôt élever leurs regards au ciel et se féliciter mutuellement avec un visage joyeux d'une aussi belle fin, tantôt se prémunir par le signe de la croix contre la mort qui approchait, et nommer souvent avec de pieuses larmes et de fréquents soupirs le Seigneur Jésus. Ce qu'elle considérait lui semblait en effet tenir du miracle. Aussi, tout étonnée, elle se retourna vers ses compagnes : « Quel est donc, leur dit-elle, ce prodige que nous contemplons ? Les autres hommes, à l'annonce de la mort, nous les voyons trembler, faire force de voiles et de rames pour l'éviter, et ceux-ci, qu'on appelle chrétiens, saisis par les soldats, sont aussi calmes que s'ils avaient échappé à la mort ; déchirés par les tortures, ils sourient au milieu des tourments. Les affamés ne désirent pas plus vivement la nourriture et la boisson que ceux-ci la mort. Quelle est donc cette parole qu'ils répètent toujours en regardant le ciel : Seigneur, nous vous en prions, venez à notre aide ? Elle suffit pour affermir leur esprit contre tous les périls. Et quel est ce Jésus-Christ qu'ils invoquent sans cesse à leur dernière heure ? » Et la vierge, inquiète, cherchait partout quelqu'un qui pût lui expliquer tous ces mystères.

Près de là se trouvait un jeune chrétien qui, par crainte de la persécution, dissimulait sa foi. Ayant entendu ces paroles de Stratonice, et sans doute aussi inspiré par le Christ, il s'approcha d'elle secrètement, et continuant les réflexions de la vierge, il lui parla en ces termes de la religion chrétienne : « Après notre sortie de ce monde nous attendons une autre vie qui est immortelle, un royaume céleste, éternel, que sont sûrs de posséder ceux qui, avec constance et fermeté, savent supporter les maux passagers du temps. Ces âmes généreuses, pour avoir sacrifié cette vie, s'envolent au ciel, où elles goûtent un bonheur qui ne finit jamais. » A ces paroles le cœur de la jeune fille s'enflamma, et interrogeant de nou-

veau le jeune homme : « Qui, me montrera, dit-elle, cette vie bienheureuse dont tu me parles, et que l'on mène au-dessus même des cieux ? » Le jeune homme répondit : « Si tu crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ, attaché sur une croix pour le salut des hommes, il fera briller dans ton âme sa divine lumière, et dissipant les obscurités, suite naturelle de notre misérable condition, il te révélera toute la majesté de sa gloire céleste. » Alors la vierge lui dit : « Si je fais profession de cette doctrine que les chrétiens qui doivent affronter la mort ne cessent de prêcher, verrai-je briller à mes yeux cette gloire ? » Le jeune homme dit : « Il n'y a pas au monde de vérité plus certaine que ce que je viens de t'exposer ; et sans aucun doute, si tu abjures la superstition des idoles pour croire de tout ton cœur en Dieu créateur de l'univers, lui-même tout aussitôt te découvrira la gloire cachée de cette vie mystérieuse. »

Ils discouraient ainsi l'un et l'autre, et les suivantes s'étonnaient de voir cette jeune fille qui ne daignait pas même honorer de sa conversation les premiers citoyens de la ville, à cause de l'éminente dignité de ses parents, s'entretenir aussi longuement avec un jeune homme que personne ne connaissait. Mais elle, repassant dans son esprit les paroles du jeune chrétien, délibérait pour se donner au Christ ; car imbue des erreurs de ses pères, la superstition des idoles l'avait retenue jusqu'alors. Le Christ, qui avait député Philippe à l'eunuque éthiopien pour l'instruire de la vérité et l'amener à croire en Dieu, avait aussi destiné à la vierge ce jeune homme pour être son maître, son interprète, le guide qui lui montrerait le chemin de la vérité, afin qu'après avoir parcouru la carrière de l'épreuve, elle parvînt à la félicité des saints, aux brillantes demeures des bienheureux.

Méditant ces pensées nouvelles que le jeune chrétien lui avait suggérées, Stratonice tout à coup se lève de son siége, et à l'exemple des martyrs, regardant le ciel et munissant son front du signe de la croix, elle s'écrie à haute voix : « Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu des chrétiens, ouvrez mes yeux pour

que je puise à sa source la divine lumière du monde invisible; faites que j'éprouve par un signe certain que toutes les paroles de ce jeune homme sont véritables; je vous en supplie, préservez mon âme de la mort, et par votre miséricorde, faites briller dans mon intelligence les rayons de votre vérité. » Alors elle vit le ciel s'ouvrir; il en descendit une lumière éclatante qui, sous la forme d'une colonne, vint se placer devant le tribunal du président sur les corps des martyrs; et les âmes des chrétiens que l'on immolait les uns après les autres, montaient dans les cieux.

Stratonice, profondément saisie par cette vision admirable, d'abord éprouva de la terreur; mais bientôt abandonnant sa suite, elle descend du rempart où elle était assise, et s'élançant par la porte de la ville la plus rapprochée vers le lieu où les chrétiens étaient mis à mort, elle se fraie un passage à travers la foule épaisse qui l'entourait, et se jette sur les corps des martyrs immolés, sans penser à son rang et à sa qualité. Elle s'écrie en versant des larmes: « Seigneur Jésus-Christ, accordez-moi, je vous en prie, de sortir de la vie comme ceux qui viennent de périr à cause de votre nom, et réunissez mes membres à leurs saintes dépouilles. »

Quand les suivantes de Stratonice eurent appris à Apollonius tout ce qu'elles avaient vu, le cœur du vieillard fut saisi d'une immense douleur; il ne put s'empêcher de déchirer ses vêtements, et se répandant, comme font les femmes, en de pitoyables lamentations, il courut au lieu où sa fille était prosternée sur les corps des chrétiens. Il la trouve toute couverte de leur sang, et l'enlevant en présence du président du milieu de la foule: « Ma fille, lui dit-il, quel délire t'a saisie? pourquoi exciter aujourd'hui, devant tous les habitants de Cyzique, un pareil tumulte, au grand déshonneur de notre famille? » La vierge lui répondit: « Ce n'est pas moi qui oserai jamais imprimer à notre nom le moindre déshonneur; je veux, au contraire, te préserver et me garantir moi-même d'une éternelle ignominie; oui, j'atteindrai ce but si

tu m'écoutes, si tu rejettes cette superstition folle et inutile des dieux impuissants. » Ces paroles firent couler plus abondantes encore les larmes du vieillard. Le président, ému de compassion pour Apollonius qui succombait sous le poids de son désespoir, ordonna tout aussitôt d'emporter les corps des chrétiens et de les jeter à la mer ; ayant ensuite adressé de violents reproches à Stratonice, il se pressa de rentrer avec sa suite dans la ville, singulièrement troublé par l'action de la jeune fille. Elle-même, les vêtements tachés de sang, les yeux gonflés par ses pleurs continuels, fut forcée, la nuit déjà s'approchant, de retourner avec son père dans sa demeure.

Loin de ses suivantes, retirée dans sa chambre, elle passa toute la nuit en prières, sans prendre de sommeil ni de nourriture; elle répétait souvent et pieusement ces paroles : « Seigneur Jésus-Christ, je vous en supplie, ne m'abandonnez pas, puisque j'ai cru en vous. » Mais voici qu'au milieu des ténèbres, une lumière extraordinaire qui surpassait de beaucoup l'éclat du soleil, vient illuminer toute la chambre ; et devant elle se présente un jeune homme dont le visage brillait comme l'éclair. L'appelant doucement par son nom : « Stratonice, lui dit-il, aie le courage de mépriser tous les tourments que te préparent les ennemis du Christ ; combats avec le ferme espoir de la victoire, et sois certaine que tu seras couronnée d'un bonheur parfait dans la société des saints. » Ayant dit ces paroles, il disparut ; et la vierge se sentit enflammée d'une merveilleuse ardeur pour défendre la foi du Christ.

Le jour brillait à peine, que son père accourt tout en larmes dans sa chambre, et la trouve à genoux sur la terre, et priant. « Ma fille, s'écrie-t-il, par pitié, ne permets pas qu'épuisé par l'âge, accablé par les chagrins, je quitte aussi tristement cette vie ; que tes paroles au moins me consolent, puisque tu es la seule cause de ma profonde douleur. » Stratonice lui répondit : « Si tu m'écoutes, si, rejetant cette superstition des dieux

impuissants, tu prends la résolution de n'adorer que le Dieu créateur de l'univers, je ferai avec plaisir tout ce que tu m'ordonneras. » Son père lui dit : « Tu crois donc qu'il convient à un homme sage de mépriser les dieux que les empereurs révèrent, pour adorer un homme que les Juifs ont puni à Jérusalem de l'abominable supplice de la croix ? » Stratonice lui répondit : « Et moi, j'affirme qu'il est très-juste de rendre les honneurs divins au Christ qui, pour mon salut et celui de tout le genre humain, a voulu donner sa vie sur la croix à Jérusalem ; et je suis déterminée à le suivre à travers le fer et le feu et malgré les plus atroces supplices, parce que je sais qu'il daigne s'occuper de mon salut. » Ces paroles, que la vierge prononçait avec une grande énergie, bouleversèrent le malheureux vieillard plus qu'on ne le saurait dire ; et déchirant de nouveau ses vêtements, tout hors de lui-même par la colère et la douleur qui l'oppressaient, il courut chez le président Jules pour lui faire part de son malheur.

Cependant Stratonice, saisissant l'occasion que lui fournissait l'absence de son père, se dirigea vers le lieu où les chrétiens avaient été immolés. Or, voilà qu'ayant dépassé la porte de la ville, la jeune fille rencontre Séleucus, son fiancé, qui en ce moment se promenait là par hasard, entouré d'un cercle de nobles jeunes gens. Stratonice, poussée par l'amour divin qui l'enivrait, sans égard pour les devoirs de sa condition, adresse ainsi librement la parole au jeune homme : « Courage, Séleucus, mon frère ! lui dit-elle, cherchons à gagner cette vie nouvelle qui est exempte de toutes les misères du corps ; hâtons-nous vers Celui qui seul a gagné la cause perdue du genre humain. Cherchons le jour de la vérité, méprisons les joies d'un hymen passager, pour ne penser désormais qu'à nous unir dans les splendeurs éternelles. » Ces paroles et d'autres semblables de Stratonice firent sur Séleucus une vive impression qu'il ne put dissimuler ; il recevait avidement chaque mot qui sortait de la bouche de Stratonice, et le

méditait attentivement ; car il était rempli d'amour pour elle. Enfin il l'interroge : « Stratonice , penses-tu qu'il existe une divinité plus puissante sur les déstinées humaines que les dieux de la patrie ? » Elle lui répondit : « Sois assuré que les dieux adorés jusqu'à ce jour dans notre grande cité ne sont que des idoles muettes et sans vie. Mais Jésus en qui j'ai cru, lui dont la lumière m'a déjà éclairée, dont la mort a sauvé le genre humain perdu sans ressource, est seul Dieu, Fils de Dieu. Il n'a pas hésité , pour le salut des hommes , de revêtir une chair mortelle, et de souffrir généreusement le supplice de la croix. » Séleucus était plongé dans un profond étonnement ; et Stratonice priait Dieu en ces termes pour le salut du jeune homme : « Seigneur Jésus-Christ , je vous en conjure , faites briller vos divines clartés dans l'âme de ce jeune homme ; accordez à ma prière que la splendeur de votre grâce illumine son cœur, pour qu'il croie en vous, pour qu'il comprenne que vous êtes le seul vrai Dieu, le maître du ciel et de la terre. » Tout à coup elle saisit avec assurance la main de Séleucus, et tous deux se rendent au lieu où les corps des martyrs étaient exposés. Là, Stratonice se prosterne de nouveau, baise cette terre toute baignée d'un sang glorieux, et parmi les sanglots et les larmes, elle suppliait Dieu de l'exaucer.

Cependant leurs serviteurs , indignés de tout ce qu'ils voyaient, courent le raconter à Apollonius qui parlait au président à ce même moment. Aussitôt chacun d'eux s'empresse avec sa suite de se rendre au lieu du martyre : ils y trouvent Séleucus et Stratonice à genoux sur la terre et priant. Alors le président, se retournant vers Apollonius, lui dit : « Je ne puis vraiment laisser ignorer que tu souffres, malgré les édits des empereurs, que ta propre fille abandonne les dieux adorés par les princes de Rome, pour se mêler à la superstition des chrétiens. » Apollonius répondit : « Il n'est pas juste, très-respectable président , que ta colère éclate à ce sujet contre moi; car je ne m'oppose pas aux lois publiques ; je ne méprise pas non plus les dieux de la patrie.»

Le président dit : « Pourquoi donc ta fille renie-t-elle les dieux que toute la ville honore ?» Apollonius répondit : « Je le jure par la victoire des empereurs nos maîtres, jusqu'à ce jour je l'avais ignoré. Lorsqu'eut lieu dernièrement le supplice de ceux qu'on appelle chrétiens, ma fille, à mon insu, suivit la foule, attirée par l'attrait de ce nouveau spectacle ; et, comme on me l'a rapporté , elle était aussi sur le rempart pendant qu'on les mettait à mort. Depuis ce jour, cette erreur s'est obstinément implantée dans son esprit. Comment cela s'est-il fait ? je l'ignore absolument, ainsi que je te l'ai déjà dit. » Le président reprit: « Apollonius, tu dis beaucoup de paroles ; mais déjà je t'ai averti que je ne pouvais laisser impunie une pareille action ; et puisque tu permets que les tiens outragent le culte des dieux et foulent aux pieds les lois de l'État, tu aviseras aux moyens de te disculper. » Apollonius répondit: « Quoi donc ! je serai coupable, si quelqu'un des miens, contre mon gré , viole les lois ? J'en atteste tous les dieux , cet événement m'a causé une si violente douleur , qu'un moment , n'étant plus maître de moi , j'ai cru que j'allais me précipiter à la mer. » Alors le président dit : « Puisque tu occupes, par la grâce des empereurs, le premier rang dans le sénat, il ne serait pas convenable, je pense, que quelqu'un cherchât à te nuire auprès d'eux ; mais si ta fille ne dépose son opiniâtreté pour se soumettre de plein gré à l'antique religion, je l'y contraindrai par les tourments. Tu ne seras pas inquiété ; mais elle subira la peine portée contre son crime. » Apollonius supplia que la torture fût renvoyée à sept jours. Il ajouta : « Pendant ce temps, j'ai la confiance de ramener ma fille à des pensées plus raisonnables ; j'y emploierai même les soins de ses meilleures amies. Si mes vœux ne sont pas exaucés, tu pourras alors user de l'autorité que les empereurs t'ont confiée, et chercher par les tourments à rappeler cette opiniâtre jeune fille à son devoir. » Le président dit qu'il admettait la demande d'Apollonius et ajouta : « Mais si elle continue ensuite de mépriser les lois , par tous les dieux et la victoire de nos

princes, j'en fais le serment, elle souffrira les plus atroces supplices, et demeurera pour les femmes de Cyzique un exemple terrible du respect dû à nos dieux. » Ces menaces effrayèrent si peu Stratonice, qu'elle se confirma davantage dans sa résolution.

Le président, s'adressant ensuite avec douceur à la vierge, lui dit : « Stratonice, quelle est donc cette folie, indigne d'une noble femme, et qui t'égare jusqu'à te faire abandonner les dieux qui régissent l'univers, pour suivre l'absurde fable de la religion chrétienne? » Elle répondit : « Comme je voudrais te voir ainsi égaré avec cet empereur sanguinaire qui t'a ordonné d'entreprendre une guerre aussi injuste contre le Christ, le Sauveur du monde ! » Le président ne pouvant supporter un pareil outrage fait à l'empereur, et tout enflammé de colère, dit en frémissant à Apollonius : « Entends-tu ta fille qui insulte nos invincibles empereurs? » Ayant dit ces mots, il rentra aussitôt dans la ville, roulant dans son esprit contre la vierge les plus cruels desseins.

Cependant Apollonius, espérant encore par ses prières et par ses larmes faire changer de résolution à sa fille, commença en ces termes : « Je t'en prie, ma fille, aie quelque pitié de ton père et de ta famille, puisque tu nous as tous mis dans le plus grand danger par ces odieuses paroles contre l'empereur. » Stratonice lui répondit : « Mon père, une fois déjà je te l'ai dit, et je t'en avertis de nouveau à cette heure, si tu ne rejettes la superstition de ces dieux sans puissance pour adorer le Dieu que, nous chrétiens, nous servons, dès ce moment je ne te reconnais plus pour mon père, je renonce à toi et à tous les tiens; et désormais je ne te dirai plus l'auteur de mes jours, je ne me dirai plus ta fille. Celui-là seul maintenant sera mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs, ma parenté, mon peuple, ce Jésus-Christ en qui j'ai cru, qui m'a délivrée de l'erreur et de la mort. Aussi, je t'en supplie, ne cherche pas plus longtemps à perdre tes soins auprès de moi, et sois assuré que ni tes conseils, ni les paroles d'aucun mortel ne pourront ébranler

ma résolution. » Suffoqué d'indignation par cette réponse de la jeune fille, et dans une fureur qu'on ne peut exprimer, le père s'écria : « J'appelle tous les dieux pour témoins, tu trouveras en moi un vengeur, plus terrible que le juge lui-même, de tes mépris pour la religion de la patrie ; et je ne cesserai de te tourmenter que lorsque tu auras abjuré ton Christ. Nous verrons bientôt s'il aura ou non le pouvoir de t'arracher de mes mains. » Stratonice, ne faisant nul cas des folles menaces d'un homme, lui dit : « Tu peux, mon père, déverser sur moi toute la colère que ton cœur renferme ; Jésus, en qui j'ai cru, me donnera dans ce combat la patience et les forces ; avec sa protection, j'ai la confiance de vaincre toutes les inventions de ta cruauté. »

Sur l'heure, Apollonius ordonne aux esclaves de conduire Séleucus et Stratonice dans la ville et de les renfermer dans une pièce obscure où l'on ne pénétrait qu'en traversant trois salles. Il fait ensuite appeler de nobles dames, les priant de tout employer pour ramener sa fille à d'autres sentiments. A cette occasion vinrent aussi auprès de Séleucus des jeunes gens de la première noblesse, autrefois ses compagnons, pour l'avertir du péril imminent qui le menaçait. Étant entrés dans la chambre, ils s'efforcaient de persuader les athlètes du Christ, les priaient, les conjuraient de renoncer à leur projet, de prendre quelque soin de leur propre salut. Eux, les regards tournés vers le ciel, faisaient cette prière : « Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, assistez-nous. » Mais Stratonice, quittant tout à coup la prière pour s'adresser à ces gentils, leur parla vivement en ces termes : « Sortez promptement d'ici, détestables satellites de Satan ; nous connaissons vos artifices contre les chrétiens, pour leur faire préférer les ténèbres à la lumière. Votre fureur aveugle est bien digne des idoles muettes, sourdes, aveugles aussi, que vous adorez. Pour nous qui avons puisé dans la foi la vraie lumière, nous serions bien insensés de vénérer des dieux aussi misérables ; mais vous, puisque vous êtes aveugles, adorez,

comme il vous plaira, ces statues inanimées; délivrez-nous seulement au plus tôt de votre présence. » Ces paroles de Stratonice les décidèrent à s'éloigner. Plus assurés que jamais de l'inutilité de leurs efforts pour changer la résolution de ceux qui avaient une fois embrassé la religion chrétienne, leurs amis communs se retirèrent en proie à la douleur la plus vive qu'excitaient en eux le péril et la perte lamentable de ces têtes si chères.

Vers le soir on leur prépara dans la chambre même leur repas ; mais les bienheureux martyrs du Christ, sans souci de la nourriture, passèrent tout le reste de la nuit dans le jeûne et les veilles, absorbés tout entiers dans la méditation des choses divines. Mais voici que tout à coup, au plus profond de la nuit, une lumière céleste vient illuminer à leurs yeux toute la maison, et devant eux paraît un jeune homme d'un aspect auguste, brillant comme l'éclair, qui adresse ces paroles aux bienheureux athlètes du Christ : « Courage, mes amis, renouvelez votre ardeur, et méprisez toutes les tortures que le juge vous prépare ; je vous assisterai moi-même dans l'assaut que vous allez soutenir ; je ne vous quitterai pas d'ici la fin du combat, jusqu'à ce que je vous aie conduits moi-même à la victoire. » Il dit, et disparut aussitôt. Eux, le cœur enflammé, ne doutant plus déjà d'obtenir la couronne, s'écrièrent : « Nous vous adorons, ô Christ, vous qui apportez le salut et la vie à ceux qui vous invoquent avec confiance. »

A l'instant même, ils se relèvent, et dans le silence de la nuit franchissent les portes de leur prison toutes grandes ouvertes par une force divine. Apercevant ensuite le jeune homme debout dans le vestibule, qui leur montrait la route, ils le suivent, ignorant cependant où il les conduisait, jusqu'à ce que, arrivés aux portes de la ville qui s'ouvrirent d'elles-mêmes, ils parviennent au lieu où les martyrs du Christ avaient été immolés. Dès la pointe du jour, on s'aperçut que Stratonice et Séleucus s'étaient enfuis ; et comme on ne les trouvait nulle part, tous ceux qui étaient intéressés à leur fuite excitèrent

un violent tumulte contre les gardiens des portes. Mais dans ce même temps quelques serviteurs de la maison d'Apollonius s'étant rendus au lieu du martyre, y trouvèrent Stratonice et Séleucus qui priaient prosternés à genoux. On l'annonce aussitôt à Apollonius et au président de la ville. Apollonius, persuadé que tout venait de la trahison des esclaves, entra dans une violente colère et, tirant son épée, allait se jeter sur les gardiens de la prison ; mais ceux-ci affirmèrent par serment, offrant même de le prouver en justice, qu'ils ignoraient comment cette fuite avait pu s'exécuter. Les gardiens des portes de la ville, interrogés de même par le président, firent une semblable réponse. Alors Apollonius et le président coururent promptement au lieu où Stratonice et Séleucus devaient se trouver, d'après ce qu'on leur avait dit, et ils les y virent encore en prières.

Le président les fixant d'un air terrible, leur dit : « On voit bien maintenant, effrontée Stratonice, toute ta folie : tu ne crains pas, malheureuse, de te prosterner devant les corps de ces hommes mis à mort, de souiller tes vêtements de leur sang immonde. Quelle personne sage n'aurait horreur de ta conduite ? »

Les bienheureux martyrs répondirent : « Vous qui ne connaissez pas Dieu, vous éprouvez du dégoût à la vue de ce sang ; mais la divine lumière dont nous sommes pénétrés nous le présente sous un délicieux aspect, puisque c'est par ce sang des martyrs du Christ que Dieu est réconcilié avec les hommes. Tu procures le royaume des cieux à un très-grand nombre de chrétiens, qui sont ainsi couronnés pour avoir courageusement souffert tes atroces supplices ; mais toi-même peu après tu vas être entraîné devant son tribunal inexorable, pour répondre du jugement que tu as porté contre ceux que ta sentence a condamnés. »

Le président répondit à ces paroles : « Stratonice, tu as le délire ; tous ces vains discours ne conviennent pas à une jeune fille modeste : naguère tu outrageais les invincibles empe-

reurs ; tu as ensuite insulté les dieux qui ne méritent pas un moindre respect, et maintenant tu ne crains pas de m'adresser des injures. Mais j'ai résolu, en faveur de ton père, de me montrer patient à ton égard. »

Stratonice lui dit : « Tu te trompes, président ; je pense n'avoir plus sur cette terre ni père, ni mère, ni aucun parent, puisque tous mes proches, mes frères et mes sœurs jouissent déjà du bonheur du ciel ; c'est là, comme on me l'a dit, que je dois, après quelques souffrances, trouver enfin mon repos. » Le président lui dit : « Stratonice, je ne te fais que cette question ; laissons là toutes ces folies ; dis-moi clairement quel esclave vous avez su gagner pour vous ouvrir les portes, et vous permettre de vous rendre en ce lieu ? »

Stratonice répondit : « Je le jure par le Christ, nous n'avons suborné personne ; aucun mortel ne nous a ouvert les portes pour favoriser notre projet d'évasion. C'est que rien n'est difficile pour le Christ ; au ciel comme sur la terre, il peut exécuter et accomplir à l'instant tout ce qu'il veut. Ainsi autrefois, quand les Juifs, non moins impies que vous autres, eurent enseveli Jésus-Christ, quand ils eurent placé des gardes autour de son tombeau, et scellé la pierre qui le fermait, malgré cet appareil, dès qu'il le voulut, il s'élança hors du sépulcre, et monta au ciel pour s'asseoir à la droite de Celui qui l'avait envoyé. C'est qu'il est Dieu, Fils de Dieu, le maître et le suprême modérateur de la terre et du ciel. Les gardiens de son tombeau en furent aussi épouvantés que vous avez été surpris naguère de notre fuite de ce cachot. Crois-le donc comme le fait le plus assuré, le Christ lui-même, et non aucun homme mortel, nous a ouvert les portes, afin que nous pussions, selon notre désir, nous rendre en ce lieu ; et pour peu que tu retardes l'heure de notre supplice, tu verras, j'en ai la confiance, bien d'autres prodiges opérés par la vertu du Christ, afin que sa divine puissance, éclatant dans ses serviteurs, brille aux yeux des mortels. »

Le président dit : « Il nous faudra bientôt plusieurs rhéteurs

pour te répondre ; et vraiment je suis très-étonné que, n'ayant jamais lu les livres des chrétiens, tu puisses en parer si longuement et les interpréter avec autant d'assurance. » — « Et moi, reprit Stratonice, ce qui me surprend davantage, c'est de te voir assez aveugle pour ne rien comprendre aux miracles qui se font devant tes yeux. Car cela est écrit dans les livres sacrés des chrétiens : « Dans « ces derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai mon es- « prit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétise- « ront. »

Le président, se tournant alors vers Apollonius et ceux de sa suite, leur dit : « Vois-tu l'insolence de ta fille ; ce langage assurément s'éloigne de la bienséance ; les personnes bien élevées nous disent que c'est aux hommes à parler, et aux femmes de se taire, surtout aux jeunes filles : ici c'est le contraire. Séleucus se tait ; mais Stratonice ne met pas de terme à ses discours. » Apollonius répondit : « Je le jure par ta tête, personne n'entendit jamais ma fille parler sur un ton même un peu élevé ; jusqu'à présent même, je n'ai pas souffert que l'on vît son visage. J'ignore complétement d'où lui peuvent venir cette hardiesse, cette abondance de paroles. »

Alors le président adressant de nouveaux reproches à Stratonice : « Allons, lui dit-il, dépose promptement cette audace qui ne peut que te conduire à une perte certaine. » Stratonice répondit : « Ce que vous regardez comme de l'audace est cela même qui doit assurer mon salut : car il vaut mieux oublier les convenances pour obtenir son salut, que de se taire pour ne les point blesser. » Les saintes Écritures nous l'apprennent par ces paroles : « Il est une pudeur qui conduit au péché. » Alors le président lui dit : Puisque tu refuses de renoncer à cette secte détestable dans laquelle tu t'es jetée, je vais me trouver obligé d'agir à ton égard avec toute la sévérité que me prescrivent les édits des invincibles empereurs : car je m'aperçois que les docteurs mêmes ne pourraient

lutter de paroles avec toi. » Les bienheureux martyrs lui répondirent : « C'est là tout ce que nous désirions ; hâte-toi d'accomplir sur nous toutes tes menaces, afin que, par la vertu du Christ qui opère en nous, ta folle témérité s'avoue vaincue. » Le président dit alors : « Je déchirerai vos corps par les fouets et les verges, de façon à imprimer la terreur à tous vos complices. » Les martyrs répondirent : « Courage donc, président ; fais cela, afin qu'on ne croie pas que tu jettes tes paroles aux vents. Inflige-nous tous les tourments qui viendront à ta pensée : tu tiens nos corps sous ta puissance ; mais déjà nous avons livré nos âmes à Dieu. » Le président s'adressa alors à Apollonius : « Je m'étais proposé par égard pour toi de traiter avec quelque douceur une femme insolente et impie ; mais maintenant je crains que cette cause étant portée devant les empereurs, je n'aie à subir la peine des injures qui ont outragé leur majesté. Tu sais qu'il a été statué par les princes toujours victorieux que quiconque serait convaincu d'avoir adoré ce Jésus attaché par les Juifs sur une croix à Jérusalem, souffrirait la mort au milieu des supplices ; que de plus, le même châtiment enveloperait les parents qui auraient caché ce crime, quand ils devaient le devoiler aussitôt aux magistrats. » Apollonius répondit : « Je le jure par la victoire des empereurs nos maîtres, jusqu'au jour où l'on a sévi contre les chrétiens, je n'avais remarqué dans ma fille aucun indice de cette secte criminelle ; tout au contraire, j'avais toujours observé, autant qu'il m'était donné de le comprendre, que sa piété, sa religion envers les dieux, son empressement à brûler l'encens devant eux, la distinguaient entre tous. De quoi donc suis-je coupable, lorsque surtout elle me renie pour son père ? Elle est en ton pouvoir ; qu'elle subisse sur l'heure, j'y consens, la peine décernée par l'édit de nos princes. »

Le président, se tournant vers Stratonice, lui dit : « Et maintenant qu'attends-tu davantage ? vas-tu cesser ta résistance, honorer désormais les dieux, et leur offrir, selon la coutume,

l'encens et les parfums ? » Stratonice répondit : « Ne laisse donc pas s'éteindre cette colère qui t'animait à l'instant contre nous ; exécute maintenant tous ces projets de supplices et de tourments que tu jurais naguère de nous faire endurer ; car tu te berces d'une bien folle espérance, si tu penses que quelqu'un de nous sera assez insensé pour suivre tes conseils en cette affaire. Allons, prépare tes fouets, tes verges, tes feux, tes cachots, toutes les tortures que ton esprit pourra inventer ; tu nous trouveras déterminés et préparés à soutenir tous les efforts de ta malice. »

Le président, transporté de fureur, ordonna qu'on les étendît tous deux sur le chevalet, et qu'on les frappât avec de dures verges de grenadier et des branches épineuses. Pendant que les farouches licteurs battaient Stratonice avec une violence extrême, et faisaient tomber en lambeaux sa chair avec ses vêtements, elle, les yeux fixés au ciel, priait ainsi : « Seigneur Jésus-Christ, soutenez-moi dans ce combat ! » et le sang coulait de tout son corps lacéré par cette flagellation continue. Le président pensant alors que la vierge serait abattue par ces atroces douleurs, chercha à l'ébranler de nouveau, et lui dit : « Es-tu enfin persuadée d'obéir à ce qui t'est commandé, maintenant que tu vois, épars sur la terre, les débris de ta chair et de tes membres déchirés ? » Stratonice répondit : « Que m'importe de souffrir ces tourments, puisque l'un des Apôtres nous a appris que nos corps même déchirés reviendraient un jour en leur premier état. »

Aussitôt le président ordonne qu'on applique à la torture Séleucus ; mais auparavant, il adresse au jeune homme de douces paroles, et lui dit : « Songe donc, ô Séleucus, à la fleur de ta jeunesse, aux grâces de ton visage. Veux-tu écouter mes avis et brûler de l'encens, pour mériter ainsi, avec la liberté, de nouveaux honneurs de la part de nos princes ; ou bien persisteras-tu opiniâtrément dans la sacrilége résolution de Stratonice? Je sais qu'elle t'a séduit criminellement pour te faire embrasser la vaine superstition des chrétiens ; mais il

ne convient pas qu'un jeune homme sensé suive les folies d'une femme en délire. »

Séleucus répondit: « Je serais fou si, après avoir donné ma foi au Dieu vivant et véritable, je renonçais à lui pour embrasser de nouveau la religion des idoles qui ne me servira de rien ; car pourrais-je appeler dieux ces marbres que la main de l'ouvrier a taillés en statues? Ainsi donc je suis résolu et tout à fait déterminé à persévérer jusqu'à la fin dans le sentiment de Stratonice, ma très-chère sœur. Les tourments que tu prépares, ô président, sont inutiles ; nous ne croyons pas en effet qu'en cette matière nous devions t'écouter ni suivre les ordres de l'empereur. »

Le président repondit à cette déclaration : « Misérable, digne des plus cruels supplices, tu appelles des statues ces dieux qui régissent tout l'univers. Vraiment je suis honteux de tenir avec toi de pareils discours ; car je te croyais sage, puisque tu savais te taire, et j'étais bien éloigné de penser que les idées de Stratonice avaient ainsi pénétré jusqu'à la moelle de tes os. » Aussitôt il ordonne qu'on le frappe de verges, jusqu'à ce que le corps, épuisé par la perte du sang, tombât par terre.

Aussitôt Stratonice accourt près de Séleucus tremblant entre les mains des licteurs, et saisissant sa main, elle lui dit: « Courage, mon frère, mets ton espérance en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et, secouru par lui, bannis toute crainte. Allons, lève les yeux au ciel, invoque Jésus avec confiance; demande-lui qu'il daigne venir à ton aide. » Et le bienheureux Séleucus, dirigeant son regard vers les cieux, s'écria : « Seigneur Jésus-Christ, secourez-moi ! » A l'instant, comme si on lui avait rendu toutes les forces de son âme, il sentit s'évanouir cette crainte dont l'avait frappé l'aspect du supplice, surtout quand il aperçut un ange qui descendait du ciel, et qui vint se placer à ses côtés pour l'exhorter à la persévérance.

Après que les deux athlètes du Christ eurent subi cette cruelle flagellation, ils furent renfermés dans une prison

particulière par l'ordre du président ; lui-même rentra dans la ville assez en colère d'avoir ainsi épuisé vainement ses efforts contre les bienheureux martyrs. En effet, il n'avait eu pour tout résultat que de leur donner occasion d'insulter à son impuissance ; aussi ordonna-t-il, sous des peines très-sévères, que personne ne leur apportât de l'eau. On était cependant au mois d'août, et il faisait une chaleur intolérable. Les athlètes du Christ étaient là étendus, semblables à des corps sans vie, immobiles par l'affaissement de leurs membres d'où le sang découlait avec abondance. Le président lui-même ne put s'empêcher d'admirer leur constance et leur grandeur d'âme.

Deux jours après, étant assis sur son tribunal, il ordonna que l'on amenât de nouveau les martyrs du Christ pour les soumettre aux tourments. Ils les supportèrent avec si peu de crainte, que sur leur visage et dans toute l'attitude de leur personne paraissait une joie intérieure qu'ils ne pouvaient contenir. Le président, interrogeant alors les accusés, leur dit : « Maintenant que vous endurez toutes ces affreuses tortures, quelle est donc votre résolution ? » Les saints martyrs lui répondirent : « Elle n'a pas changé jusqu'à cette heure, et nous sommes toujours déterminés à n'obéir ni à toi ni à ton empereur, le plus cruel des hommes. » C'est aussi ma détermination, répondit le président, de vous faire souffrir les plus atroces supplices, si vous n'obéissez sur le moment à l'empereur. » Ils répliquèrent : « Si ce sont là toutes tes menaces, tu es bien faible. » — « Ainsi donc, reprit le président, vous persistez toujours, têtes perverses, dans le même dessein ? » Stratonice répondit : « Et jusqu'à la fin même de notre vie nous y persisterons, à cause de l'oracle de notre Maître qui a promis la vie et un royaume éternel à ceux qui persévèrent dans leur bonne résolution. »

Transporté de fureur par ces réponses, le président ordonne que l'on suspende les serviteurs du Christ et que l'on allume une masse de soufre au-dessous d'eux, afin que les martyrs.

enveloppés d'une fumée mortelle, en soient suffoqués. Les licteurs exécutent cet ordre plus promptement qu'il ne leur est donné ; déjà la vapeur empestée du soufre enflammé montait au visage des martyrs qui priaient ainsi, les yeux élevés vers le ciel : « O Christ, Fils de Dieu, nous vous en supplions, ayez pitié de nous ! » Sur-le-champ la puanteur du soufre est changée en un parfum des plus suaves. Le président, qui espérait que les athlètes du Christ seraient bientôt étouffés par cette vapeur, vit au contraire leur peine tournée en délices par cette nouvelle invention de sa cruauté. Faisant donc cesser bientôt ce supplice, il interpella ainsi les martyrs : « Vous voilà enfin exterminés, contempteurs impies et sacriléges de nos dieux ; où était-il donc votre Christ que vous ne cessiez naguère de prêcher ? Qu'il vienne maintenant, et puisqu'il est si puissant, qu'il vous délivre de ces touments ; car vous avez assuré qu'il est Dieu. »

Alors Stratonice, regardant dédaigneusement le président, et souriant de pitié, lui dit : « O tête sans raison ! ô le plus insensé des hommes ! tu n'as pas vu que cette fumée du soufre qui devait, selon ton espoir, nous suffoquer, nous procure une nouvelle jouissance par cette odeur délicieuse qui surpasse les plus rares parfums. Le Dieu qui a député son ange à Ananie et à ses compagnons précipités dans la fournaise de Babylone, qui a changé pour eux la nature du feu, en les rafraîchissant par une douce rosée, ce même Dieu a transformé pour nous cette puanteur en délicieux aromates. Et toi-même, si la glace épaisse d'une superstition sacrilége ne couvrait pas ton esprit et tes yeux, tu verrais ces choses si admirables que notre Dieu opère en ta présence, pour confondre et rendre méprisable ton impiété, pour glorifier et illustrer à jamais son saint nom. »

Le président, s'entendant insulter par Stratonice, et remarquant aussi qu'elle n'avait rien souffert de la vapeur du soufre, ressentit un mouvement d'effroi, et se tournant vers les licteurs, il leur dit : « Comment se peut-il faire que ces

chrétiens, si longtemps exposés à la fumée du soufre ne soient pas déjà morts ? Voyez donc si par hasard vous n'auriez pas allumé une autre matière. » Les licteurs répondirent : « Seigneur, nous jurons par notre tête que, suivant ton ordre, nous avons placé une masse de soufre enflammé sous le visage de ces chrétiens ; comment a-t-il pu se changer en parfum ? c'est ce que nous ignorons complétement. »

Le président, rendu plus furieux par ce prodige, commande que l'on dépouille les martyrs et qu'on les brûle avec des lames rougies au feu. Déjà les satellites avaient fait chauffer les lames, quand le peuple commença à s'ameuter contre le président, demandant à grands cris que les martyrs fussent immolés par le fer et non par le feu ; car il pensait que sous les lames ardentes ils périraient aussitôt ; mais le président, après avoir gourmandé la foule, ordonna aux licteurs de continuer la torture, et de rouler les martyrs sur les fers brûlants, les mains liées derrière le dos.

Les bourreaux exécutèrent aussitôt ce qu'on leur prescrivait ; mais les saints martyrs, les yeux levés au ciel, priaient ainsi : « Seigneur Jésus-Christ, daignez à cette heure nous secourir par votre clémence invincible. » Au même instant les lames ardentes se refroidissent, comme si on les avait couvertes de glace, et les serviteurs du Christ chantant ces paroles du Psalmiste : « Le Seigneur est mon soutien ; je ne craindrai pas ce que pourront me faire les hommes, » et d'autres hymnes de louange, tressaillaient de joie sur ces fers rougis, aux yeux de tous les assistants. La foule était dans la stupeur et criait au prodige ; mais le président, au contraire, assurait que c'était un prestige de l'art magique. Stratonice lui dit : « Nous autres chrétiens, nous n'avons jamais appris l'art détestable des enchantements ; c'est le Christ auquel nous croyons qui réduit à néant toutes tes inventions, et confond Satan qui habite en toi et dans ton empereur, pour vous inspirer sans cesse de mauvais desseins contre les serviteurs du vrai Dieu.

Le président entra alors dans une si grande colère qu'il ne se possédait plus. Aussitôt il presse, il commande que l'on suspende les bienheureux martyrs sur le chevalet, et qu'on les batte avec la dernière rigueur; cela fut exécuté sur-le-champ, jusqu'à ce que, perdant le souffle, ils tombassent à terre presque mourants. Pendant ce supplice, le président les insultait et leur demandait : « Où donc maintenant est-il allé, maudits enchanteurs, ce Dieu auquel vous avez cru ? Qu'il vienne en ce moment; qu'il essaie de vous secourir ! » Statonice répondit : « Oui, certes, Jésus-Christ est avec nous et ne quitte jamais nos côtés; s'il diffère de nous arracher de tes mains, c'est pour éprouver notre constance et montrer sa force dans notre patience; mais toi, impudent, en augmentant pour nous tes rigueurs, tu augmentes aussi la récompense qui nous attend au jour de la résurrection générale. »

Cependant le président ordonne qu'on les jette tous deux dans un cachot, sans communication avec personne, menaçant de la peine de mort quiconque leur donnerait même une goutte d'eau. Ils demeurèrent ainsi étendus trois jours sous la plus rigoureuse surveillance, semblables à des troncs immobiles, tant leurs membres étaient engourdis par la souffrance. Pendant tout ce temps, la boisson et la nourriture leur manquèrent; et dans cette extrême privation de toutes les choses nécessaires à la vie, personne n'osa leur donner même une goutte d'eau. La nuit était déjà tombée, quand tout à coup une lumière divine descend du ciel, et l'ange du Seigneur leur apparaît. Sa présence leur rend aussitôt toutes leurs forces; ils ne sentent plus de douleurs dans leurs corps, et même la soif qui les tourmentait disparaît. Alors l'ange, les appelant tous deux, leur dit : « Déposez toute crainte et armez-vous du courage des vaillants guerriers; car les impies vous préparent encore bien des maux ; cependant votre éternité vous est assurée, et vos ennemis sortiront si honteusement de ce combat, qu'il leur apportera autant d'ignominie qu'il vous donnera de gloire à vous-mêmes. » Cette apparition

et cette annonce si heureuse remplirent d'une telle joie les serviteurs de Dieu, qu'ils ne cessaient, par la voix et par le geste, de rendre des actions de grâces infinies au Seigneur qu'ils sentaient leur être si propice et si secourable.

Après quatre jours, les satellites reçoivent du président l'ordre d'amener les accusés pour les soumettre de nouveau à la torture ; il ajouta : « Si tant est que vous les trouviez encore vivants, car j'imagine qu'ils sont morts. » Mais voilà que les licteurs, entrant dans la prison, les trouvent entièrement remis, se tenant debout et chantant mélodieusement ces paroles : « C'est vous, Seigneur, qui guérissez ceux dont le cœur est brisé, et qui bandez leurs blessures. » A cette vue, les licteurs courent au président, et lui disent : « Sache que les chrétiens enfermés par ton ordre dans la prison publique et que tu croyais morts, sont à cette heure pleins de force et sans douleurs ; ils parcourent librement et sans crainte leur cachot. » Cette nouvelle émut singulièrement le président, parce qu'il croyait que le gardien de la prison, corrompu à prix d'argent, avait introduit des médecins, et que, par leurs soins, les martyrs avaient été guéris. Aussitôt il le fait appeler devant lui pour rendre compte de sa conduite, et dès qu'il est arrivé, lui adressant les plus violents reproches : « N'avais-je pas menacé, lui dit-il, de la peine de mort quiconque oserait communiquer avec ces enchanteurs chrétiens, ennemis des dieux et des empereurs ? Et toi, au contraire, suborné sans doute par leur argent, tu as introduit des médecins dans la prison pour guérir leurs blessures. Songes-y bien, il faut que tu payes ce crime de ta tête. » Le gardien lui répondit : « Je le jure par ta tête et par les victoires des empereurs nos maîtres, personne n'a pénétré auprès de ces chrétiens ; et j'ai pour témoins de mes paroles tous ceux qui, pendant tout ce temps, ont toujours été auprès de moi ; » et au même instant, il produit des témoins convenables pour affirmer que pendant tout ce même temps, il a veillé assidûment aux portes du cachot ; ils ajoutent qu'ils sont pleinement assurés que personne n'est

entré auprès de ces chrétiens emprisonnés. » Quelques-uns des premiers citoyens de la ville survinrent aussi, afin d'intercéder auprès du président en faveur du gardien ; ils protestaient que cet homme n'avait rien fait qui fût digne du supplice ; que ce qu'il disait était l'exacte vérité ; que d'ailleurs sa probité, sa piété envers les dieux et surtout son dévouement pour l'empereur, étaient connus de tous. »

Lui-même raconta ensuite un fait dont il avait été témoin dans la prison. « La nuit dernière, dit-il, une voix inconnue frappa mes oreilles ; tout ému j'accours aussitôt à la porte du cachot, et en écoutant attentivement, je compris que cette voix partait du lieu où ces chrétiens se trouvaient renfermés ; on aurait dit une personne qui conversait avec d'autres ; alors, par le verrou de la porte, j'examine plus soigneusement et je vois une lumière plus brillante que le soleil à son midi, et un homme d'un aspect auguste, dont le visage resplendissait comme l'éclair, qui se tenait auprès des chrétiens et leur parlait amicalement. Terrifié par la vue de ce spectre, j'appelle mes serviteurs, ils accourent et contemplent la même chose ; ils pourront vous le témoigner tout à l'heure. Je vous donne ce fait comme une chose parfaitement sûre, et pour moi de la dernière évidence. »

Tel fut le récit du gardien de la prison ; le président, mécontent que tout se fût ainsi fait contre son gré, et admirant à part soi un miracle confirmé par tant de témoignages, résolut d'examiner l'affaire par lui-même, et ordonna qu'on lui amenât à l'instant les accusés. Les voyant sains et saufs et sans la moindre crainte, ne remarquant aussi sur eux aucune trace de la flagellation qu'ils avaient endurée, il leur dit : « Apprenez-moi donc quels médecins vous ont guéris ? » Stratonice, regardant le président en face, se prit à rire. Le président lui dit : « Insensée, pourquoi ris-tu ? » Elle répondit : « Je ris de toi, en te voyant si dépourvu de raison ; d'ailleurs, si je veux bien t'indiquer le médecin qui nous a guéris, quelle peine penses-tu lui infliger ? » Le président dit aussitôt : « Je

le jure par la victoire des empereurs nos maîtres, celui qui sera trouvé coupable de ce crime, subira les plus cruels tourments ; sur-le-champ je le livrerai aux flammes. » Stratonice répondit : « Vous êtes tous comme des êtres sans raison, puisque vous ne reconnaissez pas les prodiges qui se passent sous vos yeux. Je te prie de me dire quel est celui, parmi les hommes, qui pourrait opérer ce que tu vois en nous ; et c'est après avoir déchiré nos corps avec la dernière barbarie, après nous avoir jetés dans une prison, et nous avoir séparés, sous peine de mort, de tout commerce avec les hommes, que tu t'informes, que tu demandes qui a pu nous guérir ! eh bien ! apprends, ô président, que le Christ auquel nous croyons est le seul auteur de ce miracle ; sache que par sa vertu, par sa puissance, ces membres brisés par les coups ont reçu une vigueur nouvelle, afin que vous soyez honteux de votre superstition. Si tu te crois quelque force, élève-toi contre lui, homme de néant ! »

Le président dit : « Vous êtes les derniers des scélérats ; vous ne vous servez de vos prestiges que pour mépriser les dieux ; pourquoi attribuer opiniâtrément à votre Christ la guérison que vous ont procurée les médecins ? » Séleucus reprit alors : « Puisque tu viens de menacer de livrer aux flammes les médecins qui nous auraient donné leurs soins, apprends que ce ne sont pas des mains mortelles qui ont pris part à cette guérison ; non, la santé nous a été rendue par l'aide de Jésus-Christ seul qui, au dernier jour du monde, frappera d'une juste sentence ton âme et ton corps. Oui, quand il viendra du ciel, il exigera de ton cruel empereur et de toi-même la plus rigoureuse satisfaction, et fera tout expier dans les immenses brasiers que prépare sa colère. » Le président dit alors : « J'avais résolu d'user avec vous de patience, et jusqu'à cette heure j'ai retardé votre supplice, espérant que vous ne persévéreriez pas dans votre erreur obstinée ; mais enfin je m'aperçois que votre folie ne fait qu'augmenter et que vos injures contre moi sont toujours plus violentes. J'en prends à

témoin le grand dieu Jupiter, je vais vous soumettre aux plus affreux tourments jusqu'à ce que vous périssiez. Il faut enfin venger les affronts faits aux dieux et aux princes. » Stratonice dit : « Puisque tu as juré par cette idole muette et sans vie qui sent aussi peu les adorations que les outrages, ton serment doit être naturellement comme elle, vain, inutile et aveugle ; toi-même, si tu prends un guide aussi peu éclairé, il est indubitable que tous deux vous tomberez dans la fosse. »

Cette hardiesse de langage mit le président dans une fureur indicible ; et aussitôt il ordonne que l'on batte de verges longtemps et très-durement la jeune fille. Les satellites exécutent cet ordre avec tant de férocité, que la vierge tombe à terre sans force et perdant tout son sang. Mais bientôt reprenant ses esprits et interpellant le président : « O le plus inhumain des mortels ! que ton malheur est grand ! quels châtiments épouvantables t'attendent auprès du Dieu très-juste pour ces tourments que tu nous fais endurer ! » Le président lui dit : « J'ai déjà fait mettre à mort de grands criminels, semblables à vous ; mais je n'en ai jamais trouvé d'une impudence qui égalât la vôtre. » — « Et nous, reprit Séleucus, nous avons vu beaucoup de présidents, mais aucun dont la folie et l'impiété fussent comparables à la tienne. »

Ces paroles ne firent qu'accroître la rage du magistrat ; il ordonne aussitôt qu'on les suspende tous deux sur le chevalet, et qu'on déchire longuement tout leur corps avec des peignes de fer, jusqu'à ce que, la peau étant enlevée, des lambeaux de chairs fussent aussi arrachés et tombassent à terre. Mais les bienheureux martyrs, pendant tout ce supplice, tenaient leurs yeux fixés vers le ciel, répétant souvent cette prière : « Jésus-Christ, Fils de Dieu, soutenez notre faiblesse dans cette horrible torture. » On les tourmenta ainsi durant plus de trois heures. Aucun gémissement, aucune plainte ne sortirent de leur bouche pour témoigner que leur courage s'affaiblissait ; ils ne faisaient que répéter : « Seigneur, secourez-

nous dans votre miséricorde. » Les peignes de fer les déchirèrent si cruellement que la chair étant toute enlevée, les os furent mis à découvert; et le président, comme les licteurs, ne pouvaient assez s'étonner d'une telle constance. Interpellant alors les bienheureux martyrs suspendus encore au chevalet, le président leur dit : « Et le Christ, où se tient-il ? Pourquoi n'accourt-il pas afin de secourir ceux qui souffrent tant de maux pour son nom ; car vous l'imploriez encore tout à l'heure. » Séleucus répondit : « En effet, c'est lui qui naguère nous a porté secours, et plus tard il viendra encore à notre aide. Aussi tu n'as pas tant à te vanter ; cesse donc de te moquer de nous, comme un loup féroce que le sang ne peut rassasier. »

Le président, se tournant vers Stratonice, lui dit : « Je crois que tu éprouves maintenant de bien vives douleurs, Stratonice.» Elle lui répond aussitôt : « Pas du tout ; et Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, assis à la droite de Celui qui l'a envoyé, est témoin de la vérité de mes paroles. Je ne me plains pas de voir mon corps tout déchiré et les lambeaux de ma chair épars sur la terre; car la douleur est apaisée par l'espérance très-certaine d'une magnifique récompense qu'on nous donnera, comme nous le croyons, quand nos corps seront renouvelés pour la nouvelle vie qui nous attend. Cette vie sera le prix des peines que tu nous fais injustement souffrir, et que tu expieras toi-même bientôt dans les flammes éternelles par des douleurs bien plus intolérables. Aussi nous te remercions même, si cela est permis, des tourments que tu nous fais subir ; par eux, tu nous élèves aux cieux. augmentant l'éclat de notre couronne par l'atrocité même de notre supplice. » Le président reprit : « Tu te vois exposée à la risée publique ; c'est pour cela que tu fais ces belles inventions destinées à couvrir ta folie. » La vierge répondit : « Le mensonge m'est inutile, puisque je possède la vérité; car je me suis donnée entièrement à elle ; et certes, je suis un guide bien meilleur que toi, homme sans réflexion, et qui veux paraître sage. » Le

président répondit : « Est-ce donc, femme insolente, que tu as renoncé tellement à tout sentiment de pudeur, que tu n'éprouves aucune honte de te voir, comme les parricides et les voleurs, les mains enchaînées, le corps labouré de coups de fouets, et cela en présence des plus illustres dames de Cyzique? Comme si tu n'étais plus cette jeune fille, soigneusement gardée dès tes premiers ans dans le gynécée, toujours conservée dans la modestie et la pureté des mœurs. » Stratonice lui répondit : « Je serais folle si je rougissais de ce qui fait mon salut : c'est toi, malheureux, qui devrais éprouver de la confusion, puisque l'infamie et le déshonneur t'environnent de toutes parts et pour toujours ; il est vrai que tu ne peux le comprendre, car vous êtes tous dépourvus de raison. Pour moi, je n'ai pas honte de mon ignominie. Les hommes pieux et sages ne veulent d'autre témoin, d'autre juge que leur conscience ; comme la mienne ne me reproche aucun crime, je n'éprouve donc aucune honte. Il n'en est pas de même pour toi ; si tu sembles un homme respectable aux yeux de tes satellites, ta conscience, ô impie, s'élève contre toi et te déclare coupable. »

Le président lui dit : « Tu es dans l'ivresse et le délire ; car tu ne vois pas encore l'état misérable où tu es plongée. » Stratonice répondit : « Oui, je suis ivre ; mais ce n'est pas, comme tu le penses, de ce vin dont l'excès entraîne les hommes dans la démence et la faiblesse ; c'est du nectar de cette charité divine qui réside en Jésus-Christ. A peine sa bonté a-t-elle daigné m'en donner une goutte, que mon cœur s'est aussitôt embrasé d'amour pour lui. Aussi je suis bien résolue d'arriver à lui malgré toutes les peines, malgré tous les tourments ; tes menaces ne pourraient donc m'arrêter un instant ; confiante en l'appui de Jésus-Christ, j'attends de lui qu'il détermine l'issue de ce combat. » Le président dit alors : « Je regrette d'être contraint de te livrer encore une fois aux tourments, et de faire périr tant de charmes entre les mains des bourreaux. » Stratonice répondit :

« Par ces égards, par ces flatteries, tu veux aussi me perdre. » Le président dit : « Promettez, par une seule petite parole, que vous obéirez désormais aux empereurs ; et tout de suite je vous mets en liberté. » Les bienheureux martyrs répondirent : « Qu'il devienne muet celui qui a prononcé ces paroles téméraires ; nous appelons en témoignage Jésus-Christ, Fils de Dieu, que ni tes menaces, ni tes caresses ne nous arracheront un seul mot. Comment donc ! quand nous avons l'espérance, par la grâce de Jésus-Christ, de sortir bientôt de ce monde pour aller dans un étroit embrassement nous réunir à lui, c'est toi qui viendrais si tard nous conseiller de rester en arrière et de l'abandonner ! » Le président reprit : « Vous croyez être enlevés par une prompte mort et échapper ainsi à l'atrocité des supplices ? » A ce moment Stratonice et Séleucus, regardant le président avec des yeux sévères, lui dirent ; « Crois-tu, impie et scélérat, que nous nous laisserons prendre à de semblables menaces ? Non, par Celui qui règne dans les cieux et pénètre les plus profonds abîmes, quelques peines que tu nous infliges, lors même que tu les prolongerais jusqu'à soixante-dix ans, jamais nous n'obéirons à tes ordres injustes. Tu te sentiras méprisé, toi et ton empereur, tu auras cette douleur ; et nous, nous verrons pendant ce temps se tresser par tes mains imprudentes notre propre couronne. En redoublant contre nous tes desseins pervers, tu augmentes notre bien, nos avantages ; et dans la même proportion s'accroissent pour toi l'ignominie et le malheur. »

Le président ordonne alors de couper la langue à la vierge, parce que, disait-il, elle ne cesse d'insulter l'empereur et les dieux. Stratonice lui dit : « Ne crois pas que ce soit de moi-même que je parle ; sois assuré, au contraire, que tu entends parler en moi le Christ en qui j'ai foi, comme en toi s'exprime le diable lui-même, qui ne cesse de t'inspirer les plus affreux desseins contre les serviteurs de Dieu. Si tu me fais couper la langue, comme tu m'en menaces, les paroles ne me manqueront pas alors pour confondre ta folie ; car il me

sera donnè une langue de feu qui consumera toutes les épines de ta fureur. » Les bourreaux s'approchaient déjà pour lui couper la langue ; mais toute la foule, qui était immense, s'y opposa ; interpellant le président, elle criait que c'était une horreur de mutiler ainsi la fille d'un prince. Le président fit alors retirer ses satellites, et ordonna de reconduire en prison les martyrs chargés de chaînes.

Deux jours après, le président convoqua les principaux citoyens de la ville pour délibérer avec eux sur le parti à prendre dans cette affaire. Il leur dit : « Je ne sais vraiment à quoi m'arrêter. Ce sont des chrétiens ; une fois détournés du culte des dieux, ils persistent obstinément jusqu'à cette heure dans leur impie résolution. J'ai cherché par toutes sortes de supplices à briser leur opiniâtreté ; mais l'événement ne montre que trop l'inutilité de mes efforts ; en un mot, rien n'a pu les séparer de ce Jésus auquel ils se sont attachés. Cependant ils mettent la perturbation dans toute la ville ; si nous les renvoyons libres, ils vont infecter un grand nombre de personnes de leurs erreurs ; et même, si le bruit en vient aux oreilles de l'empereur, je redoute que cela n'attire les plus grands maux contre notre ville, contre vous que l'on accusera de lèse-majesté et de mépris de l'empire ; pour moi, ma tête même est en péril. » Ainsi parla le président. Les magistrats de Cyzique lui répondirent : « Employons d'abord des moyens plus doux ; nous pensons, si cela peut t'agréer, qu'il serait bon d'user encore de patience à leur égard ; ils sont jeunes : on peut donc croire qu'ils sont emportés par un enthousiasme aveugle. Ordonne qu'ils soient conduits à un temple, et mis en présence des dieux ; peut-être, saisis de respect à la vue des célestes divinités, avertis du danger de leur patrie et de leurs concitoyens, se laisseront-ils amener à brûler de l'encens pour témoigner leur piété envers les dieux. » Le président ne goûtait pas ces avis, et il disait : « Nous devons craindre que ces impies, amenés dans le temple sacré, sans respect pour les dieux, ne les accablent

eux-mêmes de malédictions et d'outrages. Jusqu'à présent il ne s'est rien produit d'aussi odieux, rien d'aussi déplorable. » Mais les magistrats redoublèrent leurs instances, assurant que les accusés n'oseraient blesser ainsi la piété que l'on doit aux dieux ; et le président consentit à cette demande.

On conduisit aussitôt les martyrs enchaînés au temple le plus célèbre de la ville ; arrivés sur le seuil de l'édifice, les principaux citoyens les pressent d'obéir au président. Alors Stratonice dit : « Nous ne sommes pas entrés dans le temple; quand nous serons en présence des dieux, nous ferons ce qu'il convient de faire. » Eux cependant les pressaient de nouveau, pour qu'ils s'abstinssent au moins d'insulter les dieux, s'ils refusaient de les adorer ; car, disaient-ils, de grands malheurs tomberont sur notre ville, pour toutes ces insolences que l'empereur ne pourra supporter sans colère. Stratonice leur répondit : « Dans le temple, si les dieux veulent nous parler, nous ne refuserons pas de leur répondre. » On les introduisit aussitôt, et on leur ordonna d'adorer les dieux. Stratonice alors, les yeux tournés vers les idoles élevées sur l'autel, leur adresse ces paroles : « Venez maintenant, ô dieux ! venez je vous appelle tous par vos noms : Jupiter, image muette ; Bérécinthe, idole sculptée ; Bel, sans yeux, sans langue, véritable interprète du démon ; Arthémis, sculpture impuissante, apprenez-nous, je vous en prie, si nous devons vous adorer ou vous mépriser. N'est-ce pas, que vous n'entendez point ceux qui vous implorent, que vous ne les voyez pas, que vous ne pouvez pas leur parler ? Aussi je souhaite qu'ils deviennent semblables à vous, ceux qui vous ont fabriqués, et que les idoles les confondent, tous ceux qui mettent en elles leur confiance, après les avoir formées de leurs mains. »

Quand le président entendit en sa propre présence ces insultes, sa colère s'enflamma aussitôt contre les martyrs, et il s'écria : « Est-ce ainsi que l'on adore les dieux ? Vous promettiez cependant tout à l'heure que ces chrétiens allaient

s'y résoudre; vous exposez aux moqueries des chrétiens la religion de nos dieux. Dans tous les cas, songez à répondre de cet acte auprès de l'empereur; car je ne crois pas pouvoir le taire ou le dissimuler. » Tous alors, épouvantés par ces paroles du président, se mirent à presser, à supplier les serviteurs de Dieu de se taire, et s'ils se faisaient scrupule d'adorer les dieux, de cesser au moins les outrages qu'ils leur prodiguaient. Ils ajoutaient : « Nattirez pas sur notre ville les plus grands malheurs; plût aux dieux que vous n'eussiez jamais mis le pied dans ce temple ! » D'autres allaient même jusqu'à reprocher à Apollonius le crime de sa fille. Cependant le président, se tournant vers les prêtres, leur demanda s'ils avaient vu quelquefois ces chrétiens sacrifier aux dieux. Ils répondirent : « Nous jurons par ta tête qu'ils se sont toujours distingués entre tous par leur piété profonde envers les dieux; Séleucus comme Stratonice sont d'ailleurs issus des plus nobles familles; mais nous ignorons complétement qui a pu les entraîner dans une telle erreur. »

Le président, s'adressant alors aux martyrs, leur dit : « Audacieux ennemis de vous-mêmes, pourquoi refusez-vous, après tant de tourments, d'adorer ces dieux que vous entouriez de tant d'hommages, quand vous pouviez agir comme vous le vouliez?» Ils répondirent l'un et l'autre : « C'était dans le temps que l'erreur nous guidait; aujourd'hui nous voulons avant tout chercher la vérité, et après l'avoir trouvée, la garder fidèlement. » Le président leur dit : « Laissez cela; brûlez de l'encens en l'honneur du grand dieu Jupiter. » Les martyrs répondirent : « Nous croyons que c'est un crime d'offrir de l'encens à des pierres. » Le président dit : « Hommes dignes des plus affreux supplices, vous appelez donc le grand dieu Jupiter une pierre ! » Stratonice répondit : « Ta propre conscience te force à avouer que c'est un bloc muet et sans vie. » Le président dit : « Maintenant je suis résolu à ne me laisser fléchir par aucune prière, de vous poursuivre jusqu'à ce que vous montiez sur le bûcher, de vous défigurer

de telle sorte par les tourments, que vous deveniez pour tous, et surtout toi, Stratonice, un objet d'horreur et de dégoût, et de vous précipiter ainsi jusqu'au fond du Tartare. » Stratonice répondit : « Je ne m'étonne pas de ne te trouver jamais d'accord avec toi-même. Tu dis de grandes paroles, tu fais de terribles menaces ; mais tes actions sont petites et ridicules. D'ailleurs, toi-même, qui déploies un si vain appareil de terreur, apprends-moi quel avantage je retirerai de ces agréments extérieurs, quels qu'ils soient, que la vieillesse et la mort, deux ennemis bien puissants, doivent me ravir un jour. Et, certes, je ne suis pas insensée au point de ne rechercher que la beauté périssable du corps, quand je puis aspirer à la beauté immortelle, à la splendeur sublime de l'âme qui a vécu dans la justice. Loin de porter envie à celui qui, dans un beau corps, renferme une âme vile, je le plains profondément, puisque, abusant de cet extérieur si fragile , il accumule sur sa tête les éternels châtiments du Dieu vengeur des crimes. Mais celui qui, méprisant ces attraits d'un moment, s'étudie uniquement à épurer son âme pour la remettre sans tache et sans souillure à son Dieu, trouve dans ce mépris de son corps l'occasion et la matière des plus belles vertus, et mérite ainsi les éloges de tous les mortels ; tandis que l'éclat d'un beau visage, non-seulement ne peut orner l'âme, mais souvent au contraire donne occasion de la flétrir. La beauté de l'âme a pu charmer quelquefois jusqu'à des barbares ; mais la beauté du corps est un moyen de séduction, et elle entraîne facilement au vice. Que m'importent donc les agréments extérieurs, à moi qui ne soupire qu'après la beauté intime de l'âme ? Tu peux, tu en as la puissance, détruire les premiers ; mais l'autre qui me vient de la grâce du Christ, n'a pas à craindre d'ennemi. Non, ni toi, ni tes dieux, ni le ciel, ni la terre, ni tout ce qu'ils renferment ne pourront altérer la beauté de mon âme ni la séparer de l'amour du Christ. Quoi donc ? pourquoi à l'instant ne pas t'avouer vaincu ? Tu croyais par ta violence, par ton astuce diabolique, anéantir

notre foi dans le Christ ; l'empereur t'ordonnait d'entreprendre contre nous cette belle guerre, et tu pensais, en le faisant, lui devenir très-agréable ; eh bien ! moi toute seule, une faible femme, j'ai résisté à toutes tes entreprises, j'ai brisé ta rage, j'ai vaincu ta cruauté. Que vas-tu dire à ton maître qui a confié à ton industrie, à ta fidélité, cette affaire importante ? Car vous êtes tous deux vaincus, confondus par le juste jugement de Jésus-Christ qui est le souverain Seigneur de toutes choses. » Le président répondit : « Te tairas-tu, femme insolente ? Cesseras-tu bientôt de me fatiguer les oreilles par toutes ces folies ? » La vierge répondit : « Oui, Dieu nous apprend dans les saintes Écritures qu'il perdra la sagesse des sages. »

Le président, ne pouvant souffrir de paraître vaincu et confondu par une femme devant les premiers citoyens de la ville, ordonne de préparer sur-le-champ des torches ardentes et d'en appliquer la flamme à la poitrine des martyrs, et de brûler même le visage à Stratonice. Les licteurs s'empressent d'exécuter ces ordres. Alors Stratonice, levant les yeux au ciel, dit : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, je vous en supplie, montrez à ces impies qui combattent notre foi les effets de votre justice ; confondez leurs desseins et leurs espérances. » Aussitôt les torches s'éteignent. Le président maudissait la lenteur des bourreaux, et les pressait de rallumer les torches. Ils le firent une seconde fois, une troisième ; mais leurs efforts furent inutiles. Cependant Séleucus et Stratonice se riaient de la fureur du tyran, et ressentaient une joie toujours plus vive à mesure que sa rage augmentait. Tous les nombreux témoins de cette scène étaient dans la stupéfaction ; mais le président assurait que tout était sortilége et opérations de magie.

Cependant les bienheureux martyrs continuaient de lui reprocher sa cruauté devenue inutile ; plus furieux que jamais, le président ordonna de les attacher de nouveau au chevalet, et de les frapper encore violemment avec des lanières

toutes fraîches , jusqu'à ce que toute la peau étant enlevée , tous les membres déchirés, il n'y eût plus sur leurs corps de place pour de nouvelles blessures. On les conduisit ensuite dans la prison, où ils demeurèrent enchaînés et dans les entraves durant cinq jours entiers, sous la plus étroite surveillance et sans que personne, au milieu des chaleurs du mois d'août, osât leur apporter même une goutte d'eau.

Le président rassembla les principaux citoyens de la ville, pour trouver un moyen de terminer cette affaire, et leur dit : « Quel parti dois-je prendre contre ces scélérats ? à quel supplice puis-je les condamner, pour qu'ils cessent enfin de blasphémer les dieux e tl'empereur ? car je redoute que la contagion de leurs erreurs ne gagne toute la ville, et que plusieurs ne se laissent prendre à leurs artifices ; et si le bruit en vient aux oreilles de l'empereur, nous serons tous condamnés à mort comme coupables de tentative de révolte, et la ville et tous les citoyens souffriront les plus grands maux. Indiquez-moi donc quel genre de mort très-cruel je pourrai leur faire subir, afin que la crainte d'un pareil châtiment arrête la fureur de tous les autres chrétiens. » Les uns furent d'avis de faire périr les martyrs par l'épée, les autres pensèrent qu'il fallait les lapider, d'autres enfin voulaient qu'on les précipitât dans la mer. Quand tous eurent parlé, le président leur dit : « Tous ces supplices sont connus, ce sont les premiers usités ; mais je voudrais un genre de mort tout nouveau, dont personne n'eût entendu parler , et de la dernière rigueur ; » et tout aussitôt il ordonne que l'on amène devant lui les parents des martyrs.

Quand Apollonius, père de Stratonice, arriva avec la mère de Séleucus, le président leur demanda s'ils étaient unis par quelque degré de parenté à ces contempteurs audacieux des dieux et des princes. Ils répondirent : « Jusqu'à ce jour on a pu les appeler nos enfants ; mais aujourd'hui , puisqu'ils refusent d'obéir à l'empereur, nous les renions, nous les abandonnons ; ils ne sont plus à nous. » Le président leur dit :

« Maintenant que vous les reniez pour vos enfants, dites-nous quel tourment pourrait leur être le plus insupportable. » Apollonius répondit : « Ma fille a une horreur telle pour l'odeur des cadavres, qu'elle ne peut même supporter le souffle d'une personne vivante. » La mère de Séleucus disait à peu près de même pour son fils : « Séleucus est d'une telle délicatesse, disait-elle, que très-souvent il n'allait pas au Forum, parce qu'il ne pouvait souffrir les exhalaisons des divers objets qu'on y apporte. » Le président dit : « Rien de mieux ; je vais leur faire un supplice de ce qu'ils ont tous deux en si profonde horreur. Que l'on abatte tout de suite une dizaine de chiens ; que l'on expose leurs chairs mises en un monceau pendant sept jours au soleil ; ensuite on liera les mains derrière le dos à ces deux impies, et l'on suspendra à leur cou des corbeilles pleines de ces chairs corrompues ; ils demeureront ensuite sous la plus grande ardeur du soleil, jusqu'à ce que la puanteur les suffoque : ce supplice sera, je l'espère, très-agréable aux dieux ; ce sont eux sans doute qui l'ont inspiré, pour ne pas laisser impunies les injures qu'ils ont souffertes. »

Tous applaudissaient à la résolution du président ; mais un habitant de Cyzique ajouta : « Tu as ordonné, très-estimable président, que les coupables seraient tourmentés par cette horrible puanteur ; mais les chiens sont inutiles ; nous avons hors la porte méridionale de la ville, le long de la route, un sépulcre où l'on a porté, dans l'espace de deux jours, quinze cadavres qui exhalent au loin des émanations si horribles, que tous ceux qui passent sur cette voie sont obligés de se détourner de leur chemin. Si tu le veux, ordonne qu'on les y conduise ; je ne doute pas qu'à l'instant cette odeur épouvantable ne leur fasse rendre l'âme. » Le président répondit : « Tu parles sagement ; cet avis est excellent. Nous voulons qu'on les précipite sur l'heure dans ce sépulcre. » Des gardes sont aussitôt envoyés pour explorer le lieu ; mais l'intolérable puanteur qui en sortait les empêcha de s'en

approcher. Ils l'examinèrent de loin, et vinrent dire au président que le rapport qu'on lui en avait fait était véritable ; mais qu'on ne pouvait, sans péril pour la vie, s'en approcher, à cause des exhalaisons qui s'en échappaient comme un épais nuage. » Le président ordonna que l'on choisît quatre ensevelisseurs publics, qui, munis d'éponges imbibées d'aromates, et les narines entourées de bandelettes, jetteraient les bienheureux martyrs dans cette fosse.

Tout étant ainsi arrêté, et les licteurs préparés à exécuter tous les ordres du président, on fait sortir de prison, dès le lendemain, les martyrs, qui étaient plus semblables à des cadavres qu'à des êtres vivants ; car la privation d'eau pendant les plus fortes chaleurs et la flagellation qui avait déchiré leurs membres, donnaient à leur personne un tel aspect, que toute la foule des spectateurs et le président lui-même en furent saisis d'émotion. Mais quand on apprit que les chrétiens allaient être jetés dans le sépulcre en question, toute la ville accourut pour être témoin de ce spectacle. Le président leur dit alors ces paroles : « Voilà que votre perte est assurée ; nous avons enfin trouvé le moyen de briser votre opiniâtre résistance ; vous êtes condamnés à un supplice épouvantable, dont jamais les mortels n'entendirent parler, que vos prestiges ne pourront affaiblir, et que ce Christ, auquel vous croyez, ne saura détourner. Cependant, si vous consentez à sacrifier au tout-puissant Jupiter, aujourd'hui même je vous rends la liberté, et j'informe aussitôt l'empereur que vous avez obéi à ses édits. Pourquoi refuseriez-vous de jouir encore de la lumière du jour ? »

Stratonice répondit : « Les paroles de notre Dieu nous fortifient contre tous les maux ; car il a dit : « Celui qui perd son âme dans ce monde, la garde pour la vie éternelle. » Et encore : « Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, vivra dans le royaume des cieux. » Le président dit : « Je vois que vous conservez toujours votre obstination, et que vous ne voulez pas épargner votre vie, que j'avais résolu de sauver. »

Seleucus dit : « Nous l'épargnons quand nous la perdons pour la sauver ; et dans une autre vie dont la venue nous est assurée, nous vivrons éternellement. » Stratonice ajouta : « Si nous pouvions nous haïr, certainement nous t'obéirions ; mais parce que nous nous aimons, nous voulons garder nos âmes pour le royaume céleste et la félicité éternelle. » Le président dit alors : « Quel est celui qui peut croire qu'il y a une autre vie après le temps présent ? » La bienheureuse Stratonice répondit : « Je te l'ai dit par trois fois, ton esprit est couvert des plus épaisses ténèbres ; il n'est donc pas surprenant que la vérité du Christ te soit cachée. Tu es semblable à la mer qui procure d'immenses richesses aux navigateurs, et garde pour elle l'amertume de ses eaux et sa perpétuelle agitation. Ainsi tu as envoyé au royaume céleste un grand nombre de mortels éprouvés par les plus cruels supplices ; mais, parce que tu préfères à ton salut l'obéissance à l'empereur, tes yeux se sont aveuglés au point que tu ne peux te considérer toi-même. Car, si tu avais voulu croire au Christ et goûter par avance les délices de la vie future, plus que personne tu te trouverais disposé à souffrir des tourments beaucoup plus cruels même que ceux dont tu nous as accablés pour notre salut. Mais vous êtes, toi et ton empereur, plongés dans une nuit profonde ; c'est pour cela que, ne connaissant pas votre destinée, vous poursuivez le Christ dans ses serviteurs. Au reste, quand il viendra, il saura vous imposer des supplices égaux à vos forfaits. »

Le président, l'interrompant, lui dit : « Ce n'est pas moi qui vous ai imposé ces supplices ; c'est votre opiniâtreté qui vous les a fait endurer jusqu'à cette heure. » Stratonice répondit : « Continue donc, invente, imagine les cruautés les plus raffinées, mets tout en mouvement. J'ai la ferme espérance que cette seconde lutte sera pour toi aussi ignominieuse que la première ; que toi et ton empereur serez de nouveau vaincus et confondus. » Le président dit alors : « Les peines que vous avez souffertes jusqu'à présent sont légères, si on les compare aux

nouveaux tourments que vous allez endurer ; sachez que vous allez être exposés à une odeur pestilentielle que vous redoutez plus que tous les supplices. » Ils répondirent l'un et l'autre : « Le Dieu en qui nous croyons, et qui jusqu'à présent a déjoué tous vos artifices, rendra inutile aussi cette cruelle invention, et nous donnera la force de surmonter votre malice. Tu peux imaginer les tourments les plus atroces ; mais le Christ, miséricordieux pour nous, renversera tes desseins. » Le président repartit : « J'ai prononcé la sentence ; vous allez être jetés, comme le mérite votre obstination, au milieu de cadavres en putréfaction. Je désire voir si le Christ, votre espérance, pourra jamais vous en arracher. » Stratonice répondit : « Nous ne doutons nullement que celui qui jusqu'à cette heure nous a secourus, ne vienne encore à notre aide. Nous avons même la confiance que ce même Jésus-Christ changera en parfums délicieux cette puanteur affreuse dont tu nous menaces, afin que la puissance de notre Dieu brille toujours davantage, et soit toujours plus admirée par les hommes ; pour vous, vous n'en retirerez que la honte et le déshonneur d'avoir inventé une pareille torture. Ce sépulcre où tu ordonnes que l'on nous entraîne, deviendra pour nous comme une splendide chambre nuptiale ; les nombreux spectateurs de ce prodige en rendront témoignage ; et ainsi seront répétées par toutes les bouches les louanges de notre Dieu, et pour tous aussi deviendront palpables ta folie et celle de ton barbare empereur.

Ces paroles excitèrent le courroux du président, et il dit : « J'appelle les grands dieux à témoins que je suis prêt à exécuter la menace que je vous ai faite ; nous verrons après l'événement qui de nous aura le mieux prophétisé. » Alors, se tournant vers les licteurs, il leur ordonne de faire venir quatre ensevelisseurs, et d'apporter aussitôt des éponges imprégnées des plus suaves parfums et un roseau aromatique d'une odeur très-forte. Les ensevelisseurs munis de ces préservatifs accomplissent l'ordre aussi promptement qu'il leur est donné ;

et Stratonice avec Séleucus sont ainsi précipités dans cette fosse. Aussitôt le président en scelle l'ouverture avec le sceau de l'empereur, craignant que quelqu'un, attiré par l'appât d'une récompense, ne vînt à les en retirer.

Pendant qu'on entraînait les bienheureux martyrs vers cette prison nouvelle et inouie jusqu'alors, toute la ville, les plus nobles citoyens, les matrones, la foule des esclaves et jusqu'aux derniers de la populace accoururent à leur rencontre, déplorant leur supplice comme une calamité publique. Ils disaient : « Que le Christ auquel vous croyez, lui qui, par sa toute-puissance, a fait pour vous sauver ces miracles que nous avons vus, vous préserve de ce supplice effrayant, et vous rende bientôt à nous sains et saufs. » Parmi eux se trouvait Apollonius qui, suivant sa fille de plus près, lui disait : « Mon enfant, aies pitié de toi-même, je t'en supplie ; n'as-tu pas horreur de périr par un supplice aussi affreux ? » Stratonice répondit : « Plût à Dieu, mon père, que tu eusses pitié aussi de toi-même, que tu voulusses par de plus sages pensées éviter la perte où tu te précipites ! » Mais lui, montrant à sa fille les cheveux qu'il s'arrachait, et les jetant devant elle, ne cessait de lui répéter : « Je t'en prie, mon enfant, ne cours pas à cette mort horrible. » Elle répondit : « Je te l'ai déjà dit : tu ne m'es plus rien, j'ai renoncé à toi, j'ai renoncé à ta race, comme mon Dieu me l'enseigne par ces paroles : « Celui qui ne renonce pas à son père, à sa mère, à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple. » Plus la douleur de son père était excessive, plus son cœur à elle s'enflammait par l'amour du Christ dont il débordait.

Enfin, quand on aperçut le lieu du supplice, il s'éleva de toute cette foule un profond et douloureux gémissement ; tous pleuraient amèrement un sort si cruel. Bon nombre de chrétiens qui avaient suivi les esclaves disaient le dernier adieu aux martyrs, leur exprimant en ces termes leurs vœux : « Nous prions le Christ auquel vous croyez, de vous assister dans sa miséricorde. » Cependant la multitude

n'osa pas avancer davantage ; et les saints martyrs, ayant fait quelques pas de plus, s'arrêtèrent à l'entrée du sépulcre. Élevant alors leurs regards vers le ciel, ils prièrent ainsi : « Seigneur Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est venu vers nous envoyé par vous , que votre miséricorde nous assiste ; montrez sur vos serviteurs la force de votre clémence, afin que tous ceux qui ne vous ont pas connu , sachent que vous êtes le vrai Dieu. » Ils avaient à peine achevé ces prières mêlées à beaucoup de larmes, que les ensevelisseurs tout tremblants se hâtent de les saisir et de les précipiter dans le sépulcre. Ils en scellèrent aussitôt la porte avec le sceau public , comme l'avait ordonné le président. Là finit cette scène ; et tout le peuple , persuadé qu'ils avaient été sur l'heure suffoqués par l'effroyable puanteur , rentra dans la ville , versant des larmes amères sur leur triste destinée.

Cependant on vit le ciel s'ouvrir, une colonne de feu descendre au-dessus du sépulcre, et une nuée éclatante couvrir tous les lieux environnants. L'affreuse puanteur se changea tout à coup en un parfum délicieux qui, comme une vapeur, commença à se répandre de tous côtés, au point que cette émanation sortant du tombeau pénétra dans toute la ville et s'étendait même au delà. Chacun était témoin du miracle, et en rendait des louanges à Dieu. Les habitants du voisinage, attirés par un fait aussi nouveau, accoururent au sépulcre, publiant partout la puissance visible du Seigneur, et ce lieu dont la terrible odeur les éloignait autrefois, maintenant les voyait arriver en foule, se poussant les uns les autres pour mieux respirer à pleines narines cette merveilleuse senteur qui s'échappait d'un tombeau. La colonne lumineuse était d'un si agréable aspect, qu'elle pénétrait chacun d'un plaisir céleste. A cette occasion, tous les malades qui vinrent et respirèrent la merveilleuse odeur furent à l'instant guéris ; et ceux qui l'ont vu, en rendirent témoignage, et leur témoignage est véritable. Ainsi ce sépulcre rempli de cadavres en putréfaction fut changé en un lieu de délices ; et ceux qui pouvaient

s'approcher plus près de l'ouverture entendaient le concert des hymnes, comme un chœur de psalmodie; et ceux qui l'ont entendu en ont rendu témoignage, et ils ont cru; et leur témoignage est véritable. Les bienheureux martyrs demeurèrent sept jours dans ce lieu, enivrés de la plus douce joie comme au milieu du plus agréable jardin. Quand le président apprit ces choses des magistrats et des gardes, il trembla, et dit dans son étonnement : « J'abandonne désormais de tels ennemis; je n'ai plus d'armes à opposer à ces impies. »

Une semaine s'étant ainsi écoulée, il ordonna cependant de retirer les martyrs du sépulcre. Quand la nouvelle s'en fut répandue dans la ville, tout le peuple se porta de nouveau au lieu du supplice; et l'empressement était si général que les licteurs furent obligés de tirer l'épée, et de se faire jour avec le fer dans cette foule si pressée. Ils arrivèrent ainsi à la porte du sépulcre; et ayant trouvé intact le sceau public, ils l'enlevèrent : et c'était parmi eux à qui le premier occuperait l'entrée, en écartant les autres. Dès que les saints martyrs furent retirés du tombeau et présentés aux regards de la multitude, chacun les entoura et chercha à les approcher. Mais quand on vit qu'ils n'avaient rien souffert de cette prison empestée, et qu'au contraire une clarté divine qui brillait sur leur visage et sur toute leur personne les rendait presque semblables à des anges, un cri général sortit de toutes les bouches, et chacun témoigna combien était grand le Dieu des chrétiens. A cette occasion, un grand nombre de personnes embrassèrent la foi du Christ. Mais quand les martyrs se furent un peu éloignés du lieu, la brillante nuée qui le couvrait disparut en même temps. Le peuple au milieu duquel ils marchaient triomphalement, les reconduisit à la ville comme dans une pompe solennelle, et au-devant d'eux accourut encore une immense multitude.

Le jour suivant, le président ayant assemblé les magistrats de la ville, leur tint ce discours : « Je dois avouer que tout ce qui est arrivé est très-surprenant, et dépasse les forces et l'ordre

de la nature ; devons-nous, pour cela, déclarer absous ces accusés que l'empereur a ordonné dans son édit de faire périr par les supplices ? Lui écrire la relation de tous les prodiges que nous avons vus est une voie difficile et dangereuse. Si nous laissons la vie à ces chrétiens, si nous leur permettons de demeurer dans la ville, il se fera plusieurs partis dans le peuple qui pourront troubler la paix publique ; et la chose parvenue aux oreilles de l'empereur, nous devrons payer de notre tête le crime d'autrui. Je suis d'avis de livrer les accusés aux flammes ; ils ne pourront en aucune manière échapper à ce genre de mort, lors même que leur Dieu déploierait toute sa puissance. » Ces paroles du président furent goûtées de toute l'assemblée ; et l'on convint que les accusés devaient être punis comme les lois le demandaient. Le président ordonne donc que l'on élève trois bûchers, et que le jour suivant, après y avoir mis le feu, on y précipite les martyrs enchaînés. « Ainsi, disait-il, dans un instant ils seront réduits en cendres, et nous serons enfin délivrés de toute inquiétude. Je suis désireux de savoir si le Christ pourra arracher du feu ses serviteurs, comme ils lui en attribuent le pouvoir. » Aussitôt il commande que l'on apporte hors des murs de la ville une énorme quantité de bois, et qu'on dresse trois bûchers dont le sommet s'élevait presque à la hauteur des remparts ; il fait bientôt après conduire au supplice les martyrs du Christ.

Le président, les voyant transportés d'une vive allégresse, ne put s'empêcher, tout étonné qu'il fût de leur constance, d'essayer encore de les tenter. Il leur dit : « Vos enchantements ont pu vous délivrer des autres supplices ; mais croyez-vous pouvoir échapper au feu ? pensez-vous que votre Christ, en qui vous avez mis votre confiance, saura vous en préserver ? Ainsi donc, offrez une victime au grand dieu Jupiter, afin de détourner ce supplice. » Les bienheureux martyrs répondirent : « Nous nous étonnons que de tels actes, de telles paroles ne couvrent pas enfin ton front de pudeur et

de honte. Tu te fais passer certainement pour un être muet et sans raison, puisque tu n'aperçois pas même ce qui se passe devant tes yeux. » Irrité par ces paroles, le président dit : « Je jure par les dieux que les flammes aujourd'hui même vous dévoreront. » Stratonice répondit : « Nous espérons, par l'aide du Christ en qui nous croyons, être délivrés du feu comme nous l'avons été des autres supplices, et te voir confondu, toi et ton empereur. Le Christ nous préservera de ces flammes dont tu vantes si haut la puissance, comme il le fit pour Ananie et ses compagnons, jetés à Babylone dans la fournaise qui ne dévora que leurs délateurs ; et ce bûcher embrasé qui devrait, selon toi, nous consumer, nous laissera intacts et sans blessures, parce que nous avons mis notre confiance en Jésus-Christ, le Fils saint du Père saint. »

Le président ordonne que l'on saisisse à l'instant les martyrs. Les licteurs s'en emparent pour les conduire au lieu du supplice. Une grande partie du peuple les suivit, en exprimant la désolation la plus profonde. Quand on arriva au lieu du supplice, les bienheureux martyrs voyant le bois amoncelé qui devait leur servir de bûcher, le président qui pressait les apprêts du supplice, et le peuple qui murmurait, s'écrièrent les yeux levés au ciel : « Seigneur Jésus-Christ qui, pour le salut des hommes, avez bien voulu souffrir le supplice de la croix, pendant que la nature entière gémissait sur votre mort douloureuse, nous vous en supplions, manifestez dans vos serviteurs, selon votre bonté accoutumée, la gloire de votre nom, afin que ce peuple, les voyant préservés des flammes de leurs persécuteurs, célèbre votre puissance. Nous vous le demandons, faites aujourd'hui paraître du haut du ciel votre pouvoir divin, afin de confondre la malice des impies. »

Cependant le président faisait exécuter ses ordres ; et les licteurs, après avoir jeté les bienheureux martyrs chargés de chaînes sur le bûcher, allaient y mettre le feu, quand tout à coup des éclairs sillonnèrent le ciel, et la

terre commença à trembler; bientôt une pluie de feu tomba, rapide comme la foudre, sur le bois entassé, le consuma en un instant et dévora les licteurs et la foule qui se pressait autour d'eux. Ceux qui, de loin, étaient témoins de cet embrasement, voyaient les flammes inoffensives au-dessus de la tête des martyrs et autour de leur corps, se heurter comme les vagues d'une mer en furie. Les bienheureux, au milieu de ces brasiers ardents, se livraient à la joie avec la même liberté que des poissons qui se jouent dans les eaux ; le feu les avait seulement débarrassés de leurs liens. Délivrés par la bonté de Dieu de cette mort affreuse, ils chantaient gaiement des hymnes à leur libérateur. Ils disaient : « Aimez le Seigneur, vous qui êtes ses saints ; car le Seigneur protége ceux qui lui sont fidèles. » Pendant ce temps, les flammes s'amoncelaient de nouveau, s'élevaient au-dessus de la tête des martyrs, et, s'étendant ensuite comme une voûte, leur formaient une sorte de pavillon. A ce moment même apparurent deux chérubins ardents comme le feu, qui étendirent sur eux leurs vêtements de flammes. Ce spectacle se passait sous les yeux de l'immense multitude qui couvrait les murailles de la ville ; et tous, transportés d'admiration par ces prodiges, s'écriaient : « Il est grand le Dieu des chrétiens ! Un grand nombre, à la vue de ces miracles, embrassèrent la foi du Christ; car, depuis la troisième heure jusqu'à la neuvième, cette merveille fut visible pour toute la cité. Elle disparut à la neuvième heure. Les martyrs, toujours dans ce même lieu, avaient le visage brillant comme le soleil, et une grande lueur, semblable à celle qui brille dans les tempêtes, les entourait de toutes parts.

Tous les soldats et la multitude spectatrice de tant de prodiges, les ayant rapportés au président, il demeura quelque temps dans une stupeur profonde, ne sachant à quel parti s'arrêter; enfin, il se décida à instruire l'empereur de tout ce qu'il avait vu et entendu dire. Il lui fut répondu de faire mourir les accusés par le glaive.

Le président, empressé d'exécuter la sentence portée par l'empereur contre les martyrs du Christ, ordonne qu'on les conduise hors de la ville, sur une colline d'où la vue pouvait s'étendre agréablement sur la mer. Cette annonce mit toute la population en mouvement. Un concours prodigieux se fit autour des martyrs, et chacun, par ses sanglots et par ses larmes, leur exprimait la douleur qu'il éprouvait d'une condamnation si injuste, et leur offrait les derniers adieux. Cette foule qui se pressait à leur suite, soulevait des nuages de poussière qui obscurcissaient presque l'éclat du jour. Le président, qui s'aperçut d'un tel concours, en fut visiblement offensé, et fit publier que si l'on apercevait quelqu'un s'entretenant avec les accusés, il serait puni de la même peine. Cet ordre mécontenta fort la multitude.

Parmi ces personnes se trouvait Théoctiste, femme d'un rang illustre et bien digne du souvenir de la postérité. Elle avait vu les prodiges arrivés à l'occasion des bienheureux martyrs, et avait cru en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Alliée au président, et jouissant près de lui d'un grand crédit, elle lui demanda l'abrogation de cet édit en faveur du peuple, et l'ayant obtenue par ses prières, une grande foule entoura les saints martyrs du Christ. De tous côtés on n'entendait que cette clameur confuse, que tous poussaient en étendant vers eux leurs mains suppliantes : « Promettez-nous, nous vous en supplions, de nous rendre propice ce Dieu en qui vous croyez, pour qu'il daigne un jour nous arracher à l'erreur qui nous enveloppe. Que le Christ nous accorde de considérer votre gloire dans la vie future, et qu'il vous récompense, par le don de son royaume céleste, des souffrances et des ignominies que vous avez supportées ici-bas. » Par ces paroles et par d autres encore ils leur disaient le dernier adieu, comme à des hommes qui vont partir pour revoir leurs parents dans une contrée éloignée. Il fallut au président toute son autorité et beaucoup d'efforts pour dissiper ce concours, et pour éloigner la foule de ce lieu où les martyrs s'étaient arrêtés et

qu'elle avait baigné de ses larmes. Eux tressaillaient d'allégresse entre les mains des licteurs comme s'ils se rendaient à un splendide festin, et non à leur supplice ; leur joie, leur constance étonnaient même le président ; elle provenait surtout de la pensée que l'heure de leur triomphe était venue, et qu'ils étaient délivrés des périls de cette vie, si semblable à une mer orageuse toujours bouleversée par les tempêtes.

Lorsque le président eut déclaré que l'empereur avait prononcé contre eux la peine de mort, Stratonice ajouta : « Président, tu ne peux nous rendre un service plus agréable que d'exécuter promptement l'ordre de l'empereur. Tous ces tourments qu'on nous a fait subir, nous ne les avons endurés que pour obtenir la couronne qui, aujourd'hui même, sera déposée sur nos têtes, et répandra notre mémoire par toute la terre. Nous aurons ainsi laissé à la postérité désireuse de nous imiter le souvenir de nos combats. » Le président dit alors : « Quoique la sentence impériale vous ait condamnés, nous ne voulons pas en finir si promptement avec vous. » Les bienheureux martyrs répondirent : « Déjà nous avons offert nos corps à tous les supplices pour l'amour du Christ, parce que notre espérance est fondée sur l'autre vie que nous avons aimée, à ce point de mépriser toutes les douceurs de la vie présente, pour mériter de jouir dans son sein de l'éternelle lumière. Notre corps est en ta puissance ; mais notre âme est soumise et confiée au Christ. » Le président reprit : « J'avais préparé encore pour vous de longues tortures ; mais, puisque l'ordre de l'empereur me presse, je vous ferai périr aujourd'hui. On ne peut en effet laisser respirer des impies qui ont abjuré le culte des grands dieux, pour ne plus jurer qu'en cet homme condamné à Jérusalem par les Juifs à l'ignoble supplice de la croix. » Stratonice répondit : « Si le diable ne t'avait depuis longtemps bouché les oreilles et aveuglé l'esprit, je t'apprendais comment le Christ est venu vers nous, est descendu sur la terre, a pris un corps humain, a souffert le supplice de la croix et la mort. Mais tu ne mérites pas que l'on

te dévoile le mystérieux secret de sa venue, surtout quand ce même Dieu nous défend de donner aux chiens les choses saintes, et de jeter les perles devant les pourceaux. » Le président reprit : « Ainsi donc, impudente, qui as échappé par tes maléfices au feu et aux autres tourments, tu me compares à un chien, à un pourceau. Je jure par Jupiter et par Mabo (nom syrien de Mercure), ces grands dieux, de ne vous faire périr par l'épée, selon que j'en ai reçu l'ordre, qu'après vous avoir tourmentés par les plus atroces douleurs. »

Stratonice répondit : « Je te l'ai dit déjà bien souvent, et si tu avais des oreilles, tu t'en souviendrais : lors même que tu vivrais soixante-dix ans, et que pendant tout ce temps tu ne cesserais de nous persécuter, jamais nous n'abandonnerons notre religion si vraie, si certaine ; jamais nous ne suivrons ton exemple, ni celui de ton impie souverain. » Le président dit : « J'avouerai que c'est la crainte qui m'oblige d'obéir aux ordres de l'empereur ; personne, s'il est soucieux de sa vie, ne saurait les mépriser ; autrement je vous renverrais absous et vous permettrais de vivre. » Stratonice répondit : « O esprit aveugle ! si tu crains ce prince impie, ton semblable, qui est mortel, qui règne aujourd'hui, et demain ne sera plus, si tu comprends que la transgression de ses ordres mérite la peine capitale, à combien plus forte raison ne devons-nous pas, nous chrétiens, respecter les ordres de notre maître qui est Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, Saint de Saint ; surtout quand il nous avertit qu'il ne tiendra aucun compte des bonnes actions passées, si l'on vient ensuite à s'écarter du sentier de la vertu ; quand il menace les transgresseurs de sa loi de la seconde mort, c'est-à-dire du feu qui ne s'éteint pas et du ver qui ne meurt jamais ! »

Le président dit alors : « Je ne veux pas maintenant disputer avec vous sur la loi de votre Dieu ; ce n'est pas le moment d'un pareil examen, puisque les ordres pressants de l'empereur portent que vous devez sacrifier aux dieux sur-le-champ,

et brûler de l'encens devant leurs statues, ou subir la peine capitale. » Ils répondirent l'un et l'autre avec un visage riant : « Nous pensions depuis longtemps que c'était faussement que tu prétextais les ordres de l'empereur, et que tu jouais avec nous comme font les enfants qui s'amusent avec un petit animal; mais les tourments que tu nous as fait endurer jusqu'à cette heure ne méritent pas ce nom, et ta conduite aussi est indigne d'un homme respectable. Il a fallu comme à une brute faire sans cesse résonner à tes oreilles, et te répéter mille fois que l'amour du Christ, notre maître, ne pourrait nous être arraché ni par violence, ni par artifice ; que c'était en vain que l'on employait pour y parvenir le fer, le feu, les fouets et les verges, puisque nous étions résolus de ne compter pour rien auprès de lui la vie, les Anges, les Puissances, les Vertus, les Dominations, tous les êtres supérieurs ou infernaux, le présent et l'avenir. Tu as appris à connaître la fermeté de notre résolution ; car tous les moyens dont tu t'es servi pour l'ébranler ont échoué. D'alleurs peut-on imaginer une ignominie plus honteuse que celle dont vous vous êtes couverts aujourd'hui dans cette entreprise, toi et ton empereur, puisque moi, faible jeune fille, j'ai vaincu tous vos tourments, j'ai montré l'inutilité de tous vos efforts, j'ai découvert votre artificieuse méchanceté sans m'y laisser prendre ; puisque je vous ai livrés avec vos dieux à la risée du public, répandant la honte sur vos têtes et excitant la joie parmi les Anges ? C'est que j'ai aimé le Christ, c'est que j'ai montré au grand jour votre impiété, en résistant avec constance à vos ordres iniques ; tous vos efforts se sont épuisés contre moi pour changer ma résolution ; vous n'avez rien obtenu. » Le président dit : « Femme impertinente et dépourvue de raison, parce que tes enchantements ont su te préserver du feu, tu vantes maintenant la puissance de ce Dieu dont la superstition t'égare. »

« O esprit aveugle, répondit Stratonice ; tu mentionnes seulement le feu que tu nous as fait souffrir pour ébranler

notre foi dans le Christ ; parle donc de ces fouets et de ces verges dont tu as cruellement déchiré nos corps par sept fois, jusqu'à ce qu'ils tombassent par terre épuisés ; parle donc de cette affreuse prison où nous fûmes trois fois jetés, et dont trois fois aussi nous fûmes divinement retirés, les portes s'ouvrant d'elles-mêmes ; parle donc de ces peignes de fer qui mettaient notre chair en lambeaux et découvraient les os eux-mêmes ; et ces lames rougies au feu, que l'on appliquait sur nos membres, et qui, tout à coup, aux yeux de tous, se refroidirent comme la glace ; et cette vapeur de soufre embrasé qui devait, selon ton espérance, nous suffoquer, et qui se changea pour nous en une odeur délicieuse ; et ce sépulcre rempli de cadavres en putréfaction où tes ordres nous enfermèrent, où le tombeau se transforma pour nous en un lieu délicieux, où l'horrible puanteur devint le plus suave des parfums ; parle donc enfin de ces bûchers embrasés que le feu venu du ciel changea en un splendide pavillon dont les flammes étendues formaient les contours. »

Le président transporté de fureur par ces paroles et d'autres encore de Stratonice, hurlant de rage comme une bête féroce et invoquant tous les dieux, s'écria : « Vous avez pu par vos prestiges échapper à tous ces tourments ; mais j'ai d'autres tortures plus épouvantables encore dont l'assistance de votre Christ, malgré votre espoir, ne pourra vous préserver. » Ils répondirent tous deux : « Continue donc ; soumets-nous de nouveau, comme tu le voudras, à tous ces tourments dont la honte et l'ignominie retomberont sur ta tête ; car notre confiance dans le Christ est si grande que nous ne doutons pas qu'il ne confonde encore, comme il l'a déjà fait, tes artificieux desseins, et n'anéantisse la conspiration que vous avez formée contre les serviteurs de Dieu. » Ces paroles de Stratonice et de Séleucus redoublèrent la colère du président, qui pensait que la majesté de l'empereur était déshonorée par ces discours. Il fait aussitôt appeler les enchanteurs et ordonne d'apporter des vipères, des aspics et toute sorte de

serpents. Quand on les lui présenta, la foule immense qui se pressait à ce spectacle s'insurgea contre le président, criant que l'on violait les ordres de l'empereur, qui avait commandé de faire périr les chrétiens par le glaive, sans parler du supplice des bêtes ; que cette peine était des plus atroces, puisqu'il fallait avec des souffrances horribles séparer la chair des os. Mais le président, sans s'arrêter aux murmures et à la résistance de la multitude, persiste dans sa résolution, et ayant fait amener devant lui Séleucus et Stratonice, ordonne que l'on ouvre les boîtes, et que l'on jette sur eux cet amas d'aspics et de vipères.

Dès que les martyrs du Christ s'en aperçurent, levant les yeux au ciel, ils prièrent ainsi : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, brisez les efforts du démon qui se jette sur nous; car vous l'avez dit, Seigneur : « Voilà que je vous donnerai ma puis-« sance, afin que vous puissiez fouler aux pieds les serpents et « les scorpions et toute la puissance du diable, et ils ne pourront « vous nuire. » Au même instant toutes ces bêtes venimeuses crevèrent, et périrent aux yeux des spectateurs qui, dans l'étonnement causé par un tel prodige, s'écrièrent : « Il est grand le Dieu que Séleucus et Stratonice adorent! » Les enchanteurs se plaignaient aussi du président qui était cause que leur réputation recevait un tel échec; et Stratonice et Séleucus chantaient ces paroles du psaume : « Le Seigneur « est mon appui, je ne craindrai pas ce que l'homme pourra « me faire. »

Cependant le président n'en persistait pas moins dans sa résolution. Se plaignant seulement d'avoir été vaincu dans cette occasion, il ordonne de perforer les narines des martyrs avec des broches rougies au feu, jusqu'à ce que l'odeur de la chair brûlée ne soit plus même supportable aux assistants. Il commande ensuite que l'on suspende Stratonice, et qu'avec des clous brûlants on perce ses jambes depuis la plante des pieds jusqu'aux genoux. Pendant qu'on la tourmentait, elle ne versa pas une larme, elle ne poussa pas un soupir ; mais

les yeux toujours fixés au ciel, elle s'écriait : « Jésus, Fils de Dieu, venez à mon aide ! » Le président lui disait avec insulte : « Nous avons enfin trouvé le moyen de te faire souffrir, empoisonneuse, femme impuissante, qui osais mépriser les dieux. » Stratonice répondit avec un visage calme et une voix assurée : « Je dois au Christ du grandes actions du grâces pour ces souffrances qu'il daigne m'imposer, parce qu'en les supportant avec constance et avec joie pour son nom, j'ai la confiance d'être purifiée des souillures de ma première vie, et préservée des châtiments de son jugement inexorable. »

Le président ne pouvant supporter d'être encore vaincu et confondu dans cette occasion, ordonne que l'on coupe les mains aux deux martyrs. Pendant qu'ils considéraient leurs mains tombées à terre, il les pressait de nouveau, et s'adressant à Stratonice, il lui dit : « Insensée, maintenant que tu vois tes mains coupées et gisant à terre, ne vas-tu pas revenir à quelque sentiment d'honnêteté ? » Stratonice répondit : « Tu as pu dans ton égarement nous couper les mains et les jeter à terre ; mais le Christ saura les relever, et leur donner le repos sous son saint autel. »

Cependant toute la foule était indignée de cette cruauté, et exprimait déjà sa colère par des clameurs confuses. Les soldats, les magistrats même de la ville, intercédaient auprès du président pour que l'on mît fin à ces tortures ; ils disaient : « Après tant de tourments, ces accusés ont suffisamment expié leur crime ; et puisque l'empereur a décrété qu'ils devaient périr par l'épée, il faut s'en tenir à sa décision. » Enfin le président se laissa persuader de les livrer à la hache du bourreau. On avait désigné pour le lieu du supplice une colline voisine qui dominait la mer. Quand on y conduisit les martyrs, une multitude innombrable, rassemblée de tous côtés, se mit à les suivre ; les hommes comme les femmes remplissaient l'air de leurs gémissement et se lamentaient sur ce cruel trépas ; les uns emportaient de la poussière que les pieds des martyrs avaient foulée ; les autres se disputaient les gouttes de sang

qui découlaient encore des blessures faites par l'amputation des mains.

A ce moment, Stratonice pria Théoctiste, cette femme chrétienne dont nous avons déjà parlé, d'obtenir des soldats le délai d'une heure pour faire quelques prières, et dire à ses amis le dernier adieu. Ayant près d'elle Séleucus, elle s'adressa ainsi à la foule qui se pressait autour d'eux : « Hommes et femmes de Cyzique, vous n'ignorez pas, je pense, de qui je suis la fille, et comment je vivais chez mon père dans l'abondance de toutes choses. Mais lorsque du ciel la lumière salutaire de Jésus-Christ vint briller à mes yeux, et que j'eus cru en lui, je mis son amour au-dessus de tous les biens ; je pris en éloignement ma famille et mes alliés, je renonçai même à mes parents, et à tout ce qui rend agréable la vie présente ; et maintenant vous savez toutes les douleurs, toutes les angoisses que j'ai supportées, tous les tourments que l'on m'a fait subir ; vous avez vu l'abandon que j'ai fait même de ce corps dont les lambeaux ont jonché la terre ; c'est par ce mépris de toutes choses que je me suis donnée au Christ, espérant qu'il me serait un jour propice, qu'il daignerait m'absoudre dans ce terrible jugement de la vie à venir, et qu'il me rendrait digne de paraître avec assurance à ce dernier jour du monde où il doit venir pour révéler tout ce que les hommes ont de plus caché. »

Levant ensuite les yeux au ciel, elle fit cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, pardonnez-moi, je vous en supplie, tous les péchés que j'ai commis contre vous ; et puisque j'ai soumis avec joie mon corps à tous les tourments pour votre amour, faites paraître à mon égard, je vous en supplie, votre miséricorde au jour du jugement ; et de même que, méprisant les idoles, j'ai confessé votre nom, reconnaissez-moi aussi devant votre Père qui vous a envoyé pour notre salut. J'ai méprisé ce monde périssable ; je vous prie en retour de me rendre digne des biens du siècle futur. J'ai dédaigné une union terrestre ; je vous demande donc de compenser miséri-

cordieusement, par les tourments que les impies adversaires de votre nom m'ont fait souffrir, ces fautes que j'ai faites par ignorance, et de me réunir à vos serviteurs qui habitent déjà les bienheureuses demeures. »

Ainsi priait Stratonice ; et tout le peuple réuni pour adresser le dernier adieu aux martyrs du Christ se pressait autour d'eux, les entourait avec tant de larmes, de cris, de gémissements, que l'on eût cru voir une mer agitée dont les vagues vont se brisant les unes sur les autres. Les licteurs effrayés se hâtèrent de tirer l'épée, et d'achever au plus tôt l'exécution en immolant les martyrs. Lorsque Stratonice aperçut le glaive suspendu sur sa tête, elle éleva la voix et adressa au Christ cette dernière prière : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit. » Au même instant elle reçut le coup et tomba. On abattit la tête de Séleucus pendant qu'il prononçait à haute voix les mêmes paroles, et leurs corps décapités tombèrent l'un sur l'autre.

Le président avait ordonné qu'on les jetât dans la mer. Toute la ville réclamait en vain, et condamnait cette mesure par un deuil général, lorsque Théoctiste intervint, et persuada au président de changer de résolution. Lui-même rentra peu après dans la ville, mécontent d'avoir été vaincu dans une lutte dont il sortait avec tant de déshonneur. Mais le peuple, délivré de la crainte qui lui inspirait sa présence, se pressa de nouveau autour des corps des martyrs, et l'enthousiasme était si grand que l'on répandait des larmes et des parfums précieux sur la terre où ils gisaient. Ces restes sacrés furent bientôt embaumés avec des aromates, enveloppés dans un linceul de soie et déposés ensemble dans un même tombeau.

Lorsque la paix fut rendue aux fidèles et que la persécution eut cessé, la piété d'un empereur chrétien honora ces martyrs par une église élevée sur leur sépulcre.

LXXXIV

LES SEPT MARTYRS DE SAMOSATE.

(L'an de Jésus-Christ 297.)

Nous prenons ces Actes dans la collection orientale d'Assemani.

L'impie Maximien, la cinquième année de son règne, ordonna que, dans toutes les villes de la domination romaine, on ferait en l'honneur des dieux des sacrifices et des cérémonies solennelles. L'empereur, qui se trouvait par hasard à Samosate, aux approches d'une grande fête païenne, profita de cette conjoncture pour y publier son édit. Il ordonna au peuple de se rendre au temple de la Fortune, situé au centre de la ville. Toute la cité retentit bientôt du chant des trompettes et du bruit des tambours; et les airs se remplirent des parfums de l'encens qui se mêlait à l'odeur des victimes que le feu consumait.

Peu de temps avant la promulgation de cet édit, Hipparque et Philothée avaient d'un commun accord embrassé la religion chrétienne. Il y avait dans la maison d'Hipparque une chambre disposée en oratoire, où la croix était peinte sur la paroi orientale. C'est devant cette image de la croix que, sept fois le jour, le visage tourné vers l'orient, ils venaient tous deux adorer le Seigneur Jésus-Christ.

Il arriva qu'un jour Jacques, Paragrus, Habibus, Romain et Lollien vinrent chez Hipparque visiter les deux amis. Du même âge qu'Hipparque, mais plus jeunes que Philothée, ils entretenaient avec ces deux chrétiens une étroite liaison. Comme c'était la neuvième heure du jour, et qu'ils les trouvèrent en prière devant la croix de leur cénacle, ils s'empressèrent de les interroger à ce sujet : « Toute la cité, dirent-ils,

court au temple de la Fortune, pour obéir aux ordres de l'empereur ; c'est là que , pour solenniser la fête , on a transporté tous les dieux de la ville, et que doivent se rendre leurs sacrificateurs. Et vous, comme si vous étiez séquestrés du monde par quelque chagrin ou quelque deuil domestique, vous vous renfermez dans cette retraite écartée et vous préférez prier loin du peuple, comme si vous n'étiez dans votre propre patrie que des hôtes ou des voyageurs. » Hipparque et Philothée leur répondirent que par leur culte ils adoraient le souverain créateur du monde. — « Eh quoi ! s'écria Jacques, est-ce que vous pensez que cette croix de bois, que nous vous voyons adorer, a créé l'univers ? » — « Nous adorons, répondit Hipparque, celui qui fut attaché à la croix ; c'est lui que nous affirmons être Dieu, Fils de Dieu, engendré et non point créé ; il est coessentiel au Père, et c'est sa puissance qui, après avoir créé l'univers, le conserve et le soutient. Trois ans se sont déjà écoulés depuis qu'un prêtre de la vraie foi, nommé Jacques, nous a baptisés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; et depuis lors, il n'a point cessé de nous faire participer au corps et au sang du Christ. Ce serait donc un crime pour nous de sortir pendant ces trois jours et de nous produire en public : nous ne pouvons qu'exécrer cette profane odeur des victimes, dont toute la ville est infectée. » A ces mots, Paragrus et ses compagnons interpellèrent Hipparque : « Ainsi donc vous affirmez qu'il existe un Dieu plus puissant que tous ceux qu'on vient de réunir dans le temple de la Fortune ? » Hipparque leur répondit : « Est-ce que vous n'avez pas vu que ces simulacres muets ont été transportés par les sacrificateurs qui profitent de la folle erreur du vulgaire ? Qu'est-ce donc que des dieux qui ne peuvent pas même se porter eux-mêmes ? » — « Je sens déjà le désir, dit Jacques, de participer aux mystères de votre religion et de voir votre Dieu, puisque vous m'assurez qu'il est l'auteur de l'univers. »

Alors Philothée s'adressant à Habibus : « Et toi, que dis-tu

à ce sujet ? » Habibus répondit : « J'avoue que jusqu'alors, retenu dans l'erreur, j'ai cru que les dieux auxquels notre cité décerne aujourd'hui de suprêmes honneurs, avaient été les créateurs du monde. » — « Eh bien ! dit Hipparque, si la vérité a des charmes pour vous, je vous apprendrai sur-le-champ quelle est la puissance et la sagesse de Dieu. » Jacques, Habibus, Paragrus, Romain et Lollien dirent alors : « Nous comprenons que, n'adorant point les dieux de l'empereur, et ne participant point à leurs profanes sacrifices, vous fuyiez les plaisirs et l'éclat de leur fête. Mais vous êtes revêtus d'une magistrature ; vous jouissez d'une grande considération auprès de l'empereur et de sa cour ; vous pouvez donc sans aucune crainte vous produire en public, revêtus des insignes de votre dignité, tout en vous abstenant de rendre honneur aux dieux. Rien de fâcheux ne peut en résulter pour vous. Quant à nous, nous voudrions bien être initiés à vos mystères, mais pourvu que cela ne nous fît courir non plus aucun danger. »

Hipparque et Philothée répondirent : « La brique, avant d'avoir été cuite au feu et détrempée dans l'eau, n'est qu'un amas de boue sans consistance ; mais dès qu'elle a été soumise à l'action du feu et de l'eau, elle résiste à la gelée comme à la pluie. De même, si vous voulez être confirmés inébranlablement dans la vraie religion, recevez le baptême du Christ, et vous n'aurez à craindre aucune vicissitude de la fortune. » Tous répondirent : « C'est ce que nous voulons réaliser sans délai, si vous y consentez. Depuis qu'étant entrés chez vous, nous vous prêtons une oreille attentive et que nous contemplons la croix que vous vénérez, une ardeur inconnue a pénétré notre âme, et l'a comme embrasée de ses feux. » Hipparque et Philothée ajoutèrent : « Nous aurons soin d'appeler bientôt le prêtre qui nous a marqués du sceau du Christ, pour qu'il accorde le même don à vos sollicitations. » Ils répondirent : « C'est là notre désir ; nous demandons tous ardemment le baptême. » Hipparque leur dit : « Si cette pensée est entrée dans votre esprit, il est bon que vous quit-

tiez votre demeure, pour délibérer entre vous ; vous reviendrez demain nous faire part de ce que vous aurez décidé ensemble. » — « Pourquoi, s'écrièrent-ils, opposer à nos désirs le retard des heures et des jours ? C'est sur-le-champ et sans aucun retard que nous voulons être enrôlés sous l'étendard du Christ.

Hipparque et Philothée, comblés de joie par l'ardeur de leurs compagnons, écrivirent aussitôt à Jacques, prêtre du Christ. Leur lettre, scellée de l'anneau d'Hipparque et portée par son serviteur, était à peu près conçue en ces termes : « Hâtez-vous de venir chez nous ; apportez un vase « d'eau, une hostie et la fiole de l'huile pour l'onction. « Vous êtes attendu par de jeunes brebis qui, transfuges « de leur ancien troupeau, sont entrées dans le bercail « du Christ et désirent ardemment être marquées de son « sceau. »

A la lectur de cette lettre, Jacques fut enivré d'une joie extrême ; son visage enflammé rayonna de l'allégresse de son âme, et il bénit Dieu, en s'écriant : « Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ô vous qui l'avez envoyé pour régénérer le monde, vous qui êtes l'espoir des chrétiens, je vous en conjure, fortifiez par votre grâce Hipparque et Philothée, pour qu'ils deviennent des colonnes de la vérité dans notre vraie religion qui est également celle de votre Fils, votre Seigneur Jésus-Christ, et celle de l'Esprit Saint, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Après cette prière, il enveloppa aussitôt sous son manteau l'appareil des saints mystères, et se rendit à l'appel que lui avaient fait ces hommes fortunés. Il les trouva tous sept réunis dans l'oratoire, savoir : Hipparque, Philothée, Jacques, Paragrus, Habibus, Romain et Lollien. En les voyant à genoux et en prières, il les salua par ces paroles : « La paix soit avec vous, serviteurs de Jésus-Christ, qui mourut sur la croix pour l'ouvrage de ses mains. » Tous se levèrent, et Jacques, Paragrus, Habibus, Romain et Lollien, tombant aux

pieds du prêtre, s'écrièrent: «Nous t'en supplions, seigneur, aie pitié de nous et marque-nous du sceau du Christ que tu adores.» — « Mais, dit le prêtre, s'il arrivait un jour que vous fussiez exposés aux persécutions, aux tortures, avez-vous résolu de tout endurer pour Jésus-Christ, comme il a tout enduré pour vous? Sachez-le, si nous souffrons quelque chose pour lui, ce n'est qu'une dette que nous payons à sa bonté et à sa majesté. N'est-ce pas lui qui nous a tirés du néant, qui a formé nos membres dans le sein maternel, et qui a posé ses mains sur nous comme disent les saintes Écritures : « Vous m'avez créé et vous avez posé votre main sur moi? » Notre-Seigneur Dieu, qui ne nous devait rien, est descendu à cause de nous du haut des cieux jusques à notre néant; il s'est incarné dans le sein de la vierge Marie, il est mort dans la chair qu'il avait prise au sein de cette Vierge pure; il est ressuscité le troisième jour, et il a vaincu le démon qui, en séduisant Adam, notre premier père, l'avait banni du Paradis. » Nullement effrayés par ces paroles, ils s'écrièrent tout d'une voix : «Ni ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni le présent ni l'avenir, ne pourront nous séparer de l'amour de Dieu en Notre-Seigneur Jésus-Christ. » — « Mes frères, dit le prêtre, mettons-nous en prière. »

S'étant mis aussitôt à genoux, ils prolongèrent leur oraison pendant près d'une heure. Quand ils se furent relevés, le prêtre leur dit : « Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous! Amen. » Après qu'ils eurent professé leur croyance au Dieu vivant, et qu'ils eurent abjuré les dieux faits de la main des hommes, et qui ne sont point des dieux, il les baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint- Esprit, et il leur donna aussitôt le corps et le sang du Christ. Tout étant terminé, le prêtre enveloppa comme auparavant sous son manteau l'appareil des saints mystères, et retourna promptement chez lui, en s'entourant des plus grandes précautions. Il craignait d'être surpris par quelque païen dans la maison d'Hipparque. Il était vieux, et il dégui-

sait son caractère sacerdotal sous un habit grossier. Hipparque et Philothée, au contraire, étaient fort considérés dans la ville ; car ils y jouissaient de places honorables. Leurs compagnons étaient également des hommes de premier rang.

Trois jours après, l'empereur demanda au préfet si quelqu'un des magistrats de la ville n'avait point méprisé les dieux, en s'abstenant des solennités qu'on venait de leur offrir. Le préfet répondit : « Il est avéré pour nous que, depuis trois ans, Hipparque et Philothée n'invoquent plus les dieux, et ne participent plus à leurs sacrifices. » L'empereur ordonna aussitôt de les arrêter, de les conduire au temple de la Fortune, situé, comme nous l'avons dit, au milieu de la ville, et de les contraindre à sacrifier. Les satellites de Maximien envahirent bientôt la maison d'Hipparque où se trouvaient les sept chrétiens, et ils leur déclarèrent les ordres de l'empereur. Hipparque et Philothée leur dirent : « Est-ce seulement nous deux ou nous tous que vous venez chercher ? car nous sommes sept. » — « C'est seulement Hipparque et Philothée, répondirent-ils, à qui l'empereur ordonne de nous suivre. » Philothée, s'adressant aux cinq nouveaux chrétiens, leur dit : « Mes frères, mes fils dans le Seigneur, je crains que vous ne puissiez pas soutenir le combat auquel nous sommes convoqués tous deux pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de Nazareth. Dès le moment où nous avons fait profession de la religion chrétienne, nous avons résolu d'accepter tous les outrages pour le nom du Christ. Quant à vous, puisque vous n'êtes point mandés par l'empereur qui ignore entièrement ce que vous avez fait, et comme il est à présumer que vous obtiendrez facilement de ces satellites qu'ils gardent le silence sur votre compte, fuyez de la ville, et cherchez un refuge dans les campagnes voisines, jusqu'à ce que la tempête se soit un peu calmée. » Mais les nouveaux chrétiens réclamèrent tout d'une voix : « Est-ce que nous n'avons pas, s'écrièrent-ils, le même but et la même croyance? Nous sommes prêts à mépriser les douleurs et la mort pour

le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et à tout braver pour soutenir sa cause ! »

Ils se levèrent donc tous, et se laissèrent conduire par les satellites devant l'empereur. Arrivés en sa présence, ils ne voulurent point le saluer par l'inclination accoutumée; mais, le front élevé vers le ciel, ils semblaient contempler la majesté divine, et la suppliaient avec ardeur d'être propice à leurs prochains combats. L'empereur se crut offensé. « Méprisez-vous les lois, leur dit-il, et abjurez-vous les dieux, au point de ne pas vouloir même incliner la tête devant moi? Vous auriez dû vous rappeler que je tiens dans cette ville la place des dieux tout-puissants. » Hipparque répondit : « Rien ne peut nous obliger à nous ranger sous ta servitude ; car tu n'es qu'un homme semblable à nous. » — « Mais, dit l'empereur, si vous refusez d'obéir à mes ordres, sous prétexte que je ne suis qu'un mortel, pourquoi, impies que vous êtes, méprisez-vous les dieux immortels ? » — « C'est à tort, dit Hipparque, que tu raisonnes ainsi : car tu vaux mieux que tes dieux. Ces dieux, après tout, ne sont que l'œuvre des hommes ; ils ont une bouche, et ne parlent point; ils ont des yeux, et ils ne voient point. Puissent devenir semblables à eux et ceux qui les font et ceux qui, comme toi, placent en eux toute leur espérance ! » — « Tu plaisantes, dit l'empereur. » — « Qu'ordonnes-tu ? » répartit Hipparque. — « Sacrifie, dit l'empereur, et après, tu philosopheras tout à ton aise. » — Puissent ces dieux, s'écria Hipparque, qui ne sont certes point les auteurs du monde, être bannis au plus vite de la terre ! » — « Adore-les, dit l'empereur, si tu ne veux pas que ton imprudente effronterie t'attire les plus atroces supplices. » — « J'ai vraiment honte pour toi, répliqua Hipparque, de t'entendre appeler dieux des pierres, du bois, et les plus vils objets destinés à l'usage des hommes. »

L'empereur, furieux de voir qu'en sa présence on maudissait les dieux, commanda de dépouiller Hipparque, et de flageller son dos de cinquante coups de fouets garnis de

plomb. Il ordonna ensuite qu'on le renfermât dans une prison ténébreuse : ce qui fut exécuté aussitôt.

On fit ensuite comparaître Philothée. — « Ton nom, lui dit l'empereur, indique que tu aimes les dieux. » — « C'est avec raison, répondit-il, qu'on m'appelle Philothée, c'est-à-dire qui aime un Dieu unique, et non pas plusieurs dieux. » L'empereur répliqua : « Laisse de côté, je te prie, les subtilités ; que l'exemple de ton compagnon soit une leçon pour toi, et ne va point par ta témérité provoquante attirer sur ta tête la sévérité des juges. Sacrifie aux dieux sur-le-champ, et je te comblerai des plus grands honneurs. La Prêture de la ville sera la récompense de ta soumission. » — « Empereur, dit Philothée, tu n'es qu'ombre et néant, tu es semblable à l'herbe des champs qui se fane si vite; tes discours ne serviront à rien; tu jettes de la poussière aux vents. »

L'empereur, qui commençait à s'irriter, lui dit : « Est-ce ainsi que tu outrages celui qui t'honore, en accueillant par des insultes l'offre de mes bienfaits ? » Philothée répondit : « Il est écrit : Je glorifie ceux qui me glorifient; ceux qui me méprisent seront méprisés, dit le Seigneur. » — « Finissons-en, dit l'empereur ; je n'ai pas le loisir d'écouter ces puérilités. » — « Ainsi donc, répliqua Philothée, tu es fâché d'entendre les oracles du Dieu vivant ? » L'empereur, après avoir ordonné à ses serviteurs d'apporter de l'encens, dit à Philothée : « Brûle cet encens pour le grand sacrifice des dieux, et je te comble aussitôt des plus grands honneurs. » Philothée répondit : « Les honneurs que tu m'offres ne sont à mes yeux qu'ignominie. » — « Mais, demanda l'empereur, si tu regardes comme un déshonneur les dignités que je te promets, de quel nom appelleras-tu l'ignominie elle-même ? » — « Si je l'endure pour la cause du Christ, répondit Philothée, je l'appellerai un honneur. » L'empereur dit alors : « Je te l'ai déjà dit, et je te le répète, je n'ai pas de temps à perdre en paroles inutiles. » Philothée reprit : « N'est-il pas convenable que je réponde à ton interrogatoire ? » — « Philothée,

dit l'empereur, tu perds tes paroles; voyons, laisse de côté ces niaiseries, rappelle-toi ton devoir, et brûle de l'encens aux dieux; si tu obéis à mes ordres si justes, je te promets que tu ne seras l'inférieur de personne dans l'État. » Philothée répondit: « Le Christ que nous adorons et pour qui nous sommes mis en cause a été accusé comme nous, pour le rachat des pécheurs, du nombre desquels je suis. Et pourtant, par une seule parole créatrice, il a tiré du néant ce magnifique univers enrichi de tant de splendeurs; il pourrait, par un ordre semblable, le faire à son gré rentrer dans le néant; sa main pèse les montagnes et met les collines dans la balance. Cependant, arrêté par des impies, dont le sort présage le tien, il a permis qu'on le traduisît devant Pilate, pour répondre aux accusations portées contre lui; il aurait pu, pour se délivrer, frapper d'impuissance et même exterminer les bourreaux par qui il fut attaché à la croix. Mais les saintes Écritures nous apprennent que, comme un agneau, il se laissa conduire à la boucherie, et qu'il resta muet comme la brebis devant celui qui la tond. Je devais t'enseigner ces vérités dans la crainte que tu ne supposes que la puissance de notre Dieu est brisée ou amoindrie, parce qu'il te laisse agir à ton gré. C'est lui-même qui nous a appris à mettre en lui seul notre confiance, à prendre pour guides la piété et la sagesse, et à ne chercher que son royaume qui durera éternellement. Quant à toi, une mort certaine et inévitable te frappera un jour, et mettra fin à ton empire. »

L'empereur interrompit Philothée qui continuait d'exposer des vérités du même genre: « Philothée, lui dit-il, tu n'es point sans connaissances ni étranger aux lettres: aussi je ne veux point te soumettre à la torture; je me borne à te renvoyer en prison, les mains liées derrière le dos. La raison corrige le sage, et les verges l'insensé. J'espère que la raison, dont tu n'es point dépourvu, te ramènera bientôt à de meilleurs sentiments. » Philothée lui répondit: « Tu peux, sans aucun retard, faire exécuter contre moi les ordres que tu

auras prescrits ; sois certain qu'on ne m'amènera jamais à renoncer au Christ, mon Seigneur , et à reconnaître comme dieux des simulacres muets. » On lui mit aussitôt les chaînes aux mains, et il fut entraîné dans une prison séparée de celle d'Hipparque.

Jacques , Paragrus , Habibus , Romain et Lollien subirent ensuite leur interrogatoire. L'empereur leur dit : « Ces vieillards insensés, Hipparque et Philothée, méprisent la jouissance de la vie, parce que leurs forces épuisées leur font sentir qu'ils ne sont pas éloignés de la mort ; mais quant à vous qui êtes jeunes, je ne doute pas que vous ne vous empressiez tous d'obéir à mes ordres. » Les bienheureux martyrs répondirent : « Tu te trompes, empereur : la vie nous est bien moins chère que la foi en Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a été envoyé vers nous par son Père, qui est mort sur la croix, et qui a ramené de l'erreur à la vérité et de la mort à la vie les mortels qu'il avait créés. Nous croyons que c'est sa grâce qui a converti Hipparque et Philothée de leur ancienne impiété, et que c'est sa bonté qui leur prépare la couronne du martyre. Aussi nous jurons par Dieu le Père et par Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous suivrons les traces de nos pères dans la foi, et que nous ne nous laisserons point tomber dans tes embûches. Nous portons en nous maintenant le corps et le sang de Jésus-Christ, de l'auteur de notre salut, qui nous a défendu de jeter les perles aux pourceaux. Nos corps qui ont été consacrés par le contact du corps de Jésus-Christ, sont devenus comme des pierres précieuses ajoutées à son diadème. Il ne convient pas que des corps sanctifiés et admis à l'espérance du royaume céleste se dégradent, et s'asservissent au culte des faux dieux. Ne serait-il pas honteux de marcher, les yeux ouverts, vers sa propre ruine ? »

L'empereur dit alors : « Jeunes gens, je vous épargne en faveur de votre âge ; mais, vous aussi, ayez pitié de votre jeunesse, de peur que votre obstination inconsidérée ne me pousse à des voies de rigueur qui ne pourront avoir d'autre

issue que votre perte. Si vous avez résolu de persévérer dans votre dessein, je jure par les dieux que je ferai déchirer vos flancs par de cruelles flagellations, et que vous périrez dans d'atroces supplices. » Les saints martyrs répondirent : « Tes paroles ne nous émeuvent pas plus que tes tortures ne nous effraient; car nous tenons cette maxime de notre maître : « que nous ne devons nullement craindre ceux qui peu- « vent donner la mort au corps, mais qui ne peuvent en au- « cune façon nuire à l'âme. » — « Si je ne me trompe, dit l'empereur, ce sont là, en effet, les dogmes de votre maître, de celui que les Juifs ont fait périr à Jérusalem du dernier supplice. Quant à moi, je prends les dieux à témoin que si vous n'obéissez sur-le-champ à mes ordres, je vous ferai subir à tous, sous les yeux de vos concitoyens, dans votre ville de Samosate, le même supplice dont votre maître est mort, sans qu'il ait pu échapper aux mains des bourreaux qui l'attachèrent à la croix. Voilà le sort que je vous réserve, afin que les partisans de vos superstitions, avertis par l'exemple de votre supplice, dépouillent enfin leur audace. »

Les bienheureux martyrs répondirent : « Notre Sauveur nous « a dit aussi que le serviteur ne doit pas s'élever au-dessus de « son Seigneur, ni le disciple au-dessus de son maître, mais « qu'il doit être content de partager le même sort. » — « Eh bien ! dit l'empereur, je vous répète que vous serez semblables à votre maître, que vous subirez bientôt le même supplice. » Les saints martyrs répondirent : « Nous avouons que notre maître est mort; mais il est ressuscité le troisième jour; il est monté au ciel d'où il était descendu ; et là, assis à la droite du Père qui l'avait envoyé sur la terre, il se rit de toi, empereur, qui menaces ainsi ses serviteurs. C'est ce que nos Écritures nous enseignent par ces paroles : « Celui qui est assis dans les cieux se « rira d'eux, et le Seigneur leur insultera. » Il a renversé de fond en comble Jérusalem, où il fut mis en croix, il a dispersé par tout l'univers les Juifs, auteurs de sa mort. Il renversera ces vaines divinités que portent vos autels, et qui écraseront sous

leurs ruines leurs propres adorateurs. C'est encore un oracle de nos saintes Écritures qui nous en avertit : « Il part de l'ex-« trémité du ciel, et il va jusqu'à l'autre extrémité; rien ne « peut se dérober à sa chaleur. Son règne est éternel et s'étend « de génération en génération. »

L'empereur furieux, croyant que les accusés voulaient abuser de sa patience, ordonna qu'on leur liât les mains derrière le dos, et qu'on les détînt séparément dans la prison publique jusqu'à la fête des dieux dont nous avons parlé plus haut. Ils furent renfermés dans les cachots les plus ténébreux et les plus souterrains de la prison, où ils séjournèrent environ quinze jours.

L'empereur s'étant rendu dans un champ voisin des murs de la ville, fit dresser un tribunal près des rives de l'Euphrate ; de riches tapisseries y formaient une espèce de tente. Il fit comparaître aussitôt devant lui le gardien de la prison et lui adressa ces paroles : « Apprends-moi si quelqu'un a fourni des vivres à ces contempteurs des dieux que j'ai condamnés à la prison, et affirme par serment la véracité de ta déposition. » Le geôlier, après avoir invoqué les dieux, affirma que depuis le jour où ils étaient entrés en prison, ils n'avaient ni bu ni mangé, et qu'au fond de leurs cachots, ils étaient restés inaccessibles au regard de tous les mortels. « En approchant l'oreille des portes de la prison, ajouta-t-il, je les entendais de temps à autre répéter ces mots : « La croix sera notre secours ! » Mais leur voix s'éteignait de jour en jour. » — « Allez, dit l'empereur, et amenez ici chargés de chaînes ces impies contempteurs des dieux. » Les licteurs se rendirent à la prison et tirèrent chaque martyr de son cachot pour les conduire tous à l'interrogatoire. Hipparque et Philothée étaient traînés la chaîne au cou ; les cinq jeunes néophytes dont nous avons parlé plus haut, venaient après eux, les mains liées derrière le dos.

Quand ils furent arrivés devant l'empereur, celui-ci leur dit : « Je me persuade que votre long séjour dans la prison vous a inspiré de plus saines idées sur le sujet dont je vous ai

parlé dans mon premier interrogatoire. » — « C'est en pure perte, répondirent les martyrs, que tu veux nous en faire subir un second. Tes persécutions incessantes ne nous laissent point de force pour répondre. » En effet, Hipparque, qu'on avait longtemps flagellé avec des fouets garnis de plomb, pouvait à peine soutenir sa tête sur ses épaules. L'empereur leur dit alors : « Voulez-vous ou ne voulez-vous pas accomplir ce que je vous ai prescrit dès le premier jour de votre interrogatoire ? prononcez-vous sur-le-champ. » Hipparque répondit : « A quoi bon tant de paroles ? nous t'avons cent fois répété que nous ne voulons pas sacrifier ; c'est à toi maintenant d'user de ta puissance pour faire exécuter au plus tôt les décrets que tu as portés contre nous. » — « Hipparque, dit l'empereur, est-ce que je t'ai interrogé seul ? qui donc t'a institué l'interprète de tes compagnons ? » Alors ils s'écrièrent tous : « Tyran stupide, as-tu donc entièrement perdu la raison ? es-tu devenu semblable à tes dieux qui ont des oreilles et n'entendent pas ? si tu avais les oreilles moins bouchées, tu te rappellerais que nous t'avons déjà dit que rien, dans le présent ni dans l'avenir, ne pourrait nous séparer de l'amour du Christ notre Seigneur. »

L'empereur, exaspéré par cette liberté de langage, fit étendre les accusés sur le chevalet. On leur appliqua vingt coups de fouet sur les flancs et de violents coups de courroie sur le ventre. C'est ainsi que finit ce second interrogatoire. Chacun d'eux fut ensuite reconduit dans son cachot par les satellites, qui leur prodiguaient les coups et les insultes ; et défense fut faite d'aller visiter les prisonniers et de leur porter des vivres. Mais dans la crainte qu'ils ne mourussent d'inanition, et qu'ils n'échappassent ainsi aux tortures qu'on leur réservait encore, les geôliers reçurent l'ordre de leur donner le pain nécessaire pour soutenir leur frêle existence. Les saints martyrs furent soumis à ce régime et à d'autres vexations du même genre, depuis le dix-sept des kalendes de mai jusqu'au sept des kalendes de juillet.

C'est alors que, par l'ordre de l'empereur, ils furent conduits au prétoire, tellement changés et tellement amaigris, qu'ils ressemblaient à des squelettes. « Misérables, leur dit l'empereur, vous n'êtes pas encore morts ? Je m'étonne que vous n'ayez point succombé sous le poids de vos maux ? Mais je vais ordonner qu'on vous rase, qu'on vous conduise aux bains, et que de là on vous introduise dans mon palais, pour y entendre en ma présence l'arrêt solennel qui vous rendra la liberté : mais auparavant il faut abjurer vos opnions et offrir de l'encens aux dieux. Si vous le faites, je vous promets en retour les honneurs les plus élevés de la république. » Tous répondirent à la fois : « Puisse devenir muette la bouche qui suggère un tel crime ! Puissent tes yeux se fermer pour toujours ! puisque tu te sers de ces organes, cruel tyran, pour essayer de nous enlever à la voie de vie qu'a ouverte devant nous notre Sauveur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant. »

L'empereur entra en fureur et s'écria : « Misérables, vous recherchez la mort, et c'est pour l'obtenir que vous m'accablez d'injures. Eh bien ! je vais souscrire à vos vœux, afin que vous cessiez de déblatérer contre les dieux. » Se tournant ensuite vers ses satellites : « Puisque j'ai juré aux dieux, leur dit-il, de condamner ces chrétiens au même supplice dont le Christ, leur maître, est mort à Jérusalem, allez, bâillonnez la bouche de ces criminels avec des mors, et entraînez-les hors de la ville pour subir bientôt leur arrêt. »

Les saints martyrs, comprenant qu'ils allaient mourir sur la croix, furent ravis d'une joie incroyable ; ils se disaient tout bas entre eux : « Nous sommes certes bien indignes de parvenir à une glorieuse mort par le même supplice dont mourut le Christ. » Mais Philothée reprenant avec douceur ses compagnons : « Taisez-vous, mes frères, leur disait-il, de peur qu'il ne vous échappe quelque parole qui nous détourne de la carrière de vertu où nous devons entrer aujourd'hui. Priez en silence, afin que nous quittions ce siècle

méprisable, pour aller à Dieu que nous cherchons depuis si longtemps, pour aller à Notre-Seigneur Jésus-Christ et au Saint-Esprit. »

Ils furent entraînés hors les murs, la bouche bâillonnée de chaînes comme de vils scélérats, et conduits au lieu du supplice, qu'on appelait Tétradion. Là ils furent entourés de leurs alliés, de leurs parents et de leurs nombreux domestiques, qui, à la vue d'un spectacle si émouvant, remplissaient les airs de leurs plaintes et de leurs gémissements.

Lorsque la nouvelle de ce qui était arrivé aux bienheureux martyrs eut circulé dans la ville, des hommes illustres par leur naissance allèrent trouver l'empereur. Voici quels étaient leurs noms : Tibérien, Gallus, Longinien, Félicien, Proclus, Cosmien, Mascolien et Priscus. Comme l'empereur leur avait confié par un décret l'administration de la ville, ils prétextèrent les devoirs de leur charge pour aller exposer à leur souverain la cause du deuil public. « Empereur, lui dirent-ils, ne sois point troublé de ce que les parents de ces hommes que ta majesté a livrés aux châtiments aient couru à la porte de la ville, et de ce qu'une foule immense de citoyens remplisse la plaine, depuis le Tétradion jusqu'à cette porte. Il n'est pas possible, en effet, que quelqu'un retienne ses larmes, en voyant que de tels hommes, appartenant à un si haut rang, soient tombés dans une si étrange infortune. » — « Ce sont eux, répondit l'empereur, qui ont amassé sur leur tête le poids de tous ces maux, en refusant obstinément d'obéir à mes ordres équitables et à mes justes sollicitations. » Ils lui adressèrent alors d'instantes prières pour qu'il daignât adoucir sa sentence, en faveur de la multitude, et épargner à la cité une telle affliction.

« En effet, ajoutèrent-ils, si la mort d'un simple particulier remplit toute sa famille d'une amère douleur, de quel chagrin ne devons-nous pas être affectés par la mort de sept concitoyens qui sont des principaux de la ville, surtout lorsque nous les voyons non pas s'éteindre à la suite de quelque ma-

ladie, mais marcher eux-mêmes à la mort d'un pas délibéré. Le moins que nous puissions te demander, c'est d'accorder un court délai à ces condamnés, pour qu'ils s'entretiennent avec leurs proches, qu'ils leur fassent connaître leurs dernières volontés, et qu'ils règlent leurs affaires domestiques par un testament en forme. Il nous importe beaucoup qu'on fasse trêve à leur châtiment, afin de leur demander compte de leur administration publique. Hipparque et Philothée sont nos collègues, et les cinq jeunes chrétiens sont au nombre des patriciens de la ville. C'est pourquoi il nous semble juste, seigneur, que tu leur ordonnes de régler leurs affaires et de dire un suprême adieu aux gens de leur maison, avant qu'on les conduise au supplice. »

L'empereur répondit : « J'ordonne que les coupables soient relâchés par les satellites, qu'ils se rendent à votre assemblée, et qu'ils répondent à tout ce que vous jugerez utile de leur demander, touchant les affaires publiques ou privées. »

Les magistrats, joyeux de la permission qu'ils avaient obtenue, coururent trouver les saints martyrs. Ils les arrachèrent des mains des licteurs et les conduisirent dans le vestibule du cirque ; là, délivrés de tout témoin, ils les débarrassèrent de leurs chaînes, et les embrassant avec effusion : « Amis, leur dirent-ils, nous vous avons obtenu un répit de l'empereur, sous prétexte des affaires publiques ; mais notre but réel a été de jouir de votre entretien, et de mériter ainsi votre intercession auprès du Dieu pour qui vous allez mourir. Réglez promptement vos affaires domestiques, pendant qu'il en est encore temps ; mais n'oubliez pas de bénir vos concitoyens et la ville qui vous a donné le jour. » C'est en s'entretenant de la sorte qu'ils parvinrent ensemble au Forum ; ils y rencontrèrent les parents des bienheureux martyrs qu'on avait avertis de s'y rendre en secret ; ils leur dirent à l'oreille qu'aussitôt que les martyrs seraient arrivés à la porte de la ville, il faudrait leur demander à grands cris leurs volontés testamentaires, et surtout des prières pour la cité.

Les parents suivirent ce conseil, et ce fut alors que les martyrs, se tournant vers les rangs pressés de la multitude, prirent la parole en ces termes : « Cessez vos clameurs, et prêtez l'oreille à nos paroles. Puisque le Sauveur nous a dit qu'il accueillerait les prières de ses serviteurs, et qu'il ne repousserait pas leurs supplications, nous aussi, malgré notre indignité, nous prierons Dieu, et son Christ et son Saint-Esprit. C'est pour l'amour de son saint Nom que nous avons subi tant de douleurs et de tortures. Nous avons refusé de tendre nos mains vers des dieux étrangers, afin que notre Dieu, dans sa munificence et sa bonté, fasse disparaître le culte des idoles dans cette cité, et y fasse triompher la religion chrétienne, qu'il renverse les temples des faux dieux pour faire place partout aux églises du Christ, qu'il augmente le nombre de ses prêtres pour chasser le sacerdoce de Satan ! Que les accents de la divine psalmodie soient substitués à l'odeur impie des holocaustes ; que la pudeur remplace l'effronterie ; que la continence et la chasteté fassent disparaître la licence des mœurs ; que les simulacres muets soient brisés ; que des autels sacrés soient érigés partout ; que les sacrifices profanes soient abolis, et que notre cité s'enrichisse de colléges de prêtres et de diacres ; que les assemblées de vierges consacrées s'y forment et s'y réunissent ! Mais loin d'ici ces vierges qui ne se parent que pour complaire à la malice des démons ! Loin d'ici les jeunes gens de la cour qui coupent leurs cheveux en l'honneur des faux dieux ! Que des congrégations de clercs soient instituées pour le service des autels ! Que sur les ruines des édifices païens qui couvrent le sol de notre patrie, s'élèvent des temples de la religion sainte qui puissent durer jusqu'à l'avénement du Christ ! » Tout le peuple répondit : « Qu'il en soit ainsi ! » Hipparque et Philothée ajoutèrent aussitôt : « Nous souhaitons encore que tous les hommes qui habitent la ville et les faubourgs soient libres, parce que les saintes Écritures nous apprennent qu'il n'y a point d'autres esclaves que les esclaves du péché. »

A ces discours d'Hipparque et de Philothée, le peuple fondait en larmes et éclatait en sanglots. Le prêtre qui avait conféré le baptême aux bienheureux martyrs ayant caché sa condition sous le déguisement d'un pauvre, recueillit par écrit et jusques à la fin tous les actes de ces martyrs. Le précepteur de Gallus prit le même soin, d'après la louable recommandation des magistrats de la ville.

Lorsque les martyrs se furent avancés au milieu du Forum, il se fit un grand mouvement dans la foule ; et à leur aspect, mille voix s'écrièrent : « Le Dieu en qui vous mettez votre confiance vous restituera un jour votre corps. Quant à nous, nous le supplions d'agréer vos prières, et de daigner nous faire miséricorde. » Les magistrats dont nous avons parlé ne furent pas médiocrement troublés de cette agitation, qu'on aurait pu prendre pour une émeute. Ils craignaient que l'empereur ne leur reprochât d'avoir permis à des condamnés à mort d'adresser des discours à la foule assemblée. Ils appelèrent deux maîtres de gladiateurs qui se trouvaient là par hasard, et ils leur ordonnèrent d'apaiser la multitude, en encourageant leurs efforts par l'offre de deux deniers. « Saisissez des pierres, leur dirent-ils ; imposez silence à vos compagnons ; menacez-les, s'ils n'obéissent pas, de les lapider et d'incendier leurs maisons. » Ils criaient à tous ceux qui les entouraient : « Faites trêve à vos clameurs ; » et en même temps les maîtres de gladiateurs, comme il avait été convenu, saisissaient des pierres et menaçaient d'en assaillir ceux qui ne se tairaient pas.

Ce qui se passait ne pouvait pas rester longtemps inconnu à l'empereur : car les cris tumultueux du peuple parvenaient jusqu'au palais. Il mande aussitôt les magistrats compromis : « Certes, leur dit-il, vous avez gravement failli, en abusant de la concession que je vous avais faite et en permettant à ces criminels de prononcer des harangues. » Les magistrats s'excusèrent en répondant : « Nous avons cru qu'il ne fallait pas le leur interdire, dans la crainte que cette défense n'augmentât encore le tumulte. »

L'empereur avec toute sa suite sortit de la ville par la petite porte, et alla adorer les idoles des dieux dans le temple situé à l'orient, sur la route qui conduit à la porte principale. Là, étant monté sur son tribunal, il envoya ses gardes dans la ville pour chercher les martyrs qui devaient subir un dernier interrogatoire. Tous ceux qui apprirent cette nouvelle suivirent les martyrs, dont ils portaient les vêtements à leurs yeux, en disant : « Puisque nous avons coutume de porter les morts à leur sépulcre, il est juste que, par un témoignage d'honneur, nous vous portions aussi, vous qui allez bientôt mourir sur la croix. » L'empereur s'adressa aux martyrs en ces termes : « Renoncez à votre entêtement qui ne peut que vous conduire à la mort. » Les saints martyrs répondirent : « Le Seigneur notre Dieu que nous adorons, ne nous a point instruits de la sorte ; mais il nous a enseigné tout le contraire en nous apprenant que ceux qui renoncent à la vie pour son amour, obtiendront dans son royaume une vie bien préférable. » — « Misérables, s'écria l'empereur, vous persévérez donc encore maintenant dans vos erreurs ? » — « Oui, répondirent les martyrs, maintenant, et qui plus est, jusqu'à l'avénement de Jésus-Christ qui est notre lumière. Fais donc exécuter les arrêts que tu as portés contre nous, et remplis tes serments. »

C'est ainsi que se termina l'interrogatoire. L'empereur fit ériger sept croix vis-à-vis la porte de la ville, à l'endroit qui emprunte son nom des gibets qu'on y élève pour les malfaiteurs. Par son ordre on dressa les croix près de la route qui conduit à la ville ; on mit une chaudière pleine d'huile sur un foyer ardent, nourri de paille et de sarments ; et on apporta des monceaux de pierres, des poignards et des glaives nus. L'empereur espérait, par cet effrayant appareil, faire renoncer les martyrs à leur foi. Il s'adressa d'abord à Hipparque : « Malheureux, épargne ta vieillesse, lui dit-il ; ne sois pas ton propre ennemi, et ne te condamne pas à la honte de mourir sur la croix. » Hipparque, qui était chauve, mit la main

sur sa tête, et répondit : « D'après les lois de la nature, il est certain qu'une nouvelle chevelure ne peut plus repousser sur ma tête dénudée ; eh bien ! il est également certain que je n'aurai jamais pour toi la lâche complaisance que tu me demandes. »

A ces mots, l'empereur fit mettre en croix les sept martyrs. Il fit couvrir la tête d'Hipparque d'une peau de chèvre qu'on y fixa avec des clous aigus. Joignant l'insulte à la cruauté, il dit au martyr : « Eh bien, voici qu'une chevelure t'est venue subitement, ce que tout à l'heure tu supposais impossible ; sacrifie donc aux dieux ; tu t'y es engagé. » A ces paroles, Hipparque remua les lèvres comme s'il eût voulu répondre ; mais la mort vint interrompre soudain ses efforts impuissants.

L'empereur interpella ensuite Philothée et ses compagnons : « J'espère que maintenant vous êtes résolus de sacrifier aux dieux. et de ne point perdre inutilement la vie, comme vient de faire ce vieillard, dans son acharnement contre lui-même. » Les saints martyrs répondirent : « Tout au contraire, nous prions Dieu, son Christ et son Esprit-Saint, de nous réunir bientôt à ce saint vieillard et de nous faire partager sa couronne immortelle, en ce jour consacré à Jésus-Christ ; et puisque nous lui obéissions comme à un père, nous désirons lui entendre dire ces paroles de l'Écriture : « Me voici avec « les fils que m'a donnés le Seigneur Dieu. » — « Mais, dit l'empereur, l'ignominie de la croix où vous êtes attachés ne vous touche-t-elle point ? » Les martyrs répliquèrent : « S'il y a de l'ignominie, elle est pour toi tout entière. »

L'empereur, voyant déjouer tous ses efforts, retourna dans la ville, laissant les martyrs sur la croix. Les païens, qui passaient en grand nombre dans cet endroit si rapproché de la cité, leur prodiguaient des insultes : « Si celui que vous adorez est véritablement Dieu, disaient-ils, il aurait dû vous épargner ces infortunes. »

De nobles matrones dont il est juste d'honorer la mémoire se rendirent au lieu de l'exécution vers le milieu du jour. Elles distribuèrent de l'argent à chacun des soldats de garde,

et obtinrent d'eux la permission d'essuyer le visage des martyrs avec les éponges et les linges qu'elles avaient apportés, et de recueillir le sang qui coulait de leurs membres déchirés.

Les bienheureux martyrs restèrent suspendus à la croix jusqu'au lendemain. Jacques, Romain et Lollien, étranglés par les bourreaux, avaient expiré sur leur gibet. Par l'ordre de l'empereur, on enfonça des clous aigus dans la tête de Philothée, de Paragrus et d'Habibus. Leur cervelle jaillit par le nez et par la bouche, et tous moururent au milieu de ces cruelles tortures.

Les licteurs se rendirent au palais de l'empereur pour lui rendre compte de ce qui s'était passé : « Empereur, lui dirent-ils, de ceux que tu as ordonné de crucifier hier, l'un est mort sous tes yeux et, les six autres qui avaient survécu jusqu'aujourd'hui, attachés à leur croix, viennent d'expirer à l'instant. Nous venons demander tes ordres au sujet de leurs cadavres, qui gisent chacun devant sa croix. » L'empereur répondit : « Je veux que ces infâmes cadavres soient traînés la corde aux pieds et jetés dans le courant de l'Euphrate ; toutefois qu'on n'accomplisse mes ordres qu'après le coucher du soleil, lorsque les portes de la ville seront fermées. » Les licteurs retournèrent au lieu du supplice pour exécuter l'arrêt de l'empereur.

Nous devons signaler ici la digne conduite d'un citoyen de Samosate, nommé Bassus, dont la postérité conservera précieusement la mémoire. C'était un chrétien riche et craignant Dieu, bien que l'appréhension des païens lui fît dissimuler sa foi. On peut le comparer au pieux Joseph qui ensevelit le Seigneur, mais qui cacha sa croyance, pour ne pas exciter contre lui l'envie et la haine des Juifs. Cet homme d'une éminente piété, ayant appris que les corps des martyrs allaient être jetés dans le fleuve, alla trouver les licteurs près de la ville ; il leur offrit sept cents deniers pour qu'ils lui permissent d'honorer de la sépulture ces reliques sacrées. Les satellites répondirent : « Homme excellent, il nous serait aussi agréable

qu'avantageux de souscrire à tes désirs ; mais il serait dangereux pour nous de mépriser les ordres de l'empereur. S'il venait à l'apprendre, il nous condamnerait assurément au dernier supplice. » Mais l'excellent citoyen de Samosate rassura ainsi les gardes craintifs : « Je pense que vous n'ignorez pas que je tiens dans cette ville une place importante auprès de l'empereur, et que j'administre à mon gré les affaires publiques. J'userai de mon droit, en faisant fermer les portes de la ville à une certaine heure du jour, sous prétexte que mon esclave a pris la fuite. » L'hésitation des gardes fut vaincue par cette considération. Cette nuit-là même, Bassus fit apprêter en toute hâte sept grands pieux. Il y fit attacher sept brebis égorgées, choisies dans son troupeau. Le sang qui en découlait devait faire prendre ces brebis sanglantes pour les corps des martyrs attachés à la croix. Il ordonna aux satellites de les traîner jusqu'à l'Euphrate, de manière à ce que les magistrats, trompés par cette ruse, pussent croire que les corps des martyrs avaient été précipités dans le fleuve. Les soldats accomplirent ponctuellement cet ordre et retournèrent chez eux, après avoir reçu le prix convenu.

Cet habitant de Samosate avait un petit champ dans le faubourg, où le blé qu'on avait moissonné la veille et abrité dans une grange, était gardé la nuit par un esclave. Bassus lui ordonna d'aller recueillir à la dérobée les reliques sacrées des martyrs, et de les rapporter promptement dans la bière qu'il trouverait au lieu même de l'exécution. Il lui promit qu'en récompense de sa pieuse action il l'affranchirait bientôt, lui, sa femme et ses enfants. C'est grâce à ces pieux artifices que ce vertueux citoyen de Samosate procura à grands frais les honneurs de la sépulture aux corps de nos bienheureux martyrs.

LXXXV

LES ACTES DE SAINT MARCEL, CENTURION.

(L'an de Jésus-Christ 298.)

Ces Actes font partie de la collection de Dom Ruinart.

Dans la ville de Tingis, où commandait le président Fortunat, on célébrait l'anniversaire de la naissance de l'empereur. Tous réunis dans des festins se livraient à la bonne chère et offraient des sacrifices. Un des centurions de la légion Trajane, nommé Marcel, ne voyant dans ces banquets que des assemblées sacriléges, jeta, sous les yeux de tous, sa ceinture militaire au pied des enseignes de la légion, en criant à haute voix : « Je suis soldat de Jésus-Christ, le roi éternel. » Il rejeta de même le sarment de vigne du centurion avec ses armes, et ajouta : « Dès ce moment, je cesse de servir vos empereurs. Je méprise vos dieux de bois et de pierre ; ce ne sont que des idoles sourdes et muettes que je n'adorerai jamais ; puis donc que telle est la condition du service militaire qu'on y est forcé de sacrifier aux dieux et aux empereurs, je laisse le sarment de vigne et le baudrier, je renonce à vos enseignes, je refuse d'être soldat. »

Les soldats, à ces paroles, furent saisis d'étonnement ; ils arrêtèrent Marcel et avertirent le commandant de la légion, Anastase Fortunat, qui le fit jeter en prison. Quand les banquets et les fêtes furent terminés, Fortunat prit place dans la salle du conseil, et ordonna qu'on lui amenât le centurion Marcel. Dès qu'il fut introduit, le préfet Anastase Fortunat lui dit : « Par quel motif, contre les lois de la discipline militaire, as-tu détaché ta ceinture, et rejeté ton baudrier et le sarment du centuron ? » Marcel répondit : « Déjà, le douze des kalendes d'août, devant les enseignes de cette légion

lorsque vous célébriez la fête de l'empereur, j'ai déclaré publiquement et à haute voix que j'étais chrétien, que je ne pouvais m'enchaîner aux empereurs par le serment du service militaire, et servir un autre maître que Jésus-Christ, le Fils de Dieu le Père tout-puissant. » Le préfet Anastase Fortunat dit : « Ta témérité est trop grande pour que je puisse la dissimuler ; c'est pourquoi j'en ferai mon rapport aux empereurs et au César. Tu seras conduit, sans avoir rien eu à souffrir de ma part, auprès d'Aurélius Agricolanus, que je reconnais pour mon chef, en sa qualité de lieutenant du préfet du prétoire. »

Le troisième jour des kalendes de novembre, dans la ville de Tingis, le centurion Marcel fut introduit devant Agricolanus, et un officier dit en l'introduisant : « Voici le centurion Marcel, que le préfet Fortunat envoie pour être jugé par ton autorité. Une lettre explique l'affaire qui le concerne ; si tu l'ordonnes, je la lirai. »

Agricolanus dit : « Qu'elle soit lue. » Et le greffier lut : « Fortunatus à Agricolanus, et le reste. Ce soldat, après avoir rejeté sa ceinture militaire, s'est déclaré chrétien, et, devant tout le peuple, a proféré plusieurs blasphèmes contre les dieux et contre César. C'est pourquoi nous te l'avons envoyé, afin que tu lui infliges le châtiment que ta haute sagesse aura jugé convenable. »

Après la lecture de cette lettre, Agricolanus dit : « Est-ce bien là le langage que tu as tenu devant le préfet ? » Marcel répondit : « Oui, j'ai parlé ainsi. » Agricolanus dit : « Tu servais comme centurion ordinaire ? « Marcel répondit : « Oui, je servais à ce titre. » Agricolanus dit : « Quelle est donc cette fureur qui t'a poussé à renier tes serments, et à dire de telles paroles ? » Marcel répondit : « Il n'y a point place à la fureur chez ceux qui craignent Dieu. » Agricolanus dit : « Reconnais-tu avoir dit tout ce qui se trouve écrit dans les actes du préfet ? » Marcel répondit : « Je le reconnais. » Agricolanus dit : « Tu as rejeté tes armes ? » Marcel répondit : « Je les ai

rejetées. Il ne convient pas en effet qu'un chrétien, qui sert le Christ son Seigneur, soit en même temps l'esclave du siècle et de ses sollicitudes. »

Agricolanus dit : « Les actes dont Marcel s'est rendu coupable sont de telle nature qu'ils doivent être punis selon les lois de la discipline militaire. » Et il dicta aussitôt cette sentence : « Marcel, qui servait comme centurion ordinaire, convient d'avoir renié publiquement ses serments ; de plus, les actes du préfet font foi qu'il a proféré d'autres paroles pleines de fureur. En conséquence, j'ordonne qu'il périsse par le glaive. » Comme on le conduisait au supplice, il dit à Agricolanus : « Que Dieu répande sur toi ses bienfaits. » Il était digne d'un martyr de quitter ainsi le monde. A peine avait-il prononcé ces belles paroles que sa tête tombait sous le glaive, pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

LXXXVI

LES ACTES DE SAINT CASSIEN, MARTYR DE TINGIS.

(L'an de Jésus-Christ 298.)

Dom Ruinart a admis ces Actes dans son recueil.

Le très-heureux Cassien était greffier du vice-préfet du prétoire, Aurélius Agricolanus, et il remplissait les fonctions de sa charge, lorsque le martyr saint Marcel subit son interrogatoire devant ce magistrat. C'était le troisième jour des kalendes de novembre, dans la ville de Tingis ; le centurion Marcel était devant le tribunal ; et Agricolanus, par de longs discours, un ton de voix terrible et tout l'appareil de la justice, s'efforçait d'ébranler la constance du martyr dans la confession de sa foi. Mais Marcel, le bienheureux martyr, protestait qu'il était le soldat du Christ, et qu'il ne pouvait

rester engagé dans les embarras de la milice du siècle. Sa noble fermeté donnait à ses paroles une autorité si grande qu'il semblait que Marcel fût devenu le juge de celui qui le jugeait. Agricolanus ne trouvait à repondre que des paroles pleines de fureur. Cassien, qui les recueillait, fut frappé de voir Agricolanus vaincu par le dévouement généreux du martyr ; et quand il l'entendit prononcer la sentence de mort, il témoigna hautement son indignation, et jeta à terre son poinçon et ses tablettes. Les officiers du tribunal furent saisis de stupeur ; Marcel sourit, mais Agricolanus, tremblant de colère, s'élança de son siége, et demanda au greffier la cause de ce mouvement d'indignation, avec lequel il avait rejeté ses tablettes. Le bienheureux Cassien répondit : « Parce que tu as dicté une sentence injuste. » Aussitôt, pour ne pas s'exposer à de plus longs reproches, Agricolanus le fit arrêter et jeter en prison.

Marcel, le bienheureux martyr, avait souri de joie, parce que l'Esprit-Saint lui avait déjà révélé que Cassien devait être le compagnon de son martyre. En effet, ce jour-là même, au milieu de l'impatiente curiosité de la ville entière, Marcel obtenait la couronne qu'il avait tant désirée. Peu de temps après, le troisième jour des nones de décembre, Cassien comparaissait au lieu même où Marcel avait subi son interrogatoire. Par des réponses pareilles aux siennes et exprimées presque dans les mêmes termes, il méritait d'obtenir le triomphe du martyre, avec le secours de la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est honneur et gloire, vertu et puissance dans les siècles des siècles. Amen.

LXXXVII

LES ACTES DE SAINT EUSÈBE.

(L'an de Jésus-Christ 300.)

Dom Martène a publié ces Actes au tome III du *Thesaurus anecdotorum*.

Sous l'empire de Maximien, la province de Palestine fut gouvernée par un certain Maxence, qui, moins par respect des lois que par un penchant naturel à la cruauté, exécutait impitoyablement les édits de persécution. Un jour donc il réunit tous les officiers qui lui étaient soumis, et leur dit : « Nous ne « devons pas oublier les ordres de l'empereur qui veut empê- « cher par tous les moyens, non-seulement par les menaces, « mais par les supplices et la mort même, le culte du Christ, « et effacer entièrement son nom du souvenir des hommes. » Or précisément en ce temps-là, un chrétien nommé Eusèbe, d'un esprit paisible, mais invoquant souvent dans la prière le nom sacré de Jésus-Christ, fut entendu, et dénoncé aussitôt par des délateurs. Ces perfides allèrent trouver le préfet, lui apprirent quelle était la foi d'Eusèbe, et comment dans ses prières il invoquait sans cesse le nom du Christ. Maxence le fait saisir et amener devant lui ; puis il lui dit : « Sacrifie, « selon l'ordre qu'ont donné les empereurs, ou si tu ne le « veux faire de bon gré, on t'y forcera. » Eusèbe répondit : « La loi qu'il faut suivre est celle-ci : Tu adoreras le Seigneur « ton Dieu, et tu le serviras lui seul. Les lois des hommes et « celle de Dieu sont bien différentes : celles des hommes sont « temporaires : celle de Dieu est éternelle, d'autant plus qu'elle « a été écrite par la main du Très-Haut, tandis que les vôtres « n'ont même pas été écrites par la main des hommes. » Maxence dit : « On t'a ordonné de sacrifier ou de te préparer « à subir la peine : tu as le choix. » Eusèbe répondit : « Tu te

« trompes, préfet, si tu penses avoir quelque sagesse dans tes « jugements en cette matière. Quoi de plus vil que la pierre? « quoi de plus inerte qu'une statue? quoi de plus fragile que « le bois? Vois donc combien tu es insensé quand tu m'or- « donnes d'adorer ces objets insensibles, et qui ne peuvent « avoir d'autre mouvement que celui que vient leur imprimer « la main de leurs adorateurs. » Maxence reprit : « Je vois « maintenant combien est dure cette race de chrétiens : ils « aiment mieux périr que de vivre. — Et moi, reprit Eusèbe, « je vois combien estimpie la race des païens, qui méprisent « la lumière pour suivre les ténèbres et les nuages, et ne « veulent pas discerner ce qu'il convient d'honorer ou de « mépriser. » Maxence dit : « Si la nature m'avait fait ton « père, tu devrais écouter les prières que je t'adresserais. « Voici donc que, pour te gagner, j'ai mis de côté ma puis- « sance et mon autorité de juge; j'ai mieux aimé te per- « suader que te contraindre; mais tu opposes à mes prières « une insensibilité trop grande. Je sens que la colère me « gagne : sacrifie, si tu veux éviter le supplice du feu. » Eusèbe répondit : « Je n'ai aucune crainte de ce côté; car je « sais que les plus grands supplices conduisent aux plus « grandes récompenses. »

A ces mots, Maxence irrité commande aux bourreaux de l'étendre sur le chevalet, et d'épuiser sur lui toute leur rage. Mais Eusèbe, au milieu des tourments, ne fit entendre que ces paroles : « Seigneur Jésus-Christ, soyez mon salut; car « vivants ou morts nous vous appartenons, et vous daignez « toujours vous souvenir de vos serviteurs. » Le préfet, voyant quelle était sa constance, ordonna de cesser la torture, et dit : « Connais-tu le sénatus-consulte relatif aux sacrifices? » Eusèbe répondit : « La loi des hommes ne peut prévaloir « contre la volonté de Dieu. » Le préfet, à cette réponse, ordonna qu'on le jetât sur un brasier, et il ajouta : « Com- « prends-tu maintenant que le sénatus-consulte abolit les lois « qui vous ont été données? » Eusèbe, sans répondre, marcha

vers le bûcher. Mais comme il sortait, Maxence lui cria : « Ton « obstination te conduit à une mort inutile : laisse-toi fléchir « un peu. » Eusèbe répondit : « Puisque c'est l'empereur qui « a ordonné d'abandonner le Christ pour adorer les métaux, je « te prie de me faire comparaître devant l'empereur. » Maxence dit : « Qu'on le garde jusqu'à demain. » Et il se rendit promptement auprès de l'empereur, auquel il dit : « Glorieux prince, « j'ai trouvé un homme séditieux, et qui, par un excès d'inso- « lence, méprise vos lois et vos ordonnances. Jusqu'à ce mo- « ment il n'a pas cessé de nier l'existence des dieux que nous « adorons, et de dire qu'ils n'ont aucune puissance. En un « mot, il ne sacrifie pas, il a en horreur ceux qui sacrifient, et « il refuse d'adorer votre image. » L'empereur dit : « Faites « amener devant moi ce rebelle. » Alors quelqu'un parmi les assistants s'écria : « Si vous le faites venir, vous vous lais- « serez fléchir, tant ses discours sont adroits et insinuants. » L'empereur dit : « Quoi donc, vous supposez qu'il serait « capable de me persuader et de changer mes sentiments ? » « — Non pas vous, seigneur, répondit le préfet, mais il con- « vertira tout le peuple grossier. Sa vue seule est propre à « entraîner les autres dans son erreur. » Malgré ces observations, l'empereur persista à commander que l'on amenât Eusèbe.

Quand il arriva, tous admiraient la beauté de son visage, le doux éclat de ses yeux et la magnificence de sa chevelure ; car Dieu lui avait donné une grâce capable de faire impression sur tous les cœurs. Et aussitôt une voix se fit entendre, qui disait : « Sois courageux, Eusèbe ; car la vic- « toire t'attend et ta couronne est prête. » L'empereur le regarda, et voyant en lui quelque chose de divin, il lui dit : « Vieillard, pourquoi es-tu venu me trouver ? Réponds, ne « crains pas. » Et comme Eusèbe se taisait : « Romps le silence, « ajouta l'empereur, et réponds à mes questions ; car je désire « te sauver. » Eusèbe répondit : « Si j'attendais mon salut « d'un homme, je ne pourrais plus l'espérer de Dieu. Car,

« malgré tout l'éclat de ta puissance, nous sommes cependant « égaux quant à la condition et à la nature, puisque tous deux « nous sommes mortels. Au reste, je ne veux pas taire devant « toi, ô empereur, ce que j'ai dit précédemment. Je suis « chrétien ; je ne puis donc adorer le bois et les pierres ; mais « je m'empresse d'obéir au Dieu que j'ai reconnu, et de qui « j'ai éprouvé les bontés. » L'empereur dit au préfet : « Je ne « vois rien de mauvais dans sa doctrine, puisqu'elle consiste « seulement dans la reconnaissance et l'adoration d'un Dieu « suprême. » Maxence répondit : « Prends garde, ô empereur, « car ce Dieu dont il parle n'est pas tel que tu le penses. « C'est un certain Jésus que nous ne connaissons pas, dont « nos ancêtres ne nous ont pas transmis le nom, et qu'aucune « nation ne reconnaît. » L'empereur dit au préfet : « Sors, et « hâte-toi d'instruire la cause de ce vieillard selon ce que la « justice ordonne ; pour moi, je ne puis pas être juge dans « cette affaire. » Maxence aussitôt sortit et monta sur son tribunal, et s'étant fait représenter Eusèbe, il lui ordonna de nouveau de sacrifier. Eusèbe répondit : « Je ne sacrifierai point « à des divinités que chacun sait être sourdes et aveugles. » Maxence dit : « Sacrifie, si tu veux éviter les tourments et le « bûcher ; car celui que tu adores ne pourra t'arracher au sup- « plice. » Eusèbe répondit : « Ni le fer ni le feu ne pourront « changer ma résolution ; déchire donc selon ton plaisir ce « faible corps. Quant à mon âme qui appartient à Dieu, elle « ne peut être atteinte. Depuis ma première enfance jusqu'à « ce jour, j'ai été inviolablement attaché à cette foi. Les pierres « et le bois sont des matières propres à bâtir des édifices, non « à être adorées : pour toi qui refuses de connaître la voie « du salut, tu cours au précipice. » Le préfet irrité ordonna de lui trancher la tête. Alors Eusèbe fit à haute voix cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, je rends grâces à votre « puissance de ce que vous avez daigné m'éprouver, pour « me mettre au nombre de vos autres brebis. » Et aussitôt une voix du ciel se fit entendre ; elle disait : « Si tu n'avais

« pas été digne d'être admis à t'asseoir parmi les justes avec « le Christ, tu n'y serais pas reçu. » La suite des pièces du procès nous apprend qu'il se mit à genoux et qu'on lui trancha la tête, et il termina ainsi par une fin digne d'être enviée sa glorieuse vie. Dépouillé des taches de la vie terrestre, il entra dans le royaume des cieux. Maxence, au contraire, qui avait recherché sa ruine d'une manière si obstinée, périt au milieu des souffrances, sans avoir pu plaire ni au monde ni à Dieu.

QUATRIÈME SIÈCLE.

—

I

TABLEAU DE LA PERSÉCUTION DE DIOCLÉTIEN ET DE MAXIMIEN.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ce récit est un fragment du livre VIIIe de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe. Dom Ruinart l'a reproduit dans son recueil, et nous croyons devoir le maintenir dans le nôtre. Écrit au lendemain de la plus terrible des persécutions, il peut donner une idée de la rage des ennemis du christianisme, au moment de cette dernière crise que suivit de si près la victoire des disciples du crucifié. Bien que le tableau donné par Eusèbe ne décrive les fureurs de la persécution que relativement à quelques provinces de l'empire, il donne l'idée de ce que durent produire dans les autres contrées les violents édits de l'an 303.

Pendant la dix-neuvième année de l'empire de Dioclétien, au mois de Distri, appelé aussi mars par les Romains, vers l'époque où nous célébrons la fête de la Passion du Sauveur, on publia partout des édits impériaux. Le premier qui parut ordonnait de raser les Églises, de détruire dans les flammes les Livres saints, d'enlever les dignités aux chrétiens qui en étaient revêtus, et la liberté aux simples particuliers, s'ils persévéraient dans la profession du christianisme. Bientôt après, un second édit, spécialement dirigé contre les évêques, ordonnait que partout, dans toutes les Églises, ils seraient arrêtés, chargés de chaînes, et ensuite contraints, par toutes sortes de moyens, de sacrifier aux dieux.

On vit alors la plupart des pasteurs des Églises affronter avec joie d'affreux supplices, et donner au monde le spectacle des plus glorieux combats. D'autres néanmoins en trop grand nombre, le cœur abattu par la crainte, cédèrent sans résistance dès le premier assaut. Quant à ceux qui restèrent fidèles, ils furent soumis à mille tortures de tout genre. L'un eut le corps déchiré à coups de fouets, l'autre par des ongles de fer ; et plusieurs trouvèrent la mort dans ces supplices qui n'étaient encore qu'une préparation au martyre. Il y en eut qui achevèrent leur combat d'une autre manière. Celui-ci avait été amené violemment aux pieds des autels et approché malgré lui des oblations impures et sacriléges qu'on y offrait ; après cela, on l'avait renvoyé en publiant qu'il avait sacrifié, quoiqu'il n'en eût pas donné le moindre signe. Celui-là ne s'était pas même approché et n'avait rien touché d'impur ; mais on avait crié qu'il avait offert un sacrifice, et il avait dû s'éloigner, forcé de supporter en silence la calomnie dont il était victime. L'un sans mouvement et déjà presque mort était violemment enlevé et jeté à terre ; quelquefois alors on le traînait par les pieds, pendant un long espace jusqu'aux autels ; puis on le comptait parmi ceux qui avaient sacrifié. Il criait à haute voix qu'il rejetait tous les sacrifices des idoles, ou répétait : « Je suis chrétien, » mettant sa gloire dans la confession de ce nom salutaire ; ou encore protestait qu'il n'avait jamais sacrifié et qu'il ne sacrifierait jamais ; mais une troupe nombreuse de satellites le forçait au silence, en le frappant brutalement à la bouche, et l'éloignait en lui meurtrissant le visage et les joues. C'est ainsi que pour ces ennemis de la foi une fausse apparence de succès était un sujet de triomphe. Cependant leurs efforts contre les saints martyrs furent inutiles. Mais quel discours pourrait suffire à donner le récit exact de leurs combats ?

Il faudrait raconter comment des milliers de confesseurs ont fait preuve d'un zèle merveilleux pour la religion du Dieu de l'univers, non-seulement depuis le jour où éclata la persé-

cution générale, mais longtemps auparavant, lorsqu'une sorte de paix régnait encore. Car dès ce temps-là, le prince infernal qui a reçu le pouvoir sur ce monde, sortant du profond sommeil auquel il semblait s'être livré, après les règnes de Décius et de Valérien, chercha à dresser en secret et dans l'ombre des embûches à l'Église. Il n'osait pas encore nous attaquer ouvertement ni tous à la fois. Il s'essaya donc seulement d'abord contre ceux qui servaient dans l'armée, persuadé du reste qu'il viendrait facilement à bout des autres, s'il pouvait triompher des soldats. Mais on vit le plus grand nombre de ces soldats chrétiens renoncer à la milice, et se réduire à la condition privée pour ne pas s'exposer à renier leur foi au créateur du monde. Ainsi un général dont le nom m'est inconnu avait voulu tenter la persécution contre ses troupes. Après avoir fait le recensement de tous ceux qui servaient sous ses ordres, et les avoir purifiés par la cérémonie des lustrations, il leur laissa le choix de conserver leurs rangs, s'ils voulaient obéir aux empereurs, ou de se voir dégradés, s'ils résistaient. La plupart de ces soldats du Christ n'hésitèrent pas ; ils préférèrent à la gloire du siècle et aux avantages dont ils jouissaient, l'honneur de confesser leur foi. Cependant un ou deux à peine eurent à sacrifier leur vie avec leurs dignités pour la défense de la religion ; car l'auteur de cette persécution pleine de perfidie y mettait une grande réserve, et craignait d'en venir à des exécutions sanglantes. Le nombre des fidèles paraissait l'effrayer, et il n'osait les attaquer tous à la fois dans une guerre ouverte. Mais quand il eut enfin déclaré au grand jour ses projets, on ne saurait dire combien partout, l'empire, les villes et les provinces comptèrent de martyrs du Christ dans toutes les conditions.

Et d'abord à Nicomédie, à peine l'édit contre les Églises avait été affiché dans la ville, qu'un personnage des plus distingués par sa naissance et par les hautes fonctions qu'il avait exercées dans le siècle, se livra à l'inspiration de son zèle pour

la gloire de Dieu. Dans l'ardeur de sa foi, sur la place la plus fréquentée, en plein jour, il osa dénoncer comme impie et sacrilége l'édit de proscription, et le déchirer sous les yeux de tout le monde. Deux des empereurs étaient alors dans la ville; l'un, plus ancien au pouvoir, avait la primatie sur tout l'empire : l'autre avait reçu du premier le quatrième degré dans la hiérarchie impériale. Le généreux chrétien qui avait osé cette action hardie, fut le premier honoré du martyre : ses supplices, on le croira sans peine, furent grands comme l'avait été son courage; mais jusqu'à son dernier soupir il conserva son âme dans le calme et la joie d'une paix inaltérable.

Mais au-dessus de tous ceux dont on admire la vertu et dont on célèbre le courage chez les Grecs ou chez les barbares, la persécution nouvelle a placé la gloire de plusieurs martyrs célèbres, de Dorothée et ses compagnons, officiers comme lui de la chambre des empereurs. Les princes les avaient élevés aux plus hautes dignités, et ne les traitaient pas avec moins de tendresse que s'ils eussent été leurs propres enfants; mais les martyrs, au lieu de la gloire et des délices de cette vie, embrassèrent, comme la seule vraie richesse, les souffrances et les opprobres pour la défense de la piété, enfin la mort avec ses mille formes inventées contre eux par la tyrannie. Je veux rapporter le trépas de l'un d'entre eux, afin que par lui le lecteur puisse juger comment les autres ont été traités. Il avait été conduit devant le tribunal de Nicomédie, dont nous avons fait connaître les princes. On lui enjoignit de sacrifier, il refusa; alors on ordonna de le suspendre, puis de le déchirer à coups de fouet, jusqu'à ce qu'il s'avouât vaincu, et accomplît enfin, fût-ce malgré lui, les ordres des empereurs. Mais le martyr, au milieu de ses souffrances, demeurait inébranlable. Enfin, quand ses chairs en lambeaux laissèrent voir les os à découvert, on y versa un mélange de sel et de vinaigre : il endura ce nouveau supplice avec le même courage. Alors on apporta un gril et du feu, et dessus, comme on aurait fait

pour rôtir des chairs, on étendit les débris encore vivants de l'athlète du Christ; seulement, de peur qu'il ne mourût trop tôt, on évita d'y mettre le corps tout entier à la fois. Les membres étaient ainsi consumés peu à peu et successivement, et les bourreaux avaient ordre de ne pas donner de relâche à leur victime, jusqu'à ce qu'elle eût consenti à obéir aux ordres des empereurs. Le martyr demeura fidèle jusqu'à la fin ; la mort fut son triomphe, et il exhala son âme au milieu des tourments. Tel fut le martyre d'un des jeunes officiers de la chambre des empereurs. Il se nommait Pierre, et se montra vraiment digne du nom qu'il portait.

Les supplices de tous les autres ne furent pas moins recherchés ; mais pour contenir notre récit dans de justes limites, nous les passerons sous silence. Nous dirons seulement que Dorothée et Gorgonius, avec un grand nombre d'officiers de l'empereur, après avoir enduré toutes sortes de tourments, furent étranglés et remportèrent ainsi le prix divin promis à la victoire. A la même époque, l'évêque de Nicomédie, Anthime, avait la tête tranchée pour avoir confessé la foi du Christ, et une foule nombreuse de chrétiens partageaient le même honneur. Je ne sais comment, dans le palais impérial de cette ville, s'était allumé un vaste incendie. Les nôtres, par une noire calomnie, furent accusés d'en être les auteurs. Aussitôt on se mit à frapper en masse et sans distinction, par les ordres de l'empereur, tous les fidèles adorateurs du vrai Dieu. Ce fut d'abord le supplice du feu que l'on employa contre eux. On vit alors des hommes et des femmes, transportés d'une joie ineffable et toute divine, se précipiter d'eux-mêmes dans les flammes. Les bourreaux en lièrent un grand nombre dans des barques, et les jetèrent ainsi à la mer. Les jeunes officiers de l'empereur, dont nous avons raconté la mort, avaient été enterrés avec honneur ; leurs maîtres les firent enlever et jeter également dans les flots ; ils avaient peur, s'ils les laissaient dans leurs tombeaux, qu'on ne vînt à les honorer comme des dieux ; car ils nous

supposaient toutes leurs fausses idées sur la divinité. Tels furent les commencements de la persécution à Nicomédie.

Peu de temps après, deux officiers ayant cherché à s'emparer de l'empire, l'un en Arménie, dans la province appelée Mélitine, l'autre en Syrie, on publia un nouveau décret impérial qui ordonnait de charger de chaînes et de jeter en prison tous les pasteurs des Églises. Il n'est pas de paroles capables de décrire les scènes qu'amena l'exécution de cet édit. La multitude de ceux qu'on arrêtait partout était innombrable ; et les prisons, qui jusque-là ne semblaient avoir été préparées que pour les assassins et les sacriléges violateurs des tombeaux, se remplissaient d'évêques, de prêtres, de diacres, de lecteurs et d'exorcistes, en sorte qu'il ne restait plus de place où renfermer les coupables arrêtés pour crimes. Cet édit fut suivi de près par un autre, qui ordonnait de renvoyer en liberté tous les prisonniers qui consentiraient à sacrifier, mais de faire souffrir toutes sortes de supplices à ceux qui refuseraient. Qui pourrait dire combien fut grand alors le nombre des martyrs dans toutes les provinces, mais particulièrement en Afrique, en Mauritanie, dans la Thébaïde et dans l'Égypte ? Il y en eut même un grand nombre de cette dernière province qui souffrirent dans les contrées et les villes où ils étaient venus chercher un asile.

Nous avons nous-même connu plusieurs d'entre eux qui se sont rendus illustres en Palestine, et quelques autres à Tyr, en Phénicie. Comment en les voyant n'aurait-on pas été saisi d'admiration ? ces coups de fouets sans nombre, et sous ces coups, la patience vraiment surhumaine des athlètes de la foi ; après les coups de fouets, le combat contre des bêtes féroces altérées de sang humain ; des léopards, des ours monstrueux, des sangliers, des taureaux rendus furieux par le feu et les lames ardentes appliquées à leurs flancs ; et, contre ces bêtes, l'admirable intrépidité des généreux confesseurs ! Nous avons été les témoins de toutes ces merveilles. Le Sauveur Jésus Christ dont ils étaient les martyrs les assis-

tait de sa puissance divine, et la leur manifestait de la manière la plus éclatante. Nous l'avons vu de nos propres yeux : des bêtes longtemps nourries de chair humaine n'osaient toucher ni même approcher les corps des amis de Dieu, tandis qu'elles se jetaient avec fureur sur les infidèles qui cherchaient à les exciter. Seuls dans l'arène, les saints y étaient exposés dans un état de nudité complète ; ils agitaient leurs mains et provoquaient les bêtes, car on l'avait ainsi ordonné ; malgré cela, les bêtes s'éloignaient sans les avoir touchés ; quelquefois elles s'élançaient d'un bond impétueux sur les martyrs ; puis tout à coup, frappées comme par une puissance divine, elles fuyaient. Ces attaques impuissantes répétées pendant un long temps jetaient les spectateurs dans l'étonnement et l'admiration. Après une première bête qui n'avait rien osé faire, on en lançait une seconde, puis une troisième, contre le même martyr. C'était un spectacle saisissant de voir au milieu de ces dangers la fermeté intrépide des saints, et le courage inébranlable qu'ils faisaient paraître dans des corps faibles et délicats. Vous eussiez vu entre autres un jeune homme qui n'avait pas encore vingt ans ; debout, sans être enchaîné, il tenait ses bras étendus en forme de croix ; uniquement occupé à la prière, rien ne pouvait ébranler son âme ni troubler ses pensées ; il n'aurait pas voulu s'éloigner d'un pas du lieu où il était, et cependant il était assiégé d'ours et de léopards qui, ne respirant que le carnage et la mort, semblaient déjà toucher ses chairs. Mais je ne sais quelle force mystérieuse et divine fermait leurs gueules béantes et les forçait à fuir. Ainsi combattait ce jeune martyr. On voyait les autres (car ils étaient cinq), exposés à un taureau sauvage, qui, saisissant dans ses cornes les infidèles qui s'approchaient, les lançait en l'air, les déchirait et les laissait à demi-morts. Il n'y avait que les saints martyrs dont il ne pouvait approcher, malgré ses élans furieux et menaçants. En vain il frappait du pied la terre, battait l'air de ses cornes, et sous l'ardeur des lames

brûlantes qu'on lui appliquait, respirait la fureur et les menaces ; la Providence divine le forçait à se rejeter en arrière. Lorsqu'on vit que cet animal furieux n'osait faire aux martyrs la plus légère blessure, on lança sur eux d'autres bêtes sauvages. Enfin, après des combats multipliés et terribles, on les égorgea tous cinq ; leurs corps, au lieu de la terre et d'un tombeau, furent jetés dans les flots de la mer. Tel fut le combat que les saints de l'Égypte soutinrent dans la ville de Tyr, pour la gloire du Christ.

Les Égyptiens qui ont enduré le martyre dans leur propre pays ne méritent pas moins notre admiration. Plus de dix mille hommes, sans compter les enfants et les femmes, sacrifièrent cette vie passagère pour la défense de la doctrine de notre divin Sauveur, et souffrirent tous les genres de mort. Les uns après avoir enduré les ongles de fer, le chevalet, les coups de fouet, et mille autres supplices plus cruels encore, étaient jetés dans les flammes ; d'autres précipités dans la mer. Un grand nombre présentaient avec joie leurs têtes au glaive du bourreau. Quelques-uns mouraient au milieu de la torture, plusieurs étaient consumés par la faim, d'autres enfin étaient attachés à des croix, mais les uns de la manière ordinaire qu'on y attache les criminels, les autres d'une façon plus cruelle, la tête en bas, les pieds et les mains percés par des clous, et là sur le gibet on les laissait jusqu'à ce qu'ils mourussent de faim.

Mais il n'y a point de paroles pour exprimer la violence des douleurs et la cruauté des tourments que souffrirent les martyrs de la Thébaïde. Avec des écailles de coquillages, au lieu d'ongles de fer, on leur déchirait tout le corps jusqu'à ce qu'ils expirassent. Des femmes suspendues en l'air par un pied, la tête en bas, à l'aide de machines, étaient exposées aux regards d'une foule cruelle et licencieuse. Des hommes périssaient en grand nombre attachés aux rameaux des arbres ; on courbait à l'aide de poulies deux branches les plus vigoureuses, et quand on les avait avec peine rapprochées, on

attachait à chacune d'elles les jambes du martyr, puis on laissait ces branches reprendre leur situation naturelle ; et aussitôt les membres des victimes contre lesquels on avait imaginé cette cruauté étaient déchirés avec violence. Tous ces supplices furent exercés non pas quelques jours durant, ou tout au plus pendant une assez courte période ; ils ont rempli le long espace de plusieurs années. Tantôt dix victimes et davantage, quelquefois vingt, une autre fois non moins de trente, tantôt près de soixante, souvent même jusqu'à cent dans un seul jour : femmes et enfants, les bourreaux ne distinguaient rien, épuisant alternativement sur tous le cercle de leurs nombreux supplices. Moi-même étant sur les lieux, j'en ai vu périr en un même jour un grand nombre, les uns par le fer, les autres par les flammes. A la fin, le fer émoussé refusait de donner la mort, et se brisait impuissant dans la main des bourreaux. Ceux-ci à leur tour, fatigués de tuer, étaient réduits à se relever souvent les uns les autres.

C'est alors que nous pûmes voir de nos yeux l'admirable ardeur, le généreux dévouement et la force vraiment divine de ceux qui croient au Christ de Dieu. A peine, en effet, la sentence avait été prononcée contre les premiers, qu'on en vit aussitôt sortir de la foule et s'élancer devant le tribunal du juge un grand nombre d'autres, criant qu'ils étaient chrétiens. Sans trouble et sans crainte devant la douleur et les mille espèces de tortures dont on les menaçait, ils professaient avec confiance leur foi au Dieu de l'univers. C'était avec joie, dans des transports d'allégresse et le sourire sur les lèvres, qu'ils recevaient la dernière sentence qui les envoyait à la mort ; et jusqu'au dernier soupir, ils répétaient, en chantant, des psaumes, des hymnes et des cantiques d'actions de grâces. Tant de courage sans doute mérite notre admiration ; cependant nous la devons plus grande encore à ceux qui brillaient dans le monde par la richesse, la naissance et la gloire, par l'éloquence et la

philosophie, et qui sacrifièrent tous ces avantages à la véritable piété, à la foi en notre Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ. De ce nombre fut Philorome ; il possédait une charge importante dans l'administration impériale d'Alexandrie. A cause de cette charge et par honneur pour le nom romain, il rendait chaque jour la justice, environné d'une troupe de soldats. De ce nombre était encore Philéas, évêque de l'Église de Thmuis. Il avait dans sa patrie joui de tous les honneurs, exercé toutes les fonctions, et s'était fait un nom dans l'étude de la philosophie. En vain ces deux illustres confesseurs furent conjurés par un grand nombre de parents, d'amis, de magistrats, par le juge lui-même, d'avoir pitié de leur propre vie et d'épargner l'avenir de leurs enfants et de leurs femmes. Rien ne put les amener à vouloir conserver leurs vies, en foulant aux pieds la loi que Dieu a faite de ne jamais renier sa foi, mais de la professer hautement ; avec la raison ferme et courageuse d'un philosophe, ou plutôt avec la grandeur d'âme d'un ami de Dieu, ils se montrèrent supérieurs aux menaces et aux injures de leur juge, et tous deux furent décapités.

Mais puisque nous avons dit que Philéas s'était fait un nom par ses connaissances dans les lettres humaines, écoutons-le lui-même rendre témoignage. Il nous racontera ce qu'il était ; et en même temps il nous donnera sur les martyrs exécutés à Alexandrie, sous ses yeux, des détails plus exacts que nous ne pourrions le faire. Dans une de ses lettres aux habitants de Thmuis il parle en ces termes : « Fortifiés par tous les exem-
« ples, les miracles et les grands enseignements renfermés
« dans les saintes Écritures, les bienheureux martyrs qui
« demeuraient avec nous n'hésitèrent pas un moment. L'œil
« de leur intelligence, dont rien n'altérait la clarté, s'arrêtait
« immobile dans la contemplation du Dieu souverain de toute
« la création. Leur cœur embrassait avec amour la mort
« endurée pour la défense de la piété, et ils s'attachaient avec
« constance à leur vocation. Ils savaient que Notre-Seigneur

« Jésus-Christ s'est fait homme pour nous, afin de trancher « jusqu'à la racine de tout péché, et de nous mériter les se- « cours dont nous avons besoin dans notre pèlerinage, jus- « qu'à notre entrée dans la vie éternelle. Il n'a point cru que « ce fût une usurpation pour lui de se faire égal à Dieu ; et « cependant il s'est anéanti lui-même, en prenant la forme « et la nature de l'esclave. Par cette forme extérieure qu'il a « revêtue, il s'est montré homme comme les autres hommes, « et s'est abaissé jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est « pourquoi les martyrs, ayant le Christ pour ornement et pour « armure, ambitionnaient des dons plus excellents. Plusieurs « ont souffert une fois, deux fois même, toutes les tortures « et toutes les inventions de la cruauté. En vain les bour- « reaux, non-seulement par les menaces, mais surtout par les « supplices, s'efforçaient à l'envi de leur inspirer la terreur ; « rien ne pouvait ébranler leur constance, parce que la cha- « rité parfaite chasse bien loin la crainte.

« Raconter en détail les vertus de ces martyrs et leur cou- « rage contre chacune des tortures, quel discours pourrait y « suffire ? Il était permis à qui voulait de les maltraiter ; on « venait donc en foule les frapper, les uns avec des bâtons, « les autres avec des verges, quelques-uns des fouets, ceux-ci « des lanières de cuir, ceux-là des cordes. C'était le spec- « tacle sans cesse renouvelé de nouvelles tortures, qu'une « malice profonde semblait inspirer. On liait à quelques-uns « les mains derrière le dos, on les suspendait à des po- « tences, puis, à l'aide de machines, on étendait tous leurs « membres avec violence. Après quoi, les bourreaux, fidèles « aux ordres du juge, commençaient la torture en déchi- « rant avec des ongles de fer non-seulement les flancs de « leur victime, comme on fait aux homicides, mais en- « core le ventre, les cuisses et le visage. On en suspen- « dait d'autres par une main, au haut d'un portique ; et « la tension violente de leurs nerfs dans tous les membres « était pour eux plus dure que tous les supplices. D'autres

« étaient liés à des colonnes, le visage tourné l'un vers « l'autre, mais sans que leurs pieds touchassent à terre, afin « que le poids du corps violemment tendu resserrât les liens. « Ils demeuraient dans cet état, non-seulement pendant « l'interrogatoire d'un juge qui ne leur donnait point de re- « lâche, mais presque durant tout le jour. Car lorsqu'il passait « à d'autres, il laissait les premiers sous la surveillance des « bourreaux, ministres de sa tyrannie, pour observer s'il n'y « en aurait pas quelqu'un à se laisser vaincre par la force des « tourments. Il ordonnait de serrer les liens sans pitié ; puis, « quand ils seraient sur le point de rendre l'âme, de les « détacher et de les traîner à terre ; car il disait que nous « ne méritions pas qu'on prît de nous la moindre sollicitude, « mais que chacun devait nous regarder et nous traiter « comme si nous n'étions pas.

« Telle était la seconde épreuve que nos ennemis avaient « inventée pour remplacer la flagellation. Il y en avait qui, « après la torture, étaient couchés sur les poutres des en- « traves, les pieds étendus jusqu'au quatrième trou ; ils « étaient ainsi contraints de demeurer sur le dos, ne pouvant « plus se tenir debout, à cause des blessures récentes dont « leur corps tout entier avait été couvert. D'autres, jetés sur le « pavé, restaient là sans mouvement, après les coups dont « on les avait chargés, et présentaient un spectacle plus la- « mentable qu'au milieu même de la torture. Leurs membres « portaient les traces de toutes les inventions de la cruauté « pour punir. Dans cette extrémité, les uns mouraient dans « les tourments, et confondaient par leur patience la rage de « leur ennemi ; d'autres, reportés en prison à demi morts, « expiraient peu de jours après, épuisés par les souffrances ; « les autres enfin, guéris par l'art et les soins de la médecine, « devenaient plus courageux encore, fortifiés qu'ils étaient « par le temps et par le séjour même de la prison. Aussi, « quand on leur ordonnait de choisir, soit d'échapper à « toute poursuite et de jouir en paix des douceurs de la

« liberté en touchant seulement les sacrifices profanes, soit, « s'ils refusaient, d'être condamnés à la mort, ils n'hésitaient « pas, et couraient pleins de joie à la mort ; car ils savaient « ce qui nous a été commandé dans les saintes Écritures : « Celui qui sacrifie à des dieux étrangers, y est-il dit, sera « exterminé. » Et encore : « Tu n'auras point d'autres dieux « que moi. »

C'étaient là les dernières paroles que, dans sa prison, un vrai philosophe, un martyr de Dieu, sur le point de subir la sentence capitale, adressait aux frères qui formaient son troupeau. Sa lettre, en même temps qu'elle leur racontait ses propres souffrances, les exhortait à demeurer fermes dans la piété après sa mort qui ne devait pas tarder. Mais qu'est-il besoin de multiplier les paroles et d'essayer de dire comment, par toute la terre, contre les saints martyrs, de nouveaux combats succédaient sans cesse à de nouveaux combats ? D'autant plus qu'oubliant les règles communes contre les accusés, on en était venu à les attaquer les armes à la main, comme on fait à des ennemis dans la guerre. Ainsi en Phrygie, une ville entière était composée de chrétiens ; une armée de soldats en fit le blocus, et y jeta la flamme. Tous les habitants périrent au milieu de l'incendie avec leurs enfants et leurs femmes, en invoquant le Christ comme le Dieu de toute créature. Le prétexte de cette cruauté fut que tous, le magistrat, le commandant des troupes, les personnages constitués en dignité, aussi bien que la masse entière du peuple, se proclamaient hautement chrétiens et refusaient absolument d'obéir à ceux qui voulaient les contraindre à l'idolâtrie. On cite encore dans cette même province l'exemple d'un chrétien nommé Adaucte, qui avait obtenu des honneurs à Rome. Il était d'une famille illustre en Italie, et avait passé par toutes les charges auprès des empereurs ; même il avait exercé, avec la plus parfaite intégrité, les fonctions d'intendant général sur les finances ; mais pardessus tout il se distinguait par sa piété, ses vertus et le zèle

qu'il avait souvent montré à confesser le nom du Christ de Dieu. Il fut honoré de la couronne du martyre, et acheva son glorieux combat pour la foi, dans le temps même qu'il gérait encore son office dans les finances.

Ai-je besoin maintenant de rappeler par leurs noms tous les autres, de faire le dénombrement complet de cette multitude de héros, et de décrire les mille tourments variés qu'on faisait subir à ces admirables athlètes du Christ ? Les uns, comme en Arabie, furent tués à coups de hache ; les autres, comme en Cappadoce, eurent les jambes brisées ; d'autres, comme en Mésopotamie, furent pendus les pieds en haut, la tête en bas ; et au-dessous d'eux on allumait un feu lent et modéré, dont l'épaisse fumée les étouffait. Quelquefois on leur coupait le nez, les oreilles et les mains, et l'on mutilait les autres membres du corps ; c'est ce qu'on fit à Alexandre. Et les martyrs d'Antioche, qu'ai-je besoin d'en renouveler la mémoire, et de dire comment les uns furent étendus sur des grils, non pour précipiter leur mort, mais au contraire pour prolonger leur supplice ? On en vit d'autres tenir leurs mains étendues sur la flamme, plutôt que de participer à des sacrifices impies. Quelques-uns, fuyant le danger avant de se laisser prendre et de tomber aux mains de leurs ennemis, se précipitèrent eux-mêmes du haut de leurs maisons, embrassant la mort comme le moyen d'échapper aux passions déchaînées des infidèles. Une sainte femme faisait l'admiration de tous par ses vertus autant que par sa beauté ; la richesse, la naissance, une haute réputation, l'avaient surtout rendue célèbre dans la ville d'Antioche ; elle élevait sous ses yeux ses deux filles, couple charmant de grâce et de jeunesse. Une violente jalousie soulevée contre elles épiait toutes leurs démarches, et les avait poursuivies jusque dans leur retraite ; plus tard, on avait déployé toutes les intrigues pour les rappeler, de la campagne où elles avaient fui, dans la ville d'Antioche. Dès lors elles furent vraiment captives dans les piéges des soldats. La mère, dans cette extrémité, mit sous les yeux de ses filles tous les

maux qu'elles avaient à craindre de la part des hommes, surtout la perte de leur honneur, plus affreuse que tous les autres maux ensemble, et dont leurs oreilles avaient peine à subir même la simple menace. Puis, leur montrant quelque chose de pire que la mort et que les affronts de la violence, l'abandon de leur âme en esclavage sous le joug du démon, elle ajouta qu'à ces dangers elle ne voyait qu'un seul remède : c'était de fuir sous l'aile du Seigneur. Alors toutes trois, animées d'une même pensée, étant parvenues au milieu de la route qu'on leur faisait faire, prièrent les gardes de leur permettre de s'éloigner quelques pas. Aussitôt, ayant disposé leurs vêtements avec modestie, elles coururent au fleuve qui coulait à côté, et s'y précipitèrent d'elles-mêmes.

On n'entend pas raconter sans frémir les tourments que d'autres confesseurs eurent à subir dans la province du Pont. Aux uns on enfonçait des pointes de roseau sous les ongles ; à d'autres, on versait du plomb fondu sur les parties du corps les plus sensibles. Souvent le supplice prenait un caractère si infâme, qu'on rougirait d'en faire le récit. Des juges généreux d'ailleurs, et pleins de respect pour les lois, cherchaient à se montrer sévères, s'imaginant par là donner une preuve de leur vertueuse sagesse. Ils cherchaient à se surpasser les uns les autres en inventant chaque jour de nouvelles tortures, comme s'ils eussent combattu pour un prix dans la lutte. Le dénouement de ces scènes sanglantes, c'était, lorsqu'après avoir essayé tous les plus affreux supplices, on voyait ces barbares fatigués de tuer, rassasiés des flots du sang qu'ils avaient versé, revenir à ce qu'ils appelaient pour eux-mêmes de la prudence et pour les autres de l'humanité, à tel point qu'ils ne paraissaient plus vouloir élever contre nous de persécution violente. Il n'est pas permis à une ville, disait-on alors, de se souiller du sang de ses enfants ; et c'est un crime de rappeler des cruautés déjà accomplies, comme si l'on voulait flétrir le gouvernement de princes dont tout le

monde célèbre la clémence et la douceur. Il était devenu nécessaire que les bienfaits de la puissance impériale s'étendissent sur tous les citoyens, et que la peine de mort fût définitivement abolie ; et en effet, la clémence des empereurs nous délivra de ce supplice. Il est vrai qu'on y substitua le décret de nous arracher les yeux, de nous casser les jambes ; c'était là la clémence impériale ; elle n'avait pas de peines plus légères à nous imposer. Aussi, par un effet de cette indulgente humanité des impies, on ne saurait dire l'innombrable multitude de ceux qui eurent l'œil droit percé d'abord par le fer et desséché ensuite par le feu, et de ceux encore dont le nerf du jarret gauche fut paralysé à l'aide d'un moyen analogue. Ce n'était toutefois que le commencement de leur supplice ; car on les envoyait ensuite au fond d'une province travailler dans les mines de cuivre, moins pour tirer un profit de leurs travaux, que pour se donner le plaisir d'accroître leurs souffrances et leurs misères. Ajoutez à ces martyrs d'autres victimes destinées à d'autres combats, devant lesquels la parole humaine, impuissante à les décrire, est réduite à se confesser vaincue. Glorieux athlètes du Christ, ils se sont rendus célèbres par toute la terre, et leur courage a mérité la juste admiration de tous ceux qui ont pu en être les témoins ; surtout ils ont été pour le monde des preuves sensibles de la puissance ineffable et vraiment divine de notre Sauveur. Rappeler les noms de chacun d'eux, serait un travail trop long et d'ailleurs impossible.

Parmi les pasteurs des Églises qui, dans les villes les plus célèbres, ont souffert pour la foi, je dois nommer au premier rang sur ces listes de saints, le généreux martyr du Christ, l'évêque de Nicomédie, Anthime, qui eut la tête coupée ; et parmi les martyrs d'Antioche, un prêtre de cette Église nommé Lucien, dont la vie entière avait offert un modèle accompli. Amené à Nicomédie devant l'empereur, il rendit témoignage à la royauté céleste du Christ, dans un discours apologétique qu'il devait bientôt confirmer par son sang. Entre

les martyrs de Phénicie, les plus célèbres et les plus chers à Dieu sous tous les rapports, furent les pasteurs du troupeau sacré, l'évêque de l'Église de Tyr, Tyrannion, et Zénobius, prêtre de Sidon. Joignez-y encore Sylvain, l'évêque de l'Église d'Émèse. Jeté en pâture aux bêtes avec plusieurs autres chrétiens de la même ville, il avait mérité sa place dans les chœurs des martyrs. Les deux autres d'Antioche dont nous venons de parler, rendirent gloire au Verbe de Dieu par leur persévérance dans les supplices jusqu'à la mort. Le premier, l'évêque, fut précipité au fond de la mer ; l'autre, le savant médecin Zénobius, succomba courageusement au milieu de torture qui lui déchirait les flancs avec des ongles de fer. Les martyrs de Palestine eurent parmi eux un autre Sylvain, évêque de Gaza. Condamné aux mines avec trente-huit de ses compagnons, il eut avec eux la tête tranchée. Des prêtres égyptiens, Pénée et Nil, périrent dans les flammes avec plusieurs autres. Il ne faut pas non plus passer sous silence le prêtre Pamphile, l'ornement de l'Église de Césarée, et le personnage le plus accompli de notre époque. Parmi ceux de la Thébaïde et de l'Égypte qui consommèrent leur martyre à Alexandrie, on doit nommer en première ligne Pierre, évêque de cette ville , dont les leçons sur la religion du Christ avaient quelque chose de divin ; avec lui trois de ses prêtres, Faustus. Dius et Ammonius ; de plus Philéas, Hésychius, Pachymius et Théodore, évêques dans différentes Églises d'Égypte. Il faudrait citer encore un nombre presque infini d'autres martyrs illustres, qui sont honorés partout dans les Églises de cette contrée. Mais ce n'est pas dans cette province seule, c'est dans le monde entier que les chrétiens ont combattu pour la défense du vrai culte de Dieu ; aussi n'est-ce point à nous, mais à tous ceux qui ont été les témoins de leurs victoires, qu'il appartient de les raconter et de décrire en détail tous les événements de leur martyre.

II

LES MARTYRS DE LA PALESTINE

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ce récit appartient aussi à Eusèbe de Césarée, témoin oculaire de tout ce qu'il raconte.

La dix-neuvième année du règne de Dioclétien, au mois de Xantique, qui répond au mois d'avril chez les Romains, Flavien étant gouverneur de la Palestine, quelques jours avant la fête de Pâques, on afficha partout, et comme subitement, un édit par lequel il était ordonné de renverser les églises de fond en comble, de faire disparaître les Écritures dans les flammes, de priver les personnages importants de leurs honneurs et de leurs charges, de réduire en servitude les gens de basse condition, s'ils persévéraient dans la profession du christianisme. Telle était la teneur du premier décret lancé contre nous. Il fut bientôt suivi d'un second qui ordonnait d'arrêter partout les évêques des différentes Églises, de les charger de chaînes, et ensuite de les contraindre par tous moyens à sacrifier.

Le premier des martyrs de Palestine fut Procope, qui, à peine arrêté et sans avoir connu les rigueurs de la prison, fut traîné devant le tribunal du juge. A l'ordre qu'on lui donna de sacrifier aux dieux, il répondit qu'il ne reconnaissait qu'un seul Dieu, et pour l'honorer une seule manière, celle que ce Dieu lui-même a prescrite. Quand on insista pour le faire sacrifier aux quatre empereurs, il répondit par une parole peu flatteuse pour leurs personnes : « Il n'est pas bon « qu'il y ait plusieure maîtres ; un seul Seigneur, un seul « roi. » Il n'avait pas fini cette sentence du Poëte, que sa tête tombait sous le tranchant du glaive. C'était le huit du mois

Dius, ou, comme diraient les Romains, le septième des ides de juin, le quatrième jour de la semaine. Cet événement fut comme le premier signal de la persécution à Césarée de Palestine. Après lui, dans la même ville, un grand nombre de pasteurs des Églises voisines souffrirent avec courage les supplices les plus affreux, laissant aux témoins de ces scènes sanglantes l'exemple de glorieux combats. Quelques-uns cependant sentirent leur courage défaillir, et cédèrent sans défense au premier choc. On fit passer les autres demeurés fidèles par tous les genres de supplices, des coups de fouet sans nombre, la torture, les peignes de fer pour déchirer les flancs, des chaînes serrées avec une telle violence que plusieurs eurent les nerfs des mains paralysés ou coupés. Mais les martyrs supportaient tout avec patience, pleins de respect pour les secrets jugements de Dieu. On saisissait les mains de l'un d'eux, puis, après l'avoir fait approcher de l'autel, on jetait sur sa main droite des offrandes impies et sacriléges, après quoi on le laissait libre, comme s'il eût réellement sacrifié. Un autre n'avait même pas touché l'encens ; mais tous criaient qu'il avait sacrifié, et il était contraint de se retirer, sans rien dire. Un autre déjà demi mort avait été pendu ; on l'avait détaché de ses liens et rejeté comme s'il eût été mort ; on le comptait parmi ceux qui avaient sacrifié. Celui-ci répétait à haute voix qu'il n'avait point obéi aux ordres des empereurs ; on le frappait à la bouche. Des hommes apostés le réduisaient ainsi au silence et le chassaient par la violence, s'il refusait de sacrifier : tant on attachait de prix à la moindre apparence de succès.

Dans ce grand nombre de chrétiens appelés à comparaître, Alphée et Zachée furent seuls jugés dignes de la couronne des saints martyrs. Après qu'on eut épuisé contre eux les fouets, les ongles de fer, les chaînes les plus dures, toutes les douleurs enfin, avec tous les genres de tourments, on les laissa pendant vingt-quatre heures dans les entraves, les pieds violemment étendus jusqu'au quatrième trou. Enfin le dix-

sept du mois Dius, qui pour les Romains est le quinze avant les kalendes de décembre, tous deux, à l'exemple du premier martyr Procope, eurent la tête tranchée, comme des blasphémateurs, parce qu'ils reconnaissaient hautement Jésus-Christ comme seul Dieu et seul roi.

Ce qui arriva le même jour à Antioche en la personne de Romain mérite d'être rappelé. Né en Palestine, il était diacre et exorciste de l'Église de Césarée. Il était arrivé à Antioche au temps où l'on commençait à renverser les églises. A la vue d'une nombreuse multitude d'hommes, de femmes et d'enfants qui couraient en foule aux temples des idoles pour y sacrifier, il ne put supporter ce spectacle. Rempli d'un saint zèle pour la gloire de Dieu, il s'approcha d'eux, et élevant la voix, il les reprit hautement de leur impiété. Arrêté pour ce trait d'audace, il sut se montrer jusqu'au bout le généreux martyr de la vérité, à l'égal des plus grands saints. Le juge le condamna à la mort sur un bûcher. En écoutant cette sentence, la joie se peignait dans ses traits ; il laissait éclater les transports de son allégresse. On le conduisit au supplice ; déjà il était attaché à la colonne, le bois du bûcher s'élevait autour de lui, les ministres qui devaient y mettre le feu étaient à leur poste, attendant l'ordre de l'empereur qui était présent. Le martyr impatient s'écria : Où sont donc les flammes « qu'on me réserve ? » Il n'eut pas plutôt prononcé ces paroles qu'il fut aussitôt rappelé devant l'empereur, et condamné au supplice encore nouveau d'avoir la langue coupée. Il le souffrit avec constance ; et son exemple fut pour tous une preuve évidente que la puissance divine adoucit les douleurs les plus atroces en faveur de ceux qui souffrent pour la piété, et fortifie leur courage. Sans s'effrayer de la nouveauté du supplice, le généreux martyr, plein de joie, tire la langue de sa bouche, et la présente à couper aux bourreaux. Après quoi il fut jeté dans les fers, et il y vécut longtemps au milieu des souffrances de toute sorte, jusqu'à ce qu'enfin, aux fêtes de l'empereur dites Vicennales, dans ces jours où partout,

d'après les anciens usages de la munificence impériale, la liberté était solennellement annoncée à tous les prisonniers, Romain seul fut violemment tiré sur le chevalet jusqu'au cinquième trou ; puis, pendant qu'on le tenait ainsi étendu sur le bois, on lui jeta une corde au cou. Ce fut ainsi qu'il obtint la couronne du martyre qu'il avait tant désirée. Quoiqu'il soit mort sur une terre étrangère, il était de Palestine et mérite d'être compté parmi les martyrs de cette province. Tels sont les principaux faits qui ont signalé la première année de cette persécution dirigée contre les seuls chefs des Églises.

Dans le cours de la seconde année, la guerre reprit contre nous avec plus de fureur. Urbain était alors gouverneur de la province. On lui remit d'abord des lettres impériales adressées à tout l'univers. Elles contenaient l'ordre formel à tous les citoyens de faire des libations et des sacrifices aux idoles, chacun dans sa ville. Ce fut dans ces circonstances que Timothée, à Gaza, ville de Palestine, après avoir été soumis à des tortures sans nombre, fut enfin livré aux flammes pour être brûlé à petit feu Il donna jusqu'à la fin l'exemple le plus éclatant de la sincérité de sa foi, par sa constance dans les tourments, et remporta la couronne réservée aux saints athlètes du Christ. En même temps Agapius et notre Thécla, qui n'avaient pas montré moins de courage, furent condamnés à servir de pâture aux bêtes. Mais les faits qui suivirent, a-t-on pu les voir, sans en être saisi d'admiration ? les entendre raconter, sans être frappé de stupeur ? Les Gentils allaient célébrer une de leurs fêtes solennelles avec les spectacles accoutumés. Le bruit s'était répandu partout que, indépendamment des acteurs qu'on avait préparés pour répondre à l'empressement général, on verrait encore descendre dans l'arène ceux des chrétiens qu'on avait condamnés aux bêtes peu auparavant. A cette nouvelle qui grandissait sans cesse en se propageant, on vit se présenter six jeunes hommes ; l'un, Timolaüs, était originaire du Pont ; l'autre, de Tripoli

en Phénicie, se nommait Denys ; le troisième, Romulus, était sous-diacre de l'Église de Diospolis ; deux autres, Pausis et Alexandre, étaient d'Égypte ; enfin le dernier, nommé Alexandre comme le précédent, était de Gaza. Devançant Urbain qui était sur le point de commencer la chasse aux chrétiens, ils s'étaient d'abord enchaîné les mains, afin de témoigner leur désir ardent du martyre. Ils étaient accourus en toute hâte, criant à haute voix qu'ils étaient chrétiens, et montrant par leur zèle à affronter tous les tourments que ceux qui ont mis leur gloire à honorer le vrai Dieu, ne tremblent pas devant la rage des bêtes féroces. Cette démarche saisit vivement le gouverneur et tous ceux qui l'entouraient ; les six jeunes gens furent aussitôt jetés en prison. Deux jours après, ils furent rejoints par deux autres chrétiens, dont l'un, nommé Agapius, avait déjà, dans de nombreux interrogatoires, enduré en mille manières les plus cruelles tortures ; et l'autre, nommé Denys, était arrêté seulement pour avoir fourni aux prisonniers ce qui leur était nécessaire. Tous les huit eurent la tête tranchée, le même jour, dans la ville de Césarée, le vingt-quatre du mois Distri, c'est-à-dire neuf jours avant les kalendes d'avril.

A cette époque, une grande révolution avait lieu dans l'empire. Celui des empereurs qui tenait le premier rang, et le second avec lequel il avait partagé son titre, étaient descendus à la vie privée. Les affaires de la république tombèrent bientôt dans le plus triste état. Peu de temps après, le gouvernement s'étant divisé contre lui-même, on vit éclater entre les Romains une guerre civile épouvantable ; cette division ne cessa, ainsi que les troubles qui s'en étaient suivis, que lorsque la paix eut été rendue aux chrétiens dans toute l'étendue de la puissance romaine. Car à peine cette paix eut commencé à réjouir le monde, comme la lumière qui succède à une nuit ténébreuse, qu'aussitôt les affaires publiques de l'empire recouvrèrent la stabilité, le bonheur et la paix, tous les citoyens reprenant cette bien-

veillance antique dont nos pères nous avaient laissé le modèle. Mais nous compléterons plus amplement ce récit en son lieu. Nous allons continuer maintenant l'ordre des faits dans leur suite chronologique.

Sur ces entrefaites, le César Maximin fut élevé à l'empire. L'impiété et la haine de Dieu semblaient avoir formé en lui une seconde nature, dont il voulut tout d'abord faire éclater les emportements aux yeux du monde ; aussi la persécution qu'il excita contre nous fut-elle plus violente que celle de ses prédécesseurs. Le trouble et la confusion se jeta dans nos rangs ; tous se dispersèrent, chacun ne songeant qu'au moyen d'échapper au danger. Au milieu de cette agitation qui menaçait de tout ébranler, quelle parole pourrait dignement raconter l'ardent amour de Dieu et la confession généreuse du bienheureux, ou plutôt de l'innocent agneau, le martyr Apphien ? Aux portes de Césarée, en présence de tous les habitants, il donna de sa religion envers le seul vrai Dieu un exemple d'autant plus admirable, que son âge était plus tendre ; il n'avait pas encore atteint sa vingtième année. Ses parents jouissaient dans le monde de richesses considérables ; c'est pourquoi il avait dû étudier les lettres humaines et tout l'art des Grecs. Dans ce dessein il séjourna longtemps à Béryte. Le courage avec lequel, dans une ville aussi corrompue, il se montra toujours supérieur aux passions de la jeunesse, est un prodige qu'on aura peine à croire. Malgré l'ardeur de son tempérament. et malgré la société des jeunes gens de son âge, il fut inébranlable et demeura constamment fidèle à la vertu qu'il avait embrassée, réglant sa vie selon l'honneur, la modestie et la piété, et selon les lois du christianisme. S'il est nécessaire de nommer ici sa patrie, afin de ne pas lui dérober la gloire d'avoir donné le jour à ce généreux athlète de la foi, je le ferai volontiers.

On connaît Pagas, une des villes les plus importantes de la Lycie ; c'est là qu'était né notre jeune martyr. Ses études terminées, quand il revint de Béryte, son père occupait le

premier rang à la tête de la cité ; cependant Apphien ne put consentir à demeurer avec lui, non plus qu'avec les autres membres de sa famille, parce qu'ils ne voulaient pas vivre selon les préceptes de la religion du vrai Dieu. Animé de l'esprit divin et cédant aux conseils d'une philosophie qui lui était comme naturelle, ou plutôt aux inspirations de la philosophie la seule divine et la seule vraie, il éleva ses pensées au-dessus de ce que le monde appelle la gloire, foula aux pieds les plaisirs des sens, et s'enfuit secrètement de la maison paternelle. Plein de joie et de confiance en Dieu, il ne s'était pas mis en peine de ce qui lui serait nécessaire pour subsister même le premier jour. L'Esprit de Dieu le conduisit comme par la main, et l'amena dans la ville de Césarée, où il lui avait préparé la couronne du martyre. Il y vécut avec nous, et se fit en peu de temps un riche trésor par la connaissance des saintes Écritures, en même temps qu'il fortifiait son courage par les exercices de l'abstinence. Quant à sa mort glorieuse, qui peut en avoir été témoin sans être frappé d'admiration ? Qui même peut l'avoir seulement entendu raconter sans admirer dans ce jeune martyre, je ne dis pas sa résolution elle-même qui aurait droit à tous nos éloges, mais la confiance, la liberté, la fermeté, et par-dessus tout la généreuse audace avec laquelle il a su l'exécuter ; car ce furent là autant de signes certains de son zèle pour la foi et de l'esprit qui l'animait.

C'était la troisième année de la persécution de Dioclétien ; Maximin venait de commencer contre nous sa deuxième campagne. Des lettres de l'empereur étaient arrivées, ordonnant aux gouverneurs d'employer toute leur diligence et tous leurs soins à faire sacrifier les habitants de leurs cités. Déjà la voix des hérauts convoquait dans les temples des idoles, par les ordres du gouverneur, tous les habitants de Césarée, hommes, femmes et enfants ; afin que personne n'échappât, les tribuns les appelaient chacun par leur nom. C'était une effroyable tempête de malheurs qui s'abattait sur la ville. Notre jeune

chrétien ne se laissa point effrayer ; sans rien dire à personne de son dessein, pas même à nous qui vivions avec lui, il traverse une cohorte entière de soldats qui faisait la garde autour du gouverneur, et s'approche d'Urbain, au moment où celui-ci était sur le point de sacrifier. Il saisit intrépidement sa main droite, et l'empêche de consommer son offrande. En même temps, avec une certaine dignité toute céleste, il l'avertit, comme un sage conseiller, de renoncer à l'erreur, ajoutant qu'il était honteux d'abandonner le seul vrai Dieu, pour immoler à des idoles et à des démons. On comprend que le jeune confesseur était poussé à une action si hardie par une vertu secrète de Dieu, qui voulait par là faire connaître au monde que les véritables chrétiens, bien loin de pouvoir être arrachés au culte du Dieu de l'univers qu'ils ont eu le bonheur de connaître, savent non-seulement s'élever au-dessus des menaces et des tourments, mais encore y puiser un motif de confiance pour publier généreusement et sans crainte la vérité de leur foi, et jusqu'à exhorter leurs persécuteurs. Cependant les soldats du gouverneur, plus furieux que des bêtes sauvages, se sont jetés aussitôt sur Apphien, et le déchirent. Il est couvert de mille et mille plaies ; mais son courage demeure inébranlable. A la fin on le conduisit à la prison. Il y demeura un jour et une nuit, les deux pieds violemment étendus dans les entraves ; et, le surlendemain, il fut ramené devant le gouverneur. En vain celui-ci voulut le contraindre à sacrifier ; les supplices, les douleurs les plus épouvantables ne servirent qu'à manifester sa constance. Non pas une fois ou deux, mais à plusieurs reprises, on lui déchira les flancs jusqu'à mettre à nu les os et les entrailles. Au visage et sur le cou on le frappa si brutalement que ses amis eux-mêmes ne pouvaient le reconnaître, tant sa face était enflée. Puis, comme on ne gagnait rien, on lui enveloppa les pieds avec des linges trempés dans l'huile, et on y mit le feu par ordre du gouverneur.

La violence des douleurs qu'eut à endurer alors notre

bienheureux martyr dépasse tout ce qu'on pourrait exprimer. Le feu, après avoir consumé les chairs, pénétra jusqu'aux os ; on vit les humeurs se fondre et tomber goutte à goutte comme la cire. Le martyr demeurait ferme et ses bourreaux étaient vaincus, ne sachant quels supplices opposer à tant de constance. Apphien fut reconduit en prison. Trois jours après, il fut encore une fois présenté au gouverneur. Mais, quoique déjà à moitié mort, il répéta la même profession de sa foi. En conséquence il fut condamné à être jeté au fond de la mer. Ce qui suivit va paraître incroyable à tous ceux qui n'en ont pas été les témoins ; cependant cette considération ne peut m'empêcher d'en faire le récit, puisque tous les habitants de Césarée l'ont vu de leurs yeux. A peine ce saint et trois fois heureux martyr eut été jeté au milieu de la mer pour être enseveli dans ses profondeurs, qu'une violente tempête accompagnée d'un tremblement de terre affreux bouleversa la mer et tous ses rivages. La terre, la ville surtout de Césarée, furent ébranlées. Au milieu de cet ébranlement universel, la mer, comme si elle n'eût pas été digne de conserver dans son sein le corps du martyr, le rejeta aux portes de la ville. Telle fut la mort du bienheureux Apphien, le deuxième jour du mois Xantique, qui correspond au quatrième des nones d'avril, le vendredi de la grande semaine.

Dans le même temps et presque au même jour, dans la ville de Tyr, un jeune homme nommé Ulpien mourait également pour sa foi. Couvert de plaies, déchiré par une sanglante flagellation, on l'avait enfermé avec un chien et un aspic dont le venin était mortel, dans la peau d'un bœuf récemment écorché, puis on l'avait jeté à la mer. Ce dernier trait, qui rappelle le martyre d'Apphien, m'a engagé à donner ici son nom avec l'honneur qui lui est dû. Comme Apphien encore, mais un peu plus tard, mourut Edèse. C'était son frère non-seulement selon Dieu, mais selon la chair ; car ils avaient eu tous deux le même père. Forcé souvent de confesser sa foi, il avait souffert les tourments d'une longue prison ;

plusieurs fois aussi la sentence des juges l'avait envoyé travailler aux mines de la Palestine. Jamais au milieu de ces épreuves il n'avait quitté le manteau des philosophes, ni cessé de vivre de leur vie. Aussi il avait plus d'instruction que son frère, s'étant toujours livré avec ardeur aux études philosophiques. Un jour enfin, dans la ville d'Alexandrie, il avait vu un juge condamner des chrétiens et s'emporter contre eux aux excès les plus révoltants, insulter en mille manières des hommes graves, et livrer des femmes vertueuses, des vierges saintes aux outrages d'hommes débauchés. Il ne put supporter un pareil spectacle, et osant ce qu'avait osé son frère, il s'approcha avec une généreuse audace, et par ses paroles et son geste força le juge à rougir. Il supporta avec une constance égale les nombreux tourments par lesquels on voulut punir son courage. A la fin on le jeta à la mer, comme on avait fait à son frère. Ainsi mourut Édèse, quelque temps après Apphien, comme nous l'avons dit, mais de la même manière que lui.

La quatrième année de la persécution, le vingtième jour du mois Dius, qui répond au douze des kalendes de décembre, le sixième jour de la semaine, il arriva dans la ville de Césarée un fait vraiment digne d'être conservé pour la postérité. L'empereur Maximin était présent, et faisait donner au peuple des spectacles pour célébrer le jour de sa naissance. La coutume voulait qu'on ne négligeât rien pour que les jeux en présence de l'empereur fussent plus magnifiques et plus agréables au peuple que dans toute autre circonstance. Il fallait quelque chose de nouveau, d'étrange et qui dépassât tout ce qu'on avait vu jusque-là ; des animaux amenés de l'Inde, de l'Éthiopie, de tous les lieux du monde, des hommes capables d'enivrer la foule d'admiration et de bonheur, par leur habileté dans les exercices du corps. Mais, dans la circonstance présente, le spectacle sous les yeux de l'Empereur devait offrir à la foule un prodige iouï de magnificence et de grandeur. Quel fut donc ce prodige ? Un martyr

de notre religion fut traîné au milieu de l'amphithéâtre ; il allait combattre pour l'honneur du Dieu unique et véritable. Son nom était Agape. Déjà nous l'avions vu, il y avait peu de temps, exposé aux bêtes avec la vierge Thécla. Trois fois auparavant, on l'avait tiré de la prison et jeté dans le stade avec des malfaiteurs ; trois fois le juge, soit compassion, soit espérance de le faire renoncer à sa foi, l'avait renvoyé avec menace, le réservant pour d'autres combats.

Enfin il fut amené devant l'empereur. On eût dit que c'était à dessein que son supplice avait été différé jusqu'à ce jour, afin que fût accomplie en lui la parole du Sauveur annonçant à ses apôtres avec l'infaillibilité de sa prescience divine qu'ils seraient traînes devant les rois, pour lui rendre témoignage. Il fut donc traîné dans le stade avec un scélérat accusé d'avoir tué son maître. Le meurtrier, après avoir été jeté aux bêtes, mérita d'exciter la compassion et la clémence de l'empereur, à peu près comme Barabbas avait été préféré au Sauveur. Des acclamations enthousiastes retentirent au même instant dans l'amphithéâtre, « à la clémence de l'empereur » qui venait de sauver la vie d'un homicide, et lui rendre avec la vie l'honneur et la liberté. Mais pour l'athlète chrétien, l'empereur le fait approcher et lui promet la liberté, s'il renonce à sa foi. Agapius, élevant aussitôt la voix, proteste que n'étant point accusé pour un crime dont il pût rougir, mais seulement à cause de sa piété envers le Créateur de l'univers, il est prêt à souffrir toutes sortes de supplices avec constance et même avec joie. Joignant en même temps la parole à l'action, il court au-devant d'un ours qu'on avait lancé contre lui, et se livre avec joie à sa dent meurtrière. Couvert de blessures, comme il respirait encore, il fut reporté en prison. Il y vécut un jour ; le lendemain on lui attacha des pierres aux pieds, et on le précipita au milieu de la mer. Tel fut le martyre d'Agapius.

En la cinquième année de la persécution, le deuxième jour du mois Xantippe, qui répond au quatre des nones d'avril,

le jour même de la Résurrection du Sauveur, et dans cette même ville de Césarée, une jeune vierge de Tyr nommée Theodosia, à peine âgée de dix-huit ans, mais ornée de cette dignité que donnent la foi et la vertu, s'était approchée de quelques saints martyrs qui, assis devant le prétoire, confessaient la royauté du Christ. Elle voulait les saluer, et sans doute aussi les prier de se souvenir d'elle, quand ils seraient devant Dieu. Pour cette œuvre de piété, comme si elle se fût rendue coupable du plus grand des sacriléges, les soldats la saisirent et la conduisirent devant le préfet. C'était un homme emporté, plus féroce que les bêtes sauvages. Il lui fit déchirer les flancs et les mamelles jusqu'aux os avec des ongles de fer. Enfin, voyant qu'elle respirait encore, et qu'elle conservait au milieu de ses souffrances le contentement et la joie peints sur son visage, il la fit jeter dans la mer. Revenant ensuite aux autres confesseurs, il les condamna tous à travailler aux mines de cuivre qui sont à Phéno, en Palestine.

Quelque temps après, le cinquième jour du mois Dius, qui répond chez les Romains aux nones de novembre, Sylvain, étant encore simple prêtre, eut l'honneur de confesser sa foi ; plus tard élevé à l'épiscopat, il consomma sa vie par le martyre. Ses compagnons qui avaient montré une généreuse constance dans leur amour de la religion, furent condamnés aux travaux des mines de cuivre par le même préfet, qui leur fit auparavant brûler avec un fer chaud les nerfs des articulatious d'un pied. La même sentence qui atteignait à la fois tant de victimes frappait un chrétien déjà célèbre pour avoir confessé souvent sa foi. Il se nommait Domninus; tous dans la Palestine connaissaient sa généreuse liberté devant les persécuteurs. Il fut condamné à être brûlé vif. Le cruel préfet, ingénieux dans sa barbarie et fécond en inventions nouvelles pour persécuter la doctrine du Christ, imagina contre les saints martyrs des supplices inouïs jusque-là. Il en condamna trois à se battre les uns contre les autres à coups de gantelet. Auxentius, saint et vénérable prêtre, fut livré

aux bêtes ; d'autres, malgré leur âge assez avancé, furent faits eunuques et envoyés aux mines. Enfin plusieurs, après avoir été épuisés dans des supplices affreux, furent condamnés à languir dans les prisons.

De ce nombre fut Pamphile, le plus cher de mes amis. Ses mérites en tous genres en ont fait le plus célèbre des martyrs de notre siècle. Urbain, après avoir expérimenté son habileté dans l'éloquence et dans la philosophie, voulut le contraindre à sacrifier. Le confesseur ayant refusé et ne faisant aucun cas de ses menaces, il se laissa emporter aux excès de la fureur la plus sauvage, et commanda de sévir contre lui sans pitié. Non content de lui avoir déchiré les flancs dans des tourments longs et souvent répétés, comme il vit qu'il n'en remportait que la honte, il le réunit dans la prison aux autres confesseurs. Les châtiments par lesquels la justice divine vengera dans l'autre vie tant de cruautés exercées contre les saints martyrs, peuvent facilement s'apprécier par la manière dont Urbain fut puni dès celle-ci. En effet, peu après les emportements de sa fureur contre Pamphile, lorsqu'il était encore revêtu du commandement, la main de Dieu vint subitement le frapper. La veille il siégeait encore sur son tribunal et prononçait des sentences, de nombreux soldats veillaient autour de lui ; il commandait au peuple entier de la Palestine ; admis dans l'intimité du prince et s'honorant de son amitié, souvent il partageait ses festins ; tout à coup, dans une seule nuit, il se vit dépouillé de tout ; on lui enleva tous ses honneurs, le chargeant de honte et d'opprobre devant ceux qui tout à l'heure tremblaient devant sa puissance. Tout ce peuple dont il était le tyran put le voir trembler comme une femme et mêler ses prières à ses sanglots. Maximin lui-même, dont auparavant il se flattait, dans son orgueil, de posséder les faveurs et l'amitié, à cause des violences exercées contre nous, Maximin, dans cette ville même de Césarée, voulut être son juge. Il le fut en effet ; mais cruel et inexorable, il ne porta contre lui la sentence de mort qu'après l'avoir accablé de honte et d'in-

famie pour tous les crimes dont on l'avait convaincu. Je n'indique ces faits qu'en passant ; peut-être un jour trouverai-je le loisir de raconter sur les impies qui nous ont le plus cruellement persécutés, et principalement sur Maximin et ses ministres, quelles ont été leur fin et les révolutions étranges dont ils ont été les victimes.

Il y avait déjà six ans que la persécution sévissait contre nous sans relâche. Une multitude presque innombrable de confesseurs de la foi vivaient au fond de la Thébaïde dans un lieu appelé Porphyrite, à cause du marbre qu'on en tire. Sur ce nombre on choisit quatre-vingt-dix-sept hommes, avec des femmes et de jeunes enfants, pour les envoyer au gouverneur de Palestine. Ils rendirent un généreux témoignage au Christ comme au Dieu de l'univers ; c'est pourquoi on leur brûla le nerf du pied gauche avec un fer chaud, et on leur creva la membrane de l'œil droit et sa prunelle avec une épée, prenant soin de le dessécher ensuite jusqu'à la racine avec le feu. C'était le gouverneur Firmilien qu'on avait donné pour successeur à Urbain, qui avait porté cette sentence au nom de l'empereur. Il envoya ces martyrs aux mines de sa province, épuiser leur reste de vie dans les travaux, les mauvais traitements et la misère. Ce ne sont pas les seuls auxquels nous ayons vu souffrir d'horribles supplices. Nous avons dit plus haut que des confesseurs de la Palestine avaient été condamnés aux combats du pugilat. Comme ils ne voulaient ni recevoir la nourriture que le trésor impérial leur fournissait, ni se livrer aux exercices journaliers des athlètes, on les signala, non-seulement aux officiers chargés de les nourrir, mais encore à Maximin lui-même, devant qui ils durent comparaître pour répondre à cette dénonciation. Ils persévérèrent avec une généreuse constance dans la confession de leur foi, malgré la faim et les coups par lesquels on voulait triompher de leur patience. On les traita comme ceux dont nous venons de parler, en leur donnant pour compagnons dans leur martyre plusieurs chrétiens de

cette même ville de Césarée. Ces derniers avaient été pris dans la ville de Gaza, pendant qu'ils écoutaient au milieu de leur reunion la lecture des Livres saints. On les tourmenta de la même manière que les précédents, les uns aux pieds seulement, les autres aux pieds et aux yeux ; quelques-uns enfin furent soumis au supplice plus cruel des ongles de fer avec lesquels on leur déchirait les flancs.

Parmi ces derniers, une femme douée d'un courage vraiment viril n'avait pu supporter de se voir livrée à la prostitution ; et elle avait osé parler contre le tyran qui confiait le gouvernement de ses provinces à des hommes si cruels. On la frappa d'abord à coups de fouet ; ensuite elle fut étendue sur le chevalet, et des ongles de fer lui sillonnèrent les côtés. Tandis que les bourreaux, par les ordres du juge, redoublaient d'efforts et de constance dans leur sauvage barbarie, une autre femme, supérieure aux guerriers les plus vantés de la Grèce pour leur indépendance, ne put supporter la vue de cette cruauté inhumaine, impitoyable. Comme la première, elle avait consacré à Dieu sa virginité ; son extérieur n'avait rien que de vil et de méprisable ; mais c'était une âme généreuse qu'animait une pensée plus grande que l'étroite prison du corps. Du milieu de la foule, elle se mit à crier au gouverneur : « Jusques à quand veux-tu torturer « ainsi ma sœur ? » A ces paroles, le gouverneur, transporté de colère, ordonna qu'on arrêtât cette femme ; elle fut traînée devant lui. Mais tout d'abord elle traça sur elle l'auguste nom du Sauveur ; et quand on voulut par des paroles de séduction l'amener à sacrifier, elle refusa. Enfin elle fut traînée de force au pied de l'autel. Alors, toujours semblable à elle-même et avec le courage qu'avait déjà montré la première vierge sa sœur, on la vit d'un pied vigoureux et intrépide frapper l'autel, le renverser avec les offrandes et le feu qu'on y tenait allumé. Le juge, irrité comme une bête sauvage, voulut qu'on multipliât les tourments sur le corps de la victime plus qu'on ne l'avait jamais fait ; on

eût dit qu'il voulait se rassasier de sa chair. Quand à la fin sa rage fut assouvie, le tyran fit enchaîner ensemble les deux vierges ; puis il les condamna à périr dans les flammes. On dit que la première était née dans le pays de Gaza. La deuxième était originaire de Césarée ; beaucoup la connaissaient ; elle se nommait Valentine.

Un martyr suivit presque immédiatement. Où trouverai-je des termes pour en parler dignement ? On l'appelait le très-heureux Paul. Condamné par la même sentence qui avait frappé les deux vierges, et sur le point de consommer son sacrifice, il demanda au bourreau qui allait lui trancher la tête de lui accorder quelques instants. Il les obtint, et aussitôt, élevant la voix, il offrit à Dieu pour ses frères le sacrifice de ses prières, demandant que la liberté leur fût bientôt rendue ; il demanda ensuite pour les Juifs qu'ils se convertissent à Dieu par le Christ ; puis descendant par ordre aux peuples les plus éloignés de la vérité, il implora la même grâce pour les Samaritains. Quant aux Gentils embarrassés encore dans les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance, il priait Dieu d'ouvrir leurs yeux à la lumière et de leur accorder de recevoir la religion véritable. Ainsi personne n'était oublié dans cette foule nombreuse qui l'environnait. Après cela, ô ineffable douceur de la charité, il pria le Dieu de toute créature pour le juge qui l'avait condamné à mort, pour les empereurs, pour le bourreau qui allait lui trancher la tête. Le bourreau et la foule entendaient cette prière ; le martyr demandait que sa mort ne leur fût point imputée comme un crime. Il priait à haute voix, et tous versaient des larmes, émus de compassion à la vue d'un innocent condamné à périr. Cependant, il s'apprête lui-même pour l'exécution, découvre son cou et le présente au glaive. C'est le vingt-cinquième jour du mois Panème, c'est-à-dire huit jours avant les kalendes d'août, qu'il reçut de Dieu la couronne du martyre.

Tel fut le sort de tous ces saints. Peu de temps après, on

vit encore arriver de la terre d'Égypte d'admirables athlètes, confesseurs de la foi du Christ, au nombre de cent trente. Après avoir subi dans leur patrie les mêmes supplices aux yeux et aux pieds que les premiers martyrs égyptiens, ils furent envoyés par les ordres de Maximin, les uns dans les mines de Palestine dont nous avons déjà parlé, les autres aux mines de Cilicie.

Tant de grandes vertus dans les généreux martyrs du Christ avaient comme épuisé la persécution ; et les feux de sa rage semblaient s'éteindre dans le sang de ces victimes sacrées. Un peu de repos et de liberté avait été accordé dans la Thébaïde à ceux qu'on y avait envoyés, en haine du Christ, travailler aux mines ; enfin nous commencions à respirer librement dans un air plus pur, quand tout à coup, je ne sais par quel motif, l'homme qui avait reçu le pouvoir de nous persécuter s'enflamma d'une nouvelle fureur contre les chrétiens. Partout à la fois dans les provinces de l'Empire furent envoyés de nouveaux édits de Maximin contre les chrétiens. On vit les gouverneurs, le préfet du Prétoire, par des avis, des lettres, des ordres solennels, presser non-seulement les généraux, mais les intendants des villes, les magistrats, les receveurs des deniers publics, de veiller à l'accomplissement de l'édit impérial. Ils devaient le plus promptement possible rebâtir les temples des idoles tombés en ruine, et contraindre tout le monde, hommes, femmes, serviteurs, même les enfants encore à la mamelle, de sacrifier, de faire des libations, et de goûter aux chairs des victimes immolées aux dieux. Ordre était donné de communiquer, par des libations, à toutes les denrées du forum la souillure des victimes offertes aux démons. A l'entrée des bains, ils devaient établir comme en sentinelle des officiers chargés de contraindre à des sacrifices impies tous ceux qui venaient s'y laver. Ces ordres s'exécutèrent, et grand nombre de nos frères furent de nouveau plongés dans les inquiétudes et les angoisses ; on en était venu même à un tel excès, que des gens étran-

gers à notre foi protestaient hautement contre ces violences, qui leur semblaient au moins inutiles et inopportunes.

Mais à ce moment où la tempête éclatait partout à la fois et nous menaçait tous, la puissance divine du Sauveur inspira à ses généreux athlètes assez de courage pour fouler aux pieds les menaces des tyrans, alors même que personne encore n'employait contre eux les séductions ni la violence. En effet, trois de nos fidèles, se réunissant dans une résolution commune, s'élancèrent près du gouverneur dans le temps qu'il sacrifiait aux idoles, en lui criant de renoncer à ses erreurs, qu'il n'y a point d'autre Dieu que le suprême Créateur et ordonnateur de toutes choses. Interrogés qui ils étaient, ils répondirent hardiment qu'ils étaient chrétiens. Firmilien, n'étant plus maître de sa colère, ne voulut point attendre contre eux l'épreuve de longs supplices ; il leur fit aussitôt trancher la tête. L'un d'eux était prêtre, et s'appelait Antonin ; un autre, Zébinas, était de la ville d'Eleuthéropolis ; enfin le troisième s'appelait Germain. Leur martyre eut lieu le treize du mois Dius, qui répond aux ides de novembre. Le même jour, une femme de Scythopolis, Ennathas, partageait leur supplice, unissant au martyre la couronne de virginité. Celle-là ne s'était point présentée d'elle-même ; elle avait été traînée par la violence devant le juge. Auparavant elle avait eu à subir les coups de fouet et les plus sanglants outrages. Un tribun du voisinage, sans aucun ordre du commandant supérieur, s'était emporté à ces excès. Il se nommait Maxis, nom odieux d'un être plus odieux encore. D'une force prodigieuse, et avec cela violent et corrompu, tout en lui était terrible ; il était un objet d'horreur pour tous ceux qui le connaissaient. Il osa dépouiller de ses vêtements la bienheureuse, des épaules à la ceinture, la promener dans cet état par toute la ville de Césarée, et la déchirer de coups sur toutes les places publiques. Ce fut après avoir supporté ces outrages avec une merveilleuse constance qu'elle fut conduite devant le tribunal du juge qui la condamna à être brûlée vive.

Bientôt, ce même juge, emporté par sa cruauté et sa rage contre les serviteurs de Dieu, foula aux pieds les lois même de la nature ; il n'eut pas honte d'envier aux cadavres des saints les honneurs d'un sépulcre. Jour et nuit il faisait garder les corps en plein air, sur le lieu même du supplice, afin qu'ils servissent de proie aux bêtes féroces ; et pendant longtemps on put voir de nombreux soldats employés à exécuter cet ordre cruel et sauvage, et qui dépensaient le plus grand zèle à empêcher que les corps ne fussent enlevés. Les chiens, les bêtes sauvages, les oiseaux de proie dispersaient çà et là les membres ; et la ville était jonchée d'entrailles, d'ossements, de débris humains. Ceux qui jusque-là avaient été nos ennemis avouaient qu'ils n'avaient rien vu de si cruel ni de si horrible. Ils pleuraient moins, il est vrai, les violences faites aux victimes que l'outrage qu'on leur faisait à eux-mêmes et à toute la nature humaine. C'était aux portes de la ville qu'était exposé ce spectacle dont l'histoire ni la tragédie n'offriraient aucun exemple. Vous eussiez vu non pas dans un endroit seulement, mais en tout lieu, des chairs humaines jetées à la voirie et dévorées par les bêtes. Qeulques-uns rapportèrent avoir vu des membres entiers, des lambeaux de chairs et d'entrailles exposés dans l'enceinte même de la ville pendant plusieurs jours, et au-dessus de ces restes sacrés un miracle se renouveler sans cesse. L'air était pur et brillant ; pas un nuage ne troublait la sérénité du ciel. Tout à coup on vit la plupart des colonnes qui soutiennent les portiques de la ville suinter des larmes. Le forum, les places publiques, sans qu'une goutte d'eau fût tombée du ciel, se couvraient d'une abondante rosée, dont on ne pouvait dire l'origine, afin que tous apprissent que la terre par un inexplicable prodige avait pleuré, et qu'elle n'avait pu supporter l'impiété des crimes qui se commettaient. Ainsi Dieu voulait confondre la nature barbare et sans pitié chez les hommes, en montrant ces pierres, nature insensible, attendries sur de si grands événements. La postérité ne

verra peut-être dans ce récit qu'une fable inventée à plaisir ; mais ceux qui ont été les témoins de ces faits n'en révoqueront pas la vérité.

Le quatorzième jour du mois suivant, que nous nommons Apellée, et qui répond au dix-neuf des kalendes de janvier, quelques chrétiens d'Égypte furent arrêtés par les soldats qui avaient ordre de surveiller tous ceux qui franchissaient l'enceinte de la ville. Ils étaient venus exprès de leur pays pour assister les confesseurs en Cilicie. La plupart, comme ceux qu'ils venaient secourir, furent condamnés à avoir l'œil crevé, et le nerf du pied brûlé. Trois furent enfermés dans les prisons d'Ascalon, et donnèrent des preuves d'une merveilleuse constance. Ils consommèrent leur martyre dans des supplices divers. L'un d'eux, nommé Arès, fut livré aux flammes ; les deux autres, Probus et Élie, eurent la tête tranchée.

Le onzième jour du mois Audynée, qui répond au trois des ides de janvier, dans cette même ville de Césarée, Pierre l'Ascète, surnommé Apselame, natif du bourg d'Anée, dans le territoire d'Eleuthéropolis, fut soumis, comme l'or, à l'épreuve du feu, et donna une preuve éclatante de la pureté de sa foi au Christ de Dieu. Le juge et ses officiers le priaient en mille manières d'avoir pitié de lui-même et d'épargner sa jeunesse ; mais lui, méprisant leurs instances, préfera à tous les biens de ce monde, à la vie même, l'espérance au Dieu de tout l'univers. Il y avait avec lui un évêque qu'on disait engagé dans les erreurs de Marcion, par un zèle qu'il croyait de la piété, mais qui, à coup sûr, n'était pas selon la science. Quoi qu'il en soit, tous deux terminèrent leur vie sur le même bûcher.

L'ordre des faits m'appelle maintenant à raconter le spectacle glorieux et sublime qu'ont donné au monde Pamphile, dont le nom m'est si cher, et tous ceux qui ont souffert avec lui. Ils étaient douze en nombre, comme les apôtres, et avaient été honorés comme eux du don de prophétie et de la

grâce de l'apostolat. Seul parmi eux, Pamphile avait été élevé à la dignité du sacerdoce à Césarée. Toute sa vie on l'avait distingué par l'éclat des vertus, la fuite du monde. la charité qui le portait à faire part de ses biens aux pauvres, le mépris des espérances du siècle, enfin par son zèle aux exercices de la vraie philosophie. Mais surtout il dépassait tous les hommes de notre temps par son ardent amour des divines Écritures. Son assiduité infatigable à tous les travaux qu'il entreprenait, sa tendresse envers ses parents, ses amis, et en général tous ceux qui avaient recours à lui ; enfin les autres caractères de sa vertu qu'il serait trop long de faire connaître ici, nous les avons déjà décrits dans un ouvrage spécial partagé en trois livres. Nous y renvoyons tous ceux qui désireraient les connaître ; et nous revenons à la suite de l'histoire de nos martyrs. Le second qui descendit dans l'arène après Pamphile était Valens, diacre de l'Église d'Ælia ; c'était un vieillard vénérable à qui les cheveux blancs donnaient un air auguste. Plus versé que personne dans les saintes Écritures, il les savait par cœur, jusqu'à n'avoir pas besoin du livre, quelque passage qu'il voulût rappeler. Le troisième était rempli d'une grande ardeur et tout brûlant des feux de l'Esprit-Saint. Paul (c'était son nom) était connu de toute la ville de Jamné qui lui avait donné le jour. Avant de souffrir le martyre, il avait soutenu généreusement les combats des confesseurs, et avait eu, comme eux, le nerf brûlé avec un fer chaud.

Deux ans entiers, ils furent retenus en prison, lorsqu'enfin l'occasion du martyre leur fut offerte, par l'arrivée de nouveaux frères d'Égypte, qui souffrirent avec eux. Après avoir accompagné les confesseurs jusqu'en Cilicie, où ils étaient envoyés travailler aux mines, ces Egyptiens retournaient dans leur patrie. Aux portes de Césarée, des soldats barbares de mœurs et d'origine leur demandèrent qui ils étaient, et d'où ils venaient. N'ayant pas voulu cacher la vérité, ils furent arrêtés comme des malfaiteurs surpris en flagrant délit. Ils

étaient cinq. On les conduisit au tyran, devant lequel ils parlèrent avec une grande liberté. En conséquence ils furent jetés en prison. Le jour suivant, qui était le seize du mois Péritius. et qui correspond au quatorzième jour avant les kalendes de mars, ils furent conduits devant le tribunal, par ordre du gouverneur. Il essaya d'abord d'ébranler leur invincible constance par toute sorte de tourments, imaginant même de nombreux instruments de supplices inconnus jusque-là. Puis, après avoir en particulier exercé toutes ces cruautés sur le chef de ces martyrs, il lui demanda son nom. Au lieu du nom de sa famille, il répondit par le nom d'un prophète ; car tous avaient changé les noms qu'ils avaient reçus de leurs pères, parce que sans doute c'étaient des noms d'idoles, et ils s'étaient donné les noms des prophètes. Vous les eussiez entendus se désigner par les noms d'Elie, de Jérémie, d'Isaïe, de Samuel et de Daniel, et se montrer non-seulement dans leurs œuvres, mais jusque dans leurs noms le véritable Israël.

Firmilien, en entendant l'un de ces noms sortir de la bouche d'un de ces martyrs, n'en sut pas pénétrer la vertu cachée ; il poursuivit ses questions, et lui demanda quelle était sa patrie. Le martyr répondit dans le même sens que Jérusalem était sa patrie, voulant dire cette Jérusalem dont parle Paul, quand il dit : « La Jérusalem d'en haut « est vraiment libre ; c'est elle qui est notre mère. » Et ailleurs : « Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, « de la montagne du Dieu vivant, de la Jérusalem céleste. » Telles étaient les réponses du martyr ; mais le juge, dont la pensée rampait à terre, cherchait avec une sorte de trouble quelle était cette ville et le lieu où elle était bâtie. A ces instances il ajouta de nouvelles tortures pour contraindre le martyr à confesser la vérité. On lui lia les mains derrière le dos. on lui brisa les pieds à l'aide des nouveaux instruments de supplice ; il continua d'affirmer qu'il avait dit la vérité. Aux nombreuses interrogations qu'on lui faisait sur cette ville

dont il parlait et sur sa position, il n'avait qu'une réponse : « C'est la patrie des adorateurs du vrai Dieu. Elle n'en recon- « naît pas d'autres pour ses habitants ; elle est située à « l'Orient, vers le lever du soleil. » C'est dans ce sens que le martyr développait sa pensée avec une haute philosophie, sans faire attention aux nombreux bourreaux qui le déchiraient à l'envi dans les tortures. Comme s'il eût été sans corps, affranchi des liens de la chair, il paraissait insensible à la douleur. Le juge inquiet s'agitait avec impatience, persuadé que les chrétiens allaient construire une ville rivale et ennemie des Romains. Il s'épuisait à chercher, interrogeant en tous sens sur cette vaste contrée de l'Orient que le martyr avait désignée. Mais quand, après avoir déchiré le jeune chrétien à coups de fouet et exercé contre lui toute espèce de tortures, il eut reconnu sa constance invincible dont nous avons parlé plus haut, il le condamna à perdre la tête. Ainsi se termina ce drame sanglant.

Ses compagnons subirent des épreuves à peu près semblables, et le juge les fit mourir de la même manière. Cependant il s'épuisait ; il voyait que tous les supplices étaient inutiles contre ces hommes ; sa passion était lassée ; il s'adressa à Pamphile et à ses compagnons. Il savait qu'ils avaient déjà montré dans leur zèle pour la foi une générosité au-dessus de toute attaque ; il leur posa donc une dernière question : étaient-ils résolus à obéir aux ordres des empereurs ? Tous lui donnèrent une même réponse, la dernière parole des martyrs qui meurent en confessant leur foi ; et il prononça contre eux la même sentence que contre les premiers. Mais au moment où se dénouait ainsi cette longue tragédie, un jeune enfant de la maison de Pamphile, avec une générosité digne du grand homme qui l'avait élevé et nourri, s'élança du milieu de la foule, aussitôt qu'il eut appris la sentence du tyran, et s'écria qu'il fallait confier à la terre les corps des martyrs. Le juge, ce n'était pas un homme, mais une bête féroce ou quelque chose de plus sauvage encore que la bête, le juge, sans

égard pour la jeunesse de cet enfant, lui demanda aussitôt s'il était chrétien. La réponse affirmative de l'enfant fut pour le monstre comme un trait qui le blessa profondément ; le cœur gonflé de colère, il ordonna aux bourreaux d'user de tous leurs moyens contre ce nouveau coupable. Puis il voulut le forcer de sacrifier aux dieux ; sur son refus, il le fit cruellement frapper et déchirer jusqu'aux os. Les blessures pénétraient les entrailles ; on eût dit que ce n'étaient pas les chairs d'un homme, mais du bois, une pierre ou toute matière insensible, que taillait leur cruelle main. Le supplice fut long ; enfin le juge comprit que ses efforts étaient vains. Sous les coups des bourreaux pas un cri, pas une plainte ; l'enfant semblait un corps insensible à la douleur, et pour ainsi dire privé de la vie. Néanmoins, toujours fidèle à son passé, le juge inhumain le fit aussitôt condamner à être précipité dans un grand feu. Ainsi devançant le sacrifice de son maître selon la chair, quoique entré le dernier dans l'arène, il obtint d'être délivre le premier de la prison de son corps, parce que les bourreaux chargés de l'exécution des premières victimes avaient apporté quelque retard.

On vit ensuite paraître Porphyre, le généreux athlète qui déjà avait vaincu dans tous les combats. Son corps était couvert de poussière; mais la joie éclatait dans ses traits, il marchait à la mort avec une noble assurance ; on sentait que l'Esprit divin l'animait. Il avait pour tout ornement le manteau des philosophes, et il transmettait à ses amis et à ses proches ses dernières volontés avec une tranquillité merveilleuse. Même sur l'échafaud qu'on lui avait dressé, son visage brillait encore d'une douce sérénité ; et parce que la flamme du bûcher allumé tout autour de lui ne le touchait pas encore, et tardait à s'approcher, on le voyat ouvrir la bouche et l'aspirer ave ardeur. Jusqu'à son dernier souffle de vie, il persévéra généreusement dans le silence ; seulement, au moment où la flamme avait commencé à le toucher, on l'avait entendu prononcer à haute voix le nom du Fils de Dieu,

Jésus, dont il implorait le secours. Tel fut le combat et le triomphe de Porphyre.

La nouvelle de cette glorieuse mort fut portée à Pamphile par Séleucus, confesseur de la foi, qui avait servi dans les armées. Ce message dont il s'était fait le porteur lui valut de partager immédiatement le bonheur des martyrs. Au moment en effet où il venait d'annoncer la mort de Porphyre, et saluait par un baiser l'un des confessurs, des soldats l'arrêtèrent et le conduisirent au préfet. Celui-ci, comme s'il eût eu hâte de donner à Porphyre un compagnon et d'envoyer promptement Séleucus prendre avec lui possession du ciel, le condamna à avoir aussitôt la tête tranchée. Séleucus était de Cappadoce, et faisait partie d'un corps de jeunes soldats d'élite ; il avait obtenu des grades élevés dans les armées romaines ; car la jeunesse, un corps robuste, une haute stature, lui donnaient un grand avantage sur ses compagnons d'armes. Tout le monde vantait sa bonne mine, et l'on admirait à la fois en lui une tenue imposante et un extérieur plein de grâces. Au commencement de la persécution, il avait généreusement soutenu sous les coups de fouet la lutte sanglante des confesseurs. Plus tard, renonçant à la milice, il s'était fait le disciple zélé des ascètes dans les exercices de la piété. Les orphelins abandonnés, les veuves sans appui, les malheureux abattus par les infirmités et la misère, trouvèrent en lui comme un tuteur et un père qui les visitait et les assistait dans leurs besoins. C'est pourqoi le Dieu qui préfère les œuvres de la charité à la fumée et au sang des victimes, daigna l'appeler à l'ineffable bonheur du martyr. Cet athlète, le dixième de ceux dont nous avons parlé, semble avoir souffert le même jour où le martyre ouvrit large et facile le chemin du ciel devant Pamphile et ses compagnons.

Après Séleucus et à son exemple, on vit Théodule, vieillard pieux et vénérable, de la famille de Firmilien, qui avait pour lui des respects et des égards plus que pour tous les autres de sa maison ; car il honorait en lui non-seulement son grand

âge (Théodule comptait ses enfants jusqu'à la troisième génération) ; mais surtout il aimait l'affection et le dévouement qu'il lui avait toujours montrés. Marchant sur les traces de Séleucus, il fut conduit devant le préfet, qui fut plus irrité de le voir qu'il ne l'avait été de voir tous les autres. Il le condamna à mourir sur une croix, par le même supplice que le Sauveur.

Mais il manque encore un martyr pour compléter le nombre douze que nous avons donné en commençant. C'est à Julien qu'était réservé cet honneur. Il venait de loin, et n'était pas encore entré dans la ville, quand il apprit l'exécution des saints ; aussitôt il accourut pour les voir. A l'aspect de leurs dépouilles mortelles qui gisaient à terre, il se sentit rempli d'une ineffable joie ; il embrassait ces précieux restes, et les baisait avec amour. Les soldats ministres des cruautés du préfet l'arrêtèrent au milieu de ces pieux devoirs, et le conduisirent à Firmilien. Fidèle aux instincts de sa nature féroce, le juge ordonna qu'on le jetât aussitôt dans un grand feu. Julien, à cette sentence, n'est plus maître de sa joie ; tout son corps tressaille ; il s'élance avec allégresse, chantant à haute voix des actions de grâces au Seigneur qui l'avait jugé digne de partager l'honneur des saints. C'est dans ces sentiments qu'il reçut la couronne du martyre. Originaire de la Cappadoce, comme nous l'avons dit, Julien se distinguait entre tous par sa piété, la pureté de sa foi et la générosité de son caractère. Telle fut la glorieuse troupe de ceux qui méritèrent d'être les compagnons du martyre de Pamphile. Durant quatre jours et quatre nuits, leurs saintes dépouilles restèrent, par les ordres de l'impie Firmilien, exposées en proie aux bêtes sauvages. Mais, ô merveille ! aucune d'elles, ni les oiseaux, ni les chiens, ne voulurent en approcher. Ces corps ainsi conservés intacts par la paternelle providence de Dieu furent recueillis, et après qu'on leur eut rendu les derniers devoirs, ils furent déposés, selon la coutume, dans des tombeaux.

Les fureurs du préfet contre les martyrs étaient encore dans

toutes les bouches, lorsque Adrien et Eubule vinrent de Hanganée dans la ville de Césarée, pour visiter les confesseurs. A leur entrée dans la cité, ils furent eux aussi interrogés sur le motif de leur voyage. Ils confessèrent franchement la vérité, et furent conduits à Firmilien. Aussitôt celui-ci, sans prendre un moment de réflexion, leur fit déchirer les flancs dans de longues et cruelles tortures. Deux jours après, le cinq du mois Distri, qui répond au troisième des kalendes de mars, pendant la fête qu'on célébrait à Césarée en l'honneur du Génie de la cité, Adrien fut exposé à un lion, et ensuite achevé d'un coup d'épée. Le surlendemain, c'est-à-dire le septième jour de Distri, ou le jour même des nones de mars, Eubule fut sollicité de la manière la plus pressante par le juge d'acheter ce que les gentils appellent la liberté, par un sacrifice aux dieux. Mais il préféra à cette vie d'un moment une mort glorieuse soufferte pour la religion ; et après avoir été, comme le précédent, exposé aux bêtes, il fut, comme lui aussi, immolé par le glaive. Ce fut le dernier de ceux qui, à Césarée, scellèrent leur foi par le martyre. Mais il convient en même temps de rappeler ici que la justice divine contre les gouverneurs impies, aussi bien que contre les tyrans, ne se fit pas attendre. Celui en effet qui s'était emporté à ces excès de cruauté contre les chrétiens, Firmilien lui-même, condamné au supplice avec tous les autres, eut la tête tranchée. Tel est le récit fidèle des combats des martyrs à Césarée, durant le cours de la persécution.

La septième année de cette persécution allait finir ; les fausses accusations contre nous s'affaiblissaient peu à peu ; même au commencement de la huitième année, dans la Palestine, les nombreux confesseurs qui travaillaient aux mines jouissaient d'une assez grande liberté pour se bâtir des églises. Mais le gouverneur de la province, homme méchant et cruel, comme ses persécutions contre les martyrs l'ont fait voir, étant venu visiter ces lieux, et ayant appris la manière dont vivaient ces saints confesseurs, en écrivit aussitôt à l'em-

pereur, mêlant à sa lettre tout ce qui pouvait aider à les faire passer pour criminels. Peu après, l'intendant des mines, d'après un ordre de l'empereur, distribua les confesseurs en plusieurs bandes, et en envoya quelques-uns en Chypre, d'autres au mont Liban. Le reste fut dispersé dans différentes contrées de la Palestine, mais avec ordre à leurs gardiens de les accabler de travaux de tout genre. Le gouverneur en réserva quatre qui lui paraissaient avoir une plus haute influence, et les envoya au général des troupes impériales dans la province. Deux étaient des évêques égyptiens. Pélée et Nil un autre était prêtre ; le quatrième, nommé Patermuthius, était aimé et honoré de tous pour la charité dont il usait envers tout le monde. Le général leur commanda de renoncer à leur foi, et sur leur refus il les livra aux flammes.

Il y avait encore dans le pays d'autres confesseurs à qui on avait assigné un canton à part ; accablés par l'âge, estropiés ou malades, ils avaient dû être dispensés des travaux. De leur nombre était l'évêque de Gaza, Sylvain, en qui l'on admirait le type accompli de la perfection du christianisme. Depuis le premier jour de la persécution, il n'avait, pour ainsi dire, jamais cessé de confesser le Christ dans de glorieux combats. Mais la Providence l'avait réservé jusqu'à ce moment pour clore la longue suite des martyrs de la Palestine. Avec lui étaient un grand nombre d'Égyptiens, dont l'un nommé Jean avait la mémoire la plus heureuse de tous les hommes de son siècle. Quoiqu'il fût privé de la vue depuis longtemps, les bourreaux cependant, à cause de la fidélité qu'il avait gardée à sa foi, lui avaient brûlé le nerf d'un pied et brûlé un œil avec le feu : tant les cœurs de ces hommes avaient éteint la compassion et la pitié ; tant leurs mœurs étaient inhumaines et sauvages. D'autres peut-être loueront sa vie et la haute philosophie qui l'inspirait ; mais ce qu'il y eut en lui de plus extraordinaire, c'est la merveilleuse puissance de sa mémoire. Tous les livres de nos saintes Écritures, il les portait gravés non point sur des

tables de pierre, comme dit l'Apôtre, ni sur le parchemin ou le papier que rongent les vers et le temps, mais sur les tables de son cœur, dans son âme très-pure où l'œil de sa pensée les contemplait sans nuage. Quand il le voulait, sa bouche en tirait, comme d'un riche trésor de doctrine, tantôt la Loi et les Prophètes, tantôt l'histoire évangélique ou celle des Apôtres. J'avoue que souvent j'ai admiré avec surprise cet homme debout au milieu d'une nombreuse réunion de fidèles, et récitant des fragments considérables de nos saintes lettres. Quand je ne faisais qu'entendre sa voix, je croyais qu'il lisait, comme il est d'usage dans nos réunions. Mais lorsque je m'approchais et pouvais jouir par moi-même de toute la scène : la foule des chrétiens debout autour de lui, les yeux attachés sur leur maître ; lui, parlant sans art, comme un prophète inspiré, et avec le seul secours des yeux de son âme s'élevant bien au-dessus de ceux dont tous les organes étaient sains et actifs ; je ne pouvais alors contenir mon admiration, et je glorifiais le Seigneur. Il me semblait que dans ce fait merveilleux je touchais du doigt la preuve la plus certaine et la plus invincible que l'homme n'est pas seulement ce corps qui paraît à nos yeux, mais encore et plutôt la vie et l'intelligence qui l'animent, puisque, dans un corps tout mutilé, ce grand homme montrait une force et une lumière supérieures à sa nature.

Quant aux autres confesseurs qui vivaient, comme nous l'avons dit, séparés du reste des hommes, ils perfectionnaient leurs âmes dans la prière, les jeûnes et les autres exercices de la piété. Dieu qui leur réservait une mort salutaire et glorieuse, les appuyait du secours de sa main toute-puissante. Mais l'ennemi des saints ne pouvant souffrir de les voir toujours vigilants et armés de la prière, cherchait à se délivrer d'adversaires aussi terribles, en les faisant mourir. Dieu lui permit d'accomplir ses desseins homicides ; et ces vaillants athlètes reçurent ainsi les récompenses dues à leurs nombreux combats. Trente-neuf, en un même

jour, eurent la tête tranchée par les ordres de l'impie Maximin.

Tels ont été les martyrs dont la Palestine a vu la gloire pendant le cours de huit années ; telle est l'histoire de la persécution allumée contre nous. Elle avait commencé par la démolition des églises : ensuite à différentes époques, elle s'était déchaînée avec plus de violence sous les différents gouverneurs qui se succédèrent. Alors on avait vu dans de nombreux combats soutenus pour la foi, se multiplier à l'infini le nombre des martyrs, non-seulement en Palestine, mais encore en Libye, dans toute l'Égypte, en Syrie, et en général dans tout l'Orient jusqu'aux confins de l'Illyrie. Car au delà de ces contrées, l'Italie, la Sicile, la Gaule et toutes les provinces occidentales de l'Espagne, de la Mauritanie et de l'Afrique, n'eurent à souffrir les fureurs de la persécution que pendant les deux premières années : Dieu ayant daigné leur accorder avant nous la paix avec le secours de son bras. Peut-être sa providence divine voulait-elle récompenser la simplicité de ces peuples et la grandeur de leur foi. Ainsi, contre toute espérance, il arriva alors à l'empire romain ce qui ne s'était pas vu encore. L'empire, dans cette persécution contre nous, fut divisé en deux parties. Les chrétiens nos frères, qui habitaient l'une des deux, jouirent de bonne heure d'une profonde paix, tandis que dans l'autre ils eurent à soutenir jusqu'à la fin un nombre infini de combats. Mais lorsque la bonté de Dieu daigna abaisser sur nous un regard de miséricorde, les princes eux-mêmes qui auparavant avaient suscité contre nous la guerre changèrent tout à coup et contre toute espérance, et ils devinrent les adorateurs du Dieu qu'ils avaient persécuté. Par des proclamations favorables et des édits pleins de clémence , ils éteignirent le vaste incendie qu'ils avaient allumé contre nous. Nous ne devions pas passer sous silence cette heureuse révolution.

III

LES ACTES DE SAINT PANTALÉON.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Le véritable nom de cet illustre martyr est Pantoléon ; mais l'altération de ce nom étant ancienne et populaire, nous l'avons appelé Pantaléon, sauf dans un seul endroit où le sens exigeait cette restitution. Nous empruntons ces Actes à la collection des Bollandistes.

Au temps où les ténèbres de l'idolâtrie étaient répandues sur toute la surface de la terre, et lorsque Maximien tenait le sceptre de l'empire romain, vivait à Nicomédie le très-célèbre martyr Pantaléon. Il était né dans cette ville ; son père s'appelait Eustorge, célèbre par la grandeur de ses richesses, mais plus encore par son impiété ; car il était entièrement adonné aux superstitions païennes, et plein d'un zèle ardent pour le culte des faux dieux. Sa mère était fidèle, et pour tout ce qui concerne la religion, diamétralement contraire à son mari ; Eubula (car elle s'appelait ainsi) était en tout dévouée aux intérêts des chrétiens. Ce bon fils était ainsi instruit à l'école d'une telle mère, lorsqu'il fut privé tout ensemble du secours corporel et spirituel qu'il en recevait, par la loi commune de la mort qui lui enleva celle dont il avait reçu le jour, dans un temps où, à cause de son bas âge, il n'avait encore fait que commencer à goûter le fruit de ses soins maternels.

Plus tard, lorsque son père le vit en âge de s'appliquer à l'étude des sciences, il le confia aux soins d'un grammairien ; puis il lui donna des précepteurs et des instituteurs. Quand il fut suffisamment versé dans la connaissance de la langue grecque, on l'envoya pour étudier la médecine chez un excellent maître de ce temps, nommé Euphrosynus. La vivacité de son esprit ne se pouvait comparer qu'au vol rapide de

l'oiseau qui fend les airs : il fit donc promptement de grands progrès, sans avoir besoin de soutenir par beaucoup de travaux l'extrême facilité de son intelligence ; aussi bientôt laissa-t-il tous ses compagnons derrière lui. Il était de mœurs fort modestes, encore qu'il fût doué d'une beauté peu commune, et de conversation très-agréable : ce qui faisait que tous l'admiraient et prenaient plaisir à s'entretenir de lui ; en sorte que Maximien lui-même, ayant eu l'occasion de le voir quelquefois, lorsqu'il venait au palais à la suite de son maître, ne put s'empêcher de le remarquer et de parler de lui. Il le fit venir, lui demanda d'où il était, et comment se nommait son père. Il lui adressa même beaucoup d'autres questions. Bien plus, il ordonna à son maître de l'instruire promptement de tous les secrets de l'art, voulant, disait-il, l'attacher à sa personne et l'avoir dans son palais, tant il était touché de l'honnêteté de ses mœurs, de la douceur de ses manières, et de sa haute vertu.

Dans ce même temps, un vieillard nommé Hermolaüs, qui était chrétien, se tenait caché, par crainte de l'empereur, dans une petite maison de la ville avec d'autres chrétiens. Voyant Pantaléon se rendre chez son maître, et jugeant à sa figure et à ses manières quelle devait être la beauté de son âme ; voyant, dis-je, sa démarche modeste, tous ses mouvements bien réglés, son visage tranquille et serein, il jugea de lui avec la sagacité que montrent ceux qui reconnaissent et discernent d'avance un noble coursier, quand il ne fait guère encore que de naître, ou un bon arbre fruitier quand il commence à peine à s'élever au-dessus du sol. Il connut bientôt, par l'inspiration de Dieu, que ce jeune homme était, comme dit saint Paul, un vase d'élection ; et dès lors il se proposait, comme une chose grande et importante, de travailler à gagner cette âme. Quelquefois il l'appela, quand il le vit passer ainsi, et le pria d'entrer dans cette petite maison où il se tenait caché. Un jour, Pantaléon y ayant consenti, il le fit asseoir, l'interrogea sur sa famille et ses parents, et ainsi du reste.

Pantaléon lui répondit avec franchise, et lui dit la vérité en tout point : il lui apprit donc que sa mère, qui était chrétienne, ne vivait plus, et que son père, adonné aux superstitions païennes, vivait encore. « Eh bien, mon fils, dit alors le « vieillard, duquel des deux prendras-tu le parti, et de quelle « religion veux-tu être ? » Pantaléon répondit : « Quand ma « mère vivait, elle me persuadait d'embrasser la religion « qu'elle-même professait ; je m'y sentais assez porté ; mais « mon père étant le plus fort m'a contraint de pratiquer sa « religion, parce qu'il veut me faire admettre au nombre des « officiers du palais. — Et quelle est, dit le vieillard, la « science que tu étudies ? — C'est, répondit Pantaléon, celle « d'Esculape, d'Hippocrate et de Galien ; car tel a été aussi le « bon plaisir de mon père. Bien plus, mon maître m'a affirmé « que si je m'adonne avec ardeur à l'étude de la médecine, « je pourrai guérir toutes les infirmités humaines et remé- « dier à toutes les maladies qui peuvent se rencontrer. »

Hermolaüs prit occasion de ces paroles pour jeter en son âme, comme dans une terre bien préparée, la semence de la foi divine. « Crois-moi, lui dit-il, ô bon jeune homme ; je « vais te dire la vérité : la science d'Esculape, d'Hippo- « crate et de Galien sert de peu de chose à ceux qui l'em- « brassent. Bien plus, les dieux mêmes qu'adore Maximien « ne sont qu'une vaine chimère et une pure imagination « d'esprits faibles. Il n'y a qu'un seul vrai Dieu : c'est le « Christ. Si tu crois en lui, par sa seule invocation, tu pourras « dissiper et mettre en fuite toutes les maladies ; car il a « donné la lumière aux aveugles, la vie aux morts, la guéri- « son aux lépreux. Par sa seule parole, il chassait du corps des « hommes ces démons que Maximien adore comme des dieux. « Une femme ayant touché seulement le bord de son vête- « ment, le flux de sang dont elle souffrait depuis douze « années s'arrêta tout à coup. Est-il nécessaire de rapporter « toutes ses actions ? Ce serait une chose non moins impos- « sible que de compter les étoiles du ciel, les grains de sable

« et les gouttes d'eau de la mer. Maintenant encore il est le « secours inexpugnable de ses serviteurs ; il les soulage dans « leurs maux, les console dans leurs afflictions. Il n'attend pas « nos prières pour nous secourir dans les accidents et les « malheurs ; il prévient même les secrets désirs du cœur. « Bien plus, il accorde à ceux qui l'aiment de faire des « miracles plus grands que les siens, en attendant qu'il les « fasse jouir de la vie éternelle. »

Ces paroles furent agréables à Pantaléon. Il dit à Hermolaüs que toutes ces choses lui semblaient véritables, qu'il les avait souvent entendu dire à sa mère, et qu'il l'avait vue souvent adresser ses prières au Dieu des chrétiens. Il avait écouté avec l'attention la plus grande les paroles du vieillard ; et il prenait un extrême plaisir à les méditer, désirant même les faire connaître aussi à son maître. Chaque jour donc Pantaléon venait trouver Hermolaüs, et s'abreuvait aux sources pures de l'enseignement divin ; peu à peu il se confirmait dans la vraie foi, et comme il allait ensuite à ses études, il ne regagnait pas la maison paternelle sans avoir fait partager à son maître Euphrosynus la connaissance des grandes vérités que lui avait apprises le saint vieillard. Un jour que, revenant de prendre sa leçon, il s'était un peu écarté de sa route, il vit un enfant qui était étendu mort pour avoir été piqué d'une vipère, et cette bête venimeuse restait dressée auprès du cadavre, semblant se faire ainsi connaître elle-même pour l'auteur du meurtre. A cette vue, il fut d'abord saisi de frayeur, et recula instinctivement de quelques pas. Cependant il se remit, et approchant de l'enfant mort : « Voilà bien, se « dit-il, l'occasion de voir si les paroles d'Hermolaüs sont « véritables. Si le nom de Jésus-Christ est aussi puissant « qu'il me l'a dit, l'enfant ressuscitera, et la bête portera la « peine de son crime. » Dans cette pensée, il fit sa prière au Christ ; aussitôt l'enfant se leva plein de vie, et le serpent expira. A la vue de ce miracle , l'autre serpent, bien plus dangereux encore, ce monstre spirituel de l'idolâtrie de qui

Pantaléon n'avait pu jusqu'alors triompher entièrement, fut étouffé et détruit à jamais en lui.

Pantaléon étant donc arrivé à la perfection de la foi chrétienne, leva aussitôt les yeux au ciel, et rempli d'une grande paix intérieure, il bénit Dieu qui l'avait appelé des ténèbres de la mort à la lumière de la vérité. Ensuite, ne pouvant contenir sa joie, il vint trouver le vieillard Hermolaüs, lui exposa ce qui venait de se passer, et lui demanda le saint baptême. Celui-ci, connaissant le mérite de celui qui réclamait cette grâce, se prêta volontiers à ses désirs, et consomma, par l'administration du sacrement, l'œuvre de sa régénération. Pantaléon demeura sept jours chez le bon vieillard, nourrissant son âme et son cœur de l'abondance de la parole de vie qu'il en recevait. Ainsi se préparait-il, en se fortifiant lui-même dans le véritable esprit du christianisme, à devenir un instrument de salut pour un grand nombre. Le huitième jour, il revint chez son père, qui lui dit : « Où étais-tu, mon « fils, pendant ces derniers jours ? Ton absence m'a causé une « grande inquiétude. Te serait-il arrivé quelque accident ? » Pantaléon répondit : « Nous étions allés, mon maître et moi, « chez un des courtisans de l'empereur qui, étant fort grave- « ment malade, avait besoin de soins continus. Nous y « sommes donc restés sept jours entiers, sans vouloir nous « retirer jusqu'à ce qu'il eût recouvré une santé parfaite. » Il dit cela, non par esprit de mensonge, mais pour exprimer mystérieusement ce qui s'était passé, agissant ainsi avec une prudence très-judicieuse, et non par aucune mauvaise intention.

Le jour suivant, lorsque Pantaléon revint chez son maître Euphrosynus, il fut aussi questionné par lui, et répondit par une semblable excuse : « Mon père, dit-il, ayant acheté une « terre, m'a ordonné d'en prendre soin. J'ai donc dû m'y « rendre, et ne pas en revenir avant de l'avoir suffisamment « examinée, et distribué le travail à ceux qui doivent la cul- « tiver ; car c'est un bien de si grand prix, qu'aucun autre ne « lui est comparable. » Il disait cela pour désigner en termes

couverts la grâce inappréciable du saint baptême. Il mettait aussi le plus grand soin à ne rien omettre de ce qui pouvait retirer son père de l'erreur funeste où il était plongé. Voulant le gagner à la vraie religion, et donner la vie de la grâce à celui de qui il avait reçu la vie temporelle, il ne cessait de l'attaquer chaque jour habilement de quelque côté, et de lui poser des questions auxquelles il lui fût difficile de répondre, afin d'affaiblir peu à peu dans son esprit la croyance aux faux dieux. « Pourquoi, lui disait-il, ô mon « père, quelques-uns de vos dieux sont-ils toujours debout « sans jamais songer à s'asseoir? Pourquoi les autres sont-ils « toujours assis sans jamais se lever? » Son père ne savait comment répondre, et l'idée qu'il avait du pouvoir de ses dieux diminuait de jour en jour. Pantaléon remerciait le Christ dans le fond de son âme, voyant que le cœur de son père était, sinon encore entièrement gagné, du moins déjà divisé (comme parle le divin prophète Osée), en sorte que depuis lors il n'offrait plus d'aussi fréquents ni d'aussi magnifiques sacrifices qu'il faisait auparavant.

Pantaléon avait eu d'abord la pensée de briser et d'anéantir les idoles de son père; car il y en avait beaucoup dans sa maison. Il ne le fit pas cependant, parce qu'il avait fort à cœur de ne rien faire d'irrespectueux envers son père, et aussi parce qu'il se disait: « Par la persuasion et la douceur, je l'amènerai plus « facilement à la foi du Christ, et alors de concert nous bri- « serons tous deux ces vains simulacres. A cause de cela, notre Dieu qui a commandé d'honorer les parents, voyant les pieux desseins de cet excellent jeune homme, lui donna une occasion favorable pour les exécuter. Car lorsque Pantaléon était encore occupé à rechercher dans son esprit les moyens de gagner son père, quelques hommes amenèrent à sa demeure un aveugle qu'ils conduisaient par la main. Ils frappèrent à la porte, demandant si le médecin Pantaléon était là. On leur répondit affirmativement, et ils l'attendirent. Notre saint, ayant été averti, prit avec lui son père, vint à eux, et quand

il fut près de l'aveugle, il lui demanda ce qu'il voulait. Le malade répondit : « Je suis privé de la lumière, qui est pour « tous les hommes le bien le plus doux. Prends pitié de mes « maux fais que je ne vive plus ainsi seulement à demi, « mais que je voie le soleil, que je voie le ciel ; dans l'in- « firmité qui m'afflige, je suis comme un homme plongé au « fond des ombres de l'enfer. J'ai dépensé tout mon bien pour « me faire traiter par les médecins ; je n'y ai gagné que de me « ruiner complétement, et de perdre la faible lueur qui me « restait encore. — Eh bien, répondit Pantaléon, si je te fais « recouvrer la vue, que me donneras-tu ? — Le peu qui me « reste, répondit le malheureux aveugle, je le donnerai « volontiers et de grand cœur, en récompense d'un tel bien- « fait. » Pantaléon répondit : « Le Père des lumières te rendra « par mon ministère la vue que tu désires ; quant à l'argent « que tu m'as promis, tu le donneras aux pauvres. »

Le sénateur, entendant ces paroles, l'interrompit en lui disant : « N'entreprends pas cela, ô mon cher fils ; car tu « deviendrais aussi toi un sujet de risée. Pourras-tu donc « faire plus que les autres médecins auxquels il s'est adressé « déjà ? » Pantaléon répondit : « Personne jusqu'ici n'a su « traiter cet homme comme je vais le traiter. Il y a une « grande différence entre les autres médecins et le maître qui « m'a donné ses leçons . » Son père, croyant qu'il entendait parler d'Euphrosynus, lui dit : « Je sais que ton maître « lui-même lui a donné des soins sans pouvoir arriver à « le guérir. » Pantaléon reprit : « Attends seulement un « instant, ô mon père, et tu verras ce qui va se passer. » A ces mots il toucha les yeux de l'aveugle, et invoqua par une fervente prière le saint nom du Christ. Les yeux de l'aveugle furent soudain ouverts ; et ce miracle, dissipant les ténèbres de l'impiété qui remplissaient l'âme d'Eustorge, l'obligea de confesser la vraie foi. L'aveugle aussi reçut un double bienfait ; car, comme il était adorateur des idoles, les yeux de son âme n'étaient pas moins fermés que ceux de

son corps. Tous deux crurent, et ayant été jugés dignes du saint baptême, furent admis au nombre des fidèles. Eustorge ne se borna pas là : en digne père du grand Pantaléon, il sentit qu'il devait détruire les idoles qui remplissaient sa maison. Il les brisa, et les fit enterrer dans une fosse, afin qu'elles fussent à jamais plongées dans l'oubli qu'elles méritaient.

Peu de temps après, le père de Pantaléon vint à mourir ; je veux dire qu'il subit la mort corporelle ; car pour la mort de l'âme, il y avait échappé par la foi et par la réception du saint baptême. Cet événement fournit au saint jeune homme l'occasion d'exécuter ce qu'il avait résolu depuis longtemps. Il affranchit ses esclaves, et leur donna de bonnes sommes d'argent ; quant au reste de ses biens, il le distribua aux pauvres. Ainsi on le voyait visiter les prisonniers, les infirmes et les malades, et remédier non-seulement à leurs maladies, mais encore à leur pauvreté. Qu'arriva-t-il de là ? C'est que toute la ville cessa d'aller trouver les autres médecins : tous accouraient en foule vers Pantaléon, qui les délivrait de leurs maladies d'une manière merveilleuse, parce que la vertu du Christ était avec lui. Les médecins en conçurent une grande jalousie, et comme un jour ils rencontrèrent l'aveugle que Pantaléon avait guéri, ils se disaient entre eux : « N'est-« ce pas là cet homme qui va proclamant partout que notre « science ne lui a servi de rien ? Quel peut donc être celui qui « a opéré cette cure, et quel traitement peut-il avoir em-« ployé ? » Ils firent donc venir l'aveugle et l'interrogèrent : celui-ci ne leur cacha rien de ce qui s'était passé, et leur dit le nom de son bienfaiteur.

Quand les envieux lui eurent entendu dire qu'il devait la vue à Pantaléon, ils dirent : « En effet, il a eu un bien grand « maître. » Ils disaient cela d'Euphrosynus ; mais, sans le savoir, ils confessaient malgré eux la gloire du Christ. Or, ils cherchaient toutes les occasions de déprécier Pantaléon devant l'empereur, et de lui nuire selon leur pouvoir. Ayant appris qu'il avait guéri un des confesseurs, ils allèrent trouver

Maximien, et lui dirent : « O empereur, celui à qui tu as or-
« donné d'étudier la médecine, afin qu'il s'employât ensuite
« à ton service, méprise la bienveillance que tu lui as mon-
« trée, et oubliant le respect qu'il te doit, il va donner ses
« soins aux impies qui font la guerre à nos dieux. Non-seule-
« ment il partage leurs croyances, mais il en gagne d'autres
« à cette fausse religion. Si tu ne le fais pas promptement
« mourir, il suscitera des troubles : il attirera dans son erreur
« grand nombre de citoyens, et on attribuera au Christ
« l'honneur des guérisons opérées par Esculape. » Telle fut leur déposition ; pour la confirmer, ils prièrent l'empereur de faire venir l'aveugle qui avait été guéri. Maximien y consentit, et quand l'aveugle fut venu, ils lui demandèrent : « Qu'a fait Pantaléon pour te guérir ? » L'aveugle répondit : « Il a invoqué le nom du Christ, et la guérison s'est opérée
« si promptement qu'il n'a pu nous venir à l'esprit l'idée
« qu'il se soit servi de son art ; mais à peine a-t-il eu fait son
« invocation que j'ai recouvré aussitôt la vue. — Que t'en
« semble ? lui dit l'empereur ; est-ce le Christ ou les dieux qui
« t'ont rendu la lumière ? » L'aveugle guéri répondit : « Je
« crois, ô empereur, qu'ici les choses parlent assez d'elles-
« mêmes. Tous ces médecins que vous voyez ont pris soin de
« moi, et eux seuls en ont profité ; car ils se sont fait donner
« tous mes biens, et, au lieu de me rendre la vue, ils m'ont
« enlevé la faible lueur que j'avais encore. Qui donc dois-je
« regarder comme mon bienfaiteur, Esculape qui, invoqué
« par tant de gens habiles, n'a pu me donner aucun secours,
« ou le Christ qui, à la seule prière de Pantaléon, m'a guéri
« tout aussitôt ? Pourrais-je parler autrement, ô prince, puis-
« que tout cela est évident, comme dit le proverbe, même
« pour un aveugle ? »

Maximien, n'ayant rien à répondre qui pût le convaincre, lui dit : « Ne vas pas agir ainsi d'une manière insensée. A
« quoi bon parler du Christ, lorsque évidemment ce sont les
« dieux qui t'ont rendu la vue ? » L'aveugle, ayant plus

d'égard à la vérité qu'à la puissance de l'empereur, et s'énonçant plus librement que l'aveugle de l'Evangile : « C'est toi, dit-il, « ô empereur, qui parles d'une manière insensée, en disant « que tes dieux, qui sont aveugles eux-mêmes, peuvent rendre « la lumière à quelqu'un. Toi aussi, tu es aveugle comme « eux, puisque par tes folles penseés tu restes plongé dans « les ténèbres de l'erreur, au lieu de regarder la lumière de la « vérité. » Ces paroles remplirent de colère le tyran ; car comment des oreilles corrompues et gâtées par de continuelles flatteries pourraient-elles supporter le libre langage qu'inspire la vérité ? Il ordonna donc qu'on tranchât la tête à cet ami du Christ, punissant ainsi de mort la sainte liberté de ses paroles ; en sorte que celui qui venait de recevoir de Jésus-Christ un si grand bienfait, lui en rendit de dignes actions de grâces, en subissant le martyre pour son saint nom. Pantaléon ne négligea pas de faire ce qui était convenable dans cette circonstance : il acheta le corps du martyr, et l'ensevelit avec celui de son père, considérant la parenté spirituelle qu'il avait contractée avec lui en l'amenant à la foi, comme plus étroite encore que celle qui résulte des liens de la chair et du sang.

L'empereur fit ensuite appeler Pantaléon. Celui-ci, quand on vint le chercher, se mit à chanter ce psaume si bien approprié à sa situation présente : « Seigneur, ne négligez pas « de prendre ma défense, parce que la bouche du méchant et « du traître s'est ouverte contre moi. Ils ont porté contre moi « de fausses accusations, ils m'ont enveloppé de leur haine, et « m'ont attaqué sans aucun motif. Loin de m'aimer, ils « m'ont calomnié : pour moi, je cherchais ma consolation « dans la prière. Ils m'ont rendu le mal pour le bien, et n'ont « payé que par la haine ma bienveillance envers eux. Mais « vous, ô mon Dieu, venez à mon secours : sauvez-moi selon « votre miséricorde. Que ceux qui me haïssent soient couverts « de confusion ; que la honte, digne punition de leur perfidie, « les couvre comme d'un manteau ; votre serviteur ne cher- « chera sa consolation qu'en vous. » Quand il eut fini sa

prière, il se tint debout devant l'empereur, ou plutôt non pas devant lui, mais devant ce grand Roi immortel qui règne dans l'éternité : car il se tenait réellement en sa divine présence, et s'entretenait intérieurement avec lui. L'empereur lui dit d'abord avec un ton calme et une douceur affectée : « J'ai « appris sur ton compte, ô Pantaléon, des choses qui ne sont « pas en ta faveur. On dit que tu méprises le grand Esculape « et tous nos autres dieux, et que tu places ton espérance « dans ce Christ qui est mort misérablement, le reconnais- « sant pour seul Dieu. Tu n'ignores pas cependant combien « je t'ai témoigné de bontés, en t'admettant à ma cour ; car « j'avais recommandé à ton maître Euphrosynus de t'instruire « à fond dans la science médicale, afin de te prendre ensuite « à mon service. Toi au contraire..... Mais je veux croire que « tout ce que l'on m'a dit de toi est faux et mensonger. Je « t'ai donc fait venir, afin que tu puisses montrer toi-même « la fausseté des rapports que l'on m'a faits, dissiper les « calomnies des envieux, et sacrifier aux dieux immortels, à « qui cet hommage est si justement dû. »

Pantaléon répondit : « O empereur, les faits sont plus « croyables que les paroles, et dans tout discours on re- « cherche avant tout la véracité ; or, la piété envers Dieu « étant le plus sacré des devoirs, il faut remplir avant tout « les obligations qu'elle nous impose. Le Dieu que j'adore « est celui qui a fait le ciel et la terre, qui a ressuscité les « morts, guéri les lépreux et les paralytiques ; et cela, par « sa seule parole et par un seul acte de sa volonté. Mais ceux « que vous appelez dieux, et que vous adorez comme tels, « n'ont sans aucun doute jamais pu rien faire de sembla- « ble et ne le pourront jamais. Si tu veux, ô empereur, « nous allons en faire à ce moment même l'expérience. Fais « venir quelqu'un de ces malades incurables dont la science « humaine ne saurait espérer la guérison ; fais venir aussi « quelques-uns de vos prêtres. Ils invoqueront leurs dieux ; « moi j'invoquerai le Dieu que j'adore ; et celui dont le

« nom pourra mettre en fuite la maladie, que celui-là soit « reconnu pour seul Dieu ; quant aux autres, nous les aban- « donnerons à un profond oubli. » L'empereur accepta cette proposition ; car c'était le dessein de Dieu et de sa divine providence de faire briller ainsi la foi véritable aux yeux mêmes de ses ennemis, en sorte qu'il n'y eût pas d'objection possible, et que la vérité brillât dans tout son jour.

On amena donc un paralytique qui, depuis longtemps déjà, était cloué sur son lit, et ne pouvait aucunement se mouvoir. Les prêtres des idoles se présentèrent, ainsi que les médecins ; les uns invoquaient Esculape, les autres Jupiter ou Diane, ou quelque autre de leurs dieux. Dans leur folie, ils adressaient leurs prières à des objets inanimés, osant bien leur demander une chose si fort au-dessus des lois de la nature. Mais il n'eût pas été moins surprenant de voir ces idoles jouir tout à coup du mouvement et de la parole, que de voir le paralytique recouvrer la santé par leur entremise.

Pantaléon, témoin de leurs vaines supplications, riait de leur travail inutile et se raillait d'eux. Quand son tour fut venu, il leva les yeux au ciel et prononça ces paroles : « Seigneur, « exaucez ma prière, et que mon cri s'élève jusqu'à vous. Ne « détournez pas de moi votre face ; au jour de la tribulation « tournez votre oreille vers moi. Lorsque je vous invoque- « rai, daignez m'exaucer promptement ; et montrez à ceux « qui ne vous connaissent pas que leurs dieux sont impuis- « sants, tandis que rien ne résiste à votre souverain pou- « voir. » Alors, touchant la main du paralytique, il lui dit : « Au nom du Christ qui relève ceux qui sont brisés, sois guéri, « et que tous tes membres soient sains désormais. » Il dit, et l'effet suivit aussitôt sa parole : le paralytique n'eut plus besoin de rester sur son lit ; car ses pieds le soutenaient, il marchait d'un pas ferme, et il sautait presque de joie en sortant du palais impérial.

Mais il ne fut pas tout seul à profiter de sa guérison ; seul à la vérité, il recouvra la santé corporelle ; mais beaucoup d'autres

dont l'âme était paraylsée par l'impiété, voyant le miracle qui venait de s'accomplir, furent guéris de cette maladie bien plus dangereuse ; et détestant leur ancienne erreur, ils adorèrent le vrai Dieu. Quant aux prêtres idolâtres et aux médecins qui, par leur faute, étaient hors d'état d'être guéris, ils ne reçurent pas la lumière de la vérité ; mais, s'approchant de Maximien, ils excitèrent sa fureur contre le saint en lui disant : « Si tu laisses vivre cet impie, nos dieux et nos sacri-« fices seront bientôt anéantis : notre religion sera mise au « rang des fables ; les chrétiens se riront de nous, et leurs « affaires prospéreront de plus en plus. » Maximien prêta facilement l'oreille à ce discours perfide ; il fit venir le saint, et comme s'il eût voulu lui témoigner sa bienveillance en lui donnant un salutaire conseil, il lui dit : « Crois-moi, « Pantaléon, sacrifie aux dieux. Ne vois-tu pas que tous ceux « qui n'ont pas voulu se laisser persuader de le faire, ont été « punis de leur incrédulité sacrilége par les supplices et par « la mort ? Tu as vu le sort d'Anthime, ce vieillard insensé « qui méprisait nos dieux. Mais j'ai pitié de ta jeunesse : « sache donc que tu périras comme lui dans les supplices, si « tu persistes dans la même désobéissance. »

Pantaléon prit bien garde de ne pas se laisser séduire par ces conseils dont il connaissait toute la perfidie ; quant aux menaces, il les méprisait, sachant que les peines de cette vie, comparées à l'éternité, ne sont que des ombres. Il répondit donc : « Ne crois pas, ô empereur, pouvoir me gagner par « tes promesses ou m'effrayer par tes menaces. Pourrais-je « être tenté par l'amour des biens de ce monde ou effrayé par « des tourments passagers, moi qui non-seulement méprise « la mort, mais encore qui désire la souffrir pour l'amour du « Christ ? Loin de craindre les supplices, je craindrais qu'ils « ne fussent trop peu nombreux et trop légers : de ce côté, je « redoute plus la clémence que la rigueur. Quant à Anthime, « j'envie son sort ; car je sais qu'il n'est pas malheureux, « comme tu es destiné à l'être, mais qu'il jouit de la béati-

« tude. Je place sa mort glorieuse au-dessus de la vie la plus « douce, puisqu'il a couronné sa vieillesse par une si belle fin, « et relevé l'éclat de ses cheveux blancs par la pourpre du « martyre. Si donc, dans cet âge avancé, il a fait paraître une « si grande force et une telle constance, n'est-il pas juste que « moi, qui suis dans la force de la jeunesse, je supporte les « mêmes peines pour arriver à la même couronne? Tu ne me « persuaderas pas, tu ne me vaincras pas : j'en jure par « ces signes évidents, par ces miracles sans nombre qui m'ont « fait arriver à la connaissance de la vraie foi ; car autrement, « je déshonorerais la mémoire de mon père et de ma mère « qui m'ont formé à la piété, et avec qui j'ai hâte d'aller me « reposer dans les tabernacles éternels. » Ainsi parla Pantaléon, montrant assez au tyran trop fier de son empire quel homme il allait avoir à combattre. Ne sachant plus que lui dire, Maximien eut recours aux tortures, aimant mieux abuser de son pouvoir que d'agir selon la sagesse et la prudence véritables.

Pantaléon fut d'abord saisi, attaché au chevalet, et déchiré avec les ongles de fer ; en même temps, on lui brûlait les flancs avec des torches ardentes. Au milieu de ce supplice, il paraissait ne rien ressentir ; car son âme était élevée vers Celui de qui il attendait son secours. Son espérance ne fut pas trompée : le Christ lui apparut sous la figure du vieillard Hermolaüs, et lui donna les plus douces consolations. « Je suis avec toi, lui dit-il, dans tous ces tourments que tu « souffres pour mon amour avec une si grande patience. » Ce divin libérateur lui donna, sans plus tarder, des signes de son assistance : les bras des licteurs furent comme engourdis, les torches s'éteignirent d'elles-mêmes ; et l'empereur ordonna de suspendre l'exécution pour le moment, ne sachant même s'il la ferait recommencer plus tard. Il fit donc détacher le martyr, non qu'il fût touché d'un sentiment de compassion, mais parce qu'il était indécis sur le parti qu'il devait prendre. S'approchant alors de lui : « Quel est donc,

« dit-il, ô Pantaléon, cet art magique par lequel tu as fatigué « les licteurs et fait éteindre les torches? » Pantaléon répondit : « Ma science magique, c'est le pouvoir du Christ qui « vient m'assister et qui opère lui-même toutes ces merveilles. « — Et que feras-tu, reprit l'empereur, si je te fais subir des « tourments plus grands encore? — Alors, répondit le mar- « tyr, j'aurai droit à une plus grande récompense. »

Maximien ordonna d'apporter une chaudière d'airain, d'y faire fondre du plomb, et de plonger le martyr dans le métal brûlant. On exécuta les ordres de l'empereur; mais, au moment de subir cette terrible épreuve, Pantaléon demanda le secours de Celui qui pouvait transformer en un doux rafraîchissement les ardeurs de cette chaudière, et il dit : « Sei- « gneur, exaucez-moi lorsque je vous prie : délivrez mon « âme de la crainte de ses ennemis. Protégez-moi contre les « complots des méchants, contre la multitude de ceux qui « commettent l'iniquité. » Telle fut sa prière; aussitôt le Christ, lui apparaissant une seconde fois sous la forme du saint vieillard Hermolaüs, entra avec lui dans la chaudière : à l'instant le feu s'éteignit, et le plomb reprit la froideur qui lui est naturelle. Le martyr recommença donc à prier, et choisissant cette fois un psaume d'actions de grâces, il dit : « J'ai crié vers le Seigneur, et il m'a exaucé; le matin, à « midi et le soir, je raconterai ses bienfaits et j'annoncerai « ses grandeurs; et il exaucera ma prière. »

Tous ceux qui étaient présents se sentaient remplis d'admiration; l'empereur seul s'obstinait dans son aveuglement. Il se demandait quel nouveau tourment il devait employer contre le martyr du Christ, pour lui faire abandonner la foi ou pour lui ôter la vie. Plusieurs des officiers de l'empereur lui conseillèrent de jeter Pantaléon au fond de la mer : car après la mort des martyrs, les chrétiens avaient coutume de recueillir soigneusement leurs reliques. L'empereur se rendit à cet avis; il ordonna qu'on attachât une grosse pierre au cou du saint et qu'on le précipitât dans la mer. Les

satellites accomplirent cet ordre ; mais Dieu prit soin d'envoyer son secours à celui qui souffrait pour lui, ainsi qu'on le vit bientôt. Car quand on fut arrivé sur le rivage, et qu'on eut attaché à Pantaléon une pierre au cou, on le jeta dans la mer ; mais le Christ, apparaissant pour la troisième fois, toujours sous la forme d'Hermolaüs, fit que cette grosse pierre surnagea comme une feuille d'arbre ; et le Seigneur, prenant le saint par la main, comme autrefois l'apôtre saint Pierre, le fit marcher sur les flots. Il était facile de reconnaître par là que le libérateur et le sauveur du martyr était Celui qui, comme dit le saint roi David, trouve, dans la mer et sur l'abîme des flots, des routes et des sentiers que nul ne saurait connaître. Pantaléon gagna donc le rivage, bénissant Dieu avec une effusion de reconnaissance digne de sa grandeur d'âme et des bienfaits immenses qu'il avait reçus. L'empereur, le voyant reparaître, contre son attente, lui dit : « La mer « est-elle donc aussi soumise à tes enchantements ? » Pantaléon répondit : « La mer obéit comme tous les autres élé- « ments aux ordres qu'elle reçoit de Dieu ; car si tes serviteurs « obéissent aux ordres que tu leur donnes, toi dont le règne « ne durera que quelques jours, comment toutes les créatures « pourraient-elles ne pas obéir à la voix du Monarque « éternel ? »

Le tyran, sans se laisser convaincre par tous ces prodiges mais espérant toujours persuader à Pantaléon de revenir au culte des faux dieux, ordonna qu'on amenât des bête féroces de toute espèce. Les satellites obéirent : on amena le bêtes ; et l'empereur, les montrant à Pantaléon, voulut lui inspirer de la crainte, et d'autre part feindre d'être ému de compassion. Il lui dit donc : « Ces animaux sauvages que tu « vois ont été amenés pour te faire périr. Si donc tu as quel- « que pitié de toi-même, car pour moi je suis touché de ta « jeunesse et de ta beauté, laisse-toi persuader ; montre ta pru « dence en choisissant, quand tu le peux encore, la vie plu tô « que la mort, le bonheur, la gloire et les délices de préférence

« à la honte et aux douleurs. » Le saint répondit : « Si, avant « même d'avoir éprouvé le secours de Dieu, je ne me suis pas « laissé gagner par tes promesses, je t'écouterai bien moins « encore, après avoir reçu des preuves si éclatantes de la pro- « tection de Dieu sur moi. Pourquoi cherches-tu, ô em- « pereur, à m'effrayer par la vue des bêtes ? Celui qui a rendu « impuissantes les mains des bourreaux, qui a éteint le feu et « rétabli le plomb bouillant à sa température naturelle, celui « enfin qui a su enchaîner les flots de la mer, saura bien aussi « adoucir la fureur des bêtes feroces, et les rendre plus douces « que des agneaux. »

Le martyr du Christ ne voulant pas obéir aux ordres du tyran, et préférant être livré aux bêtes sauvages plutôt que d'adorer les démons, toute la ville se réunit pour voir ce qui allait se passer ; car on avait pitié d'un si beau et si excellent jeune homme qui, sans s'être rendu coupable d'aucun crime, allait être livré à la mort. On amena donc le saint ; il se présenta, brave comme un lion, ainsi que son nom l'indique. Sa démarche était ferme ; on ne voyait dans ses regards rien de bas ni de suppliant, rien qui semblât implorer la pitié. Et comment aurait-il pu en être autrement, puisque le Christ, lui apparaissant encore une fois sous la figure d'Hermolaüs, lui ordonnait d'avoir bon courage ? Quand le tyran eut donné l'ordre de lâcher les bêtes, on croyait qu'elles allaient tout aussitôt mettre en pièces notre saint martyr ; mais telle n'était pas la volonté de Celui qui a dit : « Le lieu de ton re- « fuge est une hauteur inaccessible : les maux ne te pourront « atteindre, et les fléaux ne pénétreront pas jusques à ta « demeure. Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, et tu fou- « leras aux pieds le lion et le dragon. » L'espoir du fidèle serviteur de Dieu ne fut donc pas trompé. En effet, bien loin de faire aucun mal au saint, les bêtes semblaient avoir perdu toute leur férocité, et même, si j'ose le dire, elles paraissaient douées de raison ; car elles venaient se coucher aux pieds du saint martyr, et les léchaient doucement : chacun d'elles

paraissait vouloir devancer les autres ; et elles ne se retiraient qu'après que le saint, posant la main sur leur tête, leur avait donné sa bénédiction.

C'était une chose bien nouvelle de voir tout ensemble des hommes remplis d'une férocité égale à celle des bêtes, et des bêtes remplies d'une douceur qui les rendait plus raisonnables que les hommes. Tout le peuple qui était présent fut saisi d'admiration, et s'écria : «Il est grand, le Dieu des chrétiens : « c'est le seul, c'est le vrai Dieu ! » D'autres criaient : « Que « l'on mette le juste en liberté. » Mais quoi ! celui qui seul en ce jour était vraiment féroce, l'empereur, s'en prit aux bêtes de ce qu'elles ne servaient pas ses désirs, et il ordonna qu'on les emmenât toutes et qu'on les tuât ; car il ne pouvait souffrir la leçon d'humanité qu'elles lui avaient donnée. Les corps de ces animaux qui avaient été ainsi égorgés, restèrent plusieurs jours sans être dévorés par les autres animaux carnassiers. Dieu le permit ainsi pour la gloire de son fidèle serviteur, et pour l'instruction des hommes impies qui persécutent ses saints. L'empereur ordonna qu'on jetât dans une fosse les corps de ces animaux, et délibéra ensuite avec ses officiers sur ce qu'il devait faire à l'égard de Pantaléon. « Vous voyez, « leur dit-il, qu'il a déjà gagné un grand nombre d'hommes « à la foi du Christ ; que ferai-je maintenant pour de- « meurer vainqueur dans cette lutte ? » Ils lui répondirent : « Il faut faire fabriquer une roue, que l'on placera sur « quelque montagne. On attachera Pantaléon sur cette roue ; « ensuite on la lancera avec violence sur la pente rapide, afin « que tous ses membres soient brisés. » Tels étaient les conseils des impies, toujours prompts à inventer de nouveaux crimes ; mais Dieu, qui veille sans cesse sur ceux qui l'aiment, défendit Pantaléon comme son fils bien-aimé.

Le saint martyr fut laissé en prison pendant tout le temps qu'on mit à construire cette roue. Quand tout fut prêt, une grande multitude se rassembla pour assister à ce spectacle : l'empereur lui-même y était présent. On attacha le martr à

la roue, et on la lança avec force sur la pente de la montagne. Pantaléon ne cessait pas de prier : toujours les divines paroles des psaumes étaient sur ses lèvres, et il implorait avec ardeur le secours du Tout-Puissant. Dieu montra bien qu'il était avec son serviteur ; car les liens se rompirent, le martyr demeura sain et sauf ; et la roue, paraissant vouloir plutôt le défendre que lui faire du mal, tua beaucoup d'infidèles. Ainsi s'accomplit la juste punition de ces méchants ; elle fit voir que le Seigneur juge selon la justice, et que le Dieu des vengeances exerce librement sa colère sur les impies. A ce coup, la ville fut remplie de crainte, et l'empereur lui-même demeura dans l'étonnement. Mais comme il était toujours aveuglé par ses vices, et ne pouvait voir la lumière de la vérité, il demanda au saint : « Que « signifie tout cela ? Jusques à quand veux-tu continuer d'en- « traîner une partie de notre peuple dans ta fausse doc- « trine, en causant la perte de l'autre, en sorte que ces « derniers meurent misérablement, et que les autres en se « faisant chrétiens deviennent nos ennemis ? » Il lui demanda ensuite quel était le maître qui l'avait instruit dans le christianisme.

Pantaléon, sans hésiter, nomma Hermolaüs, ne pouvant cacher dans le silence et l'oubli un homme qui était si digne de paraître à la lumière, et non pas de rester ignoré dans une retraite obscure. L'empereur lui ordonna de l'amener devant lui, et le martyr ne différa pas, sachant que le saint vieillard avait assez de science et de facilité de parole, pour qu'il lui fût aisé de résister à toutes les attaques, et de procurer de grandes conversions. Il partit donc avec trois soldats sous la garde desquels on l'avait placé, et se rendit à la maison qui servait de retraite au saint vieillard Hermolaüs. Quand celui-ci le vit : « Que viens-tu faire, lui dit-il, ô mon fils, et quel motif « t'amène ? » Pantaléon répondit : « Mon père, l'empereur « t'appelle à comparaître devant lui. — Je le sais, répon- « dit Hermolaüs ; c'est maintenant le temps de souffrir et de « mourir pour le Christ, comme lui-même me l'a révélé la

« nuit dernière. » Ils furent donc amenés tous les deux devant l'empereur ; et, celui-ci, interrogeant le vieillard, lui demanda : « Qui es-tu, et quel est ton nom ? » Hermolaüs se nomma ; et l'empereur lui ayant demandé s'il n'y avait point d'autres chrétiens cachés avec lui, il nomma également Hermippus et Hermocrate ; car il n'aurait jamais voulu déguiser la vérité. On les amena pareillement devant l'empereur, et quand ils furent réunis à Hermolaüs, l'empereur leur dit : « C'est vous qui avez séduit Pantaléon pour lui faire aban- « donner le culte des dieux ? » Ils répondirent : « Le Christ « lui-même sait bien appeler à la lumière ceux qui en sont « dignes. » L'empereur reprit : « Laissons là ces vaines rêve- « ries. Si vous voulez obtenir le pardon du crime que vous « avez commis, persuadez à Pantaléon de sacrifier aux dieux ; « si vous y réussissez, je vous compterai parmi mes amis, et « je vous donnerai les premières dignités de l'empire. — Eh! « comment le ferions-nous, répondirent-ils, puisque nous « sommes bien décidés nous-mêmes à n'abandonner jamais le « Christ, et à ne sacrifier jamais à vos divinités impuissantes? » Ils dirent, et levèrent au ciel les yeux de leur corps et de leur âme. Pendant qu'ils faisaient leur prière, le Sauveur leur apparut plein de gloire et de majesté, et dans tous les alentours un violent tremblement de terre se fit sentir.

L'empereur tout effrayé dit : « Voilà que nos dieux indi- « gnés font trembler la terre. » Les martyrs lui firent cette réponse, qui témoignait de leur sagesse et de leur courage : « Que diras-tu donc, ô empereur, si tes dieux eux-mêmes sont « renversés ? » Ils n'avaient pas achevé cette parole qu'un des officiers du palais accourut en criant : « O empereur, les « dieux, quel malheur épouvantable ! les dieux sont tombés « et se sont brisés sur le pavé du temple. » Ainsi ces puissants maîtres du monde, qui font à leur gré trembler la terre, étaient renversés honteusement sur le sol, et dignes de la risée de quiconque n'était pas comme eux aveugle et inanimé. Tout homme qui aurait eu un peu de jugement eût reconnu la

main du Seigneur tout-puissant opérant ces prodiges ; mais Maximien n'était pas susceptible d'ouvrir les yeux à la lumière. Il fit voir à l'instant quel fruit il avait tiré de ces avertissements du ciel, et combien il en était devenu meilleur ;car après avoir fait subir aux trois généreux confesseurs les plus cruels supplices, il leur fit trancher la tête. Quant à Pantaléon, il le fit reconduire en prison pendant ce temps-là. Les chrétiens prirent soin de recueillir les corps des saints martyrs, et de leur donner une honorable sépulture.

Maximien fit ensuite tirer Pantaléon de son cachot, et il lui dit : « Penses-tu donc sortir vivant de mes mains, sans avoir « consenti à sacrifier aux dieux ? Ne veux-tu pas imiter « l'exemple de tes maîtres Hermolaüs, Hermippus et Hermo- « crate, qui ont pris le bon parti ? Aussi, pour prix de leur « obéissance, je leur ai donné de hautes dignités dans mon « palais. Si donc tu fais comme eux, si tu imites leur heu- « reux changement, alors tu verras, ô Pantaléon, que, si « je suis sévère quand il s'agit de punir les méchants et les « obstinés, je suis libéral et magnifique quand il faut récom- « penser ceux qui savent obéir. »C'est ainsi que, pour gagner le saint martyr, il mentait avec impudence, essayant de lui faire croire que ses compagnons avaient abandonné la foi. Mais Pantaléon, éclairé d'une lumière divine, le confondit en lui disant : « Pourquoi donc est-ce que je ne les vois pas « près de toi parmi les officiers qui t'entourent ?» Maximien, continuant ses mensonges, répondit : « Ils sont absents, parce « qu'une affaire urgente m'a obligé de les envoyer dans une « autre ville. » Le martyr répondit : « Tu es contraint malgré « toi de dire la vérité : car ils sont au ciel, et ils habitent « véritablement dans la sainte cité de Dieu.»

Après avoir essayé tous les moyens pour gagner Pantaléon, le tyran impie, voyant qu'il ne pouvait abattre son courage par ses menaces, ni le gagner par ses promesses, le fit flageller cruellement, non plus pour faire impression sur l'esprit du martyr, mais pour satisfaire sa propre cruauté. Ensuite

il prononça la sentence qui portait que Pantaléon aurait la tête tranchée, et qu'ensuite son corps serait brûlé. Tel fut le jugement porté par ce monstre, que ses cruautés rendaient bien digne de brûler lui-même dans les feux éternels de l'enfer. L'athlète du Christ fut donc saisi par les bourreaux, et entraîné au lieu où devait se terminer son supplice. Il y arriva plein de joie, sachant par quelles ineffables consolations devaient être récompensées ses douleurs. Il chantait sur la route ce psaume de David : « Mes ennemis m'ont livré de « violents assauts dès le temps de ma jeunesse ; mais ils n'ont « pu me vaincre. Ils m'ont accablé de mauvais traitements : « ils ont mis le comble à leur iniquité ; le Seigneur dans sa « justice brisera la tête des méchants. » Dieu fit dans cette circonstance un miracle non moins grand que ceux qui avaient précédé ; car, lorsque les bourreaux eurent lié le martyr au tronc d'un olivier, l'un d'eux voulut lui trancher la tête ; aussitôt le tranchant de l'épée s'amollit comme de la cire, et le cou du saint martyr ne laissait voir aucune trace de blessure.

A cette vue, la frayeur saisit les meurtriers, ils s'approchèrent de Pantaléon, demandant grâce et embrassant les pieds de celui que tout à l'heure ils ne jugeaient pas digne de vivre, et confessant hautement qu'ils croyaient au Christ. Le saint non-seulement leur pardonna la malice qu'ils avaient montrée envers lui, mais leur obtint aussi le pardon de Dieu. Car, après qu'il l'eut demandé dans la prière, une voix se fit entendre qui lui disait : « Tes demandes sont exaucées. Aussi « désormais tu ne t'appelleras plus Pantaléon, mais Pantéléé- « mon, c'est-à-dire miséricordieux : nom qui ne sera pas vain, « car beaucoup obtiendront miséricorde par ton entremise. » Quand le saint eut entendu cette voix, il se retourna vers les licteurs, leur disant de faire ce qui leur avait été commandé. Ils refusaient, disant qu'ils ne pouvaient se prêter à un tel attentat ; le martyr, de son côté, insistait : ils se trouvaient donc partagés, ne sachant s'ils devaient obéir à leur juste

compassion ou aux sollicitations pressantes du saint martyr. Enfin, après l'avoir embrassé, et lui avoir donné toutes les marques possibles de vénération, ils lui tranchèrent la tête, le vingt-septième jour de juillet. Pour moi, je pense qu'ils n'auraient pu achever l'exécution, si le saint, craignant de perdre la palme du martyre, n'avait lui-même appelé la mort.

Après son trépas, il fut encore glorifié par de nouveaux miracles, Dieu voulant rendre illustre devant les hommes le nom de celui qui avait donné sa vie pour son amour. Au lieu de sang, du lait coula de ses blessures; et l'olivier auquel il avait été lié par les bourreaux parut tout à coup chargé de fruits. Ce fait étant venu à la connaissance de l'empereur, il ordonna de faire servir ce tronc d'arbre à brûler le corps du martyr, comme il l'avait auparavant ordonné. Mais les soldats qui avaient assisté à ce spectacle eurent en horreur la cruauté du tyran ; et il se conduisirent à son égard comme les Mages à l'égard d'Hérode. Ils ne retournèrent pas vers lui ; mais ils s'en allèrent en publiant la gloire de Dieu et de son martyr. Les fidèles recueillirent le saint corps, et l'emportèrent dans la maison de campagne d'un professeur de sciences nommé Adamantius, et là ils lui donnèrent une honorable sépulture, à la gloire du Père, du Fils et du Saint-Esprit, en qui la divinité est la même, et à qui appartiennent la gloire et l'adoration dans tous les siècles des siècles. Amen.

IV

LES ACTES DE Ste DOROTHÉE, VIERGE, ET DE S. THÉOPHILE.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ces Actes sont extraits de la collection des Bollandistes.

Il y avait dans la ville de Césarée en Cappadoce une vierge nommée Dorothée. Chaque jour elle rendait exactement à Dieu ses devoirs en pratiquant la chasteté, la tempérance et l'intégrité ; et, pleine de douceur et d'humilité, elle joignait le jeûne à la prière. Telle était sa prudence, que peu d'hommes avaient la force de l'imiter. Tous ceux qui la connaissaient glorifiaient Notre-Seigneur Jésus-Christ d'avoir une telle servante. Sa beauté était remarquable, sa conduite et sa sagesse incomparables, et sa virginité sans tache. Elle était tellement parfaite dans l'amour du Christ que pour lui être unie plus étroitement, elle mérita une double palme, et eut le bonheur de présenter à l'Époux céleste avec la couronne de la virginité celle du martyre. Voici maintenant le récit de sa passion, tel qu'il nous est donné dans ses Actes :

La renommée de la sainteté de sa vie étant très-répandue parmi les hommes, le gouverneur qui persécutait les fidèles en eut bientôt connaissance. Aussi, dès qu'il fut arrivé dans la ville dont nous venons de parler, c'est-à-dire dans Césarée, il fit arrêter la servante de Dieu si connue des chrétiens. Ayant été introduite devant le tribunal où il était assis, elle y parut les yeux baissés et priant son Dieu. Le gouverneur nommé Saprice l'interrogea, et dit : « Comment te nommes-tu ? » Elle répondit : « Dorothée est mon nom. » Alors Saprice dit : « Je t'ai mandée pour te faire sacrifier aux dieux selon « l'ordre de nos princes augustes. » Dorothée répondit : « Le

« Dieu du ciel qui est auguste, m'a commandé de ne servir « que lui seul ; car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton « Dieu, et tu ne serviras que lui. Et encore : Périssent de la terre « les dieux qui n'ont fait ni le ciel ni la terre. Reste donc à « voir à quel empereur nous devons obéir, à celui de la terre « ou à celui du ciel, à Dieu ou à l'homme. Mais que sont les « empereurs sinon des hommes mortels, comme l'ont été « ces dieux dont vous adorez les statues ? »

Saprice dit : « Si tu veux échapper d'ici saine et sauve, quitte « cette assurance et sacrifie aux dieux ; autrement je t'aban- « donne à la sévérité des lois ; et ton exemple apprendra aux « autres la crainte qu'ils en doivent avoir. » Dorothée dit : « Je donnerai à tous l'exemple de la crainte de Dieu, afin « qu'apprenant à le redouter, ils ne soient pas émus par « la fureur des hommes. Ceux-ci, semblables à des chiens « enragés déchirent des innocents ; dépourvus de raison, « on les voit s'irriter, aboyer et mordre les passants. » Saprice dit : « A ce que je vois, tu as résolu de demeurer « dans ta religion insensée, et tu veux mourir comme les « autres. Écoute-moi et sacrifie : c'est le seul moyen d'éviter « le chevalet. » Dorothée dit : « Les peines de ton chevalet « ne sont que d'un moment ; mais les tourments de l'enfer « sont éternels ; et pour les éviter, je ne dois pas craindre des « maux d'un instant. Je me rappelle cette parole de mon « Maître : Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peu- « vent tuer l'âme, mais bien plutôt Celui qui peut envoyer « pour jamais le corps et l'âme dans l'enfer. »

Saprice dit : « Crains donc des dieux, qui, dans leur colère, « pourront perdre ton corps et ton âme, si tu ne leur sacri- « fies. » Dorothée répondit : « Saprice, je t'ai déjà dit que tu « ne pourras me persuader de sacrifier aux démons, qui ont « habité dans ces hommes vains dont la vie a été telle qu'on « rougirait de la raconter, et dont la mort a été semblable à « celle des bêtes ; car pendant leur vie ils ont méconnu Celui « qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contien-

« nent : aussi leurs âmes brûlent en enfer, tandis que vous « adorez leurs images faites de divers métaux ; et ceux-là iront « un jour leur tenir compagnie dans les flammes éternelles, « qui, délaissant leur Créateur, auront adoré ces faux « dieux. »

A ces mots, Saprice transporté de rage se tourne vers les bourreaux et leur dit : « Étendez-la sur le chevalet : quand « elle se verra au milieu des tourments, peut-être alors con- « sentira-t-elle à adorer nos dieux immortels. » La servante de Dieu y ayant été placée, pleine de courage et d'intrépidité, dit au juge sans être interrogée : « Pourquoi me laisses-tu « attendre? Fais ce que tu as à faire, afin que je puisse voir « Celui pour l'amour duquel je ne crains ni la mort ni les « tourments. » Saprice dit : « Quel est donc celui que tu dé- « sires ? » Dorothée répondit : « Le Christ, Fils de Dieu. » Saprice dit : « Et où est ce Christ ? » Dorothée répondit : « Comme Tout-Puissant il est partout ; comme homme (puis- « que la faible raison humaine ne tient compte que de ce qui « est contenu dans un lieu) nous disons que le Fils de Dieu « est monté au ciel, qu'il est assis à la droite de Dieu son « Père tout-puissant ; mais comme Dieu, il n'a qu'une seule « divinité avec son Père et le Saint-Esprit. C'est lui qui nous « invite au jardin de ses délices, où en tout temps les arbres « sont ornés de fruits, les lis toujours blancs, les roses tou- « jours dans leur fraîcheur, les champs et les monts toujours « verdoyants, les collines toujours ombragées, les fontaines « toujours jaillissantes d'une eau délicieuse, et les âmes des « saints enivrées d'une joie immortelle dans le Christ. Si tu « m'en crois, Saprice, tu chercheras la vraie liberté, et tu tra- « vailleras à mériter l'entrée du jardin des délices de Dieu. » Saprice lui dit : « Quitte-moi ces folies et sacrifie : reçois un « époux, et passe des jours heureux ; sinon tu périras comme « ont péri tes pères à cause de leur folie. » Dorothée répondit : « Non, je ne sacrifierai point aux démons ; je suis chrétienne ; « je ne veux point d'époux, je suis l'épouse du Christ ; et je

« crois fermement qu'il m'introduira dans son paradis, et me « fera reposer sur son lit nuptial. »

Saprice alors la fit remettre entre les mains de deux sœurs nommées Christé et Callisté, qui récemment venaient d'apostasier, et il la leur confia en disant : « Vous avez abandonné la « folie et la superstition des chrétiens ; vous avez sacrifié à nos « dieux invincibles : aussi vous ai-je fait récompenser ; mais « de plus grands honneurs vous sont réservés, si vous pouvez « détourner cette chrétienne de sa folle résolution. » Ces malheureuses, ayant reçu notre sainte dans leur maison, lui disaient : « Acquiesce donc aux désirs du juge, et délivre-toi « des peines et des tourments, comme nous avons fait. Il vaut « bien mieux pour toi agir de manière à ne pas consumer ta « vie au milieu des tortures, à ne pas mourir avant le temps. » Dorothée leur répondit : » Oh ! si vous vouliez m'écouter et « vous repentir d'avoir sacrifié aux idoles ! car Dieu est bon, « et sa miséricorde est abondante pour ceux qui se conver- « tissent à lui de tout leur cœur. » Christé et Callisté lui répondirent : « Nous avons abandonné une fois Jésus-Christ : « comment se pourrait-il faire que nous revinssions à lui ? » Dorothée dit : « C'est un plus grand péché de désespérer de la « miséricorde du Seigneur, que de sacrifier à d'impuissantes « idoles. Ne perdez donc pas confiance en ce médecin si cha- « ritable, si expérimenté, qui peut guérir toutes vos blessures. « Il n'en est aucune dont la guérison ne lui appartienne ; car « on ne l'appelle Sauveur que parce qu'il sauve, Rédempteur « que parce qu'il rachète, Libérateur que parce qu'il ne cesse « de nous délivrer. Pour vous, adonnez-vous donc de tout « votre cœur à la pénitence, et sans nul doute vous obtiendrez « le pardon de vos fautes. »

Ces deux infortunées se jettent alors à ses pieds qu'elles arrosaient de leurs larmes ; elles la conjurent de prier pour elles, afin que, par son secours, elles puissent dignement satisfaire à Dieu et mériter la divine miséricorde. Notre sainte fondant en larmes, adressa alors ces paroles au Seigneur : « O Dieu qui

« avez dit : Je ne veux point la mort du pécheur, mais bien « qu'il se convertisse et qu'il vive ; Seigneur Jésus-Christ qui « avez dit que les anges du ciel se réjouissaient davantage de « voir un pécheur faire pénitence que quatre-vingt-dix-neuf « justes persévérer dans la justice, signalez votre bonté envers « ces âmes que le diable s'est efforcé de vous ravir ; rappelez « ces brebis au bercail ; et que leur exemple ramène toutes « celles qui s'étaient écartées de vous. »

Pendant qu'elle faisait cette prière et d'autres semblables, le gouverneur l'envoya chercher avec les deux sœurs, et il se les fit amener dans son palais. Les prenant à part, il commença par leur demander si elles avaient ébranlé la constance de Dorothée. Mais elles lui répondirent de concert : « Nous « avons péché, nous avons mal agi ; car la crainte des « peines et des douleurs d'un instant nous a fait sacrifier à « d'impuissantes idoles ; nous l'avons donc priée de nous im- « poser la pénitence, afin de pouvoir obtenir la miséricorde du « Christ. » Alors, Saprice déchira ses vêtements, et dans sa fureur il ordonna de lier dos à dos les deux sœurs, et de les jeter dans une chaudière brûlante, si sur-le-champ elles ne voulaient sacrifier. Les deux sœurs s'écrièrent : « Seigneur Jésus-Christ, « acceptez notre pénitence, et accordez-nous votre pardon. » Comme elles persévéraient dans cette prière et dans la confession de leur foi, on les jeta dans la chaudière, où elles furent brûlées sous les yeux de Dorothée. La vierge, transportée de joie, en voyant le courage qu'elles faisaient paraître dans la mort, leur disait : « Devancez-moi, mes sœurs, « vous pouvez être certaines que votre péché vous a été remis, « et sachez que la palme que vous aviez perdue vous a été « restituée : il vient au-devant de vous et vous tend les bras- « ce Père qui se réjouit quand il retrouve le fils qu'il avait « perdu. »

Alors Saprice fit étendre de nouveau Dorothée sur le chevalet. Qnand elle y fut placée, il parut une si grande joie dans tous ses traits, qu'il était aisé de voir qu'elle était arrivée

à l'accomplissement de tous ses désirs. Saprice lui dit : « Pourquoi montrer ainsi une joie feinte et simuler l'allé- « gresse au milieu des supplices ? » Dorothée répondit : « Jamais dans toute ma vie je n'ai été si heureuse qu'au- « jourd'hui ; car ces âmes que par ton moyen le diable avait « ravies à Dieu, le Christ les a recouvrées par mon entremise. « En ce jour il y a réjouissance dans les cieux ; à leur sujet « les anges sont dans la joie, les archanges dans la jubilation ; « et tous les apôtres, les martyrs et les prophètes en tres- « saillent d'allégresse. Hâte-toi donc, Saprice, et accomplis « ton œuvre au plus vite, afin que je puisse m'unir à ce con- « cert des saints, et me réjouir avec eux comme j'ai pleuré « avec eux sur la terre. » Alors Saprice lui fit appliquer des torches allumées sur les flancs. Durant ce supplice, Dorothée tournant vers le juge son visage de plus en plus illuminé d'une joie céleste, et insultant à sa fureur, lui disant : « Misé- « rable, te voilà vaincu, toi et tes idoles ! »

Saprice la fit alors descendre du chevalet, puis il ordonna de la souffleter longtemps, en disant : « Qu'on frappe ce visage « qui m'insulte. » Après qu'elle eut été longtemps et cruelle- ment frappée, Saprice, voyant qu'elle témoignait toujours de la joie, et que les bourreaux n'en pouvaient plus de fatigue, dicta ainsi sa sentence : « Nous ordonnons que Dorothée, « jeune fille pleine d'orgueil, qui a refusé de conserver la vie « en sacrifiant, et qui veut absolument mourir pour je ne sais « quel homme qu'on appelle Christ, soit frappée du glaive. » A ces mots Dorothée s'écria : « Je vous rends grâces, céleste « Amant des âmes, de ce que vous m'appelez à votre paradis, « et m'invitez à votre lit nuptial. »

Comme elle sortait du prétoire du gouverneur, un procu- reur nommé Théophile lui dit par raillerie : « Allons, épouse « du Christ, tu m'enverras du jardin de ton époux des fruits « ou des roses. » Dorothée lui répondit : « Très-volontiers, je « le ferai ainsi. » Au moment où elle allait recevoir le coup de la mort, elle demanda au bourreau de lui laisser quelques

instants pour prier. Quand elle eut achevé sa prière, un enfant parut tout à coup portant dans un linge trois fruits de la plus grande beauté et trois roses. Elle dit à cet enfant : « Portez, je vous en prie, ceci à Théophile, et dites-lui de ma « part : Voici ce que tu m'as demandé de t'envoyer du jar- « din de mon époux. » Aussitôt elle fut frappée du glaive, et avec la palme du martyre elle alla rejoindre le Christ, auquel appartient la gloire dans tous les siècles des siècles. Amen.

En ce moment Théophile, procureur du juge, racontait en riant à ses compagnons la promesse de Dorothée. « Aujour- « d'hui, disait-il, comme le bourreau conduisait au supplice « Dorothée, qui se disait l'épouse du Christ, et qui parlait « sans cesse de son départ pour le Paradis, je lui ai dit au « milieu du trajet : Quand tu seras arrivée au jardin de ton « époux, envoie-moi des roses ou des fruits. Elle m'a ré- « pondu : Certainement, je le ferai ainsi. » Il parlait encore, tournant en plaisanterie la promesse de la vierge, lorsque tout à coup l'enfant se présente devant lui, portant dans un linge les trois beaux fruits et les trois roses épanouies. Il dit à Théophile : « Voici ce que, sur ta demande, Dorothée, vierge « très-sainte, t'avait promis ; elle te l'envoie du jardin de son « Époux. »

Théophile, en recevant ce présent, s'écria : « Le Christ est « le Dieu véritable, et le mensonge n'est pas en lui. » Les autres avocats lui dirent : « Es-tu fou, Théophile, ou plai- « santes-tu ? » Théophile leur répondit : « Je ne suis point « fou, et je ne raille pas ; mais c'est d'une manière raison- « nable que je crois Jésus-Christ vrai Dieu. » Ils lui dirent : « Quel motif t'a donc engagé à l'exclamation que tu viens de « faire ? » Théophile répondit : « Dites-moi, en quel mois « sommes-nous ? » — « En février, dirent-ils. » Théophile reprit : « Un froid glacial règne dans toute la Cappadoce, « et tous les arbres sont dépourvus même de leurs « feuilles : d'où pensez-vous donc que viennent ces roses et « ces beaux fruits avec le feuillage qui les accompagne ? »

Ils dirent : « Pas même dans la saison nous n'en avons vu de « semblables. » Théophile leur répondit : « Moi-même que « vous voyez, j'adressais par dérision la parole à Dorothée au « moment où elle allait recevoir l'exécution de sa sentence. « Comme elle me semblait folle de parler de son époux le « Christ, et du Paradis où elle se rendait, j'ai insulté à ce qui « me paraissait sa folie, et je lui ai dit : Lorsque tu seras « arrivée au jardin de ton époux, envoie-moi des roses et « des fruits. Elle m'a répondu : Je le ferai certainement. A « peine a-t-elle eu souffert la mort pour le nom du Christ, « que tout à coup voici venir à moi un enfant d'une beauté « merveilleuse, mais petit de taille ; il me semblait, en effet, « n'avoir pas plus de quatre ans; à peine si je l'aurais cru « capable de parler. Cet enfant m'a touché le côté, je me suis « détourné pour le voir ; alors Il m'a tiré à part, et m'a parlé « dans un si gracieux langage, qu'en sa présence je semblais « n'être plus qu'un paysan. Il ma présenté ce linge avec ces « fruits et ces roses, et il m'a dit : « Dorothée, vierge très- « sainte, t'envoie ces présents du jardin de son Époux, comme « elle te l'avait promis sur ta demande. » En recevant ce pré- « sent, j'ai poussé un cri d'émotion, et l'enfant a disparu : je « ne doute pas qu'il ne soit un ange de Dieu. » Après avoir dit ces paroles, Théophile s'écria : « Heureux ceux qui croient « au Christ et qui souffrent pour son nom ! Il est le vrai « Dieu ; et quiconque met sa confiance en lui, possède la « vraie sagesse. »

Comme il disait ces paroles et d'autres semblables, quelques-uns allèrent trouver le gouverneur et lui dirent : « Votre procureur Théophile, qui jusqu'ici parlait contre « les chrétiens et les poursuivait à mort, crie maintenant « devant les portes du palais, louant et bénissant le nom « de je ne sais quel Jésus-Christ, et beaucoup croient en « ses paroles. » Aussitôt le gouverneur se le fit amener. Dès qu'il fut introduit, il lui dit : « Quels discours tiens-tu au « dehors ? » Théophile répondit : « Je louais heureusement

« le Christ que jusqu'aujourd'hui j'avais malheureusement « blasphémé. » Le gouverneur dit : « J'admire qu'un homme « de ta prudence ait voulu même prononcer ce nom, toi qui « jusqu'ici as persécuté ceux qui le confessent. » Théophile répondit : « Cette conduite fait voir que c'est le vrai Dieu « qui m'a converti de l'erreur à la voie droite, et m'a fait « reconnaître que lui-même est le vrai Dieu. » Le gouverneur dit : « Les hommes, pour l'ordinaire, avancent en sa- « gesse avec les années ; mais toi te voilà tout d'un coup « devenu insensé, lorsque tu appelles Dieu celui que les « chrétiens eux-mêmes t'apprennent avoir été crucifié par « les Juifs. » Théophile répondit : « J'ai entendu dire en « effet que Jésus a été crucifié, et, dans mon erreur, je ne « pensais pas qu'il fût Dieu ; chaque jour je blasphémais son « nom. Maintenant je me repens de mes crimes passés et de « mes blasphèmes, et je confesse sa divinité. » Le gouverneur « dit : « Où donc et quand es-tu devenu chrétien, toi qui « jusqu'ici as sacrifié ? » Théophile répondit : « Du moment « où j'ai confessé le Christ et ai cru en lui, je me suis senti « chrétien. Ainsi, croyant de tout mon cœur au Christ, Fils « de Dieu, je prêche son vrai nom, son saint nom, son nom « immaculé, son nom qui n'est ni mensonge ni imposture « comme le sont les idoles. »

Le gouverneur dit : « L'imposture règne donc dans nos « dieux ? » Théophile répondit : « Comment l'imposture ne « régnerait-elle pas dans ces simulacres que l'homme a fabri- « qués avec du bois, qu'il a jetés en fonte, qu'il a limés avec « l'acier, dont il a affermi les bases avec du plomb, que les « chouettes touchent familièrement, que les araignées cou- « vrent de leurs toiles, et dont l'intérieur est souvent rempli « de rats et de souris ? Je veux bien être un menteur, si ce « que je dis est dénué de fondement. Mais comme je ne « mens pas, il est juste que tu reconnaisses la vérité, et que « tu détournes ton cœur de la fausseté. Il convient que toi « qui es établi pour juger ceux qui commettent l'imposture,

« tu te sépares du mensonge, et que tu recherches la vérité « qui est dans le Christ. » Le gouverneur dit : « Nos dieux « ne sont donc pas des dieux vivants ? » Théophile répondit : « Les idoles sont sans intelligence ; mais l'intelligence de « Dieu est invisible. Tes dieux ont besoin qu'on les garde ; le « nôtre garde tous les êtres. S'il n'en est pas ainsi, c'est par « la raison qu'il faut me convaincre ; si tu n'as que ton pou- « voir contre moi, il demeure constant que je l'emporte, du « moins par la raison. »

Le gouverneur dit : « Je vois, malheureux Théophile, que « tu veux mourir d'une triste mort. » Théophile dit : « Au « contraire, je désire obtenir une vie heureuse. » Saprice lui dit : « Sache donc que si tu persistes dans ta folie, je te ferai « d'abord souffrir divers supplices, et ensuite je te condam- « nerai à une mort cruelle. » Théophile répondit : « C'est « déjà mon désir. » Le gouverneur dit : « Il te faut avoir « pitié de ta personne, de ta maison, de ton patrimoine, de « tes fils, de tes parents, et ne pas te livrer témérairement à « une mort publique, qui n'est que pour les fous, les scélé- « rats et les imprudents. » Théophile répondit : « C'est le « comble de la sagesse de savoir maîtriser ainsi toutes ses « affections, et de ne rien craindre de tous les supplices. Non, « ce n'est pas une témérité déraisonnable, mais bien une sé- « rieuse réflexion qui me fait persévérer dans mes résolu- « tions ; car je préfère l'éternité au temps, je préfère ce qui « doit toujours subsiter à ce qui ne fait que passer. » Le gouverneur dit : « Tu choisis plutôt les tourments que le « repos, tu désires plutôt la mort que la vie. » Théophile répondit : « Je crains les tourments, et j'ai la mort en hor- « reur ; je crains des tourments, qui ne finissent point ; j'ai « en horreur une mort qui consiste dans des peines éternelles. « Les supplices que tu peux me faire endurer finiront au bout « de quelques instants ; mais ceux qui sont destinés aux ado- « rateurs des idoles les tourmenteront bien plus cruellement, « aussitôt après leur mort, et ils ne cesseront jamais. »

Le gouverneur dit : « Qu'on étende sur le chevalet Théo-« phile, ce beau parleur : peut-être la violence des tortures lui « fera quitter sa vaine éloquence. » Dès que le martyr fut suspendu sur le chevalet, il s'écria : « Me voici vraiment « chrétien, car je suis suspendu à la croix (en effet, le che-valet a quelque rapport de forme avec la croix) ; ô Christ, dit « encore le martyr, je vous rends grâces de ce que vous avez « permis que je sois attaché à l'instrument de votre mort. » Le gouverneur lui dit : « Malheureux, aie pitié de ta chair. » Théophile répliqua : « Malheureux, aie pitié de ton âme. « Pour moi, je ne veux pas épargner dans le temps la chair « de mon corps, afin que Dieu épargne mon âme dans l'éter-« nité. » Le gouverneur, transporté de rage, lui fit déchirer les côtés avec les ongles de fer, et brûler les flancs avec les torches ardentes. Au milieu de ces tortures, Théophile ne disait autre chose, si ce n'est : « Je vous confesse, ô Christ, « Fils de Dieu ; daignez m'admettre au nombre de vos « saints ; » et il témoignait sur son visage un courage intré-pide, au point qu'on eût dit que ce n'était pas lui qu'on tourmentait.

Cependant les bourreaux eux-mêmes se lassèrent, et l'impie gouverneur dicta ainsi la sentence : « Que Théophile, qui « jusqu'ici a sacrifié aux dieux immortels, et qui, après les « avoir adorés, a abjuré leur culte pour se joindre à la secte « des chrétiens, ait la tête tranchée : nous l'ordonnons. » Théophile dit : « O Christ, je vous rends grâces ! » et il mar-chait plein de joie à la couronne de l'éternelle vocation. Ouvrier de la onzième heure, il mérita une récompense égale à celle qui fut donnée aux ouvriers de la première, par la grâce de Celui qui glorifie les saints, et à qui appartient l'hon-neur et l'empire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen.

V

LES ACTES DE SAINTE EUPHÉMIE, VIERGE.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Nous empruntons ces Actes aux Bollandistes.

Sous le règne de Dioclétien, il y avait un grand nombre de fidèles dans la ville de Chalcédoine, où résidait le proconsul Priscus. Ce magistrat avait pour ami un sophiste nommé Apélianus, qui était rempli d'un zèle impie pour le culte du faux dieu Mars. Dans le dessein de causer la perte des chrétiens fidèles, Apélianus dit à Priscus : « « Souviens-toi, sage « proconsul, que, selon les ordres de l'empereur, c'est pour « nous tous un devoir de sacrifier à Mars, le plus grand de « tous les dieux. » Sur cet avis, le proconsul rendit un édit terrible qu'il fit afficher dans les lieux les plus fréquentés de la ville, et où il s'exprimait ainsi : « Habitants de Chalcédoine, « écoutez l'ordre qui vous est donné. Selon le décret de em- « pereur, après nous être purifiés durant huit jours, nous « devons offrir un sacrifice au grand dieu Mars. Si quelqu'un « refuse d'obéir, par attachement à une autre religion, je le « ferai périr dans les supplices. Voici le signal qui sera donné : « le huitième jour, la trompette sonnera, et tous nous ac- « courrons au temple de Mars pour y offrir religieusement un « sacrifice, et nous rendre propice le plus grand de tous les « dieux. » Or, du moment où cet édit fut proclamé, Apélianus ne fit plus que chercher jour et nuit s'il pourrait découvrir quelqu'un qui ne s'y conformât pas, afin de le poursuivre aussitôt comme un chien par ses aboiements Selon la teneur du décret, la trompette donnait le funeste signal de se préparer au sacrifice. Quant à ceux dans l'âme desquels habitait Dieu, ils s'étaient retirés dans une maison

où ils s'adonnaient à la prière. Avec eux était la vierge sainte Euphémie, fille du sénateur Philophrone et de Théodorisiana, femme pieuse qui répandait d'abondantes aumônes parmi les malheureux, et n'attendait sa récompense que de Dieu seul. Apélianus, ministre de Satan, vint trouver le proconsul et lui dit : « Il y a des gens qui sont cachés dans telle maison : ils « refusent d'obéir aux édits de l'empereur et à l'ordonnance « que tu as rendue. Si on les laisse en paix, ils en gagneront « beaucoup d'autres, et les dissuaderont de venir à notre sacri- « fice, en sorte que notre culte sera tourné en dérision. » Sur cette dénonciation, le proconsul ordonna qu'on les saisît tous. Quand ils furent rassemblés devant le tribunal, Euphémie attirait tous les regards par sa beauté et par la richesse de sa parure, mais bien plus encore par ses vertus qui se reflétaient jusque dans ses traits et dans sa démarche.

Priscus leur dit : « Je vous ordonne à tous d'obéir à notre « monarque, et de sacrifier au puissant dieu Mars. » Alors tous, de concert avec la vierge Euphémie, répondirent d'une seule voix : « Sache, ô proconsul, que nous sommes « les serviteurs du Seigneur Jésus-Christ, monarque éternel « qui est assis au plus haut des cieux : c'est lui qui a étendu « le firmament comme une tente immense ; c'est lui qui a « affermi la terre ; en un mot, c'est lui qui a créé toutes « choses. Nous l'honorons en nous offrant nous-mêmes à lui « comme un sacrifice d'agréable odeur. » Priscus, ayant entendu cette réponse, leur dit : « Je m'étonne grandement, « lorsque je considère votre air de distinction et les nobles « sentiments de vos âmes, je m'étonne que vous vous lais- « siez ainsi emporter tous par un fol enthousiasme. Croyez- « moi plutôt : obéissez au prince ; livrez-vous avec joie aux « fêtes splendides qui vont accompagner le sacrifice : par là, « vous obtiendrez les bonnes grâces du souverain, et vous « recevrez de lui les faveurs qu'il accorde à ses amis. » A ce discours, les généreux athlètes du Christ, laissant voir, par la sérénité de leur visage, combien était grande

la paix de leur âme, se rangèrent comme un chœur angélique autour de la vierge Euphémie, et, inspirés de Dieu même, prononcèrent d'une seule voix cette belle réponse : « Nous le répétons, ô proconsul, nous sommes les serviteurs « du Très-Haut, et nous nous efforçons de vivre irrépréhensi- « bles à ses yeux dans la foi qu'il nous a donnée. Notre espé- « rance est d'obtenir l'effet de la promesse qu'il nous a faite, « quand il a dit : Courage, bon et fidèle serviteur ; parce que « tu as été fidèle dans de légères épreuves, je te donnerai une « grande récompense. Toi-même, ô proconsul, tu n'ignores « pas que quand quelqu'un a reçu du prince un poste ou un « emploi, il travaille avec ardeur pour plaire à celui qui l'a « constitué dans cette dignité, afin de mériter ensuite un rang « plus honorable. Si donc des hommes mortels déploient un « zèle si grand pour servir un roi mortel, à combien plus « forte raison ne devons-nous pas, nous autres, garder l'al- « liance qu'a faite avec nous le Roi suprême et éternel, afin « d'avoir pour notre héritage les biens qu'il nous a promis ? « Ces biens sont purement spirituels, et par là-même exempts « de corruption ; nous les posséderons avec joie durant toute « l'éternité. Fais donc ce que tu voudras ; pour nous, ins- « truits de la grandeur des biens célestes, nous sommes prêts « à mourir pour obtenir les trésors que nous réserve le sou- « verain Seigneur de toutes choses. »

Alors le proconsul, changeant de ton, ordonna que chacun des généreux athlètes fût soumis à de cruelles tortures. Chaque jour donc, on les tourmentait par des supplices qu'ils enduraient avec patience, se glorifiant dans le Christ, et s'exhortant les uns les autres à combattre avec courage. Ils exhortaient aussi la magnanime et généreuse Euphémie, en lui disant : « O fidèle servante du Christ, toi dont l'âme a été « embellie et fortifiée par le don précieux de la foi ; ô vierge « sage revêtue du Christ, tu vas recevoir la récompense. « Élance-toi dans la carrière parmi les cinq vierges prudentes, « qui portent leurs lampes toujours allumées à la suite du

« céleste Époux. » Les tourments des martyrs durèrent ainsi pendant dix-neuf jours ; et dans les intervalles des tortures on les gardait dans la prison, où la grâce du Saint-Esprit nourrissait et fortifiait leurs âmes. Le vingtième jour, Priscus, après avoir délibéré avec Apélianus, cet homme pervers dont il avait coutume de suivre les conseils, commença l'interrogatoire ; et, s'étant assis sur son tribunal, il commanda que l'on amenât les martyrs. Ils s'approchèrent tous ensemble, ayant au milieu d'eux la vierge Euphémie comme un radieux flambeau. Le proconsul leur parla tout d'abord en ces termes : « Dites-moi, jeunes gens, maintenant que vous avez un peu « goûté la douleur, êtes-vous prêts à sacrifier au dieu Mars, « ou bien refuserez-vous encore d'obéir ? » Mais tous, d'une seule voix, de concert avec la victorieuse Euphémie, répondirent : « Jusques à quand, ô proconsul, te laisseras-tu donc « abuser ? Jusques à quand demeureras-tu dans cette erreur « funeste qui t'empêche de reconnaître le Dieu tout-puissant « par lequel tu as été créé ? » Alors Priscus dit aux satellites du diable : « Frappez-les au visage, en leur disant : Obéis- « sez, et sacrifiez au dieu Mars. » Les satellites exécutèrent promptement cet ordre. Pendant qu'on souffletait rudement les martyrs, leurs visages paraissaient éclatants de lumière ; les bourreaux au contraire furent bientôt épuisés, et devinrent comme morts. Ce que voyant Apélianus, ministre de Satan, il dit au proconsul : « Nous les avons châtiés : « il faut maintenant les envoyer à l'empereur. » Le proconsul, ayant goûté cet avis, les fit reconduire en prison jusqu'au temps où ils devaient être envoyés à l'empereur. Ils étaient au nombre de quarante-neuf, en sorte que la vierge sainte Euphémie était la cinquantième.

Pendant qu'on les reconduisait en prison, le proconsul accourut comme un loup ravissant qui tombe à l'improviste sur un faible troupeau. Il saisit violemment Euphémie ; car, dans sa lâcheté, n'osant pas se mesurer avec les hommes, il croyait triompher plus facilement d'une jeune fille. La

servante du Christ, sans laisser paraître le moindre trouble, leva les yeux au ciel, et s'écria : « Venez à mon se-« cours, Seigneur Jésus-Christ ; car j'espère en vous : que « mon espérance ne soit pas confondue. » Priscus, l'entendant faire cette prière, lui dit : « N'oublie pas la considération qui « est due à ton rang et à ta famille. Tu as cru trop facilement « à des paroles trompeuses : c'est une faiblesse naturelle à « l'esprit léger des femmes ; laisse de côté ces erreurs et sa-« crifie au grand dieu Mars. » La généreuse vierge répondit : « Nous faisons peu de cas des honneurs terrestres ; nous re-« cherchons la gloire éternelle pour notre âme, et nous ne « pouvons l'acquérir que par la vaillance dans le combat. Me « voici donc prête à travailler et à combattre pour obtenir la « récompense promise à nos pères. »

Priscus, irrité de se voir vaincu par une femme, ordonna d'apporter une machine garnie de plusieurs roues, afin qu'en y faisant jeter la sainte, il pût dans un instant broyer tout son corps. Or, pendant qu'on la traînait vers l'instrument de son supplice, elle insultait au proconsul en disant : « Impie, combien de fleuves de sang innocent ta « cruauté a déjà répandus ! Ministre et fils de Satan, c'est « en son nom que tu présides au supplice des saints. Tu « fais bien les œuvres de ton maître, quand tu cherches « à nous tromper pour nous faire partager ta damnation. « Ennemi cruel et perfide, crois-moi, l'instrument inventé « par ta malice ne pourra rien sur moi ; car j'ai avec moi « le Christ qui me soutient dans cette lutte ; plus tu me feras « souffrir, plus j'aurai de droits à son amour et à sa pro-« tection. » A peine avait-elle achevé ces paroles, que les bourreaux firent tourner les roues : les membres de la vierge parurent brisés, sans que rien pût altérer la paix et la joie qui brillaient sur son visage. Elle commença même à louer Dieu en disant : « O Seigneur, vous qui êtes la vraie source de la « joie des âmes, ô lumière de vérité qui faites miséricorde à « ceux qui vous invoquent dans la vérité, jetez un regard sur

« moi, votre humble et inutile servante ; délivrez-moi des « attaques du diable et de son ministre impie, le proconsul « Priscus. » Aussitôt un ange descendu du ciel brisa l'instrument de torture, et frappa les bourreaux d'une si grande faiblesse, qu'ils parurent aussitôt tout abattus et comme défaillants. La sainte au contraire demeura victorieuse et sans blessure, à la grande admiration de tous ceux qui étaient présents.

Le proconsul dit : « Par la fortune de l'empereur et la « bonté des dieux, je jure que, si tu ne sacrifies au dieu Mars, « je te fais consumer par le feu, afin de t'apprendre que tu ne « peux recevoir aucun secours de celui que tu adores. » Euphémie répondit : « Tu me menaces d'un feu qui dure un « instant et s'éteint aussitôt ; mais j'ai le cœur trop ferme « pour craindre tes menaces. Par le nom, par les victoires des « glorieux serviteurs du Christ qui m'ont précédée dans cette « carrière du martyre, je jure à mon tour que je foulerai « sous mes pieds ton orgueil et ta tyrannie. » Le proconsul effrayé ordonna d'allumer dans une fournaise un feu sept fois plus fort que de coutume, et donna l'ordre à d'autres bourreaux de saisir la vierge et de la jeter au milieu des flammes. Alors Euphémie, montrant un visage riant et paisible, se mit à chanter : « Soyez béni, Seigneur, qui êtes assis au « plus haut des cieux, et qui daignez cependant abaisser vos « regards sur vos plus faibles créatures. Vous que les Anges « et les Vertus des cieux adorent et louent sans cesse, je vous « invoque, moi votre humble et petite servante. Aidez-moi « selon votre bonté ; soutenez-moi par la force de votre « Esprit-Saint ; montrez à cet homme impie, à cet ennemi « du Christ, que vous êtes le même Dieu qui avez envoyé « votre Ange vers les trois enfants de Babylone pour les délivrer du milieu des flammes. Maintenant donc, Seigneur, « jetez un regard sur ma faiblesse ; envoyez-moi votre se- « cours, délivrez-moi de la gueule du lion, de la cruauté de « la bête farouche, des menaces du proconsul ; car votre

« nom est glorieux et terrible dans les siècles des siécles.
« Amen. »

Quand elle eut achevé cette prière, le proconsul donna l'ordre aux bourreaux de la saisir. Ils la prirent donc pour la jeter dans le feu. Mais un des satellites, nommé Sosthène, qui avait un glaive à la ceinture, s'approcha du proconsul et lui dit : « Commande, ô proconsul, que je me frappe moi-« même ; mais je ne puis porter la main sur cette sainte ; « je vois autour d'elle une armée d'hommes vêtus d'habits « blancs comme la neige, qui se préparent à la défendre. » Un autre soldat nommé Victor, détachant son baudrier, dit : « Je te prie, ô proconsul, de ne pas m'obliger à exécuter tes « ordres : je ne puis me résoudre à toucher cette sainte ; « je vois au-dessus de la fournaise des hommes vêtus de blanc « qui écartent les flammes, et veillent à la préserver de tout « mal. » Le proconsul, pour toute réponse, ordonna de mettre en prison Sosthène et Victor, et de faire venir d'autres soldats pour exécuter ses ordres.

Ceux qui vinrent s'appelaient, l'un César, l'autre Varius. Ils saisirent la victorieuse Euphémie, et la jetèrent au milieu des flammes ; mais les ministres de Dieu, les anges de paix, la reçurent, écartant de part et d'autre les flammes qui dévorèrent aussitôt le soldat nommé César. Le sainte se tenait donc debout au milieu de la fournaise ardente comme dans un agréable palais ; et, voyant le Christ, Roi du ciel et de la terre, elle dit : « Soyez béni, Dieu de nos pères, qui n'avez pas mé-« prisé ma prière, qui avez daigné abaisser sur moi les « regards de votre miséricorde, qui avez brisé les dents du « lion furieux, qui avez fait fleurir en moi votre justice, et qui, « par votre Saint-Esprit, avez éloigné de moi les attaques du « serpent infernal. O vous qui sauvez ceux qui espèrent en « vous, donnez-moi la grâce de combattre si généreusement « devant vous, que j'obtienne la vie éternlle. » Elle sortit ensuite de la fournaise, recommandant au Seigneur Jésus-Christ les gardes qui s'étaient refusés à la saisir.

Alors le proconsul dit : « Qu'on la reconduise en prison « jusqu'à demain. Pendant ce temps, je réfléchirai sur le « supplice que je dois choisir pour lui ôter la vie. » Euphémie se retira donc en louant Dieu. Or, les généreux soldats du Christ se réjouissaient de la constance qu'avait montrée cette bienheureuse vierge, et ils disaient : « Soyez béni, « Seigneur, dans tous les siècles, vous qui avez accordé à « votre servante le bonheur de s'offrir elle-même à vous en « sacrifice, à l'exemple de nos pères dans la foi, qui ont mérité « la récompense éternelle en confessant votre saint nom. » Ce fut en ce moment que le proconsul fit amener devant son tribunal Sosthène et Victor, et il leur dit : « Sacrifiez aux « dieux. » Ils répondirent : « Il est vrai, ô proconsul, que, « séduits par l'esprit de ténèbres auquel tu rends hommage, « nous avons été longtemps éloignés du vrai Dieu. Mais main- « tenant, grâce à la victorieuse Euphémie, nous croyons en « Celui qui a dissipé les ténèbres de nos âmes, qui seul peut « détruire la sentence de mort encourue par nous, en nous « délivrant de l'ennemi de toute vérité, et en nous recevant au « nombre de ses saints. Continue donc de servir avec zèle « Satan ton maître; frappe-nous : nous n'obéissons pas à tes « ordres impies, ni aux édits de tes empereurs : nous refusons « de sacrifier à tes divinités fausses et impures. »

Sur cette réponse des généreux confesseurs, le proconsul ordonna qu'on les jetât dans l'arène pour y combattre les bêtes. Ils y furent donc jetés ensemble, et firent cette prière : « Seigneur tout-puissant, qui êtes grand et redoutable, qui, « par votre pouvoir, conservez tout ce que vous avez créé; « vous qui avez fait sortir du néant l'immensité des mers, qui « avez affermi la terre par votre parole ; vous qui avez fait « éclater la lumière en dissipant les ténèbres ; vous qui avez « surmonté les douleurs de la mort et qui avez vaincu le « dragon, gardez-nous sains et saufs ; préservez-nous contre « la fureur de cet homicide, et accordez-nous de posséder en « paix votre héritage. » Aussitôt se fit entendre une voix qui

disait « J'ai exaucé votre prière.» Ils se recommandèrent donc à Dieu, et tout aussitôt ils rendirent l'âme. Ce que voyant le proconsul, il se leva et s'en alla dans le prétoire. Les corps des saint martyrs furent enlevés par les chrétiens, et déposés avec honneur dans un lieu convenable.

Le lendemain matin, le proconsul se prépara à interroger la vierge Euphémie. Elle sortit de sa prison comme une victime choisie pour le Christ, chantant et disant : « Seigneur, je vous « chanterai un cantique nouveau sur la terre ; je vous glori- « fierai, ô mon Dieu, selon mes forces ; je chanterai des « hymnes à votre nom, je célébrerai votre gloire au milieu « des peuples infidèles, et j'obtiendrai pour mon héritage une « place dans votre royaume. »

Chantant ainsi des psaumes, des cantiques et des hymnes de louange à Dieu, elle arriva devant le tribunal, et le proconsul lui dit : « Jusques à quand veux-tu donc courir ainsi « à ta perte? Notre grand dieu te sera propice, si tu veux « l'adorer. Laisse-toi donc fléchir, et sacrifie. » La vierge répondit : « Si j'obéissais à ces êtres obscurs et ténébreux qui « ne sont pas des divinités ; si je sacrifiais aux démons muets « et sourds auxquels vous rendez vos hommages, c'est alors, « ô le plus injuste et le plus inconséquent des hommes, que « je mériterais bien qu'on m'appelât folle et insensée. Quant « à toi, ô ennemi du Christ et ami du serpent, tu mérites « doublement le feu éternel, puisque tu t'efforces d'y entraî- « ner les autres avec toi. Mais tu ne réussiras pas aujourd'hui; « car j'ai en moi la grâce du Christ qui me fortifiera toujours. »

Priscus ordonna qu'on lui préparât un redoutable instrument de supplice. C'était une fosse remplie de pierres aiguës et de pointes acérées, recouverte seulement d'un peu de terre, comme les piéges qu'on tend aux bêtes sauvages, afin qu'en la faisant passer à l'improviste dans ce lieu, elle tombât dans la fosse, et que son corps fût déchiré en mille manières. Quand ce piége impie fut dressé, Euphémie s'avança vers lui tranquille et joyeuse ; car elle avait déjà trop souvent

vu la mort en face pour pouvoir se laisser dominer par la crainte. A l'approche du lieu fatal, les soldats la poussaient fort rudement, afin qu'elle tombât dans le piége ; mais les anges la portèrent dans leurs mains, en sorte qu'elle passa sans aucun accident. Les satellites, au contraire, tombèrent dans la fosse et y périrent ; ce qui réalisa cette parole de l'Écriture : « Le pécheur a été pris dans les filets qu'il avait tendus et cachés lui-même. » Quant à la sainte, elle recommença ses prières, en disant : « O Dieu tout-puissant, vous « qui connaissez les cœurs, vous qui donnez des trésors impé- « rissables que les voleurs ne sauraient enlever ; vous qui « avez étendu le firmament et affermi la terre sur ses bases, « qui avez créé toutes choses d'une seule parole par Notre- « Seigneur Jésus-Christ ; vous qui, par un seul acte de votre « volonté, avez fait briller la lumière, qui avez envoyé votre « Fils pour détruire les douleurs de la mort, et pour enchaî- « ner le prince et le chef de l'impiété ; vous qui avez daigné « venir au secours de vos serviteurs qui combattent contre le « diable pour la gloire de votre saint nom, et qui fortifiez en « eux la foi ; vous qui avez toujours été mon soutien, délivrez « mon âme, et par les prières de vos saints qui combattent « pour vous dans la prison, gardez votre servante et daignez « m'aider par la force de votre Esprit-Saint, parce que vous « ne repoussez que les pécheurs endurcis, et vous n'aban- « donnez jamais ceux qui espèrent en vous. »

Le proconsul, témoin de tout ce qui s'était passé, ordonna qu'on amenât la vierge devant son tribunal, et lui dit : « Tu sais, « ô Euphémie, que, malgré la noblesse de ta naissance et la « grandeur de ton rang, tu as cédé à des suggestions perfides, et « que maintenant tu t'obstines à demeurer dans l'erreur. Tu « as osé me résister, à moi qui représente ici l'empereur « lui-même. Maintenant donc, agis comme une femme hon- « nête et sensée : pardonne-moi les traitements sévères que « j'ai dû exercer à ton égard, et sacrifice au dieu Mars, afin de « ne pas faire le déshonneur de ta famille. » Euphémie, pleine

de la sagesse du Christ, répondit au proconsul : « Tyran, « pourquoi ta face est-elle remplie d'amertume et de ruse? Bête « féroce cachée sous la peau de la brebis, tes paroles sont « pleines de mensonge. O paroles dorées, plus amères que l'ab- « sinthe! Je ne serai pas assez insensée pour abandonner le « trésor de ma vie et m'attacher au diable. Ne te flatte donc « pas, ô proconsul, de pouvoir m'amener à offrir des sacrifices « aux démons : tu ne me feras pas avouer qu'ils soient des « dieux. Comme seraient-ils des dieux, ces personnages « inventés à plaisir, qui n'ont même jamais existé? Et toi, « es-tu donc assez fou pour croire immortels ceux qui n'ont « jamais eu la vie, et pour leur offrir des sacrifices? Je n'écou- « terai pas tes paroles trompeuses ; hâte toi de faire ce « qu'il te plaira. Je désire arriver, par le moyen des sup- « plices que tu me prépares, au séjour de la vie éternelle, « où se trouve le chœur des anges, où le Christ donne la « palme et la couronne à ses fidèles serviteurs, où l'Esprit- « Saint remplit les âmes d'un fleuve intarissable de vérité. »

Le proconsul en fureur ordonna qu'on la battît de verges. Pendant qu'on la frappait, elle dit : « O misérable, tes « verges ne me touchent point : tu es abattu, tu ne peux « résister, ta tyrannie est vaincue. » Cependant Apélianus, cherchant avec le proconsul de nouveaux moyens d'attaquer cette vierge généreuse, ordonna d'apporter des scies aiguës et des poêles rougies au feu, afin qu'après lui avoir scié tous les membres, on pût les lui brûler séparément. Quand tout fut prêt, on amena la sainte, et on la jeta sous le tranchant des scies ; mais aussitôt elles se brisèrent ; le feu s'éteignit, et aucun de ces instruments de supplice ne put rien contre la sainte ; car les anges étaient avec elle. Alors le proconsul et son perfide conseiller, voyant que la servante du Christ triomphait de tous leurs efforts, résolurent enfin de l'exposer aux bêtes.

On amena donc Euphémie dans l'arène, au milieu de laquelle se tenant debout, elle dit : « Seigneur, votre misé-

« ricorde est connue de tous ceux qui invoquent votre nom. « Daignez donc recevoir mon âme ; et de même que vous avez « eu pour agréable le sacrifice de notre père Abraham, dai- « gnez recevoir l'esprit de votre humble servante. »

A ces mots, elle fit le signe de la croix, invoquant le nom du Seigneur. Les lions lancés contre elle vinrent lécher ses pieds ; d'autres animaux féroces qu'on lâcha ensuite en firent autant. Mais afin que son glorieux martyre fût enfin consommé, une de ces bêtes sauvages la mordit, et lui fit une légère blessure. Alors une voix se fit entendre du ciel : « Monte, Euphémie, viens prendre ta place, reçois ta récom- « pense ; car tu as combattu généreusement, tu as achevé ta « course, tu as conservé la foi. » Au son de cette voix, il se fit un grand tremblement de terre, en sorte que tous en furent ébranlés. La sainte dit : « Rendez, Seigneur, au per- « fide proconsul ce qu'il mérite, et daignez assister vos ser- « viteurs. » Ayant prononcé ces paroles, elle remit son âme au Christ.

Sa mère Théodorisiana et son père Philophron enlevèrent son corps, et l'ensevelirent dans un sépulcre neuf, à quatre milles de Chalcédoine. Le proconsul envoya à l'empereur, sous bonne garde, les autres saints qu'il avait fait jeter en prison ; car lui-même était tombé malade, et déjà se trouvait en grand danger de mort. Le martyre de sainte Euphémie s'accomplit, à la gloire de Dieu le Père, de Notre-Seigneur Jésus-Christ et du Saint-Esprit, le seizième jour de septembre. Nous marquons ce jour comme devant être célébré par ceux qui conservent la sainte mémoire de la vierge Euphémie, que son courage rendit martyre du Christ sous le proconsul Priscus. Nous tous donc qui, à l'honneur de Dieu, célébrons la mémoire de cette sainte, glorifions Dieu le Père tout-puissant, et adorons Jésus, maître du ciel et de la terre, dans l'unité de l'Esprit-Saint ; car à lui convient la gloire, maintenant et toujours et dans tous les siècles des siècles. Amen.

VI

LES ACTES DE SAINT ACACE ET DE SES COMPAGNONS.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

La collection des Bollandistes nous a fourni ces Actes.

L'ennemi de tout bien, le diable qui ne cherche qu'à faire le mal, avait excité une troisième fois la persécution contre les serviteurs de Dieu par la main du gendre de Dioclétien, l'empereur Maximien, qui était lui-même le plus fidèle auxiliaire de Satan, son digne père. L'édit impérial ordonnait que, dans toutes les villes, ceux qui refuseraient d'honorer les dieux fussent livrés, sans rémission aucune, au dernier supplice. Les chefs de l'armée devaient aussi traduire devant leur tribunal et condamner à mort tout soldat qui ne rendrait pas son culte aux divinités de l'empire, ou plutôt aux démons.

En ce temps-là, saint Acace martyr fit éclater sa généreuse fermeté dans les tortures, et montra, comme son nom l'indiquait, qu'il ne participait en rien aux œuvres malicieuses du prince des ténèbres. Il était Cappadocien de naissance, soldat de profession; mais, devenu par l'ardeur de sa volonté athlète du Christ, il rehaussa par ce titre et sa condition et son origine. Voici comment se passèrent les faits qui concernent son martyre.

Un officier du nom de Firmus qui commandait comme tribun ceux que l'on appelle les hommes de Mars, et sous lequel Acace exerçait la charge de centurion, fit appeler un à un chacun de ses soldats, pour savoir quelles étaient leurs dispositions touchant les ordres de l'empereur. Un grand nombre cédant soit aux exhortations, soit aux menaces de leur chef, sacrifièrent aux idoles, sans craindre la perte de leur âme ; mais quand il en vint à interroger Acace, le généreux cen-

turion lui dit à haute voix : « Je suis né dans la religion « chrétienne, je suis donc chrétien, et toujours je le serai avec « le secours de mon Seigneur Jésus-Christ, comme mes « parents et mes ancêtres. » Quand il eut prononcé ces paroles, Firmus essaya par trois fois, tantôt avec de grandes promesses, tantôt avec de terribles menaces, de changer sa courageuse résolution ; mais le bienheureux demeura si ferme et si constant dans la profession de sa foi, que le tribum se vit forcé, d'après l'édit impérial, de le charger de fers, et de l'envoyer à Bibianus qui commandait toutes les troupes.

Ce général s'étant assis sur son tribunal pour interroger ceux qui confessaient le nom du Christ, Antonin, le gardien de la prison, lui dit : « Président Bibianus, hier, Firmus le « tribun des soldats appelés les hommes de Mars, t'a envoyé « chargé de chaînes le centurion Acace qui refuse d'obéir à « l'édit de nos maîtres les invincibles empereurs, parce qu'il « suit la religion du Christ. Voici d'ailleurs l'exposé de sa « cause que le tribun t'a fait parvenir. » Bibianus dit : « Que « l'on donne lecture de ce que nous a écrit le très-excellent « Firmus, tribun militaire. » On le fit aussitôt en ces termes : « Flavius Firmus au général Bibianus, salut. Le centurion Acace « qui servait sous mes ordres, s'est dit chrétien, et, malgré mes « conseils, mes promesses et mes menaces, il a persisté dans la « même déclaration. Obéissant alors aux ordres des victorieux « empereurs, je te l'ai envoyé chargé de chaînes, afin que, « soumis par tes ordres à la torture, il obéisse aux lois. »

Cette lettre ayant été lue, Bibianus dit : « Amenez devant « nous Acace. » Antonin, le chef de la prison, répondit : « Il « est présent, » Aussitôt Acace se plaça devant le tribunal avec un visage joyeux, annonçant déjà le bonheur qui l'attendait. Le juge lui demanda : « Quel est ton nom ? » Il répondit : « Mon nom et celui de toute ma famille est digne « d'envie, il vient du Christ ; mais celui dont les hommes « m'appellent est Acace. » Le juge lui dit : « Pourquoi donc, « puisque l'on te nomme Acace, c'est-à-dire bon, est-tu devenu

« méchant à ce point de refuser d'obéir à l'édit de l'empe-
« reur ? Car c'est là ce que m'écrit le tribun Firmus. » Acace
répondit : « O juge, tu m'adresses là des paroles captieuses ;
« mais je te le déclare ouvertement, je mérite d'autant mieux
« d'être appelé Acace, que je refuse plus énergiquement
« toute participation avec ces affreux démons avides de sang,
« comme avec ceux qui leur obéissent. » Le juge reprit : « Et
« d'où es-tu donc sorti, toi qui te vantes avec tant d'au-
« dace ? » — « Me demandes-tu, répondit Acace, quelle
« est ma patrie ? » Le juge lui dit : « Nous connaissons les
« mœurs et les coutumes des différentes nations; je t'ai donc
« demandé, en effet, quelle était ta patrie, afin que je sache
« par là comment je dois agir dans cette affaire. » Acace
répondit : « Je suis Grec d'origine ; mais c'est en Cappadoce
« que j'ai vu le jour ; mes parents y faisaient leur demeure.
« Je me rendis bientôt à l'armée, et j'appris que plusieurs
« de mes compagnons d'armes avaient été mis à mort avant
« mon arrivée, comme disciples du Christ; depuis, plusieurs
« autres de mon rang et de mon âge furent aussi massacrés
« pour le même motif, et nous vîmes après leur trépas que
« Dieu leur avait accordé la grâce des miracles. J'ai donc
« préféré suivre leur exemple, plutôt que de déférer à ces
« ordonnances que vous appelez des lois, parce que. n'étant
« faites que par des hommes, elles périssent avec eux après
« cette vie. »

Le juge répondit à ce discours : « Ne pense pas, insensé, que
« je t'épargne dans les tourments. Cette audace étonnante et
« ces pensées extravagantes que tu sembles avoir rapportées
« de ton pays, méritent de sévères châtiments. Si tu ne veux
« pas être exposé à la torture, tu n'as qu'à abandonner ces
« folies, tu n'as qu'à obéir à l'édit impérial, en rendant un
« culte véritable aux dieux qui ont donné à nos Augustes la
« victoire et l'empire. Tu dois respecter aussi l'autorité de
« notre tribunal, tu dois quitter cette hardiesse ridicule et
« inconvenante, qui te fait croire que tu es plus sage que

« nous tous, et qui te fait placer tes espérances dans un « homme condamné et puni, dit-on, par les lois. » Acace répondit : « O juge, les tromperies de Satan t'ont jeté dans « une erreur profonde : les empereurs ne doivent point leur « puissance au culte des dieux, comme tu le prétends, mais à « la volonté du Seigneur très-clément qui gouverne toutes « choses. Tu dis que j'ai placé mes espérances dans un homme « condamné à mort. Sache que ce Jésus, notre Maître, « s'est fait homme pour nous, et qu'il est venu dans ce monde « pour nous sauver. Lui qui était le vrai Dieu, il a voulu dans « sa miséricordieuse bonté prendre la nature humaine et se « l'incorporer. Mais tu ne pourras entendre et comprendre « ces grands mystères, qu'en soumettant ton esprit à la foi « chrétienne. Je te dirai encore cependant que Jésus étant « le vrai Dieu, le Verbe uni au Père, éternel comme lui, il a « pourtant voulu, au temps marqué par sa volonté toute-« puissante, achever l'œuvre de notre rédemption, en nous « délivrant de l'esclavage du démon qui avait été notre ennemi « dès le commencement. »

Le juge dit alors : « Si les empereurs se déclarent contre « ton Christ, pourquoi ne vient-il pas les punir, puisqu'il a « pris la nature humaine à cause de nous ? Il lui serait facile « de le faire, s'il est vraiment le Dieu tout-puissant. » Acace répondit : « Vous pourriez tous reconnaître sa bonté et son « pouvoir, par cela seul qu'il ne vous punit pas à l'instant des « injures que vous lui faites ; mais il attend encore, afin « que vous, qui offrez aux démons le culte et l'honneur « qui ne sont dus qu'à lui seul, vous puissiez vous repentir. « Il veut aussi achever le choix de ses serviteurs bien-aimés, « et les amener à leur perfection par cette conduite provi-« dentielle. Si en effet il vous châtiait subitement, vous « péririez aussitôt éternellement ; ses fidèles serviteurs ne « pourraient manifester leur foi, et la puissance de sa grâce « demeurerait oisive. En permettant que vous persistiez « impunément dans vos coupables habitudes, que vous épui-

« siez sa longanimité, voici ce qui arrive : c'est que vous « courez toujours plus à votre perte, et que vous recevrez « enfin la condamnation que vous méritez ; tandis que nous « qui avons toujours reconnu le souverain empire de notre « Dieu, nous allons avec lui jouir de la vie éternelle. Mais « sa gloire éclate bien plus magnifiquement dans ceux qui, « reconnaissant leurs forfaits, se repentent et en font péni- « tence. »

Bibianus dit alors : « Tu as donc étudié les belles-lettres, « pour parler avec tant d'éloquence ? Vraiment, par les dieux « immortels, tu nous as fait un raisonnement irréfutable « pour nous montrer que le salut des hommes dépend de la « puissance de Dieu. » Acace répondit : « Ceci même peut te « faire reconnaître le pouvoir souverain de notre Dieu, puisque « n'ayant pas étudié les belles-lettres que vous estimez tant, « si ce n'est pour ce qui nécessaire à la compréhension des « divines Écritures, j'ai obtenu de mon Maître divin, malgré « mon indignité, d'être un objet d'admiration pour les « hommes, et même pour vous qui êtes des personnes d'une « haute instruction. Notre Dieu, lui aussi, quand il commença « sur la terre l'œuvre de sa divine miséricorde, et qu'il « envoya publier dans tout l'univers l'établissement de son « royaume, ne s'adressa point à des hommes puissants par les « richesses, par la naissance, par le talent de la parole, mais « il se servit de pauvres gens : il envoya des pêcheurs, des « publicains pour prêcher son Évangile. Il agit ainsi afin de « faire connaître sa force merveilleuse qui dépasse toute ima- « gination ; car c'était son Esprit-Saint qui soutenait seul ses « disciples. »

Le juge reprit et dit : « Je m'amuse à te faire parler, et « j'oublie ce que je dois exécuter. Tu sais, Acace, que l'édit « de l'empereur ordonne, sous les peines les plus sévères, à « vous tous chrétiens, de sacrifier aux dieux et de les honorer « en toute manière, afin qu'ils vous en récompensent ; et « si vous le refusez, il veut que vous soyez condamnés et

« livrés aux derniers supplices. Je désirerais donc savoir si tu « es disposé ou non à présenter des offrandes aux dieux et à « te soumettre à nos lois. » Acace répondit : « Plusieurs fois « déjà, interrogé par Firmus, j'ai confessé que j'étais chrétien; « je répète donc de nouveau que je suis disciple du Christ, et « que je ne veux pas sacrifier à ces démons impurs. » Le juge dit : « J'ai eu pitié de ton âge ; car tu n'as pas plus de vingt- « cinq ans, à ce que je vois. Je n'ai pas voulu non plus, par « égard pour ton grade militaire, te soumettre aussitôt à la « torture ; mais, si tu t'obstines plus longtemps dans ta folie, « tu vas me contraindre à te livrer aux tourments. » Acace répondit : « Ce n'est pas une folle résolution, mais bien « plutôt une détermination prudente et très-agréable à Dieu, « que de ne pas vouloir abandonner Celui qui m'a créé, dont « la providence m'a protégé jusqu'à ce jour, et qui seul est « vrai Dieu. » — « Comment donc, reprit le juge, soutiens-tu « qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu, puisque tu dis que le Christ « est Fils de Dieu ? car il faut de toute nécessité que s'il est « Fils et égal au Père, il y ait deux Dieux et non un seul Dieu. « Si donc vous parlez de deux Dieux, pourquoi me dis-tu « maintenant qu'il n'y en a qu'un seul? Vraiment tu me « forces, par tes rêveries insensées, de plaisanter avec toi. »

Acace dit alors : « Je crois et j'espère que Jésus, qui a été « crucifié sous Ponce-Pilate, me donnera par son Saint-Esprit « la facilité de répondre clairement à tes demandes ; car ce « n'est pas une question de peu d'importance, que de savoir « comment nous faisons profession de n'honorer qu'un seul « Dieu, quand nous parlons de deux personnes divines. Je « te dis donc que le Saint-Esprit est inséparable du Père et « du Fils, et que ce sont trois personnes ayant des noms diffé- « rents, mais qui ne forment qu'une seule puissance, une « seule divinité. Nous ne reconnaissons en effet qu'un Dieu « possédant en lui-même et le Verbe et l'Esprit-Saint. Ne « serait-il pas absurde que Dieu fût sans le Verbe et sans « l'Esprit de vie? Un exemple te fera comprendre ce mys-

« tère, autant qu'il est permis à l'intelligence humaine. « L'empereur qui maintenant nous gouverne, et que tu « appelles toi le seigneur, et moi un homme comme un autre, « puisqu'il est soumis au jugement de plus fort que lui, l'em- « pereur Maximien, dis-je, et son fils Maxence, forment deux « personnes, qui l'une et l'autre cependant sont d'une même « condition humaine, et dont la puissance dans l'empire est « inséparable, en telle sorte que l'honneur du père rejaillit « sur celui du fils, et la gloire du fils sur celle du père ; il en « est ainsi de notre Dieu ; car l'essence divine du Père, du « Verbe et de l'Esprit-Saint étant une et immuable, elle ne « forme qu'un seul et vrai Dieu que nous adorons. »

Le juge dit : « Plusieurs fois déjà je t'ai exhorté à revenir « au sujet de l'accusation ; mais tu cherches toujours, par des « divagations complétement inutiles, à t'en éloigner. Fais « donc ce que je t'ai commandé, offre un sacrifice pour honorer « les dieux de la patrie qui conservent tout cet univers ; car « je t'ai déjà épargné trop longtemps. » Acace dit : « Ne crois « pas m'effrayer par ces menaces. Voilà mon corps tout prêt « à subir les tourments ; fais-en ce que tu voudras ; quant « à ma résolution, ni toi, ni ton empereur, ni tous tes dé- « mons, ne pourront la changer et me décider à commettre « un forfait. » Le juge dit alors : « Eh bien, puisque tu le veux « absolument, tu vas être livré à la torture ; car il faut que « l'édit de l'empereur s'exécute ; et je ne pourrais souffrir « qu'amené devant mon tribunal et sommé d'obéir aux lois, « tu t'en retournes après avoir méprisé mon autorité. » Plein de colère, le président dit en s'adressant aux exécuteurs : « Plantez en terre quatre pieux, attachez-y Acace, et frappez-le « avec des nerfs de bœuf sur le dos et sur le ventre, afin « de lui apprendre à plaisanter avec nous et à se croire un « grand sage, lui qui ne sait rien. Voyons si son Dieu viendra le « secourir, et si sa détermination est aussi irrévocable qu'il le « prétend. » Pendant que le martyr était tiré aux quatre pieux, et qu'on le battait cruellement, il disait ces seules paroles :

« O Christ, venez secourir votre pauvre serviteur ; Seigneur, « mon Dieu, ne m'abandonnez pas. » Le juge, voyant que les six bourreaux fatigués étaient obligés de se faire remplacer par leurs compagnons, et que le corps du bienheureux martyr, déchiré de coups, laissait échapper des flots de sang qui inondaient la terre, sans que sa constance pût être vaincue, lui dit : « Sacrifieras-tu maintenant, malheureux ? Est-ce que tu « préfères ce supplice à l'amitié de César ? »

Acace lui répondit : « Je ne sacrifierai jamais ; mon Sei- « gneur Jésus-Christ est venu à mon aide, et les tourments « que tu m'as fait endurer m'ont rendu plus fort et plus « résolu qu'auparavant. Jusqu'à ce moment, l'attente où « j'étais de la torture ne laissait pas de troubler un peu « mon esprit ; mais dès que l'on a commencé à me frapper, « Jésus-Christ m'a communiqué une si grande énergie, que « je me suis senti beaucoup plus vigoureux, et disposé dès « lors par cette force divine à braver tous les supplices. » Le juge dit : « Tu parles ainsi, parce que tu n'as pas encore « été soumis à la grande torture : mais je saurai abattre ton « arrogance, puisque la compassion dont j'usais envers toi, « te rend, de ton propre aveu, si téméraire. » Acace répondit : « Fais donc tout cela promptement ; car les souffrances dont « tu veux m'accabler seront pour moi très-utiles ; et plus tu « les redoubleras, plus aussi tu me procureras, que tu le « veuilles ou non, la grâce puissante de mon Dieu. » Le juge dit : « Tu fais ces beaux discours, parce que ta chair n'est « pas encore réduite en lambeaux. » Acace répondit : « Je t'ai « dit déjà de me tourmenter autant que tu le voudrais ; pour « moi, je ne sacrifie pas aux démons impurs, et ne veux point « me conformer à tes désirs ni à ceux de ton père Satan. » Entendant ces paroles, le juge, transporté de colère, dit : « Brisez-lui les joues avec des masses de plomb ; car il abuse « de notre trop longue patience. » Quand on l'eut fait, Acace dit : « Voilà qu'on t'a obéi, mais tu n'as rien gagné ; toutes « les inventions diaboliques ne pourront triompher de mon

« amour pour le Christ. » — « Sacrifie, lui cria le juge, et tu « seras délivré des tourments que l'on te prépare encore. » Acace répondit : « Non, jamais je ne sacrifierai ; je méprise « les tourments à venir, comme ceux qui ont passé ; car Dieu « fortifie mon courage. »

Le juge dit alors : « Comment se fait-il qu'un soldat illettré « comme toi, défende sa cause avec tant de hardiesse ? » Acace répondit : « Crois-tu donc que nous répondons ainsi « par notre propre force ? Ce n'est pas nous qui parlons, « mais l'Esprit de Dieu riche et puissant, qui donne à ses ser- « viteurs une parole libre et ferme avec la constance dans la « douleur. C'est ce que notre Sauveur avait promis à ses « disciples, en leur disant : Quand vous serez livrés aux « princes et aux gouverneurs à cause de mon nom, soyez sans « inquiétude sur ce que vous aurez à dire ; il vous sera donné « à cette heure de parler comme il conviendra : car ce n'est « pas vous qui parlerez alors, mais l'Esprit de votre Père qui « parlera en vous. » Antonin, le chef de la prison, dit au saint martyr : « A quoi t'aura servi, malheureux, de résister sur « la foi de ces paroles, si, vaincu par la violence de la torture « qui t'attend, tu te vois obligé d'obéir à l'édit impérial ? » — « Allons, dit Acace, garde pour toi tes conseils ; si je n'écoute « ni le président, ni ses menaces, si je méprise, avec l'aide « de mon Dieu, les supplices que l'on m'a fait subir, penses- « tu que je puisse faire attention à tes paroles ? » Le juge dit alors aux ministres de la justice : « Emmenez l'impie Acace, « jadis centurion, pour le jeter dans la prison intérieure ; « mettez-lui des entraves, et entourez tout son corps d'une « lourde chaîne jusqu'à demain, où il sera présenté de nou- « veau devant notre tribunal. Empêchez que les gens de sa « secte ne pénètrent jusqu'à lui, parce qu'ils en feraient un « bienheureux, et le rendraient par ces louanges plus opi- « niâtre encore dans les supplices qui l'attendent. » Le saint martyr Acace fut donc jeté dans le cachot de la ville de Périnthe ; il y demeura sept jours entiers, comblé de joie au

souvenir des tourments qu'il avait déjà subis et plein d'espérances dans les promesses que le vrai Dieu a faites à ceux qui souffrent pour son nom.

Sur ces entrefaites, Bibianus reçut des lettres du proconsul Flaccinus, qui lui prescrivait de le précéder à Byzance ; il ordonna donc que les prisonniers le suivraient dans cette ville. Le bienheureux Acace, dont les blessures s'étaient envenimées dans le cachot, était brutalement conduit, chargé de chaînes, par les soldats qui ne lui permettaient de prendre ni repos, ni nourriture, et qui écartaient même ses amis et ses parents, dont la présence l'aurait beaucoup consolé. Sentant alors que tant de souffrances et de fatigues allaient lui enlever ses dernières forces, et que les autres prisonniers, poussés par les soldats, le suivaient toujours de très-près, il demanda à ses gardes la permission de prier Dieu pendant un moment. Toute la troupe s'étant donc arrêtée, il s'adressa ainsi au Seigneur : « Gloire vous soit rendue, ô mon « Dieu, qui vous montrez toujours miséricordieux pour ceux « qui chérissent votre loi. Gloire vous soit rendue pour « m'avoir appelé, malgré mes péchés, à imiter votre Pas- « sion. Oui, gloire à vous, ô Jésus, qui avez éprouvé la fai- « blesse de notre chair, et m'avez accordé la constance par « laquelle j'ai triomphé de la torture. Vous voyez maintenant, « mon Seigneur, tous les maux dont je suis accablé, et qui « semblent réduire mon corps et mon âme à l'extrémité ; « veuillez donc, Seigneur, envoyer vous-même votre Ange « pour me guérir et me délivrer de ces peines ; accordez-moi « aussi cette grâce que je puisse, malgré tout événément, « subir le martyre par sentence du juge, et enfin me réunir à « vous. » A peine cette prière était-elle achevée, que l'on entendit sortir une voix des nuages (le ciel en était alors tout couvert) ; elle disait : « Acace, sois fort et robuste. » Le son de cette voix fut si éclatant, que les bourreaux, les gardes et les autres captifs l'ayant entendue, furent dans la stupéfaction, et se dirent les uns aux autres : « Les nuages parlent-ils

« donc maintenant ? A-t-on jamais entendu ce qui vient de « retentir à nos oreilles. » Et ils ne savaient que penser.

Mais plusieurs de ceux qui étaient conduits enchaînés, ayant ouï ces paroles venues du ciel, crurent au Fils de Dieu, et se jetant aux pieds du martyr, le prièrent de leur exposer la doctrine chrétienne. Alors le bienheureux Acace, tout en cheminant avec eux, leur dit : « Je ne suis pas soldat « depuis longtemps ; des prêtres pieux m'ont élevé, et c'est « d'eux que je tire même mon origine. Je me souviens donc « qu'ils m'ont appris comment Dieu, voulant sauver l'homme, « qui avait été chassé du paradis, et le retirer des enfers, « envoya dans ce monde son Verbe qui lui est coéternel. Le « Fils de Dieu vint ici-bas, prenant chair en la sainte Vierge « Marie, et sous la forme humaine subit le supplice de la « croix, afin que, par le bois de cette croix, il pût réparer « la faute d'Adam rebelle à son Dieu, et nous arracher, lui « notre Maître, à la condamnation qui pesait sur nous tous. « Attaché en effet à cette croix, il déchira l'acte de la damna- « tion éternelle porté contre nous, il vainquit le péché, « détruisit l'empire de la mort par son propre trépas, enleva « à l'enfer ses victimes, et anéantit la puisance de Satan. « Ayant donc mis en fuite les légions infernales, brisé les « portes de fer et les remparts d'airain, il ressuscita le troi- « sième jour d'entre les morts, donnant le même pouvoir à « tous les hommes, pour qu'ils puissent vivre durant toute « l'éternité ; car ce monde présent dure encore pour un peu « de temps, mais bientôt il ne sera plus. » Ceux qui entendirent ces paroles se convertirent à la foi du Christ.

Le lendemain, pendant la nuit, dans ce même lieu où la troupe s'était arrêtée, les captifs aperçurent certains personnages magnifiquement vêtus et ornés des insignes militaires, qui s'entretenaient avec le bienheureux Acace. Les uns pensaient que ce pouvaient être de ses amis et frères d'armes, qui, craignant l'édit impérial, venaient le visiter à la faveur des ombres de la nuit ; les autres croyaient plutôt à une vision

céleste. On arriva le jour suivant à Byzance, et tous les prisonniers ayant été enfermés dans un même lieu, ils virent encore les mêmes personnages parlant avec Acace, lavant ses plaies avec de l'eau tiède, et les faisant ainsi disparaître. Ils reconnurent alors qu'ils étaient vraiment des anges du Seigneur. Le bienheureux martyr fut peu après jeté dans la prison intérieure et mis aux fers, tandis que ses compagnons étaient gardés à l'extérieur. Ils virent encore pendant la nuit des lumières briller auprès d'Acace que des anges entouraient. Les uns le débarrassaient de ses chaînes, d'autres soignaient son corps et lui apportaient de la nourriture. Après avoir longtemps considéré ce spectacle, ils appelèrent le geôlier, afin qu'il pût le voir de ses propres yeux. Cet homme, émerveillé à cette vue, raconta la chose à tous ses amis.

Le président Bibianus, étant arrivé sept jours après à Byzance, voulut qu'on lui amenât le martyr, et dit : « Que « l'on fasse comparaître Acace, le défenseur de la religion impie « des Galiléens. » Antonin, le chef de la prison, lui répondit : « Celui que tu demandes est tout près d'ici. » Le bienheureux martyr fut donc amené devant le tribunal ; et le président voyant la douce joie répandue sur tout son visage, qui brillait comme celui d'un ange, demeura dans l'étonnement. Il avait pensé que les plaies dont son corps était couvert, le poids des chaînes, le manque presque total de nourriture et les fatigues de la route, l'auraient réduit au plus fâcheux état, et il le voyait joyeux et bien portant. Ne pouvant revenir de sa surprise, il dit à Antonin et aux gardes : « Ne vous avais-je « pas recommandé, méchants soldats, d'enfermer cet homme « dans la prison la plus basse, de l'attacher aux pièces de « bois, de jeter à son cou et autour du corps une grosse « chaîne et de ne laisser personne approcher de lui, à l'excep- « tion du geôlier qui apporte la nourriture ; mon but était « d'épuiser ses forces et sa jeunesse ; maintenant, au con- « traire, vous me le ramenez aussi fort qu'un athlète, gras

« et frais, ayant même une meilleure apparence qu'avant la « torture. » Antonin, le chef de la prison, répondit : « Je le « jure par ta puissance, tes ordres, président, ont été exé- « cutés. Acace a été traité avec toute la rigueur que tu avais « marquée, et depuis Périnthe jusqu'ici, il a fait toute la « route chargé de lourdes chaînes de fer. Si ton Excellence « désire s'assurer quel est le métal de ces chaînes et les peser, « elles sont encore là à ta disposition ; car le prisonnier ne les « a pas quittées un seul instant. Fais appeler le geôlier, « et demande-lui, même avec menaces, si on ne lui a pas « transmis les ordres que tu avais donnés. »

Alors le juge dit : « Que l'on fasse venir le geôlier. » Quand il fut arrivé, le juge l'interrogea ainsi : « Comment, mi- « sérable, as-tu bien osé nous désobéir, et nous amener ce « prisonnier aussi grassement nourri qu'un gladiateur qui va « combattre? » Acace dit alors : « Ma force pour combattre « m'a été donnée du ciel par Jésus-Christ, le véritable préfet « du combat; notre Maître guérit ainsi ses serviteurs par « une seule de ses paroles. » Le juge cria : « Brisez-lui les « dents, pour lui apprendre à ne point parler quand il n'est « pas interrogé. » Puis s'adressant de nouveau au geôlier : « Eh bien ! scélérat, qu'as-tu à répondre? » Cassius le geôlier dit : « Je le jure par ton Excellence, président, j'ai exé- « cuté tous les ordres que tu as donnés; j'y ai même ajouté « de nouvelles rigueurs. D'ailleurs, il y avait d'autres prison- « niers enchaînés avec Acace, comme tous le savent; inter- « roge-les ; et si ce que je vais dire n'est pas la vérité, voici « ma tête, prends-la. Tu as tout pouvoir, fais ce qu'il « te plaira. Mais voici que nous avons vu : Souvent autour « d'Acace, ont apparu plusieurs personnages couverts de « splendides vêtements; les uns nous semblaient des avocats, « d'autres des médecins. Ils pansaient ses blessures, ils le « soignaient en toute manière, et lui présentaient différentes « nourritures qu'ils partageaient avec le prisonnier. Tous les « captifs enchaînés avec Acace depuis la ville de Périnthe

« ayant vu souvent se renouveler cette scène pendant la « route et même ici, ils me l'ont rapportée. Comme je ne « voulais pas les croire, et que je désirais cependant connaître « la vérité, j'ai cherché à voir de mes yeux, et j'ai pu cons- « tater qu'ils disaient vrai. Quelquefois, pendant que je consi- « dérais cet étrange spectacle, j'ai ouvert brusquement la « porte de la prison, pour savoir quelles étaient ces per- « sonnes, et par où elles avaient pu s'introduire; mais « quand j'étais entré, je n'en voyais plus aucune, et je ne trou- « vais plus cette table chargée de mets qu'ils avaient dressée « devant le prisonnier. Pour Acace, il était, comme auparavant, « fortement attaché à ses pièces de bois, louant le Sei- « gneur son Dieu, et parfois profondément endormi. » Le juge dit : « Tu as reçu de l'argent des parents d'Acace, et tu me « contes ces sornettes pour éviter le châtiment. » Et aussitôt il commanda qu'on le battît avec des fouets garnis de plomb. Pendant ce supplice le malheureux criait de toutes ses forces : « O juge, je t'en prie, fais-moi mourir, si je n'ai « pas raconté la vérité. » Le président dit : « Tu affirmes « alors que cet homme est un magicien? » Le geôlier répondit : « Je dis ce que j'ai vu; mais je ne sais s'il est ou non « adonné à la magie. »

Le bienheureux Acace entendant cette discussion, se prit à rire de leur folie, quoiqu'il eût les mâchoires toutes brisées. Le juge, voyant qu'il se moquait d'eux, entra en fureur et lui dit : « Es-tu donc venu ici pour nous tourner en ridicule « avec ces prestiges qui font ta force? » Acace répondit : « Si « je ris, ce n'est pas que je me réjouisse de votre perte, car « je gémis profondément sur votre damnation éternelle; « mais c'est vous-mêmes qui vous rendez ridicules en aban- « donnant ce vrai Dieu qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout « ce qu'ils contiennent, et en adorant des statues de pierre. » Le juge lui dit alors : « Ne crois pas triompher par ton « opiniâtreté; ou tu mourras, ou tu obéiras aux invincibles « empereurs, en sacrifiant aux dieux. » Acace répondit : « Si

« tes menaces m'inspiraient quelque crainte, je ferais ce que « tu m'ordonnes; mais comme ma détermination est meil- « leure que la tienne, je méprise tes menaces. Fais ce qu'il « te plaira. »

Alors le juge plein de colère lui cria : « Sacrifieras-tu, mi- « sérable, ou bien vas-tu continuer encore tes folies? » Acace répondit : « Bibianus, continue de faire souffrir des hommes « qui n'ont commis aucun mal, et qui ne t'ont adressé au- « cune offense. » Entendant ces paroles, le juge ordonna d'apporter des lanières faites de peau de brebis, et de l'en frapper sur le dos et sur le ventre. Les dix hommes qui le flagellaient durent, à cause de la fatigue, se faire remplacer par dix autres, et pendant ce temps le saint martyr disait à haute voix : « O Christ, secourez votre pauvre serviteur. » Irrité, le juge commanda de le frapper encore plus fort sur le ventre; le bienheureux, au milieu de ce cruel tourment, s'écria encore : « Seigneur Jésus-Christ, aidez votre serviteur « Acace. » Dès que cette parole fut prononcée, on entendit une voix du ciel qui disait: « Ne crains rien, Acace, mais sois « courageux ; tu iras rejoindre tes pères et te réjouir avec eux « dans le ciel, parce que tu as été ferme dans la confession « de mon nom. » Aux éclats de cette voix venue d'en haut, les hommes qui frappaient le martyr furent saisis de stupeur, et ne pouvaient plus faire mouvoir leurs bras. Voyant leur impuissance, le juge, plein de fureur, mais ne sachant que faire, résolut d'envoyer Acace à un tribunal supérieur, c'est-à-dire à Flaccinus, proconsul d'Europe, avec le rapport suivant : « Au très-grand et très-admirable juge Flaccinus pro- « consul, Bibianus, très-illustre procurateur, salut. Firmus, « le tribun des hommes de Mars, m'a envoyé il y a vingt « jours cet Acace, l'un des principaux sectateurs de la religion « des chrétiens, qui ne veut pas obéir à l'édit de nos empereurs; « je lui ai fait subir un sévère interrogatoire, sans pouvoir le « persuader; car il est très-opiniâtre dans sa résolution. Ayant « appris que tu venais en ces lieux, et pensant que ta haute

« puissance imposerait davantage à cet homme, je te l'en-
« voie avec les actes du procès, après l'avoir châtié selon les
« lois. »

Flaccinus, ayant reçu cette lettre, ordonna de renfermer le martyr dans une prison, mais sans le charger de chaînes et sans le mettre dans les cruelles entraves. C'est que la femme du proconsul, qui était chrétienne, avait obtenu de son époux la promesse secrète de ne pas faire souffrir longtemps ni beaucoup ceux que l'on amènerait à son tribunal comme coupables de professer la religion du Christ. Cinq jours après Flaccinus commanda d'amener Acace devant lui, et fit lire les actes du procès. Ayant entendu à quels affreux tourments Bibianus avait soumis le bienheureux martyr, et quelle constance, quelle fermeté Acace avait montrées pendant la torture, ainsi que les miracles survenus à son occasion, le proconsul blâma le procurateur de n'avoir point fait mourir le rebelle, quoiqu'il eût déployé une si grande rigueur contre un militaire de ce grade; et il condamna le bienheureux Acace à subir la peine capitale devant la porte de Byzance. Voici la sentence : « Notre tribunal ordonne de frapper du
« glaive Acace, fauteur des Galiléens, déserteur des enseignes
« glorieuses de nos empereurs, et qui, dans ses réponses, a
« montré qu'il méritait une pareille fin, ne voulant pas obéir
« aux lois. »

Le bienheureux Acace, voyant qu'il approchait enfin, par la permission du Saint-Esprit, du terme de sa carrière, s'écria :
« O Christ, principe de la vie et Fils de Dieu, je voudrais
« avoir mille voix pour célébrer vos louanges, à vous qui
« daignez enfin, dans votre miséricorde, m'accorder, malgré
« mes péchés, un sort si digne d'envie. » On le conduisit hors des murs de Byzance, et quand il fut arrivé au lieu où il devait consommer son martyre, il demanda aux bourreaux de le laisser prier pendant quelques instants. S'étant mis à genoux sur la terre nue, il adressa au Seigneur cette dernière prière : « Gloire vous soit rendue, ô mon Dieu, et

« soit louée éternellement votre éternelle puissance ; car « vous la montrez avec éclat en des pécheurs couverts de « crimes. Mais la splendeur de votre miséricorde s'augmente « de la grandeur de nos offenses et de l'abondance de vos « bienfaits. Béni soit votre nom glorieux, pour avoir bien « voulu honorer l'homme lui-même dans votre Fils unique et « dans l'Esprit-Saint, et pour m'avoir appelé à ce grand hon- « neur, malgré mon indignité, et non à cause de mes œuvres, « mais par un pur effet de votre divine bonté. Je vous bénis, « Dieu saint et tout-puissant, avec votre Fils unique, et avec « l'Esprit-Saint, à qui sont dus gloire et honneur, mainte- « nant et dans tous les siècles. Amen. » Ayant prononcé ces paroles, il fut frappé du glaive et décapité. C'est ainsi que le bienheureux Acace acheva son martyre, le huit des ides de mai, sous l'empereur Maximien. Des hommes pieux recueillirent religieusement son corps, et l'ensevelirent avec soin dans le lieu qui est appelé Staurion, sous le règne de Jésus-Christ notre Seigneur, à qui est dû l'empire et la gloire dans tous les siècles. Amen.

VII

LES ACTES DES SAINTS MARCIEN ET NICANDRE.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Dom Ruinart a publié ces Actes.

J'ai hâte de raconter les glorieux combats que les saints martyrs Nicandre et Marcien soutinrent contre le diable. Ces grands hommes, après avoir combattu dans les armées du siècle, avaient revêtu les armes de la vraie justice ; et renonçant à toute la gloire de ce monde, forts de la grâce du Christ, ils s'étaient enrôlés dans la milice céleste. Aussitôt ils furent

appelés en jugement, comme coupables d'un odieux sacrilége. Le président Maxime, qui avait mission pour juger ces sortes de causes, leur dit : « Nicandre et Marcien, vous connaissez l'ordre que les empereurs vous ont donné de sacrifier aux dieux, approchez et obéissez. » Nicandre répondit : « C'est à ceux qui veulent sacrifier que l'édit s'adresse ; mais « nous, nous sommes chrétiens, et un pareil ordre ne saurait « nous enchaîner. » Maxime dit : « Pourquoi du moins ne « voulez vous pas recevoir la solde due à votre dignité ? » Nicandre répondit : « L'argent des impies souille et tue les « hommes qui veulent honorer Dieu. » Maxime dit : « Quel- « ques grains d'encens seulement à l'honneur des dieux, ô « Nicandre ! » Nicandre répondit : « Comment un homme, « un chrétien, pourrait-il, afin d'adorer des pierres et du bois, « abandonner le Dieu immortel, qui a tout tiré du néant, « à qui nous avons donné notre foi, et qui seul peut me « sauver moi et tous ceux qui espèrent en lui. »

Cependant la femme du bienheureux Nicandre, nommée Daria, était présente à cet interrogatoire, et animait le courage de son mari. « Crains le Seigneur lui disait-elle, garde-toi de « consentir à cette impiété ; garde-toi de renoncer au Sei- « gneur Jésus-Christ. Lève les yeux au ciel : tu y verras « Celui pour qui tu as conservé jusqu'à ce jour une conscience « pure, une inviolable fidélité, Celui qui est ton soutien. » Maxime lui dit : « Quelle scélératesse dans la tête d'une « femme ! Pourquoi veux-tu que ton mari meure ? » Elle répondit : « Pour qu'il vive aux pieds de Dieu, et qu'il ne « meure plus. » Maxime lui dit : « Non, il y a un autre « motif, tu veux un mari d'un sang plus vigoureux ; c'est « pour cela que tu désires hâter la mort de Nicandre. » Elle répondit : « Si tu me soupçonnes d'avoir de semblables pen- « sées, si tu me crois capable d'un pareil crime, fais-moi périr « la première, en l'honneur du Christ, si toutefois tu as reçu « l'ordre de frapper aussi les femmes. » Maxime reprit : « Je « n'ai pas reçu d'ordre contre les femmes ; je n'exau-

« cerai donc point ta prière ; cependant tu seras gardée en « prison. »

On l'emmena en effet, et Maxime reprenant l'interrogatoire de Nicandre, lui dit : « Garde-toi de t'arrêter aux paroles de « ta femme, ou d'écouter ces sortes de conseils par lesquels « on veut te séduire : autrement la mort ne se fera pas attendre. « Mais si tu le désires, je t'offre le temps de la réflexion ; vois « donc lequel tu préfères, de vivre ou de mourir. » Nicandre répondit : « Le temps que tu me promets, considère-le dès ce « moment comme accompli ; sache que j'ai délibéré à loisir, « et que ma résolution ferme est de conquérir le salut à tout « prix. » A ces mots le président éleva la voix et s'écria : « Grâces soient rendues à Dieu ! » Oui, disait de son côté Nicandre : « Grâces soient rendue à Dieu ! » Le président pensait que le martyr du Christ parlait de la vie présente, et qu'il exprimait le désir de la sauver ; il en concluait que Nicandre allait sacrifier : ce qui lui causait une grande joie. Dans le transport qui l'animait, il se leva, et fit quelques pas avec son conseiller Leucon. Cependant Nicandre, ravi dans l'extase par l'Esprit-Saint, avait de son côté commencé à rendre grâce à Dieu ; il priait à haute voix le Seigneur de le délivrer des tentations et des souillures de ce monde. Aussitôt que Maxime l'eut appris : « Comment ! lui dit-il, toi, qui tout à l'heure « voulais vivre, voilà que maintenant tu voudrais mourir ! » Nicandre répondit : « C'est de la vie éternelle que je veux « vivre, et non de la vie éphémère du siècle ; c'est pour cela « que je t'ai abandonné mon corps. Fais donc ce que tu dé- « sires : je suis chrétien. » Le président alors, s'adressant à « Marcien : « Et toi, Marcien, lui dit-il, que vas-tu faire ? » Marcien répondit : « Moi aussi je professe la même foi qu'a « professée mon frères d'armes. » Maxime dit : « Vous serez « donc tous deux jetés en prison, pour recevoir bientôt sans « doute le châtiment de votre crime. »

On les mit en prison. Au bout de vingt jours, ils furent de nouveau amenés devant le président, qui leur dit :

« Nicandre et Marcien, je vous ai laissé le temps suffisant « pour délibérer si vous consentiriez à obéir aux édits impé- « riaux. » Marcien répondit : « Inutilement tu prolongeras tes « discours ; ils ne nous feront point abandonner la foi ni « renier notre Dieu. Il est là, nous le voyons, nous enten- « dons sa voix qui nous appelle. Ne nous retiens pas plus « longtemps. C'est aujourd'hui que notre foi va trouver dans « le Christ son accomplissement ; congédie-nous au plus tôt, « afin que nous puissions voir ce Crucifié que ta bouche cri- « minelle ne craint pas de maudire ; il est l'objet de notre « adoration et de notre amour. — Eh bien donc, dit le pré- « sident, vos désirs vont être comblés, vous allez êtres livrés « à la mort. » Marcien répondit : « Par le salut des empe- « reurs, nous t'en conjurons, ne tarde pas plus longtemps. « Ce n'est pas la crainte des supplices qui nous inspire cette « prière : mais le désir de posséder Celui que nos cœurs « aiment. » Maxime dit : « Ce n'est pas moi que vos discours « attaquent ; aussi n'est-ce pas moi qui vous persécute ; ce « sont les édits des empereurs. Pour moi, mes mains sont « pures de votre sang qui va couler. Si vous savez que votre « mort vous conduit au bonheur, je vous en félicite ; que « vos désirs soient accomplis. » En même temps il pro- nonça contre eux la sentence de mort. Les saints martyrs du Christ s'écrièrent tout d'une voix : « Que tes désirs s'ac- « complissent. La paix soit avec toi, ô le plus humain des « gouverneurs ! » Et ils marchaient au supplice pleins d'une sainte allégresse, en bénissant le Seigneur.

Nicandre était suivi de sa femme et de Papien, le frère du martyr Pasicrate, qui portait entre ses bras le fils de Nicandre et félicitait son ami d'obtenir ainsi l'éternel bonheur. Quant à Marcien, des parents le suivaient, et avec eux son épouse qui déchirait ses vêtements, et s'écriait dans sa douleur : « Voilà « donc, ô Marcien, ce que je t'annonçais en prison, par mes « frayeurs et par mes larmes. Oh ! malheureuse que je suis ! « il ne me répond pas. Seigneur, aie pitié de moi, regarde ton

« fils bien-aimé, jette un regard sur nous, ne nous méprise « pas. Pourquoi cet empressement ? Où vas-tu ? Comment « peux-tu nous haïr ? On me l'enlève comme une tendre brebis « pour le sacrifier. » Alors Marcien se détournant, arrêta sur elle un regard sévère : « Combien de temps encore, lui dit-il, « Satan tiendra-t-il ton âme et ton corps dans les ténèbres ? « Éloigne-toi de nous, et laisse-moi consommer notre mar- « tyre en l'honneur de notre Dieu. » En même temps un « chrétien nommé Zoticus lui prenait la main comme pour le soutenir, et lui disait : « Mon maitre et mon frère, aie bon « courage ; tu as combattu le bon combat. Faibles mortels « que nous sommes, d'où nous vient à nous une foi si vive ? « Rappelle-toi les promesses que le Seigneur a daigné nous « faire, et qu'il va tout à tout à l'heure accomplir pour vous. « Oui, vous êtes vraiment les chrétiens parfaits, vous êtes bien- « heureux. » Mais sa femme se glissait en pleurant au milieu d'eux, et cherchait à l'entraîner en arrière. Alors Marcien dit à Zoticus : « Retiens-la. » Et Zoticus abandonna le martyr, pour arrêter Daria.

Lorsqu'on fut arrivé au lieu du supplice, Marcien jeta les yeux autour de lui ; il appela Zoticus du milieu de la multitude, et le pria de lui amener son épouse. Elle vint ; le martyr lui donna un baiser et lui dit : « Retire-toi au nom du Sei- « gneur. Tu ne peux pas me voir consommer la joyeuse fête « de mon martyre ; car l'esprit méchant s'est glissé dans ton « âme. » Puis il embrassa son fils, et levant les yeux au ciel : « Seigneur Dieu tout-puissant, s'écria-t-il, c'est à vos soins « que je l'abandonne. » Après cette touchante scène, les deux martyrs s'embrassèrent, et se se séparèrent ensuite de quelques pas pour accomplir leur sacrifice. Mais à ce moment Marcien, promenant ses regards autour de lui, aperçut la femme de Nicandre qui ne pouvait approcher, à cause de la foule ; il lui tendit la main et la conduisit à son époux. Nicandre, en la voyant lui dit : « Dieu soit avec toi. » Elle ne le quitta plus ; debout à ses côtés, elle lui disait : « Bon

« maître, aie courage ; montre que tu sais combattre. Dix « années entières je suis restée sans toi, seule dans notre « patrie ; à tous les instants je demandais à Dieu le bonheur « de te revoir ; aujourd'hui je te revois, et j'accompagne des « transports de ma joie ton entrée dans la vie. Aujourd'hui, « avec un légitime orgueil, je puis me glorifier d'être l'épouse « d'un martyr. Seigneur, aie bon courage, offre à Dieu ton « martyre, pour qu'il me délivre à mon tour de l'éternelle « mort. » Quand elle eut achevé, le soldat chargé de l'exécution attacha le bandeau sur les yeux des martyrs, et d'un coup de son glaive consomma leur sacrifice.

Ainsi s'endormirent dans la paix les martyrs du Christ Nicandre et Marcien, le quinze des kalendes de juillet, sous le règne de Jésus-Christ notre Seigneur, à qui est l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Des chrétiens enlevèrent leurs corps, et les ensevelirent près du lieu de leur supplice. On y éleva une basilique qui porte leur nom ; sous l'autel distille goutte à goutte une eau pure qui souvent, de nos jours encore, a rendu la santé aux malades qui en ont bu, et par laquelle en tous lieux le Christ aime à multiplier ses miracles.

VIII

LES ACTES DE SAINT GEORGES.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ces Actes ont été publiés par les Bollandistes.

L'empereur des Romains, Dioclétien, parvenu au trône malgré ses crimes, et reconnu le premier des trois Césars qui avaient partagé avec lui le pouvoir, s'était fait proclamer Auguste. Il voyait le succès devancer ses désirs dans toutes les entreprises qu'il formait, soit en faveur de ses sujets,

soit contre les ennemis de l'empire. C'est pourquoi il cultivait avec le plus grand soin ce qu'il appelait le respect envers la divinité, nommant piété et fin dernière de tout bien le culte religieux rendu à ses faux dieux ; sans cesse il leur offrait de nombreuses victimes, surtout à Apollon, à cause de son habileté à prédire l'avenir. Or, un jour qu'il consultait le dieu sur une affaire qui intéressait le gouvernement de l'Etat, on dit que, du fond de son antre obscur, Apollon lui répondit : « Les justes qui sont sur la terre m'empêchent de « dire la vérité ; par eux l'inspiration des trépieds sacrés est « réduite au mensonge ». Consterné de se voir ainsi le jouet de l'erreur, le malheureux prince voulut connaître quels étaient les justes sur la terre. Un des prêtres du dieu lui répondit : « Prince, ce sont les chrétiens. » Cette réponse était un appât que l'empereur saisit avec avidité ; dès ce moment il devint furieux et cruel. La persécution contre les chrétiens s'était ralentie ; il la ralluma plus terrible qu'auparavant. Il tira contre les innocents le glaive destiné à punir le crime, et fit expédier dans tout l'empire les décrets sanguinaires. On put voir alors les prisons s'ouvrir aux adultères, aux assassins, aux monstres souillés de tous les crimes, pour se remplir de ceux qui rendaient témoignage au Christ comme à leur Dieu et à leur Sauveur. Les genres ordinaires de supplice parurent trop modérés ; on y renonça pour en inventer d'autres plus cruels. Enfin. partout et chaque jour les chrétiens furent immolés en grand nombre.

Cependant des rapports arrivaient à l'empereur de toutes les provinces, mais plus spécialement de la part des procurateurs d'Orient. On lui disait que ses édits étaient foulés aux pieds par tous ceux qui faisaient profession d'être chrétiens, que leur nombre avait grandi sans mesure, tellement qu'il devenait nécessaire, ou de leur permettre de vivre dans la pratique de leur religion, ou de profiter de leur sécurité pour les anéantir tous par un coup subit et imprévu. L'empereur, en recevant ces dénonciations, dissimula sa colère et garda

tout l'extérieur de la modération et de l'humanité. Il manda les gouverneurs, et surtout les procurateurs d'Orient, à sa cour. Tous s'empressèrent d'obéir; alors les ayant réunis en assemblée, il dévoila d'abord les sentiments cruels dont il était animé contre les chrétiens, puis il ordonna à chacun d'eux de dire ce qu'ils pensaient du sujet proposé à leurs délibérations. Quand tous eurent parlé, lui, vomissant tout le venin qu'il avait sur le cœur, proclama qu'il n'y avait rien de plus grand que le culte des dieux. La foule applaudit, l'empereur continua : « Puisque telles sont vos pensées, si vous faites « quelque cas de ma bienveillance, donnez tous vos soins à faire « disparaître de mon empire la religion des chrétiens. Pour « vous faciliter le succès, je vous seconderai de toute ma « puissance. » Tous d'une commune voix approuvèrent par leurs louanges cette résolution; mais Dioclétien jugea qu'il serait plus convenable de réunir encore deux assemblées générales, l'une pour prendre de nouveau conseil, le troisième pour recueillir les suffrages.

Il y avait alors dans les troupes impériales un soldat du Christ digne de fixer sur lui l'admiration générale; il se nommait Georges. Il était né en Cappadoce, de parents chrétiens, qui appartenaient à une illustre famille; et dès son enfance, on l'avait élevé dans la vraie piété. Il n'avait pas encore atteint l'âge de puberté, quand il perdit son père qui succomba glorieusement en combattant pour la foi. C'est pourquoi Georges abandonna la Cappadoce, et se rendit en Palestine avec sa mère qui était originaire de cette province. Sa belle taille et son âge lui ouvraient une brillante carrière dans les armées; bientôt la noblesse de sa naissance lui fit obtenir le grade de tribun militaire. Dans ce poste, il signala son courage au milieu des combats, et se faisait la réputation d'un soldat intrépide. Dioclétien pour le récompenser le nomma comte, avant de savoir qu'il faisait profession du christianisme. Sur ces entrefaites, sa mère étant venue à mourir, Georges aspira à de plus grands honneurs; il prit avec lui la majeure partie des

richesses dont il venait de recueillir l'héritage, et vint trouver l'empereur; il avait alors vingt ans accomplis.

Dès le premier jour, les atroces cruautés exercées contre les chrétiens et le décret du sénat, dont rien ne pouvait adoucir les rigueurs, lui firent comprendre que c'était l'occasion favorable pour assurer son salut. En conséquence, il s'empressa de distribuer son argent et ses vêtements aux pauvres, rendit la liberté aux esclaves qu'il avait auprès de lui; et, quant aux absents, il régla leur sort en la manière qu'il jugea la plus convenable. Le troisième jour, en l'assemblée où devait être confirmé le décret de l'empereur, car c'était lui qui le premier en avait appelé à la cruauté et à la violence, Georges foulant aux pieds toute crainte humaine, et ne gardant que la crainte de Dieu au fond du cœur, vint se placer debout au milieu de l'assemblée. La joie se peignait sur son visage, son âme était calme et tranquille : il parla en ces termes : Empereur, Pères conscrits, Romains, jusqu'où « s'emportera votre fureur contre les chrétiens? Des lois sages « vous ont élevés et nourris; et vous décrétez contre eux des « lois injustes. Vous persécutez des innocents. Ils ont eu le « bonheur de connaître la vraie religion, et vous voulez les « forcer à embrasser la vôtre, sans savoir vous-mêmes si elle « est vraie. Ces idoles ne sont pas des dieux; non, je le ré- « pète, ce ne sont pas des dieux. Ne vous laissez donc point « tromper par l'erreur; le seul Dieu c'est le Christ; et il est « en même temps le seul Seigneur dans la gloire de Dieu le « Père. Par lui tout a été fait, et son Esprit-Saint gouverne et « conserve tout. Vous donc, bien plutôt, embrassez la vraie « religion, ou du moins n'allez pas par votre folie jeter le « trouble dans les âmes de ceux qui la pratiquent. »

Étonnés de ce langage et stupéfaits d'entendre une parole libre à laquelle rien ne les avait préparés, tous attachaient leurs regards sur l'empereur pour voir ce qu'il allait répondre. Mais le prince tremblait comme s'il eût entendu les éclats de la foudre; cependant il sut comprimer l'empor-

tement de sa colère, et fit signe au consul Magnence son ami, qui était à ses côtés, de répondre à Georges. Magnence le fit donc approcher et lui dit : « Qui t'a inspiré dans la parole « tant de liberté et d'audace ? » Georges répondit : « La vérité. » Le consul ajouta : « Quelle est cette vérité ? » Georges répondit : « La vérité, c'est le Christ lui-même que vous persécutez. » — « Et toi aussi, dit Magnence, tu es donc chrétien ? » — « Je « suis le serviteur du Christ », répondit Georges ; c'est ap- « puyé sur sa protection divine que je suis venu de moi- « même au milieu de vous, pour rendre témoignage à la « vérité. » Ces paroles avaient excité le peuple ; les discours se croisaient en tous les sens ; on entendait une rumeur vague et incertaine, comme il a coutume d'arriver au sein de la multitude.

Cependant Dioclétien par ses héraults commande le silence, il attache ses regards sur le saint jeune homme, le reconnaît et lui dit : « Autrefois j'ai estimé ta noblesse, et ton âge « m'avait semblé t'appeler aux honneurs ; c'est pourquoi je « t'avais fait avancer promptement dans les dignités. Aujour- « d'hui, malgré l'abus que tu fais de la parole pour pro- « voquer ta perte, j'aime encore ta prudence et ton courage, « tes intérêts me sont chers. Je te conseille, en ce moment, « comme un père ; je t'exhorte à ne pas abandonner les avan- « tages qu'offre la carrière des armes, surtout à ne pas exposer, « par ton opiniâtreté, la fleur de tes années à disparaître « dans les tourments. Bien plutôt sacrifie aux dieux, et « attends de nous l'agrandissement et la gloire, en récompense « de ta piété. » Georges répondit : « Que ne suis-je assez « heureux, ô Prince, pour te faire connaître le vrai Dieu, « et te voir lui offrir le sacrifice de louanges qu'il demande ! « Il te promet en retour un royaume plus beau que les « royaumes de la terre, et qui ne doit jamais finir. Celui que « tu possèdes en ce momenf, caduc et fragile de sa nature, « s'ébranle et court promptement à sa ruine ; c'est pourquoi « tout ce qui en provient participe à sa fragilité, et ne peut

« en rien servir à ceux qui en jouissent. Rien de tout cela « donc ne pourra détruire en moi la piété envers mon Dieu ; « aucun genre de tortures ne pourra chasser de mon âme la « crainte que sa majesté m'inspire, ni me faire trembler « devant la mort. » Ainsi parlait le saint martyr. L'empereur agité tout entier par la colère ne lui permit pas d'achever ; il ordonna à ses satellites de le chasser de l'assemblée à coups de lances, et de le jeter en prison. Les satellites se mirent promptement à exécuter les ordres du maître ; mais la pointe du fer, sitôt qu'elle atteignait le bienheureux, se repliait comme du plomb ; et Georges continuait à chanter des cantiques de louanges à la gloire de son Dieu.

Enfin on le conduisit en prison ; là on le jeta à terre, on lui passa les pieds dans les entraves, puis on chargea sa poitrine d'une énorme pierre : ainsi l'avait ordonné le tyran. Mais le bienheureux, toujours patient au milieu des supplices, ne cessa de rendre grâces à Dieu jusqu'au lendemain. Quand le jour eut paru, l'empereur le fit rappeler, pour le soumettre aux tortures. Le voyant tout brisé de fatigue par le poids de la pierre dont on l'avait chargé, il lui dit : « Georges, « t'es-tu repenti ? ou persévères-tu encore obstinément dans « tes erreurs ? » Le saint martyr répondit avec gravité : « Em- « pereur, crois-tu donc que je sois devenu assez lâche pour « renoncer à la religion, et abjurer la piété devant l'appa- « rence d'un supplice inventé pour des enfants ? Je t'annonce « que tu seras fatigué de l'office de bourreau, avant d'avoir lassé « ma patience dans les tortures. — « Et moi, reprit Dioclétien, « je saurai, par ces supplices que tu regardes comme rien, t'ar- « racher promptement la vie. » Il fait apporter une vaste roue armée sur toutes ses faces de pointes de fer ; puis il ordonne qu'on y attache le martyr pour être déchiré. La roue était suspendue en l'air ; au-dessous étaient dressées des tables sur lesquelles on voyait fixées des pointes en grand nombre, semblables à des glaives, et dont l'extrémité était tantôt étroite, ou recourbée en forme d'hameçon, tantôt imitait les couteaux

des corroyeurs. Ainsi, quand la roue, en tournant, approchait des tables, le saint martyr, fortement lié à sa circonférence par des lanières de cuir et des cordes tellement serrées qu'elles se cachaient dans les chairs, devait nécessairement rouler sur les glaives, dont les pointes aiguës déchiraient tous ses membres. Georges supportait ce supplice avec un grand courage. D'abord il pria à haute voix; puis, dans le silence, seul avec lui-même, il rendit grâces à Dieu, et ne laissa pas échapper un soupir. Enfin même, pendant un temps assez long, on le vit reposer, comme d'un tranquille sommeil.

Dioclétien, persuadé qu'il était mort, se livrait à la joie, et commençait des louanges à l'honneur de ses dieux. « Georges, « où est ton Dieu, lui disait-il ? Pourquoi ne t'a-t-il pas dé- « livré de ce honteux supplice ? » Après quoi, il ordonna qu'on détachât de la roue le cadavre, et il alla lui-même au temple d'Apollon pour y sacrifier. Mais presque aussitôt on vit s'élever un grand nuage, d'où s'échappèrent les éclats du tonnerre; puis une voix retentit au loin, et un grand nombre l'entendirent : « Georges, ne crains pas; je suis avec toi. » Peu après, à la tempête succéda la plus grande sérénité; on vit un personnage revêtu d'habits blancs s'approcher de la roue; son visage jetait un vif éclat. Il présenta la main au martyr, et lui donna le salut en l'embrassant. Personne n'osa plus s'approcher de Georges, ni ceux qui le gardaient, ni ceux qu'on avait envoyés pour le détacher, jusqu'à ce que le personnage mystérieux eût disparu. Alors seulement on délia le saint martyr; et à la grande surprise de tout les spectateurs il était sans blessure; debout au milieu de la foule, il rendit grâces à Dieu et pria.

A cette vue, les soldats, saisis de stupeur, coururent annoncer à l'empereur, qui était encore occupé à ses sacrifices dans le temple, ce qui venait d'arriver, et lui présentèrent en même temps le bienheureux Georges. En le voyant, l'empereur tout d'abord refusa de croire leur récit, soutenant que ce n'était pas là Georges, mais un autre qui lui ressem-

blait, ou du moins son image qui les jetait dans cette illusion. Mais Georges affirmait que c'était bien lui-même; et les officiers du prince, après l'avoir attentivement considéré, le reconnaissaient et gardaient le silence. Deux d'entre eux cependant, Anatole et Protoléon, tous deux honorés de la dignité prétoriale, et qui déjà avaient été initiés à la religion du Christ, conçurent une foi vive à la vue de ce miracle, et élevant tout à coup la voix, ils s'écrièrent : « Le Dieu des chrétiens « est le seul Dieu grand et véritable ! » L'empereur les fit aussitôt conduire hors de ville, et, sans autre jugement, leur fit trancher la tête. Beaucoup d'autres se convertirent au Seigneur; mais, n'osant professer librement leur foi, ils la gardaient renfermée au fond de leurs cœurs. L'impératrice Alexandra elle-même reconnut la vérité; et elle commençait à lui rendre hommage ouvertement, lorsque le consul l'emmena et la fit rentrer au palais, avant que l'empereur eût pu rien soupçonner.

Dioclétien furieux n'était plus maître de sa raison; il ordonna de jeter le saint martyr dans une fosse de chaux vive, et de l'y garder pendant trois jours, afin que personne ne pût le secourir. Or, pendant que l'on conduisait Georges à ce nouveau genre de supplice, il priait. « Consolateur des « affligés, s'écriait-il à haute voix, défenseur de ceux que la « persécution fait souffrir, espérance de quiconque a perdu « tout espoir, Seigneur mon Dieu, exaucez les prières de « votre serviteur; jetez un regard sur moi, ayez pitié de moi. « Délivrez-moi, Seigneur, des piéges de l'ennemi, et accordez-« moi de persévérer jusqu'à la fin dans l'immuable confession « de votre nom. Ne m'abandonnez pas, Seigneur, à cause de « mes iniquités, afin que mes ennemis ne disent jamais : Où « est son Dieu? Manifestez votre puissance, et faites éclater « la gloire de votre nom sur moi, votre inutile serviteur. « Envoyez pour me garder, malgré mon indignité, votre « Ange, celui qui, à Babylone, changea les feux de la four-« naise en douce rosée, et conserva sains et saufs les trois

« jeunes enfants : je vous le demande, ô mon Dieu, parce « que vous êtes béni dans les siècles des siècles. Amen. » Il dit, et se munit du signe de la croix ; puis il entra dans la fosse, tout joyeux et chantant les louanges de Dieu. Les bourreaux qu'on avait envoyés, revinrent après avoir accompli tous les ordres de l'empereur.

Le troisième jour Dioclétien les fit appeler et leur dit : « Ce « malheureux Ceorges, que vous avez jeté dans une fosse de « chaux vive à cause de son opiniâtre perversité, je ne veux « pas qu'il en reste à ses frères le moindre vestige, de peur « que ceux-ci ne venant à l'honorer, ne se laissent séduire « par l'attrait d'une glorieuse folie, et ne se précipitent à leur « ruine. Allez donc, et s'il reste encore quelques ossements « de ce misérable, enlevez-les et les faites disparaître pour « jamais. » Sitôt que les soldats eurent reçu ces ordres, ils partirent le plus promptement qu'ils purent, suivis d'une foule nombreuse qui voulait voir, et ce qui venait d'arriver, et ce que l'on se préparait à faire. On enleva donc la chaux, et l'on trouva dedans le saint martyr ; ses vêtements jetaient un vif éclat, et on eût dit qu'il venait de quitter un joyeux banquet. Les mains élevées vers le ciel, il rendit grâces à Dieu de ses bienfaits, puis sortit de la fosse. La foule, en voyant qu'il ne portait sur le corps aucune trace de blessure, fut saisie d'admiration ; tous d'une seule voix chantèrent les louanges du Dieu de Georges, et proclamèrent sa grandeur.

Mais tandis que les soldats s'arrêtent et laissent couler les heures, le bruit de cet événement parvient aux oreilles de Dioclétien. Il fait sur-le-champ venir Georges, et dans son étonnement il lui parle en ces termes : « Découvre-nous, « Georges, comment cela se fait, et quelles pratiques ton art « met en usage. Car je pense que c'est pour donner à ta magie « plus d'éclat que tu affectes au dehors la religion du Crucifié ; « tu veux par tes prestiges frapper le monde de stupeur, « t'élever à la hauteur d'un grand homme, et te donner la « gloire de placer ton Dieu, quel qu'il soit, plus haut que tous

« les autres dieux. » — « Et moi, répondit le saint martyr, je « n'avais pas pensé que la bouche d'un empereur pût même « s'ouvrir pour jeter le mépris sur un Dieu dont la puissance « est sans limites, et qui peut délivrer des extrémités auxquelles « tu m'as condamné, tous ceux qui espèrent en lui. Mais « puisque le diable vous a précipités dans les profonds abîmes « de l'erreur, jusqu'à refuser de croire aux miracles que vous « voyez de vos yeux, les appelant des prestiges, je déplore « votre cécité, je plains votre malheur, mais je vous crois in- « dignes d'une réponse. » Alors Dioclétien reprit : « Je sau- « rai bientôt si sous nos yeux tu as le pouvoir de faire des « merveilles, et si tu nous trouveras longtemps indignes « d'une réponse. » Aussitôt il fit apporter des chaussures de fer, armées à l'intérieur de longs clous ; en sa présence on les fit rougir devant les flammes, puis il les fit mettre aux pieds du martyr ; après quoi on se mit à le chasser à coup de verges jusqu'à la prison. Cependant l'empereur insultait à sa victime et disait : « Georges, que tu es un agile coureur ! » Mais le martyr, pendant qu'on le traitait avec tant de barbarie, tressaillait de joie sous les coups. « Courage, Georges, « se disait-il à lui-même ; cours de manière à saisir le but : « ta course ne sera pas vaine. » Puis il invoquait son Dieu, en disant : « Seigneur, du haut du ciel abaissez vos regards ; « voyez les maux que j'endure ; écoutez votre serviteur qui « gémit sous le poids de ses chaînes. Mes ennemis se sont « multipliés ; leur haine sacrilége me poursuit à cause de « votre nom. Mais vous, Seigneur, guérissez-moi ; car tous « mes os ont été ébranlés ; soutenez jusqu'à la fin ma pa- « tience, pour que jamais mon ennemi ne puisse dire dans « son orgueil : J'ai prévalu contre lui. » Ainsi priait le martyr pendant tout le trajet jusqu'à la prison, malgré les profondes blessures dont les clous brûlants des chaussures de fer lui avaient percé les pieds.

Il passa tout le jour et la nuit qui suivit à rendre grâces à Dieu. Rappelé le lendemain, il se présenta devant l'em-

pereur qui avait fait dresser son tribunal près du théâtre public. Tout le sénat était réuni. Quand l'empereur vit le martyr marcher droit et d'un pas ferme, comme si sa chaussure de fer ne l'eût point incommodé, il fut saisi d'une grande admiration et s'écria : « Qu'est-ce donc, Georges? Est-ce que cette « chaussure est devenue pour toi un plaisir et un agrément « ajouté à ta personne? » — « Oui sans doute, prince, » répondit Georges. Dioclétien ajouta : « Dépose enfin ton audace, et « obéis avec modestie; renonce à ton art magique, approche « et sacrifie aux dieux; ils te seront propices ; sinon, après « t'avoir fait endurer mille tourments, je t'arracherai aux joies « de cette douce vie. » — « Que vous me semblez tous insen- « sés! répondit Georges. La puissance de mon Dieu, vous lui « donnez le nom de prestiges; et comparant à vos sortiléges « le secours qu'elle nous donne, vous osez encore vanter sans « pudeur les folles tromperies des démons que vous hono- « rez. » Dioclétien, par un cri menaçant, par un regard terrible, interrompit le discours du martyr, et commanda à ses bourreaux de le frapper à la bouche. « Qu'il apprenne ainsi, « disait-il, à ne pas insulter les empereurs. » Il le fit ensuite battre à coups de nerfs de bœuf, jusqu'à ce que les chairs tombassent en lambeaux avec son sang.

Pendant ce cruel supplice, le saint martyr ne perdait rien de la douce sérénité de son visage. L'empereur, plein d'admiration à ce spectacle, se tourna vers les officiers qui étaient à ses côtés et leur dit : « En vérité ce n'est point là de « la force ni du courage; c'est la puissance de la magie. » Magnence à ces mots lui dit : « Prince, il y a ici un homme « très-habile dans l'art magique; fais-le venir; et Georges « promptement vaincu succombera devant les oracles de ta « bouche sacrée. » On fait venir aussitôt le magicien qui se présente devant l'empereur. Dioclétien lui dit : « Tous ici ont « vu les opérations de cet homme sacrilége; c'est à toi de « nous expliquer comment il a réussi. Romps ses prestiges ; et « rends-le-nous plus sage et plus modeste; ou bien par les

« ressources de ta magie chasse-le de ce monde, afin que, pris « ainsi dans ses propres filets, il subisse la mort due à ses « crimes. J'avais déjà résolu de le faire périr, mais je lui ai « permis de vivre jusqu'aujourd'hui. » Athanase (c'était le nom du magicien) promit de faire le lendemain tout ce que l'empereur demandait; c'est pourquoi Dioclétien donna l'ordre de garder le martyr; puis il descendit de son tribunal. Lorsque Georges fut rentré en prison, il fit à Dieu cette prière: « Sei- « gneur, faites éclater sur moi les merveilles de votre miséri- « corde; dirigez mes pas dans la confession que je fais de « votre nom, et soutenez jusqu'à la fin ma course dans la car- « rière de la foi, afin qu'en toutes choses votre nom soit « glorifié. »

Le lendemain, l'empereur siégeait sur son tribunal en un lieu plus élevé que la veille, et il se fit amener le magicien. Celui-ci vint avec toute la dignité apprêtée d'un sage; et montrant à l'empereur quelques préparations dans des vases de terre, il lui dit : « Qu'on amène maintenant le coupable; « avec l'aide des dieux, il sentira bientôt la puissance de mon « art. Veux-tu rendre cet insensé obéissant à tous tes ordres? « qu'il avale cette potion; » et en même temps il montrait un petit vase rempli de ses préparations magiques. « Si au contraire « tu aimes mieux voir la mort le frapper aux pieds de ton « tribunal, qu'il boive cette autre liqueur; » et il montrait un autre vase. L'empereur donna l'ordre à Evestigius de lui amener Georges; quand il fut devant lui : « Enfin, Georges, « lui dit-il, ton art est vaincu, ta magie va s'évanouir. » Il commanda ensuite de lui faire avaler de force le poison du magicien. Georges le prit avec une confiance intrépide, et n'en éprouva aucun mal. Il était joyeux, et la fraude des démons était confondue. Pour l'empereur, il était hors de lui, et voulut qu'on forçât le martyr à boire la seconde potion. Le bienheureux Georges, sans attendre qu'on usât de violence, la prit comme il avait fait de la première, et fut de même préservé de toute atteinte malfaisante par le secours de la grâce divine.

L'empereur avec tout le sénat, Athanase lui-même, tous demeurèrent frappés d'étonnement. Après un moment de silence, Dioclétien dit au martyr : « Jusques à quand veux-tu « nous tenir dans la stupeur par tes sortiléges ? combien de « temps encore veux-tu refuser de nous dire la vérité ! Par « quel moyen méprises-tu les tourments qu'on t'inflige, et « peux-tu échapper à l'action des poisons qu'on te donne ? « Parle, dis-nous toute la vérité ; nous t'écouterons avec « indulgence. »

Alors le bienheureux Georges répondit : « Prince, ne crois « pas que je doive mon salut à aucune prudence humaine ; « mon art, c'est l'invocation du Christ et sa puissance. Fort « de sa protection, je méprise les tourments, selon la loi mys- « térieuse qu'il en a donnée. » Dioclétien reprit : « Quelle est « donc cette loi du Christ ? » Le bienheureux Georges répondit: « Parce qu'il prévoyait votre zèle à nous poursuivre, il voulut « fortifier ses disciples, et leur apprit à ne point craindre « ceux qui tuent le corps, à ne point s'inquiéter de ce qui « est inutile et superflu. Le cheveu, leur disait-il, qui « tombe de votre tête ne périra pas ; et quand vous boiriez « un poison mortel, il ne vous nuira pas. Enfin, prince, « prête l'oreille ; je veux en peu de mots te dire quelles sont « les promesses authentiques qu'il nous a faites. Il nous a « dit : Celui qui croira en moi, fera les mêmes œuvres que je « fais. » Dioclétien reprit : « Qu'est-ce que vous appelez les « œuvres de votre Christ ? » Le bienheureux Georges répondit : « Rendre la vue aux aveugles, guérir les lépreux, « faire marcher les boiteux, ouvrir les oreilles des sourds, « chasser les démons, ressusciter les morts, et toutes autres « choses de même nature. »

L'empereur à ces mots, se tournant vers Athanase, lui dit : « Qu'as-tu à opposer à ces faits ? » Athanase répondit : « J'ad- « mire comment par les mensonges dont il lasse ta mansué- « tude, il se flatte de pouvoir la tromper. Nous recevons sans « cesse, il est vrai, de la part des dieux de nombreux bien-

« faits, et leur bonté nous fait jouir d'une multitude d'avan-
« tages ; mais que des morts aient été rappelés à la vie, c'est
« ce que nous n'avons jamais vu de nos jours ; et cet insensé
« qui a mis sa confiance dans un homme mortel et honore
« pour son Dieu un crucifié , n'est qu'un impudent témoin
« de faits merveilleux qu'il n'a jamais vus. Mais puisqu'il
« soutient que son Dieu a fait tous ces miracles, et que d'ail-
« leurs tous ceux qui espèrent en lui éprouvent la vérité de
« ses promesses, qu'ils font par conséquent tout ce que leur
« maître a fait, je demande que celui-ci ressuscite un mort ;
« s'il le fait, nous reconnaîtrons son Dieu, comme le tout-
« puissant. Il y a là dans un tombeau en face de nous un
« mort que j'ai autrefois connu, et qui est enseveli depuis
« peu. Que Georges le ressuscite, et j'avouerai qu'il a vrai-
« ment vaincu. »

Le conseil d'Athanase plut à l'empereur, et il permit d'en faire l'épreuve. Il y avait en effet un tombeau qui s'élevait en face du tribunal, à la distance d'un demi-stade environ. Magnence, un des officiers qui siégeaient à côté de l'empereur, demanda qu'on délivrât le bienheureux Georges des liens dans lesquels on le tenait enchaîné ; puis s'adressant au martyr : « Maintenant, lui dit-il, montre-nous les merveilles de
« ton Dieu, et tu nous auras tous attachés à lui par la foi. »
Le bienheureux Georges répondit : « Sans doute, ô consul, le
« Dieu qui a tiré tous les êtres du néant, est assez puissant
« pour ressusciter un mort par mon ministère ; mais vos âmes
« sont trop ensevelies dans l'erreur pour que vous puissiez
« comprendre ce qui est la vérité. Cependant, en faveur de ce
« peuple qui a les yeux sur nous, Dieu va se servir de moi
« pour faire le miracle par lequel vous voulez m'éprouver.
« Et pour que vous ne le rejetiez point une nouvelle fois sur
« le compte de la magie, voilà ici, devant vous tous, un ma-
« gicien que vous avez vous-mêmes fait venir, et qui proclame
« hautement que ni les enchantements, ni la puissance d'au-
« cun des dieux ne peut rien faire de semblable. Aux yeux

« donc de vous tous qui m'entourez, je vais prier mon Dieu « et vous allez entendre ma prière. » A ces mots, il se met à genoux, prie quelque temps en versant d'abondantes larmes, puis il se relève, et commence ainsi en élevant la voix : « O Dieu éternel, Dieu de miséricorde, Dieu principe de tout « ce qui est fort, Dieu tout-puissant, vous ne confondez pas « les espérances qui s'appuient sur vous ; Seigneur Jésus-« Christ, exaucez en ce moment du moins votre misérable « serviteur, vous qui en tous lieux et par toute espèce de pro-« diges avez exaucé vos saints apôtres. Donnez à cette généra-« tion méchante le signe qu'elle demande de vous ; et pour la « confusion de ceux qui ne vous honorent pas, pour votre « gloire, la gloire du Père et de l'Esprit-Saint, ressuscitez ce « mort qui déjà repose dans le tombeau. Je vous en conjure, « Seigneur, montrez à ceux qui m'environnent que vous êtes « le Dieu seul très-haut au-dessus de toute la terre ; qu'ils « apprennent que vous êtes le Seigneur tout-puissant, que tout « obéit au signe de votre tête, et que la gloire demeure à vous « dans l'éternité. Amen. » A peine avait-il prononcé ce mot Amen, qu'aussitôt il se fit un grand bruit qui jeta la terreur dans toutes les âmes. Le sépulcre s'ouvrit, la pierre qui le couvrait tomba à terre ; le mort ressuscita, et s'élança hors du tombeau à la vue de tout le monde.

Alors un grand tumulte s'éleva parmi le peuple ; la plupart applaudissaient et proclamaient que le Christ était le plus grand des dieux. L'empereur et ses officiers, frappés d'étonnement, mais pleins d'incrédulité, essayèrent de redire encore que Georges était un magicien, et qu'il avait fait apparaître un démon pour tromper les spectateurs. Mais quand on vit l'homme qui venait de ressusciter invoquer le Christ, accourir auprès du bienheureux Georges et s'attacher à lui, tous demeurèrent muets d'étonnement, ne sachant quelle résolution prendre. Alors Athanase vint lui-même se jeter aux pieds du saint, confessant à haute voix que le Christ était le Dieu tout-puissant. En même temps il conjurait le martyre de prier

pour lui, et de lui obtenir le pardon de tout ce qu'il avait fait par ignorance. Cependant Dioclétien avait longtemps gardé un profond silence ; tout à coup il fit commander au peuple de se taire, et parla en ces termes : « Citoyens, vous voyez la « fraude ; vous avez compris la malice de ces habiles impos- « teurs. Athanase, cet homme pervers, favorise en secret son « semblable, l'homme qui cultive le même art que lui ; c'est « pourquoi il ne lui a pas donné le poison qu'il avait pro- « mis ; il n'avait au contraire préparé que de nouveaux en- « chantements pour nous séduire. C'est pourquoi Georges n'en « a éprouvé aucun mal ; devenu même plus impudent, il a « promis de ressusciter un mort, et tous deux ont imaginé « d'enchaîner par leurs sortiléges les sens d'un malade pour « feindre la mort. »

Après ce discours, le tyran ordonna de faire tomber sous la hache la tête d'Athanase et celle du mort ressuscité, sans autre forme de procès, pour la seule raison qu'ils avaient hautement proclamé que le Christ était le seul vrai Dieu. Quant au saint martyr Georges, il le fit de nouveau charger de chaînes et enfermer en prison, jusqu'à ce que le soin des affaires publiques lui laissât le temps de délibérer à loisir sur ce qu'il y avait à faire. En rentrant dans son cachot, le saint s'abandonnait à la joie dont son cœur était rempli, et chantait à Dieu ce cantique d'actions de grâces : « Gloire vous soit « rendue, Seigneur ; car vous ne confondez pas ceux qui es- « pèrent en vous. Je vous rends grâces ; vous avez été partout « le soutien de ma faiblesse ; mais aujourd'hui surtout vous « me comblez des plus grands bienfaits, vous environnez d'hon- « neur mon indignité. Seigneur, mon Dieu, achevez de con- « fondre le diable, et rendez-moi digne de jouir bientôt de « votre gloire. »

Pendant que Georges était en prison, tous ceux qui, à la vue des miracles dont ils venaient d'être témoins, avaient reçu la foi du Christ, vinrent le trouver en gagnant ses gardes avec de l'argent, et se jetèrent à ses pieds. Beaucoup d'entre

eux étaient malades : il les guérit par le nom et le signe du Christ. Sur ces entrefaites un homme du peuple, nommé Glycérius, qui venait de voir un de ses bœufs en labourant tomber à ses pieds presque sans vie, accourut à la prison du saint dont la renommée lui avait déjà fait connaître les miracles, et lui exposa en pleurant le malheur qui venait de lui arriver. Le bienheureux Georges lui sourit avec bonté, et lui dit : « Va, ne sois plus triste ; le Christ mon maître a rendu « la vie à ton bœuf. » Le paysan, plein de foi dans cette parole, courut aussitôt, et reconnut la vérité de ce que le saint lui avait dit Sans perdre un instant, il revint en hâte auprès du martyr, criant à haute voix par toute la ville : « Il est « grand le Dieu des chrétiens ! » Quelques soldats l'ayant par hasard rencontré l'arrêtèrent, et firent annoncer à l'empereur, par ses gardes du corps, ce qui venait d'arriver. Dioclétien plein de fureur ne voulut ni voir ni interroger le paysan, et commanda de lui trancher sur-le champ la tête, hors des murs de la ville. Heureux de cette sentence, Glycérius courait au supplice comme à un joyeux festin; il devançait les soldats qui le conduisaient, et priait à haute voix le Seigneur de lui tenir compte de son martyre, pour suppléer au baptême qu'il ne pouvait recevoir. Alors quelques-uns des sénateurs accusèrent auprès de Dioclétien le bienheureux Georges de soulever le peuple, du fond de son cachot, par le seul bruit de son nom ; il enlevait aux dieux un grand nombre d'adorateurs, et par les prodiges de la magie il leur faisait reconnaître un Dieu crucifié ; en conséquence ils proposaient de le soumettre de nouveau aux tourments. S'il se repentait, on l'absoudrait; si au contraire il persévérait dans sa folie, on le ferait mourir.

L'empereur donc, après avoir pris l'avis de Magnence, donna l'ordre de placer son tribunal pour le lendemain auprès du temple d'Apollon. Or, la nuit qui précéda, le saint martyr dans sa prison vit en songe le Seigneur qui le relevait de sa propre main, le serrait dans ses bras, et lui mettant une

couronne sur la tête, lui disait : « Ne crains pas ; mais aie bon « courage. Voilà que tu as été trouvé digne de régner avec « moi. Ne tarde donc pas : viens promptement à moi ; et « jouis du bonheur qui t'a été préparé. » A ces mots, le saint s'étant éveillé rendit grâces à Dieu ; puis il fit venir le gardien de la prison et lui dit : « Frère, j'ai une grâce à te demander : « fais entrer mon serviteur ; accorde-moi de le voir ici ; j'ai « quelque chose à lui dire. » Le gardien le lui promit, et presque aussitôt fit entrer le serviteur qui attendait à la porte. Celui-ci entra en pleurant, se jeta aux pieds de son maître, et vénéra les chaînes dont il était chargé. Mais le saint le releva, et consolant ses larmes, l'exhorta à avoir bon courage, et lui raconta la vision qu'il avait eue. « Mon fils, ajouta-t-il, tout à « l'heure Dieu va m'appeler à lui. Quand j'aurai quitté la vie, « recueille mon misérable corps ; et pour accomplir la résolu- « tion que j'ai prise autrefois avant de quitter ma mère, re- « porte-le en Palestine, à la maison que nous avons longtemps « habitée. Accomplis fidèlement ces derniers ordres de ton « maître ; garde toujours la crainte de Dieu, et n'abandonne « jamais la foi du Christ. » Le serviteur promit, en versant des torrents de larmes, d'observer, avec le secours de Dieu, tout ce que son maître lui commandait ; et le bienheureux martyr le congédia, après l'avoir embrassé avec tendresse.

Le lendemain, dès le lever du soleil, Dioclétien était sur le tribunal qu'on lui avait préparé, et se faisait amener le martyr. Comprimant d'abord sa colère, il se mit à lui parler avec toutes les formes de la plus grande douceur. « Georges, lui « dit-il, ne te semble-t-il pas que je suis plein d'humanité et « de tendre affection, pour me montrer si doux à ton égard ? « Tous les dieux me sont témoins que je porte à ta jeunesse « le plus vif intérêt, non-seulement à cause de la fleur de « beauté qui te distingue, mais surtout à cause de la pru- « dence, de la gravité, de la fermeté et du courage dont tu as « donné des preuves. Mon dessein était, si tu voulais te re- « pentir, de te faire habiter avec moi, et de te donner le second

« rang dans l'empire. Réponds-nous donc : que t'inspirent « de pareilles propositions ? » Le bienheureux Georges répondit : « Si telle est l'affection que tu me portes, il ne fallait « pas, grand prince, permettre à ta colère de multiplier contre « moi tant de tortures. » L'empereur écouta, sans en être blessé, ces paroles hardies; seulement il ajouta : « Obéis-moi « avec l'amour généreux que tu as eu pour mon père ; je « veux te faire oublier par les plus grands honneurs tous les « supplices que tu as soufferts. » Le bienheureux Georges répondit : « Entrons, si tu le veux, dans le temple pour y voir les « dieux que vous y adorez. » A ces mots l'empereur rempli d'une grande joie se lève, et fait publier par un héraut l'ordre au sénat et au peuple d'entrer dans le temple. Le peuple de son côté, pendant le trajet du forum au temple, célébrait son empereur et publiait la victoire de ses dieux. Quand tous furent entrés, on commanda le silence, le sacrifice était prêt, et tous les yeux étaient attachés sur le martyr, espérant que cette fois sans aucun doute il allait sacrifier. Mais Georges s'approchant de la statue d'Apollon, étendit la main, et dit : « Pourquoi veux-tu recevoir de moi un sacrifice, comme si « tu étais Dieu ? » Et en même temps il formait sur la statue le signe de la croix. Le démon qui habitait cette statue s'écria : « Non, je ne suis pas Dieu, je ne le suis pas, ni moi, ni per- « sonne au monde parmi mes semblables. Il n'y a qu'un seul « Dieu, celui que vous annoncez. Pour nous, apostats séparés « des Anges qui vous protégent, nous séduisons les hommes « par envie pour leurs priviléges. » Alors le bienheureux répondit : « Comment osez vous demeurer en ces lieux, quand « moi, l'adorateur du vrai Dieu, j'y suis présent ? » A ces paroles, les statues firent entendre un frémissement semblable à celui que la douleur arrache. Toutes en même temps tombèrent à terre et se brisèrent. Ce spectacle, plus que tout le reste, excita la fureur du peuple, dont les prêtres aiguillonnaient encore le zèle. Ils jetèrent de nouveau dans les chaînes le saint martyr ; et, en le chargeant de coups, ils disaient :

« Empereur, fais disparaître ce magicien, avant qu'il ait « appelé sur nous toute sorte de malheurs pour empoisonner « notre vie. »

La rumeur qu'occasionna ce tumulte eut bientôt parcouru la ville, et parvint aux oreilles de l'impératrice Alexandra, qui ne put garder plus longtemps cachée la foi du Christ qu'elle avait au fond du cœur. Elle s'empressa d'accourir. A la vue du peuple qui s'agitait et du saint martyr chargé de chaînes, elle se mit à crier à haute voix, la foule ne lui permettant pas d'approcher : « Dieu du bienheureux Georges, disait-elle, « venez à mon aide; car vous êtes le seul Dieu tout-puissant. » Cependant le bruit s'est apaisé; Dioclétien s'est fait présenter le martyr; il lui disait dans l'excès de sa fureur : « Tête « odieuse et criminelle, est-ce ainsi que tu réponds à ma ten- « dresse pour toi ? Est-ce là ce que tu appelles sacrifier aux « dieux ? » Le bienheureux Georges lui répondait : « Oui, « empereur insensé, c'est ainsi que j'ai appris à sacrifier ; « c'est ainsi que j'honore tes dieux. Rougis donc à l'avenir « d'attribuer ta conservation à de telles divinités qui ne peu- « vent se défendre, qui ne peuvent même soutenir la présence « des serviteurs du Christ. » Or, tandis que le saint parlait ainsi, l'impératrice à travers la foule était arrivée au milieu de l'assemblée, et elle répétait devant l'empereur les mêmes paroles qu'auparavant. Puis, se jetant aux pieds du saint, elle accusait la folie de l'empereur, et maudissait les dieux avec leurs adorateurs. L'empereur lui dit : « Alexandra, qu'est-il « donc arrivé pour que tu n'aies pas craint d'abandonner nos « dieux, et de t'attacher sans pudeur à un magicien et à un « enchanteur ? » Mais Alexandra, le repoussant avec violence, ne daigna pas même lui répondre.

L'impie Dioclétien plein de fureur ne voulut pas pousser plus loin l'interrogatoire du martyr. Au lieu d'un sacrifice auquel il avait espéré l'amener, il avait vu les dieux renversés, et le cœur de l'impératrice changé ; sa colère contre Georges ne pouvait plus se contenir ; il prononça contre lui et contre

la très-noble impératrice la sentence suivante : « Georges, « homme méchant et pervers, se dit galiléen ; il a insulté ma « personne, il a outragé mes dieux, contre lesquels il a eu « recours à la magie ; bien plus, il a séduit par ses enchante- « ments l'impératrice Alexandra, qui, elle aussi, dans les em- « portements d'une semblable folie, a vomi des malédictions « contre les dieux ; c'est pourquoi j'ordonne que Georges et « Alexandra aient la tête coupée. » Aussitôt les bourreaux chargés de l'exécution s'emparent du saint martyr, et le conduisent chargé de chaînes hors de la ville. On traîna en même temps avec lui la très-noble impératrice ; elle suivait avec joie ; on voyait la ferveur de sa prière au mouvement de ses lèvres, et dans ses yeux qu'elle levait fréquemment vers le ciel. Quand elle fut arrivée à un certain lieu, elle demanda à s'arrêter. Les bourreaux qui la conduisaient le lui permirent ; elle s'assit alors sur son manteau, inclina la tête sur ses genoux, et rendit son âme à Dieu. A cette vue le martyr du Christ Georges glorifia le Seigneur, et lui rendit grâces. Son ardeur sembla redoubler ; il marchait plus vite, et demandait d'achever aussi heureusement sa carrière. Enfin, arrivé au lieu de l'exécution, il éleva la voix, et fit à Dieu cette prière :

« Vous êtes béni, Seigneur mon Dieu, parce que vous « n'avez pas permis que je fusse déchiré par les dents de ceux « qui me poursuivaient ; parce que vous n'avez pas souffert « que mes ennemis triomphassent de ma défaite ; parce que « vous avez délivré mon âme, comme le passereau est délivré « des filets du chasseur. Et maintenant encore, Seigneur, « exaucez-moi ; assistez à sa dernière heure votre serviteur « qui va mourir ; délivrez mon âme des attaques cruelles de « l'ennemi et des puissances qui lui sont soumises dans les ré- « gions de l'air. Si ces hommes pèchent en me faisant souffrir, « ils le font par ignorance ; ne le leur imputez pas à crime ; « mais avec le pardon accordez-leur votre amour, afin qu'ils « méritent d'avoir part un jour dans votre royaume parmi vos « élus. Recevez mon âme dans les demeures que vous avez

« préparées à ceux qui dès le commencement ont eu le bon-
« heur de vous plaire, et oubliez toutes les fautes que j'ai
« commises par malice ou par ignorance. Rappelez, Seigneur,
« à votre mémoire ceux qui invoquent votre nom à jamais
« glorieux ; car à vous appartient la bénédiction et la gloire
« dans tous les siècles. Amen. » En achevant cette prière, il tendit le cou avec un joyeux empressement, et sa bienheureuse tête tomba sous le glaive. Ce fut le vingt-trois avril qu'il consomma ainsi sa glorieuse carrière, conservant intact le trésor de la foi, et lui rendant jusqu'à la fin un éclatant témoignage, par lequel il a mérité au ciel la couronne de justice.

Tels sont les combats et les victoires de celui que les fidèles ont nommé le grand Martyr. Quiconque aura combattu comme lui, recevra la couronne éternelle et incorruptible. Puissions-nous par ses prières obtenir nous aussi la part des justes, et être placés à la droite de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit gloire, honneur et adoration dans les siècles des siècles. Amen.

IX.

LES ACTES DES SAINTS DOROTHÉE ET GORGON.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

La collection des Bollandistes nous a fourni ces Actes.

Sous le règne de l'empereur Dioclétien il s'éleva une si furieuse persécution contre les chrétiens, que personne n'osait se dire le disciple du Christ, par la crainte des horribles tourments qu'on leur préparait. On voyait même le fils s'armer contre son père, le frère traiter son frère en ennemi, s'il venait à découvrir en lui un partisan de la nouvelle doctrine : aussi les malheureux chrétiens se cachaient comme ils le pouvaient dans les bois, dans les cavernes ; et ils n'au-

raient pas avoué la religion qu'ils professaient devant leurs plus proches parents. L'empereur faisait alors son séjour en Orient : c'est ce qui rendit les poursuites contre les chrétiens plus vives à Nicomédie et aux alentours. La colère impériale était comme un feu ardent qui poussait les habitants de la ville et ceux de la campagne à se saisir des disciples du Christ, partout où ils pouvaient les découvrir. Le bienheureux Gorgon et son collègue Dorothée, tous deux secrètement chrétiens, ayant vu qu'ils ne pouvaient se cacher plus longtemps, firent dès lors une éclatante profession de leurs véritables sentiments. Le premier avait l'intendance générale des offices du palais et de la chambre de l'empereur ; le second exerçait avec zèle les mêmes emplois, sous l'autorité de Gorgon, auquel il ne le cédait ni par la magnanimité de sa vertu, ni par la fermeté de sa foi.

Ces deux fidèles adorateurs de Jésus-Christ ne négligeaient aucune occasion de répandre la vérité, dont ils étaient des témoins irréprochables. Ils brillaient dans le palais du prince comme des flambeaux éclatants ; et par leurs sages exhortations ils maintenaient presque tous les officiers de la demeure impériale dans l'amour et le zèle ardent de la foi chrétienne. Aussi pouvait-on croire que parmi eux s'accomplissait cette parole du roi David : « Qu'il est doux, qu'il est agréable pour « des frères de vivre ensemble dans la paix ! » Dioclétien, rugisssant de colère contre les serviteurs de Dieu, ordonna de préparer un trône dans la grande salle du palais, et d'amener en sa présence les confesseurs qui étaient dans les chaînes. Il fit apporter aussi les statues de ses dieux, avec l'encens que les chrétiens devraient brûler devant ces idoles. Les saints martyrs entrèrent alors, mettant toute leur confiance dans le Seigneur ; ils méprisèrent comme du fumier tous ces vains simulacres qu'on voulait leur faire adorer, et se mirent à chanter à plusieurs reprises : « Les dieux des nations sont des démons ; c'est le Seigneur qui seul a fait les cieux. »

Transporté de rage, Dioclétien commanda de frapper les

uns avec des lanières de cuir et des fouets à balles de plomb, de déchirer les autres avec des peignes de fer, de suspendre ceux-ci au chevalet, d'écorcher ceux-là tout vifs. Puis ayant remarqué un des confesseurs qui semblait résister avec plus de fermeté à ses ordres sacriléges, il voulut qu'on lui fît souffrir des tourments encore plus cruels. A cette vue, le bienheureux Gorgon ne put s'empêcher de crier hardiment à l'empereur : « César, pourquoi infliges-tu à notre compagnon « une peine plus sévère qu'à nous-mêmes ? ne sommes-nous « pas tous condamnés par une même sentence ? Le crime « dont il est accusé, ne l'avons-nous pas tous commis et con- « fessé ? Oui, notre foi, notre culte, nos sentiments sont una- « nimes. Jusqu'à présent, ô empereur, nous t'avons servi « fidèlement, laisse-nous désormais servir notre Dieu, qui « nous a créés. Nous t'appartenions jusqu'à cette heure ; « maintenant, que tu le veuilles ou non, nous sommes à Dieu. « Oui, nous nous sommes enrôlés sous ses étendards ; nous « avons reçu la marque de son service ; reprends, si tu le « veux, le baudrier militaire que tu nous avais donné ; nous « pourrons même alors suivre plus librement le Christ, notre « roi. Encore un mot, César : je t'exhorte à calmer cette fureur « insensée, si tu ne veux pas, malheureux, être livré aux « peines éternelles. Les tourments que tu fais subir aux ser- « viteurs de Dieu auront une fin ; mais les supplices que tu « te prépares ne cesseront jamais. »

Dioclétien, ayant entendu ces paroles du bienheureux Gorgon, en fut troublé jusqu'au fond de l'âme ; il ne savait que répondre, sa colère était à son comble ; cependant quel parti prendre à l'égard d'un officier de ce rang, qui avait vécu dans son intimité, et toujours habité le palais impérial depuis son enfance ? On ne pouvait perdre un homme aussi distingué par sa vertu et sa haute sagesse, un personnage issu du plus noble sang de l'empire. L'empereur le fit donc approcher avec son collègue Dorothée, et chercha à les gagner tous deux par la douceur. Il leur promettait même des honneurs plus

considérables et un grade très-élevé dans la milice, s'ils voulaient revenir à l'ancien culte. Mais les bienheureux, adressant du fond de leur cœur à Dieu une fervente prière, s'abandonnaient à sa divine clémence, disant ces paroles du Psalmiste : « Seigneur, faites éclater sur nous votre miséri-« corde, car nous avons mis en vous notre espérance. » Et se tournant vers Dioclétien, ils lui dirent : « César, ne t'abuse « pas : ne crois pas que nous puissions abandonner notre Dieu ; « car nous avons résolu de le servir jusqu'à la mort. Tu « nous parles d'honneurs, de charges temporelles, et tu vou-« drais les opposer à la gloire éternelle, aux magnifiques « priviléges qui ennoblissent l'âme, et que tu méprises, parce « que tu ne les connais pas : arrière ces flatteries ou ces me-« naces ; jamais nous ne serons abandonnés par celui qui « a promis de faire part de son royaume aux serviteurs qui lui obéissent dans la simplicité de leur cœur. »

Dioclétien sentit encore augmenter sa colère par ces paroles hardies, et ordonna brusquement de les charger de chaînes et de les jeter dans un cachot ténébreux, jusqu'à ce qu'il eût décidé ce que l'on devait en faire. Mais dès le lendemain il commanda de dresser encore son tribunal, et d'appeler les bourreaux avec tous leurs instruments de supplice. On amène les bienheureux Gorgon et Dorothée, en les avertissant qu'il y va pour eux de la vie. « Songez, leur dit l'empereur, à « sauver votre honneur et votre vie ; car vous allez, selon le « parti que vous prendrez, subir une mort honteuse, ou « obtenir de grandes faveurs. Si, obéissant à mes ordres, vous « voulez vivre, vous aurez le premier rang parmi les grands « de l'empire ; si vous préférez mourir, on vous arrachera la « vie dans les plus atroces tourments. Votre opiniâtreté et « l'injure faite aux dieux immortels ne pourraient demeurer « impunies. » Le bienheureux Gorgon répondit alors pour tous les deux : « Le Christ qui nous a appelés à la foi, nous sou-« tiendra par sa grâce dans l'épreuve que tu prépares ; ainsi « donc, fils du diable, exécute les ordres de ton père. Voici

« que le Christ est à la porte ; il nous attend pour nous con
« duire à la gloire éternelle. La souffrance que nous allons
« affronter par ton ordre passera vite ; mais la récompense
« promise à nos travaux n'aura jamais de fin. »

L'empereur, sans leur répondre, commande qu'on les suspende au chevalet, il les fait ensuite déchirer de coups ; on arrache leur peau avec des ongles de fer, et l'on arrose ensuite ces plaies vives avec du vinaigre mêlé à du sel. Les saints martyrs, pendant cet affreux supplice, regardaient le ciel avec un visage riant et disaient : « Grâces vous soient rendues,
« Seigneur Jésus-Christ, qui avez daigné nous fortifier au
« milieu des tourments ; nos cœurs se portent vers vous, et
« nous espérons vous contempler bientôt face à face, et jouir
« de votre sainte présence qui fait la joie des Anges, et qui est à
« elle seule l'éternelle vie et l'éternel bonheur ; car peut-on
« donner le nom de vie aux jours mortels et misérables que
« l'on passe sur la terre ? » Dioclétien, voyant cette allégresse des bienheureux Gorgon et Dorothée, sentait redoubler sa rage, et ne savait plus que faire pour les tourmenter davantage; car ses bourreaux étaient fatigués de les frapper, et les tortures augmentaient d'ailleurs leur amour pour le Christ.

Que pouvait-il inventer pour triompher de leur constance ? Pendant que ses cruels ministres s'acharnaient sur leurs victimes, celles-ci se réjouissaient dans le Seigneur, et semblaient ne ressentir aucune douleur. On avait versé du vinaigre dans leurs plaies sanglantes ; et les martyrs l'avaient souffert avec joie, se souvenant que le Christ avait été sur sa croix abreuvé de vinaigre; le sel que l'on répandait sur leurs chairs entr'ouvertes, leur rappelait aussi que la grâce divine les avait pénétrés du sel de la sagesse céleste. Enfin les bourreaux, apres s'être longtemps consultés, résolurent de les placer sur un gril au-dessus de charbons ardents, afin que les parties de leurs corps demeurées encore intactes fussent successivement exposées au feu, et que la douleur se fît sentir d'autant plus vive, que la combustion serait plus lente.

Les saints martyrs, voyant ces apprêts, sentirent s'augmenter leur allégresse ; et quand on les eut placés sur les charbons ardents, ils s'écrièrent : « Gloire vous soit rendue, « Seigneur, qui avez daigné recevoir vos serviteurs comme « des hosties vivantes ; la fumée qui s'échappe de nos corps « et monte vers vous, nous obtient le pardon de nos fautes ; « elle nous méritera de siéger dans le paradis à côté de vos « fidèles martyrs dont nous partageons les souffrances. « Qu'ils sont heureux ceux qui habitent dans votre demeure, « Seigneur notre Dieu ! ils pourront vous louer pendant « l'éternité entière. Recevez donc le sacrifice de notre vie ; et « que les tourments que nous endurons soient comme un « holocauste d'agréable odeur pour votre souveraine majesté. « Si nous résistons jusqu'à la fin, c'est à vous que nous le « devrons ; si nous venions à succomber, ce serait notre fai- « blesse qu'il faudrait seule accuser. Souvenez-vous donc, « Seigneur, de notre fragilité et de votre bonté miséricor- « dieuse ; fortifiez-nous dans cette dernière épreuve. Que « votre main se lève et nous protége contre les assauts du « diable ; venez, Seigneur, secourez-nous, et à cause de votre « nom, délivrez vos serviteurs. » A peine avaient-ils fini cette prière que toute l'ardeur du feu qui les consumait s'éteignit ; leur face resplendit comme la lumière du soleil ; et il semblait à tous les assistants que leurs membres reposaient sur un lit de fleurs, sans ressentir la moindre souffrance. Les bienheureux martyrs Gorgon et Dorothée recommencèrent leurs actions de grâces, et dirent : « Vous nous avez sauvés, « Seigneur, des mains de nos persécuteurs ; vous avez con- « fondu ceux qui nous haïssaient ; qu'ils soient pour toujours « condamnés ceux qui font le mal, pendant que vous dé- « livrerez vos serviteurs qui ont mis en vous seul leur « espérance. »

On les détacha alors du gril, et on les releva. Les fidèles qui avaient assisté à leur torture, et qui cachaient jusqu'à ce moment leur foi, sentirent se renouveler leur courage en voyant

la constance des généreux martyrs. Eux cependant continuaient à chanter au Seigneur avec le Psalmiste : « Il vaut « mieux se confier au Dieu du ciel, qu'aux princes de la « terre. » Pour Dioclétien, il gémissait de se voir vaincu par leur invincible fermeté ; et n'espérant plus désormais d'en triompher par les tourments, il rendit contre eux la sentence capitale en ces termes : « Gorgon et Dorothée, rebelles au « culte des dieux et aux volontés de l'empereur, seront étran- « glés. » Les bourreaux alors les saisirent ; mais, rendus au lieu du supplice, les martyrs obtinrent de pouvoir prier pendant quelques moments, et, levant les yeux au ciel, ils dirent : « Grâces et gloire vous soient rendues, Seigneur Jésus-Christ, « qui avez daigné nous fortifier jusqu'à cette heure dernière ; « nos cœurs brûlent maintenant du désir de vous contempler « au plutôt dans les splendeurs du ciel. Nous remettons nos « âmes entre vos mains : venez nous recevoir au bout de la « carrière. » Leur prière achevée, ils donnèrent le baiser de paix aux chrétiens qui les entouraient, et se livrèrent aux bourreaux. Ils furent aussitôt attachés ; et la corde ayant été passée à leur cou, ils furent cruellement mis à mort.

Le malheureux prince qui les avait condamnés ordonna de jeter aux chiens leurs cadavres pour être dévorés ; voici la sentence : « Que l'on abandonne aux chiens et aux loups les « corps des rebelles Gorgon et Dorothée, afin que les chré- « tiens ne viennent pas s'en emparer, et mépriser ensuite nos « jugements, en les honorant comme des martyrs. » Mais la malice de l'impie tyran fut déjouée ; car la nuit suivante les fidèles s'empressèrent de recueillir ces glorieuses dépouilles que les chiens et les loups avaient épargnées, et leur donnèrent une honorable sépulture. Depuis lors, il se fait à leurs tombeaux des miracles fréquents, à la plus grande gloire du Christ ; les infirmes y recouvrent la santé, les démoniaques y obtiennent leur délivrance, par les mérites des bienheureux martyrs tout-puissants auprès de Dieu.

Quelques années plus tard, le corps de saint Gorgon fut

transporté à Rome, et déposé, sur la Voie Latine, entre les deux Lauriers, où il est entouré des plus magnifiques honneurs. Le Christ a voulu par là confier aux bienheureux martyrs un plus glorieux patronage, et, après leur entrée dans la patrie éternelle, diviser leurs corps, afin que l'un protégeât la Grèce, et l'autre la sainte Église romaine ; mais, quoiqu'ils soient ainsi séparés, leur présence se fait tout entière sentir à chacun des tombeaux que l'on vient honorer. O Seigneur, toujours admirable dans vos saints, comme vous savez répandre vos bienfaits sur vos serviteurs ! En Grèce, on implore le secours de Dorothée ; et son divin compagnon qui repose à Rome vient avec lui exaucer les vœux des suppliants ; les Romains, à leur tour, se rendent en foule pour prier au sépulcre de saint Gorgon ; et le bienheureux Dorothée accourt avec lui afin de favoriser les habitants de la grande cité.

Après de longs siècles écoulés, les reliques de saint Gorgon furent transférées par le vénérable Chrodegant, évêque de Metz, dans le monastère de Gorze ; plus tard encore, lorsque la foi chrétienne eut fait de merveilleux progrès dans la Saxe, ces sacrées dépouilles y furent transportées et déposées dans la ville de Minden ; c'est là que saint Gorgon étend sont patronage sur toutes les provinces saxonnes, sous le règne de notre Seigneur Jésus-Christ qui vit dans tous les siècles des siècles. Amen.

X

LES ACTES DE SAINTE MARCIENNE, VIERGE.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ces Actes ont été publiés par les Bollandistes.

La bienheureuse Marcienne, vierge d'une grande beauté et issue d'une famille noble, naquit dans la ville de Rusuccur, en Mauritanie, et se consacra dès son enfance au Dieu tout-puissant. Méprisant les richesses et les vanités du monde, elle se rendit à Césarée, capitale de la province, où, pour mieux garder la chasteté, elle vivait renfermée dans une étroite cellule, évitant les agréments et les dangers que présente le commerce du monde. Un jour cependant, elle sortit pour visiter la ville, et, inconnue de tous, se mêla à la foule nombreuse qui parcourait sans cesse les rues de la cité. Arrivée près de la porte Typasitane, elle vit au milieu de la place une statue de Diane faite d'un marbre précieux, sous les pieds de laquelle une fontaine jaillissait dans un magnifique bassin de pierre. La bienheureuse Marcienne ne put souffrir que cette idole restât plus longtemps debout. Elle la frappa violemment, fit tomber d'abord la tête, renversa ensuite le tronc mutilé de la statue qui se brisa sur le pavé.

A cette vue, tous les citoyens irrités de l'injure faite à leur déesse, s'attroupèrent autour de la vierge, la saisirent, la frappèrent avec fureur, et couvrirent de plaies livides ses membres délicats. Mais, réfléchissant ensuite qu'elle pouvait être assez âgée pour qu'on la fît périr juridiquement, ils la traînèrent avec violence, sans cesser de la frapper, jusqu'au tribunal du juge .

Alors les bourreaux la saisirent, et firent les apprêts de la torture. Mais elle, avant même que l'interrogatoire fût com-

mencé, confessa hautement sa foi et flétrit énergiquement l'erreur de ces idolâtres. « Gardez-vous, leur dit-elle, de ren-« dre hommage à ces dieux de bois, de marbre, d'argent et « d'or, ou de toute autre espèce de métal. Vos dieux ont été « faits de la main des hommes ; et les hommes eux-mêmes qui « les ont faits les adorent. Convertissez-vous au Dieu vivant « qui est le créateur de toutes choses ; méprisez les vains « simulacres des fausses divinités ; car il est écrit : Tu ado-« reras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. »

Le juge, irrité d'un si ferme langage, fit souffleter la vierge par les questionnaires, et commanda qu'elle fût enfermée dans le lieu où s'exerçaient les gladiateurs. « Qu'elle « leur soit livrée, dit-il ; et qu'elle serve de jouet à l'un « d'entre eux ou même à plusieurs, afin que son corps et « son âme soient punis en même temps par la perte de cette « vertu, sur laquelle elle paraît fonder son orgueil et son « obstination. » Or la bienheureuse Marcienne, tandis qu'on la conduisait dans cette ignoble prison, faisait paraître une grande joie ; car elle ne craignait rien de la fureur des hommes, elle qui avait mis sa chasteté sous la garde de Dieu. Elle fut livrée pour la première nuit à un des gladiateurs nommé Flamméus ; mais, quand tout s'endormit aux environs, elle, sans se laisser aller au sommeil, priait ardemment le Seigneur de protéger son innocence. Flamméus vient au milieu des ténèbres : il cherche en vain le lit de Marcienne : une haute et solide muraille de pierre vient de s'élever miraculeusement entre lui et la vierge ; il tâtonne jusqu'au lendemain matin, sans pouvoir trouver aucune issue qui lui permette d'avancer. Le jour étant venu, il demanda pardon avec larmes à la vierge, et la pria instamment d'obtenir de Dieu pour lui la grâce d'être mis hors du rang des gladiateurs. La sainte lui répondit avec bonté : « Le Seigneur mon Dieu, qui a préservé de toute atteinte la « pureté de sa servante, te donnera la liberté le jour même où « je recevrai la couronne. »

Le jour suivant, il n'était question partout que du prodige par lequel Marcienne avait été préservée. Le bruit en parvint jusqu'aux oreilles du juge, qui, rempli de colère, ordonna que la nuit suivante un autre prendrait la place de Flamméus. Mais, cette fois encore, le même miracle se renouvela en faveur de la vierge de Jésus-Christ. La troisième nuit, on la livra à un gladiateur connu entre tous par sa violence et sa cruauté, homme de race barbare, dont le noir visage et les membres vigoureux semblaient propres à inspirer de l'effroi. Mais lui aussi fut arrêté tout à coup par ce mur infranchissable que la puissance du Seigneur faisait naître autour de la vierge ; il ne put donc en aucune manière exécuter son brutal dessin : en sorte que le juge lui-même, effrayé par l'évidence de l'intervention divine, s'abstint désormais de toute autre tentative de ce genre.

La sainte, assurée du secours de Dieu, se prépara dès lors d'une manière plus prochaine à souffrir le martyre. Un jour qu'on avait amené un nouveau gladiateur, les autres l'exerçaient au combat avec des armes inoffensives dans l'arène qui était jointe à leur maison. Dans leur cruauté, ils prirent la sainte pour but de leurs coups, et ils montraient au nouveau venu où il fallait frapper pour faire une blessure mortelle ; lorsque, d'une maison voisine où demeurait un chef de synagogue, la fille de cet homme avec plusieurs autres juifs firent entendre des blasphèmes affreux contre Dieu, et des insultes grossières contre la vierge du Christ. Elle fut contrainte ultérieurement de rendre une sentence prophétique contre ceux qui l'insultaient si lâchement. « Cette maison, dit-elle, sera « détruite par le feu du ciel : il n'en demeurera pas pierre « sur pierre ; et jamais il ne sera possible de la relever. »

Enfin le cinq des ides de janvier fut le jour de la consommation de son martyre, qu'elle désirait depuis si longtemps Le matin, comme les gladiateurs descendaient tout armé dans l'arène pour le combat, Flamméus, selon la promesse

de la vierge, fut rendu à la liberté par le suffrage du peuple réuni dans l'amphithéâtre. Mais aussitôt cette multitude, qui s'était rassemblée de tous côtés pour les jeux, demanda à grands cris que Marcienne fût exposée aux bêtes. Elle fut amenée et liée à un poteau. Puis on lâcha dans l'arène un lion furieux qui s'élança d'abord contre elle avec rage, se dressa sur les pattes de derrière, et lui posa celles de devant sur la poitrine; mais aussitôt se calmant, dès qu'il eut flairé le corps de la vierge, il se laissa retomber à l'instant, et s'éloigna sans lui faire aucun mal. Le peuple, saisi d'admiration, voulait que la fidèle servante du Christ fût mise en liberté; mais aussitôt Budarius avec sa famille et une foule d'autres juifs, poussant des cris séditieux, exigèrent du magistrat qu'il fît lancer contre Marcienne un taureau indompté. Cette bête féroce s'élance le front baissé contre la vierge et lui enfonce une de ses cornes dans le sein; le sang jaillit avec force, et la vierge, s'affaissant sur elle-même, tombe évanouie. On la relève néanmoins, et, par une compassion perfide, on la traîne à l'intérieur des portes, on étanche le sang de sa blessure; mais ce n'est que pour la ramener et l'attacher une troisième fois au poteau fatal. Alors, animée d'une joie céleste, elle s'écrie : « O Christ, je te vois, je te suis, reçois « l'âme de ta servante : tu as été avec moi dans la prison : tu « as daigné préserver de toute atteinte ma pureté. » Le juge s'irrite de plus en plus : il ordonne de lancer contre la sainte un léopard d'une taille effrayante, qui d'un bond s'élance sur elle, et d'une seule morsure la met en pièces. Ainsi l'âme de la glorieuse martyre sortit de son corps pour monter aussitôt au ciel.

Au même instant, la maison de l'impie Budarius fut incendiée par la foudre. Lui-même y périt, avec tous ceux de sa race qui avaient blasphémé contre Dieu et contre la vierge du Christ. Souvent depuis, on tenta de rebâtir cette maison, sans pouvoir jamais y réussir ; car ceux qui voulaient y porter des pierres étaient à l'instant frappés de mort. Ainsi se

vérifie encore aujourd'hui la sentence portée par la bienheureuse Marcienne contre ces impies. Quant à elle, elle a passé de l'arène du combat au trône de la gloire, de la terre au ciel, où elle vit à jamais dans la société des Anges. Amen.

XI

LES ACTES DE SAINT PHOCAS.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ces Actes, que Dom Ruinart a fait entrer dans sa collection, sont le Panégyrique du saint Martyr, composé par saint Astère, évêque d'Amasée.

Il est beau, utile et glorieux à ceux qui honorent les saints d'en rappeler le souvenir; car ceux qu'animent les heureux désirs de la vertu et de la piété ne s'instruisent pas seulement par la parole; les belles actions des frères qui les ont précédés sont pour eux des maîtres plus éloquents que tous les discours. Moi-même aujourd'hui, en entrant dans ce temple auguste dédié au bienheureux Phocas, il me semble, au seul aspect de ces lieux, que toutes les merveilles de ce grand saint dont on nous a conservé le souvenir viennent remplir à la fois mon âme. Je le vois encore exerçant son état de jardinier; simple de cœur, hospitalier, il est la gloire des nations qui habitent le bord de la mer; il étend ses bienfaits sur toute la Méditerranée.

Saint au milieu des plus grands saints, il brille d'un éclat supérieur parmi ceux qui, dans leurs combats pour le Christ, ont mérité la couronne. Il est sacré sans doute et vraiment divin, le catalogue entier des généreux martyrs; afin d'acquitter la dette de la reconnaissance envers le Sauveur des hommes, ils lui ont offert, dans des supplices, images de sa passion, sang pour sang, vie pour vie; mais la gloire n'est cependant pas la même pour tous; les récompenses ne

sont pas distribuées à tous dans la même mesure ; en un mot, même sur le catalogue des saints, il y a un premier et un second. La raison de cette inégalité, c'est la souveraine équité du juge qui ne sait point se laisser fléchir par la faveur d'un côté plutôt que d'un autre. Il voit la grandeur du supplice, la contenance de celui qui l'endure. En un mot, il juge les combats, et distribue aux athlètes des prix proportionnés à leurs mérites. Et il ne faut pas s'étonner que Dieu respecte à ce point la justice, quand, parmi les hommes, les empereurs et les magistrats qui président aux jeux ne traitent point avec les mêmes honneurs tous les héros ou tous les athlètes, mais donnent à chacun sa récompense selon l'éclat de ses hauts faits. C'est un principe que je tenais à établir d'abord, afin de montrer combien le grand personnage qui aujourd'hui nous rassemble, est supérieur aux athlètes ses frères d'armes qui ont soutenu les mêmes combats. Pour les autres, en effet, on ne saurait dire que tous soient connus de tout le monde, que leurs vertus soient célébrées dans toutes les langues ; mais le nom de Phocas, il n'est personne qui l'ignore. Comme le soleil éclaire tous les hommes des rayons de sa splendeur, de même la renommée du martyr a éclaté partout. Quiconque en un mot a reconnu le Christ pour son Seigneur, reconnaît en même temps Phocas pour le serviteur du Christ. Mais ne parlons point, si vous le voulez, des éloges que d'autres pourraient partager avec lui ; vous aimez les martyrs ; c'est la louange d'un martyr que je veux célébrer avec vous.

Ce grand homme, devenu par sa sainteté l'heureux patron des chrétiens, reçut le jour non loin de nos murs, à Sinope, antique cité, autrefois célèbre et féconde en grands guerriers et en philosophes. Je veux oublier en ce moment la religion fausse dans laquelle ils ont vécu, pour ne voir en eux que des hommes d'une application ardente et soutenue, et dont Sinope se glorifie d'avoir été la nourrice et la mère. Phocas donnait ses soins à la culture d'un jardin qu'il possédait à l'entrée de l'isthme, devant la porte de la ville. Non-seule-

ment le besoin de vivre, mais surtout le bonheur de soulager la misère des indigents, animait ses travaux. Il accueillait les étrangers avec joie ; et il voulait que sa maison, toute petite et pauvre qu'elle était, leur fût toujours ouverte. Comme il habitait sur la voie publique, beaucoup s'arrêtaient chez lui; et sa charité leur faisait part de tout ce qu'il avait. C'était un autre Loth, non plus à Sodome, il est vrai, mais à Sinope. Enfin, après quelque temps d'une vie sainte, le ciel l'appela à la récompense ; ce fut cette même vertu de l'hospitalité qui prépara la mort dans laquelle il devait trouver la vie. Mais à quelle occasion et de quelle manière ? Pour répondre, je reprends les faits d'un peu plus haut. Écoutez.

Lorsque par la prédication divine les merveilles de la religion chrétienne retentissaient dans l'univers, et faisaient connaître à tous le Christ et ses mystères, alors, selon la parole du Psalmiste, les nations s'agitaient en frémissant, les rois et les princes se réunissaient ; à la vue du Christ qui venait régner, les peuples infidèles ne contenaient plus leur fureur. Partout le chrétien était recherché comme un malfaiteur ; celui qu'on trouvait sous sa main, on le punissait ; s'il était loin, rien n'était épargné pour le faire saisir. L'obscure condition de Phocas, ses humbles travaux de jardinier, ne suffirent point à le cacher ; il fut à son tour dénoncé comme un vrai serviteur du Christ. Des sicaires envoyés vers lui avaient l'ordre de l'enlever à cette vie misérable et passagère, sans aucune forme de jugement, sans lui laisser la liberté de défendre sa cause. Il est vrai, son crime était de ceux qu'un homme de cœur confesse à haute voix, sans rougir ; que dis-je ? le chrétien n'a pas besoin d'interrogatoire ; ses œuvres parlent d'elles-mêmes ; mais, si on veut l'interroger, c'est pour lui le plus grand bonheur de proclamer hautement ce qu'on appelle son crime. Ceux donc qu'on avait chargés de cette mission, les vrais auteurs de la fête qui aujourd'hui nous rassemble, cherchaient Phocas ; sans le connaître, sans être connus de lui, ils vinrent lui demander l'hospitalité. Ils cachaient avec soin

la cause de leur visite ; car leur but était d'apprendre cette première fois de ceux qui habitaient hors de la ville ce que c'était que Phocas, et quelle était sa demeure ; ils reviendraient ensuite à coup sûr se jeter sur lui : c'était ainsi que les Juifs autrefois, sous la conduite de Judas, avaient arrêté le Seigneur dans le jardin.

Ils ignoraient donc qu'ils tenaient leur proie dans leurs filets ; la brebis était sous la dent du chien, l'agneau dans la gueule des loups, et la colombe sous les ongles recourbés des vautours. Selon que l'avait annoncé le prophète Isaïe, le chevreau reposait à côté du léopard, l'agneau paissait avec les loups, et les lions s'unissaient au jeune taureau dans un repas de frères. Bientôt, comme il arrive toujours, la table formant entre les convives les liens d'une confiance amie, le martyr demanda à ses hôtes qui ils étaient, et pourquoi ils étaient venus à la ville. Ceux-ci, touchés d'une hospitalité qui les accueille avec tant de grâce, lui recommandent d'abord de ne révéler à personne ce qu'ils vont lui dire ; puis ils lui découvrent leur secret, et comment ils ont habilement préparé leur piége pour découvrir Phocas et le punir. Ils concluaient en le priant de mettre le comble par une nouvelle faveur à la réception si bienveillante qu'il leur avait faite ; ce serait d'unir ses efforts aux leurs pour arrêter celui qu'ils étaient venus chercher. Le serviteur de Dieu comprit, et son cœur ne s'émut pas à de telles révélations ; il ne laissa échapper aucun geste, aucune parole qui trahît la moindre faiblesse. Bien plus, il fut assez intrépide en face d'un si grand danger pour ne pas même songer à fuir, quoiqu'il eût pour cela la plus grande facilité, puisque les soldats ne le connaissaient pas encore pour celui qu'ils cherchaient. Le saint martyr, tout au contraire, prit une résolution digne de sa grande âme ; non-seulement il renonça à fuir ; mais, répondant à la prière qui lui était faite : « Eh bien, oui, « dit-il, pour le cas présent je vous promets mon concours. « Je connais l'homme, et je vous le trouverai facilement ; je ne

« vous ferai pas longtemps attendre ; dès demain je vous le « montrerai ; seulement, consentez à passer la nuit dans ma « pauvre hôtellerie. »

Après qu'il leur eut fait cette promesse, il n'y eut plus que deux objets à partager sa sollicitude : prodiguer à ses bourreaux les soins de l'hospitalité la plus empressée, et préparer son tombeau. La nuit venue, il disposa tout ce qui était nécessaire pour sa sépulture. Le lendemain, en abordant ses hôtes : « Je n'ai rien négligé, leur dit-il, pour « vous trouver Phocas ; maintenant la proie est toute prête ; « et si vous le voulez, vous pouvez la saisir. » Pleins de joie à ces paroles, ils lui demandent où est cet homme qu'il leur promet. « Il n'est pas loin; répondit-il ; il est avec vous ; c'est « moi qui suis Phocas. Exécutez vos ordres ; vous avez touché « le but d'un long voyage, le terme de bien des fatigues. » Les soldats, frappés d'étonnement et de stupeur, demeurent immobiles ; le sel et la table d'un hôte ont leurs droits, et ils respectaient un convive qui s'était montré pour eux magnifique dans sa pauvreté. Phocas, par ses exhortations, ranima leur courage ; il leur commanda de frapper, ajoutant qu'ils ne devaient pas craindre, que le crime du sang versé ne pèserait pas sur eux, mais sur ceux qui les avaient envoyés. Il parla et persuada ses bourreaux. Dieu eut pour agréable ce sacrifice volontaire ; Phocas eut la tête tranchée.

Depuis ce jour, mes frères, il nous a été donné pour être la colonne et le soutien des Églises de Dieu répandues dans tout l'univers. Illustre entre tous par son martyre, il est au premier rang par sa puissance. Il attire en foule pressée les chrétiens à son tombeau ; les voies publiques sont remplies de pèlerins qui, des pays les plus éloignés, accourent à l'envi à ce lieu de prières. Aussi, le temple magnifique qui renferme le corps sacré du martyr est-il devenu la consolation de tous les affligés, le remède de ceux que la maladie accable, la table de ceux qui ont faim. Phocas, aujourd'hui, tout mort qu'il est, nourrit son peuple avec une abondance plus royale

que ne faisait autrefois Joseph vivant et glorieux au milieu de l'Égypte. Joseph échangeait ses blés pour de l'argent ; Phocas les distribue aux indigents, sans les vendre. Des troupes de pauvres et de mendiants viennent en foule à l'isthme de Sinope comme à une table commune ouverte à tous les besoins. Tel est le privilége de ce lieu béni. Mais si quelque part ailleurs le martyr, en déposant une légère parcelle de ses reliques, s'est fondé une colonie qui respecte en Sinope sa métropole et sa mère, ce nouveau bien est devenu lui-même un nouveau centre de merveilles cher à tous les chrétiens : c'est ainsi que ce temple où nous prions est aujourd'hui pour tous comme la salle d'un joyeux banquet. Elle est donc précieuse aux yeux du Seigneur la mort de ses saints, puisque les reliques d'un bienheureux martyr disséminées en une multitude de lieux différents portent partout avec elles, sans division ni partage, l'amour dont le Seigneur a glorifié son serviteur. Ainsi dans la ville impériale, la métropole de l'Italie, la reine du monde, notre martyr est honoré par l'immense concours de tout le peuple; il y a son temple bâti avec la plus noble magnificence ; et il semblerait presque que les Romains honorent Phocas à l'égal de Pierre et de Paul. On dit qu'ils se sont procuré la tête du martyr au prix des plus grands sacrifices, comme Hérodiade pour saint Jean, mais par une pensée bien différente : Hérodiade avait soif de sang, et ne voulait la tête du juste que pour l'outrager ; les Romains, au contraire, c'est par honneur pour notre martyr et en même temps pour leur propre utilité qu'ils ont tenu à posséder cette tête auguste.

Les nautonfers surtout, ceux même qui ne conduisent que des vaisseaux de transport, soit qu'ils traversent le Pont-Euxin, ou qu'ils fendent les flots de la mer Adriatique, soit qu'ils voguent sur la mer Égée ou sur l'Océan occidental, soit enfin qu'ils sillonnent les golfes de la mer d'Orient, tous ont fait tourner à la gloire du martyr les cris et les chants par lesquels ils soulagent les fatigues et les efforts de la navi-

gation. Phocas est tout entier sur leurs lèvres et dans leurs chants : c'est qu'il leur donne des preuves évidentes et nombreuses de sa protection. Souvent quand la tempête, au milieu de la nuit, commençait à soulever les flots menaçants, on l'a vu réveiller le pilote endormi sur son gouvernail, quelquefois tendre lui-même les cordages, veiller aux voiles, et du haut de la proue signaler les écueils. Aussi est-ce une loi chez les nautoniers d'avoir toujours Phocas pour convive à leur table. Et parce que, privé maintenant de son corps, il ne peut plus prendre sa part de leurs festins, voyez comme leur ingénieuse piété a su rendre facile ce qui d'abord paraissait impossible. Chaque jour ils font la part du martyr, largement mesurée sur le nombre des convives et la quantité des mets. Puis un d'eux la rachète, et l'argent est mis en dépôt. Le lendemain un autre en fait autant ; le troisième jour un autre encore ; ainsi tous ont leur rang, qui désigne l'acheteur de chaque jour. Arrivés au port, on distribue aux pauvres l'argent déposé ; la part de Phocas est un bienfait dans le sein de l'indigence.

Les rois aussi l'honorent ; les plus puissants et les plus religieux, pour se ménager un accueil favorable dans la sainte demeure d'un pauvre jardinier, aiment à charger ses autels d'offrandes riches et magnifiques. Il y a dans les jeunes gens une sainte émulation pour surpasser les vieillards. Mais nous ne devons pas nous étonner de voir les pieux sujets de l'Empire romain, eux dont les mœurs civilisées et les lois règlent la vie, vénérer avec tant de zèle le serviteur de Dieu, quand l'admiration pour ses vertus a passé jusque chez les barbares. Tous les Scythes les plus sauvages et ceux qui habitent de l'autre côté du Pont-Euxin, sur les bords du lac Méotide et du fleuve Tanaïs, et ceux qui vivent sur le Bosphore ou jusqu'aux rives du Phasis, tous rendent hommage au jardinier. Sur tout le reste, les mœurs et le génie de ces peuples sont différents des nôtres ; ils ne s'accordent avec nous que dans un seul point : c'est la parcelle de vérité par laquelle Dieu veut qu'un jour s'adoucisse leur barbarie.

Déjà nous avons vu un de leurs rois déposer de son front une couronne étincelante d'or et de diamants, dépouiller une cuirasse du plus grand prix ; car le barbare met sa gloire dans le luxe de son armure. Il voulait consacrer à Dieu par les mains du martyr les deux insignes de sa dignité et de sa puissance. C'est un illustre hommage d'envoyer sa couronne pour reconnaître Celui qui a donné le trône, et d'offrir sa cuirasse au Dieu de la guerre, auteur de nos victoires dans les combats. Quant aux bienfaits qui se multiplient sans fin pour récompenser tant de foi : des visions et des songes prophétiques, des guérisons obtenues, comment pouvoir les raconter ? Un long discours ne suffirait pas pour les indiquer tous, même dans une énumération rapide. Terminons donc ici notre tâche, en rendant gloire au Sauveur, dont les serviteurs fidèles, même après avoir quitté ce monde et leurs corps, ont assez de puissance pour assister, dans tous leurs besoins, des amis et des frères qui leur ont fait des offrandes. Le bruit toujours vivant de ces miracles se répand sans cesse dans les cités et les villages, faisant connaître partout le Seigneur auteur de ces bienfaits ; à lui soit gloire, honneur, pouvoir et magnificence, maintenant et dans les siècles des siècles. Amen.

XII

LES ACTES DE SAINT ALBAN.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

La collection des Bollandistes nous a fourni ces Actes du premier martyr de la Grande-Bretagne.

Lorsque sévissait la persécution qui, sous l'empereur Dioclétien, s'éleva contre les fidèles du Christ, un prêtre illustre par ses mérites et sa science, qui traversait la Bretagne, arriva, conduit par la providence de Dieu, dans la

ville de Vérulam. Dès qu'il y fut entré, il alla demander l'hospitalité à un homme riche qui se nommait Alban. C'était un des principaux de la cité : il descendait d'une noble famille romaine, et jouissait d'une grande considération parmi le peuple, non moins à cause de son rang qu'à cause de ses richesses et des dignités dont il était revêtu. Il reçut avec bonté le saint prêtre qui se nommait Amphibale, et pourvut généreusement à ses besoins ; puis, renvoyant ses serviteurs, et demeurant seul avec son hôte, il lui dit : « Comment se fait-il que toi, qui es chrétien, tu aies pu parcourir « tout un pays où ta religion est en horreur, et arriver sain « et sauf jusque dans cette ville ? » Amphibale lui répondit : « Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, a protégé mes pas et m'a gardé constamment de tout danger. « C'est lui qui, pour le salut de plusieurs, m'a dirigé vers « cette province, afin qu'annonçant aux nations la foi qu'il « a prêchée lui-même, je lui prépare un peuple choisi. — « Mais, dit Alban, quel est donc ce Fils de Dieu ? Prétendez-« vous dire que Dieu est né ? Ces choses me paraissent bien « nouvelles, et j'en entends parler aujourd'hui pour la première fois. Je serais curieux de savoir comment vous expliquez tout cela, vous autres chrétiens. »

Alors le bienheurex Amphibale, commençant à lui exposer les mystères de l'Évangile, parla en ces termes : « Notre « foi nous enseigne à reconnaître Dieu le Père, et Dieu le « Fils qui, pour notre salut, a daigné se revêtir d'une chair « semblable à la nôtre, et naître miraculeusement d'une « Vierge. Quand les temps furent accomplis, un Ange du ciel « descendit vers cette Vierge, nommée Marie pour lui annoncer le mystère qui allait s'accomplir en elle ; et Marie « répondit : Je suis la servante du Seigneur : qu'il me soit « soit fait selon votre parole. Ainsi cette Vierge mérita de « donner la naissance à son Dieu, à son Seigneur, à Celui de « qui elle avait reçu elle-même l'existence. Elle devint mère « sans perdre sa virginité. C'est ce qu'avaient depuis long-

« temps prédit les prophètes, à qui Dieu avait révélé ce « mystère dans les siècles passés. Si donc tu crois toutes ces « choses, les promesses de salut faites aux chrétiens s'accom- « pliront aussi en toi : quand tu seras chrétien, tu pourras, « en invoquant le nom du Christ, guérir les infirmes et les « malades; aucune adversité ne sera capable de t'abattre; « enfin tu finiras ta vie par le martyre, et par une bienheu- « reuse mort; tu quitteras cette terre pour aller vivre avec « le Christ. C'est pour t'annoncer tout cela que je suis venu « dans cette ville; le Seigneur veut récompenser ainsi l'hos- « pitalité généreuse que tu m'as donnée. »

Alban dit alors : « Si je viens à croire au Christ, quel hon- « neur devrai-je lui rendre? » Le prêtre lui répondit : « Crois « que le Seigneur Jésus est un seul Dieu avec le Père et le « Saint-Esprit, et tu seras par là-même très-agréable à ses « yeux. » Alban répliqua : « Que dis-tu? Tu parles comme « un insensé, car mon esprit ne peut trouver un sens à cette « parole, et ma raison se refuse à l'admettre. Si les habitants « de cette ville entendaient ce que tu viens de me dire de ton « Christ, ils ne tarderaient pas à punir tes discours blasphé- « matoires selon la rigueur des lois portées contre votre secte. « Pour moi, je suis bien disposé à ton égard; mais je crains « fort qu'il ne t'arrive malheur. » Il se retira donc tout ému sans vouloir écouter davantage les paroles du prêtre, ni prêter l'oreille à ses enseignements.

Amphibale, resté seul, passa tout la nuit en prière, tandis qu'Alban se retira dans sa chambre pour prendre son repos. Mais pendant qu'il dormait, il eut une vision que Dieu lui envoya pour l'instruire, et dont il fut tellement touché qu'il se leva sur l'heure, vint trouver son hôte, et lui dit : « Si ce « que tu prêches au sujet du Christ est véritable, daigne me « donner l'explication d'un songe mystérieux que je viens « d'avoir. J'ai vu descendre du ciel un homme qu'une foule « immense d'autres hommes a saisi pour lui faire souffrir des « tourments de toute espèce. Ils lui ont lié les mains, puis ont

« frappé son corps à coups de vierges, et mis ainsi toute sa « chair comme en lambeaux. Puis ils ont suspendu à une « croix ce corps ainsi déchiré, après l'avoir dépouillé de tous « ses vêtements ; ils ont étendu violemment ses bras sur « cette croix ; ils ont percé de clous ses pieds et ses mains ; « ils lui ont ouvert le côté d'un coup de lance, et de cette « blessure j'ai cru voir sortir du sang et de l'eau. Ils l'avaient « injurié longtemps en lui disant : Salut, Roi des Juifs ; si tu « es le Fils de Dieu, descends de la croix à cette heure, et « nous croirons en toi. Mais lui, sans leur répondre, a jeté ce « cri : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. Et « aussitôt après, il expira. Ensuite j'ai vu descendre de la « croix son corps inanimé, dont le sang s'épanchait par de « larges blessures : on l'a mis dans un sépulcre de pierre « qu'on a scellé et autour duquel on a placé des gardes. Mais, « ô miracle ! ce cadavre revient à la vie ; il sort du tombeau « sans briser les portes scellées ; j'ai vu de mes yeux comment « il est ressuscité d'entre les morts. Des hommes vêtus d'ha- « bits blancs comme la neige sont descendus du ciel : ils ont « pris avec eux cet homme ressuscité, et sont retournés au « ciel ensemble. Une multitude innombrable d'hommes revê- « tus pareillement de robes blanches suit le vainqueur de la « mort, ne cessant jamais de chanter ses louanges et de bénir « le Père en disant : Béni soit Dieu le Père et son Fils unique. « Tous sont dans une paix inaltérable à laquelle aucun bon- « heur ne saurait être comparé. Telle est la vision que j'ai « eue cette nuit : explique-la-moi, je t'en supplie, et ne « crains pas de me dire entièrement tout ce que signifient « ces choses. »

A ce récit, le bienheureux Amphibale comprit que Dieu avait daigné visiter le cœur d'Alban, et il en conçut une joie inexprimable. Aussitôt, tirant l'image de la croix du Seigneur qu'il portait toujours sur lui : « Voilà, dit-il, le « signe qui te fera connaître ce que signifie et ce que pré- « sage ta vision. L'homme que tu as vu descendre du ciel

« est mon Seigneur Jésus-Christ, qui n'a pas refusé de subir « le supplice de la croix pour nous laver par son sang du « péché auquel la prévarication d'Adam notre premier père « nous avait rendus sujets. Ceux qui l'ont saisi et l'ont affligé « par de si cruels tourments sont les Juifs, le peup le choisi « de Dieu, à qui il avait promis d'envoyer du ciel son Fils : « or, quand il est venu, ils ont refusé de le recevoir. Après « une si longue et si pénible attente, ils n'ont pas voulu « reconnaître l'auteur de leur salut ; mais ils l'ont contredit « sans cesse, lui ont rendu le mal pour le bien, et n'ont « répondu que par la haine à l'amour qu'il leur avait été témoi- « gné. Enfin, remplis d'envie contre lui, ils ont bien osé « le saisir, cet Homme-Dieu que les Gentils eux-mêmes ju- « geaient innocent : ils l'ont saisi, et l'ont fait mourir sur une « croix. C'est ainsi que ce Seigneur très-miséricordieux nous « a rachetés au prix de son sang, qu'il a vaincu la mort en « mourant lui-même, et qu'étant élevé sur la croix, il a tout « attiré à lui. Il est aussi descendu dans les cachots ténébreux « de l'enfer : il a brisé les liens des justes qui y étaient « captifs ; et, enchaînant le diable, il l'a rejeté au plus pro- « fond de l'abîme. »

Alban fut saisi d'admiration en entendant ces paroles, et il s'écria : « Oui, les choses que tu viens de dire touchant le « Christ sont vraies, et l'on ne saurait les accuser de fausseté. « C'est le Christ que j'ai vu cette nuit combattre et vaincre « le démon. Je veux donc désormais prêter une oreille docile « à tes enseignements. Dis-moi, puisque ta science est si « grande, quels sont mes devoirs envers le Père et le Saint- « Esprit, maintenant que je reconnais le Fils pour mon Sei- « gneur et mon maître. » Le prêtre, rempli d'une grande joie, s'écria : « Je rends grâces à mon Seigneur Jésus-Christ « de ce que tu as appris à invoquer de toi-même ces trois « noms sacrés. Crois donc que ces trois personnes que tu « viens de nommer sont un seul et même Dieu, et confesse « toujours généreusement cette foi. — Oui, répondit Alban,

« telle est ma ferme croyance. Il n'y a point d'autre Dieu « que mon Seigneur Jésus-Christ qui, pour le salut des « hommes, a daigné se revêtir de leur nature, et souffrir la « mort de la croix : il est un seul Dieu avec le Père et le « Saint-Esprit, en dehors de qui il n'y a point d'autre « Dieu. »

Plusieurs fois il répéta avec ferveur cette profession de foi; il se prosternait devant l'image de la croix du Sauveur, et comme s'il eût vu présent Jésus lui-même, il implorait avec larmes le pardon de ses péchés. Il baisait la place des pieds et des mains, comme s'il eût touché véritablement les plaies sacrées du Christ, et que sa vision de la nuit précédente se fût transformée en une réalité. Des larmes coulaient en abondance sur son visage et baignaient le signe du salut qu'il tenait embrassé. « Je renonce au démon, disait-il, je « déteste tous les ennemis du Christ ; je me donne et je me « confie à ce divin Seigneur qui, le troisième jour, est res- « suscité d'entre les morts. » Amphibale, voyant ses bonnes dispositions et jugeant qu'il était déjà parfait chrétien dans son cœur, le baptisa au nom de la très-sainte Trinité. Puis il lui dit : « Sois sans crainte: le Seigneur est avec toi, et sa « grâce ne te manquera jamais. C'est de lui-même que tu « as appris par révélation les mystères de notre foi, que les « autres hommes reçoivent ordinairement par la prédication « d'un homme faible comme eux ; c'est pourquoi je suis « maintenant tranquille sur ton compte. Je vais donc re- « prendre ma route pour aller continuer ailleurs les tra- « vaux de mon ministère. — Non, dit Alban ; je te prie de « ne pas me quitter si tôt, mais de passer encore une semaine « avec moi, afin que tu m'apprennes en détail tout ce qui « concerne les autres dogmes et les pratiques du culte chré- « tien. » Amphibale, voyant que la résolution qu'il avait prise de quitter ce lieu remplissait Alban d'une si grande tristesse, consentit à sa demande. Chaque jour donc, vers le soir, le maître et le disciple, fuyant le tumulte des hommes,

se retiraient dans une maison à l'écart, et y passaient ensemble toute la nuit à louer Dieu. Ils se cachaient ainsi pour n'être pas découverts par les infidèles qui cherchaient à connaître la vraie religion, moins pour l'embrasser que pour la persécuter.

Néanmoins, quelque temps après, un Gentil audacieux parvint à découvrir leur secret, et fit connaître au magistrat tout ce qui s'était passé entre eux. Il n'omit rien de ce qui était propre à perdre les innocents, en allumant contre eux la fureur du juge. En effet, celui-ci fut aussitôt enflammé de colère : il ordonna qu'on lui amenât Alban et celui qui l'avait instruit dans la foi chrétienne, afin de les obliger à offrir un sacrifice aux dieux du pays. Que s'ils ne voulaient pas consentir, ils devaient être saisis, enchaînés et égorgés eux-mêmes, en guise de sacrifice, sur l'autel des dieux. Ces ordres toutefois ne purent être donnés d'une manière si secrète qu'ils ne parvinssent à la connaissance d'Alban qui, désirant sauver du péril le prêtre qui l'avait instruit, l'exhorta à sortir de la ville. Pour faciliter son évasion, il le revêtit de sa propre chlamyde qui était brodée d'or. Cet habit était alors celui des principaux du pays, et par là-même si honoré qu'il commandait à tous le respect envers quiconque en était revêtu. Ayant donc jugé qu'Amphibale serait sous cet habit plus garanti contre les insultes et les violences, il prit lui-même le manteau de son cher maître, sachant bien que c'était un moyen de s'attirer la fureur des barbares. Alors Amphibale, cédant aux prières d'Alban, partit avant l'aurore et se dirigea du côté de l'aquilon, conduit quelque temps par son généreux disciple. Enfin ils se dirent adieu et se séparèrent. Qui pourrait rester insensible au souvenir de toutes les larmes qu'ils versèrent dans cette cruelle séparation ? Le prêtre se rendit dans le pays de Galles, pour y continuer ses travaux apostoliques. Alban, revêtu de la robe de son maître, revint seul à sa demeure, attendant paisiblement l'exécution des ordres qui avaient été donnés contre lui.

Quand le jour fut venu, une troupe nombreuse de soldats furieux se précipite tout à coup sur la maison d'Aban : ils pénètrent partout, visitent avec soin toutes les chambres, fouillent jusque dans les coins les plus obscurs, et remplissent tout de désordre et de tumulte. Enfin ils arrivent dans cet endroit solitaire où Alban avait coutume de venir prier avec Amphibale : ils entrent ; ils le voient revêtu d'un habit étranger, prosterné devant la croix du Sauveur, et se livrant à la prière. Alors ils se précipitent en foule, et lui demandent à grands cris de leur livrer le prêtre qu'il a reçu chez lui.

Alban, pour toute réponse, leur dit : « Pourquoi le cher-« chez-vous ? Il est sous la garde de Dieu ; et maintenant « avec ce tout-puissant secours, il ne craint pas vos me-« naces. » Les satellites, irrités de voir cette proie leur échapper, sentirent redoubler leur fureur ; et, tournant contre Alban lui-même tout leur ressentiment, ils mirent aussitôt la main sur lui. On l'arrache, on l'entraîne, on le charge de chaînes pesantes, on le tire par les vêtements et par les cheveux ; on le conduit enfin, après mille injures, après mille traitements inhumains, jnsqu'au temple des idoles, où le juge se trouvait avec le peuple de la ville accouru de tous côtés en ce lieu. Alban, voulant montrer à tous qu'il était disciple et serviteur de la croix, portait sans cesse dans ses mains le signe du salut. Quand les Gentils virent ce signe sacré qui leur avait été inconnu jusqu'alors, ils furent étonnés et troublés ; le juge cependant regarda avec un visage irrité l'homme de Dieu et la croix qu'il tenait entre ses mains. Alban, loin d'être effrayé de sa colère, le méprisa tellement qu'il ne daigna pas lui répondre sur son rang et sa famille ; mais à l'interrogation qui lui fut faite sur ce sujet, il ne répondit qu'en faisant connaître son nom, et en déclarant à haute voix qu'il était chrétien.

Le juge lui dit : « Alban, fais-moi savoir où est ce prêtre « envoyé de je ne sais où pour mettre le trouble dans cette « ville, qui est entré secrètement, et que tu as reçu dans ta

« maison. Si sa conscience n'était pas agitée de remords, s'il « ne doutait pas lui-même de la bonté de sa cause, il se serait « présenté devant nous pour rendre compte de sa doctrine, « au lieu de laisser ce soin à son disciple. Mais au contraire « il a fait voir par son exemple combien ses enseignements « sont vains et trompeurs, puisqu'au lieu de défendre celui « qu'il a gagné par ses belles paroles, il l'abandonne lâ- « chement dès qu'il voit le péril. Je pense que cela suffira « pour te faire voir que tu as accordé trop de confiance à « un homme infatué de chimères, qui t'a poussé jusqu'à « cet excès de folie de compter pour rien tous les biens de ce « monde et de mépriser ouvertement nos grands dieux. Or, « nous ne pouvons pas laisser impunie l'injure qui leur est « faite : le contempteur des dieux doit être puni de mort. « Mais comme il n'est personne qui ne puisse tomber dans « l'erreur, il est aussi toujours possible d'en sortir. Tu peux « donc te réconcilier encore avec les dieux qué tu as offensés ; « tu rentreras dans leurs bonnes grâces en te séparant de « la secte perfide dans laquelle tu t'es laissé entraîner. Écoute « les conseils que je te donne dans ton intérêt : fais aux « dieux de grands sacrifices : alors non-seulement ils te par- « donneront tes crimes et tes offenses, mais encore ils aug- « menteront ta fortune et tes honneurs, et combleront tous « tes désirs, ainsi qu'ils ont coutume de faire pour leurs servi- « teurs fidèles. »

Alban, sans être effrayé par ces menaces, ni séduit par cette feinte douceur, répondit : « Tu as parlé longuement, ô « juge; mais la longueur de tes discours ne peut m'empêcher « d'en apercevoir la fausseté. Le prêtre dont tu parles serait « certainement venu à ton audience, si cela nous avait paru « bon à l'un et à l'autre. Mais pour moi je n'ai pu consentir « à ce qu'il m'accompagnât ici, parce que je connais trop ce « peuple méchant et prompt à mal faire ; quant à lui, bien « qu'il ne redoute pas la véritable justice, il ne peut souffrir « les juges qui ne savent pas discerner le vrai du faux dans

« leurs jugements. J'avoue que j'ai embrassé sa doctrine, « mais je ne saurais m'en repentir ; la suite te fera voir que « je n'ai pas cru sur la foi d'un ignorant ou d'un imposteur. « Les malades et les infirmes, recouvrant leur santé première, « rendront témoignage à la vérité de notre foi. Cette foi m'est « plus chère que toutes les richesses dont tu me parles, plus « précieuse que tous les honneurs par la vue desquels tu « veux me tenter. Car supposons un homme comblé d'hon- « neurs et de richesses au gré de ses désirs, ne faudra-t-il pas « qu'enfin il meure? tout son or pourra-t-il le tirer du sépulcre « et le ramener parmi les vivants? Mais à quoi bon prolonger « ce discours ? Je ne sacrifie pas à tes faux dieux ; car tous « mes ancêtres les ont servis sans en recevoir d'autre salaire « que leur damnation éternelle. Aidé du secours de mon Dieu, « je ne crains pas les supplices dont tu me menaces. » Quand il eut ainsi parlé, un sourd murmure s'éleva parmi la foule : les uns étaient attendris ; d'autres poussaient des cris d'insulte ; mais le bienheureux Alban paraissait insensible et aux menaces du juge et aux clameurs du peuple irrité.

On lui intima de nouveau l'ordre de sacrifier aux dieux : une troupe furieuse de Gentils se précipita vers lui pour l'y contraindre ; mais sa fermeté demeura inébranlable, et rien ne put l'amener à commettre un tel forfait. Alors, sur l'ordre du juge, on l'étendit pour le battre de verges. Mais tandis qu'on le frappait rudement, il se tourna vers le Seigneur et dit avec un visage serein : « Seigneur Jésus-Christ, daignez « garder mon âme pour qu'elle ne soit pas ébranlée, et qu'elle « ne tombe pas du rang élevé où votre bonté l'a placée. C'est à « vous, Seigneur, que j'offre le sacrifice de ma vie ; et je désire « répandre mon sang pour votre amour. » Ces paroles ne purent être étouffées par le bruit épouvantable des coups de fouet. Les bras des bourreaux se fatiguèrent sans que la constance du martyr fût ébranlée. Le juge alors, sachant que le courage cède quelquefois plus facilement à la durée des tourments qu'à leur violence, le fit conduire dans une étroite

et affreuse prison, où il le retint pendant près de six mois entiers.

Mais le ciel ne tarda pas à venger l'injure faite au serviteur de Dieu. Depuis le jour où il fut arrêté jusqu'à celui où il consomma par sa mort son glorieux sacrifice, la pluie et la rosée ne vinrent plus rafraîchir la terre ; les vents retinrent leur souffle bienfaisant : chaque jour, les ardeurs du soleil desséchaient de plus en plus les campagnes, et même pendant les nuits la chaleur était excessive ; les sillons et les arbres refusèrent de rendre aux laboureurs le fruit de leurs travaux ; en un mot, toute la nature combattit contre les méchants pour venger le juste opprimé. Les habitants de Vérulam furent bientôt réduits à l'extrémité par ce fléau ; mais ce châtiment, si rude qu'il fût, ne put les ramener à des sentiments meilleurs. Ils se réunirent donc, et dirent : « C'est par un art « magique que notre terre a été ainsi désolée : tout a péri « dans nos campagnes ; c'est le Christ, le Dieu d'Alban, qui a « brûlé nos moissons et ruiné les espérances de nos récoltes. » Ils se firent donc amener Alban, qui parut devant eux les pieds nus, le visage exténué, et tout le corps couvert de la poussière du cachot. Quand ils le virent ainsi méconnaissable à cause des rigueurs qu'on lui avait fait souffrir, ils furent touchés de compassion, et, après avoir longtemps discuté entre eux, ils résolurent de le traiter plus humainement. Ses parents, de leur côté, firent valoir en sa faveur son sang et sa naissance, ajoutant que, puisqu'on ne pouvait le convaincre d'avoir excité aucun tumulte ni sédition, il était indigne de voir un homme noble et illustre chargé de fers comme s'il eût été un voleur. Le peuple les écouta volontiers ; de grands cris s'élevèrent pour demander sa délivrance ; et aussitôt, par le jugement de la multitude, il fut délivré de ses chaînes et proclamé libre.

Une faveur de ce genre ne pouvait être agréable à Alban : il s'était préparé au martyre, et il craignait de voir encore cette fois son triomphe différé. Il se leva donc au milieu de la

foule, et montrant à tous la croix du Seigneur, il se prosterna devant elle, et fit cette prière : « Seigneur Jésus, ne permettez « pas que la malice du diable profite de la concorde de tout « ce peuple pour me ravir ma couronne. Daignez réprimer « son audace, et rendre inutiles toutes ses ruses perfides. » Puis, se tournant vers la foule, il dit : « Qui peut vous con- « duire à changer ainsi de sentiments ? Si vous êtes indécis, « consultez les lois de votre cité : elles vous indiqueront ce « que vous avez à faire. Pourquoi tardez-vous ? Ne savez-vous « pas que je suis l'irréconciliable ennemi de vos dieux ? En « effet, comment pouvez-vous croire dignes d'adoration ceux « qui, loin d'avoir quelque chose de divin, sont l'ouvrage de « la main des hommes ? Vous êtes témoins vous-mêmes qu'ils « ne peuvent rien voir, rien entendre ; est-il quelqu'un d'entre « vous qui ait jamais souhaité d'être semblable aux dieux « auxquels il rend ses hommages ? Comment donc qualifier ces « êtres que vous adorez, étant contraints cependant d'avouer « qu'ils sont d'une condition inférieure à la vôtre ? O folie « déplorable ! demander la vie à ceux qui ne l'ont jamais eue ; « offrir des prières à des dieux qui ne peuvent entendre ; « demander du secours à des dieux qui ne sauraient faire « le moindre mouvement pour se sauver eux-mêmes ! Malheur « aux idoles, et malheur à quiconque est assez insensé pour « leur rendre hommage ! »

Les Gentils, entendant ces fermes et courageuses paroles, virent bien que la prison n'avait pas changé les dispositions d'Alban, et qu'il ne fallait pas espérer qu'aucun autre essai du même genre pût l'ébranler. Les sentiments de justice et de commisération qui les animaient naguère, disparurent en face de leur zèle aveugle pour les faux dieux et, après avoir délibéré ensemble, ils prononcèrent contre lui la peine de mort. Ils choisirent pour l'exécution un lieu appelé Holmhorst, situé à quelque distance de la ville ; mais ils furent un certain temps avant de s'accorder sur le genre de supplice qu'ils devaient lui faire subir. Les uns disaient : « C'est un

« disciple de la croix : il faut le crucifier. » D'autres voulaient qu'il fût enterré vif, parce que c'était le supplice ordinaire de ceux qui blasphémaient contre les dieux ; d'autres enfin proposaient de lui crever les yeux, et de l'envoyer dans cet état à la recherche de son maître fugitif. Mais le juge et la plus grande partie du peuple décidèrent qu'on lui trancherait la tête. Alban, chargé une seconde fois de ses chaînes, sortit donc du tribunal pour être conduit au supplice; et le peuple, laissant le juge bien loin derrière lui, se précipita en foule sur le chemin qui conduisait au lieu de l'exécution. Chacun s'efforçait de devancer les autres pour mieux jouir de ce sanglant spectacle ; et comme le martyr marchait au milieu d'eux, ils le chargeaient d'injures en disant : « Sors, ennemi « des dieux, de cette ville souillée par ta présence : va rece- « voir le châtiment de ton impiété ; on va te traiter comme « tu le mérites, et tes crimes vont être punis. » Au milieu de ces injures, le saint martyr demeurait en paix et gardait le silence, mettant sa confiance en Dieu.

Une si grande multitude était accourue de toutes parts que le chemin, quoique large et spacieux, était encombré par les flots pressés du peuple ; d'autre part, ce jour-là la chaleur était si forte que la terre semblait brûlante sous les pieds de la foule. Cependant on avançait toujours ; enfin on arriva sur le bord d'un fleuve très-rapide, qui devint pour la marche du peuple un obstacle fort embarrassant. Beaucoup se tenaient arrêtés sur la rive ; car le pont était trop étroit pour qu'il fût possible à tous d'y passer. Alors quelques-uns, ne pouvant supporter ce retard, se jetèrent à la nage malgré la profondeur et la rapidité du courant, et parvinrent ainsi jusqu'à la rive opposée. D'autres voulurent en faire autant ; mais, emportés par les eaux, ils furent submergés et périrent misérablement. La vue de cet accident jeta un grand trouble parmi le peuple, et des cris de douleur se firent entendre de tous côtés. Alban fut aussi, lui, touché de ce spectacle : il pleura la perte de ces malheureux, et, se mettant à genoux, il

éleva les yeux vers le ciel et son âme vers le Christ, en disant : « Seigneur Jésus, vous du côté duquel j'ai vu couler du sang « et de l'eau, faites que les flots s'abaissent et se séparent, afin « que tout ce peuple puisse venir sans danger jusqu'au lieu « où il sera témoin de mon martyre. » Chose admirable ! à peine Alban se fut-il agenouillé que le lit du fleuve, se desséchant aussitôt, laisse un libre passage à la foule impatiente. Mais là ne se bornent pas les miracles du saint martyr : ceux que le fleuve avait entraînés et submergés sont, par un nouvel effet de la prière d'Alban, retrouvés sains et saufs, comme s'ils n'avaient éprouvé aucun accident.

Alors un des soldats qui conduisaient Alban au supplice, obtint, par les mérites du serviteur de Dieu, la grâce d'arriver lui-même au salut. Car, voyant les merveilles qui venaient de s'opérer à sa prière, il se sent touché de repentir, jette au loin son épée, et se prosterne aux pieds du saint en confessant son erreur et demandant pardon avec larmes. « O Alban, lui « dit-il, ton Dieu est le Dieu véritable, et il n'y en a point « d'autre que lui. Ce fleuve dont le cours s'est arrêté à ta « prière fait bien voir qu'aucune autre divinité ne saurait « opérer un semblable prodige. » Cette conversion ne fit qu'accroître la fureur des autres satellites, bien qu'elle parût auparavant déjà portée à son comble. Ils saisissent leur compagnon que la grâce avait touché, et ils lui disent : « Ce ne « sont pas les prières d'Alban qui nous ont ouvert tout à coup « un passage, mais c'est le dieu Soleil que nous adorons qui a « daigné dessécher par sa chaleur bienfaisante le lit du fleuve, « afin que, sains et saufs, nous puissions assister avec joie à la « mort de son ennemi. Quant à toi qui t'efforces d'obscurcir « par de fausses interprétations la connaissance que nous « avons des bienfaits des dieux, tu vas subir la peine que « méritent tes blasphèmes. » Ils le saisissent alors, frappent avec violence cette bouche qui venait de rendre témoignage à la vérité, jusqu'à ce qu'ils lui eussent brisé les dents. Puis ils déchirent les autres membres de ce nouvel athlète avec

une égale fureur, et, le laissant pour mort sur le sable de la rive, ils se hâtent de continuer leur route afin d'assouvir leur insatiable cruauté sur la personne d'Alban lui-même.

Qui pourrait retracer sans émotion les souffrances qu'eut alors à endurer le bienheureux martyr, lorsque, traîné avec violence au milieu des rochers et des broussailles, son corps déchiré laissait de tous côtés des traces sanglantes ? Enfin l'on parvint au sommet de la montagne, où devait se consommer le sacrifice du généreux serviteur du Christ. La foule était innombrable, et la chaleur du soleil leur faisait endurer le tourment d'une soif ardente, en sorte que, accablés par le poids de cette température brûlante, plusieurs semblaient près de périr. Ils frémissaient de rage contre Alban, et disaient : « Voilà que ce magicien nous a réduits, « par ses maléfices, aux dernières angoisses : il nous abat par « la force de ses sortiléges : débarassons-nous donc de lui, « et nous retrouverons le repos que sa malice nous a fait « perdre. » Le charitable Alban s'attendrit tout à la fois sur leurs maux et sur l'aveuglement de leur esprit, et il fit cette prière pour ses persécuteurs impies : « Seigneur Dieu tout-« puissant, qui avez créé l'homme du limon de la terre, ne « permettez pas que personne souffre à mon occasion. Qu'une « agréable fraîcheur remplace cette chaleur excessive, et « que, par votre miséricorde, un vent favorable tempère l'ar-« deur des rayons du soleil. » A peine avait-il achevé sa prière, qu'aussitôt elle est exaucée ; bien plus, une fontaine abondante jaillit aussitôt à ses pieds. Admirable puissance du Christ ! La terre brûlée de toutes parts n'offrait que le triste aspect de la désolation ; et cependant, à la voix du martyr, une source d'eau vive jaillit du milieu de la poussière et coule de toutes parts en ruisseaux abondants. Le peuple se voit ainsi délivré miraculeusement du tourment de la soif. Mais ce bienfait insigne ne les empêche pas d'être encore altérés du sang de leur bienfaiteur.

Alors ils saisissent Alban, et l'attachent par les cheveux à

un poteau pour le décapiter. Un bourreau choisi dans la foule pour accomplir au nom de tous ce forfait exécrable, lève bien haut le glaive homicide et tranche d'un seul coup la tête du martyr. Le corps sans vie retombe, tandis que la tête, retenue par les nœuds de la chevelure, reste suspendue au poteau où on l'avait attachée ; quant à la croix que le saint avait toujours coutume de porter entre ses mains, elle tomba sur le gazon, rougie de son sang précieux ; et un chrétien, que les païens ne connaissaient pas pour tel, put l'enlever secrètement et l'emporter. Le bourreau qui venait de consommer le crime était encore au même lieu, lorsque tout aussitôt, par un juste effet de la vengeance divine, ses yeux sortent de leur orbite, et tombent à terre près du corps du martyr. A la vue de ce terrible châtiment, plusieurs ne purent s'empêcher d'en reconnaître la justice. Mais voilà que tout à coup se présente le soldat que l'on avait laissé pour mort au milieu du chemin. D'autre part survient le juge qui était d'abord resté dans la ville, mais qui, entendant parler des miracles qui avaient accompagné le supplice d'Alban, voulait voir par lui-même ce qui se passait. On lui présente le soldat que ses blessures précédentes avaient tout défiguré. Le juge lui dit par dérision : « Tu me parais malade : il faut aller im-
« plorer le secours d'Alban pour qu'il daigne guérir tes mem-
« bres brisés. Cours, hâte-toi, va prendre sa tête, rapproche-
« la du tronc ; donne-lui la sépulture, rends-lui les honneurs
« usités dans votre secte ; et tu verras que cela te servira de
« remède contre les coups que tu as reçus. » Le soldat, rempli de ce zèle que donne une foi vive, répondit : « Je crois fer-
« mement que le bienheureux Alban peut, par ses mérites,
« m'obtenir une guérison complète, et surtout m'obtenir la
« faveur bien plus précieuse de trouver grâce devant la ma-
« jesté divine. Tout ce que tu dis par dérision, pourra, par
« la puissance de Dieu et l'intercession d'Alban, s'accomplir
« en moi. » Alors, s'approchant du poteau avec respect, il détache les nœuds de la chevelure, et prenant la tête du saint

martyr, il la pose auprès du tronc. Aussitôt il se sent guéri; et, par un miracle visible aux yeux de tous, il recouvre à l'instant une santé parfaite. Alors, rempli d'une force nouvelle, il rend les derniers devoirs au saint martyr, creuse une fosse, y dépose le corps et le recouvre de terre. Puis, il se met à prêcher avec courage devant tout le peuple la puissance du Christ et les mérites d'Alban.

A cette vue, les païens, saisis d'une nouvelle fureur, se dirent entre eux : « Que ferons-nous ? Sera-t-il donc impos- « sible de faire périr cet homme ? Nous l'avions déjà accablé « de coups ; et maintenant nous ne voyons plus en lui nulle « trace de blessure. Que ferons-nous donc maintenant ? » L'un d'eux dit alors : « Cet homme est magicien : le seul « moyen que nous ayons de le faire périr, c'est de couper ses « membres en morceaux ; autrement ses sortiléges émousse- « ront le tranchant du glaive, et il sera impossible de le « mettre à mort. » On suivit ce conseil barbare ; le généreux soldat du Christ souffrit avec constance ce cruel supplice, et, persévérant jusqu'au dernier soupir dans la sainte foi, il mérita de partager avec Alban l'honneur de la couronne.

La nuit suivante, Notre-Seigneur Jésus-Christ fit connaître par des signes évidents la gloire de son serviteur. Au milieu des ténèbres, une immense croix lumineuse parut sur le tombeau d'Alban : elle s'élevait de la terre au ciel, et l'on y voyait des anges descendant et montant sans cesse, et chantant pendant toute la nuit des hymnes et des cantiques de louange. Quelques païens ayant vu ce miracle, en appelèrent d'autres pour jouir du même spectacle ; et ainsi ce prodige prépara les voies à un grand nombre de conversions parmi les infidèles de ce pays.

XIII

LE MARTYRE DE SAINT ROMAIN.

(L'an de Jésus-Christ 303.)

Ce récit est un des poëmes historiques de Prudence, dans le *Péristephanon.*

Romain, généreux confesseur du Christ-Dieu, daigne suppléer l'organe qui manque à ma voix; mets un chant glorieux sur mes lèvres impuissantes, et donne-moi de célébrer les merveilles qui font ta gloire; car tu as appris par toi-même que les muets peuvent parler.

La langue, cet archet sous lequel l'air résonne dans le palais et dans le gosier, un cruel bourreau te l'avait arrachée ; mais il ne parvint pas à forcer au silence la bouche qui confessait son Dieu. Rien ne peut étouffer la voix qui rend témoignage à la vérité, dût-elle échapper palpitante par des routes que le fer aurait violemment tracées.

Ma parole hésite sur une langue sans vigueur et qui balbutie; elle s'épuise en des sons informes; mais si tu laisses tomber sur mon cœur la céleste rosée, si tu fais couler sur mon âme le lait de l'Esprit-Saint, de cette voix si rauque s'échapperont des chants divins jusque-là comprimés.

L'Évangéliste a écrit que le Messie lui-même avait donné pour règle à ses Apôtres : « Ne cherchez point à prévoir vos paroles, quand il vous faudra proclamer mon mystère ; moi-même à ceux qui ne seront pas préparés j'inspirerai ce qu'ils doivent dire. »

Moi aussi, je suis muet; mais Celui qui est la parole toute-puissante, le Christ parlera éloquemment par ma bouche; il racontera lui-même les tumultes qu'à ta dernière heure le démon vaincu voulut soulever, comme une peste qui se montre toujours plus cruelle au moment où sa fureur va s'éteindre.

Ainsi le serpent qu'un trait a blessé mord le fer, et rendu plus cruel par la douleur, s'y attache et l'agite entre ses dents pressées ; mais le trait demeure, il pénètre même plus avant, et ne sent pas les vains efforts que le monstre fait pour l'atteindre.

Galérius gouvernait l'empire romain ; c'était, nous ont appris les anciens, un maître dur, cruel, atroce, implacable. Il avait envoyé au loin, par tout l'univers, un édit : « Quiconque veut vivre, qu'il renie le Christ. »

En le dictant, les lèvres de l'empereur n'avaient été que l'instrument du serpent qui, sorti du sépulcre des morts, s'écria un jour : « Pourquoi devances-tu les années, et viens-tu sitôt « détruire mon royaume ? Grâce, Fils du Très-Haut, ou du « moins ordonne-moi d'entrer dans le corps de ces porcs. »

Le préfet Asclépiade embrassa avec zèle les ordres de son maître ; il ordonna à ses soldats de se porter sur l'Église, d'arracher des saints lieux le peuple fidèle et de le tenir enchaîné, s'il ne renonçait à la loi du Nazaréen.

Bientôt lui-même il songe à pénétrer dans le temple ; et, avec le zèle sacrilége qui le pousse à détruire le Saint des Saints, il prépare les armes impies par lesquelles il renversera l'autel et brisera les portes qui y conduisent.

Mais, instruit de ses desseins, Romain le devance; le héros accourt ; emporté par son courage, il annonce que les ennemis viennent en armes. Sa parole donne du cœur aux plus timides ; il les exhorte à se tenir prêts et à ne pas céder à la tempête.

Alors se forme une pieuse fédération qu'un même esprit anime ; c'est tout le troupeau chrétien, bataillon intrépide de mères et d'époux, d'enfants et de jeunes vierges. Pour tous c'est une résolution ferme, inébranlable, de défendre la foi ou d'affronter joyeusement la mort.

Le soldat repoussé du temple vient annoncer au tribunal que Romain s'est mis à la tête de la plèbe révoltée, que tous sont animés d'une folle audace, qu'ils s'obstinent à présenter

aux coups leurs poitrines sans défense, courant avec ardeur au-devant d'une mort glorieuse.

Aussitôt on ordonne d'enlever Romain, qui seul a tout soulevé, seul a été le brandon de la révolte. Il devra répondre pour le peuple en délire. Romain suit sans résistance ; il demande qu'on l'enchaîne, et croise lui-même ses bras derrière le dos.

Bien plus, son désir de la couronne a presque devancé l'art cruel du licteur, en présentant ses flancs découverts aux doubles crochets qui doivent les sillonner. Il franchit les degrés du prétoire ; les hérauts sont muets de stupeur ; car c'est lui-même qui traîne à sa suite le bourreau.

Enfin le voilà debout, en face du tyran. Le tyran commence : « Monstre infâme, vil esclave indigne d'être ici entendu comme témoin, c'est toi qui agites la ville, toi qui soulèves les flots d'une plèbe légère, toi qui jettes le trouble dans les âmes avides de changement, persuadant à la foule ignorante de ne point obéir aux lois.

« Égarée, comme l'est toujours le vulgaire, par les illusions de la gloire, elle a cru, cette multitude illettrée, qu'elle rendrait son nom à jamais sacré, si, à l'exemple des géants, elle déclarait la guerre aux dieux, quand même elle aussi, vaincue, devrait être ensevelie sous la flamme des volcans.

« Homme pervers, c'est donc là le spectacle que tu nous prépares, la ruine et le sang des citoyens égorgés ? car ces hommes, formés à tes leçons et qui souillent le monde par les sacriléges et les crimes, il faudra bien que la justice les frappe. Et toi, tu auras été la cause de leur mort, tu auras donné le signal de nos malheurs !

« Il est donc juste, cruel bourreau, que les châtiments auxquels tu condamnes tant d'infortunés retombent sur toi ; juste que l'auteur de tant d'exécutions qui vont bientôt commencer, en soit la première victime ; que tu sois frappé du coup auquel tu conseillais aux autres de s'exposer. »

A ces paroles, Romain répond avec liberté : « Préfet, j'em-

brasse avec joie tes ordres, je ne veux point me soustraire à l'honneur d'être immolé seul à la place du peuple fidèle. Si tu veux prendre mon avis, oui, j'ai mérité de subir tous les tourments qu'ordonnera ta cruauté.

« Il est défendu aux esclaves des démons et des idoles d'entrer dans la maison sainte de notre salut, de peur qu'ils ne souillent la pureté du lieu de la prière ; et, par la grâce de l'Esprit-Saint, j'ai la confiance que jamais il ne te sera donné d'en toucher seulement du pied le seuil sacré : à moins que, devenu notre frère, tu ne mérites d'être admis dans notre bercail : que Dieu le Père t'en fasse la grâce. »

Irrité de ces réponses, Asclépiade avait ordonné qu'on suspendît le martyr au chevalet, qu'on lui déchirât les entrailles avec les ongles de fer, et qu'on lui tirât violemment les membres à l'aide des instruments de la torture.

Mais les appariteurs rappelèrent au juge égaré par la fureur que Romain était de famille noble et ancienne, que d'ailleurs ses nombreux mérites personnels en avaient fait le premier des citoyens de la ville. En conséquence il fit enlever la machine instrument du supplice, pour ne pas infliger à un illustre citoyen des châtiments réservés à la plèbe.

« Mais qu'on lui frappe le dos à coups redoublés, s'écrie-t-il ; et que son cou, sous les balles de plomb, se couvre de tumeurs. Car à chaque coupable il faut le châtiment propre à sa condition ; une grande distance sépare le noble du vil plébéien, et il est juste que la peine soit réglée sur le rang des coupables. »

Le martyr fut donc soumis à cette grêle de plomb ; au milieu d'un si affreux supplice, après avoir chanté l'hymne de la louange, il releva la tête et commença en ces termes : « Oui, je suis noble ; mais je ne reconnais pas la noblesse que donne le sang des parents ou la loi de la Curie ; c'est la glorieuse famille du Christ qui ennoblit ses enfants.

« Si, remontant la chaîne de nos ancêtres, tu cherches au berceau de notre famillle quelle a été notre origine, nous

sommes issus du souffle de Dieu. Le servir, c'est la vraie noblesse ; se révolter contre un tel Père, c'est dégénérer.

« Mais à la gloire de la famille vient s'ajouter un nouvel honneur, un éclat comme celui d'une grande magistrature, lorsque, pour avoir rendu hommage au nom du Père, les profondes blessures du fer ou de la flamme impriment sur nous le caractère de témoins fidèles, et si la violence des supplices est suivie d'une mort glorieuse.

« N'aie donc point pour moi une cruelle indulgence ; qu'une fausse compassion ne m'épargne pas ; bourreau, que ta fureur se déchaîne sur mes membres ; je veux conquérir ma noblesse. Si je puis obtenir de toi cet honneur, je ne compte plus pour rien le haut rang de mon père et de ma mère.

« Les degrés même les plus élevés de vos dignités, qu'est-ce donc à tes yeux ? Qu'il passe rapidement, le temps qui emporte dans sa course les faisceaux, les haches, la chaise curule, la robe prétexte, le licteur, le tribunal et les mille ornements de toutes vos magistratures ! vaine enflure qui vous gonfle le cœur, mais qui bientôt s'évanouit en fumée.

« Le jour où vous entrez au consulat, de vos propres mains, j'ai honte de le dire, semblables à des esclaves, vous donnez à manger à des poulets. Celui qui peut porter l'aigle d'ivoire en est tout fier ; il a mis son orgueil dans l'os d'une bête à qui l'art a donné la figure d'un oiseau.

« Et si je vous contemple prosternés devant un autel, aux pieds de vains simulacres, devant un chêne que le fer va bientôt abattre, puis-je trouver quelque chose de plus vil que vous ? Je sais que les grands, malgré la toge, quittent leurs chaussures devant un char, dans les danses sacrées de la déesse du mont Ida.

« Une pierre noire offrant les traits d'une femme, et enchâssée dans l'argent, est assise sur le char qui doit la traîner. Pour la conduire au bain, vous la précédez pieds nus jusqu'au ruisseau de l'Almon.

« Est-il une pompe plus ignoble ? Elle vous montre assez

dégradés pour courir comme des Luperques. Ne m'est-il pas permis de regarder comme le plus infâme des esclaves, celui que je verrais courir nu par nos places publiques, se faisant un jeu de poursuivre, un fouet à la main, les jeunes filles pour les frapper ?

« O Rome, toi la tête orgueilleuse de ce monde, tes idoles, tes princes, tes mœurs, m'inspirent une profonde pitié! Mais, préfet, permets enfin que je dévoile vos mystères; il est nécessaire que tu apprennes, bon gré mal gré, quelles sales divinités vous honorez.

« Je crains peu les folies dont ton orgueil se gonfle, ton visage irrité, tes membres qui se renversent et se raidissent pour me menacer d'une mort cruelle ; si tu veux m'émouvoir, c'est avec la raison, et non par la fureur, qu'il faut combattre contre moi.

« Tu m'ordonnes d'abandonner les saintes lois du Père et de son Christ, pour adorer avec toi des femmes et des hommes par milliers, des dieux et des déesses avec tous les fruits de leur union, fils, petits-fils, arrière-petits-fils : race impure que tant de crimes ont engendrée.

« Des jeunes filles qui se marient ; la ruse qui souvent les a séduites, la violence d'un amant qui les opprime, les incestes qui se multiplient, les fureurs perfides de l'adultère ; un mari qui trompe son épouse, une épouse qui poursuit sa rivale, des dieux surpris dans le crime et enchaînés : voilà vos mystères.

« Dis-moi donc, je le demande à ta vertu, s'il faut que le gazon fume du sang d'une brebis, sur quel autel dois-je aller offrir mon sacrifice ? Irai-je à Delphes ? Mais je me sens repoussé par l'infamie du dieu qui, après avoir déshonoré et tué sa victime, a voulu, dans le nom d'une fleur, en éterniser la mémoire.

« Ce même dieu de Delphes s'est fait l'esclave d'un mortel pour garder ses troupeaux ; puis, en pasteur négligent, il a laissé le voleur enlever ses bœufs, son arc et son carquois.

Irai-je au bois de pins de la déesse Cybèle ? Mais tu sais que la langue se refuse à dire les honteuses cérémonies de son culte.

« Peut-être c'est le seuil du temple du grand Jupiter que je dois couvrir de mes baisers ? De Jupiter ! S'il devait être jugé d'après vos lois, il n'échapperait pas aux menaces de la loi Julia, et il expierait dans les fers ses outrages à la loi sévère de Sanctinius ; devant ton tribunal il serait condamné à la prison.

« Pourquoi voudrais-tu que j'honorasse le créateur de l'âge d'or ? Tu avoues que c'est un fugitif qui se cache comme un voleur, et qui redoute l'infortune ; car, si Jupiter vient à savoir qu'il vit heureux, il est certain qu'il punira ceux qui ont connu sa retraite.

« Et encore, au milieu des autels de divinités ennemies, que puis-je faire ? Mars, blessé dans son honneur, s'indignera si j'adore le dieu de Lemnos. La colère de Junon poursuivra quiconque, par un temple ou une statue, aura fait d'Hercule un dieu.

« Tu dis que ce sont là les inventions capricieuses des poètes : mais c'est avec toi qu'ils se font initier à tous ces mystères ; ils honorent ce qu'ils nous décrivent ; et pourquoi toi-même lis-tu si volontiers le récit de ces forfaits ? Pourquoi permets-tu qu'on les applaudisse sous tes yeux au théâtre ?

« Sur les degrés de la scène, au milieu des danses que les accords du mode lydien rendent plus voluptueuses, on représente les honteuses métamorphoses de Jupiter en cygne et en taureau. Et toi, pontife suprême, tu siéges là comme spectateur ; tu ris et tu ne protestes pas même par un signe contre de tels outrages à l'honneur du plus grand des dieux.

« Comment, avec ton caractère sacré, te permets-tu les éclats d'un rire bouffon, quand le dieu prends les traits de l'époux d'Alcmène ? Une femme débauchée pleure en public, sur le théâtre, la mort d'Adonis avec les accents les plus capables d'amollir ; et ce lupanar de la déesse de Chypre ne soulève pas ton indignation ?

« Que dirai-je des signes eux-mêmes sous lesquels la vérité se montre à découvert, gravée sur l'airain avec les traits du crime ? Que signifie l'emblème toujours donné à Jupiter, un oiseau qui lui sert de ministre ? Nous savons que c'est l'officier qui portait ses armes, et qui, ardent à servir les passions du tyran, a enlevé, pour lui, Ganymède déjà sorti de l'enfance.

« Cérès tient en main un flambeau, sa robe est relevée ; pourquoi, si aucun des dieux n'a ravi la jeune vierge que sa mère cherche au milieu des nuits, errant çà et là sans prendre de repos ? Nous voyons le dieu de Tyrinthe faire tourner les fuseaux entre ses doigts ; et pourquoi, s'il n'a pas été le jouet de Nérée ?

« Ai-je besoin de flétrir ces monstres qui sont appelés les dieux des campagnes : les Faunes, les Priapes, dieux de la flûte ; des Nymphes qui nagent, qui habitent les eaux, dont la demeure est au fond d'un lac, avec les grenouilles, et dont la divinité n'a de puissance que sur quelques misérables algues ?

« Excellent juge, est-ce là ce que tu veux que j'honore ? Peux-tu croire, avec sagesse, que pareille chose puisse être sainte ? Ma poitrine se soulève d'un rire de pitié à la vue de semblables inepties, qu'ont inventées dans leurs rêves de vieilles femmes avinées.

« Mais s'il nous faut adorer toutes ces vanités, sous prétexte de mystères, eh bien ! commence le premier ; adore sans distinction tout ce qu'il y a de sacré sur la terre, et les dieux latins et les dieux égyptiens, ceux à qui Rome sacrifie, ceux que Canope adore.

« Tu pries Vénus ? prie également le singe. Le serpent sacré d'Esculape te plaît ; pourquoi rejettes-tu le crocodile, l'ibis et le chien ? Élève aux poireaux de petits autels pieux ; honore l'oignon avec son goût acerbe, et l'ail mordant.

« L'encens vous rend propices vos Lares enfumés, et vous rejetez la sainteté des légumes ? Et d'où vient à vos foyers cette majesté plus grande que celle qui, selon d'autres

peuples, repose dans les jardins que nos mains ont sarclés ? Si la divinité est dans la chaudière, la divinité est aussi dans le poireau.

« Mais c'est une chose si belle que les formes reproduites sur l'airan par la sculpture ! Comment oserai-je attaquer les ateliers de la Grèce qui ont forgé les dieux pour des peuples insensés? Oui, le ciseau de Myron et le marteau de Polyclète, voilà l'origine et la source de vos dieux.

« Art puissant pour semer l'erreur, soit qu'il donne à la barbe épaisse de Jupiter ses moelleux replis, soit qu'il polisse et conduise mollement sur les épaules de Bacchus de longs cheveux bouclés, soit qu'il hérisse de serpents la poitrine de Minerve.

« Il a inspiré de sombres frayeurs aux timides mortels qui redoutent, à cause de son foudre d'airain, le bras de Jupiter; le venin et les sifflements de la Gorgone les épouvantent; ils croient qu'après ses triomphes des Indes, la main d'un enfant dans l'ivresse peut encore les frapper du thyrse.

« Voient-ils Diane et les plis de sa robe gracieusement relevés? ils craignent l'arc de la vierge chasseresse. Si le métal, imitant les cheveux crépus d'Hercule, lui a donné par hasard un visage triste, on croit qu'il menace de sa massue ceux qui ne l'adorent pas.

« Mais quelle est cette crainte qui s'est emparée des cœurs? L'artiste a énergiquement exprimé la colère de Junon ; la déesse jette un regard de travers, et détourne son visage de la victime qu'on lui sacrifie. C'est une pierre à laquelle on a donné ce front sévère qui imite la menace.

« Je m'étonne que vous n'ayez pas élevé Mentor au rang des dieux ; Phidias lui-même n'a ni temples, ni autels ; tous deux cependant furent des fabricateurs de divinités, les vrais pères des dieux. S'ils eussent été moins appliqués à leurs fourneaux, nous n'aurions pas Jupiter en bronze.

« Pauvre habitant des campagnes, insensé, tu ne rougis pas d'avoir jusqu'ici perdu tant de mets délicats pour les offrir à

des dieux pareils ? à des dieux dont les plus vulgaires ustensiles du ménage ont fourni la matière.

« Je pardonne tout cela à ces fous que l'on rencontre, qu'un peu de laine de différentes couleurs sur un bâton épouvante, que le charlatan séduit et trompe si facilement, pour qui tout ce que les chants d'une vieille femme édentée apprennent à redouter, est chose sainte.

« Mais vous, hommes d'érudition et de science, qui prétendez régler vos actions avec le poids et la mesure de la sagesse, j'admire que vous ignoriez la distance qui sépare Dieu des mortels, et combien est grande cette majesté qui régit les êtres créés, elle qui a créé toute chose.

« Dieu est l'être éternel, le bien inappréciable ; nos pensées, notre vue ne peuvent l'embrasser ; il dépasse toutes les puissances de l'âme humaine ; notre horizon ne l'enferme pas ; au dehors et au dedans de toutes choses, il remplit tout, et déborde sans limites.

« Lui qui n'est pas dans le temps, il était avant le premier jour. Pour lui, être et avoir été, c'est une même chose. Il est la lumière véritable et l'auteur de la vraie lumière. Comme il était lumière, il a produit la lumière ; de sa lumière est née sa splendeur : c'est son Fils.

« Un seul Père, un seul Fils ; une seule splendeur engendrée par une seule lumière, et qui reflète toute sa clarté : c'est un Dieu unique dont la nature est simple. Une seule puissance a créé tout ce qui est :

« Le ciel, la terre, les gouffres profonds de la mer, les astres qui président aux jours et aux nuits, les vents, les tempêtes, les foudres, la pluie, les nuages, les vents du nord, ceux de l'ouest, la chaleur et les neiges, les sources, les frimas, les métaux et les fleuves ;

« Les rochers escarpés, les plaines, les vallons au pied des montagnes ; les bêtes sauvages, les oiseaux, les reptiles, les poissons, les bêtes de somme, les animaux qui portent la laine, comme ceux qui sont soumis au joug ; les fleurs, les

arbrisseaux, tout ce qui germe, les herbes et les arbres, soit qu'ils croissent pour frapper l'odorat, soit que le Créateur les ait destinés à notre nourriture.

« Toutes ces choses, sans le travail, sans le secours de l'art, Dieu les a faites par le commandement que sa puissance a donné. Il a voulu, et ce qui n'était pas a été ; par son Verbe il a créé la machine du monde avec la variété infinie de ses formes; car la puissance du Père a toujours été dans le Verbe.

« Vous le connaissez maintenant ; apprenez donc les rites de son culte, la manière dont on l'honore ; quelle espèce de temple il demande, quels dons il a voulu qu'on lui consacrât ; quels vœux il exige, quels prêtres pour les offrir ; quel nectar enfin doit lui être présenté pour le sacrifice.

« Il s'est lui-même bâti une demeure dans le cœur de l'homme, demeure vivante, qui sent et qui respire, mais qui ne craint ni la décomposition ni la mort, demeure belle et gracieuse, dont le sommet s'élève jusqu'aux cieux, et que la peinture a ornée de ses mille couleurs.

« Une prêtresse se tient debout sur le seuil sacré du temple et en garde l'entrée ; elle est vierge, et son nom est la Foi. Des bandelettes royales rattachent sa chevelure ; elle demande pour le Christ et pour le Père les sacrifices qu'ils aiment, de blanches et innocentes victimes :

« La pudeur sur le front, l'innocence du cœur, le repos de la paix, la chasteté du corps, la crainte de Dieu, la sagesse qui règle la science, la sévère abstinence du jeûne, l'espérance qui ne se laisse point abattre, et une main toujours largement ouverte.

« De ces victimes s'élève une agréable vapeur plus délicieuse que les parfums de l'encens, du safran, ou du baume, que les douces émanations de l'arome persique; elle s'élève de la terre au ciel, réjouit le cœur de Dieu, et le rend propice.

« Cette loi, l'ennemi qui la proscrit, défend de vivre en homme honnête, de suivre la sainteté, de diriger en haut les élans d'un âme généreuse. Il veut retenir dans la terre le feu

qui nous anime, et ne nous permet pas d'obéir à l'aiguillon de la prudence qui nous presse.

« O Gentils aveugles et plongés dans la boue ! ô cœurs de chair ! quelle est cette grossière erreur ? Race de ténèbres, qui aimes la terre et t'attaches à un cadavre, tes yeux sont toujours en bas, et tu ne sais jamais les élever.

« Est-ce le comble de la fureur ou le dernier degré de la démence ? Appeler dieux des êtres engendrés par l'union des sexes ! Chercher dans la terre ce qui est esprit ! Consacrer des autels aux éléments de ce monde ! En un mot, honorer comme créateur ce qui a été créé !

« Adresser des prières à un tronc d'arbre que la scie a coupé ! Arroser du sang d'un porc une pierre où le ciseau a tracé quelques caractères ! Offrir sur des autels un hachis de chair de bœuf ! Ce sont des hommes, tu le sais : et tu les divinises ! Tu vas stupidement lécher l'urne funéraire d'un immortel !

« Juge de ce siècle, cesse enfin de condamner à une telle infamie des hommes au cœur généreux et libre. Rien n'est plus grand que l'amour de la vérité. Quiconque proclame la puissance du Dieu éternel ne connaît pas la peur ; la mort elle-même lui est soumise. »

Depuis longtemps Asclépiade, entendant ce discours, couvait au fond du cœur une colère perfide ; le fiel de son âme s'était irrité dans un long silence ; sa bile s'était échauffée du feu intérieur qu'il avait cherché à dissimuler. Enfin il vomit les flots de cette fureur concentrée :

« Grand Jupiter ! qu'entends-je sortir de cette bouche sacrilége ? Le pervers, debout près des autels, au milieu des images des dieux, et je suis forcé de l'avouer, au milieu même du forum, il parle et je me tais ; sa parole impie souille tout ce qui est saint.

« O droit sacré de nos maîtres, usages des anciennes mœurs ! Notre siècle aujourd'hui renverse les institutions établies par les rois, par les Pompilius, pour le salut public ! Quelle

erreur nouvelle nous apportent ces sophistes, qui prétendent que nous ne devons pas honorer les dieux ?

« Et voilà qu'à leur place nous éclôt le dogme chrétien, après la longue succession de mille consuls depuis la fondation de Rome, pour ne pas citer ici nos Nestors. Mais tout ce qui est nouveau, d'abord n'existait pas. Veux-tu connaître le premier anneau dans les choses d'ici-bas ? Interroge Pyrrha.

« Où était votre Dieu suprême, alors que le fils de Mars, Romulus, avec le secours des dieux, fondait la ville aux sept collines ? Si Rome a reçu des auspices un gage de durée, c'est à Jupiter Stator et aux autres dieux qu'elle le doit.

« Depuis des siècles, c'est une coutume sainte que nos ancêtres nous ont léguée, d'apaiser les dieux par des sacrifices dans les temples pour le triomphe du prince, afin que la gloire couronne heureusement ses préparatifs de guerre, et qu'après avoir subjugué ses ennemis, il dirige en paix avec le frein des lois l'univers soumis.

« Donc, homme pervers, qui que tu sois, prépare-toi ; viens prier les dieux avec nous, et selon nos usages, pour la vie de l'empereur ; ou bien il te faudra subir le châtiment d'un ennemi public, et expier tes résistances dans ton sang ; car mépriser nos temples, c'est rejeter le prince. »

Romain répond à ce discours : « Jamais, pour le salut de l'empereur ni pour ses nombreuses et vaillantes cohortes, je ne demanderai autre chose, si ce n'est qu'ils combattent les combats de la foi ; qu'ils soient régénérés dans les eaux du Christ, deviennent les enfants du Père, et reçoivent en même temps le céleste Paraclet ;

« Qu'ils renoncent au culte ténébreux des idoles, qu'ils voient la lumière de l'éternelle espérance, cette lumière qui ne se réfléchit pas dans les humeurs d'un œil de chair, et dont les rayons ne pénètrent pas en nous pas les fenêtres du corps, mais remplisent et inondent de leurs splendeurs les âmes pures.

« Car une pupille de chair, grossière de sa nature, ne perçoit

que ce qui est grossier; condamnée à la dissolution, elle ne peut voir que ce que la mort devra dissoudre. L'âme, au contraire, est une source pure qui réfléchit, un feu brûlant qu'embrasent les ardeurs de la divinité.

« C'est cette lumière que j'implore pour ton empereur et le mien; le mien, si toutefois il veut le devenir; car s'il combat le nom chrétien, il ne sera pas mon empereur. Jamais, crois-moi, je ne servirai celui qui commande le crime. »

— « Bourreaux, vous languissez, s'écrie le juge; vous languissez, et vos mains ne sont plus les ministres de mes justes vengeances; je ne vois point les entrailles du coupable déchirées par de profonds sillons; vous n'allez point chercher la vie dans le cœur où elle se cache, et d'où cette voix sacrilége s'échappe en blasphèmes contre le prince. »

A ces mots, de cruels soldats déchirent avec la pointe de leurs crochets les flancs du martyr suspendu au chevalet; ils creusent sur ses membres de longs et sanglants sillons, que d'autres bientôt vont tailler en lignes obliques et transversales, jusqu'à ce que la poitrine dépouillée laisse voir la blancheur des os.

Les bourreaux sont haletants; ils ruissellent de sueur, tant est grande la violence des coups. Mais le héros contre lequel sévit leur rage est tranquille; et, du milieu de ses tourments, il est assez maître de lui-même pour continuer ses discours : « Préfet, dit-il, si tu veux connaître la vérité, ce n'est pas de voir mes membres en lambeaux qui m'afflige.

« Ma douleur, c'est de voir l'erreur siéger en souveraine dans ton âme, de voir tout ce peuple que tu entraînes avec toi dans ta ruine. Les voilà qui accourent de toutes parts au spectacle, Gentils infortunés, vraiment dignes de nos larmes! Le sort que tu me fais subir n'excite en eux que l'épouvante.

« Ah! peuples, écoutez donc tous; j'élève la voix, j'en prolonge au loin les éclats; du chevalet où je suis suspendu, mes paroles seront plus puissantes; le Christ, la splendeur

du Père, le Dieu qui, après avoir créé l'univers, a daigné participer à notre nature, promet le salut éternel à ceux qui croient ;

« Le salut de l'âme, de cette âme qui seule ne doit point connaître la mort ; car dans son inmortelle vie, deux sorts bien différents sont offerts à son choix : ou les splendeurs de la lumière, ou de profondes ténèbres ; si elle suit le Christ, elle entre dans la gloire du Père ; si elle se sépare du Christ, elle devient l'esclave du Tartare.

« Il n'y a donc pour moi qu'un intérêt : la rétribution qui attend mes œuvres, le sort qu'un jour doit avoir ma substance immortelle. En effet, que m'importe de quelle manière mes membres doivent périr, puisque, par les lois de leur nature, certainement ils périront ? C'est un mur ruineux ; puisqu'il doit tomber, qu'il tombe.

« Que le feu et les ongles de fer sévissent contre moi, ou que la langueur déchire mon corps malade, la différence n'est pas très-grande ; souvent même les tortures de la maladie sont plus impitoyables. L'ongle de fer qui creuse mes flancs est moins terrible que la pointe de ce glaive, dont la pleurésie bat les flancs de la victime.

« La lame ardente appliquée sur la peau brûle moins profondément que la fièvre. dont le noir poison ronge nos veines ; moins que le charbon qui dévore sourdement l'épiderme, et, par l'ébullition des humeurs, développe de larges pustules ; on dirait une plaie sur laquelle le feu a passé en sifflant.

« Vous m'estimez malheureux, parce que je suis suspendu, les bras violemment retournés derrière le dos ; parce qu'on m'arrache les pieds, parce que mes nerfs se détachent avec bruit des articulations dont ils maintenaient l'union ; mais ceux que la goutte aux pieds et aux mains tourmente, crient avec désespoir qu'on leur arrache les os.

« Toutes ces mains de bourreaux vous font peur ; mais sont-elles plus douces les mains des médecins, quand Hippocrate ordonne qu'on emploie le fer ? On coupe les chairs, et le

scalpel se teint d'un sang abondant, sous prétexte d'enlever des os la pourriture qui les ronge.

« Ne voyez dans mes bourreaux que des chirurgiens appliquant sur mes côtes le fer qui vous attriste, mais qui en coupant me donne la vie. Il n'y a plus d'amertume dans le remède qui nous rend le salut. Les chirurgiens s'attaquent à des membres pourris ; mais ils donnent le vrai remède aux parties plus intimes et encore vivantes.

« Qui ne sait quelle est la corruption de notre chair souillée par le péché, et combien facilement elle se dissout? Elle est sordide, elle enfle, elle s'écoule en humeurs, elle infecte, elle souffre. La colère la gonfle, l'abus des plaisirs la décompose ; le plus souvent le fiel de l'envie étend sur elle ses couleurs livides.

« N'est-ce pas pour la chair qu'on va demander l'or aux abîmes de la terre ? Les vêtements où les couleurs se jouent en mille dessins, la pierre précieuse, la soie, la pourpre, on les achète par le mensonge et la fraude, pour l'usage de la chair. Le luxe des tables est une pâture jetée à la chair pour nourrir son embonpoint. Tous les crimes enfin sont la voie par laquelle la chair court au plaisir.

« Bourreau de la chair, je t'en conjure, apporte un remède à de si grands maux : mutile et détruis ce foyer du péché. En renversant les restes vieillis d'une chair infirme, affranchis mon âme de la douleur; qu'elle ne porte plus rien désormais que le glaive du tyran puisse atteindre.

« Vous que mon supplice émeut, ne tremblez pas ; ce que je perds, tous doivent le perdre, le roi et son client, le pauvre et le riche. La chair du sénateur comme celle de l'esclave tombe en pourriture, une fois qu'elle est enfermée au fond d'un sépulcre.

« Le dommage est léger, et la perte est peu de chose, quand le bien dont on nous prive est de ceux qui devaient nous être enlevés. Pourquoi la volonté n'embrasserait-elle pas ce que la nécessité lui impose ? Pourquoi ne pas faire des exigences de

la nature un principe de gloire? Opposons les récompenses à la peine de la loi.

« Mais la récompense d'un cœur généreux, voyez comme elle est belle. Elle ne périra jamais. L'âme détachée de la terre s'envolera au ciel, pour y jouir de la lumière de Dieu le Père, dans ce palais sublime où règne le Christ.

« Quand le ciel se repliera comme un livre, quand le disque du soleil tombera sur la terre, et que la sphère qui nous divise les mois aura été détruite dans la ruine universelle, Dieu seul restera ; et avec lui les justes, éternellement, dans la compagnie des Anges.

« Homme prudent, méprise donc l'utile du moment ; il a son terme; bientôt il te faudra le quitter. Néglige ce corps, il est la proie de la mort et du sépulcre ; tends à la gloire future, aspire vers Dieu. Reconnais qui tu es; triomphe du monde et du siècle. »

Le martyr achevait ces paroles, Asclépiade furieux s'écrie : « Bourreau, tourne tes coups contre la bouche de ce parleur, applique ta main sur ses mâchoires ; c'est là qu'il faut avec tes ongles de fer creuser des sillons sanglants.

« Romps l'instrument de ces vains discours; c'est un soufflet dont aucune loi ne peut modérer le souffle; qu'on le perce, et l'air manquera pour servir cette fureur de paroles; je veux que la voix elle-même de ce déclamateur ait son tourment. »

Le cruel licteur accomplit aussitôt l'ordre de son maître ; il trace sur les deux joues du martyr l'empreinte des ongles de fer, et trace sur son visage des caractères sanglants; la peau se détache en lambeaux avec les poils de sa longue barbe. Le visage entier jusqu'au menton n'est plus qu'une plaie.

Cependant au milieu des flots de son sang, le martyr parle encore : « Je te dois, ô préfet, dit-il, une grande reconnaissance. Tu m'as ouvert mille bouches pour confesser le Christ. Une seule était trop peu pour un si grand nom ; elle ne pouvait suffire à la louange d'un Dieu.

« Mais aujourd'hui la voix que mon cœur a formée trouve de larges ouvertures ; sortie de nombreuses bouches béantes, elle multiplie ses éclats, redisant partout la gloire éternelle du Christ et de son Père. Autant de blessures, autant de bouches qui célèbrent la louange. »

Vaincu par tant de constance, le juge ordonne de suspendre la torture, et dit : « J'en jure par le feu du soleil qui dans son cours régulier distribue nos jours, et conduit dans un cercle périodique la lumière et l'année ;

« Je vais faire allumer pour toi les feux d'un vaste bûcher, afin de dévorer, dans un juste supplice, ce corps qui résiste avec une opiniâtreté sacrilége aux usages sacrés de nos ancêtres, et qui, loin de se laisser vaincre par l'aiguillon de la douleur, trouve une nouvelle force dans les tourments.

« Quelle est cette brutale stupeur qui a jeté dans ton âme une telle insensibilité ? Le cœur s'est obstiné ; le corps s'est endurci ; tant est grande la fureur du dogme nouveau qui vous domine ! Il n'en a pas été de même de votre Christ que vous avouez vous-mêmes s'être laissé attacher à une croix.

— « Et c'est cette croix, dit Romain, qui est notre salut à tous ; elle est la rédemption de l'homme. Je sais, juge impie, que tu es incapable de ces vérités sacrées ; qu'un esprit aveugle ne reçoit point nos mystères ; la nuit ne comprend pas ce qu'est le jour.

« Cependant je veux faire luire dans les ténèbres le flambeau brillant de la foi. L'œil que la maladie n'a pas atteint le pourra voir ; mais pour celui que souille une humeur impure, il sera couvert d'un voile épais. Loin de nous la lumière, criera le malade qui renonce à tout espoir de guérison. Pour qui ne voit rien, la lumière est une injure. Écoute donc, profane, une vérite qui te pèse et que tu veux haïr.

« Le Roi éternel a engendré un Roi éternel, qui demeure en lui et ne lui est pas inférieur en durée ; car le temps ne l'a point circonscrit dans ses limites ; bien loin par delà le temps, il est la source et des jours et des siècles, et de tout ce qui

commence. C'est le Christ né du Père ; ce qu'est le Père, le Fils l'est aussi.

« Le Fils s'est donné à voir aux hommes. Un corps mortel est devenu le vêtement de l'immortalité, afin que notre fragilité, portée par le Dieu éternel, pût s'élever jusqu'au séjour des cieux. Homme, il a été mis à mort ; Dieu, il s'est ressuscité.

« La mort a osé lutter contre des membres portés par un Dieu ; mais, en frappant notre nature, elle a cédé à la nature immortelle. C'est là pour vous une folie, sages de ce siècle ; mais l'Auteur souverain du monde a choisi la folie, et s'est fait le fou de ce siècle, lui la Sagesse de Dieu.

« Tu me parles de l'antiquité de Romulus, de la Louve, de Mars, et du premier présage que donnèrent les vautours. Mais si tu rejettes la nouveauté, rien de plus nouveau que ces fables ; mille fastes consulaires au plus suffisent à remplir cette courte période, depuis que votre fondateur se fit augure.

« Je pourrais, si j'en avais le loisir, énumérer dans tout l'univers plus de six cents royaumes, non-seulement fondés, mais florissants longtemps avant l'invention de cette chèvre de Crète dont Jupiter, le père de Mars, aurait sucé les mamelles. Mais ces royaumes déjà ne sont plus, et bientôt de même ceux dont tu parles auront disparu.

« Cette croix du Christ que vous appelez nouvelle, à la naissance du monde, dès que le premier homme eut été créé, des signes l'annoncèrent ; bientôt des lettres en gravèrent la promesse. Enfin tous les Prophètes, d'une voix unanime, en ont prédit l'avénement par des miracles sans nombre.

« Rois, Prophètes, Juges et Princes, tous par la vertu, la guerre, le culte, les sacrifices et leurs écrits, n'ont cessé de représenter la figure de la croix. La croix avait donc été désignée, elle avait été figurée longtemps d'avance ; les siècles anciens se sont tous enivrés des douleurs.

« Enfin le voile des paroles prophétiques est tombé ; l'antiquité, désormais prouvée, a brillé de nos jours à tous les

yeux sous les traits les plus éclatants, de peur que la vérité de notre foi ne flottât dans un doute funeste, si elle ne se montrait en quelque manière sensible à nos regards.

« C'est pourquoi nous croyons aussi que le corps ne périra pas, ce corps qu'on jette dans un sépulcre pour être la pâture des vers ; parce que le Christ a ressuscité son corps mort sur la croix, et l'a élevé jusqu'au trône du Père, laissant à tous par là le souvenir de sa résurrection.

« Cette croix est donc à nous ; c'est nous qui sommes montés sur ce gibet ; pour nous le Christ a été mis à mort, et pour nous le Christ-Dieu est ressucité, lui qui, comme homme, était mort. Il y a en lui deux natures ; il meurt, et dompte la mort en reprenant l'état d'immortalité.

« Qu'il te suffise d'avoir entendu ce peu de mots sur les mystères de notre salut et sur la grandeur de nos espérances ; je n'irai pas plus loin. Il nous est défendu de jeter la perle du Christ au milieu des porcs immondes, de peur que ces animaux ne foulent aux pieds dans la boue ce qui est saint.

« Mais s'il ne m'est pas permis de scruter devant toi les profondeurs de nos dogmes, prenons conseil, interrogeons les premiers instincts d'une nature simple et sans art ; donne-nous un arbitre qui n'ait pas encore connu le mensonge.

« Choisis un enfant de sept ans ou au-dessous, qui soit étranger à la faveur, ne haïsse personne, et dont le vice n'ait pas faussé l'intelligence ; voyons ce que l'enfance, à son début dans la vie, nous dira de suivre, quels attraits séduisent les premiers élans d'une âme. »

Asclépiade accepte avec ardeur la proposition du martyr. Dans la foule des enfants il en fait choisir un tout jeune, sevré depuis peu du lait de sa mère, et ordonne qu'on le lui amène. Puis il dit à Romain : « Pose la question comme tu le voudras ; nous suivrons le choix que l'enfant aura fait. »

Le martyr, empressé de faire l'épreuve d'une nature innocente, et de chercher la vérité sur les lèvres d'un enfant,

commença : Mon fils, dis-nous où est la vérité et la justice ; est-ce d'honorer le Christ et le Père dans le Christ, ou d'invoquer des dieux sous mille formes différentes ? »

L'enfant sourit, et sans hésiter répondit : « L'être, quel qu'il soit, que les hommes appellent Dieu doit être un ; et par suite ce qui appartient à son unité doit être unique : or, tel est le Christ : donc il est Dieu véritable. Les enfants eux-mêmes ne croient point à plusieurs espèces de dieux. »

Le tyran, frappé de stupeur à cette réponse, demeure incertain ; le respect de lui-même lui défendait de s'armer de la violence des lois contre un âge aussi tendre ; d'autre part, les emportements de sa colère ne lui permettaient pas d'épargner l'auteur d'un pareil langage. A la fin il s'écrie : « Qui donc t'a inspiré cette réponse ? »

L'enfant répond : « C'est ma mère, et Dieu à ma mère ; car l'Esprit-Saint notre Père l'a instruite ; elle a bu à longs traits ses divins enseignements, pour en nourrir ensuite mon âme dès le berceau. Lorsque tout enfant je suçais encore, à une double source de vie, le lait de ses mamelles, j'aspirais en même temps la foi au Christ. »

— « Qu'on amène aussi la mère, s'écrie Asclépiade ; et que cette maîtresse impie soit elle-même témoin de la triste issue de ses enseignement. Que la mort de l'enfant qu'elle a si mal élevé soit son supplice ; qu'elle pleure la perte de celui qu'elle a si bien corrompu.

« Je ne fatiguerai pas mes bourreaux contre une femme vile ; quelle prise aurait la douleur sur des membres délicats que la mort déroberait promptement à nos coups ? Ses yeux de mère seront plus cruellement punis que si les ongles de fer déchiraient ses membres ensanglantés. »

En achevant ces mots, il ordonne que l'on suspende l'enfant, pour le flageller, qu'on le dépouille de ses vêtements, qu'on le frappe de verges ; en un mot qu'on déchire de coups ces chairs à peine formées, d'où le lait plus abondamment que le sang va jaillir.

Quel cœur de pierre ne serait ému à ce spectacle ? Le fer, l'airain le plus dur pourraient-ils n'en être pas attendris ? Toutes les fois que la verge retombait sur ce tendre corps, elle se couvrait d'une rosée sanglante qui suintait à travers les meurtrissures livides.

On rapporte que les joues menaçantes des bourreaux se couvrirent de pleurs. Les larmes roulaient sur les traits frémissants de ces barbares. Les greffiers eux-mêmes, la foule du peuple et les grands, ne contemplaient pas d'un œil sec la cruelle torture d'un enfant.

Seule, la mère ne partage pas l'émotion commune ; sur son front éclate une joie sereine ; c'est que la piété dans le cœur des saints est plus forte que la douleur : l'amour du Christ les affermit contre la mollesse d'une âme trop sensible.

L'enfant s'était écrié qu'il avait soif ; les ardeurs de la torture faisaient sentir à son gosier haletant le besoin de se rafraîchir par un peu d'eau. Mais la mère lui jetant de loin un regard triste et presque menaçant, le reprit par ces paroles sévères :

« Je crains, ô mon fils, que tu ne te laisses troubler par une frayeur d'enfant ; l'horreur des souffrances qui t'accablent a dompté ton courage. Cependant j'ai consacré à Dieu le fruit de mes entrailles ; si je t'ai enfanté à l'espérance de la gloire, ce n'était pas pour que tu apprisses à céder à la mort.

« Tu demandes de l'eau à boire, quand tu as près de toi la fontaine d'eau vive, qui coule sans cesse, qui seule arrose à l'intérieur et à l'extérieur tout ce qui vit, l'esprit et le corps en même temps, et donne l'éternité à ceux qui s'abreuvent de ses eaux.

« Bientôt tu vas y puiser ; mais il faut que ton cœur n'ait plus qu'une soif, celle de voir le Christ ; c'est là le breuvage qui apaise et désaltère toutes les ardeurs ; car la vie bienheureuse ne connaît plus la soif.

Aujourd'hui, mon fils, le calice qu'il faut boire, c'est

celui qu'ont bu les mille petits enfants de Bethléhem ; ils échangèrent les mamelles et le lait de leur nourrice pour une coupe amère, mais bientôt devenue délicieuse ; le sang la rendit plus douce que le miel.

« Imite cet exemple, enfant généreux, la gloire et l'honneur de ta mère. Notre Père a voulu que tout âge fût capable de vertu ; et sans compter ni jours, ni années, il assure quelquefois le triomphe aux premiers cris du nouveau-né.

« Tu le sais, souvent je te l'ai raconté, alors que tu écoutais en jouant nos leçons, et que déjà tu essayais à bégayer des mots inachevés : Isaac était un petit enfant, fils unique d'un tendre père ; il allait être sacrifié ; à la vue de l'autel et du glaive, il présenta de lui-même son cou au saint vieillard.

« Je t'ai raconté aussi le noble et mémorable combat que soutint une mère avec sept jeunes enfants dont le courage avait fait des hommes. Inquiète sur l'issue de la lutte et sur la couronne, prix de la victoire, cette mère les exhortait à ne pas épargner leur sang

« Mère, elle voyait de ses yeux l'appareil de la mort qui menaçait ses enfants, et elle n'en était pas émue ; au contraire, elle tressaillait de joie toutes les fois que l'huile, pétillant dans la poële, brûlait un de ses fils, ou que la lame ardente gravait sa cruelle empreinte sur leurs membres délicats.

« Le bourreau avait arraché à l'un les cheveux et la peau de la tête depuis le front jusqu'au cou, et le crâne ainsi dépouillé de son ornement et de sa défense, offrait un spectacle affreux. Mais elle criait à son fils : « Courage, bientôt un « diadème royal ceindra d'une couronne brillante de pierre- « ries cette tête qu'on veut déshonorer. »

« A un autre le tyran avait fait couper la langue. « Mainte- « nant, disait la mère, notre gloire est complète ; voilà qu'on « immole à Dieu la partie la plus excellente de notre corps. « La langue fidèle est une hostie digne de sa grandeur.

« Interprète de l'âme, elle énonce nos sentiments, et sert « d'organe au cœur, dont elle nous fait connaître les secrètes

« pensées. Qu'elle soit la première victime dans ce sacrifice « sanglant, et qu'elle paie la première pour tous les autres « membres le prix de leur rachat. Tous bientôt suivront celui « qui les commande. »

« Ainsi cette mère excitait le courage des Machabées ; sept fois elle vainquit et subjugua l'ennemi, comptant ses glorieux triomphes par le nombre de ses enfants. Moi, je n'ai qu'un fils ; mais il dépend de toi, ô ma vie, de fournir à ta mère une abondante moisson de gloire.

« Par ce sein qui t'a donné le premier asile, par cette tendre hospitalité qui t'a protégé neuf mois entiers, si tu as goûté la douceur du lait d'une mère, et le charme du sommeil entre ses bras, et les jeux dont elle charmait ton enfance, sois ferme, confesse généreusement l'auteur de tous ces biens.

« Par quel secret mystère, ta vie a commencé dans mon sein, et quel est ce néant d'où ton corps est sorti, je l'ignore ; Celui-là seul le connaît qui t'a donné l'être et la vie. Tu dois à son amour la naissance, sois la victime de sa gloire ; il te sera beau d'avoir rendu à ton bienfaiteur le bienfait tout entier. »

Ainsi parlait la mère, et l'enfant désormais plein de joie souriait au sifflement des verges et à la douleur des blessures. A cette vue, le juge dit : « Qu'on jette en prison cet enfant, et que Romain, l'auteur de tant de maux, soit soumis à une torture plus cruelle que la première. »

Les bourreaux alors ouvrirent de nouveau les cicatrices à peine fermées du martyr, et renouvelèrent toutes ses douleurs, parcourant avec soin les traces encore sanglantes du fer aigu, par lequel ils avaient peu auparavant labouré tout son corps. Cependant le fier vainqueur accusait leur lâcheté :

« Bras sans vigueur ! s'écriait-il, force amollie qui n'a rien de viril ! Comment, la seule charpente d'un corps qui tombe de faiblesse, tous vos efforts réunis pendant si longtemps ne peuvent l'anéantir ! A peine ses membres tiennent encore

l'un à l'autre ; et cependant elle ne se laisse pas entièrement abattre; elle triomphe de la mollesse de vos bras.

« Les chiens ont plus promptement mis en pièces sous leurs dents un cadavre ; plus promptement les vautours ont déchiré de leur bec les chairs mortes dont ils veulent dévorer les lambeaux. Mais vous, vous languissez dans les accès d'une impuissante faim ; la fatigue vous épuise. C'est la faim d'une bête féroce, mais une faim paresseuse. »

Ce discours met au comble la colère du juge ; il se hâte de prononcer la sentence suprême : « S'il t'est cruel d'attendre, dit-il au martyr, tout à l'heure tu pourras affronter ta dernière heure, tu vas être dévoré par le feu ; j'en ai donné l'ordre ; bientôt tu ne seras qu'un peu de cendre fumante. »

En même temps les cruels bourreaux arrachent du forum le saint martyr ; celui-ci, en s'éloignant, jette un dernier regard sur le juge, et dit : « Perfide, j'en appelle de ta cruauté à mon Christ; non que la crainte de la mort me fasse tremble, mais pour attester que ton jugement et ta sentence ne sont rien. »

Le juge reprit : « Pourquoi attendrais-je plus longtemps à frapper les deux complices d'une secte impie, et l'enfant et le maître ? Que le glaive abatte cette vile tête d'enfant : c'est à peine un homme ; quant à l'autre, que la flamme vengeresse le dévore. Si la mort les réunit, que le châtiment du moins les distingue. »

On arrive au lieu de l'exécution ; la mère portait son fils dans ses bras, et le pressait sur son sein. Vous eussiez dit le premier-né du troupeau, l'agneau choisi dans la bergerie, plus pur que tous les autres, qu'Abel va offrir au Seigneur.

Le bourreau a demandé l'enfant, la mère l'a donné, et ne s'est pas attardée dans les larmes. Imprimant sur ses joues un dernier baiser : « Adieu, lui a-t-elle dit, très-doux fils, adieu ; et quand tu seras entré dans le royaume du Christ, au sein du bonheur, souviens-toi de ta mère ; j'aurai un protecteur en mon fils. »

Elle dit, et pendant que le bourreau frappait du glaive le cou délicat de l'enfant, cette femme, instruite à chanter les saints cantiques, répétait les paroles de David : « Qu'elle est « précieuse aux yeux du Seigneur la mort d'un saint ! Celui-« ci, ô Dieu, est votre serviteur et le fils de votre servante. »

En chantant ainsi, elle déployait son manteau et tendait les bras au-dessous du glaive pour recevoir avec des flots de sang la tête de son fils, dont les lèvres murmurent un faible et dernier son. Elle l'a reçue, et l'applique sur son cœur avec amour.

Cependant, à l'autre extrémité de la plaine, des bourreaux d'une nouvelle espèce, noircis par la fumée, élevaient un immense bûcher avec les troncs desséchés des pins ; dessous, il jetaient pêle-mêle des sarments et de grands amas de foin, puis répandaient sur ces préparatifs les flots brûlants de la poix, afin que la flamme trouvât un aliment qui grandît ses fureurs.

Déjà les bras de Romain avaient été retournés avec violence derrière le dos, et la fourche, de loin, poussait le martyr vers le bûcher. Mais il s'écrie : « Je sais que je ne dois pas être brûlé ; ce n'est pas là le martyre que Dieu me réserve. Un grand prodige auparavant doit s'accomplir. »

Ces paroles sont suivies d'un immense fracas ; c'est une nuée qui s'abat sur la terre ; en tombant, elle ensevelit les feux du bûcher sous le noir torrent de ses eaux. En vain l'on jette l'huile sur le bois à demi éteint ; la pluie triomphe de ce nouvel aliment.

Le noir bourreau se trouble à ces merveilles ; il épuise en tremblant les ressources de son art, retourne les tisons avec la cendre humide, protége les charbons sous des poignées d'étoupe, et recherche au milieu des eaux les dernières semences de la flamme.

Le juge, en apprenant cette nouvelle, sentit son cœur se gonfler d'une implacable fureur. « Jusques à quand, dit-il, serons-nous le jouet de l'art des Thessaliens, des enchante-

ments d'un magicien habile, qui sait faire tourner à la honte de ses bourreaux les peines qu'on lui inflige ?

« Sa tête, si je lui ordonne de la courber sous le glaive, peut-être elle résistera à la blessure ; ou, si le fer la sépare du cou, elle viendra s'y réunir d'elle-même et couronner ses épaules avec une nouvelle gloire.

« Essayons plutôt auparavant de trancher avec le fer quelque partie de son corps, tout en lui laissant la vie. Une simple mort ne suffit pas à des crimes si nombreux ; le perfide n'en doit pas être quitte pour un coup d'épée ; autant il a de membres, en autant de manières sa mort doit se multiplier.

« Je veux éprouver si ses membres, comme chez l'hydre de Lerne, ont la vertu de renaître, à la façon des plantes ; s'il sait renouveler son corps et réparer ses pertes. Hercule alors viendra à mon aide; il est accoutumé à faire passer le feu sur les blessures de l'hydre.

« Qu'on fasse donc venir un homme habile à couper, qui connaisse les dernières limites des viscères, et sache séparer les nerfs des nœuds qui les rassemblent. Amenez-moi un de ces hommes qui savent remettre les os sortis de leurs articulations, ou en rapprocher les fractures.

« Qu'il lui arrache d'abord la langue jusqu'à la racine ; c'est dans tout son corps le membre le plus criminel ; dans ses emportements impies cette langue s'est élevée contre nos dieux, a insulté nos lois antiques ; son audace n'a pas épargné le prince lui-même. »

Bientôt, sur l'ordre du juge, arrive un médecin nommé Ariston. Il ordonne à Romain d'avancer la langue. Celui-ci la sort aussitôt de sa bouche, et laisse voir jusqu'au fond du gosier. Ariston y plonge la main, et touchant du doigt les organes de la voix, il cherche le lieu où il devra appliquer le fer.

Ensuite attirant le plus qu'il peut la langue du martyr hors de la bouche, il introduit son scalpel jusqu'au fond du gosier, et coupe lentement chacun des muscles. Pendant l'opération,

le martyr ne chercha ni à mordre, ni à resserrer du moins ses mâchoires violemment écartées; même il n'avala pas une goutte de sang.

Immobile et la bouche largement ouverte, il laissait les flots de sang s'échapper avec bruit de la plaie. Ils couraient comme un cordon de pourpre sur son menton. Pour lui, il contemplait la gloire que le sang donnait à sa poitrine, jouissant dès ici-bas de l'ornement des rois.

Le préfet alors ne doute plus qu'il ne puisse forcer un homme sans langue à sacrifier ; l'ayant privé de la parole, il n'aura point à craindre ses déclamations contre l'honneur des dieux. Il se fait donc ramener, désormais muet et impuissant, le martyr qui peu auparavant l'écrasait sous les traits de son éloquence.

On dresse de nouveau l'autel devant le tribunal, et sur l'autel l'encens, les charbons ardents, avec des entrailles de porc ou de taureau. Le martyr, en entrant, voit ces préparatifs, et il souffle dessus, comme s'il eût vu les démons en personne.

Asclépiade, plus joyeux qu'à l'ordinaire, sourit avec mépris ; et s'adresse ainsi à Romain : « Es-tu prêt à nous dire, comme autrefois, tes fureurs? Parle maintenant, harangue, discute ; je te permets d'exercer librement ton éloquence. »

Romain, après un long soupir, arrache du fond de sa poitrine, avec effort, un gémissement, puis il commence en ces termes : « A qui parle du Christ, la langue n'a jamais fait défaut : ne me demande pas quel est l'organe qui forme les paroles, quand elles célèbrent celui qui a donné la parole aux hommes.

« Par lui, la voix formée dans les profondeurs du poumon, vient rouler sous les voûtes du palais, d'où elle s'échappe, tantôt avec des sons puissants, tantôt légèrement adoucie par la barrière que les dents lui opposent. Par lui, la langue nous fut donnée comme un archet mobile pour émettre et distinguer les sons.

« Il a voulu que notre gosier, comme une flûte, émît des sons articulés, en sorte que les mots fussent formés ou dans l'instrument lui-même, ou en frappant à leur sortie sur les parois de la bouche, comme sur un tympan dont les lèvres, par leur mouvement, resserrent ou dilatent l'étendue.

« Et après cela, tu hésiterais à croire qu'il puisse changer l'ordre de la nature, lui qui a pu, dès le commencement, lui imposer ses lois ? Oui, assurément, le Créateur peut changer son œuvre, comme il lui plaît ; il peut faire et refaire ses lois, et vouloir que la parole n'ait pas besoin du ministère de la langue.

« Veux-tu connaître la puissance de notre Dieu ? Ses pieds ont pressé les flots de la plaine liquide ; l'onde fluide et agitée s'est affermie en surface solide. Est-il rien de plus contraire aux lois qui l'ont jusqu'alors régie ? Par elle-même, elle soutient le nageur, grâce aux efforts qu'il fait : et la voilà qui reçoit l'empreinte d'un pas humain.

« L'œuvre ordinaire de la bonté du Dieu dont nous honorons l'essence dans le Christ et dans le Père, c'est de rendre aux muets la parole, aux boiteux une démarche ferme, aux sourds la faculté d'entendre, aux aveugles l'éclat inaccoutumé du jour.

« Si quelque insensé prend ces faits pour des fables, si toi-même jusqu'ici tu les a regardés comme peu dignes de foi, tu es à portée aujourd'hui d'en connaître la vérité ; car tu entends parler celui-là même dont tu as fait couper la langue. Cède enfin à des miracles si évidents. »

A ces mots, le persécuteur demeure stupéfait ; l'horreur le saisit, la crainte et la colère jettent un voile sur son âme, il ne sait s'il est éveillé ou s'il rêve ; il se demande avec étonnement quel est ce nouveau genre de prodige ; la crainte l'a abattu, mais l'indignation lui a donné des armes.

Il ne peut plus dompter les emportements effrénés de sa colère ; mais il ne sait sur qui en faire tomber les traits. Enfin, le tyran cite à son tribunal le médecin exécuteur de la

sentence. Il l'accuse de s'être laissé corrompre, et, pour une somme convenue d'avance, d'avoir voulu le jouer.

Ou bien il a introduit dans la bouche de Romain un fer émoussé incapable de nuire, ou bien il a mis son art à ouvrir une blessure légère, qui peut-être a entamé une partie de la langue, mais n'en a pas tranché tous les nerfs.

La voix a conservé toute l'harmonie de ses sons ; or, dans la cavité vide du palais les mots ne sauraient se former d'eux-mêmes ; c'est la langue qui les émet et leur donne leur accent. Le souffle peut résonner, il est vrai, dans un autre vide ; mais alors le son est un écho, et non pas un discours.

Le médecin réfute par les faits cette accusation : « Sonde toi-même, dit-il au juge, les profondeurs de sa gorge, promène un pouce curieux entre ses mâchoires, plonge ton œil dans sa bouche ouverte, et vois si tu y trouveras caché l'instrument qui règle et dirige l'air de ses poumons.

« Quand je n'aurais percé la langue qu'en un seul point, quand je ne l'aurais touchée que par une légère blessure, la parole déjà se serait affaiblie avec l'instrument qui la forme ; car si quelque vice attaque l'organe de la voix, tout aussitôt l'usage de la parole en souffre.

« Étudie, si tu le veux, les cris d'un quadrède à qui l'on a arraché la langue ; quels grognements, par exemple, pourra faire entendre un porc ? Sa voix pourtant est par elle-même bruyante et inarticulée ; mais sans langue, tu verras qu'il est muet et incapable du plus léger son.

« Je le jure donc par le salut du prince, j'ai rempli les fonctions de mon art sans fraude ni tromperie, comme un service public que tes ordres, très-excellent juge, m'avaient confié. Lui peut-être sait quel Dieu fournit à ses lèvres des paroles ; pour moi, j'ignore comment un muet est devenu disert. »

Ainsi parlait Ariston pour sa défense. Mais ces raisons ne purent toucher le persécuteur impie des chrétiens ; de plus en plus il cède aux emportements de sa fureur ; il demande si ce n'est point un sang étranger dont le martyr est couvert, et

si ce sang a vraiment coulé de la blessure qu'il lui a fait faire.

Romain répondit : « Me voici, regarde. C'est bien mon vrai sang, et non le sang d'un taureau. Tu le connais, malheureux païen, ce sang du taureau dont je parle ; il a coulé dans vos sacrifices, et vous en êtes inondés.

« Votre pontife suprême, pour recevoir sa consécration, descend sous terre, dans une fosse profonde ; sa tête est ornée de riches bandelettes et ceinte d'une couronne d'or ; le nœud des Gabiens rattache autour de ses reins sa robe de soie.

« Au-dessus de la fosse on étend des ais qui laissent de nombreuses ouvertures par leurs côtés mal unis ; on fend même ou l'on perce ce plancher de distance en distance ; en sorte que le bois, offrant ainsi une multitude de trous, laisse ouverts de nombreux passages.

« C'est là qu'un taureau au front superbe, à la crinière flottante, est conduit enchaîné de guirlandes de fleurs qui tombent en festons sur ses épaules et pendent à ses cornes. Le front de la victime est orné de lames d'or, dont l'éclat resplendit au milieu de ses longs poils.

« Quand il est arrivé au lieu de son sacrifice, on lui ouvre la poitrine avec l'épieu sacré ; aussitôt de cette large blessure un fleuve de sang s'échappe en bouillonnant, tombe sur le tablier du pont qui supporte la victime et de là s'épanche avec violence.

« Alors, par les mille voies du plancher, la rosée sanglante pénètre et tombe ; le prêtre, dans la fosse, la reçoit tout entière, présentant la tête à ces gouttes qui vont la souiller ; bientôt ses habits et tout son corps sont imbibés de cette dégouttante liqueur.

« Ce n'est pas assez encore ; il relève la tête, et présente les joues, les oreilles, les lèvres, les narines, les yeux eux-mêmes à la pluie sanglante ; que dis-je ? il n'en fera pas grâce à son palais, il en arrosera sa langue jusqu'à ce qu'il ait épuisé tout le sang noir du sacrifice.

« Enfin, quand il a cessé de couler, quand les flamines ont retiré du plancher le cadavre de la victime que la mort a déjà roidi, le pontife sort de la fosse; spectacle hideux! il montre avec orgueil sa tête humide de sang, sa barbe chargée de grumeaux de sang, le sang qui dégoutte de ses bandelettes et de ses vêtements.

« Sous les taches de ces purifications impies, avec les souillures de la sanie dont il est couvert, il reçoit de tous le salut; on l'adore de loin avec respect; un sang vil, un bœuf mort l'ont lavé dans les sales profondeurs de la fosse où il était plongé.

« Faut-il rappeler aussi les hécatombes; alors que cent victimes tombent sous le couteau sacré, que le sang déborde et forme une vaste mer, mer de sang, assez profonde pour que les augures puissent la traverser à la nage?

« Mais pourquoi atttaquerai-je cette vaste boucherie qu'on appelle un temple, et ces égorgeurs des grands troupeaux qui trouvent un cruel plaisir à séparer des entrailles les chairs de leur victime? Tout cela est chose sacrée, puisque vous-mêmes vous vous armez du fer contre votre propre corps, puisqne vous vouez à vos dieux la douleur qui mutilera vos membres.

» Le fanatique a tiré le glaive et s'est fait aux bras de larges incisions pour apaiser la mère des dieux; on dit que c'est une fureur divine, et qu'il court entraîné par une force mystérieuse! La main lente à frapper est réputée sacrilége; la cruauté dans ces honteuses mutilations mérite les honneurs célestes.

« Que dirai-je de celui qui, pour se faire consacrer, reçoit les empreintes de vos dieux? On fait rougir dans les fourneaux des aiguilles effilées; avec elles on brûle les membres; et, quand on les a brûlés, on dit que la partie du corps marquée de ces hideux stigmates, est consacrée.

« Ensuite, lorsque l'âme a abandonné le corps, et pendant que l'on conduit le cadavre avec pompe à son tombeau, sur ces parties consacrées on étend des feuilles légères; ce sont des

lames d'or dont on couvre la peau; ce riche métal protége ce que le feu n'avait pas respecté.

« Tels sont les châtiments imposées à la gentilité; les dieux enchaînent leurs adorateurs à ces lois barbares. Ainsi le démon se joue de ceux qu'il a faits ses captifs; il les condamne à supporter les plus honteux opprobres , et les soumet, les infortunés, aux horreurs de la torture.

« Notre sang, à nous, c'est votre cruauté qui le fait couler; votre tyrannie sans pitié déchire par les plaies profondes les corps des innocents. Si vous nous laissez, nous vivrons et notre sang ne coulera pas; mais si vous le répandez, ce sera notre triomphe.

« Et maintenant je rentre dans le silence. Ma fin, celle qui m'a été promise est arrivée; je veux dire la fin de mes maux, la la gloire de la passion. Tout à l'heure, homme pervers, il ne te sera plus permis, comme tu l'as pu faire jusqu'ici, de torturer ou de déchirer mes entrailles; il est nécessaire qu'enfin tu cèdes, qne tu sois vaincu, que tu arrêtes tes coups. »

— « Oui, reprend le juge d'un ton menaçant, les bourreaux vont cesser de déchirer et de couper tes membres; mais la main de l'exécuteur suprême les remplacera; tu seras étranglé; dans une bouche impatiente de parler nous ne pourrons faire taire les discours sans fin, qu'en brisant l'instrument. »

Il dit et ordonne d'enlever Romain du forum et de le jeter dans le noir cachot des condamnés. Là, le cruel licteur rompt avec la corde le cou du martyr. Ainsi fut achevée sa passion, et son âme, libre des liens terrestres, s'envola au ciel.

On dit que le préfet fit connaître au prince tout ce qui s'était passé, joignant à son rapport la série complète des interrogatoires, et le détail circonstancié des actes de cette grande tragédie. Dans sa joie, le tyran ne craignit pas d'attacher à ses faisceaux la resposbilité du crime, en le retraçant sur des tablettes capables de braver l'injure des ans.

Les longues années cependant à la fin minent ces tablettes ;

la fumée les noircit, la poussière les couvre d'une couche épaisse, l'âge les épuise ou les entraîne dans ses ruines. Au contraire, la page gravée sur le Christ est immortelle, et le moindre iota n'en saurait périr dans le ciel.

L'Ange qui se tient debout devant la face de Dieu, a lui-même recueilli ce que le martyr a dit et ce qu'il a souffert ; non-seulement il a écrit les paroles de sa bouche, mais encore son stylet a noté les blessures qui déchirèrent ses flancs, ses joues, sa poitrine et son gosier.

Il a décrit toutes les traces de sang, les sillons que chaque plaie a ouverts; s'ils sont profonds, ou larges ou rapprochés, ou longs ou courts, rien n'est oublié ; ni la violence de la douleur qui les a suivis, ni la manière dont ils furent formés. Aucune goutte de sang n'a été perdue.

Ce détail est inscrit dans les registres célestes qui gardent fidèlement le souvenir des mérites que rien ne saurait détruire. Un jour ce livre sera relu par le Juge éternel, lorsque dans sa juste balance il pèsera les péchés et les récompenses méritées.

Pour moi qui n'ai mérité qu'une place à sa gauche, au milieu du troupeau des boucs, puissé-je être discerné de loin par sa miséricorde ! puisse le Roi très-clément, à la prière du bienheureux, dire en ce jour : « Romain m'en prie ; changez ce bouc de place ; qu'il soit à ma droite et devienne un agneau à la blanche toison ! »

APPENDICE

Nous plaçons, à la fin de ce volume, les Actes de deux saints martyrs qui ont été omis dans les volumes précédents, et dont nous ne voulons pas priver le lecteur. Ce sont ceux de saint Césaire, martyr à Terracine, vers la fin du premier siècle, et ceux de sainte Marie, jeune esclave de Césarée, qui appartient au second. Nous les faisons suivre de ceux de sainte Catherine, la grande martyre d'Alexandrie ; récit célèbre, dont nous n'avons pas intention de garantir tous les détails, mais dont on ne saurait contester la beauté, et qui paraît pour la première fois dans notre langue. Il se rapporte à la persécution de Dioclétien ; mais la rédaction appartient évidemment à une époque très-tardive, probablement au VIIIe ou au IXe siècle.

APPENDICE

A

LES ACTES DE SAINT CÉSAIRE, DIACRE, ET DE SES COMPAGNONS.

(Vers l'an de Jésus-Christ. 88.)

Nous avons puisé ces Actes dans la collection des Bollandistes.

Après que le cruel empereur Néron eut fait assassiner sa propre mère, il fut rempli d'une fureur impie, et lança des édits qui ordonnaient que dans tout l'empire on contraignît à adorer les dieux ceux qui jusque-là s'y étaient refusés, ou que, s'ils persistaient dans leur refus, on les fît périr par les plus cruels supplices. Il y avait alors à Terracine un pontife des faux dieux qui s'appelait Firmin. Rempli de l'esprit du démon, il profita de l'état d'ignorance où étaient plongés ses compatriotes au sujet du vrai Dieu, pour persuader à plusieurs de se rendre célèbres par une action audacieuse et sanguinaire, dans le but de procurer la prospérité de l'État. Il leur distribuait donc des richesses, des habits et tout ce qui pouvait contribuer à leur faire passer la vie dans les délices, à condition qu'ayant été ainsi nourris dans le luxe et l'abondance, ils se précipiteraient du haut d'une montagne dans la mer, avec leurs armes et des chevaux richement caparaçonnés, leur persuadant que cette mort violente serait un sacrifice d'expiation utile à leur patrie. Ce rite barbare s'accomplissait chaque année aux kalendes de janvier, sous prétexte de procurer le salut de la république et des empereurs, et pour rendre célèbre le nom des citoyens de Terracine. Un beau jeune homme nommé Lucien était destiné à ce sacrifice pour l'année suivante, et en attendant, il était nourri dans les délices et au milieu de toutes les voluptés.

Or, le diacre Césaire qui revenait alors d'Afrique, ayant vu

ce jeune homme, demanda à ses concitoyens ce que signifiait toute cette magnificence dont il était entouré. — « On le traite « ainsi, répondirent-ils, parce qu'il doit se sacrifier. — Je vous « prie, dit Césaire, au nom du Dieu tout-puissant, expliquez-« moi ce que cela veut dire. — Vous saurez, répondirent ses « concitoyens, que c'est ici la coutume de nourrir un homme « pendant six ou huit mois, en lui donnant tout ce qu'il dé-« sire. Au bout de ce temps, il doit, couvert de ses armes « et d'habits magnifiques, se précipiter avec son cheval du « haut de la montagne dans la mer, pour le salut de l'État, « de l'empereur et de tous les citoyens, et pour acquérir à « son nom une gloire immortelle. Son cadavre est recueilli « avec les plus grands honneurs, on le transporte au temple « d'Apollon pour l'y brûler, et on dépose ses cendres dans ce « même temple, afin qu'elles soient un gage de salut pour la « ville et ses habitants. »

Césaire entendant cette réponse s'écria : « O malheureux et « infortunés que vous êtes ! cet aveuglement funeste qui vous « fait offrir au démon les âmes d'hommes innocents, vous « empêchera en ce monde et en l'autre d'avoir part à la véri-« table vie. » Ensuite il demeura caché dans la ville chez un chrétien serviteur de Dieu, jusqu'aux kalendes de janvier de l'année suivante, servant Dieu et notre Seigneur Jésus-Christ dans les prières et les veilles.

Lorsque les kalendes de janvier furent arrivées, les citoyens se réunirent dans le temple d'Apollon, amenant avec eux Lucien, ce beau jeune homme dont nous avons parlé, afin qu'il offrît un sacrifice. Lucien immola une truie, pour le salut de la ville et de ses habitants. Ce que voyant le diacre Césaire, il s'écria : « Si vous êtes sages, pourquoi vous obsti-« ner à commettre un pareil forfait ? Vous paraît-il donc « juste d'acheter votre salut au prix du sacrifice d'un homme « innocent ? » Malgré cela les rites barbares s'accomplissent : Lucien, montant à cheval, gravit la colline d'où il devait se précipiter ; et s'élançant du haut du rocher, il périt au

milieu des flots. Alors le diacre Césaire s'écria : « Malheur à l'État et aux princes qui se réjouissent des souffrances et se repaissent du sang d'autrui ! Pourquoi perdez-vous ainsi « vos âmes par vos impostures, séduits que vous êtes par les « artifices des démons ? » Le faux pontife Firmin entendant ces paroles du saint diacre, ordonna qu'on le saisit et qu'on l'enfermât dans la prison publique. Pour lui il recueillit le corps de Lucien, l'emporta pour le brûler selon la coutume dans le temple d'Apollon : ce qu'il accomplit avec plusieurs autres sacrifices.

Huit jours après, Luxurius, un des principaux de la cité, de concert avec le pontife Firmin, fit amener Césaire de la prison sur la place publique, et ils prièrent le consulaire Léonce, qui était alors à Fondi, de venir à Terracine. Quand il fut arrivé, ils firent amener le diacre Césaire qu'ils avaient tourmenté déjà dans sa prison, en le laissant trois jours sans nourriture. Alors, au milieu du forum, Léonce, par l'intermédiaire du héraut, commença l'interrogatoire en disant : « Quel est ton nom ? » Le saint répondit : « Je suis Césaire, pécheur, et diacre quoique indigne. » Le consulaire Léonce dit : « Es-tu libre ou esclave ? » Césaire répondit : « Je suis serviteur de mon Seigneur Jésus-Christ. » Le consulaire Léonce dit : « Sais-tu ce qu'ont ordonné les « empereurs ? » Le diacre Césaire répondit : « Je ne connais « pas leurs ordres. » Le consulaire Léonce dit : « Ils ont com- « mandé que l'on offre des sacrifices aux dieux immortels. » Césaire répondit : Ils sont bien malheureux, s'ils ont donné « de tels ordres. » Le consulaire Léonce dit : « Et pourquoi « cela ? Est-ce parce qu'ils cherchent à procurer ainsi le salut « de l'État ? Césaire répondit : « Ce que vous appelez le salut de l'empire en est la perte. » Le consulaire Léonce dit : « Cependant la religion est une source de salut pour tous. » Césaire dit : « Et quel bien procure-t-elle donc à ceux que « vous obligez de se dévouer ainsi à la mort sans l'avoir mé- « ritée par aucun crime ? » Le consulaire Léonce dit : « Fais « ce que je te conseille et sacrifie aux dieux, ou bien ton obsti-

« nation ne tardera pas à être punie. » Le diacre Césaire répondit : « Vos tourments ne font aucune impression sur « moi ; les supplices éternels en feront sur vous une bien « autre, puisque vons ne cesserez jamais de les ressentir. » Le consulaire Léonce dit : « Allons au temple d'Apollon. »

On conduisait Césaire lié et nu devant le char de Léonce, et comme on approchait du temple, le saint diacre, tout entouré qu'il était de soldats, s'écria : « O Dieu, Père de mon Sei- « gneur Jésus-Christ, Roi éternel, toutes choses vous sont « connues ; ne m'abandonnez pas, mais daignez jeter un « regard sur votre serviteur qui espère en vous. » Quand il eut achevé cette prière, le temple s'écroulant tout à coup écrasa dans sa chute le pontife Firmin. Dès que Luxurius, de qui nous avons déjà parlé, eut appris cet événement, il s'empressa d'accourir, et s'écria : Est-il vrai, ô Léonce, que « cet impie Césaire vient de faire usage de ses conjurations « magiques ? — Il est vrai, » répondit Léonce ; et se tournant vers Césaire, il dit : « Aujourd'hui tu ressentiras les effets de ma colère, » Le saint répondit : Je ne crains ni toi ni ton « prince. Il est vrai, comme tu le dis, qu'aujourd'hui votre « colère s'enflammera, mais elle s'évanouira demain ; et « quand vous serez morts, vous ne pourrez plus rien. » Luxurius l'interrompit à ces mots, et s'écria : « Eh quoi, Léonce, tu « entends ce malheureux lancer l'injure contre nos empereurs, « et tu hésites encore à le faire périr ? » Le consulaire Léonce répondit : « Et quel supplice faut-il lui infliger ? — Il faut, « répliqua Luxurius, convoquer tout le peuple au temple où « il a exercé sa magie. » On réunit donc en ce lieu tout le peuple ; on exposa le cadavre du pontife Firmin, et Luxurius adressa ces paroles à la multitude : « Vous voyez devant vous « un homme impie, qui ne craint ni les dieux ni les princes ; « il vient de tuer le pontife, et il a détruit par ses enchante- « ments le temple sacré bâti par nos ancêtres. »

Le diacre Césaire s'écria : « Est-il juste, mes frères, d'obéir « à un homme, plutôt qu'au Dieu maître souverain de l'uni-

« vers ? Quelle est cette religion qui vous ordonne de pro-
« curer le salut de votre patrie par l'effusion du sang humain ?
« Je vous engage à faire pénitence pour le sang innocent
« que vous avez versé ; je vous exhorte à croire au Christ,
« Fils de Dieu, et à le servir. » Tout le peuple s'éria : « C'est
« un homme vertueux ; et ce qu'il nous propose est juste. »
Luxurius le retira du milieu du peuple, et le fit reconduire dans la prison où il le laissa un an et un jour. Il le fit alors produire en public, et envoya un messager à Léonce pour le consulter sur le genre de supplice qu'il convenait de lui infliger. Or, le bienheureux Césaire sortit de sa prison amaigri par les souffrances de la faim et dépouillé de ses vêtements, mais couvert de sa longue chevelure ; car dans sa prison l'Ange du Seigneur l'avait gardé le jour et la nuit. Quand il eut été amené au milieu de la place publique, il dit aux soldats qui le tenaient enchaîné : « Je
« vous prie, relâchez un peu mes liens, afin que je rende
« grâces à mon Seigneur Jésus-Christ, qui a daigné m'admettre
« au nombre de ses serviteurs. » Aussitôt, se jetant à terre, il adora le Seigneur en disant : « Seigneur mon Dieu, Père de
« mon Seigneur Jésus-Christ, faites-nous voir votre misé-
« corde. » Au même instant une grande lumière parut, et couvrit tout le corps du saint martyr. Ce que voyant le consulaire Léonce, il s'écria à haute voix : « Le Dieu que prêche
« Césaire est vraiment le Seigneur tout-puissant « Et se mettant aux pieds du saint diacre, il se dépouilla de sa chlamyde, en revêtit Césaire, et le pria, devant tout le peuple, de le baptiser. Le bienheureux Césaire lui dit : « Crois, et tu
« verras bientôt une lumière éclatante. » Alors, ayant pris de l'eau, il le baptisa au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit ; et le bienheureux prêtre Julien, qui se trouva là présent lui administra le corps et le sang du Seigneur Jésus Christ. Or, quand il eut reçu les sacrements, le bienheureux Julien récita sur sa tête une oraison, laquelle étant finie, Léonce rendit l'esprit.

Le même jour, Luxurius fit arrêter le prêtre Julien, et prononçant la sentence contre lui et le diacre Césaire, il ordonna que tous les deux seraient enfermés dans un sac et jetés dans la mer. Le corps de Léonce fut recueilli par son épouse et ses fils, qui lui donnèrent la sépulture dans le champ de Véranus, près de Rome, le trois des kalendes de novembre. Trois jours après, comme on conduisait pendant la nuit le prêtre Julien et le diacre Césaire pour les précipiter dans la mer et les y noyer, le bienheureux Césaire dit à Luxurius : « L'eau, « dans laquelle j'ai été régénéré, me recevra comme son fils « qui a trouvé en elle une seconde naissance : elle va me « rendre aujourd'hui martyr avec Julien, mon père, qui « autrefois m'a fait chrétien. Quant à toi, Luxurius, aujour- « d'hui même tu périras par la morsure d'un serpent, afin « que tout ce pays sache que Dieu venge le sang de ses ser- « viteurs, et des vierges que tu as fait périr dans les flammes. » Le prêtre Julien et le diacre Césaire furent mis dans un sac et jetés à la mer ; mais, le même jour, les flots rapportèrent leurs corps sur le rivage, où on les trouva à côté de celui de Luxurius, qui périt comme nous allons le dire.

Il était parti pour sa maison de campagne, où il voulait dîner, et pour être plus tôt rendu, il avait pris tout seul le chemin qui longeait le rivage ; lorsque, comme il passait sous un arbre, un serpent lui tomba sur le dos, se glissa entre son cou et sa tunique, déchira ses flancs par de cruelles morsures, et même l'atteignit au cœur. Le malheureux tomba, le corps horriblement gonflé ; mais avant d'expirer, il vit les chœurs des Anges emporter hors de l'eau les corps des bienheureux martyrs. Un serviteur de Dieu, nommé Eusèbe, qui avait vécu avec eux, recueillit leurs précieuses reliques et les ensevelit à Terracine, le jour des kalendes de novembre. Cinq jours après, on trouva le bienheureux Eusèbe dans le lieu où il avait déposé les corps des saints martyrs, jeûnant, priant Dieu, et récitant des psaumes. Ce que voyant les habitants de Terracine, comme ce lieu n'était pas fort éloigné de

la ville, ils accouraient en grand nombre auprès du bienheureux Eusèbe : beaucoup se convertissaient, et le bienheureux prêtre Félix les baptisait. Quand Léonce, fils du consulaire Léonce, eut appris tout cela, il entra en fureur à cause de la mort de son père, et envoya des soldats pour saisir le prêtre Félix et Eusèbe, et les amener dans le forum en présence de tout le peuple. Eusuite il s'assit avec les principaux de la ville, et les interrogea en ces termes : « Dites-nous si vous êtes libres « ou esclaves. » Le prêtre Félix répondit : « Nous sommes ser- « viteurs de notre Seigneur Jésus-Christ. » Léonce dit : « Quels « sont vos noms? » Les saints répondirent : On nous appelle « Eusèbe et Félix. » Léonce dit : « Pourquoi prêchez-vous des « doctrines insensées, et contraires au salut de la république « et des princes ? » Le prêtre Félix répondit : « La doctrine « que nous prêchons n'est pas insensée : c'est la vraie et saine « doctrine qui nous oblige à connaître et à servir Dieu. Si vous « voulez le connaître, il vous sera permis à vous aussi d'obte- « nir la vie éternelle. » Léonce dit au peuple : « Que vous « en semble ? » Les uns criaient que leur doctrine était bonne ; les autres, qu'elle n'était propre qu'à séduire les hommes. Pendant que l'on disputait ainsi à leur sujet, Léonce ordonna qu'on les conduisît en prison. La nuit, il envoya des gens pour les contraindre à sacrifier. Mais comme ils refusaient et se moquaient des sacrifices des démons, et qu'il chantaient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, » Léonce ordonna qu'on leur tranchât la tête, et qu'on jetât leurs corps dans un fleuve, Or, ce fleuve les roula jusqu'à la mer, et le lendemain les flots les rejetèrent sur le rivage auprès d'une forêts de pins. Or, voilà que, comme un certain prêtre de Capoue nommé Quartus sortait pour aller à sa maison de campagne, il trouva les corps décapités des saints martyrs, les plaça sur son char, et se mit à chercher soigneusement leurs têtes qu'il ne put découvrir que le lendemain. Il ensevelit ces précieux restes auprès du corps du bienheureux diacre Césaire ; et là, par les prières de ces saints martyrs, on

obtient souvent de grands miracles, à l'honneur et à la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne dans tous les siècles des siècles. Amen.

B

LE MARTYRE DE SAINTE MARIE, ESCLAVE.

(Vers l'an de Jésus-Christ 150.)

Baluze a donné ces Actes dans ses *Miscellanea*. Ils sont authentiques dans la plus grande partie de leur teneur ; mais la fin est trop visiblement imitée des Actes de sainte Thècle.

Les empereurs Adrien et Antonin rendirent un édit qui ordonnait de contraindre les chrétiens à sacrifier dans toute l'étendue de l'empire, et de punir de mort ceux qui refuseraient d'obéir. Or en ces temps, Marie, brebis fidèle du Seigneur, souffrit un admirable martyre. Car étant esclave du décurion Tertullus, elle surpassa par sa grandeur d'âme la noblesse de son maître, et prouva que le Christ lui avait donné la liberté, ainsi qu'il est écrit : « L'esclave qui est appelé de « Dieu est affranchi par le Seigneur. » Tertullus, en effet, pour célébrer le jour de la naissance de son fils, avait immolé des victimes aux impures idoles et aux vaines images des faux dieux ; Marie, pendant ce temps, jeûnait, et usait de ruse pour se cacher de sa compagne, afin de n'être point dénoncée à sa maîtresse. Mais elle ne put échapper longtemps aux embûches que cette servante lui tendait. Dénoncée, elle est aussitôt appelée par sa maîtresse qui lui demande le motif de son jeûne. « La naissance de ton nouveau maître serait-elle donc, « lui dit-elle, la cause de ta tristesse ? » Marie répondit : « Y « a-t-il quelque chose de nouveau dans ma conduite ? j'ai tou- « jours jeûné ainsi. Pourquoi attribuer à la tristesse ce que je « fais par habitude ? Je suis chrétienne, née de parents chré- « tiens ; le culte du Christ est pour moi un culte héréditaire. »

Sa maîtresse lui ordonna néanmoins de prendre quelque nourriture ; mais Marie, remplie de l'Esprit-Saint, invoqua le nom de Dieu, et se souvenant du Pain du ciel, elle répondit courageusement à sa maîtresse : « Tu peux « commander au corps, mais non pas à l'âme. Dieu mérite « plus d'hommages que ton fils. Pour égayer cet enfant, il « faut des chants impurs, des danses lascives, mille inven- « tions de la soucieuse tendresse des nourrices. Le culte de « mon Dieu n'est ni vain ni puéril ; mais il est la source de « saintes joies et de grâces. Il faut conserver la chasteté, « aimer la tempérance, fuir la bonne chère. » A ces mots sa maîtresse, enflammée de colère, lui promet de cruels châtiments, si elle n'obéit pas à ses ordres, la menace même de mort, si elle résiste. « Fais ce qu'il te plaira, répond- « elle : je désire tout souffrir pour le Christ. »

Pendant cette discussion entre la maîtresse qui commandait et la servante qui résistait, Tertullus revint du forum et entra : il se fit tout raconter par son épouse, et ordonna de fouetter sur-le-champ cette servante indocile, de la frapper longtemps aux parties les plus sensibles du corps, de l'enfermer ensuite en lui donnant un peu de grossière nourriture, non pas tant pour rassasier sa faim que pour lui conserver un dernier souffle de vie. Mais cette âme dévouée au Christ ne fut point abattue par ces doulenrs. Bien plus, elle priait sans cesse pour obtenir la grâce de souffrir de nouveaux tourments.

Trente jours après, on annonça au gouverneur que, contrairement aux ordres des empereurs, Tertullus le décurion cachait en sa maison une esclave chrétienne. Aussitôt on amena Tertullus au tribunal. Les principaux de la ville furent convoqués ; le peuple se réunit autour d'eux, et alors le gouverneur ordonna de lire l'édit des empereurs, dont voici la formule :

« Adrien, Antonin le pieux, heureux, augustes, à tous « ceux qui vivent sous notre empire, salut. Il est venu « jusqu'à nous que l'on a inventé une religion nouvelle.

« Quelques hommes méprisent, dit-on, les sacrifices et le culte « que nous pratiquons ; si la crainte des châtiments ne les « arrête pas promptement, ils étoufferont les anciennes « croyances et détruiront le respect des ancêtres. Nous pu- « blions donc cette loi pour tous nos peuples, et nous envoyons « cet édit à tous les gouverneurs, afin que ces impies « soient tous contraints à sacrifier, et qu'ils soient, s'ils ré- « sistent, frappés d'un glaive vengeur ; car nous préférons la « mort de quelques-uns à l'égarement de tous. Nos sujets ne « doivent point errer à leur guise comme des bêtes, mais « vivre unis par les mêmes croyances. Que si quelqu'un « ose cacher un sectateur de cette religion ou de ce culte, « de quelque âge ou de quelque condition qu'il soit, il « perdra par le fer la vie dont il se sert pour résister aux « lois, et ses biens seront employés aux besoins du fisc. « Enfin, le dénonciateur d'un si grand crime recevra du trésor « public une récompense de quatre cents deniers, afin que « tous apprennent que l'on sait punir les crimes et récom- « penser les bonnes actions. »

Après la lecture de cet édit, le gouverneur dit aux assis- « tants : « Que puis-je faire à cela ? m'est-il possible de résister « à ces ordres ? » Les principaux de la curie répondirent : « Daigne nous écouter avec bienveillance. » Alors le gouverneur ordonna d'écrire ce qu'ils allaient dire. Le rhéteur Rigagore se lève ; éloquent et exercé dans l'art de bien dire, il parle au nom de tous. « Radieux soleil, dit-il, lumière « de cette ville et de tout ce peuple, nous te supplions de nous « écouter avec bienveillance. Cet homme, aussi distingué par « son illustre naissance que par plusieurs charges publiques, « est un puissant appui de notre curie. Il a été pontife des « Augustes, puis préposé aux jeux publics ; enfin, par les « emplois dont il s'est chargé pour le bien commun, il s'est « acquis à la fois notre affection et notre respect. Bien plus, « ses largesses ont accru la chose publique ; car il a dépensé « des sommes immenses pour la construction et l'entretien

« des thermes ; je tais de plus grandes choses encore. Car, « dans ce premier âge où le chemin est glissant et l'âme dé- « vorée par le feu ardent de la jeunesse, il a dominé l'empor- « tement de l'âge par sa fidélité au culte des dieux, et dompté « l'impétuosité de la nature par le frein de la modération. « Plus tard, mûri par les années et assuré d'avoir satisfait aux « préceptes divins, il a su trouver les moyens de réjouir le « peuple. Ainsi il a fourni aux dépenses des jeux qui se cé- « lèbrent au commencement de chaque année, il a rassasié « les yeux du peuple par de grands spectacles organisés par « ses soins et à ses dépens. Il a donné souvent à cette ville de « Césarée le plaisir des jeux des lutteurs, et n'a pas même « refusé aux citoyens ces joies d' un combat de gladiateurs, « aussi douces que les voluptés d'un combat. Il a toujours « préféré l'intérêt de sa patrie aux nécessités particulières de « sa famille et à l'accroissement de sa propre fortune ; enfin « il est entré volontiers dans les charges publiques, en accep- « tant le sacerdoce. Et ainsi, jeune, il a vaincu son âge ; prêtre, « il a enseigné, montrant qu'il ne fallait pas dans l'âge mûr « mépriser les plaisirs. »

Le préfet répondit au rhéteur : « Tu nous rappelles des mé- « rites anciens et des actions passées ; mais tu ne repousses pas « l'accusation dont on le charge. » L'avocat répondit : « Cette « jeune fille, dont le crime a fait accuser son maître, lui a « été donnée par sa femme, comme le prouve l'acte de son « mariage. » Le préfet dit : « L'épouse de Tertullus est- « elle de condition libre ? » L'avocat répondit : « Elle est libre, « et même de noble origine ; car Cléonide est son père. » Le préfet dit : « Cette esclave a-t-elle été achetée, ou est-elle « née dans la maison de ses maîtres ? » Tertullus dit : « Elle « est née dans la maison ; mais ses parents avaient été achetés. » Le préfet dit à Tertullus : « Ton beau-père est-il vivant, ou « est-il déjà sorti de ce monde ? » Tertullus répondit : « Il a « payé son tribut à la destinée. » Le préfet dit : « Les parents « de cette servante opiniâtre sont-ils vivants ? » Tertullus

répondit : « Ils sont morts. » Le préfet dit : « Étaient-ils « attachés à cette infâme religion, ou immolaient-ils aux « dieux ? » Tertullus répondit : « Ils étaient atteints de la « même folie ; ils adoraient le crucifié. » Alors l'avocat dit : « Tous les châtiments ont été infligés à cette fille pour la « détourner de ses superstitions ; mais on n'a jamais pu ni « la séduire ni l'ébranler. Plus on sévissait contre elle, plus « son opiniâtreté croissait. »

Sur cela, le gouverneur, après une longue délibération, rendit cette sentence longtemps pesée et méditée : « Tertul- « lus est loué au nom de l'Etat, et honneur lui est dû pour « ses mérites et sa naissance. Excellent préfet des jeux, illus- « tre sénateur, aussi fidèle aux dieux qu'aux empereurs, il « a satisfait à la fois aux lois et aux devoirs de la religion ; « j'ai souvent vu moi-même son image dans la ville ; qu'il « se retire donc en liberté, qu'il ne craigne aucun calomnia- « teur, qu'il ne redoute aucun juge ; car tout ceci parviendra « aux oreilles sacrées des empereurs. Mais j'ordonne que cette « abominable jeune fille soit amenée à mon tribunal, afin que « le crime reçoive un châtiment et le peuple un exemple. »

Aussitôt on livre aux bourreaux cette vierge dévouée au Christ ; plus son sexe et la faiblesse de son âge la font mépriser, plus elle grandit par l'énergie de sa foi. Enfin elle est devant le juge ; ses yeux sont tournés vers lui, mais son âme est attachée au Christ. Le peuple frémissant crie de tous côtés : « Qu'un feu terrible la dévore toute vive. » Elle, intrépide, car elle connaît le secours de son Dieu, lève les yeux au ciel et s'écrie : « Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu « vivant, salut assuré des hommes, seul engendré par un « seul, dont nul ne peut dignement comprendre la nature ni « exposer la puissance, ni les Anges, ni les Archanges, ni les « Trônes, ni les Dominations, ni les Vertus, ni les Puissances, « ni les Chérubins, ni les Séraphins ; car tout a été fait par « vous, ô Christ, et rien n'a été fait sans vous, qui seul avez « connu le Père, que votre Père seul a connu ; Seigneur, sau-

« veur des âmes, soyez avec moi ; vous avez toujours été avec « ceux qui vous ont invoqué ; je n'ai point d'autre défenseur « que vous. Qu'ils connaissent votre puissance, Seigneur, et « qu'ils apprennent qu'on ne peut nuire à ceux que vous « aimez. »

A ces mots, le gouverneur resta une heure entière plongé dans l'étonnement; enfin il lui demanda son nom. Marie répondit : « Pourquoi me demandes-tu mon nom, et ne « dis-tu rien de la foi que je professe? L'accusé doit être « interrogé sur ce qui fait son crime. Ce n'est point au sujet « de mon nom, mais de ma religion que je suis accusée. Je « réponds donc d'avance à tes questions cruelles: je suis « chrétienne. » Le gouverneur dit : « Ton maître attend ici « pour récompenser ton obéissance ou punir de mort ton « obstination ; choisis donc ce que tu préfères. » Marie répondit : « Il est le maître de mon corps, mais non de « mon âme. » Le gouverneur dit : « Pourquoi, étant esclave, « ne suis-tu pas la religion de ton maître? » Marie répondit : « Je suis chrétienne; je suis éclairée des lumières de « la sagesse, et je sais ce qui est raisonnable. Je méprise des « idoles sans vie, j'honore celui qui m'a créée, et non celui que « j'ai fabriqué de mes mains. » Le gouverneur dit : « D'où « t'est venue cette vaine religion ? » Marie répondit : « Je « crois ainsi selon que mes pères me l'ont enseigné. » Le gouverneur dit : « Tes parents ont donc été dans ces sen- « timents? » Marie répondit : « Ils sont toujours restés « fidèles à cette religion. » Le gouverneur dit : « Ainsi, « s'il faut t'en croire, ce sont les siècles passés qui t'ont légué « cette croyance insensée. Malgré cela, sacrifie, et vous serez « innocents, toi et ton maître. »

Marie répondit : « Est-il possible de comparer le Maître « du ciel avec une pécheresse sa servante? Que peut craindre « celui qui gouverne à son gré tous les hommes et les éléments « eux-mêmes? Je souffrirai tous les tourments; ils me seront « doux pour l'amour de Jésus-Christ, mon Seigneur, qui ici

« sera mon appui, et là-haut me donnera la récompense. C'est « lui qui, par son apôtre Paul, nous a affermis contre les « traits de ceux qui nous tendent des embûches; car cet Apôtre « a dit : « Qui nous séparera de la charité du Christ? sera-ce « la tribulation, les angoisses, la persécution, la faim, le pillage, « le danger, le glaive? Si nous avons une force invincible, « un courage insurmontable, une sérénité d'âme qui domine « l'horreur des supplices, c'est que toutes ces souffrances « nous ont été prédites, et que les récompenses sont plus « grandes que les douleurs. Puisque rien ne doit nous séparer « de la charité du Christ, je prends à témoin celui que j'aime, « que je persévérerai dans sa crainte, que je quitterai la terre « pour m'envoler au ciel en le confessant dans les tortures. » Le gouverneur dit : « Sacrifie, si tu veux éviter les tour- « ments. » Marie répondit : « Les supplices dont tu me me- « naces sont courts et légers; je te prie donc de ne pas « retarder ce que tu me prépares. J'ai le Christ; avec lui je « ne crains rien. »

Alors, par l'ordre du gouverneur, on l'applique à la torture. La pitié arrache des larmes à la foule des spectateurs; ils demandent à grands cris grâce pour la vierge. Le cruel juge répond par l'ordre d'activer les supplices. Mais voilà que la voix du peuple s'élève de nouveau pour condamner la sentence du gouverneur. Un seul cri sortait de toutes les bouches : cette vierge est injustement tourmentée, et plutôt pour satisfaire à la cruauté de son juge que pour expier son crime ; tout ceci se fait contrairement aux lois et au mépris des règles de la justice. Le gouverneur est ébranlé par la force de ces cris; il lui semble que les murailles vont être renversées par ces clameurs d'une force plus qu'humaine; il commande de délier Marie; puis il donne l'ordre de la garder avec soin, mais libre de ses chaînes. Marie alors se munit du signe de son Sauveur, et s'échappant du tribunal, elle prie les yeux levés au ciel, et voit l'armée des Anges, la multitude des saints et le Fils de Dieu assis à la droite du Père : à cette

vue, elle est inondée de tant de joie qu'elle se croit entrée déjà dans le paradis. Ceux qui la poursuivent dans sa fuite sont frappés d'une subite stupeur par ce prodige. Mais bientôt se voyant entourée par ses persécuteurs, la vierge crie avec larmes vers le Seigneur : « Dieu tout-puissant, qui avez rendu « la parole au muet, l'ouïe au sourd, qui devez venir dans « votre force juger les vivants et les morts, recevez mon âme. « Une troupe de chiens me poursuit ; ne permettez pas que « votre servante soit saisie et déchirée par les mains des « impies ; mais montrant promptement votre miséricorde, « exaucez votre servante ; exaucez-la, ô Seigneur, roi du ciel. »

Pendant qu'elle priait ainsi, et que, renonçant à la vie, elle implorait le repos de la mort, un rocher qui se trouvait devant elle offrit aux yeux un spectacle digne de mémoire. Ce roc que le hasard avait placé, ou que la Providence avait disposé en ce lieu, sur l'ordre du Seigneur, s'ouvre et présente à la vierge un refuge dans ses flancs. Comme une douce nourrice ou une tendre mère, il l'embrasse toute tremblante et semble recevoir dans son sein un cher nourrisson ; et à peine est-elle entrée, il referme ses flancs à l'instant ouverts. A cette vue les bourraux sondent toutes les parties du rocher, croyant y trouver cachée la proie si subitement dérobée à leurs yeux. Mais ils ne voient que quelques débris et des lambeaux de vêtements qui tiennent encore à la roche ; et frappés d'une inexprimable stupeur, ils rapportent au gouverneur ce qui vient de se passer. Celui-ci, agité à la fois par la colère et l'effroi, ordonne à Philocome, chef des néocores, de se rendre en toute hâte au lieu du prodige, et d'emmener avec lui un grand nombre de gens pour détruire le rocher. Aussitôt la voix du héraut convoque le peuple. Mais à peine est-il assemblé près du rocher avec celui qui devait diriger le travail, à peine a-t-on mis la main à l'œuvre, qu'un éclair d'une splendeur inaccoutumée brille à l'orient, le tonnerre gronde avec un tel fracas que tout semble prêt à s'écrouler ; la terre tremble et se dérobe sous les pas.

Or, voici que deux cavaliers étincelants de lumière descendent du ciel avec la rapidité de la foudre ; leurs selles, leurs freins, leurs vêtements resplendissent d'un éclat céleste. A leur vue, la terreur s'empare de la multitude, effrayée par cette apparition céleste. Ces malheureux ferment les yeux, et beaucoup perdent la vie avec le sentiment. Ceux qui peuvent s'échapper, courent aux vaines idoles du temple ; ils arrivent aux pieds de ces autels sacriléges, mais ils tombent jusque dans ce dernier asile. Le néocore expire aux portes mêmes du temple ; et lorsque l'édifice est rempli, le feu jaillit du ciel et consume à la fois le peuple et le temple. C'est ainsi que périrent avec leurs dieux ceux qu'une folle superstition avait rassemblés ; et plus il y avait en ce lieu de divinités, plus il y eut d'aliments à l'incendie. Qu'ils imputent donc à leurs péchés d'avoir été brûlés, et au nombre de leurs dieux d'avoir été consumés par un feu terrible. Les morts foudroyés ou brûlés furent au nombre de deux mille sept cents. Quelques-uns s'échappèrent et rentrèrent dans la ville, en criant sur toute la route : « Le grand Dieu de Marie, le grand Dieu des chré-« tiens est juste , et il est véritablement le seul Dieu. » Puis prosternés sur le pavé de l'église, embrassant les genoux des clercs, ils demandaient pardon pour le passé et secours pour le présent. La terreur amena à la foi près de mille âmes qui persévérèrent dans notre religion, et la persécution finit avec ces miracles, après le martyre de sainte Marie.

C

LES ACTES DE SAINTE CATHERINE, VIERGE.

(Sous la persécution de Dioclétien.)

Nous avons pris ces Actes dans Surius. Il est à regretter que les embellissements qu'ils ont reçus du narrateur aient compromis le fond historique qu'ils renferment. La légende du Bréviaire Romain a réduit le récit à des conditions plus acceptables.

Sous le règne de l'impie Maximin, l'empire romain était encore plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie, et on s'y livrait avec une ardeur sacrilége au culte des démons. Ce tyran, qui résidait à Alexandrie, lança un édit par lequel il ordonnait à tous ses sujets de sacrifier aux idoles. Voici la teneur de cet édit, qui fut publié dans toutes les provinces : « L'empereur « Maximin, à tous ceux qui vivent sous sa domination, salut. « Comme nous avons reçu des dieux les plus grands bien- « faits, nous avons jugé que c'était pour nous un devoir de « leur témoigner notre gratitude en leur offrant des sacrifices. « Joignez-vous donc tous à nous, afin que nous puissions « montrer d'une manière plus éclatante notre piété envers « eux. Sachez aussi que quiconque méprisera cet édit pour « s'attacher à une autre religion par nous prohibée, encourra « la vengeance de nos grands dieux, et que nous les puni- « rons aussi sévèrement que le mérite un tel crime. »

A peine ces lettres eurent-elles été publiées, que l'on vit accourir de tous côtés des troupes innombrables de gens effrayés par les menaces de l'empereur ; ceux-ci amenaient des taureaux pour les sacrifier, ceux-là des agneaux. Quelques-uns n'apportaient que de petits oiseaux ; car il avait été réglé que chacun contribuerait selon ses moyens. Les riches amenaient des victimes plus considérables, tandis que celles des pauvres étaient moindres ; mais nul n'était exempt de

fournir quelque chose pour les apprêts du sacrifice. L'empereur leur donnait l'exemple de la magnificence, en offrant cent trente taureaux. Il fut rempli de joie en voyant le concours des peuples qui affluaient de toutes parts, et résolut de ne pas attendre davantage, mais de se rendre immédiatement au temple pour accomplir le sacrifice. Aussitôt une troupe innombrable de tout âge et de tout sexe, le peuple, le sénat, les magistrats, tous accourent avec leurs offrandes, en sorte que les rues de la ville étaient trop étroites et l'enceinte du temple trop resserrée. Les cris des animaux qu'on égorgeait retentissaient de toutes parts, et l'air était obscurci par la fumée des holocaustes.

Au milieu de tout ce tumulte, une vierge chrétienne, nommée Catherine, jeune, belle, et de race royale, qui avait lu toutes nos Écritures et aussi toutes celles des païens, demeurait alors à Alexandrie, dans le palais de sa famille. Elle ne voulait avoir d'autre époux que le Christ : elle lui gardait la beauté de son âme, et pour lui seul son cœur était rempli d'amour. Voyant donc avec quelle ardeur ces païens couraient à leur perte, elle en fut touchée ; et se sentant animée d'un saint zèle pour venger l'honneur de Dieu, elle résolut de rendre un hommage public à notre foi sainte, en s'efforçant d'arracher au naufrage cette foule de gens aveuglés. Se faisant donc accompagner par quelques serviteurs, elle partit pour le temple où toute cette multitude était réunie et prenait part au sacrifice. Dès qu'elle parut sur le seuil, tous les regards se fixèrent sur elle; car sa beauté extérieure était une vive image de la beauté intérieure de son âme. Elle annonça qu'elle avait quelque chose à faire savoir au prince. Aussitôt les officiers de l'empereur l'avertirent qu'une jeune fille demandait à lui parler. Sur l'ordre de Maximin, on la fit approcher sans retard. Dans le temps même où le cruel tyran était occupé aux rites sacriléges, elle se présenta courageusement devant lui, et ouvrant modestement ses lèvres pures, elle fit entendre ces nobles et courageuses paroles :

« C'était à toi, ô empereur, de voir par toi-même dans quelle erreur tu es tombé en offrant des sacrifices à des statues d'hommes mortels, comme s'ils étaient véritablement des dieux; tu pouvais par ta seule raison et sans l'aide de personne en venir à mépriser cette folie, à quitter ce culte honteux. Mais parce que, aveuglé par le démon, tu refuses de voir la vérité, tu devrais au moins écouter la parole de Diodore, un de vos sages, et apprendre de lui qui sont les dieux que vous adorez: alors peut-être diminuerait en toi cette habitude d'irréflexion qui te laisse faire des choses si déraisonnables; et tu ne rendrais pas les honneurs divins à des hommes qui ont misérablement passé par la mort. Diodore dit que vos dieux ont été des hommes, à qui leurs inventions utiles, ou leurs belles actions, ont fait décerner l'immortalité. Il les désigne par leurs noms, indiquant de plus les pays et les villes où ils régnèrent, et ajoutant que la reconnaissance trop peu éclairée des autres hommes fut l'unique source de leur divinité. Ainsi, ceux qui aux anciens jours s'étaient distingués par leur courage, leur affabilité, ou par toute autre vertu digne d'être louée et conservée dans la mémoire des peuples, furent d'abord honorés par des statues que leur élevèrent leurs contemporains; puis vint une autre génération d'hommes qui, dénaturant la pensée de leurs ancêtres, changèrent ce témoignage de la reconnaissance publique en un culte superstitieux. Aux statues, ils ajoutèrent des autels devant lesquels ils se prosternèrent; de là les réjouissances, les fêtes, les sacrifices, en l'honneur de ces hommes qui, malgré la gloire de leurs actions célèbres, furent soumis comme les autres aux infirmités et à la mort. Un autre de vos sages, Plutarque de Chéronée, montre aussi la folie de ceux qui adorent des idoles muettes et insensibles. Tu devrais, ô empereur, te laisser persuader par ces témoignages; car ce sont vos propres auteurs qui parlent ainsi, et en les écoutant, tu ne pourrais encourir le reproche de suivre une doctrine

étrangère. Laisse-toi donc convaincre, et ne cherche pas davantage à séduire cette foule ignorante; car en continuant de se livrer à l'idolâtrie, ils tomberont au fond de l'abîme, et toi-même tu subiras une peine éternelle pour tes crimes. Reconnais le seul vrai Dieu qui t'a donné non-seulement l'empire, mais aussi l'existence. Quoiqu'il fût Dieu tout-puissant et immortel, il s'est fait homme pour nous; il a voulu subir le supplice de la croix, afin de nous arracher à la mort que nous avions méritée par notre désobéissance, et nous donner ainsi le salut ; car il est notre Sauveur véritable, et il reçoit avec bonté et miséricorde ceux qui se repentent d'avoir péché. »

A ce discours, Maximin fut saisi d'une si grande colère que le sang reflua vers son cœur, et que la parole lui manqua. Cependant, quand il fut un peu plus maître de lui-même, il sentit que les arguments de la vierge étaient trop forts pour qu'il pût y répondre. « Femme, lui dit-il, laisse-nous achever « en paix le sacrifice; plus tard, si tu as quelque chose à dire, « on t'écoutera. » Le sacrifice s'acheva donc sans autre incident; mais aussitôt après qu'il fut terminé, l'empereur fit appeler Catherine et se mit à l'interroger.

« Qui es-tu, lui demanda-t-il d'abord, et où as-tu appris « toutes les choses que tu nous as dites? — O prince, répondit « la vierge, ignores-tu donc qui je suis? Je suis la fille de « l'empereur qui a régné avant toi. Je m'appelle Catherine. « J'ai étudié la rhétorique, la philosophie, la géométrie et les « autres sciences; mais comptant tout cela pour rien, j'ai « souhaité d'être fiancée à l'époux immortel, au Christ qui a « dit par son Prophète : Je confondrai la sagesse des sages, je « réprouverai la prudence des prudents. »

L'empereur ne put s'empêcher d'admirer ce discours; et jetant les yeux plus attentivement sur Catherine, il crut voir une de ses déesses sous la forme d'une mortelle. Se laissant aller à cette pensée, il lui adressa quelques paroles en y faisant allusion. « Tu penses juste, ô empereur, répondit

« la vierge, mais non pas dans le sens que tu crois. Les dé-
« mons que vous adorez vous séduisent en vous apparais-
« sant sous des formes fantastiques, pour vous porter au
« péché et faire naître dans vos cœurs de coupables passions.
« Pour moi, quelle que soit ma beauté, je ne suis qu'un peu
« de poussière et de boue, mais façonnée par la main toute-
« puissante de Dieu ; oui, j'ai quelque chose de divin, puisque
« j'ai été faite par lui et à son image. Il n'y a donc ici qu'une
« seule chose digne d'admiration : c'est la sagesse de l'ouvrier
« qui a mis en œuvre une matière si vile et si grossière. »
L'empereur s'irrita de cette réponse. « Garde-toi, dit-il, de
« blasphémer contre nos dieux, qui eux aussi jouissent de la
« gloire et de l'immortalité. — Bientôt, répondit Catherine, si
« tu veux que nous en fassions l'expérience, tu verras quels
« sont tes dieux et quel est le mien ; car il suffit de pro-
« noncer son nom, de retracer le signe de sa croix pour
« qu'aussitôt les démons soient mis en fuite. »

L'empereur se sentit embarrassé par la sainte liberté de la vierge et par le défi formel qu'elle venait de lui porter. Il craignit qu'en s'engageant plus avant dans cette affaire, il ne pût en sortir ensuite sans quelque honte pour lui et pour ses dieux. Il prit donc le parti de ne pas continuer, donnant pour prétexte qu'il n'était pas convenable à sa dignité de disputer avec une femme. « Je ferai venir, lui dit-il, des philosophes et
« des orateurs qui réfuteront amplement tout ce que tu as
« avancé, afin que, voyant à ton tour la vanité de tes opinions,
« tu reviennes à notre croyance, et que tu trouves enfin
« le bien véritable. » Il ordonna donc qu'on la conduisît en prison, et fit aussitôt publier partout la lettre suivante :
« L'empereur Maximin, à tous ceux qui vivent sous son em-
« pire, salut. Vous tous qui honorez les Muses et cultivez
« les sciences auxquelles préside le très-sage Mercure, accou-
« rez près de nous pour fermer la bouche à une jeune fille
« qui, sortant de je ne sais où, et faisant paraître une éru-
« dition fort grande, a osé blasphémer contre nos dieux et

« traiter de fables leurs histoires. Par là, vous soutiendrez « l'honneur de notre antique philosophie ; vous montrerez en « même temps votre éloquence et votre habileté ; enfin vous « recevrez de notre générosité les récompenses dont vous « vous serez rendus dignes. »

Ces lettres ayant été promptement publiées dans tout l'empire, on vit bientôt arriver cinquante philosophes choisis parmi les plus célèbres, renommés entre tous par leur pénétration d'esprit et leur éloquence. Maximin, pour les animer et les exciter davantage, les fit venir près de lui, les traita avec une grande familiarité, et leur dit : « Nos lettres vous ont fait « savoir le motif pour lequel nous vous avons appelés : pré- « parez-vous donc soigneusement, afin d'attaquer Catherine « avec toutes les ressources de votre éloquence, la considé- « rant, non comme une femme ordinaire, mais comme un « adversaire puissant et digne de soutenir vos plus vives atta- « ques. Si vous êtes vainqueurs dans cette lutte, il vous en « reviendra une grande gloire ; si, au contraire, vous avez le « dessous, ce sera pour vous un grand déshonneur, et vous « serez l'objet de la risée publique. N'allez pas croire, à cause « de son sexe, qu'elle soit facile à vaincre ; j'ai éprouvé par « ma propre expérience combien est grande la force de ses « raisonnements et l'habileté de ses discours ; et je crois que « Platon lui-même, pour illustre qu'il soit, devrait lui céder la « première place. Préparez-vous donc, en un mot, comme si « vous aviez à combattre ce grand maître en personne ; car il « vaut mieux avoir en face un adversaire faible quand on « l'avait cru fort, que de le trouver dans la lutte plus fort « qu'on ne le croyait avant le combat. »

Un de ces philosophes, qui paraissait tenir le premier rang parmi eux, répondit : « Je crois sur ta parole, ô empereur, que « tout cela est vrai, et que cette femme a une intelligence et une « éloquence peu communes parmi les personnes de son sexe ; « néanmoins, comment peut-il se faire qu'elle ose se mesurer « avec des orateurs ? Comment une femme peut-elle connaître

« les règles de la rhétorique ? Tu n'as qu'à la faire venir quand « il te plaira, et tu verras bientôt quelle sera la fin de tout « ceci. » L'empereur fut rempli de joie à ces paroles, croyant sottement que cette langue intempérante et audacieuse pourrait vaincre l'esprit de sagesse et de modération qui parlait par la bouche de Catherine. Il ordonna donc qu'on la fît venir ; et tout aussitôt une grande foule se réunit pour assister à cette dispute.

Or, avant que les gardes envoyés pour amener Catherine fussent arrivés à la prison, l'Ange du Seigneur apparut à la vierge et lui dit : « Sois sans crainte ; car, outre la « science que tu as acquise par l'étude, tu auras avec toi la « sagesse de Dieu qui t'assistera. Tu persuaderas tous ces « philosophes de la vérité de la foi ; bien plus, tu gagneras « encore à Dieu beaucoup d'autres âmes, et tu recevras enfin « la couronne du martyre. » A ces mots l'Ange disparut. Les soldats qui avaient été envoyés pour amener Catherine la conduisirent au tribunal de l'empereur ; et aussitôt ce fameux orateur que nous avons déjà vu prendre la parole, regardant la sainte avec mépris, lui dit : « C'est donc toi qui fais si peu « de cas de nos dieux et qui oses leur faire injure ? « Catherine répondit avec douceur, mais sans crainte : « Oui, c'est « moi qui ai parlé contre vos dieux, non pas avec l'insolence « que tu me reproches faussement, mais avec modération, « et surtout avec raison. » L'orateur reprit : « Puisque les « grands poëtes ont chanté les louanges des dieux, comment « oses-tu les contredire, toi qui, comme on le prétend, n'est « pas absolument étrangère à la littérature, et qui as acquis « par là une certaine réputation de sagesse ? Catherine répondit modestement : « La sagesse qui est en moi est un « don de mon Dieu qui est lui-même la sagesse et la vie ; « le craindre et observer ses commandements, voilà le prin- « cipe de la véritable sagesse. Au contraire, les histoires de « vos dieux sont ridicules et pleines de fables ; et quoi que « j'aie pu dire, je conviens que je ne leur ai pas encore

« témoigné assez de mépris. Cependant je consens à entendre « les témoignages des poëtes que tu peux alléguer en faveur « de ces puissantes divinités. — Eh bien, dit l'orateur, voici « d'abord le sage Homère qui, s'adressant à Jupiter, lui parle « ainsi : « Jupiter très-glorieux, très-grand, et vous tous, « dieux immortels. » Ensuite, le célèbre Orphée, dans sa « Théogonie, rend grâces à Apollon en ces termes : « O roi, « fils de Latone, qui lances au loin tes flèches ; puissant Phé- « bus, toi dont l'œil voit tout ce qui existe, toi qui com- « mandes aux mortels et aux immortels ; ô soleil, qui t'élèves « dans les espaces du ciel porté sur tes ailes plus resplendis- « santes que l'or. » Voilà comment les plus illustres des poëtes « traitent les dieux ; voilà comment ils les honorent en recon- « naissant leur puissance. Cesse donc de rendre hommage au « crucifié ; car tu ne trouves aucun des anciens sages qui ait « parlé de lui, ou qui l'ait appelé Dieu. »

Catherine répliqua : « Je conviens que tes citations sont exactes, et je me garderai bien de les contester. Mais elles ne sont pas complètes, et il y faut ajouter quelque chose. Homère, que tu as justement appelé le plus grand des poëtes, revient en un autre endroit sur l'histoire de ce père des dieux, le puissant Jupiter. Il le charge d'une quantité de crimes et d'actions déraisonnables : il l'appelle menteur, fripon, pervers, séducteur ; ailleurs, il rapporte cette histoire absurde où il est dit que Junon, Neptune et Minerve avaient fait un complot pour le charger de chaînes ; en sorte que si Thétis ne lui eût dénoncé leur perfidie, vous eussiez vu le père des dieux et des hommes lié et garrotté, et étendu sur le dos pour servir de jouet à des femmes. Tu as aussi parlé d'Orphée ; mais, dans ce même livre de la Théogonie que tu as cité, il nous apprend quelle estime on doit faire de tous ces dieux. Ils ne peuvent, dit-il, ni prévoir le mal qui menace les hommes, ni l'écarter quand il est près de tomber sur eux. J'ajouterai le témoignage de Sophocle que tu as oublié de nommer, bien qu'il soit aussi

lui au nombre de vos sages. « Un seul Dieu, dit-il, a fait « le ciel et la terre, les flots azurés des mers et les vents « impétueux. Mais nous, faibles mortels, nous dont le cœur « est rempli de ténèbres et d'inconstance, nous avons besoin « de jouets pour nous amuser : nous frabriquons des images « des dieux, taillées dans le bois ou la pierre, enrichies d'or « et de peintures. Nous leur offrons des sacrifices, nous célé- « brons des fêtes en leur honneur ; et nous croyons donner « par là des marques d'une grande piété. »

« Tu as avancé que les anciens n'ont rien dit du crucifié. Je répondrai d'abord que comme notre Dieu est le créateur du ciel, de la terre, de la mer, du soleil, de la lune, de tous les astres et des hommes eux-mêmes, comme il est incompréhensible et infini, il ne faut pas être trop curieux quand il s'agit de le connaître, ni rechercher des témoignages humains dont il n'a aucun besoin, puisqu'il est le maître de toutes choses. Je puis néanmoins produire des textes de vos auteurs qui devront te paraître d'autant plus forts qu'ils sont moins suspects de partialité. Écoute la plus sage d'entre les femmes, la Sibylle, nous décrire sa naissance dans le temps, sa providence et sa bonté envers nous : « Il viendra, dit-elle, sur cette terre aride et desséchée, « et, sans rien perdre de sa gloire, il se fera chair. Par « les forces inépuisables de sa divinité, il guérira les bles- « sures irrémédiables. Mais l'envie s'emparera du peuple « incrédule : il sera crucifié comme s'il avait fait quelque « crime digne de mort, et il souffrira sans se plaindre. » Mais voici bien un autre sage, et qui ne peut être soupçonné de mensonge : c'est Apollon lui-même. Voici comment il parle, laissant de côté son obscurité accoutumée, et rendant malgré lui témoignage à la vérité : « Un être céleste me « contraint de parler : c'est la lumière unique qui brille d'une « triple splendeur. Celui qui a souffert est Dieu : néanmoins, « ce n'est pas la divinité qui a souffert en lui ; car il est tout « à la fois revêtu d'un corps mortel et exempt de corruption.

« Voici donc que Dieu s'est fait homme : il souffre tout, comme « les autres hommes ; il supporte les blasphèmes, le sup- « plice de la croix, la sépulture. On l'a vu pendant sa vie « mortelle répandre des larmes, lui qui avait rassasié cinq « mille hommes avec quelques pains ; car vouloir et pouvoir « sont une même chose pour Dieu, et le Christ est mon Dieu ; « il a été étendu sur le bois, il est mort ; et après être sorti glo- « rieux du sépulcre, il est monté au plus haut des cieux. »

« Tel est, ô philosophe, l'oracle rendu par Apollon ton dieu. Quant à nous, voici ce que nous croyons touchant le Christ : il n'a pas eu de commencement ; Fils de Dieu, il est coéternel à son Père ; il est le principe, la racine et la source de tout bien. Après avoir tiré du néant ce monde visible et tout ce qu'il renferme, il a créé le genre humain pour peupler la terre, et il a pris soin de nous ouvrir la voie du salut. Mais voyant que notre ennemi nous avait supplantés, et que nous avions perdu le fondement du salut, c'est-à-dire l'obéissance, il a reconstitué ce fondement, en venant, sous une chair mortelle, accomplir la volonté de son Père. Il a vécu parmi les hommes pour les instruire, les avertir et les corriger ; il s'est appliqué sans relâche à faire tout ce qui pouvait être utile à notre salut. Enfin il a souffert la mort, et une mort ignominieuse, pour ses ingrats serviteurs. Le créateur, celui qui tient le globe dans sa main, a voulu être traité comme un criminel, jusqu'à se laisser cracher au visage ; et tout cela s'est accompli pour nous, afin que l'arrêt de notre condamnation fût déchiré, que la tyrannie du démon fût renversée, que les portes du ciel, fermées par le péché, nous fussent ouvertes de nouveau. Toutefois, il n'a pas arrêté là le cours de ses grâces ; étant ressuscité le troisième jour après sa mort, et après être remonté au ciel d'où il était venu, il nous a envoyé la grâce ineffable de son Saint-Esprit ; il a donné l'ordre à ses disciples de se disperser dans toute la terre pour y prêcher sa doctrine ; et ceux-ci à leur tour ont souffert les supplices les plus cruels

et la mort même, pour rendre la vie à nos âmes, nous arracher à l'erreur, et nous ramener vers le souverain maître de toutes choses. Il faut donc que nous aussi nous subissions courageusement toutes les adversités, afin que, devenant semblables au Christ dans la mort, nous soyons participants de sa gloire et de son royaume dans la résurrection. Écoute donc à ton tour ses douces paroles : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et qui souffrez, a-t-il dit; et je vous soulagerai. » Reconnais la bonté de Dieu, ou si tu ne veux te rendre qu'à l'autorité de tes poëtes et de tes sages, rappelle-toi leurs paroles que je t'ai citées, puisque ceux mêmes qui étaient plongés dans les ténèbres ont été contraints par la sagesse divine de rendre hommage à la vérité. »

L'orateur demeura tout surpris quand il eut entendu ce discours, et il ne put trouver un seul mot à répondre ; car sa langue semblait paralysée par l'étonnement. L'empereur, voyant son embarras, se tourna vers les autres philosophes pour les inviter à entrer en lice à leur tour. Mais ils répondirent : « Nous ne pouvons, ô empereur, rien opposer à ce « que vient de dire cette jeune fille, surtout quand nous « voyons le plus habile d'entre nous vaincu par elle. » Alors Maximin, rempli de fureur, commanda qu'on allumât un grand bûcher au milieu de la ville, et qu'on y précipitât ces philosophes qui n'avaient pas su faire triompher la cause des dieux. Ayant entendu leur sentence, ils se jetèrent aux pieds de Catherine, la priant avec ardeur d'obtenir de son Dieu le pardon des fautes qu'ils avaient commises par ignorance, afin qu'ils devinssent dignes de recevoir le baptême et le don du Saint-Esprit, et d'être réunis au Christ dans sa gloire.

Catherine leur répondit : « Vous êtes heureux d'abandon- « ner les ténèbres pour venir à la lumière, et de quitter un « roi terrestre et mortel pour suivre le Roi des cieux dont la « gloire ne passera jamais. Le feu dont ces impies vous ont « menacés vous tiendra lieu de baptême et vous servira « d'échelle pour arriver aux cieux. Il vous purifiera de vos

« taches et de vos souillures, et vous rendra dignes de paraître « en présence du Roi de gloire, comme des astres brillants « parmi les justes qui forment sa cour. » La sainte, après avoir ainsi animé leur courage, et les avoir armés du signe invincible de la croix, les envoya au martyre; et l'événement justifia l'espérance qu'elle leur avait donnée. Tous, remplis de joie et bénissant Dieu, se présentèrent aux soldats, qui les jetèrent au milieu des flammes ; et ils obtinrent ainsi la victoire, le dix-septième jour de novembre. Le soir, quelques hommes pieux, étant venus pour recueillir leurs reliques, trouvèrent les corps sains et entiers : pas un cheveu de leur tête n'avait été consumé. Tel fut le signe par lequel Dieu fit connaître qu'il avait admis leurs âmes dans sa gloire.

Quant à l'empereur, il continuait de fermer les yeux à la lumière et d'endurcir son cœur. Il espérait encore amener Catherine à lui obéir : là tendaient toutes ses démarches, et toutes ses pensées se tournaient sans cesse de ce côté. Voyant qu'il ne pouvait rien gagner par les raisonnements, il voulut essayer des caresses, et lui parla ainsi : « Crois-moi, belle jeune « fille, je ne cherche que tes intérêts, et n'ai pour toi d'autres « sentiments que ceux d'un bon père. Sacrifie aux dieux « immortels, et surtout à Mercure et aux Muses, à qui sans « nul doute tu dois la grande science dont tu as fait preuve et « l'éloquence que tu as montrée dans tes discours. Si tu veux « suivre mes conseils, je partagerai avec toi mon empire ; oui, « j'en prends à témoin tous les dieux, je te ferai asseoir avec « moi sur le trône. » Catherine, dont la grande âme savait estimer la franchise bienveillante, mais détestait la flatterie, répondit : « Cesse de feindre, ô empereur : tu ne gagne- « ras rien en cherchant à imiter la ruse du renard. Je t'ai « dit une fois pour toutes que je suis chrétienne et épouse du « Christ : je ne veux avoir d'autre époux que lui. C'est à lui « que j'ai consacré ma virginité, et je préfère la couronne du « martyre au diadême impérial. » L'empereur, feignant encore d'être touché de compassion pour elle, ajouta : « Ne me

« force pas à te punir d'une manière infamante pour ton « rang et ta naissance. » Elle répondit : « Fais ce que tu « voudras. Par une souffrance légère et momentanée que tu « me feras subir, j'acquerrai une gloire véritable et immor- « telle ; tu me donneras occasion d'amener une grande mul- « titude à la lumière de la foi ; en sorte que même plusieurs « de ceux qui habitent ton palais viendront à ma suite, quand « ils me verront monter vers le Christ dans les splendeurs du « triomphe. »

Maximin, au comble de la fureur, ordonna qu'on dépouillât Catherine de la robe de pourpre dont elle était vêtue, selon l'usage des princesses du sang impérial, et commanda qu'on la frappât cruellement avec des nerfs de bœuf. On accomplit cet ordre barbare ; pendant deux heures entières elle eut à supporter sans relâche une grêle de coups ; et comme on la frappait tantôt sur le dos et tantôt sur la poitrine, son corps virginal était tout baigné dans des flots de sang. Beaucoup de ceux qui étaient présents fondaient en larmes ; mais elle soutenait cet affreux supplice avec tant de fermeté et de courage, qu'on eût dit que son corps était de pierre, si le sang qui ruisselait de toutes parts n'eût fait voir au contraire combien il était facile à déchirer. Ce ne fut qu'après avoir joui longtemps de cet horrible spectacle, que le féroce empereur donna enfin l'ordre de la reconduire en prison, et de la garder pendant douze jours, voulant examiner dans cet intervalle quel supplice il choisirait pour lui arracher la vie. Les satellites reportèrent donc la vierge dans la prison, en attendant le jour où l'empereur devait l'appeler de nouveau à son tribunal.

Or, il arriva que l'impératrice épouse de Maximin apprit tout ce qui s'était passé, et se sentant remplie d'admiration pour la vertu et la science de Catherine, non moins que de compassion pour les tourments qu'elle avait soufferts, elle désira la voir et s'entretenir avec elle. Ce désir s'enflammant de plus en plus, elle était très-affligée de ne pouvoir trouver aucun moyen de le satisfaire. Comme donc un jour

Porphyrion, général en chef de l'armée, homme brave et habile dans l'art de la guerre, vint faire visite à l'impératrice, elle lui dit qu'elle voulait lui confier un secret, après lui avoir auparavant fait promettre de ne le révéler à personne. Elle lui découvrit alors le désir qu'elle avait de voir la vierge captive, sans que personne le sût. Porphyrion lui répondit : « Madame, je ferai tout ce que vous voudrez : tenez-vous « prête pour ce soir. » Le soir, en effet, Porphyrion vint en secret chercher l'impératrice avec une escorte de soldats choisis et fidèles ; et ayant gagné à prix d'or les gardes de la prison, ils pénétrèrent jusque dans le cachot où l'on avait jeté Catherine. L'impératrice fut si touchée de la grâce et de la beauté répandues sur le visage de la noble vierge, qu'elle tomba aussitôt à ses pieds en versant des larmes de joie, et dit : « C'est maintenant que je suis vraiment impératrice, puisqu'il « m'est donné de voir mes plus chers désirs accomplis, et de « jouir d'un spectacle si désiré. Il y a longtemps, ô bienheu- « reuse servante de Dieu, que je désirais contempler ton « visage et entendre les paroles de ta bouche ; à cette heure, « je quitterais joyeusement et le trône et la vie, puisque j'ai « pu arriver au comble de mes désirs. Si maintenant la mort « vient se présenter à moi, je ne la trouverai plus amère ; mes « vœux sont accomplis. Je me réjouis en voyant la splendeur « qui t'éclaire : heureuse es-tu d'avoir été fidèle au Christ, « puisque tu reçois de lui tant de grâces et de dons inesti- « mables ! »

Catherine répondit : « Toi aussi, ô princesse, tu es heu- « reuse ; car je vois les Anges soutenir au-dessus de ta tête « une couronne plus belle que le diadême impérial. Dans trois « jours elle te sera donnée, quand, après avoir triomphé du « supplice qui t'attend, tu seras devenue digne de régner avec « le souverain Roi. — Mais, répondit l'impératrice, je suis « peu courageuse et je crains les tourments ; je redoute sur- « tout l'empereur, parce qu'il est sanguinaire et qu'il se joue « de la vie des hommes, ajoutant les outrages les plus insup-

« portables aux plus cruelles tortures. » Catherine répondit : « Aie confiance : avec le Christ dans ton cœur, tu ne sentiras « plus cette crainte excessive des supplices, et pour quelques « instants de souffrances que tu auras endurés, tu te repose- « ras dans l'immortalité bienheureuse. » A ces paroles de la sainte, Porphyrion, qui jusque-là avait gardé le silence, dit : « Que me donnera le Christ si je crois en lui? Car je sens « aussi le désir de combattre pour sa gloire. » Catherine lui dit : « N'as-tu jamais lu ou entendu lire les Écritures des « chrétiens? — Non, répondit Porphyrion ; dès mes pre- « mières années j'ai vécu dans les camps, et les travaux de la « guerre ne m'ont jamais laissé le temps de songer à autre « chose. » La vierge reprit : « Aucune langue ne saurait « exprimer ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. Les biens « qu'il prépare à ses serviteurs sont si grands et si excellents, « qu'aucune parole humaine ne saurait en donner une juste « idée. » Porphyrion fut rempli de joie à cette nouvelle, et il crut au Christ avec deux cents de ses soldats. Après avoir dit adieu à Catherine et fait promettre aux gardes de la prison qu'ils ne révéleraient rien de ce qui s'était passé, ils se retirèrent avant le jour. La sainte martyre, restée seule, ressentit d'une manière admirable les effets de la bonté paternelle de Dieu ; car, pendant les douze jours qu'on la retint captive, une colombe venue du ciel lui apporta de la nourriture. Le Christ lui-même daigna lui apparaître environné d'une gloire immense ; et afin de soutenir le courage de la vierge, il lui dit : « Ne crains rien, car je suis avec toi. Tu vaincras les « tourments; et après m'avoir acquis de nombreux serviteurs « par l'exemple de ton courage, tu viendras recevoir la ré- « compense que je te prépare. »

Le jour qui suivit cette apparition, Maximin s'assit sur son tribunal et ordonna d'amener Catherine. La vierge se présenta avec ce calme que le Christ entretenait dans son âme. Son visage brillait d'une splendeur si douce, mais en même temps si éclatante, qu'elle se refléta sur tous ceux qui étaient

présents, et remplit d'effroi le tyran perfide. Néanmoins il se remit, et voulant de nouveau chercher à la gagner, il lui dit : « Ta naissance te donne droit à l'empire : remplis donc « la condition que je te demande : sacrifie aux dieux, et tu « partageras avec moi le trône. Quand ta jeunesse et ta beauté « t'engagent à jouir de la vie, veux-tu donc t'obstiner à la « perdre dans les supplices ? — La beauté, reprit Cathe- « rine, n'est que cendre et poussière : les années lui enlèven « toute sa fleur ; car elle n'a rien de solide ni de durable. » Alors un des officiers du palais, nommé Chursasades, homme cruel et impie, voulant tirer d'embarras l'empereur et s'avancer dans ses bonnes grâces, lui donna ce conseil : « Voici, « ô prince, un moyen par lequel tu pourras amener cette « jeune fille à t'obéir, ou la châtier selon son obstination. « Ordonne que l'on construise une machine composée de « quatre roues armées en tout sens de pointes aiguës et de « lames tranchantes. On fera agir cette machine sous ses « yeux : à cette vue, elle sera saisie de crainte, et elle con- « sentira sans plus tarder à tout ce que tu voudras ; si elle « résiste, tu feras passer sur son corps ces roues meurtrières « qui lui arracheront la vie. »

Ce conseil plut à l'empereur. Il donna l'ordre de reconduire Catherine en prison, jusqu'à ce que l'instrument de son supplice fût préparé. Au bout de trois jours, tout étant prêt, Maximin se fit amener de nouveau la sainte, et lui dit : « Obéis à cette heure et sacrifie aux dieux ; sinon, voici le « supplice par lequel je vais te faire périr. » Et en même temps il ordonna que l'on mît en mouvement sous les yeux de la vierge la redoutable machine. Or, pendant qu'on exécutait cet ordre, l'empereur disait à Catherine : « Vois-tu ? « c'est là ce qui t'est réservé, si tu n'obéis pas. » Elle, pour toute réponse, lui dit : « Déjà plusieurs fois, ô prince, je t'ai « fait connaître ma résolution, et je ne l'ai point cachée : ne « tarde pas plus longtemps ; fais ce qu'il te plaira. » L'empereur cependant voulut encore essayer des flatteries et des

caresses ; mais voyant qu'il ne gagnait rien, il ordonna d'attacher sur les roues la glorieuse martyre, et de leur imprimer un mouvement si violent, que son corps fût broyé en un instant. Mais la vierge fut délivrée par un Ange qui, descendant du ciel, la préserva de tout mal, tandis que les roues, lancées impétueusement par une force invisible, mirent en pièces plusieurs idolâtres ; en sorte que, du milieu de la foule surprise et épouvantée, s'éleva ce cri : « Il est grand le Dieu des « chrétiens ! » Maximin n'en fut point touché ; et il allait, dans son audacieuse fureur, essayer d'un autre supplice, lorsque l'impératrice, sortant du palais, vint le trouver, et le prenant à part, lui dit : « Cesse, je t'en supplie, de tourmenter « cette servante du vrai Dieu, sur laquelle tes supplices ne « peuvent rien. Ne peux-tu donc comprendre que tu perds « ton temps et ta peine, en voulant te mesurer avec le Dieu « vivant ? »

La colère de Maximin fut alors à son comble ; car il comprit que jusque dans sa maison la foi véritable avait acquis des disciples ; il cessa donc pour un instant de s'occuper de Catherine, et tourna toute sa rage contre sa propre épouse. Il lui fit couper les seins avec des circonstances que la barbarie la plus raffinée pouvait seule inventer. Mais sa vengeance ne se trouvant pas satisfaite par cet acte de férocité, quand il vit que l'impératrice respirait encore, il ordonna qu'on lui tranchât la tête. La princesse ayant entendu cette sentence, l'accepta avec résignation, comme elle avait souffert les autres tortures, et se tournant vers Catherine, elle lui dit : « Prie pour moi. » La vierge répondit : « Va en paix : tu régneras « à jamais avec le Christ. » Aussitôt les bourreaux saisirent la généreuse princesse, et lui tranchèrent la tête ; c'était le vingt-troisième jour de novembre. Porphyrion, voyant ce qui s'était passé, et avec quel courage l'impératrice avait souffert la mort, s'avança devant le tribunal de l'empereur, et lui dit sans crainte : « Moi aussi je suis chrétien, et tous ceux qui m'ac- « compagnent sont pareillement soldats du Christ. » Maximin

fut accablé à ce coup, et jetant un grand soupir, il dit tout bas : « Malheur à moi ! j'ai perdu le capitaine le plus brave « de mon armée. » Puis s'adressant aux soldats : « Dites-moi, « s'écria-t-il avec colère, pourquoi voulez-vous abandonner les « dieux que vos pères ont adorés ? » Ils ne répondirent rien ; mais Porphyrion, parlant pour eux, dit : « Pourquoi laisses-tu « de côté la tête pour aller interroger les pieds ? C'est à moi « qu'il faut parler. — Tu es leur tête ? repartit l'empereur. « Eh bien ! ils souffriront la peine qu'ils méritent pour s'être « laissés conduire par une tête si perverse. » Et, ne trouvant rien autre chose à ajouter, il prononça sur-le-champ la sentence. On les emmena donc hors de la ville ; et ils y subirent la mort, le vingt-quatrième jour de novembre. C'est ainsi que fut réalisée la prédiction que Catherine avait faite à l'empereur : « J'amènerai à la foi du Christ plusieurs de ceux qui habitent « ton palais. »

Alors le tyran, revenant à la vierge, prononça contre elle la sentence de mort. Les soldats la saisirent et l'emmenèrent hors de la ville, au milieu d'une grande foule composée surtout de femmes nobles et illustres qui déploraient à haute voix la cruauté exercée contre une vierge innocente. Mais la généreuse martyre du Christ, sans laisser paraître aucun trouble, demanda seulement qu'on lui donnât le temps de faire sa prière ; les soldats ne crurent pas pouvoir lui refuser cette demande. Levant donc les mains et les yeux vers le ciel, elle dit : « Seigneur Jésus-Christ, mon Dieu, je vous « rends grâces de ce que vous avez daigné affermir mes pieds « sur le roc inébranlable de la foi, et diriger mes pas dans la « voie du salut. Maintenant, étendez vos bras qui ont été « blessés pour moi sur la croix, et recevez mon âme que je « sacrifie pour vous et pour rendre gloire à votre saint nom. « Souvenez-vous, Seigneur, que nous sommes chair et sang, « et ne permettez pas que nos perfides accusateurs me reprochent devant votre tribunal les fautes que j'ai commises par « ignorance ; mais lavez mon âme dans le sang que je vais

« répandre pour vous. Ne permettez pas que ce corps qui a « été déchiré pour votre amour, reste au pouvoir de ceux « qui me haïssent ; et puisque votre providence a formé nos « cœurs pour vous connaître, abaissez, Seigneur, vos regards « sur ce peuple qui m'entoure, et amenez-le à la connaissance « de la vérité. Enfin, pour tous ceux qui adresseront leurs « prières par mon entremise à votre infinie miséricorde, « daignez leur accorder les grâces qu'ils demandent, afin que « votre saint nom soit à jamais béni. » Ayant terminé sa prière, elle commanda aux soldats d'accomplir les ordres de l'empereur ; et l'un d'eux, tirant son glaive, lui abattit la tête d'un seul coup. C'était le vingt-cinquième jour de novembre.

Or, tout aussitôt Dieu honora la sainte martyre par de glorieux miracles. Ceux qui étaient présents virent couler de sa blessure du lait au lieu de sang ; et les Anges, prenant son glorieux corps, l'emportèrent sur la montagne sainte du Sinaï, afin que, par ces prodiges, fût exaltée la majesté unique du Père, du Fils et du Saint-Esprit, à qui soit tout honneur et toute gloire dans les siècles des siècles. Amen.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES ACTES DES MARTYRS CONTENUS DANS CE VOLUME.

TROISIÈME SIÈCLE.

(SUITE.)

Pages.

LXII. Les actes des saints Victorin, Victor, et de leurs compagnons. 1
(Assémani.)

LXIII. Les actes des saints Claude, Astère et Néon, et des saintes Domnina et Théonilla. 6
(Dom Ruinart.)

LXIV. Les actes des saints Hilaire, évêque, Tatien, diacre, Félix, Largus et Dénys. 11
(Les Bollandistes.)

LXV. Les actes de saint Genès, comédien. 17
(Dom Ruinart.)

LXVI. La passion de saint Maurice et de ses compagnons. 20
(Dom Ruinart.)

LXVII. Les actes de saint Timothée, lecteur, et de sainte Maure, son épouse. 28
(Les Bollandistes.)

LXVIII. Les actes de saint Piat, prêtre. 39
(Les Bollandistes.)

LXIX. Les actes des saints Fuscien, Victoric et Gentien. 46
(Du Bosquet.)

Pages.

LXX. Les actes des saints Rogatien et Donatien. . . . 52
(Dom Ruinart.)

LXXI. Les actes de sainte Foi, vierge, et des saints Caprais, Prime et Félicien. 58
(Les Bollandistes.)

LXXII. Les actes de saint Rufin et de saint Valère. . . . 64
(Les Bollandistes.)

LXXIII. Les actes de saint Quentin. 68
(Surius.)

LXXIV. Les actes de saint Crépin et de saint Crépinien. . 85
(Surius.)

LXXV. Les actes de saint Sébastien. 91
(Les Bollandistes.)

LXXVI. Les actes de saint Boniface. 134
(Dom Ruinart.)

LXXVII. Les actes des saints Victor, Alexandre, Félicien et Longin. 142
(Dom Ruinart.)

LXXVIII. Les actes de sainte Marguerite, vierge. 157
(Les Bollandistes.)

LXXIX. Les actes des saints Cantius, Cantianus, Cantianilla et Protus. 174
(Les Bollandistes.)

LXXX. Les actes de saint Maximilien. 181
(Dom Ruinart.)

LXXXI. Les actes de saint Félix et de saint Fortunat. . . 184
(Les Bollandistes.)

LXXXII. Les actes des saints Côme et Damien. 189
(Les Bollandistes.)

LXXXIII. Le martyre de sainte Stratonice et de saint Séleucus. 195
(Assémani.)

LXXXIV. Les sept Martyrs de Samosate. 248
(Assémani.)

Pages.

LXXXV. Les actes de saint Marcel, centurion. 270
(Dom Ruinart.)

LXXXVI. Les actes de saint Cassien, martyr de Tingis. . . 272
(Dom Ruinart.)

LXXXVII. Les actes de saint Eusèbe. 274
(Dom Martène.)

QUATRIÈME SIÈCLE.

I. Tableau de la persécution de Dioclétien et de Maximien. 279
(Eusèbe de Césarée.)

II. Les martyrs de Palestine. 296
(Eusèbe de Césarée.)

III. Les actes de saint Pantaléon. 326
(Les Bollandistes.)

IV. Les actes de sainte Dorothée, vierge, et de saint Théophile. 349
(Les Bollandistes.)

V. Les actes de sainte Euphémie, vierge. 360
(Les Bollandistes.)

VI. Les actes de saint Acace et de ses compagnons. . 372
(Les Bollandistes.)

VII. Les actes des saints Marcien et Nicandre. . . . 388
(Dom Ruinart.)

VIII. Les actes de saint Georges. 393
(Les Bollandistes.)

IX. Les actes des saints Dorothée et Gorgon. . . . 414
(Les Bollandistes.)

X. Les actes de sainte Marcienne, vierge. 422
(Les Bollandistes.)

XI. Les actes de saint Phocas. 426
(Dom Ruinart.)

Pages.

XII. Les actes de saint Alban. 433
(Les Bollandistes.)

XIII. Le martyre de saint Romain. 450
(Prudence.)

APPENDICE.

A. Les actes de saint Césaire. 487
(Les Bollandistes.)

B. Le martyre de sainte Marie, esclave. 494
(Baluze.)

C. Les actes de sainte Catherine, vierge. 503
(Surius.)

FIN DE LA TABLE.

POITIERS. — TYP. OUDIN FRÈRES.

BX 4660 .A4 F7 1890
v.3 SMC
Acta martyrum. English

Les actes des martyrs
depuis l'origine de
AYA-5900 (mcab)